This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

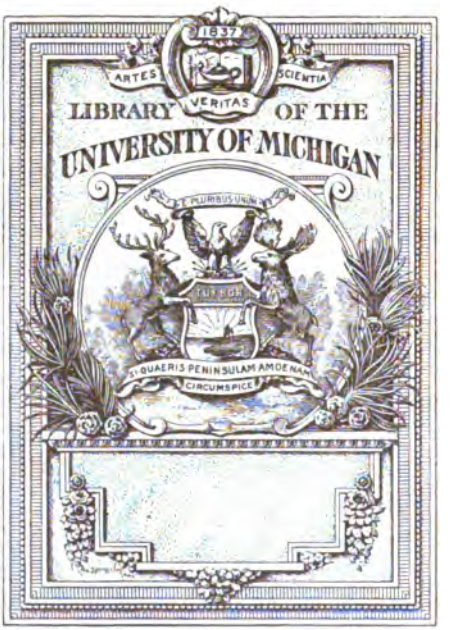
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
PENDANT LE CONSULAT

TROISIÈME SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire de la Société française pendant le Consulat.

EN VENTE

1re Série. — **La Renaissance de la France**, 1 fort vol. in-8° écu, 1903. . . . . 5 francs.

2e Série. — **Aristocrates et républicains ; les émigrés et les complots ; les hommes du Consulat** ; 1 fort vol. in-8° écu, 1904. . . 5 francs.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

4e Série. — **La Littérature et les hommes de lettres ; Le Théâtre et les Comédiens ; Les Beaux-Arts**, 1 fort vol. in-8° écu.

EN PRÉPARATION

5e Série. — **L'armée ; le clergé ; la magistrature ; l'université, sous le Consulat.**

GILBERT STENGER

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LE CONSULAT

TROISIÈME SÉRIE

BONAPARTE. — SA FAMILLE. — LE MONDE ET LES SALONS

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1905
Tous droits réservés.

PRÉFACE

J'offre, en ce volume, au lecteur, le tableau de la famille Bonaparte, pendant le Consulat, et celui des salons des femmes remarquées, c'est-à-dire de celles dont on parlait à la même époque. Salons?... est-ce le mot juste? Non pas, dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui. C'était plutôt, chez ces femmes admirées et devenues célèbres, un groupement sympathique de la société d'autrefois et de la société alors contemporaine, d'amis ou d'ennemis de Bonaparte, qui se retrouvaient, sans prétendre à aucune influence, si ce n'est chez Mme de Staël. J'ai voulu que le lecteur pût se représenter la société polie, telle qu'elle était, au commencement du XIXe siècle. Je n'ai point eu d'autre intention que de faire un tableau.

Je n'ai consulté ni les archives, ni les papiers exhumés de la poussière, par M. un tel et un tel! Je n'en ai eu garde. Aux archives, ou dans

287333

ces papiers, j'aurais trouvé, pour mes études spéciales, des notes de police, bonnes à impressionner ceux qui ont l'esprit jacobin ou trop bonapartiste, non les indépendants cherchant le reflet sincère des idées d'une époque, inscrites bien plutôt dans les mémoires et les journaux du temps. Les auteurs de ces mémoires, les rédacteurs de ces journaux, n'écrivaient point pour les puissants du jour ; ils écrivaient pour le public et pour l'avenir : ce qui est le contraire des notes de police, faites pour flatter ceux qui paient.

Au résumé, c'est la famille Bonaparte pendant le Consulat, non après ; c'est la société qui se formait en groupes, à cette époque, dans les hôtels des grandes dames, que j'ai voulu peindre ; et ce serait beaucoup si j'ai réussi.

G. S.

Octobre 1904.

LIVRE I

BONAPARTE ET SA FAMILLE

CHAPITRE I

BONAPARTE JUSQU'AU CONSULAT

§ 1er

SOMMAIRE. — Naissance de Napoléon Bonaparte à Ajaccio. — Son caractère d'enfant. — Il est conduit à Autun, puis à Brienne, par son père, Charles de Bonaparte. — Surnom que lui donnent ses camarades. — Son aptitude pour les mathématiques. — Ses succès d'école. — Ses examens. — Il est classé pour l'École militaire de Paris. — Bourrienne, son condisciple, dans l'impossibilité de justifier d'une noblesse avérée, sollicite son admission dans les ambassades. Les deux jeunes gens se quittent, non sans regrets. — Bonaparte est sous-lieutenant d'artillerie à dix-sept ans et envoyé à Valence.

Le 15 août 1769, naquit à Ajaccio Napolione Buonaparte, fils de Lœtitia Ramolino et de Charles de Buonaparte, dont la famille noble, venue de Toscane, s'était jadis établie en Corse [1]. Le père avait vingt-quatre ans, la mère dix-neuf, à la naissance de Napolione, leur quatrième enfant. Ils devaient en avoir douze. Huit seulement vécurent. Et, tout de suite, dès les premiers ans, le caractère impé-'ueux et dominateur de ce nouveau fils se révéla. oseph, l'aîné, dut se soumettre à cette volonté

1. Depuis un an, l'île était devenue française. Napoléon était donc né rançais.

d'enfant impérieuse, à cette jalousie absorbante qui ne pouvait souffrir aucune supériorité. Sur les bancs de l'école où ils allaient dans la même salle, il fallut au petit frère la place la meilleure, la plus en vue près du professeur, — Napolione la désirant, la voulant et se l'arrogeant parce que tel était son plaisir.

La mère élevait sa maisonnée, avec l'aide d'un vieil oncle, goutteux et impotent, — le chanoine Lucien, — Charles, son mari, vaniteux et besogneux, étant presque toujours en route pour solliciter quelque subvention du roi, au profit de sa jeune famille. Ce petit gentilhomme corse s'en allait faire des courbettes près des seigneurs influents à Versailles, recommandé par le marquis de Marbeuf, son protecteur, alors gouverneur de l'île. Car les Bonaparte étaient pauvres, n'ayant pour tous biens que de chétives métairies et de petits vignobles. L'argent était rare dans le ménage, et Lœtitia Ramolino s'efforçait, non sans peine, avec des économies sévères, à traverser tous les mois de l'année. Ce fut, sans doute, les raisons de son avarice, lorsqu'elle vécut à Paris, mère de l'empereur. Elle avait connu les grandes détresses de l'existence, et, de ce passage dans la pauvreté, elle en avait gardé une peur inconsciente. « Belle comme les amours », dit quelque part Napoléon, en parlant d'elle en ses souvenirs, elle fut admirée et recherchée par le galant marquis, le tout-puissant gouverneur. Mais il est difficile d'admettre qu'elle lui céda et devint sa maîtresse, constamment grosse et trop occupée des soins de son ménage pour se donner à la coquetterie.

Tous ses enfants, d'ailleurs, se ressemblent. Ils ont au visage les mêmes traits caractéristiques,

l'empreinte qui indique la même origine, et leur esprit et leur cœur s'agitent des mêmes émotions. Ce sont tous des Bonaparte. On ne peut s'y méprendre. Les uns plus, les autres moins, ont eu les mêmes passions, surtout celle de la domination, une ambition démesurée, une croyance en soi, qui leur fait désirer la première place partout. Il semble qu'elle leur soit due, et qu'on leur fasse un rapt, en les en privant. Ils ne reculent, au surplus, devant rien. De même que leur père, simple gentilhomme, allait à Versailles implorer la protection du roi, ses fils, plus tard, s'adresseront aux pouvoirs publics, à la Convention, aux ministres, à qui ils écriront, sans autre motif que leur convenance, ou leur besoin.

Napolione était mutin, bruyant, volontaire, cherchant noise à ses camarades, envieux de leurs jouets, qu'il leur enlevait, qu'il brisait, s'il ne les pouvait posséder. Il aimait le bruit de son petit tambour, un présent de sa mère, et plus que le bruit, les batailles où il se servait du sabre joint au tambour. Peu lui importait le nombre des combattants. Il fonçait sur ses adversaires aveuglément, jusqu'à ce qu'un passant eût arrêté ces luttes désespérées. Enfin, on le voyait souvent, de la pointe d'un crayon ou d'un couteau, tracer sur les murailles des groupes de soldats, démontrant déjà quelle serait sa vie.

La maison se trouvant de plus en plus encombrée d'enfants, Napolione fut confié aux soins d'une mercenaire, Mammucia Catarina, criarde, pointilleuse, têtue, dont l'autorité s'évaporait en gronderies, perdant sur son pupille l'influence qu'avec plus de réserve elle eût gardée intacte. Et alors il vagabondait dans les rues d'Ajaccio, cognant aux

portes et aux volets, brisant les vitres et se disculpant par un mensonge, en accusant de ses méfaits ses petits compagnons. A cette exubérance de vie tapageuse, il ajoutait, par surcroît, la cueillette clandestine des fruits du verger de l'oncle Lucien, lorsqu'il y en avait qui le sollicitaient irrésistiblement. Ainsi, il adorait les figues, et il racontait à Sainte-Hélène, qu'un jour, il se rendit, en cachette, au verger où il mangea tous les fruits d'un beau figuier que l'on respectait pour une grande occasion. Mme Lœtitia, avertie, courut après le jeune gourmand qui s'esquiva, pour éviter la correction menaçante; mais, s'il usait de ruse, la mère, aussi experte que lui, finit par le surprendre dans la chambre où il s'était caché, et, par l'oncle Fesch, lui fit administrer le fouet qu'il dut subir, malgré sa résistance.

Il ne voulait supporter, en effet, aucune atteinte à sa personne, aucune blessure d'amour-propre qui froissât son orgueil et le rapetissât à ses propres yeux, comme aux yeux de ses camarades. C'est pourquoi, jeune homme, il cachait sa misère, n'en laissant rien paraître que ce qu'il lui était impossible de dissimuler, parce que la misère est une déchéance. Officier, il restait chez lui, fuyant les humiliations et l'infériorité qu'impose une bourse peu garnie. Il ambitionnait d'être supérieur en tout état ; il s'obstinait à ne jamais céder à qui que ce fût. Il n'acceptait aucun affront. Un qu'il subit, à Brienne, lui causa une attaque de nerfs et des vomissements, parce qu'après une faute il avait été condamné à se mettre à genoux au réfectoire, rempli de ses condisciples.

Durant ses dentitions, une inflammation d'intestins accentua son humeur revêche et grognonne.

Et pourtant, à la pension des demoiselles, où on le conduisait, comme c'était l'usage pour les petits garçons, il se montra caressant pour l'une d'elles qui lui avait plu, à ce point que les grandes avaient composé une chanson dont voici deux vers :

Napolione di mezza collatta,
Fa l'amore a Giacomminetta.

Il était, en ce temps-là, maigre, chétif, laid, de teint noiraud, d'aspect rébarbatif, puisqu'on l'appelait, dans sa famille, « *la petite chouette* », dont il avait le masque, avec ses yeux brillants et fixes, ses joues creuses, le nez en bec d'oiseau de proie, effilé et mince, jusqu'à la pointe.

Dans la maison familiale, il partageait ses jeux avec une petite sœur, de deux ans moins âgée que lui, et ils ne se quittaient pas. Elle mourut, il avait sept ans. Dès lors il se rapprocha de son frère aîné, Joseph, avec lequel il prit ses ébats, se querellant avec lui, se brouillant, se raccommodant, jusqu'au moment où le père, Charles de Buonoparte, bénéficiaire de la pension qu'il avait sollicitée du roi, les emmena tous les deux en France. Napolione avait dix ans.

D'Autun, où il demeura trois mois, afin d'apprendre le français qu'il savait à peine et prononçait très mal, il fut conduit à Brienne. A l'instant de la séparation, lorsque Joseph, son frère aîné, se lamentait, suffoqué par le chagrin de partir, Napolione, se dominant, ne laissa échapper qu'une larme. Mais le professeur, assistant à cet adieu, examinait profondément les deux enfants. Il ne se trompa point à la raideur de cette petite âme. Il en discerna tout de suite la tendresse affectueuse à l'al-

tération de la physionomie, et il dit que cette seule larme avait été aussi éloquente que toutes les autres, si abondantes, du grand frère.

Plus tard, que d'exemples pareils, lorsque Napoléon affectait la dureté, et, qu'au fond, son cœur était prêt à céder à l'émotion !

A Brienne, la nature du jeune Corse se transforme. Au milieu de jeunes gens inconnus, qui se moquent de sa petite taille, de son nom, de son origine, il se replie sur soi-même, parle peu, se livrant tout entier à l'étude. Les mathématiques l'absorbèrent, et il y excella, comblant d'aise son professeur, le P. Patraud, dont il obtenait toutes les préférences. Afin de mieux travailler, il avait choisi, dans les jardins de l'école, un coin silencieux, où il se retranchait, fuyant la cohue bruyante des écoliers, méditant ses leçons, tandis qu'il considérait, avec une moue de dédain, leurs jeux retentissants. Ce coin de jardin, il le défendait envers et contre tous, et il ne tolérait point qu'on l'y dérangeât, le déclarant sa chose, sa retraite personnelle, exclusive, son domaine privilégié, ce qui n'était pas fait pour lui attirer les sympathies des autres internes, irrespectueux et taquins, comme tous les enfants. Son nom corse « Napolione », ils l'avaient transformé en *Paille au nez*, surnom qui lui resta jusqu'à l'école militaire de Paris, où il fut appelé *le petit Nicolas*, par dérision aussi, parce qu'il se montrait singulier, cassant, amer, et toujours enveloppé de son air original qui lui attirait des remarques blessantes.

Néanmoins, ses succès en mathématiques, son aptitude à l'intelligence des nombres, ses prédilections pour tous les problèmes se rattachant aux études militaires, l'avaient mis à part des autres.

Et s'il n'était point aimé, il était respecté et considéré. On parlait de lui ; on se le montrait. Il était quelqu'un, jouissant d'une autorité incontestée. Durant l'hiver, au temps des neiges, il put donc persuader à ses camarades de remuer toute cette masse glacée, pour construire des fortifications, que l'on attaquerait ensuite au moyen de tranchées et de circonvallations. Il donna les plans, dirigea les travailleurs de bonne volonté, se constituant chef d'escouade, ingénieur, impatient d'emporter ces redoutes par lui élevées, et de les détruire selon les règles de la stratégie. Et quand la forteresse de neige n'exista plus, renversée par ses propres attaques, il en éprouva une joie intense. « Vous voyez bien, dit-on, qu'il aimait la destruction, qu'il avait, en lui, le génie du mal, et que, déjà, à peine adolescent, il se réjouissait des ruines qu'il avait faites. » Psychologie enfantine! N'y voit-on pas plutôt la satisfaction d'un orgueil héréditaire et qui ne s'est jamais démenti: orgueil d'avoir imposé sa pensée et son œuvre à tous ses moqueurs asservis, de les avoir commandés, dirigés, et, sous leurs yeux, d'avoir fait triompher ses combinaisons stratégiques.

Dangeais, devenu comte de l'empire, et son condisciple à Brienne, rapporte de lui cette réflexion, un jour qu'ils considéraient ensemble les récréations tumultueuses de leurs camarades... « Quel beau plaisir, disait-il, de lancer en l'air une balle, de la rattraper pour la relancer plus loin et la voir rebondir!... Est-ce que l'intelligence y trouve un aliment à son essor ?... quel benéfice pour l'esprit? Ne vaudrait-il pas mieux converser sur les merveilles de la nature et l'existence des mondes célestes »...

« En vérité, ajoutait-il[1], ces enfants me font sourire de pitié... Venez avec moi, Dangeais, dans la partie la plus retirée des bosquets, je vous lirai la vie de Cromwell. » Et il vantait, de cette homme, l'audace, les vastes combinaisons, la puissance, désapprouvant néanmoins sa rigueur contre Charles Ier et sa signature au bas de la sentence de mort: faute inoubliable que l'histoire n'excuserait pas.

Ainsi, à l'âge ou d'autres restent encore enfants, il discourait comme un philosophe. Son effervescence, sa gaminerie polissonne de jeunesse, étaient tombées à l'école. L'étude seule occupait toutes ses heures, celles même de la nuit. A ce point que sa mère, en le venant visiter à Brienne, ne put reconnaître son fils, en ce jeune garçon malingre, au teint bilieux, au regard sombre, qu'on lui présentait. Soit qu'il obéit à ses désirs, ou bien au mirage d'un avenir glorieux, au loin entrevu, soit qu'il eût compris la nécessité d'un travail acharné pour soulager sa famille en proie aux tiraillements de la pauvreté, il se dépouille subitement des instincts de son enfance. Il ne rit plus; il ne s'amuse plus ; il n'a qu'une pensée, travailler et s'instruire pour devenir un homme supérieur. Il est pris d'une rage de lecture. Il dévore tous les livres dont il peut s'emparer; des livres sérieux, seuls. Ses cahiers en font foi, car il ne lit que la plume à la main. Libri[2], qui les a eus sous les yeux, dénombre les auteurs que Napoléon étudiait : livres de physique, de médecine, de géographie; l'histoire ancienne, l'histoire de la Grèce, Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile ; l'histoire des Indes, celle des Arabes, l'histoire d'Angleterre et

1. Bégin, *Histoire de Napoléon*, t. I. p. 151.
2. Libri, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1842.

celle de l'Allemagne, l'histoire de France, dont il note les ressources et les revenus. Ensuite, ce sera le Tasse, ce sera Ossian dont les poèmes romanesques font son admiration et l'enchantent, comme tout ce qui lui représente le merveilleux. Sans fin, son esprit se complaît aux choses grandes et immenses. Le beau, pour lui, c'est le grand. Il avouait, à Sainte-Hélène, que le désert le fascinait avec ses interminables plaines sablonneuses. Et, contradiction inexplicable, il n'y eut point d'homme qui s'intéressât, plus que lui, aux détails infimes de toutes les affaires qui l'occupaient.

Sous cet orgueil indomptable, sous cette préoccupation incessante d'avoir toujours la première place, il souffrait de la pénurie de sa bourse à côté de ses camarades, dont la famille riche comblait tous les caprices. Désespéré de cette situation, il écrit à son père, en 1781, alors qu'il avait à peine treize ans, une lettre où il expose ses blessures d'amour-propre. Il ne veut pas, il ne peut pas, dit-il, subir plus longtemps l'humiliation d'être pauvre. Il désire être l'égal des autres écoliers et ne pas être forcé d'avouer sa misère. Pourquoi l'avoir placé dans une maison où la richesse est nécessaire? Il demande à être au milieu de ses égaux, certain d'être, avant longtemps, leur supérieur[1]. « Encore une fois, écrit-il, j'aimerais mieux être premier garçon dans une manufacture que d'être exposé à la risée publique dans la première académie du monde. N'allez pas vous imaginez, ajoute-t-il en terminant, que ce que j'écris est dicté par le désir de me livrer à de dispendieux amusements. Ils n'ont aucun attrait pour moi. Je n'ai d'autre ambition que celle de prouver à mes

1. Bégin, *Vie de Napoléon*, t. I, p. 146.

camarades que j'ai, comme eux, les moyens de me les procurer.

En quittant Brienne, il n'a aucun ami ; il a vécu seul ; il ne s'est lié intimement avec personne. Il s'en va, sans regretter aucun de ses condisciples et aucun d'eux ne le regrette. Des amis ! il pense que l'on peut s'en passer. A quoi servent-ils ? Il faut dire aux gens « mon ami », comme on leur dirait « Monsieur ». Et de même de la femme, il n'en voit point l'agrément pour l'homme. Il dit qu'elle ne doit être que « comme un verre où l'on boit quand on a soif ». Et ce caractère indépendant, fier, concentré, en impose à ses professeurs. Tous s'accordent à dire : « Si la chance le favorise, ce jeune Corse ira loin ».

Le chevalier de Kéralio est venu présider aux examens de sortie. Ceux du jeune Corse ont été brillants. Il n'a point l'âge d'être admis, à Paris, parmi les jeunes gens qui seront officiers. L'examinateur, toutefois, a été si satisfait de son candidat qu'il exige sa sortie de Brienne et il le destine à la marine. Napolione résiste. Point de marine. Et par ses protecteurs et ses propres démarches, il réussit à se faire envoyer à l'Ecole militaire de Paris.

Cependant, pour ce voyage, il ne possède aucune ressource. Il écrit à sa famille ; il insiste ; il lui faut de l'argent ; et sa famille ne lui répond pas. Ce silence lui devient obsédant et cruel. Il est pressé d'avoir une solution. Qu'imagine-t-il ? Il tire une lettre de change sur Ajaccio de « vingt pistoles » à un mois de date, et il écrit ensuite à son père : « Je me flatte, lui disait-il, qu'à la réception de cette lettre, vous m'enverrez les moyens de faire honneur à ma signature ; si je suis hors d'état de

rembourser cette dette, je serai à jamais déshonoré, et probablement votre fils sera perdu pour vous. Quant au style de cette lettre, j'ai la confiance que vous en excuserez la rudesse, en vous rappelant les humiliations de toute espèce que je suis forcé d'endurer, et surtout les nobles sentiments qui m'animent. Votre fils, *Monsieur* (c'est ainsi qu'il s'adresse à son père), n'a que seize ans, mais ses idées égalent celles d'un homme de cinquante. »

La mère reçoit la lettre. Elle la cache à son mari, et elle répond en termes très dignes à ce jeune fils si exigeant. Et, néanmoins, elle lui envoie l'argent nécessaire. C'était l'important pour Napoléon qui part enfin pour Paris. Ces résolutions héroïques et irréductibles n'indiquent-elles pas, dès cet âge, le caractère de volonté absolue que manifestera plus tard l'empereur Napoléon?

A l'école militaire, sa nature ne change point. Il reste Corse, comme à Brienne, travaillant avec acharnement, recherchant la solitude, se suffisant à soi-même, sans amis, n'en désirant aucun, n'éprouvant nul besoin d'échanger ses pensées avec ceux qu'il coudoie. Et les mots blessants pour lui renaissent à tout propos. On l'appelle : « *chien de corse; ours de corse* ». Lui de répondre : « Vous verrez, Messieurs, ce qu'un Corse sait faire. Vous m'appellerez un jour aigle de Corse. » Sa jeunesse sévère, tournée vers l'étude exclusivement, persiste toujours. A l'heure présente, il est tout à lui, ne voyant que lui, ne pensant qu'à lui. Son père meurt, son chagrin n'est point bruyant. Il parle de cette mort comme d'un malheur prévu, comme de tous les malheurs de la vie. La lettre à sa mère, à ce moment-là, est pleine de sagesse, mais on

sent, à la lire, qu'il a déjà pris son parti de cette perte. Pour lui, elle n'est point irréparable.

A sa sortie de l'école, voici les notes qu'il obtint.

« Napolione Buonaparte, né en Corse, réservé et studieux, préfère l'étude à toute espèce d'amusement ; se plaît à la lecture des bons auteurs ; très appliqué aux sciences abstraites, peu curieux des autres ; connaissant à fond les mathématiques et la géographie. Silencieux, aimant la solitude. Capricieux, hautain, extrêmement porté à l'égoïsme. Parlant peu ; énergique dans ses réponses ; prompt et sévère dans ses reparties. Ayant beaucoup d'amour-propre ; ambitieux et aspirant à tout. Ce jeune homme est digne qu'on le protège. »

Il est sous-lieutenant d'artillerie. Il a dix-sept ans ; est immatriculé dans le régiment de la Fère et envoyé à Valence. Son billet de logement lui indique la maison de Mlle Bon, une vieille fille bienveillante, chez qui il se fixe à demeure parce qu'il s'y plaît. Possesseur d'un traitement de huit cents livres, que diverses subventions élevèrent à douze cents, il s'en contente, ne récrimine plus contre cette médiocrité. Et ce changement d'existence semble avoir modifié ses idées, sinon ses habitudes de travail. S'il demeure studieux, grave, point dissipé, il est moins sauvage, moins exclusif, fréquentant la bonne société de la ville, le salon d'une dame du Colombier où ses camarades l'ont présenté.

Bientôt il s'attache à cette famille ; il apprécie les idées et les conseils de la maîtresse de maison, femme de grand sens. Et, d'ailleurs, il a remarqué la fille de cette dame, Mlle Caroline, dont l'aimable sourire et la franche gaieté produisent sur son cœur une impression durable. Il l'aime à la fin, et elle

répond à cet amour, car elle accepte des rendez-vous clandestins et un échange de lettres qui ne peuvent être que des billets brûlants, des aveux de tendresse, avec des espérances de bonheur, si leurs désirs sont réalisés. Mais ils ne se réalisèrent point. Mme du Colombier apprenant ces relations épistolaires fit comprendre aux deux jeunes gens leur erreur, et ils se le tinrent pour dit. Le jeune officier n'oublia jamais ce premier amour. Mariée plus tard à un jeune noble, M. de Bressieux, il la revit toujours avec une douce émotion, et il fit pour elle et pour sa famille tout ce qui put lui être agréable, tout ce qu'elle lui demanda. Il en fut de même pour toutes les familles qu'il avait connues à Valence, sous les auspices de Mme du Colombier, les de Tardivon, les de Josselin, les Laubérie de Saint-Germain, qui s'unirent, en 1797, aux de Montalivet, par le mariage de Mlle de Saint-Germain avec son cousin. Et c'est ainsi que commença la fortune politique de l'homme d'Etat, qui brilla sous la monarchie bourgeoise de 1830.

§ 2

Sommaire. — Napoléon demande un congé pour revoir sa famille en Corse. Il y reste près d'un an. — Quand il retourne en France, il emmène avec lui son jeune frère Louis et se rend à Auxonne, la ville de sa nouvelle garnison. — Sa vie solitaire ; son amour de l'étude ; ses travaux. — Il apprend bientôt que sa famille, hostile à Paoli, l'agitateur de la Corse, quitte Ajaccio, après avoir vu la maison et les biens patrimoniaux des Bonaparte saccagés par les montagnards. — Elle se réfugie à Marseille. — Déception de Mme Lætitia, qui pensait y recevoir des secours et se trouve négligée par les patriotes républicains. — Siège, de Toulon. — Le rôle de Bonaparte. — Devenu suspect après le siège, il est emprisonné. — Après sa libération, il se dirige sur Paris. — Sa misère y est extrême, et il songe au sui-

cide. — La journée de « Vendémiaire » change sa situation et celle de sa famille. — De sa mansarde, il vient habiter l'hôtel du commandant des troupes de Paris. — Sa famille, grâce à lui et à son influence, obtient d'insignes faveurs. A tous leur situation est subitement changée.

Le désir de revoir sa famille ramène le petit officier en Corse. Il y arrive, en vertu d'un congé. Joseph, son frère ainé, qui habite Ajaccio où il poursuit ses études juridiques, afin de parvenir à la magistrature, raconte, en ses mémoires, que son jeune frère, en s'installant dans la maison de famille, était suivi d'une malle énorme contenant beaucoup plus de livres que d'habits. Ces livres frappent son esprit et il en fait mention : Plutarque, Platon, Cicéron, Cornelius Nepos, Tite-Live, Tacite, Montaigne, Montesquieu, Raynal. Car, là aussi, Napolione étudie, travaille, écrit. Il s'occupe d'une histoire de Corse pour laquelle, dans les vieilles archives, il fait d'importantes et judicieuses recherches. Il enverra bientôt son manuscrit à Raynal qui est son auteur de prédilection. Celui-ci le communique à Mirabeau, et le puissant orateur le rend avec une mention très flatteuse. Il y a découvert la marque d'un grand esprit.

A ce premier voyage en Corse, Napolione demeure parmi les siens près d'un an, se livrant à son caractère taquin, à l'égard du vieil oncle, le chanoine, qu'il contrarie et vitupère au sujet de ses chèvres, nuisibles, dit-il, à l'agriculture. Le plus souvent il se promène avec Joseph le long des rivages battus des vagues, et ils conversent ensemble sur l'avenir de leur petite patrie, toujours agitée par les intrigues de Paoli. Se déclareront-ils pour l'insulaire, ou pour les Français ? Il n'y avait point alors, en cette île, de question plus brûlante. Les Bonaparte ne pou-

vaient se tourner contre la France dont ils avaient obtenu des bienfaits qu'ils reçoivent encore, qu'ils espèrent toujours. Napolione avait besoin de monter en grade. Lucien, tout jeune, jouissait d'une bourse d'écolier à Aix, où il étudiait la théologie, afin d'entrer dans les ordres. Aucun d'eux n'hésitait. Ils soutiendraient Paoli, tant que Paoli resterait favorable à leur nouvelle patrie.

Cependant il faut repartir, le congé de Napolione étant expiré. Il emmène en France son jeune frère, Louis, dont il fera l'éducation, et tous les deux se rendent à Auxonne, sa nouvelle garnison. Les mois qui suivirent furent très critiques. Les deux frères durent se partager la solde du jeune officier qui voulait cacher sa misère, ne sortant qu'aux heures forcées, faisant chez lui sa cuisine, vivant de laitage pour diminuer ses dépenses, ne mangeant même qu'une fois par jour, et prétendant qu'il ne s'en portait pas plus mal. Ils habitaient un petit pavillon annexé aux casernes, ne possédant que les meubles indispensables, un lit, une table, deux chaises, et, dans un cabinet, un matelas par terre, la couche du petit frère. Ce fut l'époque où Napolione travailla le plus; où ses lectures très sérieuses lui furent le plus profitables ; où il apprit surtout, et à fond, son métier d'artilleur. Aucune science, si abstraite qu'elle fût, ne le rebutait : économie politique, questions religieuses, législation, il les soumettait à son examen, discutant pour lui-même les auteurs ouverts sur sa table. Il veut savoir l'histoire de la Sorbonne[1] et de la

1. Montholon. t. I, p. 173.
A Montholon, à Sainte-Hélène, il disait : « J'aimais les controverses en matière de religion. Je ne crois pas que personne ait étudié plus que moi

bulle *Unigenitus*, écrit Libri, et les trois cahiers, rédigés sur cette matière, et ses notes à dix-huit ans, sur la religion d'Etat, font pressentir le Concordat et l'expliquent. Bientôt après, ce sont les sciences morales et l'économie politique. Il lit les écrits de Filangieri, de Mably, de Necker, de Smith, puis de Rousseau, mais il ne se laisse pas prendre à ce génie.

Et discutant les opinions de Jean-Jacques sur l'état de nature, il écrivait :

« Je pense que l'homme n'a jamais été errant, isolé, sans liaisons, sans éprouver le besoin de vivre avec ses semblables. Je crois, au contraire, que, sorti de l'enfance, l'homme a senti le besoin de se trouver avec d'autres hommes, qu'il s'est uni à une femme, a choisi une caverne qui a dû être son magasin, le centre de ses courses, son refuge dans la tempête et pendant la nuit. Cette union s'est fortifiée par l'habitude et par les liens des enfants. Elle a pu, cependant, être rompue par le caprice. Je pense que, dans leurs courses, deux sauvages se sont rencontrés, qu'ils se sont reconnus à la seconde entrevue, et ils ont eu le désir de rapprocher leur demeure. Je pense qu'effectivement ils se sont rapprochés et que, dans cet instant, est née la peu-

toutes ces matières. Quand j'étais officier d'artillerie, je passais mes nuits à méditer, à lire l'histoire de la Sorbonne et tout ce qui a été écrit sur les querelles de l'Église gallicane et de Rome. J'aurais pu me faire recevoir docteur en théologie. Les questions religieuses ont toujours eu beaucoup d'attrait pour moi. Elles sympathisent avec mon âme comme avec ma pensée. J'ai fait pour chaque religion la part de l'œuvre de l'homme et des circonstances, et je suis arrivé à reconnaître que toutes témoignent de l'existence de Dieu. J'aime la religion catholique, parce qu'elle parle à mon âme, parce que, quand je prie, elle met en action tout mon être, tandis que la religion protestante ne parle qu'à ma raison. Sans doute, les protestants ont pour eux le raisonnement lorsqu'ils disent que la communion n'est que la représentation. Mais pourquoi comprimer l'élan de ma pensée qui me porte à m'élever jusqu'à Dieu et à croire à la réalité ? »

plade naturelle. Je pense que cette peuplade a vécu heureuse, parce qu'elle a eu une nourriture abondante, un abri contre les saisons, et parce qu'elle a joui de la raison et des sentiments naturels. Je pense que la terre a été, un grand nombre de siècles, partagée ainsi en peuplades éloignées, ennemies, peu nombreuses, et qu'enfin les peuplades s'étant multipliées elles ont dû avoir des relations entre elles. Dès lors la terre n'a pu les nourrir sans culture. La propriété, les relations suivies sont nées; bientôt les gouvernements. Il y a eu des échanges... »

Cette vie de claustration, d'études ininterrompues, cette sobriété extrême ont amaigri son visage et creusé ses joues déjà très enfoncées, aux pommettes saillantes. De plus, suivant la mode de l'époque, il a laissé pousser à sa chevelure des « oreilles de chien », qui tombent jusqu'à ses épaules et recouvrent le col de son habit. En cet état, il ne donne point, à le voir, l'impression d'un homme supérieur, enflammé d'une imagination débordante, d'une ambition excessive, mais plutôt d'un malfaiteur, que « l'on ne voudrait pas rencontrer au coin d'un bois », dit Stendhal.

Fatigué et malade, il demande un nouveau congé pour retourner à Ajaccio. D'ailleurs, Paoli tente de faire de la Corse une île indépendante et autonome, et Napolione espère jouer, en cette aventure, un rôle considérable qui le mettrait de pair avec le vieux général. Mais Paoli trompe ses espérances, et ce deuxième voyage, ce deuxième congé, loin de lui servir, bouleversent toute la vie de la famille. Paoli est hostile à la France; les Bonaparte en sont partisans. Contre eux, alors, ils ont tous les mon-

tagnards ralliés à la politique du vieux patriote ; et leurs biens sont ravagés et pillés. La famille est forcée de fuir. Mme Lœtitia, avec ses jeunes enfants, passe en France, se réfugie à Marseille où elle arrive dénuée de tout. Pour comble de malechance, Napolione, qui a prolongé le temps de son congé, est menacé d'être exclu des cadres de l'armée. C'est une époque terrible pour cette nombreuse famille dont les épreuves s'aggravent au point de n'avoir pas de quoi manger. Elle croyait être accueillie en France comme une martyre du patriotisme, écrit Stendhal. Elle fut méprisée parce qu'elle était pauvre, et que les filles étaient obligées d'aller au marché.

Malheureux, personne ne les épargne. Barras se moque de la mère fricotant sa cuisine en une poêle à frire, comme une indigente. Il ajoute que les filles cherchaient et trouvaient des ressources pécuniaires, en offrant aux libertins l'appât de leur jeunesse. Il se moque de Lucien, travesti en Brutus, au bourg de Saint-Maximin, où il est garde magasin et l'ami de galériens de Toulon. Il se moque de Joseph, incapable et paresseux, qui n'a réussi près de Chauvet, commissaire ordonnateur pour l'armée d'Italie, que par ses plates flatteries et son obséquiosité : elles lui ont conquis, à la fin, une place dans les bureaux. Barras est impitoyable pour les Bonaparte, parce qu'il fut la dupe du général, vainqueur au 18 Brumaire. Toutes ces rumeurs, qu'il rapporte, persistantes contre eux, dénoncent l'envie et la méchanceté. L'exagération en est encore plus évidente que l'apparence véridique.

Napoléon, — ainsi maintenant il orthographie son nom, — est triste de ces malheurs qui ac-

cablent les siens. Il ne peut rien pour eux. Sans doute, le siège de Toulon l'a mis en vedette. Son plan accepté a fait triompher les républicains de la résistance des Anglais. Il a obtenu le grade de général de brigade et a été nommé inspecteur des côtes. Dénoncé bientôt comme ennemi des patriotes, parce qu'il a ordonné, autour de Marseille, la construction de forts qu'il juge nécessaires, il est arrêté et emprisonné.

Délivré, il vient à Paris. Mais il y est sans argent avec son petit frère, Louis, qu'il n'a point abandonné. Que devenir? Les bureaux de la guerre lui sont hostiles, depuis qu'Aubry est ministre, Aubry, sans talent, trop vieux et jaloux des jeunes. Napoléon songe alors à s'expatrier en Turquie où il irait offrir ses services au sultan. Si l'échauffourée de Vendémiaire n'était pas arrivée, il devait quitter la France. On le voyait, en ce temps-là, vaguer au hasard, dans les rues, se montrant quelquefois chez Mme de Permon, une amie de sa famille, fréquentant les clubs où, ne sachant pérorer, il se faisait remarquer par ses cris et ses hurlements aux tirades des révolutionnaires. Barras l'accuse d'avoir dit : « Peut-on être assez fort en révolution? Marat et Robespierre, voilà mes saints. » Et ce fut sa ressemblance de visage, avec Marat, qui poussa Barras à le patronner[1]. « Une raison toute singulière, dit-il, m'attirait vers Bonaparte. Ce n'était pas seulement, dans sa petite taille, le mérite de cette activité courageuse, de ce mouvement perpétuel, de cette agitation physique, qui, pleine d'énergie, commençait à la tête et ne s'arrêtait pas aux der-

1. Barras, *Mémoires*, t. I, p. 119.

nières extrémités, c'était, dans tout cet ensemble, une ressemblance frappante, avec l'un des plus fameux, ou même le plus fameux des révolutionnaires, Marat. »

Il s'agite, il écrit, il pétitionne, il hurle avec les loups, suivant le dicton vulgaire. Peut-il être autrement que ses pareils à la recherche d'une position dans la grande ville, si inclémente pour les opprimés? Il prend ses amis partout, ne refusant point la camaraderie des comédiens, celle de Dugazon, de Michot, de Baptiste cadet, qu'il rencontrait au Palais-Royal où il dînait. Il était mal vêtu, malpropre, attifé d'un petit chapeau rond, qu'il enfonce jusqu'aux yeux, et d'une redingote grise très longue qui devint plus tard si glorieuse, mais alors très vulgaire et peu distinguée. Ses mains étaient dépourvues de gants; ses bottes, trop larges, n'étaient point cirées, et sa culotte de peau, fort sale, lui avait fait donner, dans le monde très mélangé ou il allait, le surnom de « Petite culotte de peau [1] ». La duchesse d'Abrantès, évoquant les souvenirs que lui a laissés l'aspect de Napoléon, à cette époque, et de Bonaparte, consul, au faîte de la puissance et de la gloire, ne pouvait se persuader que ce fût le même homme [2].

Ceux dont la vie ne fut pas toujours heureuse, pauvres et sans moyens d'existence, comprendront l'état d'esprit du jeune Corse, disposé à tout, devant un avenir si sombre pour lui. Il savait sa famille réduite à la misère; pour la secourir, il venait de vendre la médaille d'or obtenue en ses triomphes d'école, et n'ayant plus aucune espé-

1. *L'écho des Salons*, p. 103.
2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. I, p. 254.

rance, il pensait au suicide. Peut-être l'aurait-il accompli, si, sur ses pas errants, il n'eût rencontré un de ses camarades de Brienne, Demasis, généreux et riche, qui lui prêta une forte somme d'argent, en apprenant cette situation si précaire. Ce prêt le remit d'aplomb. Il envoya cet argent à sa mère, et attendit la suite des jours avec plus de confiance. En ces temps si troublés, l'existence de chaque personnage variait comme un jeu de bascule; brillante ou déprimée, selon les crises politiques déchaînées à Paris. Au moment de Vendémiaire, Barras ayant besoin d'un officier peu scrupuleux pour être secondé et défendre la Convention, trouva justement Napoléon, venu en curieux aux Tuileries. Un mot suffit pour les accorder l'un et l'autre. Le petit général s'empara de la direction des forces gouvernementales, accapara les canons laissés en détresse au camp de Grenelle, et n'hésita pas un seul instant à mitrailler les royalistes, insurgés contre le pouvoir établi. Napoléon resta vainqueur, Barras triompha, et, par reconnaissance, le fit nommer commandant de l'armée de Paris.

Ce fut le début de sa haute fortune. De la chambre meublée où il logeait, misérable, rue des Marais, il transporta son domicile à l'hôtel affecté à la résidence du chef de l'intérieur, rue des Capucines. Il eût des voitures, des chevaux, un traitement considérable. Inconnu la veille, son nom devint aussitôt populaire, et sa renommée s'établit. Lui-même, en son verbe, prit de l'assurance, y imprima l'autorité. Il ne douta plus de l'avenir. Quelques jours après, on lui fit remarquer que cet acte de vigueur contre les Parisiens pouvait lui être reproché un jour. Et lui, peu embarrassé, de répondre : « Laissez donc ! ne voyez-vous pas que c'est mon cachet que je mets

sur la France[1] ». L'audace lui avait servi. Il ne l'oubliera plus. Sa famille sera hors du besoin. Ses frères seront avertis que leur état provisoire va cesser. Joseph pourra ambitionner d'être consul en Italie ; Lucien, commissaire des guerres. Et les salons de son hôtel s'ouvriront aux femmes, célèbres par leur influence et leur beauté, aux hommes considérables du jour. N'est-il pas tout-puissant ? Il a sauvé la Convention, écrasé les royalistes !

Un autre eût paru étonné de ce hasard heureux. Lui, pas du tout, car il se sent supérieur à cette position. Il traite, d'égal à égal, avec les hommes du Gouvernement. Il réclame, il exige plutôt, pour chacun de ses frères, la situation qu'ils désirent, et il annonce à Joseph, le soin qu'il prend des uns et des autres. Ce n'est pas, comme on l'a dit, l'aîné qui demande, ni les autres non plus ; c'est lui, Napoléon, qui les devance et leur octroie, de sa propre initiative, des places avec un traitement honorable élevant leur condition sociale. Pour lui-même, autant que pour eux, il a le culte de son nom. Il ne veut pas être, parmi les siens, le seul honoré et bien doté. Ceux qui s'appellent comme lui doivent faire figure dans le monde. Qui pourrait lui marquer son point d'arrêt ? Il sait ce qu'il veut, et se conduire où il veut. Jadis, en Corse, pendant son dernier congé, Robespierre lui a fait offrir la place du général Henriot, celle qu'il occupe aujourd'hui. Il a refusé malgré les sollicitations de ses frères. « Le moment n'est pas venu, leur avait-il dit. Il faut attendre. Je serai maître de Paris, un jour. » Et il l'était[2].

1. *L'écho des Salons*, p. 138.
2. *Mémoires de Lucien*, p. 56 et 57.

Voilà où l'avaient conduit son amour du travail et sa sagacité politique. Quelle enjambée, depuis sa mise en disponibilité, au temps où il n'avait pas le moyen de renouveler le drap de ses habits ; où il était forcé d'accepter, de Barras, une sorte d'aumône pour se vêtir.

Et jamais il ne variera pour sa famille[1]. On le retrouvera toujours ce qu'il était aux heures où il écrivait à Joseph : « Je ne vis que par le plaisir que je fais aux miens » (septembre 1795)... « Je ne puis faire plus que ce que je fais pour tous » (octobre 1795). Après Vendémiaire, sa première pensée est encore pour Joseph. « Enfin, lui écrit-il, tout est terminé. Mon premier mouvement est de penser à te donner de mes nouvelles. » Tout cela, malgré l'étourderie de ses frères, malgré leurs fautes qui le compromettent. Il ne change que pour ses inférieurs. Devenu un personnage important, il ne tolère plus, de ses anciens amis, le sans-gêne des heures de misère. Il ne les tutoie plus. Il éloigne ses familiers trop absorbants. Il adopte une séparation bien tranchée avec les officiers qui dépendent de lui. Il n'admet plus pour l'accompagner que ses aides de camp, solides capitaines à grandes moustaches pendantes, au long sabre, avec lesquels il se montre au théâtre, en sortant du restaurant Archambault, où il dîne. De sa voix métallique il leur dit : « Allons, citoyens, montons à cheval, allons au

1. Masson, *Bonaparte et sa famille*, p. 82.

« Ayant reçu l'ordre d'inspecter les côtes, depuis les Bouches-du-Rhône jusqu'à celles du Var, il détermine Mme Bonaparte à envoyer Louis à Châlons-sur-Marne, y passer l'examen des aspirants d'artillerie. Puis, appelé par ses opérations du côté d'Antibes, il fait venir sa mère et ses deux sœurs, Pauline et Caroline (Élisa était déjà mariée au capitaine Bacciochi), et les installe au château Sallé, maison bourgeoise où vit assez pauvrement la famille. Les anciens d'Antibes se souviennent d'avoir vu Mme Bonaparte laver elle-même son linge dans le Riou, qui coule en bas. »

théâtre, faire chanter *la Marseillaise* et corriger les Chouans. » Barras[1], toujours content de décocher un trait acéré contre le petit Corse, a laissé de lui un curieux portrait à ce moment-là. « Il grimpait, dit-il, sur sa grande haquenée avec un énorme chapeau à plumet tricolore, les cornes renversées, des bottes retroussées, un sabre pendant plus grand que celui qui le portait,.. tel était l'équipage dans lequel se présentait, en différents spectacles, le général en chef de l'armée de l'intérieur. »

Stendhal est plus équitable. Il ne dissimule pas que le jeune officier, au nom bizarre, lui a produit une impression étrange par sa maigreur et son accoutrement peu élégant et très défraîchi, mais il avoue que son regard suscitait une sympathie persistante. Il a admiré ses traits « remplis de finesse », et sa bouche « au contour plein de grâce ». Mme Tallien, elle-même, chez qui Napoléon était invité, après la révolution de Vendémiaire, n'avait pu se soustraire à l'influence de ce regard magique, à la manière d'être de cet homme singulier, qui savait toujours intéresser ses auditeurs. Il discourait fort bien sur le siège de Toulon, ajoute Stendhal ; il en décrivait éloquemment les phases, et, avec esprit, les épisodes, d'une manière si claire et si attrayante qu'on ne pouvait lui refuser son attention. Il parlait beaucoup quand il le voulait, s'animant à sa narration. Ses yeux, alors, pétillaient de malice et de chaleur, idéalisant sa figure osseuse et si amaigrie qu'elle en paraissait décharnée. On le voyait souvent, quand même, taciturne, enfermé dans ses méditations prolongées dont ne pouvait le tirer aucun incident. Même quand les autres riaient, il ne

1. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 26.

riait pas[1], et par sa conduite surprenait tout le monde. On était avec lui, dans une loge au théâtre; tout à coup il sortait pour se montrer à une autre place, ne supportant personne à ses côtés. Inexplicable bizarrerie que provoquait, sans doute, l'état de son esprit, trop absorbé en ses rêves.

§ 3

SOMMAIRE. — En ce temps-là, le jeune de Beauharnais se présente à l'hôtel du nouveau commandant de Paris, pour réclamer le sabre du général de Beauharnais, son père, qui a été confisqué à sa mère. — Bonaparte, touché de la candeur de l'adolescent, lui fait rendre immédiatement l'arme demandée. — Joséphine de Beauharnais va remercier Bonaparte de cette généreuse bienveillance. — Impression produite sur le général par l'élégance de la veuve et son air de grande dame. Il en devient amoureux et pense à l'épouser. — Sa conversation à cet égard avec Barras. — Joséphine, à qui Bonaparte fait la cour, est troublée par son insistance. — Elle demande conseil à Maître Raguideau, notaire. — Elle finit par consentir au mariage et elle apporte en dot à son fiancé la nomination de général en chef de l'armée d'Italie. — Toute la famille Bonaparte est offusquée de ce mariage. — Insouciance et indifférence de Joséphine pour cette famille.

Après Vendémiaire, le Gouvernement avait fait désarmer les vaincus, les partisans des « sections » qui s'étaient révoltées. Dans le nombre se trouvaient, comme il arrive presque toujours, des gens inoffensifs, la veuve du général Beauharnais et ses enfants ; et le sabre du général avait été confisqué. C'était une grande douleur pour son jeune fils, Eugène, qui résolut de rentrer en possession de cette arme, pour laquelle il avait une pieuse vénération. Il se présenta seul, lui presque un enfant

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. I.

encore, à l'hôtel du commandant de l'armée de Paris, et il lui expliqua, en termes si touchants, la raison de sa démarche qu'elle eut plein succès. Le sabre de son père lui fut rendu. Lorsqu'il l'eut en ses mains, il ne put retenir ses larmes, et cette piété filiale émut Bonaparte. Il caressa l'enfant et le renvoya consolé avec de bonnes paroles pour sa mère. Joséphine de Beauharnais vint alors remercier le chef si bienveillant. Sa grâce nonchalante de créole, le ton charmeur de sa voix, ses gestes félins et mesurés, son grand air de mondaine, si peu semblable à la vulgarité des autres femmes, le séduisirent. Il n'avait point eu l'occasion de voir de si près une grande dame distinguée, polie, au langage caressant. Il n'avait connu que des provinciales, comme Mme du Colombier, de vieilles femmes déjà malades, comme Mme de Permon, des bourgeoises peu élégantes, ou de petites prostituées errant sous les galeries du Palais-Royal, et ce fut, pour lui, une révélation toute nouvelle, que cette visite inopinée de la belle veuve qui savait s'habiller, se présenter et causer d'une façon si attachante. Il en garda une vision ineffaçable, qui le poussa à rendre la visite reçue.

Au surplus, depuis qu'il était à la tête de l'armée de Paris, il avait apprécié la puissance des femmes. Il savait ce que l'homme pouvait sous leurs auspices et sous leur protection. Chez Mme Tallien il avait compris leur rôle considérable. D'un sourire d'elle à Barras, la belle Térésa ne courbait-elle pas à ses caprices le chef omnipotent du Directoire ? Et d'autres femmes dominaient d'autres hommes, autant que sous l'ancien régime : Mme de Cambis[1], Mme de

1. Mme de Genlis (*Mémoires*, t. II, p. 33) fait de Mme de Cambis le portrait suivant : « L'autre personne dont le seul esprit me repoussait était Mme de

Château-Renaud, Mme Visconti. Joséphine de Beauharnais passait également pour avoir une influence politique. S'il parvenait à se faire aimer d'elle, que ne pourrait-il pas obtenir ? Plein de cette idée, et, de plus, excité par la passion qui l'envahissait, il ne négligea aucun moyen de se faire accueillir aimablement par la séduisante créole. Le désir du mariage le hantait. Barras écrit, en ses mémoires, que le petit homme avait jeté son dévolu, jadis, sur Mme Montansier, l'actrice. Mme d'Abrantès prétend qu'il eût épousé, sans sourciller, Mme de Permon, sa mère à elle. On connaît d'autres femmes qu'il eût acceptées pour épouses, au début de sa carrière. Il se présentait donc chez Joséphine de Beauharnais, comme un prétendant sérieux. Et irrésistiblement attaché à la grande dame, il ne manqua pas, chaque soir, d'aller chez elle faire sa cour.

Elle habitait, rue Chantereine, un hôtel[1] qu'elle

Cambis, sœur du prince de Chimay et de Mme de Caraman. Elle avait trente-quatre ou trente-cinq ans, et tous les genres de prétentions. Elle était fort marquée de la petite vérole ; ses traits étaient communs, sa taille assez belle ; elle avait l'air le plus dédaigneux et le plus impertinent qu'on ait jamais osé porter dans le monde. Ses amis prétendaient qu'elle avait beaucoup d'esprit et le talent de dire des mots ingénieux. En voici un : quelqu'un louant devant elle ma gaieté, elle reprit : « Oui, une gaieté de jolies dents, » voulant dire que je ne riais que pour faire voir mes dents, ce qui était fort injuste, car je n'ai jamais eu la moindre affectation, et celle-là est une des plus déplaisante que l'on puisse avoir. Mme de Cambis faisait, dit-on, de jolis vers. Je n'ai connu d'elle, en ce genre, qu'un couplet de chanson fort méchant, mal rimé, mal tourné, et sans aucun sel, qu'elle avait fait sur ma tante (Mme de Montesson) et sur le duc de Guines. »

1. Aubenas, *Vie de Joséphine*, t. II.

L'auteur en fait la description suivante, tel qu'il était au début du Consulat :

« Un long passage à ciel ouvert, ménagé entre deux maisons à jardins qui ont leur façade sur la rue de la Victoire et tout juste assez large pour le service des voitures, conduisait de cette rue où se trouvait la grande porte, décorée d'attributs de guerre, à une cour sur les côtés de laquelle étaient situés, dans des bâtiments distincts de la maison d'habitation, les cuisines et le reste des communs. Construit sur quatre faces avec pans

venait d'acheter à la femme divorcée de Talma, maison agréablement bâtie, décorée avec un goût irréprochable. Bonaparte y coudoyait beaucoup d'hommes renommés, poètes, auteurs dramatiques, prosateurs, savants, avec lesquels il se lia d'amitié, et quelques femmes aussi, Mme Récamier, Mme de Comminges. Il n'était plus à genoux devant un écu. Son traitement de général en chef de l'armée de Paris lui permit donc d'offrir à celle qu'il aimait de superbes bijoux [1], et Barras, qui était l'amant de cette dame, mis au courant des générosités de son rival, le plaisante sur cet amour éperdu. Bonaparte réplique [2] :

coupés aux quatre angles, ce petit hôtel, composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage surmonté de mansardes, présentait dans son architecture simple et de bon goût une assez jolie apparence. Au moyen de quelques marches placées entre deux bancs de pierre, on arrivait à un perron en demi-cercle, d'abord découvert, mais que Joséphine avait fait fermer en forme de tente, afin de donner à la maison un vestibule qui lui manquait. La porte vitrée éclairait cette première pièce, ornée au dehors de trophées sculptés sur bois et peints à l'intérieur en toile de coutil. De cette antichambre on pénétrait immédiatement dans la salle à manger, disposée en ovale. A côté se trouvait un petit cabinet pavé en mosaïque, qui servait de boudoir à Mme Bonaparte.

« De la salle à manger on passait dans le grand salon, la maîtresse pièce de l'hôtel à laquelle tout le reste semblait avoir été sacrifié. On y remarquait une belle cheminée à droite, placée entre une croisée, descendant jusqu'au parquet, et une porte vitrée qui donnait sur un escalier extérieur par lequel on pouvait se rendre dans le jardin. Ce jardin, très spacieux pour la maison, était ombragé de beaux arbres.

« A ce salon en succédait un autre plus petit dont le général Bonaparte avait fait son cabinet de travail, décoré, par les premiers artistes du temps, de personnages mythologiques.

« Un escalier tournant pour monter au premier étage. A mi-étage, une salle de bains; puis salon supérieur et deux pièces à la suite, chambres de M. et Mme Bonaparte. Celle de Bonaparte d'une simplicité sévère, vases, étrusques, lyres antiques, aigle prophétique portant la foudre. Celle de Mme Bonaparte en hémicycle à alcôve, ornée de glaces, du parquet au plafond, encadrées dans une série de petites colonnes surmontées d'arceaux, ce qui réalisait un véritable miroir circulaire à facettes. L'intérieur de l'alcôve était décoré de peintures qui représentaient des fleurs et des oiseaux des tropiques, souvenirs des premières années de Joséphine. »

1. Le premier fut un bracelet sur lequel étaient gravés ces mots : « *Au destin* ».

2. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 58.

« Je n'ai point fait de cadeau à ma maîtresse. Je n'ai point voulu séduire une vierge. Je suis de ceux qui aiment mieux trouver l'amour tout fait que l'amour à faire. Eh bien ! dans quelque état que soit Mme de Beauharnais, si c'était bien sérieusement que je fusse en relations avec elle, si ces présents, que vous me reprochez, étaient des présents de noces, citoyen Directeur, qu'auriez-vous à dire ? »

Et l'amoureux ajoutait que Mme de Beauharnais, d'ailleurs, était riche, et que devenir son mari n'était point à dédaigner.

« Riche », reprend Barras, avec ironie... Et il répète, en ses confidences, ses mauvais propos... « que Joséphine était ruinée... qu'elle ne vivait que d'un crédit surpris par ses mensonges, laissant croire à une fortune imaginaire à Martinique ; qu'enfin, elle appartenait à qui la voulait prendre. Hoche l'avait abandonnée à son palefrenier Vanakre »... Que d'autres médisances encore[1] !

Toujours poursuivie, et toujours adorée, elle ne savait que résoudre, l'infortunée Joséphine. Pressée par Bonaparte, tourmentée par ses dettes et son désir de se créer une situation nouvelle, de n'être plus le jouet d'amants passagers et compromettants, comme Barras, elle ne manquait pas cependant d'aller dire toute sa peine à cet amant même, très fourbe, qui se moquait d'elle, puisqu'elle n'était point seule à posséder ses faveurs. Elle pleurait, elle se désolait, démontrant son embarras à son nouvel adorateur, pour qui elle commençait à avoir de l'attachement, mais sans amour encore. Le caractère altier, les sentiments passionnés de cet amoureux l'effrayaient. Elle écrivait à l'une de ses amies,

1. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 54.

en quel état de malaise intérieur elle vivait, état d'affaissement et de langueur, de trouble inconscient, qui lui enlevait le discernement de son avenir et toute volonté[1]. Bonaparte insistait toujours plus vivement, et pendant qu'elle était allée prendre, un matin, l'avis de Barras[2], l'impatient adorateur l'attendait chez elle où il la reçut conduite par un des aides de camp du tout-puissant Directeur, en proie à une crise de larmes qui n'étaient point séchées. En la voyant en cette posture douloureuse, qui suspendait les mots sur ses lèvres, lui plus amoureux et plus résolu que jamais, lui dit enfin :

« Prenons les hommes et les choses tels qu'ils sont ; Barras peut-il nous être utile dans sa position? Point de doute qu'il ne le puisse, et très efficacement ; tirons en donc tout ce que nous pourrons et ne nous occupons pas du reste[3]. »

Joséphine se laissa convaincre. Elle se rappelait la prédiction d'une vieille négresse de son pays, lui annonçant qu'elle serait, un jour, plus que reine.

Comme toutes les femmes, néanmoins, indécise jusqu'au dernier moment, cherchant partout des motifs de précipitation ou d'atermoiement, elle voulut consulter son notaire, maître Raguideau, qu'elle fit venir dans sa chambre[4], tandis que le général, inconnu du notaire, se tenait coi, le nez sur la vitre de la fenêtre, laissant les deux interlocuteurs à leur entretien. Joséphine se tut, et l'homme de loi reprit :

1. Barante, *Mémoires*.
2. Barras est plus explicite. C'était une scène d'adieux qu'elle venait faire, scène de désolation, de ne pouvoir, disait-elle, demeurer toute à lui.
3. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 61.
4. Menneval, *Mémoires*, t. I, p. 203.

« C'est un inconnu. Quelles sont ses chances d'avenir ? D'où vient-il, quelle est sa famille ; quels sont ses protecteurs? Vous ne le connaissez point, ni moi non plus. Je ne vois en lui que la cape et l'épée ; c'est peu. »

Le petit Corse, ainsi discuté, tambourinait nerveusement sur les vitres. Mais, après le départ du notaire, Joséphine adoucit facilement le général un peu fâché, en lui promettant cette fois son consentement au mariage. Et, avec transport, Bonaparte de s'écrier :

« Que Barras me donne le commandement de l'armée d'Italie. Je lui pardonnerai tout. Je serai le premier à me montrer le plus reconnaissant des hommes. Je ferai honneur à la nomination, et nous aurons de bonnes affaires. Je réponds qu'avant peu de temps nous roulerons dans l'or. »

Mots irrésistibles pour la belle créole, dit Barras. Elle avait pour l'or un amour excessif, à ce point qu'elle « en aurait bu dans le crâne de ses amants ».

Le général devint donc l'époux de la gracieuse Joséphine et bientôt chef de l'armée d'Italie. A qui devait-il cette faveur? Etait-ce à Barras qui s'en vante, et qui laisse entendre, en ses *Mémoires*, qu'il se débarrassa, de cette manière, de sa maîtresse et d'un personnage qui lui portait ombrage, ainsi qu'à tous les membres du Directoire. Aucun d'eux ne l'avait en sympathie. Ils discernaient en lui un ambitieux insatiable qu'ils jugeaient opportun d'éloigner. Carnot, d'ailleurs, abondait en éloges sur le mérite du jeune Corse, et plus qu'un autre, il appuya cette nomination. Barras, gagné par Joséphine, n'y mit aucun obstacle, approuva le choix muettement, se réservant de le blâmer, si les plans

conçus par ce remuant solliciteur n'avaient point le succès que prévoyait Carnot. Mais les victoires se succédèrent. Il y eut dans Paris engouement pour ce chef d'armée tout acier et tout nerfs, qui envoyait chaque jour des bulletins de triomphe. Barras, aussitôt, d'accaparer pour lui-même cette jeune gloire, de proclamer à ses courtisans que lui seul avait pressenti la valeur de Napoléon, dont l'armée d'Italie pourrait être fière[1].

Il se repent bientôt de ce qu'il vient d'écrire, et pour corriger ces éloges, il y ajoute d'acerbes paroles. Il accuse le général de quêter, sans vergogne, et d'avoir retenu, sans autorisation, les choses dont il avait besoin : chevaux, voitures, harnais, meubles. De tous côtés, les deux époux avaient su recevoir et ils avaient su prendre. Lui-même, Barras, avait été soumis à contribution. Mais quoi ?... n'y était-il point forcé ? ne devait-il pas à son ancienne maîtresse des compensations suffisantes dès qu'il l'abandonnait ? Enfin, Bonaparte pouvait-il se passer d'argent, au moment de partir ? L'armée d'Italie était privée de tout. Arriverait-il sans aucune ressource ? Quoiqu'en dise Barras, il paraît certain que ces prélèvements illégitimes se réduisaient à peu de choses, et que les poches du général étaient vides, car, d'après lord Holland, Junot fut chargé d'aller aux jeux publics tenter la chance, qui lui fut favorable heureusement. Il rapporta trois cent mille francs au jeune chef de l'armée, qui put se mettre en route.

1. *L'écho des Salons*, t. I, p. 273.

« Lorsque Bonaparte faisait la guerre en Italie, on se permit contre lui une pasquinade sanglante. On faisait dire à Marforio : « *Si dice che tutti inemici sono ladroni* » ; on dit que tous les ennemis sont des larrons. Pasquin répondait : « *Tutti no ma Buonaparte* ». (*Buona parte :* une bonne partie.)

Il s'éloignait brûlant de passion pour sa femme. Elle, séparée de lui après quelques jours de mariage, peu enthousiaste de sa nouvelle condition, se trouva toute surprise d'avoir cédé et d'appartenir à un homme dont elle n'avait pas encore reconnu le génie. Le langage de ce mari, ses lettres aussi bien que ses manières l'étonnaient. « Il est drôle, ce Bonaparte », disait-elle à ses amies. Au surplus, elle avait perdu son nom; et, pour elle, vaniteuse ainsi que les créoles, pour elle marquise de Beauharnais, la veille, ce nom corse lui semblait une déchéance. Elle continua à se faire appeler « la citoyenne de Beauharnais », y trouvant plus de relief, plus de considération pour elle-même. D'ailleurs, ses deux enfants, Eugène et Hortense, conservaient, du nom de leur père, un respect ineffaçable. Comment accepteraient-ils ce changement? Si elle s'était remariée, elle n'avait pu faire autrement, ses dettes troublant sa vie. Elle s'était fiée aux paroles de son nouveau maître, qui avait fait miroiter à ses yeux de grandes affaires et de l'or. Et quoiqu'elle vît peu ses enfants — une fois par mois à peine — elle n'osait plus affronter leur jugement et leurs plaintes. Elle chargea Mme Campan, chez qui Hortense était en pension, de les avertir. Hortense fut désolée de l'événement. Eugène, plus rassis et plus sérieux, ne fit aucune objection. Il connaissait sa mère mieux que ne la connaissait sa jeune sœur : ce caractère enfantin, qui portait Joséphine à vouloir réaliser tous ses caprices, qui la portait vers toutes les futilités de la toilette, en lui faisant négliger les choses les plus sérieuses du ménage. On ne voyait que glaces autour d'elle. Elle ne possédait pas huit nappes, mais seize robes; des bijoux, point de vaisselle. Ce mariage n'était donc qu'une étourderie

plus accentuée, un caprice, toutes choses auxquelles Joséphine avait habitué son fils Eugène.

Les plus surpris, les plus irrités contre l'absent, qui s'était marié sans les avertir, furent les Bonaparte; toute cette famille qui s'était bercée de l'espoir d'accaparer, pour elle seule, les profits de la grande situation du plus illustre d'entre eux. Emergé de la foule, Napoléon les avait tous comblés de ses bienfaits. Ils vivaient largement, noblement même, comptant sur la perpétuité des faveurs qui leur étaient échues après l'élévation de cet heureux cadet. Et une étrangère allait leur enlever ces aubaines qui leur étaient si douces! A elle, dans l'avenir, il penserait avant de penser à eux. Car elle rayonnait à Paris, autant par sa renommée de beauté que par son élégance et ses toilettes. Et Mme Bacciochi (Elisa), et Paulette et Caroline, deux adolescentes, et Mme Bonaparte leur mère, matrone épuisée de couches répétées, toutes ignorantes des mœurs parisiennes et parlant mal le français, devinrent incontinent les ennemies déclarées de cette intruse parmi elles. Si Joséphine n'eût été qu'une modeste bourgeoise, pareille à la femme de Joseph, Julie Clary, s'effaçant toujours devant les Bonaparte, ils l'auraient accueillie sans protestation. Au contraire, ses mœurs étaient d'une Parisienne fort répandue dans les salons, dans le monde des financiers et des hommes politiques, une triomphante mondaine qui les allait éclipser; et pour les femmes, pour les deux frères de Napoléon surtout, Joseph et Lucien, qui, sur le crédit du jeune général, avaient escompté leur ascension dans le monde, ce fut une sorte de stupeur. Tous la haïrent. Seulement ils ne le firent point paraître. Ils ont besoin de ce jeune frère, monté si haut, déjà. S'ils rompaient

avec elle, ils n'obtiendraient plus rien. Ils offrent donc beau visage à l'étrangère. Mme Lœtitia écrit de Marseille à sa belle-fille une lettre pleine de mots les plus tendres, que Joseph, bien sûr, pensa et écrivit. Ils lui font mille compliments sur sa beauté, sur ses grâces. Ils tâchent de gagner son affection; ils veulent la supplanter dans le cœur de son mari, afin de la mieux trahir. Quant à elle, peu lui importe ces flagorneries. Elle n'en a cure. Elle ne connaît aucun de ses nouveaux alliés. Cette famille ne l'épouvante pas. Jamais elle ne l'a rencontrée dans un salon de Paris. Qui sont-ils? Elle verra. Mais, à l'heure présente, ses toilettes lui importent bien davantage.

§ 4

Sommaire. — Joséphine est appelée en Italie par son mari, qui, privé d'elle, n'a cessé de lui écrire des lettres débordant d'amour. — Elle se décide à le rejoindre. — Situation magnifique du général vainqueur, en Lombardie, au château de Mombello, avan Léoben. — Son ascendant sur ses lieutenants. — Les idées présentes de Bonaparte. — Sa mère, ses sœurs viennent lui faire hommage en Italie. — Refus du général d'aller à Rastadt poursuivre les négociations entamées par le Directoire avec l'Autriche. — Retour de Bonaparte à Paris. — Sa vie à l'hôtel de sa femme, rue Chantereine.

Cependant Joséphine, appelée en Italie par son mari, s'apprête à partir. Les Bonaparte la suivront. Ils ne veulent point la laisser seule près de lui. La mère arrivera suivie de ses deux filles, — les plus jeunes. Joseph rejoindra l'état-major de l'armée, pour recueillir les fruits des éclatantes victoires de son frère. Il devait être consul en Italie. Il sera d'abord envoyé au Directoire pour lui présenter les

drapeaux conquis sur les Autrichiens par son cadet. Il part pour Paris, dîne chez Carnot qui lui montre le portrait du jeune général posé sur son cœur. « Il est là, lui dit Carnot, parce que je prévois qu'il sera le sauveur de la France. » (*Mémoires du roi Joseph*, t. I, p. 61.) Peu de temps après, Joseph se dirigeait comme ambassadeur de la République vers les Etats romains. Lucien, lui, jette au vent des routes les échos de son humeur vagabonde. Il désire tout ; il voudrait être partout, pétri de vanité plus encore que son illustre frère. Il voudrait être avec Sémonville, allant en mission à Constantinople ; à l'armée du Nord, comme commissaire des guerres ; en Corse, en la même qualité. Il s'agite. Il part pour le Nord, s'arrête à Paris dont il ne peut plus s'arracher. Il pérore partout, commet de nombreuses sottises ; aucune ne l'émeut. Il attend toujours quelque chose de meilleur : caractère inquiet que rien ne satisfait.

Mais, en ce moment, Napoléon ne pense qu'à sa femme. La séparation a exacerbé son amour. Il lui a écrit des lettres incendiaires, comme « un berger arcadien, » dit Walter Scott, des lettres que Des Grieux n'eût pas écrites à Manon. Elles ont fait sourire Joséphine. Elle en a laissé beaucoup sans réponse. Et l'imagination du jeune Corse agissant, croyant être déjà oublié, il a expédié vers elle des courriers, et encore des courriers. Il a menacé de rentrer en France, car il ne veut aucun délai. Il ordonne que Joséphine parte sur-le-champ, et le vienne rejoindre en Italie.

Ses plans de batailles ne souffrent point de ces troubles de cœur. Il semble même que cette passion exaspérée fournit à son cerveau un renfort de puissance. Il veille ; à peine il dort. En ce petit corps

brun, une flamme de génie seule brille et maintient la vigueur. Son esprit, toujours en ébullition, enfante des conceptions d'une extraordinaire lucidité. Pas un de ses adversaires ne résiste à ses coups. Il accumule les victoires. Il a fait périr de fatigue trois de ses chevaux. « Ses joues sont caves et livides », dit Stendhal, et les royalistes qui surveillent sa santé autant que sa conduite, le pensant perdu, s'écrivent entre eux. « Il est jaune à faire plaisir. » Mais son regard magnétique, son beau regard fascinateur persiste malgré tout. C'est là ce que les soldats admirent en lui, soldats méridionaux, eux aussi, épris de gloire. Alors, les plus grandes villes ouvertes à son armée, il descend à Milan au palais Serbelloni où il va recevoir Joséphine. Les princes qu'il a vaincus, les peuples qu'il a délivrés d'un joug oppressant, l'acclament et lui font cortège. Ses lieutenants, Masséna et Augereau, lui prodiguent leur dévouement. Il les a fascinés par son génie. « Depuis longtemps, lui écrit Masséna, vous connaissez la justice que je rends à vos talents militaires. » (Lettre du 29 mars 1796.) Le lendemain, c'est le tour d'Augereau : « Je me félicite, ajoute celui-là, d'être sous vos ordres, connaissant votre civisme et vos talents militaires. » Carnot lui écrit de Paris : « Toute la France, toute l'Europe ont les yeux fixés sur vous. » Et Joséphine, témoin de cet enthousiasme universel, commence à admirer, à son tour, cet homme qu'elle n'aime point encore, qu'elle n'aimera que plus tard, lorsque, sous le Consulat, elle se voit la plus grande dame de France.

S'il a tant de puissance sur les hommes, c'est qu'il les connaît merveilleusement. Il sait qu'il faut frapper leurs yeux, leur imagination. Au début

de son commandement, il a fait promener, au milieu de ses troupes, une voiture entourée de gardes. Au fronton était inscrit : « *Trésor de l'armée*, » quoique la voiture fût vide. L'armée croyait à ce trésor, et confiante en sa solde, elle marchait au feu vaillamment. Dans la suite, il a fait exécuter un commissaire des guerres, au sujet d'une distribution de pain, dont se plaignaient les soldats [1]. Le commissaire était innocent. Qu'importe ! Il fallait que les soldats crussent bien qu'ils étaient protégés contre les voleurs. Les princes lui offraient des millions, il les refusait [2], mais il frappait les villes de lourdes redevances, dont il se réservait la plus grosse part. Il s'emparait des chefs-d'œuvre des Musées, mais il expédiait les plus beaux au Louvre de Paris. Et Joséphine recevait du Pape et des princes italiens des bijoux d'une étonnante richesse, des œuvres d'art dont elle embellira la Malmaison [3]. L'armée ne voyait, en tout cela, qu'un juste hommage à la beauté de la femme et à la gloire du mari ; elle n'y trouvait rien à redire.

Larévellière-Lépeaux, le collègue de Barras au Directoire, s'est vengé, en ses *Mémoires*, du dédain persistant de Bonaparte pour sa nullité. Il accuse le général d'avoir pillé effrontément, en Italie, les trésors des villes et des églises, et d'avoir laissé sa famille piller à son exemple [4]. « Une nuée de vautours, dit-il, à la tête desquels il faut mettre les membres de la famille Bonaparte, tomba sur la

1. *L'Echo des Salons.*
2. *Mémorial*, I, p. 130. — Il refusa quatre millions du duc de Modène qui était las de la guerre ; il refusa également sept millions du Gouvernement de Venise, pour conjurer sa destruction.
3. De Rémusat, *Mémoires*, I, p. 146.
4. Lareveillière-Lépeaux, *Mémoires*, II, p. 24.

riche et malheureuse Italie. » Barras naturellement fait écho à cette accusation. Un jour qu'il demandait au général comment se faisait la distribution des contributions de guerre, Napoléon se mit à rire, ajoute-t-il, et ne répondit point, indiquant, par son silence, que cette distribution était faite suivant son bon plaisir, et qu'il ne s'était pas oublié. A qui croire, lorsque Napoléon, à Sainte-Hélène, affirme, qu'en revenant d'Italie, il avait tout juste trois cent mille francs, et qu'il avait envoyé cinquante millions au Directoire?

Ce fut à Milan, et ensuite au château de Mombello, après ses grandes victoires d'Italie, après Lodi, après Arcole, qu'il entrevit la grande existence qui lui était promise. Époque la plus belle et la plus pure de sa vie, époque la plus glorieuse, où il pouvait se dire, sans remords : « J'ai gagné la partie », réponse à Cobentzel, au moment de Campo-Formio. Il l'a gagnée, en effet; il est roi, dans ce château, avant Leoben, comme pas un prince ne le fut jamais. Il a près de lui la femme qu'il a tant désirée et qu'il adore. Les ministres des puissances vaincues sollicitent ses audiences, et ainsi que ses généraux se tiennent respectueusement découverts en sa présence. Le château est vaste, superbe, orné de magnifiques jardins sur lesquels se répandent les effluves embaumés des lacs voisins, le lac Majeur, le lac de Côme. Les grandes dames de l'Italie se font présenter à Joséphine qui les accueille de son beau sourire, de sa grâce charmeuse[1], de sa voix enchanteresse, fixant, immobilisant les gens de son

1. Elle avait de la grâce même en se couchant, disaient ses femmes de chambre.

entourage pour l'entendre. Les cours, les antichambres, sont pleines de grands personnages qui viennent saluer le vainqueur des plus fameux généraux de l'Autriche. Des courriers arrivent, des courriers partent. Des fonctionnaires, et les plus élevés de l'Italie, appelés par le vainqueur, attendent dans les salons qu'il leur adresse la parole. « Tout réalisait, d'après Walter Scott, — l'historien anglais de Napoléon, — le tableau d'une cour splendide ; et l'ensemble de toutes ces choses fut, en effet, appelé par les Italiens, « la *Cour de Mombello* ». Le soir, Joséphine organisait une partie de vingt et un ; Bonaparte avec Arnault, un visiteur de France, s'amusait « au jeu de l'oie », tandis que les invités, par les fenêtres ouvertes sur les lacs, allaient contempler le jeu phosphorescent des mouches qui tourbillonnaient dans la nuit [1].

Les jeux cessant, tout le monde faisait silence aux conversations du général avec les savants, avec les artistes, avec Monge, avec Berthollet, sur les grandes questions artistiques et scientifiques qui

1. Bourienne, *Mémoires*, XI, p. 5.

« Un homme qui n'avait jamais vu Bonaparte et qui le vit à cette époque écrit : J'ai vu avec un vif intérêt et une extrême attention cet homme extraordinaire qui a fait de si grandes choses, et qui semble annoncer que sa carrière n'est pas terminée. Je l'ai trouvé fort ressemblant à son portrait : mince, pâle, ayant l'air fatigué ; mais non malade comme on l'a dit. Il m'a paru qu'il écoutait avec plus de distraction que d'intérêt, et qu'il était plus occupé de ce qu'il pensait que de ce qu'on lui disait. Il y a beaucoup d'esprit dans sa physionomie. On y remarque un air de méditation habituelle qui ne révèle rien de ce qui se passe à l'intérieur. »

Et encore à propos de son portrait : Lavalette, *Mémoires*, I, p. 193.

« C'est pendant ce court séjour à Milan, que le jeune peintre Gros, alors si célèbre, fit le premier portrait qu'on eut du général. Il le représente sur le pont d'Arcole, au moment où, armé d'un drapeau, il s'élance en avant pour décider les troupes à le franchir. Le peintre ne pouvait obtenir un moment d'audience. Mme Bonaparte prenait son mari sur ses genoux après le déjeuner, et le fixait pendant quelques minutes. J'ai assisté à trois de ces séances. L'âge des époux, la modestie du peintre et son enthousiasme pour le héros, excusaient cette privauté. »

l'intéressaient. Et quels rois furent si pompeusement adulés ?

Enivré de louanges, entouré de ce faste royal, est-il possible que son orgueil ne grandisse pas démesurément? Quel autre, à sa place, n'eût pas caressé l'ambition de se maintenir en cette situation prestigieuse? Washington, qu'on lui oppose souvent, avait-il été, comme lui, vainqueur des généraux les plus célèbres de l'Europe? avait-il traité de paix avec les princes des plus vieilles monarchies, les voyant s'empresser au-devant de sa femme, reçue par eux à l'égal d'une reine? Washington, enfin, avait-il brisé le despotisme séculaire pesant sur les peuples et, dans les villes affranchies, avait-il entendu les vivats délirants des citoyens devenus libres? Qu'eût-il fait, le vieux général américain, s'il eût vécu dans notre aristocratique Europe, obéi aveuglément par d'autres généraux dont le passé était glorieux? N'était-ce rien, pour inciter Bonaparte à barrer par l'audace le cours des événements, que de commander à une grande armée victorieuse, émerveillée des prouesses de son chef; n'était-ce rien que de se savoir tout-puissant du fait de son génie? Il avait auréolé de gloire le nom français; il s'était bâti de ses propres mains un piédestal où l'Europe le contemplait avec respect. Va-t-il en descendre et renoncer à toute influence sur les destinées de la France?

Non. Car il l'aime, cette France, qui déjà l'a rendu si célèbre. Il sent qu'elle a besoin de lui; que le Directoire est usé, déconsidéré, impuissant, incapable de maîtriser royalistes ou anarchistes, qui l'assaillent de toutes parts. Il ne voit à Paris que confusion, agitation et ruines, tandis que, partout

où campent ses brigades, la confiance a reparu, le commerce et le travail ont repris leur essor. D'où la conclusion, forcée pour lui, qu'une autorité dirigeante, prévoyante, énergique, vaut mieux, pour les peuples, que l'incohérence d'une direction soumise aux délibérations d'assemblées tumultueuses. Et son parti, dès ce jour, est arrêté. Il est résolu à intervenir contre ce Gouvernement flétri et pourri, lorsque le moment en sera venu, lorsque, suivant ses paroles, « *la poire sera mûre* ».

Royaliste, certes, il ne l'est pas, il ne l'a jamais été. Il a été républicain ardent, égalitaire, démocrate, et, à ce moment-là, il l'est encore. Il ne comprend les privilèges dans une société que si le mérite les a fait naître. Les royalistes ne doivent point compter sur lui. Une monarchie soumise aux Parlements, il en a eu l'exemple sous Louis XVI. Il en connaît les vices et les faiblesses. Il ne comprend que le pouvoir d'un chef, tempéré par les conseils d'hommes éclairés.

A mesure que le temps s'écoulera, ces idées s'affermiront en son esprit et sa confiance en soi deviendra plus forte. N'est-ce pas en chef d'Etat, maître de tout et seul responsable, qu'il traite alors des plus importantes questions touchant les peuples; qu'il diminue les territoires des vaincus, qu'il augmente ceux des vainqueurs? Et on voudrait que cet homme se considérât ensuite comme un simple citoyen et se confondît dans la foule des impuissants et des médiocres ! Il n'est point d'humilité ni de renoncement pareils, si ce n'est dans l'âme d'un saint qui veut quitter le monde.

Ah ! ceux qui ergotent sur sa nature et son caractère, qui lui reprochent ses réflexions, ses jugements, arguant qu'il semble tenir d'un empereur

romain, ne démontrent que l'envie des petits esprits contre les grands. Avec le temps, sans doute, il s'est montré despote. C'était fatal. Fût-il un despote sanguinaire ? Les actes de rigueur que l'on blâme ont eu pour cause une raison politique et non un caprice. Son despotisme n'était qu'une nécessité de gouvernement. Il ne fut jamais cruel par plaisir. Prenons en exemple le récit de Ménageot, directeur de Rome, cité par Mme Vigée-Lebrun. Après Lodi, sur le champ de bataille couvert de morts, le général aurait dit au peintre : « Voilà qui serait un beau tableau à faire ! » Horreur ! s'écrie-t-on. Que de cruauté ! Il était heureux devant l'amoncellement des cadavres. Est-ce ainsi qu'il faut l'entendre ? Bonaparte ne sentait et n'aimait que les grandes choses ; les situations tragiques dans les drames, tout ce qui frappait l'âme humaine d'une forte émotion. Et il voyait dans un tableau de cette bataille un motif puissant d'exciter, au plus haut degré, l'émotion du spectateur. L'art du peintre était pour lui d'autant plus beau et d'autant plus admirable qu'il agitait l'âme davantage. Et la vérité est là, en cette appréciation plutôt qu'en la perfidie de Mme Vigée-Lebrun[1].

1. Au sujet de la cruauté de Bonaparte, voici ce qu'a écrit Ludovic Sciout, dans son *Histoire du Directoire*, IV, p. 621.

« Le 7 mars, les Français prirent la ville d'assaut (Jaffa) ; pendant trente heures massacrèrent, sans distinction, soldats et habitants. Il restait à peu près 3.000 hommes de la garnison qui s'étaient réfugiés dans les mosquées et avaient mis bas les armes. Bonaparte les fit fusiller en masse, bien que son armée désapprouvât cet égorgement décrété de sang-froid. Pour justifier cette boucherie, on prétendit qu'il aurait été impossible de nourrir un si grand nombre de prisonniers, et que parmi eux se trouvaient les soldats de la garnison d'El-Arisch qui avaient violé leur serment de ne plus servir contre les Français. »

A Sainte-Hélène, Bonaparte disait à O'Meara : « Wellington, dans ma place, aurait agi comme moi. »

Et Thiers, à son tour : « Napoléon se décida à une mesure terrible, et qui est le seul acte cruel de sa vie ; il fit passer au fil de l'épée les prisonniers qui lui restaient ; l'armée consomma, avec obéissance, mais avec une espèce d'effroi, l'exécution qui lui était commandée. »

Pour achever d'exalter son orgueil, sa mère, ses sœurs accourues en Italie, se courbent devant son autorité et l'entourent des déférences accordées au chef de famille. Elisa s'est mariée avec un obscur capitaine, Félix Bacciochi, qu'elle connut à Marseille. Elle est venue solliciter une approbation, un pardon peut-être, et même une dot, de ce frère, illustre aujourd'hui, qui dispose à sa guise de la destinée des peuples et de leurs trésors. Pauline est en correspondance avec Stanislas Fréron qui la voudrait épouser. Elle l'aime; elle lui écrit des lettres aussi enflammées que celles de Napoléon à Joséphine, avec plus de caresses attendries, plus de douceur insinuante qu'elle traduit en italien[1] pour les mieux appuyer. Elle a suivi sa mère au château de Mombello, afin d'obtenir, elle aussi, l'assentiment de ce grand frère. S'il cède à ses supplications, le mariage se fera. Mais Napoléon s'y refuse. Il pressent déjà sa grandeur future, et ses sœurs et ses frères lui doivent de ne point diminuer l'illustration de sa famille par des mariages très sots. Pauline subit ce refus avec chagrin, mais s'y soumet. Elle lui affirme qu'elle préfère vivre malheureuse que de lui désobéir. N'est-ce point assez que Lucien se soit allié à une famille d'aubergistes? Etant à Saint-Maximin, en pension à l'auberge, n'a-t-il pas eu la faiblesse d'être amoureux de Christine Boyer, la sœur du maître de la maison, et il l'a épousée? Napoléon n'a pas voulu reconnaître ce mariage; il a éloigné de lui ce jeune ménage. Il

1. *Ti amo sempre*, lui écrivait-elle en post-scriptum. *e passionnatissamente per sempre ti amo, sbell'idol mio, sui cuore mio, tenero amico, ti amo, amo, amo, si amatissimo amante.*

Fréron, à qui elle écrivait de si tendres lettres, était le fils du Fréron de Voltaire, laid, avec un nez très gros, et l'amant d'une demoiselle Masson de l'Opéra, de laquelle il avait eu trois enfants.

n'a jamais reçu la femme de son frère. Lucien vit donc à l'écart des siens ; ce qui touche peu le jeune excentrique. Il a trop de vanité pour ne pas croire que l'approbation de ce frère tout-puissant lui est inutile. Christine, toutefois, ne pense pas de même, et la première elle s'efforce de fléchir la colère du général. Elle a appris à lire et à écrire, afin de se rendre plus digne de ceux qui la repoussent. Il se trouve en effet qu'il y a, en cette jeune femme, une âme d'élite, un cœur excellent, une nature aimante, exquise, délicate, une nature supérieure ; et, sur le point de mettre au monde son troisième enfant, elle vient s'humilier devant la grande idole des Bonaparte, devant Napoléon, avec l'espérance qu'enfin il absoudra cette mésalliance[1]. Elle y réussit. Lucien ne désavoue pas sa femme, et à son tour il fait amende honorable.

A ce moment, le Directoire a voulu envoyer Napoléon à Rastadt où sont réunis les plénipotentiares autrichiens. Les conciliabules interminables

1. Voici en quels termes, elle écrivait à Napoléon :

« Permettez-moi de vous appeler du nom de frère. Mon premier enfant est né dans une époque où vous étiez irrité contre nous. Je désire bien qu'elle puisse vous caresser bientôt, afin de vous indemniser des peines que mon mariage vous a causées. Mon second enfant n'est pas venu au jour. Fuyant Paris, d'après vos ordres, j'ai avorté en Allemagne. Dans un mois, j'espère vous donner un neveu. Une grossesse heureuse et bien d'autres circonstances me font espérer que ce sera un garçon. Je vous promets d'en faire un militaire, mais je désire qu'il porte votre nom et que vous soyez son parrain. J'espère que vous ne refuserez pas à votre sœur. Je vous prie d'envoyer votre procuration à Bacciochi (Bacciochi et Lucien étaient alors en Corse), ou à qui bon vous semblera. La marraine sera maman. J'attends cette procuration avec impatience.

« Parce que nous sommes pauvres, vous ne nous dédaignerez pas, car après tout vous êtes notre frère. Mes enfants sont vos seuls neveux, et nous vous aimons plus que la fortune. Puissé-je, un jour, vous témoigner toute la tendresse que j'ai pour vous. Votre sœur bien affectionnée : Christine Bonaparte. »

A la suite, en post-scriptum, un compliment pour Joséphine, à laquelle on lui a dit qu'elle ressemblait.

des diplomates ne conviennent point à la nature fougueuse du jeune général. Il est homme d'action ; point homme de parole. Il rentre à Paris. Il y vient attendre Joséphine dans le coquet hôtel de la rue Chantereine, lequel, pendant leur absence, a été enjolivé, meublé à neuf, moyennant une somme de cent vingt mille francs. Joséphine voyage à petites journées, prenant plaisir aux hommages qu'elle reçoit sur la route. Elle s'achemine joyeuse, portant jalousement une lourde cassette emplie de bijoux, cadeaux du Pape et présents des villes après leur délivrance. D'ailleurs, elle est suivie de Charles[1], jeune officier de hussards, aide de camp de Leclerc, un méridional qui a été son amant, qui l'est encore, disent les mauvaises langues ; et elle se complaît en ce voyage, fait lentement. Bonaparte peut attendre.

Les deux époux finirent par se retrouver rue Chantereine. Et maintenant, loin de se prodiguer comme avant ses campagnes mémorables, le général s'isole ; il se cache ; il se confine en sa demeure, n'ouvrant les portes de son salon qu'à ses intimes, à quelques hommes de lettres que lui conduit Arnault : Lemercier, Legouvé, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre. L'Institut vient de l'accueillir et lui a fait place parmi ses plus illustres membres ; il n'a point refusé cet honneur. Il s'en servira en maintes circonstances, lorsqu'il faudra équivoquer sur ses opinions politiques, comme à l'anniversaire

1. D'Abrantès, *Mémoires*, IV, p. 253.
« Il était petit, mais bien fait. Sa peau était fort brune, ses cheveux d'un noir de jais, ses dents et ses yeux passables, et ses mains et ses pieds fort petits et comme il faut. Il avait de l'esprit, mais un genre d'esprit qui n'aurait peut-être pas convenu à tout le monde, si l'on avait pu choisir le sien. Il s'exprimait, par exemple, toujours en calembours. Il faisait le polichinelle en parlant. Il était ce qu'on appelle un drôle de garçon. Il faisait rire. »

de l'exécution de Louis XVI où il a été convié. Il y va en habit d'Institut, non sous l'uniforme de général qui est trop officiel. Il ne veut point le mêler à la bataille ardente des partis politiques. Il s'en éloigne, respectueux de sa gloire, qu'il défend contre les promiscuités déshonorantes.

« Qu'irait-il faire en cette galère ? » Car c'est un de ses mots. Il se réserve pour un avenir qu'il sait très prochain. Depuis qu'il a vécu en Italie des heures enchanteresses et connu l'enivrement de la toute-puissance, il ne saurait assouplir son échine en courbettes, dans les salons de Barras, devant les avocats qu'il méprise ! il s'enferme avec ses cartes, et les yeux sur une contrée qui fut le berceau des grandes renommées de l'antiquité, il mesure du compas la distance des villes encore existantes ; il étudie avec passion l'Egypte où il veut aller. Il avait dit à Miot de Mélito en Italie : « Si je ne puis être le maître, je quitterai la France. » Et il la quittera. Le Directoire, qui le redoute plus qu'avant ses victoires, a imaginé de le mettre à la tête d'une armée qu'il conduirait en Angleterre. Après un voyage sur les côtes de Normandie, il a refusé, et il reprend ses projets sur l'Orient.

En ses mémoires, le roi Joseph nous explique les raisons de son frère[1] :

« Le Directoire, disait-il à Joseph, me voit ici avec peine, malgré tous mes efforts pour m'effacer. Ni lui, ni moi, ne pouvons rien contre la tendance qui paraît se manifester pour un gouvernement plus centralisé. Nos rêves de république ont été des illusions de jeunesse. Depuis le 9 thermidor, l'instinct républicain s'est affaibli tous les jours. Le

1. Le roi Joseph, *Mémoires*, I, p. 70.

travail des Bourbons, des étrangers, soutenu par le souvenir de 93, a réuni contre le système républicain une majorité imposante. Sans le 13 vendémiaire, sans le 18 fructidor, cette majorité eût triomphé depuis longtemps. La faiblesse, les dissensions du Directoire ont fait le reste. Aujourd'hui, c'est sur moi qu'on a les yeux; demain ce sera sur un autre. En attendant que cet autre arrive, s'il doit arriver, mon intérêt me dit qu'il ne faut pas violenter la fortune. Laissons-lui le champ ouvert. Beaucoup de personnes espèrent encore dans la république; peut-être ont-elles raison. Je pars pour l'Orient avec tous les moyens de succès. Si mon pays a besoin de moi, si le nombre de ceux qui pensent comme Talleyrand, comme Sieyès, comme Rœderer, s'accroît, que la guerre se rallume, qu'elle ne soit pas heureuse pour la France, je reviens, plus sûr de l'opinion de la nation. Si, au contraire, la guerre est heureuse pour la république, si un guerrier civil comme moi, s'élève et réunit autour de lui les vœux populaires, eh! bien, je rendrai peut-être plus de service au monde, en Orient, que lui. Je ruinerai probablement la domination anglaise, et arriverai plus sûrement à la paix maritime que par les démonstrations que fait le Directoire sur les côtes de la Manche. Le système de la France doit devenir celui de l'Europe, pour être durable. Voyons donc bien évidemment ce qu'elle veut. Tu sais que je fais toujours mon thème, en divers modes. Je veux ce que veut la nation. Je ne sais pas en conscience ce qu'elle veut aujourd'hui. Nous en saurons davantage un jour. Jusque-là, étudions sa volonté et ses besoins. Je ne veux pas m'exposer à rien usurper. Je trouverai au pis aller de la gloire en Orient, et si elle peut être utile à

mon pays, je reviendrai avec elle. Alors je tâcherai d'assurer la stabilité du bonheur de la France, en assurant, s'il est possible, celui de l'Europe, par la paix maritime, et en répandant nos principes libéraux dans les Etats qui nous avoisinent, dont notre exemple pourrait finir par faire des amis, s'ils profitaient de l'expérience de nos malheurs. »

§ 5

SOMMAIRE. — Le jeune général se décide à une expédition en Egypte. — Intrigues de ses frères durant son absence. — Conduite blâmable de Joséphine. — Joseph et Lucien s'agitent contre le Gouvernement et font appel à leur frère en Egypte pour renverser le Directoire. — Débarquement du général à Fréjus. — Affolement de tous les partis. — Les frères de Bonaparte sont partis à sa rencontre pour l'empêcher de revoir sa femme. Joséphine, attérée, de même. — Elle n'a pu le rencontrer, et revient à Paris. — Elle se présente à l'hôtel, rue Chantereine, avec ses deux enfants. — Elle implore son pardon. — Le jeune général, touché de ses larmes, se réconcilie avec sa femme. — Triomphe de Bonaparte à Saint-Cloud.

Il n'était pas facile, toutefois, d'aborder en Egypte. Le manque d'argent dans les caisses publiques, la pénurie des armes et des chevaux, l'insuffisance des navires, tout contribuait à faire obstacle à ses projets. Il triomphe quand même de ces multiples difficultés. Bourrienne nous le montre se chargeant seul d'organiser cette extraordinaire expédition, choisissant le chef d'escadre et les navires de transport sur lesquels ses troupes seront embarquées, quêtant partout des ressources et des collaborateurs. En son orbite il entraîne les plus récalcitrantes volontés, et les savants, et les artistes, et les fonctionnaires convaincus par cette vibrante parole sous la-

quelle se dressent vivants les rêves les plus gigantesques. L'argent est trouvé ; les soldats sont équipés sous la conduite de ses jeunes lieutenants les plus hardis, attirés, comme lui, vers ces rivages pleins de soleil, que les Croisades ont auréolés de leurs séduisantes légendes. Pour tous, l'Orient est un inconnu grandiose, paré des plus étincelantes chimères. Toutes ses jeunes troupes, en grande partie venues d'Italie, si crédules quand leur héroïque chef les harangue, ne doutent point qu'elles n'aillent à la conquête d'un monde où elles se partageront d'immenses trésors.

Il part.

La traversée est longue, est difficile. Sur le point d'atterrir, Napoléon aperçoit, au lointain, perdue dans les vapeurs de l'horizon, une voile qu'il croit lui dénoncer l'avant-garde de la flotte ennemie à sa recherche. Et, alors, écrit-il au Directoire, il fit mentalement une prière à « la Fortune », la suppliant de lui accorder cinq jours, jusqu'à ce que ses armées aient pu fouler du pied la terre ferme. Il croyait, en effet, à sa mission providentielle, et il élevait ses prières, comme il le dit dans ses bulletins de victoire, « *vers le seul arbitre qui tient dans sa main la combinaison de tous les événements* ».

Joséphine doit le suivre. Elle a consenti, sans réfléchir à ses promesses, espérant que, lui parti, elle saura se dégager et rester en France, au milieu d'amis qui lui sont chers. En attendant, elle ira à Plombières, sous l'égide de la mère de Napoléon, et sur le conseil des médecins qui pensaient favoriser ainsi une nouvelle maternité, qu'elle désirait ardemment. Le désastre d'Aboukir. la capture des autres bâtiments par Nelson, empêchèrent son départ ; et peu à peu, l'absence effaçant le souvenir

de celui dont elle portait le nom, Joséphine reprit son ancienne vie de dissipation, sa vie incohérente et peu recommandable, donnant contre elle des gages à ses ennemis, les Bonaparte qui la jalousaient. Elle aurait dû, pourtant, se garantir contre les frères de son mari, surveillants rigides dont elle dépendait. Napoléon avait confié à Joseph toute sa fortune, le priant d'assurer l'existence de sa femme, par quarante mille francs chaque année. Mais comment résister aux séductions ? Barras était là encore, et tous ceux dont elle avait été l'instrument de plaisir; et la tentation était trop grande pour qu'elle ne se livrât pas tout entière à ses caprices, comme autrefois. Ainsi s'élargissait chaque jour la distance qui la séparait de la famille Bonaparte.

Et cette famille n'était plus négligeable. Joseph et Lucien avaient rallié autour d'eux les grands meneurs de l'assemblée des Cinq-Cents, où ils représentaient la Corse. Leur influence allait en croissant, si bien qu'ils purent former un parti, baptisé de leur nom. Il y eut le parti des Bonaparte. Depuis les campagnes d'Italie, au surplus, ils étaient sortis de la pauvreté, les uns et les autres. Joseph avait acheté, pour l'habiter, un hôtel rue du Rocher, que l'architecte Gabriel avait construit pour une célèbre danseuse de l'Opéra, Mlle Grandi. Ensuite il était devenu propriétaire de la belle terre de Mortefontaine, qui bientôt égala, en splendeur et en importance, les plus beaux domaines de l'aristocratie; et, quelques années auparavant, on l'avait vu à Marseille simple clerc de procureur! Ce n'étaient pas ses enjambées, si grandes qu'elles eussent été dans ses fonctions politiques, ni son mariage à Marseille avec Mlle Clary, la fille d'un fabri-

cant de savons, magnifiquement dotée; ce n'était pas non plus son traitement de député, qui justifiaient cette richesse subite, démontrée à tous les yeux. Lucien de même, et le général Leclerc aussi, le mari de Pauline, avaient de belles terres autour de Paris. Mme Lœtitia, enfin, reconstituait son patrimoine en Corse et faisait de gros placements d'argent chez les notaires. D'où leur venaient ces ressources nouvelles, qui leur permettaient de faire grande figure à la ville, d'avoir des amis et des partisans ? L'accusation de Barras et de Larévellière-Lépeaux serait-elle vraie ? La famille Bonaparte se serait-elle servie du glorieux général pour s'enrichir, en Italie, dans les fournitures de l'armée, et Napoléon lui-même, malgré ses dénégations à Sainte-Hélène, ne serait-il pas rentré les mains nettes ? La rente constituée à sa femme pendant son absence exigeait un capital de beaucoup supérieur aux trois cent mille francs avoués.

Des deux frères, — Joseph et Lucien, — le plus ambitieux et le plus vaniteux était assurément Lucien. Il avait pris le ton des grandes Assemblées, au club de Saint-Maximin, pendant qu'il y séjournait comme garde magasin ; et les interruptions ne l'émouvaient plus. A peine éclos du séminaire d'Aix où il avait achevé ses humanités, pour entrer dans les ordres, il avait su tirer un grand parti de ses souvenirs classiques, et il remuait les foules et les dominait par sa chaude parole. Tous les deux nourrissaient les mêmes projets, et sans l'avouer à personne, sans se l'avouer peut-être à eux-mêmes, ils préparaient sourdement la chute du Directoire. Joseph, par ses relations mondaines, par son aménité, par son affectation de douce philosophie, aug-

mentait silencieusement le nombre de ses amis. Lucien, par son activité et ses harangues aux Cinq-Cents, se faisait une place chaque fois plus considérable parmi ses collègues, qui l'avaient choisi comme président. Chez Joseph, à Mortefontaine, se rencontraient, avec Mme de Staël et Benjamin Constant, — le fidèle chevalier de la célèbre intrigante, — des hommes politiques tels que Sieyès, Talleyrand, Rœderer, Boulay de la Meurthe et d'autres qui furent les premiers artisans de la révolution de Brumaire ; chez Lucien, venaient surtout les hommes de lettres et les artistes, influents aussi sur l'opinion publique. De cette manière les deux Bonaparte exerçaient une action puissante sur tous ceux qui pouvaient seconder leurs desseins.

On sentait, alors, que quelque chose de nouveau était proche. Quoi ? on l'ignorait. Mais on sentait aussi qu'il fallait un général assez prestigieux pour renverser le Gouvernement et faire agréer ce changement par la nation. Les deux Bonaparte préjugeaient que cette révolution attendue leur serait profitable à eux-mêmes. Pourquoi ne remplaceraient-ils pas les Directeurs renversés ? Pourquoi pas eux plutôt que leur frère, qu'on laisserait à la tête des armées, après lui avoir fait accomplir la plus dure besogne ? Il n'avait que son épée, et son éloignement avait brisé les liens qui le rattachaient naguère aux hommes considérables de tous les partis. Au surplus, on ne savait rien de lui que par les récits des journaux anglais, auxquels on refusait créance, intéressés à propager des bruits calomnieux ou des mensonges. Tantôt ils le disaient mort ; tantôt ses troupes mutinées se dérobaient à ses ordres ; tantôt il s'était laissé battre en de grandes batailles, ou bien il avait fait massacrer ses prison-

niers et empoisonner ses malades. Aux yeux de bien des gens, il passait déjà pour un aventurier qui n'avait pas réussi. Ses frères, enfin, ne savaient rien de précis sur sa vie héroïque. Et cependant ils songent à le rappeler en France où ils ont besoin de lui, ne redoutant plus la grande autorité dont il jouissait après ses premières victoires. Les temps ont changé. Les hommes dominants ne sont plus les mêmes qu'à son départ. Et eux possèdent une prépondérance incontestée, qu'ils doivent à leur entregent et à leur talent.

Ils avaient d'autant plus de raisons de s'abandonner à leur rêve ambitieux que la nation était désabusée sur toutes ses idoles. Les hommes d'autrefois étaient déconsidérés; leurs idées presque honnies. Il fallait, à la tête du Gouvernement, des hommes nouveaux. Et n'étaient-ils pas des jeunes, eux, apportant au service de leur patrie une énergie nullement déflorée et l'appui d'une épée glorieuse, celle du général Bonaparte, qu'ils se flattaient de diriger à leur guise? Ils en étaient convaincus parce qu'ils le savaient tout à fait retourné, ou aigri contre sa femme, l'esprit détaché d'ambition, mettant désormais son bonheur dans une vie obscure à la campagne. Les quelques lettres écrites par lui à Joseph étaient empreintes d'une mélancolie profonde, d'un dégoût du pouvoir et des grandeurs, qui indiquaient un autre homme que celui de Lodi et d'Arcole[1]. Il n'était plus amoureux sur-

1. Voici quelques parties d'une lettre écrite à Joseph, le 25 juillet 1798 : « Je te recommande mes intérêts. J'ai beaucoup de chagrins domestiques, car le voile est entièrement levé. Toi seul me restes sur la terre. Ton amitié m'est bien chère. Il ne me reste plus, pour devenir misanthrope, qu'à te perdre et te voir me trahir. C'est une triste position que d'avoir, à la fois, tous les sentiments pour une même personne dans son cœur. Tu m'entends!... Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée. Je compte y passer l'hiver et m'y enterrer.

tout. Joséphine demeurait muette à son égard, et ce silence lui avait dessillé les yeux. Des confidences maladroites, enfin, durant ses longues nuits d'insomnie sous la tente, avaient bouleversé son cœur et l'avaient accablé de chagrin[1]. Et Joséphine répudiée, le Directoire renversé, Joseph et Lucien deviendraient, avec leurs amis, les arbitres de la situation.

Ils lui font écrire par Talleyrand que sa présence est nécessaire à Paris. Eux-mêmes, par de petits bateaux marchands, qui servent au trafic marseillais avec les Echelles du Levant, lui expédient des lettres que les navires anglais ne pourront saisir. Ils ont usé de ce stratagème plusieurs fois et on se figure aisément ce qu'ils rapportaient sur Joséphine, sur ses débordements, ses folles dépenses, ses dettes, et sur l'opposition qui se levait terrible contre les Directeurs méprisés. Ils en appelaient à son épée, mais lui cachaient l'intime fond de leurs pensées où il aurait saisi, tout de suite, la duplicité et l'égoïsme. Ne furent-ils pas toujours hostiles à son autorité, complotant même, au début du Consulat, avec Carnot, avec Sieyès, désirant pour eux un partage du pouvoir qu'ils se croyaient plus aptes que lui à exercer?

Ces belles machinations devaient s'évanouir en fumée, à la nouvelle du débarquement de Fréjus. Lui aussi, Napoléon, malgré ses heures de décou-

« Je suis ennuyé de la nature humaine. J'ai besoin de solitude et d'isolement. La grandeur m'ennuie. Le sentiment est desséché. La gloire est fade. A vingt-neuf ans, j'ai tout épuisé. Il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste, etc. »

1. Quelques contemporains prétendent que Junot, dans une veillée avec Napoléon, lui avait révélé toutes les intrigues amoureuses de Joséphine. Napoléon avait insisté pour connaître la vérité et Junot avait follement cédé à cette prière. Mme d'Abrantès, en ses *Mémoires*, dément cette assertion. Mais son témoignage est ici très suspect.

ragement et de mélancolie, avait résolu d'être, en France, le chef de l'Etat. Pouvait-il oublier les nobles jouissances éprouvées en Italie, à gouverner et à régenter les peuples, et celles que lui avait données l'Egypte où il était encore plus puissant? De sa main de fer conduisant ses armées, il contenait des foules d'hommes qu'il avait domptées, de grandes foules guerrières, qui, aujourd'hui, le respectaient à l'égal d'un Dieu. Il ne tenait qu'à lui d'en être le roi, d'en être le sultan, parvenu à un sommet où s'étaient hissés seulement les plus grands capitaines. Et de là rayonnait à ses yeux la perspective des routes suivies par Alexandre pour aller aux Indes, ces Indes qui le fascinaient. Il les aurait franchies, toutes ces routes, plus loin que Saint-Jean d'Acre, certes, s'il eût possédé quelques canons de siège pour abattre les murailles qui l'avaient arrêté, et il aurait marché vers ces terres lointaines, qu'en ses rêves de jeunesse il s'était promis de conquérir, pour frapper au cœur la domination anglaise. Etant cet homme, en Egypte, qu'irait-il chercher en France, si ce n'est encore le pouvoir, qui était un besoin de sa vie?

Des journaux annonçant la défaite des armées françaises en Italie lui furent remis par les Anglais afin d'humilier son orgueil. Ces journaux et toutes les lettres venues de France précipitèrent son départ. L'Egypte était conquise et, sous la main de Kléber, qu'il allait y laisser, notre conquête ne courait aucun péril. Cette terre des Pharaons, les flottes françaises ne peuvent plus la ravitailler; pour son activité et pour sa gloire, son rôle est fini, tandis qu'une nouvelle et brillante destinée lui apparaissait soudain, là-bas, aux bords de la Seine, où le Gouvernement ne vivait plus que d'expédients,

incapable d'empêcher les ruines de s'étendre et l'anarchie de régner en maîtresse. L'Italie, et pour toujours sans doute, allait retomber sous le joug de l'Autriche. De ses victoires, il ne resterait plus qu'un souvenir! N'était-ce pas une honte? Il n'hésite plus, et en secret il quitte l'Egypte.

Tout à coup la nouvelle se répand, troublante pour tout le monde, qu'il a débarqué à Fréjus. Aux cris d'allégresse qui l'accompagnent sur la route, à l'empressement du peuple à le saluer à son passage, à toute cette rumeur de foule qui l'acclame, il comprend l'influence de l'auréole qu'il a gardée. Que pourront, contre lui, les beaux parleurs des assemblées? Plus il approche de Paris, plus son nom soulève d'enthousiasme. Et pourtant il n'est point tout à fait heureux. Ses frères sont venus l'attendre. Ils ont voulu devancer Joséphine, afin de le prémunir contre cette femme indigne, qui, pendant son absence, a vécu d'intrigues, de tripotages et d'emprunts et s'est affichée comme une fille avec ses anciens amants. Il est disposé à les croire. Il affirme qu'il la chassera de son foyer, qu'il ne la reverra plus, qu'il divorcera, et quand il rentre en son hôtel de la rue Chantereine, l'absence de sa femme corrobore cette résolution, qui semble inébranlable.

Joséphine, en effet, voyage à sa rencontre. Affolée par cette nouvelle inattendue que son mari est de retour, se sachant coupable et redoutant pour elle les accusations de Joseph et de Lucien, elle est partie en toute hâte pour le recevoir. Mais elle a suivi la route que ne suivait pas Napoléon. De Lyon, il a passé par la Bourgogne; elle, par le Bourbonnais. Il remontait; elle descendait. Et elle

revient sur ses pas avec une précipitation fébrile. Elle sent bien que son avenir dépend de cette première entrevue, qui ne pourra plus avoir lieu, peut-être. Que va-t-il advenir?

Elle arrive. Elle court avec ses enfants, rue Chantereine où elle trouve son mari enfermé dans sa chambre. Elle l'appelle en vain; elle prie, elle supplie. Elle demande qu'on lui ouvre la porte. Elle se justifiera. Et les pleurs inondent son visage; sa voix est coupée de sanglots. Lui, inflexible, répond qu'il ne peut pardonner; qu'il y a des injures inoubliables; que la cassure entre eux est irrémédiable. Il ne l'aime plus, d'ailleurs. Et pourquoi serait-il indulgent envers celle qui l'a oublié si pleinement, et a deshonoré son nom? Rien n'y fait. Elle persiste à demeurer à cette porte interdite, devant cet huis infranchissable qui reste fermé. Elle pleure toujours; elle pleure, elle pleure, demandant pardon de cette voix câline qui a tant de charme, avec de ces mots très doux, entre eux seuls échangés. Un silence se fait. Napoléon se montre. Joséphine, tout de suite, a compris qu'elle reprendra sur lui son empire. Napoléon est ému; son visage est bouleversé. Hortense et Eugène s'attachent à ses genoux. Ils implorent pour leur mère la pitié de celui qui est encore leur père. Il leur répond que, s'il ne pardonne point à leur mère, il ne les abandonnera pas, qu'il les aimera toujours, lui Eugène, surtout, dont il a connu, en Egypte, près de lui, le dévouement et le noble caractère. Mais Eugène suivra le destin de sa mère et l'accompagnera dans sa retraite. Il le lui dit; il ne le reverra plus.

Alors, traversé d'un souvenir qui lui rappelle ses jours de bonheur, cet amour qui le possédait tout entier, Napoléon relève Joséphine toujours age-

nouillée et la presse sur son cœur ainsi que ses deux enfants. C'est fini; les Bonaparte sont vaincus et toutes leurs combinaisons et toutes leurs espérances anéanties. Joséphine va revenir au foyer conjugal. Il n'y aura plus de volonté assez forte pour l'en chasser, et elle se constituera le bon génie de cet homme contre qui vont se tourner, dès maintenant, et sa famille et la coalition de tous les intérêts qu'il aura contrariés [1].

L'hôtel de Bonaparte devint aussitôt le centre de l'agitation mondaine. Les généraux s'y montrèrent empressés, si ce n'est Bernadotte et Moreau, et ensuite, les hommes de lettres, les savants de l'Institut, les amis de Joséphine [2], qu'un courant d'admiration attirait vers le général dont l'absence avait agrandi la renommée. On commentait ses confidences. On s'inquiétait de ses projets, et il affectait de n'en point avoir. Il se défiait de cette curiosité accablante, de cet empressement suspect. Tous les partis venaient à lui, en lui offrant le pouvoir. Il se taisait. Ni les Jacobins, ni les royalistes ne réussirent à le faire sortir de sa réserve. Les patriotes organisèrent, en son honneur, un grand banquet. Il y assista, mais ne dit mot, se borna aux politesses usuelles. Il se défiait de tout le monde, même d'un

1. Il expliquait à Réal pourquoi il avait pardonné. « Les guerriers d'Égypte, disait-il, sont comme ceux du siège de Troie; et leurs femmes leur ont gardé le même genre de fidélité.

2. Fr Masson, *Napoléon et sa famille*, cf. 1, p. 279.

« Ce salon n'est pas indifférent, et pour les gens qu'on y voit et pour les bruits qu'on y recueille. Dès que Joséphine en entr'ouvre la porte, il arrive, pour y frapper, de ces hommes toujours à la recherche de ces endroits où l'on trouve, les soirs, du feu, de la lumière, des femmes, ce qu'on appelle le monde. Voici les Caulaincourt, les Ségur, les de Mun, Mlles Monpetit, de Montigny, Turpin, les personnes les plus élégantes, sans parler des généraux et des gens de lettres. Cela fait un centre, et cela fait aussi un paravent, car du salon de Madame, on passe dans le cabinet du général. »

empoisonnement, et c'est à peine s'il goûta aux mets qu'on lui servit.

Barras, enfin, le reçut avec empressement et devant lui démontra la plus grande confiance en l'avenir du Gouvernement. Barras ne doutait pas que ce petit homme d'épée ne fût revenu pour usurper un pouvoir que, depuis longtemps, il désirait[1] ; et puisque l'ennemi était là, il fallait le dérouter, se montrer hors d'atteinte, solide avec de nombreux partisans. Alors il trace un tableau mensonger, — il le sait bien, Barras, — de la situation rassurante de la République. Elle n'a besoin de personne ; elle est assez forte pour se défendre. Les armées se reforment. Les généraux qui les commandent, il les connaît, Bonaparte, — Masséna, Moreau, — de vaillants capitaines, sur lesquels la patrie peut compter. Et prenant un ton supérieur, pour l'humilier, Barras s'asseoit, laissant debout l'orgueilleux général qu'il toise de sa hauteur.

Oh ! Bonaparte s'en souviendra le jour de son action décisive. A son tour, il humiliera Barras, lui arrachant violemment sa démission, le forçant à signer devant Talleyrand et Bruix, qu'il lui a envoyés, une lettre aux Anciens et aux Cinq-Cents, une lettre plate et lâche, suant la peur en tous ses mots, exaltant la grandeur et la gloire du général qui le chassait presque ignominieusement du Luxembourg[2]. Certes, il devait le haïr, ce petit

1. Général Thiébault, *Mémoires*, III, p. 60.

« Ses habitudes (de Napoléon), ses goûts, ses manières, ses discours, ses proclamations, ses moindres paroles, sa figure, son regard, sa nature, enfin, et jusqu'au dédain qu'il affecta longtemps pour la tenue militaire révélèrent partout ses idées, ses espérances et ses désirs d'usurpation. Ainsi, on ne pouvait se dissimuler que, par son retour même, il n'eût arboré l'étendard de la révolte. »

2. Barras, *Mémoires*, cf. IV, préface de Georges Duruy, p. xxiv.

Il disait à la fin de cette lettre... « La gloire qui accompagne le retour

homme corse, appelé ironiquement « le débarqué de Fréjus, » qui, le matin même aux Tuileries, avait assailli Botot, son secrétaire à lui Barras, des plus violentes paroles, rappelant en quelle situation il avait laissé la France, à son départ pour l'Egypte, en quelle anarchie il la retrouvait, les frontières ouvertes, les caisses vides, le peuple mécontent et frondeur, la confiance perdue, le crédit éteint. Et la foule des généraux assistant à l'apostrophe semblait approuver silencieuse. Il ne s'éleva parmi eux aucun murmure. Botot ne protesta point. Qu'eût-il pu répondre?

Deux hommes, pendant ce temps, Talleyrand et Fouché, deux ministres, s'insinuaient dans les milieux politiques, tâchant de s'orienter en cette confusion inextricable des partis. Fouché, ministre de la police, soutint, dès le lendemain, le triomphateur de Saint-Cloud. Il l'aurait fait arrêter aussi bien, et même fusiller, si, le Directoire vainqueur, on eût mis le général hors la loi. Talleyrand, ministre des relations extérieures, apporta plus de rondeur et de bravoure à son adhésion, parce qu'il était plus perspicace que Fouché, et qu'il avait jugé promptement de quel côté étaient les chances. Quant aux deux frères de Napoléon, quoique écartés et négligés pour Joséphine, ils n'en soutinrent pas moins le coup de force de Brumaire. Avant tout, il fallait vaincre ; ils verraient ensuite. Grâce à Lucien, il faut le reconnaître, Napoléon sortit avec honneur de

du guerrier illustre à qui j'ai eu le bonheur d'ouvrir le chemin de la gloire, les marques éclatantes de confiance que lui donne le corps législatif, le decret de la représentation nationale m'ont convaincu que, quel que soit le poste où l'appelle désormais l'intérêt public, les périls de la liberté sont surmontés, et les intérêts des armées sont garantis. Je rentre avec joie dans le rang de simple citoyen, heureux après tant d'orages de remettre entiers et plus respectables que jamais les destins de la République dont j'ai partagé le dépôt. »

cette audacieuse aggression contre la représentation nationale. Mais cette victoire pesa toujours entre les deux frères. Lucien n'oublia jamais qu'il avait été le principal artisan du succès. Ne l'avait-on pas vu, dans le tumulte des voix, au milieu des menaces et des insultes, garder son sang-froid et dominer par la parole l'exaltation d'une foule que la colère ou la peur pouvaient rendre terrible et inexorable? Il ne se crut jamais assez payé.

L'habileté de Napoléon fut d'exploiter son triomphe en véritable tragédien. Ses proclamations à la France furent emphatiques, attaquant sans mesure ceux qu'il venait de terrasser, les accusant d'un crime imaginaire, parlant de poignards levés sur lui que ses grenadiers d'un geste avait abaissés. Il persévéra dans cette légende, il l'exploita, il l'accrédita, à ce point qu'elle parut véridique. Joséphine, quelques jours après, fit venir près d'elle Thomé, le soldat déclaré sauveur, l'embrassa, le félicita sur son courage, et lui fit présent, dit Barras, d'un diamant qui valait six mille francs. L'infortuné Directeur, joué et berné par le vainqueur, ne put se consoler de son échec. Ses *Mémoires* débordent de son dépit, de sa rancune, de sa haine. Il accuse Napoléon, avant l'attentat de Saint-Cloud, d'avoir fait sonder le comte de Frotté, qui combattait furieusement en Bretagne contre la République, et de lui avoir proposé de renverser le Directoire. Frotté refusant, le général s'était livré à la bande des médiocrités que dirigeaient, avec Joseph et Lucien, trois prêtres apostats, dit-il, Sieyès, Talleyrand et Fouché. Et voyez encore l'ingratitude du Corse, ajoute Barras! Beaudoin, l'imprimeur, dont les ateliers avaient fourni le travail des proclamations, vint, peu de temps après, solliciter la bienveillance de Bonaparte

pour des travaux à venir. « Nenni », répondit le général, « ce que vous avez fait pour moi, dans cette circonstance, vous pourriez le faire pour un autre. Je n'ai plus besoin de vous. » Ce qui n'était pas trop mal répondu et démontre amplement le caractère de Napoléon, toujours enclin aux soupçons et toujours incrédule à l'honnêteté.

CHAPITRE II

LES FRÈRES DE BONAPARTE

§ 1er. — Joseph Bonaparte

Sommaire. — L'enfance de Joseph; sa prépondérance dans la famille, comme chef, après la mort de son père. — Son mariage à Marseille, avec Mlle Julie Clary. — La sœur, Mlle Désirée, est refusée à Napoléon, et elle épouse Bernadotte. — Joseph, pendant l'expédition d'Egypte, s'efforce avec son jeune frère, Lucien, de constituer un parti pour arriver au pouvoir. — Il emploie la fortune que lui a laissée Napoléon en partant. — Il achète un hôtel, rue Rodier; une terre magnifique à Mortefontaine. — Ses amis, ses visiteurs. — Les distractions qu'il offre à ses invités. — Joseph, jaloux de son frère, ne cesse de conspirer contre le pouvoir du général. — Discussions orageuses avec celui-ci; son orgueil, son hypocrisie. — Napoléon, enfin averti, pose ses conditions à son frère Joseph. Il le brisera s'il ne se soumet; et Joseph se soumet.

La famille de Napoléon était nombreuse, quatre frères et trois sœurs, dont il n'eut jamais à se louer. Il dut pourvoir à leur situation, à leur fortune, et se débattre toute sa vie contre leur égoïsme, leur jalousie, souvent même contre leur hostilité. Aucun ne soutint franchement sa politique; aucun n'accepta ses idées. Ses frères lui furent nuisibles, jamais utiles; et il confessait à Sainte-Hélène que la qualité de bâtard lui aurait mieux convenu, en le délivrant des revendications incessantes et des critiques intéressées de sa gênante parenté.

L'enfance de Joseph, son frère aîné, ne ressemble point à celle de Napoléon. Ni insubordonnée, ni volontaire, elle s'écoula très paisible. Joseph, enfant, était joli, avec des traits fins et délicats, avec un sourire agréable, un mélange de la beauté aristocratique de son père et de l'altière figure de sa mère. On l'admirait, on le vantait, de préférence à ses jeunes frères, Napoléon et Lucien, criards et maussades, parce qu'ils souffraient de maladies infantiles, et que Joseph, toujours radieux, présentait aux baisers un visage gracieux et câlin. Sa mère, Mme Lætitia, était donc fière de cet aîné, qui ne lui causait aucun souci, et il fut le plus choyé des enfants, jusqu'à ce que Napoléon eût tracé son sillon lumineux dans le monde. Il obtint même sur sa famille, quoique très jeune encore, un ascendant que lui reconnurent ses frères en toutes circonstances, lorsque la mort du père, Charles Bonaparte, lui eut transmis l'autorité du chef, parce qu'il était l'aîné ; et, par cette prérogative du droit d'aînesse que les mœurs de la Corse érigent en dogme, Joseph eut toujours, envers son cadet, son franc-parler que Napoléon respectait. Enfin, — nouvelle cause de sa suprématie, — Joseph, s'étant marié de bonne heure, reçut de sa femme une dot, qui l'affranchit de la misère à laquelle était condamnée toute la famille, ruinée par les dissensions politiques de l'île.

Napoléon s'incline devant cette situation prépondérante de son frère, alors que lui-même souffre cruellement de la pauvreté. Il cherche à être agréable à Joseph, lui conseille de placer la dot de sa femme en acquisitions territoriales dont il se fait l'indicateur, et à mesure qu'il s'élève en ses grades militaires et que son influence augmente,

il s'empresse de penser à l'aîné. Veut-il un consulat en Italie? Joseph fait du commerce à Gênes. Un consulat lui donnerait, tout de suite, plus de relief. Dès qu'il le peut, il l'adjoint à Chauvet, comme aide-commissaire, pour l'armée d'Italie, avec un traitement de 6.000 francs, et d'un bond, ensuite, il le fait envoyer à Parme, puis à Rome, représenter, comme ambassadeur, la République française. Joseph ne refuse jamais. Il est persuadé de sa supériorité, autant que Napoléon de la sienne. C'est la marque caractéristique de cette famille. Tous s'illusionnent sur eux-mêmes; tous ont l'appétit des grandeurs. Ils tiennent de leur père ce goût de l'éclat, ce besoin de faste et cette croyance en soi. Commerçant, consul, ambassadeur, roi, Joseph se juge apte à surmonter toutes les difficultés inhérentes à ces divers états. Et pour cette raison, pendant la campagne qui se termina par la victoire de Marengo, on le vit se concerter avec ses amis et mener des intrigues très louches, pour s'emparer du pouvoir si Napoléon eût péri dans un combat.

Il est aimable, disent ses contemporains, poli, brillant causeur, et spirituel. Il a les mœurs insinuantes et caressantes de l'homme du Midi, voire d'un homme de cour; non le verbe cassant, autoritaire du soldat, n'ayant jamais eu de penchant pour la carrière militaire où son frère se crée un nom si redoutable et si glorieux. Il a voulu être magistrat, et il a fréquenté à Ajaccio et à Marseille les offices des hommes de loi, — sans résultat. Mais il sait se faire des amis et les conserver. Ils lui sont dévoués; ils prennent ses intérêts et les défendent contre ceux de Napoléon.

Cependant Mme de Rémusat[1] l'accuse de n'être point loyal et d'affecter le mensonge et la fausseté. C'est de l'hypocrisie qu'il eût fallu dire. Devant son frère, il n'ose pas être lui-même; il dissimule. Il a de l'ambition et s'en cache. Il veut paraître détaché de toutes les grandeurs, aimer sa retraite familiale, son foyer, n'avoir que des goûts modestes, tandis qu'il désire ardemment la place la plus éclatante partout où il se trouve. Que n'a-t-il pas combiné pour se faire attribuer l'hérédité, lorsque Napoléon se vit décerner le Consulat à vie; pour obtenir des honneurs dans les cérémonies publiques; pour garder la première place à table lorsqu'il reçoit le Premier Consul à Mortefontaine? Il a sa cour comme un prince; des amis qui sont les ennemis de son frère, comme jadis un d'Orléans contre les Bourbons[2]. Il protège Mme de Staël que poursuit la police de Fouché; il défend Bernadotte qui complote contre l'autorité consulaire; il reçoit à Mortefontaine Benjamin Constant qui stimule et excite l'opposition naissante au Tribunat; ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de se montrer agréable devant son puissant cadet.

Son mariage, dit Barras, ne réussit que par ses intrigues. A Marseille, il a rendu un service à la famille Clary où il y a deux jeunes filles et délivré leur oncle qui avait été emprisonné. Anciens fabricants de savons, les Clary sont riches. Dès qu'il eut accès en ce foyer, il ne l'abandonna plus. Il a vingt-six ans, est beau garçon et porte le titre de comte; et l'une des jeunes filles, la cadette, Mlle Julie, est éblouie par ce beau plumage et les jolies phrases de roman que son adorateur lui débite tendrement

1. De Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 130.
2. Et c'était lui qui disait : « La nature m'a fait sans ambition. Accepter la grandeur est une grande vertu en moi. »

à l'oreille. Le mariage se fait. Mlle Julie a une sœur, Mlle Désirée, avec la même dot. Napoléon qui n'a ni sou ni maille, et qui, à Paris, avec son jeune frère Louis, est souvent à court d'argent, voudrait bien l'épouser. On fait la demande. Le tuteur répond, car elles ont perdu leur père : « C'est bien assez d'un Corse dans la famille. » Ce qui n'est pas un compliment pour Joseph. En mariant Mlle Julie, les Clary devaient connaître la pauvreté du fiancé. Cette réponse laisse donc percer une désillusion sur le caractère du jeune mari. On ne veut point d'un autre Corse, parce que le premier, sans doute, a froissé les sentiments de sa nouvelle famille. L'a-t-on jugé fourbe, malgré ses dehors onctueux et ses manières très douces; ou bien aurait-il déjà fait une offense à la fidélité conjugale, car il est passionné, très amoureux des femmes, comme tous les Bonaparte, et il aime à changer d'alcôve? La réplique fut péremptoire. Le Corse ne les avait point séduits. Et ce fut Bernadotte qui l'emporta.

Julie Clary est laide, « couperosée et hideuse, » écrit Barras. Exagération, dénigrement gratuit. L'estampe anglaise que possède la Bibliothèque nationale la représente avec une physionomie avenante, empreinte d'une grande bonté, avec un front large, des yeux très ouverts au-dessus d'un nez épais, avec une petite bouche aux lèvres peu sensuelles. Portrait d'une bourgeoise sans caractère, disposée à subir l'autorité de son mari, retranchée en sa condition, et qui veut passer dans la vie sans jamais faire parler d'elle. Et, en effet, Joseph étant à Naples sur le trône des Bourbons, raconte Mme de Genlis, Julie Clary se livrait toute à sa dévotion à Paris, entendait la messe, chaque jour, à Saint-

Sulpice, et, avant de sortir, déposait au tronc des pauvres une pièce d'or de quarante francs[1]. Toutefois Mme de Genlis est aussi suspecte, en ses récits, que Barras. Elle avait accepté, de la police de Napoléon, une pension de six mille francs. Il fallait bien qu'elle rendît cette monnaie. Alors elle exagère ses louanges, et elle compare la petite Julie Clary, reine de Naples, à la dernière princesse de Conti, dont elle avait, dit-elle, « tout le maintien et toute la représentation ». C'est possible. Mais laquelle des deux est honorée de ce rapprochement?

Avant et pendant le Consulat, il est difficile de trouver, en la vie de Joseph, un acte qui ne soit pas une manifestation d'hostilité contre son frère. En 1799, lorsqu'il publie *Moïna*, un récit dont ses amis exaltent la douceur des sentiments et le charme du style, on s'aperçoit bien vite que le fond en est dirigé contre l'esprit militaire[2]. De cet esprit, il est le censeur impitoyable, car il a l'instinct d'un bourgeois; il faut ajouter d'un bourgeois-gentilhomme, c'est-à-dire un peu grotesque, sans grandeur, sans générosité. La vanité en lui domine. Il veut paraître. Il enfle son importance, comme le « Jourdain » de Molière. Il achète un hôtel rue du Rocher, bientôt la terre magnifique de Mortefontaine. Peu de temps après, ce n'est pas suffisant, et il s'installe dans l'hôtel construit jadis par Bloin, — le valet de chambre de Louis XIV, — dont l'entrée splendide ouvre sur le faubourg Saint-Honoré, et dont les jardins, par derrière, s'étendent jusqu'aux Champs-Elysées. Il y tenait. Par héritage, l'hôtel

1. Mme de Genlis, *Mémoires*, t. V, p. 185.

2. On trouvait, en ce court roman, des phrases comme celle-ci : « Indépendamment des événements externes, le bonheur gît au sein des affections domestiques. » Il aimait la poésie, il cultivait les lettres, il composait même des vers que ses amis les plus intimes seuls connaissaient.

était tombé dans le patrimoine du marquis de Marbœuf, l'ancien gouverneur de la Corse, le type, pour les Bonaparte, du grand seigneur richissime. Et c'était lui maintenant, lui Joseph Bonaparte, le fils du petit gentilhomme d'Ajaccio, de celui qui jadis, sur les grands chemins de France, courait à la poursuite de faveurs pour ses enfants, c'était lui, Joseph, l'obscur bureaucrate de Marseille, que l'on voyait installé à la place du grand marquis. Que de jouissances intimes pour cet esprit vaniteux! Il lui semblait être le marquis lui-même!

Arrivé à cette situation magnifique, pendant que le général bataille en Egypte, il est tout-puissant sur son entourage. Lucien, le seul qui, par son âge, pourrait lui être contraire, a plus que tout autre encore le respect de la suprématie de l'aîné chez les Corses. Il suit donc les avis de Joseph, et tous les deux s'associent pour fonder « le parti des Bonaparte », et pour molester la vie de Joséphine, leur belle-sœur frivole. De ceux-ci, en effet, elle n'obtient que très difficilement quelques bribes de la pension promise par son mari. Un parti pris de leur part, sans doute, afin de la pousser au vice, de le lui reprocher ensuite, pour que le général se sépare d'elle, à tout jamais.

Désormais on comptera avec les Bonaparte. Et les salons de Joseph se remplissent, les soirs de réception, des hommes influents aux Cinq-Cents et au Conseil des Anciens, des poètes, des écrivains célèbres, dont les romans sont lus, dont les drames ou tragédies sont joués sur les théâtres à la mode. Quand ce n'est pas à Paris, c'est à Mortefontaine que toute cette société distinguée se retrouve. Joseph se complaît en cette terre de prédilection, et il y passe le meilleur temps de son existence, puisque,

d'après Mme de Staël, il se promenait, en ses jardins, huit heures durant, sans se lasser. Il n'était point habitué à vivre de cette vie de loisir et de *far niente*, et il s'en donnait jusqu'à satiété, comme tous ceux qui deviennent riches en un jour. Quels qu'eussent été les moyens qui lui avaient servi à s'enrichir, Joseph étalait, sans scrupules, cette existence fastueuse. Il agrandit ses domaines déjà très vastes ; il embellit son château. Mortefontaine devient une terre d'une beauté renommée, où il reçoit les ambassadeurs, où il donne des dîners de plus de cent couverts. Le traité conclu avec les Etats-Unis y fut signé, et les fêtes célébrées en cet honneur se distinguèrent par une munificence princière.

Quand on trouve, dans les mémoires de cette époque, les souvenirs qu'ont laissés les fêtes de Joseph chez ceux qui y assistèrent, ce n'est, chez tous, que la même louange, la même admiration. Les hôtes du château recevaient avec grâce, avec affabilité. Ils savaient mettre à l'aise leurs invités. On avait, chez eux, sa liberté tout entière, et la diversité des récréations dispersait les heures, légères et attrayantes. Promenades sur les lacs dans le jour ; le soir, lectures, charades en action, jeux de billard, récits d'histoires émouvantes, de revenants apparus avec des bruits sinistres. Les lumières étaient éteintes, et le narrateur s'efforçait de susciter l'épouvante en ses auditeurs. Napoléon adorait ces récits macabres et les avait mis à la mode[1].

De Mortefontaine, Joseph allait souvent dîner à la Malmaison, chez le Premier Consul. Menneval,

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 147.

alors secrétaire de Joseph[1], nous dit que la table réunissait, ce jour-là, et sans étiquette, les frères, les sœurs de Napoléon, ses aides de camp, tous ceux qui venaient de Paris en visite. Après le dîner et une causerie très courte, Joseph rentrait à son château. Il y avait un échange de cordialités entre les deux frères, qui se séparaient gaiement.

Joseph, pourtant, n'abandonnait pas ses machinations persistantes contre la politique de Napoléon. Celui-ci paraissait ne point s'en apercevoir, tenant toujours en considération son frère aîné qu'il évitait de contrister. Il lui avait cédé, au sujet de Fouché, que personne ne soutenait et n'aimait parmi les Bonaparte, tous jaloux de sa condescendance envers Joséphine de Beauharnais; et ce ministre, à qui fut enlevée la police, prit place au Sénat. Une autre fois, à l'égard du projet de vente de la Louisiane aux Américains, Joseph intervint. L'entrevue qui eut lieu, en présence de Lucien, fut très orageuse. Joseph, secondé par son jeune frère, de retour d'Espagne, rapportant du roi Charles IV la cession de cette colonie, tâchait de détourner le Premier Consul de cette aliénation de territoire. Napoléon était en son bain, qu'il avait coutume de prolonger. Les trois frères, d'abord calmes, bientôt froissés par leurs paroles véhémentes, s'agitaient démesurément. Napoléon, intraitable sur ses résolutions, se trémoussait en sa baignoire. Joseph menaçait, lorsque le premier Consul, trop irrité, se leva violemment hors de l'eau et, tout à coup, se laissa retomber, éclaboussant son frère aîné qui fut inondé. Lucien, avec une raillerie féroce, fit entendre

1. Menneval, t. I, p. 68.

un *quos ego* énergique, et la fureur des disputes s'arrêta subitement. Mais il fallait sécher Joseph. On sonna le valet de chambre. Constant vint, et voyant l'état des lieux, et le visage courroucé des trois frères, et les éclaboussures du bain découlant, en long filets d'eau, sur les habits de Joseph, Constant s'évanouit. De nouveau on appela un valet. Roustan, le mameluck, arriva et emporta Constant.

Ces scènes violentes étaient beaucoup plus rares avec Joseph qu'avec Lucien. Joseph était lent à s'emporter ; ses colères n'en étaient pas moins terribles, pas moins exaspérées. Lucien affirme qu'il le vit, à la suite d'un débat avec Napoléon, armer un pistolet et tirer à balle sur le portrait du Premier Consul, souhaitant sa mort à la minute où il commettait son acte irascible. Très doux ensuite, il revenait à son frère, surtout s'il espérait en recevoir une somme d'argent. C'était le grand moyen de Napoléon pour apaiser cette irritation perfide, qu'il sentait, en son aîné, tournée contre lui.

Joseph devait forcément être hostile à la politique du Premier Consul, puisqu'il formait sa société de ceux qui encourageaient l'opposition au gouvernement. Avec ses amis, il déblatérait contre l'ambition de son frère ; mais, chaque fois qu'il devait en recueillir des avantages, il agréait cette ambition, parlant alors de ses droits, tout à fait imaginaires, au surplus, puisqu'il n'était rien, lui Joseph, qu'un simple citoyen. Et lorsque, par quelques paroles, il trahissait soudain l'intime fond de son âme, c'était son égoïsme qu'il révélait, un égoïsme indéracinable en lui, qu'il savait dérober sous des dehors aimables. N'est-ce pas la marque de l'hypocrisie ?

Il suffit de rappeler quelques traits de sa vie.

Lorsqu'il apprit que *le Moniteur* allait publier le rapport du général Sébastiani sur l'enquête, poursuivie en Orient contre les Anglais, il considéra comme une déclaration de guerre à l'Angleterre la divulgation de ce rapport. Se demande-t-il si la guerre est nécessaire ; si Malte doit rester à notre ennemie persévérante ? Ce ne furent pas les premières pensées de Joseph. La guerre éclatant, il n'y voit tout d'abord qu'une blessure à son amour-propre, une rupture du traité d'Amiens au bas duquel il a inscrit sa signature, et sa première exclamation est à Sébastiani : « Oh ! mon traité, mon pauvre traité, il ne tient plus qu'à un fil ! » Son œuvre allait disparaître, cette œuvre qu'il considérait comme personnelle. C'était l'unique préoccupation de son esprit. Moins pris par son exclusif égoïsme, il aurait pu discuter les conséquences de la guerre, en envisager les résultats heureux ou malheureux. Mais, non ; ce qui l'inquiète, c'est la durée de son traité. Il n'en restera plus rien. C'est là tout son chagrin.

Plus tard, à la création de l'Empire, il découvre encore son incroyable vanité, — on est tenté de dire sa folie des grandeurs. Ce qui l'irrite, c'est que Joséphine de Beauharnais soit couronnée. Les enfants de son jeune frère Louis, le mari d'Hortense, seront petits-fils d'une impératrice. Napoléon pourra choisir l'un d'eux pour son héritier et son successeur à l'Empire, tandis que ses filles, à lui, Joseph, ne seront que les petits-enfants d'une bourgeoise, de Mme Clary. N'avait-il pas droit à d'autres égards ; n'était-il pas le frère aîné de l'empereur ?

Napoléon voulut connaître toute la pensée de Joseph. Il supporta jusqu'au bout une scène ridicule ; et quelques jours plus tard il s'en expliquait devant ses intimes :

« Qu'il me parle de ses *droits* et de ses *intérêts* à moi, et devant son frère même, comme pour éveiller sa jalousie et ses prétentions, c'est me blesser dans mon endroit sensible. Rien ne peut effacer cela de mon souvenir. C'est comme s'il eût dit à un amant passionné qu'il a b... sa maîtresse, ou seulement qu'il espère réussir près d'elle. Il aurait beau courir le lendemain après cet aveu et dire que c'était une plaisanterie, le coup serait porté. Ma maîtresse, c'est le pouvoir. J'ai trop fait pour sa conquête pour me la laisser ravir, et souffrir même qu'on la convoite. Quoique vous disiez que le pouvoir m'est venu comme de lui-même, je sais ce qu'il m'a coûté de peines, de veilles, de combinaisons. Il y a quinze jours, je n'aurais point eu l'idée de lui faire une injustice; à présent, je ne lui passerai rien. Je lui rirai du bout des lèvres. Mais il a b... ma maîtresse. »

Mêmes scènes aussi pour la cérémonie de la consécration de l'empereur à Notre-Dame. La femme de Joseph, les autres femmes de la famille Bonaparte, devront porter la traîne du manteau de cour de Joséphine. Joseph en est outré. Les deux frères de nouveau discutent et se fâchent; et l'aîné, toujours rabroué, se retire. Il va, dit-il, abandonner toutes ses fonctions honorifiques et voyager en Allemagne. Napoléon, qui attend le Pape à Fontainebleau, quitte Paris sur ces entrefaites. Mais, six jours après, la pensée tourmentée par cette rupture avec son frère aîné, il l'appelle vers lui, malheureux de cette brouillerie. Joseph lui tient plus au cœur qu'il ne l'a cru et qu'il ne veut le dire. Il a pris une résolution suprême. Voici son ultimatum :

« J'ai beaucoup réfléchi, lui dit-il, au différend qui s'est élevé entre vous et moi, et je commence-

rai par vous avouer que depuis six jours que dure cette querelle, je n'ai pas eu un instant de repos. J'en ai perdu jusqu'au sommeil, et vous seul pouvez exercer sur moi un tel empire. Vous avez, continua-t-il, à choisir entre trois partis : celui de me donner votre démission et de vous retirer de bonne foi des affaires publiques, de renoncer à tout; celui de continuer à jouir du rang de prince et de rester cependant, comme vous l'avez été jusqu'ici, en opposition avec le système que j'embrasse; enfin, celui de vous unir franchement à moi, et d'être, tranchons le mot, « mon premier sujet ».

Avec une netteté et une rigidité désespérantes et inflexibles, il développe chacune de ses trois hypothèses. Il découvre ce qu'il fera si Joseph se retire à Mortefontaine. Il lui donnera un million, deux même, le laissera acheter une terre près de Turin, voyager en Allemagne, en Russie ; il fera déclarer successeur le fils de Louis avec une régence dont Louis sera le chef, Cambacérès et Lebrun les membres. Le système a des inconvénients, mais il est complet, et ce qui est complet est toujours bon.

Le second système ne peut plus se tolérer. Ce serait se montrer son ennemi, et alors il l'écraserait, lui, Joseph.

« Le troisième parti est le plus simple. Placez-vous dans une monarchie héréditaire et soyez mon premier sujet. C'est un assez beau rôle à jouer que d'être le second homme de la France, et peut-être de l'Europe. Tout se justifie alors par l'importance du résultat et ce résultat, vous ne le connaissez pas encore tout entier. Je suis appelé à changer la face du monde. Je le crois, du moins. Tenez-vous donc dans un système monarchique héréditaire, ou tant d'avantages vous sont promis. Faites ma volonté ;

suivez les mêmes idées que moi. Ne flattez pas les patriotes quand je les repousse ; n'éloignez pas les nobles quand je les attire. Soyez prince, enfin, et ne vous effrayez pas des conséquences de ce titre. Quand vous me succéderez, vous reviendrez, si vous le voulez, à vos idées favorites, je ne serai plus... A ces conditions, conclut-il, nous vivrons bien ensemble, et je veux bien vous dire encore que le troisième parti est celui que je désire que vous adoptiez, quoique, à la rigueur, je puisse m'accommoder du premier. Mais, je ne vous laisserai pas suivre le second. Vous avez entendu [1]. »

Plus d'échappatoire ! Il fallait refuser ou accepter. Joseph accepta. Les avantages étaient trop précis et trop clairs, et sa fortune, déjà grande, en serait accrue, il n'en doutait pas. Pour sa famille, Napoléon était toujours large. L'argent ne lui coûtait rien. Sa main restait ouverte. Collot donnait à Joseph un million et demi par an, afin de conserver son privilège de fournisseur d'armée. Cette bonne aubaine serait perdue, sans doute, si Joseph résistait à son frère tout-puissant, et perdu aussi, le titre de prince qui lui semblait si beau, puisque Lucien, devenu intraitable, avait dû quitter la France, sans aucun titre, sans aucun honneur, simple citoyen, Lucien Bonaparte, tout court, un nom qu'on ne lui pouvait enlever, mais qui ne sonnait point à l'oreille, comme « le prince Joseph ».

Les estampes que possède la Bibliothèque nationale le montrent de profil, ensuite de face. Les premières nous donnent une image très fine du visage, avec un beau front, une arête de nez régu-

1. Masson, *Napoléon et sa famille*, t. II, p. 456.

lière, une bouche expressive, aux lèvres fortes, l'inférieure se repliant légèrement sur un menton puissant, un énorme menton, comme ceux des Bonaparte, le menton de Mme Lætitia, massif et charnu, concentrant l'énergie d'une volonté irréductible. Les secondes ne produisent pas la même impression. Elles viennent d'Allemagne, grossièrement exécutées et ne rappellent plus la physionomie de profil. Le visage de face décèle un aspect triste, presque renfrogné, comme celui d'un âpre thésauriseur, et laisse supposer toutes les vulgarités d'une âme très mesquine. Lesquelles sont les plus véridiques, les plus près du modèle? Les portraits émanés du pinceau des grands peintres ne sont presque jamais semblables entre eux. Il est donc difficile de porter un jugement qui se justifie, en l'appuyant sur une reproduction d'artiste. Et cependant, d'après les actes connus de la vie de Joseph, pendant le Consulat, on est porté à croire que les moins séduisantes sont les plus vraies.

Napoléon, à Sainte-Hélène[1], insistait sur la bonté de son frère aîné, sur sa douceur. Bon et doux! Il le jugeait à distance, après des malheurs inouïs qui le portaient à excuser tout le monde. On est généreux de caractère, quand on a souffert. Le malheur et la souffrance épurent les sentiments de notre nature. On pardonne alors facilement. Non, Joseph n'était ni bon, ni doux. Ses actes protestent contre ce jugement bienveillant. Mais Napoléon n'erre plus quand il parle de l'insuffisance de son frère dans toutes les situations qu'il lui donna. Joseph était d'une médiocrité bien établie, d'une vanité in-

1. *Mémorial*, t. IV, p. 125.

commensurable, et par dessus tout un hypocrite, ce qui a pu tromper ses juges.

§ 2. — LUCIEN BONAPARTE

SOMMAIRE. — L'enfance de Lucien; ses études au séminaire d'Aix. — Il est destiné à la prêtrise; la Révolution le rend libre. — Il a dix-sept ans; il revient en Corse, et s'y livre aux manifestations les plus exaltées. — Il pérore, à Ajaccio, dans les clubs, et quand sa famille est chassée de Corse, il obtient une place de garde magasin, à Saint-Maximin, dans le Var. — Il s'y marie avec Mlle Christine Boyer, la sœur de l'aubergiste, chez qui il loge. — Napoléon part pour l'Egypte. — Lucien se fait nommer député aux Cinq-Cents. — Sa maison, rue Verte; sa terre à Plessis-Chamant. — Au retour du général, il aide son frère dans la perpétration du coup d'Etat à Saint-Cloud. — Il est nommé, quelques semaines après, ministre de l'Intérieur. — Son veuvage; sa mauvaise conduite. — Il est envoyé, comme ambassadeur, en Espagne. — Il en revint immensément riche. — Ses nouveaux plaisirs; ses dépenses exagérées en construction d'hôtel. — Il se laisse ensorceler par la veuve Jouberthou, qu'il épouse. — Colère de Napoléon. — Résistance de Lucien pour une rupture, par un divorce avec sa deuxième femme. — Brouillerie entre les deux frères; Lucien part pour Rome.

Lucien, enfant, ne partagea ses jeux avec aucun de ses frères, ni aucune de ses sœurs. Elisa, dont l'âge se rapprochait le plus du sien, avait été conduite, en France, au pensionnat de Saint-Cyr. Ses deux frères aînés ne l'attiraient pas à eux, et Louis était trop jeune. Plus tard seulement, Elisa, dont le caractère s'alliait à celui de Lucien, devint sa meilleure amie et sa consolatrice en ses jours d'épreuves.

Etait-il taquin comme Napoléon, patient comme Joseph? On l'ignore. On ne remarquait, en lui, qu'une vue très basse qui le forçait à pencher la tête, une tête petite, plus petite que celle des autres

Bonaparte. Mais, comme chez ses frères, son sourire gracieux, s'accordant avec l'expression du regard, produisait une séduction irrésistible en sa personne. Les estampes de la Bibliothèque nationale ne répondent point à ce portrait. Il a le profil de sa famille, nez effilé et droit, lèvres saillantes, menton proéminent plus développé que celui de Joseph, et, parce que sa vue est courte, l'image de sa personne garde une apparence de maussaderie et d'inquiétude.

Son père l'emmène d'abord à Autun, comme son frère Napolione, puis on l'envoie à Brienne. Ensuite, il est conduit à Aix, au séminaire, pour y recevoir des leçons de théologie, qui le prépareront à la prêtrise. La Révolution l'affranchit de cette destinée. Il sort du séminaire, revient en Corse. Il a dix-sept ans. A cet âge, on pense souvent aux jeux, aux plaisirs volages. Lui, brûlant d'un zèle ardent pour la Révolution, animé d'une imagination qui s'enflamme aux exemples des grands acteurs de l'histoire, il se joint aux orateurs des clubs, fait des motions patriotiques, parle avec assurance, avec abondance, et finit par acquérir, à Ajaccio, une réputation d'éloquence. Lorsque Truguet, l'amiral, arrive en Corse, au nom du Gouvernement républicain; lorsque Sémonville ensuite y débarque, c'est Lucien qui les harangue et devient leur interprète. Il sait si bien se faire valoir que Paoli, rentré en sa patrie, l'accepte comme secrétaire. Bientôt, pourtant, Lucien se sépare du vieux général, et le dénonce même à la Convention, dévoilant ses intrigues pour livrer l'île aux Anglais. La ruine de sa famille s'ensuit. Les partisans de Paoli brûlent les vignes et saccagent la maison des Bonaparte. La mère, forcée de fuir avec ses enfants, se réfugie en

France. Lucien n'éprouve aucun regret de cet acte de patriote ; et personne, dans la famille, ne le lui reprocha jamais.

En France, Lucien se fit envoyer, comme garde-magasin des vivres, à Saint-Maximin, dans le Var. Le traitement était de douze cents francs. C'était peu ; mais il avait vingt ans. Là, comme en Corse, il se livre à toute l'exubérance de sa nature. Il change son nom en celui de Brutus ; il débaptise la commune et la nomme Marathon ; il s'affilie au club révolutionnaire où il est élu président. Ce club, il le gouverne à sa guise, parce qu'il y a pris une autorité qu'aucun orateur ne lui pouvait enlever. Les aristocrates un peu instruits, traités de suspects, étaient emprisonnés ; d'autres avaient émigré. Il ne restait plus à Marathon que des ouvriers, des vignerons et un moine défroqué, le seul qui sût lire et écrire, très écouté avant l'arrivée de Lucien, et qui s'efface devant lui, pour une place dans les bureaux du garde-magasin. Le moine adopta le surnom d'Epaminondas et devint le fidèle séide du jeune Brutus.

A Saint-Maximin, il logeait à l'auberge, tenue par un nommé Boyer. Dans la maison, comme servante, il remarqua une personne très agréable, svelte, admirablement faite, le visage troué de petite vérole, mais avec des yeux si attachants et si doux, marquant une bonté si caressante, que Lucien éprouva tout de suite pour elle le plus violent amour. C'était la sœur de l'aubergiste, Mlle Catherine Boyer, qu'avec sa manie de baptême il nomma Christine-Eléonore. Il n'eut pas de peine à gagner le cœur de la jeune fille. Il savait lui dire des paroles qu'elle n'avait jamais entendues en sa bourgade ignorante, puisqu'elle ne put signer son nom à son acte de

mariage. Mais elle aimait passionnément son mari, et elle s'efforça de se hausser à son niveau, en complétant son éducation.

Marié, Lucien cherche à rendre sa situation meilleure, et il obtient une place d'inspecteur des charrois à Saint-Chamond ; ce qui ne l'empêche pas de passer, à son tour, pour suspect, et d'être emprisonné. Qui ne l'était, en ce temps-là ? Napoléon réussit à le tirer des geôles républicaines, et il l'appelle près de lui, à Paris. Seulement il refuse d'accueillir, comme une alliée, la jeune femme de son frère ; son obscure naissance lui semble inacceptable. Il devait revenir, un jour, sur ses préventions, et se donner affectueusement à cette parente dont l'amour avait transformé la nature presque sauvage et l'éducation trop sommaire. Grâce encore à la protection de son frère, Lucien est nommé commissaire-ordonnateur à l'armée du Nord, ensuite à Bastia. En partant pour l'Egypte, le général lui propose de se joindre à cette expédition lointaine. Il refuse. Il est devenu populaire à Ajaccio, et, quoique trop jeune pour être député aux Cinq-Cents, il préfère encourir les chances d'une élection, plutôt que de s'exiler en Orient. L'avenir lui donne raison. Il est nommé député. L'Assemblée l'agrée, malgré son jeune âge, et il s'installe à Paris.

Il s'installe en une maison, rue Verte, où il attire ses collègues, puis des hommes de lettres ; où il écrit un roman signé de ses initiales, *la Tribu indienne*, peinture contre les mœurs dissolues des peuples trop civilisés ; maison, enfin, où il travaille avec acharnement, préparant ses discours aux Cinq-Cents, harangues enflammées en faveur de la liberté. Il acquiert ainsi une grande influence, en

cette assemblée de jeunes républicains, comme celle acquise naguère dans les clubs de Corse; et, bientôt, ses collègues, imitant le club de Saint-Maximin, en font un président.

A cette maison de la rue Verte, ce troisième Bonaparte ajoute bientôt la terre et le château de Plessis-Chamant, achetés au général Leclerc, son beau-frère; château de grand air, ancienne propriété des ducs de Saint-Simon, et ensuite d'un écuyer du roi. Tout cet apparat, tous ces signes de richesse accentuaient l'autorité prise sur ses collègues et donnaient une haute envolée à ses espérances. Mais Napoléon, de retour d'Egypte, n'était pas homme à subir un rival parmi ses frères. Il accepta leur concours, non le partage du pouvoir.

Quoique Lucien eût été le grand machinateur des journées de Saint-Cloud, il fut écarté au moment des premières récompenses. Après plusieurs semaines seulement, on lui accorde le ministère de l'Intérieur. Provisoirement il s'en contente, s'en emparant, au surplus, en homme supérieur dont les projets et les idées ne devront point être discutés. Il s'attribuait, dans les affaires politiques, le génie que montrait le général dans les affaires militaires. Et, pénétré de cette présomption, il abandonna à ses courtisans, — écrivains et autres personnages quelque peu brouillons, — la direction de ses bureaux[1], besogne qu'il jugeait au dessous de son intelligence, s'occupant de préférence du maniement des hommes dans les assemblées, de

1. Il tenait éloignés de son ministère, Duquesnoy, qui avait été constituant, collaborateur de Mirabeau, maire de Nancy et directeur des postes; Lautel, qui savait à merveille les parties de l'agriculture, des manufactures, du commerce; Barbier-Neuville, si compétent en matière d'administration. Mais, à la vérité, son extrême jeunesse excusait bien des choses. Masson. *Napoléon et sa famille.*)

leur classement en coteries, de la préparation d'une politique qu'il rêve d'imposer au Gouvernement consulaire. Il accumule les circulaires aux préfets ; les conseils aux maires des communes. Il préside les solennités où l'on glorifie les héros morts dans les combats. Il parle aux foules assemblées en ces fêtes patriotiques, car il a le don de la parole et il aime à parler. Il fait l'éloge de Turenne, le jour de la translation des cendres du grand capitaine aux Invalides ; il annonce l'ouverture du grand siècle, et il jure que les destinées de la France républicaine seront accomplies. Il trouve le temps encore d'être père, d'embellir son château, de décorer ses galeries de chefs-d'œuvre, venus d'Italie, ou achetés chez les brocanteurs qui ont, en ce temps-là, leurs boutiques pleines du butin de la Révolution. Les peintres, ses amis, lui indiquent de bonnes occasions, et il sait les saisir. On le voit enfin affecter la désinvolture et la générosité du grand seigneur, lorsque, recevant le duc de Luynes pour des affaires d'émigrés et apprenant que deux tableaux de sa propre galerie sont au duc, il les lui renvoie le lendemain, heureux, fait-il dire, de lui restituer son bien. Dans l'hôtel du ministère, ancien hôtel Brissac, il ouvre les splendides galeries à la foule de ses invités, qui vient y chercher les danses, la bonne musique, les belles femmes de ce temps, le mouvement joyeux du monde, alors si divers et si agité. Il organise chez lui des spectacles où l'on joue la tragédie [1], où il joue lui-même avec sa

1. Lucien, *Mémoires*, t. II, p. 256.

« Notre maître en déclamation était Dugazon, l'acteur comique ; c'était le plus drôle d'homme en donnant ses leçons. « Lâchez tout, Messieurs, « disait-il ; lâchez tout, Messieurs ; plus fort ; lâchez donc tout, vous dis-je ; « sinon, j'aurai beau faire, vous ne serez jamais que des *mijaurés* et des « *mirliflores*. » Le moyen de ne pas se rendre à cette éloquence ! Arnault et

sœur Elisa. Il se pose en protecteur des arts et de la littérature. Il pousse à la reconstitution de l'Académie. Il s'entoure de littérateurs et de poètes[1], car lui-même se sent une vocation de rimeur, et, en son exil à Rome, il composera un poème sur Charlemagne[2].

Ce changement de vie, cette haute situation, qui faisaient affluer autour de Lucien les hommes les plus éminents et les femmes les plus brillantes de Paris, avaient mis en relief le tact et l'élévation d'esprit de Christine Boyer. Par ses efforts d'intelligence, elle eut tout de suite l'intuition de ce qui fait le fond des causeries de salon. Élégante, de manières félines et gracieuses, ses toilettes la paraient comme une grande dame de l'ancien régime. Son timbre mélodieux de voix donnait à ses paroles un charme captivant. On l'admirait, et Lucien en était ravi. Elle ne se plaisait point cependant aux grandes réceptions du ministère, aux invita-

Fontanes étaient mes deux plus mauvais acteurs : le premier, par sa prononciation pesante et saccadée ; Fontanes, par principe d'aristocratie sociale. »

1. On rencontrait chez lui Fontanes, La Harpe, Chateaubriand, Esménard, Boufflers, avec Suard et Morellet.

2. « Que de travail, que d'esprit, que de temps perdu, observait Napoléon à Sainte-Hélène, en lisant ce poème. Que de décousu de jugement et de goût ! Voilà vingt mille vers dont quelques-uns peuvent être bons, pour ce que j'en sais, mais ils sont sans couleur, sans but, sans résultat. C'est dans l'auteur une vocation forcée, sans doute, mais encore elle est mal suivie. Comment Lucien, avec tout son esprit, ne s'est-il pas dit que Voltaire, maître de sa langue et de sa poésie, à Paris, au milieu du sanctuaire, a échoué dans une pareille entreprise. Aussi n'a-t-il fait qu'une histoire en vers, et non un poème épique. Et quel sujet encore a-t-il été prendre ? Quels noms barbares il a introduits ? A-t-il cru relever une religion qu'il pensait abattue ? Son ouvrage serait-il un poème de réaction ? Il sent, du reste, tout à fait, le sol sur lequel il fut composé. Ce ne sont que des prières, des prêtres, la domination temporelle du pape, etc. A-t-il pu consacrer vingt mille vers à des absurdités qui ne sont plus du siècle, à des préjugés qu'il ne peut avoir, à des opinions qui ne sauraient être les siennes ? C'est prostituer son talent. Quel travers ! Que ne pouvait-il pas faire de mieux, car il a certainement de l'esprit, de la facilité, du faire, du travail ! »

tions mondaines qui les suivaient. Elle eût aimé vivre, en une modeste maison, tout à sa famille. Mais elle se soumettait joyeusement à son autre destinée, puisqu'en cela elle se conformait aux désirs de son mari.

Mme d'Abrantès rapporte qu'elle était l'amie de cette aimable femme. Elle la voyait souvent chez Mme de Permon, sa mère, quêter des avis pour les fêtes du soir, quoiqu'elle eût pu s'en passer, sa clairvoyance très ouverte sur toutes les petites intrigues de la société la guidant avec sûreté dans le droit chemin. Un jour, elle arriva tout heureuse. Le Premier Consul, éclairé sur cette métamorphose étonnante de la jeune femme, l'accueillait maintenant avec affection, et Joséphine lui avait envoyé une parure magnifique, un peu à regret peut-être, tenant toujours Lucien pour son ennemi et celle qui était sa femme pareillement. Christine, « la bonne Christine, » écrit Mme d'Abrantès, s'empressait néanmoins de tout son cœur autour de sa belle-sœur, la choyait, voulant lui plaire, lorsque, au contraire, la belle créole ne pensait qu'à la froisser par quelques remarques désobligeantes. Christine supportait en silence ces piqûres blessantes, afin de ne pas chagriner son mari, et surtout afin d'éviter à Lucien une démarche de colère aux Tuileries.

L'infortunée était atteinte d'une maladie de poitrine. Elle dut s'aliter. Ses derniers jours furent très douloureux. Elle s'était fait placer sur un lit de sangles pour respirer plus à l'aise et, plusieurs fois par jour, on la transportait en une pièce nouvelle où elle respirait un air plus pur. Mme d'Abrantès a laissé sur cette mort une page

touchante[1]. Quand elle fut près de la mourante étendue sur les sangles :

« Ce lit me rappelle celui de Saint-Maximin, di-
« sait-elle. Je ne puis ni dormir, ni respirer sous
« ces grands rideaux (en montrant sa couche d'ap-
« parat), ni dans ces lits de duvet. Laurette, me
« dit-elle encore, approchez-vous de moi, car je
« sais que le lit d'une mourante ne vous effraie
« pas. » Elle me prit la main. La sienne était décharnée. Elle s'aperçut de l'effet que fit sur moi la pression de ses os brûlants. « Je vous fais peur,
« n'est-ce pas? » Je pleurais et ne lui répondais qu'en l'embrassant... Nous ne l'avons plus revue; elle est morte le lendemain. »

Le désespoir de Lucien fut profond. « Immense et première douleur de ma vie, écrit-il, Christine Boyer, ma femme, vient de mourir. C'est avec sa cendre inanimée que j'entre dans le manoir acquis pour elle, et embelli à son intention! Ame douce et pure! » Dans le parc du château, il lui fit élever un mausolée en marbre blanc entouré d'une grille, et il y venait avec ses deux petites filles raviver sa douleur et prier[2].

Le Plessis perdit, en Christine, l'âme de ses fêtes charmantes. L'humeur de Lucien, très inégale, était tempérée par les manières câlines et affectueuses de sa femme. Elle se donnait à tous; vers tous elle s'ingéniait à plaire. Mme d'Abrantès s'étend sur la douceur du séjour au Plessis. Le rire y éclatait à tous les instants, et les élus de ces visites s'y laissaient aller avec un abandon étourdi. Elle note à cette époque la présence au château de Mme de Frécheville, la femme du général qui avait prêté

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 181.
2. *Le prince Lucien et sa famille*, p. 4.

son appui aux Bonaparte, durant les journées de Saint-Cloud; de M. de Châtillon, un graveur; de M. Boyer, un cousin de Christine ; de M. Sapey, de Ramolino, un parent de la famille de Mme Lætitia; enfin de M. d'Offreville, un poète, un « homme à grands talents », comme on le disait au Plessis. Elle en a fait un curieux portrait[1] : « Toujours coiffé à l'*oiseau royal*, dit-elle, ses deux ailes de pigeon poudrées encadraient un visage composé d'un nez et d'un menton, formant exactement le casse-noisette, de deux petits yeux toujours remuants, parce que leur maître prétendait qu'ils pétillaient d'esprit, d'une bouche dans laquelle il n'y avait pas une dent, et tout cela rouge et luisant comme une cerise. Ajoutez des pieds et des mains d'une grandeur démesurée. M. d'Offreville avait été, avant la Révolution, revêtu d'une dignité. Il était *porte-manteau* chez « Monsieur ».

Pour amortir la douleur de Lucien, sa sœur Elisa l'emmena chez elle à Neuilly. Lucien, prostré durant les premières semaines, n'apparut que rarement à son ministère; et cette absence ne fit qu'augmenter le gâchis et le désordre qui régnaient déjà dans les bureaux où les affaires les plus graves restaient en souffrance. Elisa ne manqua pas d'offrir à son frère les distractions qu'il aimait. On joua une tragédie de Voltaire, *Alzire*. Le timbre de voix très élevé de Lucien se prêtait aux grandes tirades qu'il déclamait énergiquement. Il remplissait le rôle de Zamore ; Elisa, celui d'Alzire. Mais l'accent corse dominant toujours dans la prononciation de l'actrice, les vers débités par elle excitaient le fou rire de Napoléon. Elisa était outrée de ces moqueries.

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. II. p. 150.

Elle s'était persuadée, aux éloges de Fontanes, qu'elle excellait dans tous ses rôles. Lucien, de même. Et Bourrienne nous dit que non seulement Napoléon se moquait des prétentions de sa sœur et de son frère, mais encore qu'il était indigné de la nudité dans leurs costumes[1].

Peu à peu, cependant, le jeune veuf reprit goût à son ancienne existence. Il rentra dans le monde. Il se livra aux plaisirs, poursuivant de ses attaques amoureuses la belle Mézeray, actrice « des Français », et Mme Récamier, qu'il avait connue à Bagatelle, sous les auspices de son ami Sapey. Il paraît avéré, toutefois, qu'il s'était laissé prendre aux œillades de l'adorable Juliette, à laquelle il écrivait les lettres les plus tendres. Il se mêla de nouveau, enfin, à toutes les intrigues de la politique, prenant position parmi ceux qui voulaient s'opposer à l'ambition trop évidente du Premier Consul. Il était sincère, sans doute, lorsque chez Mme de Permon, il disait en se frappant la poitrine : « Il y a là un cœur patriote et amant de la liberté. Mon frère me connaît, ajoutait-il; je ne me cache pas à ses yeux ; je ne cesse de lui rappeler, avec toute l'énergie d'une âme française et libre, les engagements solennels qu'il a contractés avec la nation, au 19 brumaire, et dont je me suis porté garant. »

Il parlait trop ; ses conversations, ses démarches, furent connues. Et, ajoutée la conduite incohérente de son ministère, le ressentiment de Napoléon fut très grand. Les deux frères eurent ensemble une explication que Lucien a racontée à son honneur forcément, avouant qu'il répondait par des railleries aux observations du premier Consul dont la

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. V, p. 22.

colère monta jusqu'à l'exaspération. Aussitôt, riposte de Lucien : « Tu te fâches, s'écria-t-il, donc tu as tort. — Je vais vous faire arrêter, » répond le terrible frère. Et Lucien, aussi exaspéré que son adversaire, lance sur la table son portefeuille empli de ses papiers, son portefeuille de ministre, et sort brusquement, donnant sa démission.

Le caractère absolu de ces deux frères était inconciliable. Lucien se croyait l'égal du général, doué comme lui du prestige devant lequel s'inclinent les hommes. La rupture entre eux était donc inévitable, puisque ni l'un ni l'autre ne pouvaient céder. En vain Joseph tenta de les remettre en paix. Ce fut peine inutile. Lucien accepta l'ambassade d'Espagne, où Napoléon l'envoya, autant pour être séparé de lui que pour lui fournir l'occasion de faire sa fortune, — une énorme fortune. Avant la séparation définitive, il y eut un soir, aux Tuileries, une réunion suprême, dont Stanislas de Girardin a parlé longuement. Les personnes présentes aux Tuileries stationnaient silencieuses dans le salon où Joséphine se tenait près de la cheminée avec Hortense, sa fille. Dans la pièce voisine s'élevaient les voix des deux frères, tantôt basses, tantôt aiguës. Joséphine semblait abîmée dans une préoccupation douloureuse. Mais Stanislas de Girardin nous dit que, sous cette apparence de tristesse et d'inquiétude, dominait une joie intense chez les deux femmes, en pensant que Lucien allait quitter la France ; Lucien qu'elles abhorraient. Mme Bacciochi, présente également, voulait pleurer ; Stanislas de Girardin lui conseilla de retenir ses larmes, « qui feraient trop de plaisir à certaines personnes ». Enfin les portes furent ouvertes. Lucien sortit le premier. Il se contenait, voulant paraître tran-

quille et quitte de toute émotion. Napoléon, au contraire, avait la figure bouleversée, les cheveux en désordre. Chez lui, la peine se manifestait intense. Mme Bacciochi et Lucien partirent, et, malgré tous ses efforts, Mme Bacciochi fondit en pleurs. Alors, ajoute le narrateur, « Mme Bonaparte, qui ne la perdait pas de vue, quitte son fauteuil, s'approche d'elle pour la reconduire. Elle affecte un air triste, lui serre la main, l'embrasse et palpite de joie, en découvrant sur ses joues la trace de ses pleurs et en voyant ses paupières encore humides[1]. »

Il faut ajouter que la publication d'une brochure : *Parallèle entre César, Cromwell et Napoléon*, avait tendu leurs rapports jusqu'à l'aigreur. Composée, dit-on, par Fontanes, conseillée par Lucien et connue de Napoléon, elle avait été répandue dans les départements pour disposer l'opinion à l'hérédité du pouvoir que tous les Bonaparte désiraient[2]. Napoléon n'en aurait pris aucun ombrage, si Fouché ne l'eût averti du mauvais effet produit sur les

1. Stanislas de Girardin, *Mémoires*, t. I, p. 193.

2. Cette brochure semble avoir été écrite pour deux paragraphes. Voici le premier :

« Il (Bonaparte) promet, sans doute, à la France, un nouveau siècle de grandeur. Toutes les espérances s'attachent à sa gloire et à sa vie. Heureuse république, s'il était immortel. Mais le sort d'un grand homme est sujet à plus de hasards que celui des hommes vulgaires. O nouvelles discordes, ô nouvelles calamités renaissantes ! Si, tout à coup, Bonaparte manquait à la patrie, où sont ses héritiers ; où sont les institutions qui peuvent néanmoins maintenir ses exemples et perpétuer son génie. Le sort de trente millions d'hommes ne tient qu'à la vie d'un seul homme. Français, que deviendriez-vous si, à l'instant, un cri funèbre vous annonçait que cet homme a vécu ? »

Voici le second paragraphe que suit une violente attaque contre la dictature des Parlements :

« Si la tyrannie des assemblées vous épouvante, quel sera votre refuge, si ce n'est la puissance militaire ? Où est-il le successeur de Périclès ? Où est-il le héros que la confiance unanime du peuple et de l'armée portera tranquillement au Consulat et qui saura s'y maintenir ? Vous seriez bientôt sous le joug de quelques chefs militaires qui se détrôneraient sans cesse et que leur faiblesse rendrait cruels. Les Néron, les Caligula, les Claude, remplaçaient à Rome le plus grand des mortels lâchement assassiné ! »

républicains, que l'on ménageait encore. Et l'ardeur de Joseph, aussi bien que de Lucien, à poursuivre pour eux-mêmes cette faveur de l'hérédité, mit en défiance le général et lui fit connaître de quelles menées ténébreuses il était entouré. Le mieux était donc de se séparer de Lucien, celui de ses frères qu'il redoutait le plus.

Lucien, en son voyage, voulut être accompagné de ses amis qu'il enleva au ministère. Ce furent Félix Desportes, Sapey, Arnault ; ensuite deux peintres, pour les acquisitions de tableaux qu'il se promettait de faire en Espagne. Afin de ménager son amour-propre et de donner le change au public sur sa disgrâce, il fit diriger sa voiture personnelle sur les routes du Nord, tandis que ses amis et ses domestiques prenaient la direction du Midi. Par un grand détour, il les rejoignit, et les journaux du temps annoncèrent bientôt son passage à Bordeaux, ainsi que de sa suite qui comprenait Bacciochi.

A Madrid, il affecte immédiatement les allures d'un gentilhomme de race, les mœurs du grand seigneur. Sa maison est montée comme celle d'un prince, et le grand air qu'il se donne en impose à la famille royale; il le dit. Il aborde désormais le roi, la reine, sans demander audience. Il discute avec eux, sans témoins, les graves questions de politique pour lesquelles il est envoyé. Le prince de la Paix, le favori de la reine, est devenu son ami. Parlant de soi, il n'a qu'éloges sur ses actes. Il devait retourner la cour de Madrid, au profit de la France contre les Anglais; s'assurer la coopération des flottes de l'Espagne pour le ravitaillement de l'Egypte; préparer l'invasion du Portugal, si cet

État ne voulait secouer le joug de l'Angleterre ; négocier la cession de la Louisiane, en échange d'un petit royaume destiné à l'héritier de Parme, époux de l'infante ; enfin et aussi, par l'alliance des deux pays, chasser l'Angleterre de la Méditerranée, qui deviendrait alors une mer latine, ce beau rêve du « Comité de Salut Public ». Il ne fit, cependant, que demi-besogne.

Lucien a réussi à Madrid. Mais le Portugal a détourné la tempête menaçante, l'invasion projetée, en offrant à l'ambassadeur des millions. Mme de Rémusat, en ses *Mémoires*, parle de sommes si fabuleuses qu'il est difficile de la croire.

Et puis la vie privée de Lucien, à Madrid, n'était pas moins scandaleuse qu'à Paris. Il avait enlevé la jolie femme d'un limonadier. Le mari jaloux ameuta le public contre le ravisseur. Des plaintes, dit Bourrienne, arrivèrent jusqu'à Paris, jusqu'à Napoléon. D'ailleurs, le traité signé avec l'Espagne n'avait satisfait personne, pas plus l'Espagne que le premier Consul, qui refusa d'en ratifier les clauses. Les lettres expédiées de Paris à Lucien furent donc amères et reprochantes. Lucien se révolta. Il n'admit pas qu'il eût pu faire mieux et qu'il se fût trompé. Tout de suite, il veut quitter Madrid. Il demande ses lettres de rappel; elles se font attendre. Et, craignant qu'on ne l'empêchât de partir, redoutant la colère de son frère, il prit un nom supposé, et s'enfuit de Madrid subrepticement, pour Paris.

Sa fortune était faite. Il sera le plus riche des Bonaparte. Il a reçu du roi trente tableaux des maîtres les plus célèbres, et un portrait en pied dont le cadre enveloppé de papier de soie est couvert de diamants d'une valeur énorme : cinq millions

dit Lucien ; cinquante millions, disent ceux qui parlent de la fortune rapportée d'Espagne. Ses ennemis, — il en avait beaucoup, — ne manquent point de dire, malgré tout, qu'il a échoué à l'étranger, parce qu'il n'a pas les qualités nécessaires à un ambassadeur; que sa contenance est trop raide, son caractère trop violent, trop brutal, trop absolu, dépourvu des grâces françaises, toutes d'aménité, de souplesse, de câlineries et de bienveillance, qui étaient nécessaires dans une cour galante comme celle de Madrid. Ce n'est pas l'opinion de Lucien, très satisfait de lui-même. On le serait à moins, puisqu'il revenait riche, très riche, en possession de chefs-d'œuvre rares.

Le Premier Consul, le sachant de retour, le mande aux Tuileries. Leur entretien dura trois heures: « Plus de fonctions, disait Lucien. Je veux rester à Paris, vivre en citoyen indépendant, conserver ma liberté. Je ne servirai le Gouvernement que si vous voulez bien me confier un poste destiné à consolider votre pouvoir. Donnez-moi, enfin, à vos réceptions et dans les fêtes publiques, le rang que ma naissance exige. Il me faut partout une place marquée, afin de n'être plus confondu avec vos aides de camp, ni avec les ambassadeurs. Je suis le frère du Premier Consul et j'ai droit à quelques égards. Votre femme me demandait pourquoi je n'acceptais pas à dîner à sa table. Je vous en donne la raison[1]. Ensuite, plus de taquineries ; respectez-moi. Plus de : « Citoyen Lucien, qu'avez-vous fait ; que faites-

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. IV, p. 360.
« Joséphine, à qui Lucien avait fait la même observation, lui avait répondu : « Si vous êtes le frère de Bonaparte, rappelez-vous ce que vous étiez. »

« vous?... Qu'est-ce que cette femme qui... cette « femme que?... » Si vous voulez me promettre votre considération, je serai, de mon côté, toujours respectueux de votre pouvoir. »

Les deux frères se séparèrent en de bons termes.

Lucien avait alors mille soins pressants qui occupaient sa pensée. Il venait d'acheter l'hôtel de Brienne qu'il faisait restaurer, et il dépensait, avec un faste inouï, la fortune rapportée d'Espagne. Son hôtel dépassait en merveilles la splendeur des résidences royales, et ses galeries étaient meublées de tableaux achetés à des prix fous. Aux enchères d'une statue, il fait offrir 10.000 francs; il monte ensuite d'un saut à 20.000. De même au Plessis qu'il embellit chaque jour. Quand il est las de ce qu'il a trop vu, il change, il transforme l'ancien état de choses pour du nouveau. Il est riche, extraordinairement riche, au temps où un million paraît une somme excessive; visitant assidûment une grande dame qu'il a ramenée de Madrid, la marquise de Santa-Cruz. Et des courtisans l'accablent d'adulations et de bassesses. Fontanes prône ses nobles qualités. Sa sœur Elisa tient sa maison et fait les honneurs chez lui. Elle y gagne d'être appelée « la noble protectrice ». Chateaubriand ne refuse point de s'humilier devant elle, de lui faire des courbettes, de solliciter son appui et son aide, pour la publication de ses œuvres. Au Plessis, on mène la vie du château, telle qu'on la comprenait alors, agrémentée de grosses farces qui font rire aux éclats : jeux d'eaux, lits en portefeuille, poils à gratter sur les draps. Chez Lucien, veuf et débarrassé du souvenir de sa jeune femme, on s'amuse sans faiblir à ces jeux très vulgaires.

Au milieu de ces plaisirs, Fontanes suit toujours

son idée. Ce pédant personnage, vaniteux comme un gendelettre, possédé de ses réminiscences classiques, s'est mis en tête de relever un trône où il placerait un Bonaparte, et où son ambition trouverait sa récompense. Il écrit à Lucien[1] : « J'ai lu l'histoire, et je n'ai jamais vu qu'un grand homme s'élevât si haut pour manquer à sa destinée. Il faut que le dénouement soit digne de ce grand drame que j'ai vu commencer et que j'espère voir finir. Je suis convaincu que tout ce que nous avons pensé se réalisera. De jour en jour, le grand événement se prépare. Il est impossible de le retarder plus longtemps. » Lucien, soumis à ces excitations incessantes, réagissait à son tour, sur son frère. Si républicain qu'il voulût paraître, il ne refusait pas de coopérer à la restauration d'une monarchie où son orgueil et son importance seraient mis en relief. Et comme un monarque ne peut fonder une dynastie sans héritier, il parlait, ainsi que tous les Bonaparte, d'un divorce qui aurait permis un second mariage au Premier Consul; sinon il fallait que Joséphine se prêtât à un subterfuge, à une supposition d'enfant. Ne reculant devant aucune inconvenance, il osa même le proposer à la femme de son frère. Quelques jours plus tard, la malheureuse Joséphine indignée en faisait la confidence à Bourrienne.

Cependant Napoléon sentait grandir une opposition menaçante. En vain, contre les mécontents, Cambacérès et Talleyrand s'étaient ligués. Leurs efforts n'avaient pas eu plein succès. Lucien, au contraire, pouvait devenir un puissant auxiliaire, en entrant au Sénat. Avec sa grande habitude des

1. Masson. *Bonaparte et sa famille*, t. II, p. 100.

Assemblées, avec son autorité d'orateur, corroborée aujourd'hui par sa richesse qui augmentait le nombre de ses amis, il amortirait le choc des opposants. L'auxiliaire consentit et choisit la sénatorerie de Trèves, pour y fixer sa résidence. Mais la sénatorerie ne possédait qu'un palais délabré, le château de Popelsdorff, où les Electeurs de Trèves allaient jadis passer leurs vacances. Lucien ne s'y plut pas. Il fit enlever tout ce qui pouvait être détaché des murailles, les meubles anciens, beaux et magnifiques, et jamais il n'y reparut.

Ce fut le temps pendant lequel les deux Bonaparte vécurent le plus unis, le plus près l'un de l'autre. Napoléon se réjouissait de ce rapprochement. Que n'eût-il pas accordé à son cadet? Le jeune roi d'Etrurie venait de mourir. L'infante, sa femme, pour conserver le minuscule trône de Florence, convolerait certainement en secondes noces qui feraient d'elle la belle-sœur du Premier Consul. Pendant quelques semaines, Napoléon caressa ce projet. Lucien avait déjà refusé la fille de La Fayette, sans autre motif qu'un caprice. Quant à l'infante d'Espagne, si Lucien rejette la proposition de son frère, de plus graves raisons y concourent. D'abord, l'infante est une petite femme d'une laideur certaine, « contrefaite, bossue et boiteuse, » disent les mémoires du temps ; ensuite il s'est entiché de la veuve d'un agent de change, Mlle Alexandrine de Bleschamp, femme Jouberthou, dont le mari est allé mourir au nouveau monde, presque ruiné. Après avoir vécu clandestinement avec elle, il a cru bon de l'épouser clandestinement aussi. Un fils lui est né avant le mariage. Il l'a légitimé. Si Napoléon n'ignore pas ses relations avec la veuve Jouberthou, il ignore l'union

contractée à Plessis-Chamant par-devant un vieux prêtre, tout à la fois maire de la commune et desservant de la chapelle du château. Et qu'importe après tout; alors que Lucien parlait si souvent du divorce et le conseillait à son frère, quelle sérieuse objection l'amant de cette veuve Jouberthou opposerait-il à une rupture? Un trône, le titre de roi, valaient bien une maîtresse répudiée.

Mais la dame n'était pas de facile composition, et Lucien l'aimait assez pour lui sacrifier son avenir. Elle était ambitieuse, vaniteuse, de volonté forte. Lucien était pris autant par le cœur que par les sens; et il resterait enchaîné.

Fontanes a tracé le portrait de la belle en une lettre à Elisa : « Vous savez d'avance, mon aimable et excellente amie, tout ce que je puis vous dire, car un coup d'œil suffit pour juger les masques. La dame est belle, aussi coquette que belle, avide que coquette. Ce règne-là peut être long et cher.

« Tous les symptômes d'une passion vive se lisent dans les traits et les discours du patron. Il est discret, mystérieux. Il concentre son bonheur; mais ce n'est pas le compte de la dame. Elle veut du bruit, de l'éclat et tous les avantages productifs de l'affiche en règle. Son regard noir a bientôt appris que c'était elle qui tenait la cour et à qui on devait la faire. Cet orgueil est tout à fait plaisant. Du reste, je n'ai pas trop mal joué mon rôle, car je sais déjà de la dame qu'elle a été la plus infortunée des créatures. Il ne tenait qu'à moi de pleurer. Mais, d'un autre côté, le patron m'a dit qu'elle était la plus vertueuse des femmes. Il ne tenait qu'à moi de rire. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre, mais je me moque bien des deux *in petto*.

« On doit jouer *Alzire*. Il est difficile d'avoir

moins de grâce, avec plus de beauté. J'avais envie de lui crier que la grâce est plus belle encore que la beauté; mais pendant qu'elle répétait son rôle, on a prononcé votre nom et ce nom exprimait ce que je voulais dire. Quelque envie que j'aie de vous voir je vous félicite de votre refus. Vous ne devez point paraître approuver, en vous montrant, ce choix qui fait bien regretter celui d'Espagne. Il paraît qu'on va s'entourer de quelques dames d'honneur, amies de l'amie de la rue de Grenelle. Je vous avoue que j'ai d'abord eu grande envie d'abandonner la place à la favorite et aux favoris. Mais j'ai jugé qu'on me taxerait d'impolitesse et de mauvaise humeur. Vous savez d'ailleurs que j'aime ces lieux qui me parlent de vous. J'y reste donc, malgré les inconvénients, pour les souvenirs qui me sont chers. »

Toutes les démarches de Napoléon près de son frère n'amenèrent aucun résultat. Lucien s'entêtait en sa résistance. Il aimait à faire preuve d'indépendance, à l'égard du Premier Consul, par des actes éclatants, par des refus qui semblaient tenir de l'irréflexion d'un enfant. Murat lui fut envoyé en instance d'arrangement. Cambacérès et Joseph s'interposèrent, lui apportant les pressantes prières du tout-puissant général. Rien n'y fit. Des deux côtés, les volontés s'irritaient et s'exaltaient. Une rupture irrémédiable était imminente.

Napoléon souffrait de ces luttes continuelles. Ses démêlés avec Lucien rendaient ses nuits agitées de rêves cruels. Joséphine disait que souvent elle l'entendait, la nuit, prononcer, en dormant, le nom de son frère prêt à envahir les Tuileries à la tête des sans-culottes, le poursuivre, l'arracher violemment de

sa couche, le jeter à la rue, au milieu des vociférations époumonnées de ces horribles agresseurs[1]. En l'esprit de Napoléon, c'était le renouvellement des scènes sanguinaires de la Révolution, où le nom de Lucien alternait avec celui de Bernadotte, qui resta toujours un ennemi du Premier Consul, jusqu'à l'heure où il put le trahir, au déclin de l'Empire.

Lucien se raidissait d'autant plus qu'il était plus sollicité à faire preuve de condescendance, se plaisant aux actes qui blessaient vivement son frère. Il avouait publiquement son mariage. Mieux même, il en faisait parade, se montrant aux représentations de la Comédie Française, le jour où les loges étaient garnies de femmes élégantes, et Mme Jouberthou, sa femme, y étalait sa splendide beauté parée des toilettes les plus riches. Il recherchait les applaudissements du peuple, se disant républicain irréductible, décriant l'ambition du jeune chef du Gouvernement. On le vit aux prés Saint-Gervais, un dimanche de liesse populaire, se promener dans les groupes qui s'écartaient respectueusement pour lui, et louaient, à haute voix, la beauté incontestée de sa nouvelle épouse. Et il en tirait vanité. Mais la beauté ne fut-elle pas toujours acclamée à Paris ?

Napoléon, à la fin, manda l'entêté à Saint-Cloud. L'entrevue devait être décisive. Elle le fut, en effet, détruisant les grands desseins du plus grand des Bonaparte, qui avait espéré un retour de Lucien vers lui. L'autre, toujours imprenable, lui avait répondu : « Ma femme, mon fils, mes filles et moi, nous ne sommes qu'un. » Encore une fois, ce fut un échec. Joséphine l'attendait au salon. Elle l'avait attendu longtemps. En revenant près d'elle, le grand homme

1. Yung, *Mémoires de Lucien*, t. II, p. 303.

vint se jeter dans un fauteuil, accablé. Mme de Rémusat a gardé le souvenir de cette soirée tragique :

« C'en est fait, dit-il à sa femme ; je viens de rompre avec Lucien, et de le chasser de ma présence. » Mme Bonaparte lui faisant quelques représentations : « Tu es une bonne femme de plaider pour lui, » et, se levant en même temps, il prit sa femme dans ses bras, lui posa doucement la tête sur son épaule, et, tout en parlant, conservait la main appuyée sur cette tête dont l'élégante coiffure contrastait avec le visage terne et triste dont elle était rapprochée. Il nous conta que Lucien avait résisté à toutes ses sollicitations, qu'il avait en vain fait parler la menace et l'amitié. « Il est dur, pour-« tant, ajouta-t-il, de trouver une pareille résistance « à de si grands intérêts. Il faudra donc que je « m'isole de tout le monde, que je ne compte que « sur moi seul. Eh bien ! je me suffirai à moi-même, « et toi, Joséphine, tu me consoleras de tout. » Bonaparte avait les larmes aux yeux en parlant[1].

Les estampes de la Bibliothèque nationale qui reproduisent le portrait de Mme Jouberthou, d'après un buste de Canova, laissent deviner, par la reproduction, quoique très froide, du marbre, le caractère de cette femme, à qui son mari se dévoua tout entier. La tête allongée, le front bas, les yeux grands et larges ouverts, le nez très effilé et proéminent, dominant une bouche aux lèvres minces et serrées, signifient, avec une ténacité méchante, un mépris offensant, une vanité combative. Cette beauté fière et tyrannique explique l'amour et la fidélité que l'homme lui garda, malgré les cajoleries de Napo-

1. De Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 351.

léon, qui ne renonça jamais à reprendre son frère.

Ces manifestations bruyantes devaient forcer Lucien à quitter la France. Il résolut de se retirer à Rome avec sa famille. Joseph lui avait conservé son amitié. Il vint passer avec lui la dernière soirée de Paris, dans le salon où étaient entassées les caisses contenant les effets du fugitif. Entre eux, plus d'une fois, le silence suspendit la causerie. Ils se considéraient avec tristesse. Une foule de pensées accablaient leur esprit, ému par le même chagrin. Ils auraient pu être heureux, très heureux, bien sûr, si leur frère n'avait point été si ambitieux. Le sort en était jeté. Lucien s'éloignait pour toujours. Son hôtel était vendu à sa mère, qui le lui avait payé comptant près d'un million.

On rapporte de lui une exclamation qui ne paraît pas vraisemblable. Ce départ précipité était causé, dit-on, par la nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien. C'était le moment des grands complots de la chouannerie, de Moreau et de Pichegru, et Lucien serait rentré chez lui en disant à sa femme : « Alexandrine, fuyons; il a goûté du sang! » Si Mme de Rémusat, une observatrice implacable, rapporte le chagrin du Premier Consul de n'avoir pu amollir la rigidité de son frère, peut-on admettre qu'il l'eût fait fusiller? Le vrai, c'est que le cœur de Lucien pour sa famille était très grand, très noble, et qu'il ne voulut jamais laisser toucher « à cette chose sacrée, le foyer », ainsi que l'a écrit un de ses descendants[1].

1. Yung, *Lucien; ses Mémoires*, t. II, p. 122.

« Voici, d'après le secrétaire de Lucien, quel était l'état de sa fortune en 1804, au moment de son départ en Italie; 200.000 francs de rentes diverses; 500.000 francs placés en Amérique; 500.000 francs prêtés au S.-C.; 65.000 francs comme sénateur (dotation de Popelsdorff); 15.000 francs comme membre de l'Institut. Ces deux derniers traitements cessèrent de

§ 3. — LOUIS BONAPARTE

SOMMAIRE. — Caractère de Louis Bonaparte. — Napoléon le place dans l'artillerie. — Il l'emmène en Italie comme aide de camp, puis en Egypte où Louis tombe malade. — Il rentre en France et sa maladie change totalement son caractère. — De retour à Paris, Napoléon, espérant dissiper cette humeur chagrine, fait voyager son jeune frère en Allemagne. — Louis, n'y trouvant aucune distraction, revient en France. — Il achète le petit château de Baillon et y vit presque cloîtré, allant le moins possible à la Malmaison. — Pour éviter les prévenances de Joséphine, qui voudrait faire de lui le mari d'Hortense, il demande à suivre le régiment que commande le général Leclerc, se dirigeant vers Ciudad-Rodrigo. — Toujours mécontent et toujours inquiet, il quitte le régiment et revient à Paris. — Ses visites à la Malmaison. — Joséphine recommence ses cajoleries, pour arriver à ses fins. — Louis cède à ces sollicitations, et le mariage est célébré avec une pompe éclatante. — Après les noces, les deux époux s'aperçoivent de leur incompatibilité d'humeur. — Louis abandonne sa femme; chagrin d'Hortense; son entourage compatit à sa douleur. — Louis persiste dans son éloignement à l'égard de sa femme. — Jugement de Napoléon à Sainte-Hélène sur les deux époux.

C'était un enfant très doux, bon et studieux, Louis Bonaparte, le troisième frère de Napoléon. En revenant de Corse à Auxonne, sa garnison, il l'avait emmené avec lui, et il partageait sa chambre avec l'enfant, sa modeste solde et tout son cœur avec celui qu'il espérait façonner à son image. Il le destine à l'artillerie, parce qu'il considère l'état

lui être payés en 1810. Il avait en outre sa propriété de Saint-Chamant et l'hôtel de Brienne qu'il vendit à sa mère 900.000 francs comptant. En Italie, il acheta ou occupa successivement la propriété de Bassano, le palais Lancelotti, à Rome; le palais Miguez, *via* Condotti, à Rome, pour 150.000 francs; la Rufficolla ou Tusculum en 1804; la villa Mécène à Tivoli; la Rocca Priora; la Dragoncella, la terre de Canino en 1806, rapportant 80.000 francs; l'Appollina. Qu'on ajoute à ces richesses la galerie de tableaux, de statues et d'objets d'art divers, dont le frère de Bonaparte était possesseur, et l'on aura un aperçu de l'importance des sommes qu'il avait pu rapporter d'Espagne. »

militaire comme le plus noble; ensuite parcequ'il ne saurait lui apprendre que ce qu'il sait bien lui-même. Dans la même chambre les deux frères travaillent côte à côte; et souvent Louis, pour faire plaisir à son aîné, lui recopie des manuscrits que la mauvaise écriture de l'auteur eût rendus indéchiffrables. Ainsi, l'un par l'autre, ils sont heureux. Ils se soutiennent dans leurs moments de tristesse. Louis est caressant, dévoué. Lorsqu'il écrit à son grand frère Joseph, il s'applique à lui être agréable. Il veut lui envoyer un foulard de soie qui lui est pourtant nécessaire, et, comme il y a longtemps qu'il ne l'a vu, il s'abandonne en son style naïf: « Vous n'avez qu'à me demander, et j'irai près de vous, et je resterai si vous m'ordonnez de rester. Après Napolione, vous êtes celui de mes frères qui m'êtes le plus cher. » Et Napolione ajoute d'Auxonne, très fier de son élève: « Il sera le meilleur de nous quatre. Toutes les femmes d'ici en sont amoureuses. Il a, dès maintenant, un petit ton très français. Il sait se présenter avec distinction dans le monde. Il entre d'un air leste, dégagé, salue et dit les paroles qu'il faut dire, et, quand il sort, on s'aperçoit qu'il a plu à tout le monde. »

Il doit achever ses études avant d'obtenir un brevet d'officier. Napoléon le place au collège de Châlons. Louis travaille avec zèle, et son tuteur écrit encore à Joseph: « Je suis content de Louis. Il répond à mes espérances et à l'attente que j'avais conçue de lui. C'est un bon sujet. Mais, aussi, c'est de ma façon. Chaleur, esprit, santé, talent, commerce exact, bonté, il réunit tout. » Les Mémoires qui parlent du jeune homme, à l'époque du Consulat, affirment que les deux frères avaient, entre eux, la plus grande ressemblance. Ce sont même visage,

mêmes linéaments de figure ; seul, le regard dominateur du Premier Consul, ses yeux qui s'éclairent d'un feu sombre, sa bouche qui exprime le commandement irrésistible, cette physionomie géniale, enfin, que les dangers de la guerre et l'habitude d'une prompte décision lui avaient donnée, déterminent une différence de l'un à l'autre. Et c'est pourquoi Napoléon adorait son frère.

En partant pour commander l'armée, en Italie, il se fait accompagner de Louis comme aide de camp. Louis avait seize ans, et, malgré son jeune âge, se montrait plein d'ardeur aux combats, d'une bravoure téméraire, toujours prêt aux missions les plus périlleuses. Le général ne l'épargnait pas. Il usait de lui comme de tous ses aides de camp, sans s'inquiéter des hasards de la bataille. A Arcole, il faut porter un ordre à l'un des généraux engagés au-delà d'une chaussée que la mitraille balaye en rafales. C'est Louis qui y est envoyé. Il part, revient sain et sauf, rend compte de son équipée, avec un imperturbable sang-froid. Napoléon le considère avec étonnement. « Je vous croyais mort », lui dit-il pour toute réponse. La bataille terrible continuait, et le moment n'était point à l'apitoiement.

La paix est signée. Louis ne quitte pas son frère. Il habite avec lui à Paris, toujours bon camarade, d'humeur joviale, de cœur enthousiaste. Ses sens s'agitent. Lorsqu'il va chez Mme Campan, à Saint-Germain, visiter sa sœur Caroline, il aperçoit Emilie de Beauharnais, une nièce de Joséphine, amie de sa sœur et pensionnaire, comme elle, en cette grande maison, déjà célèbre. Il la remarque, revient souvent pour la voir. Il en est amoureux.

Napoléon, qui ne veut pas de ce mariage, s'empresse d'unir la jeune fille à l'un de ses aides de camp, Chamant-Lavalette. D'ailleurs l'expédition d'Egypte est décidée, et Louis y prendra part.

Mais, en Egypte, ce jeune amoureux est malade. Personne n'a précisé la nature de sa maladie. On la devine. Il rentre en France pour se soigner, s'efforçant, dès qu'il est à Paris, de réveiller les sympathies du Gouvernement, en faveur de l'armée qui se bat si courageusement en Orient et se couvre de gloire. Dès ce moment, sa santé vigoureuse décline; son caractère se transforme; son humeur s'assombrit. Il n'a point d'autre souci que celui de sa santé, et il essaye de tous les remèdes dont il espère sa guérison, jusqu'à porter des chemises salies par des galeux.

Il n'abandonne pas cependant le service militaire. Dès que Napoléon est devenu Premier Consul, il se fait nommer chef d'escadrons du 5e dragons; ensuite colonel du même régiment. Il était alors en garnison à Verneuil. Il y reste jusqu'à la pacification de la Vendée, qui est proche. Peu de temps auparavant, l'infanterie avait arrêté quatre chefs de chouans et les avait amenés au chef-lieu de la garnison. Ils furent traduits devant un conseil de guerre, condamnés et fusillés. Le chef de corps avait insisté pour que Louis, colonel, présidât le tribunal. Louis s'y refusa, protestant, de toute son énergie, contre cette condamnation et cette exécution précipitées. Il expédia même un courrier au Premier Consul, demandant grâce. Le courrier, au retour, manqua l'heure. Le drame sanglant fut accompli. Ce jour-là, Louis, en signe de deuil, s'enferma chez lui, ne sortit point et ordonna à ses officiers de suivre son exemple. Il le raconte en

ses *Souvenirs de Hollande*, et il ajoute que « cette catastrophe commença à le désenchanter du service militaire ».

Napoléon se tourmentait de cette humeur atrabilaire, de ces accès de misanthropie qui rendaient ce jeune homme haïssable. Il lui proposa un voyage en Allemagne, pour divertir ses sombres pensées et lui faire oublier son mal. Louis accepta. Il part, visite les grandes villes d'Allemagne, s'arrête à Berlin, est admis à la cour du roi de Prusse, s'y fait remarquer. Mais, repris bientôt d'une sorte de nostalgie, il rentre à Paris. On le voit alors à la Malmaison, redevenir gai près d'Hortense de Beauharnais, qu'il poursuit dans le parc en jouant avec les aides de camp, ses camarades. Hortense était d'une beauté séduisante, avec des nattes blondes qui accrochaient à leurs pointes et Duroc et Bourrienne dont elle se moquait, et d'autres encore. Ce n'étaient que jeux légers et très innocents. Louis la traitait en petite fille insignifiante. Il pensait à une autre personne, rencontrée aux Tuileries, dont il avait appris le nom, à force de recherches, Mlle Lefebvre, qu'il oublia, et qui devint plus tard la femme d'un M. d'Arsenne, à Troyes.

Il fut de mode, en ce temps-là, de consulter les grands médecins de Montpellier, de séjourner en cette ville pour se soumettre à leur observation et suivre leurs prescriptions. Louis, toujours inquiet, y va en cette intention, se lie avec le général Frécheville, qui commandait le département, avec la famille Durand Saint-Maurice, avec l'abbé Coustou, qui avait assisté, jadis, Charles Bonaparte à son lit de mort. Sur les indications de l'abbé, il fait exhumer les ossements de son père, qui reposaient dans

l'église des Cordeliers, devenue un temple protestant, les fait désarticuler, mettre en boîte entourés de coton, et les ramène avec lui à Paris sous une étiquette mensongère. On avait inscrit le mot « pendule » sur la boîte. Plus tard, quand il eut, à la campagne, une résidence digne de son nom et de sa situation, il fit placer les restes de son père en un cercueil, et lui éleva dans son parc un tombeau.

Fuyant le monde, il achète une maison, enfouie au milieu de la forêt du Lys, entourée de huttes de *fagotiers*, le petit château de Baillon, qui avait appartenu à M. Le Normand d'Etiolles, l'infortuné mari de Mme de Pompadour. Là, toujours en proie à ses tourments, Louis ne rompt sa solitude que par quelques apparitions à la Malmaison. Mais il entretient une correspondance suivie avec des amis inconnus à tout le monde, et dont il ne prononce jamais le nom en public. Le plus aimé fut Mésengère, qui lui servait de commissionnaire quand il était loin de Paris, et de confident, lui écrivant de longues lettres retentissantes, pleines de ses réflexions découragées et de l'écho de ses souffrances.

Enfin, il part pour Barèges, afin d'y suivre un traitement. La correspondance avec Mésengère continue. Il a besoin d'argent, lui mande de lui en envoyer. Mésengère use de l'intermédiaire du receveur général, qui doit compter la somme réclamée. Mécontentement de Louis qui ne veut pas se faire connaître à un fonctionnaire; renvoi de tous les papiers; lettres sur lettres très détaillées sur ses désirs. La correspondance est interminable, par suite de ces cachotteries méticuleuses. Chez lui, pour lui, tout prenait un air de mystère. Il se croyait surveillé, persécuté. Il n'était jamais heureux, ni tranquille. En ses demeures, les portes

étaient verrouillées, et dans chaque pièce une seule s'ouvrait, l'autre étant condamnée. Manie, ou déséquilibre d'esprit, il se persécutait lui-même.

Par goût, cependant, il visitait souvent, lorsqu'il était à Paris, un vieux philosophe, Urbain Domergue, membre de l'Institut, sorte de Diogène civilisé, chez qui se réunissaient Menneval, Arnault et le vieux Palissot. On s'y entretenait de littérature, de théâtre, de beaux-arts, et c'était une causerie pleine d'attraits pour ce malade imaginaire, qui s'était attaché à la culture des belles-lettres, composant de menues poésies et de jolies nouvelles que, par défiance, il ne montrait à personne.

Autant qu'il le pouvait, à cette époque, il se tenait à l'écart de la Malmaison. Lorsqu'il s'y trouvait, il se voyait aussitôt entouré des prévenances les plus affectueuses de Joséphine, qui avait résolu de lui faire épouser Hortense. Louis était loin de céder à ces avances. Il savait que pour Lucien pareilles manœuvres avaient été employées, et il n'était pas davantage ignorant des calomnies répandues, en sourdine, contre le Premier Consul, accusé d'avoir abusé de sa jeune belle-fille. Si bien qu'un matin, à l'insu de tout le monde, il s'esquive et rejoint son régiment qui allait à Ciudad-Rodrigo, à la suite du général Leclerc. En ses étapes, il s'arrête à Mont-de-Marsan, descend à l'hôtel de la préfecture, où les fonctionnaires briguent l'honneur de lui être présentés. Le président du tribunal, en sa présence, déplie un papier et commence un discours : « Jeune et vaillant héros !... » Louis, très opposé à ces simagrées, et sachant à quoi s'en tenir, prend texte de l'apostrophe, s'empare du papier du président et lui dit : « Je vois ce que c'est. Vous parlez pour

mon frère. Je lui rendrai compte de vos bons sentiments. Il vous en saura gré... » Et cette réplique mit fin aux présentations et aux discours, au grand regret des fonctionnaires, ahuris de l'incident.

Pas plus à Ciudad-Rodrigo qu'ailleurs, il ne se trouve satisfait. Après quelques mois, il revient à Paris. Rien n'a changé en lui. Il est toujours taciturne, angoissé d'inquiétudes sur sa santé qui lui échappe, parce qu'il se croit atteint mortellement. Sa pensée est plus malade que son corps. Napoléon disait de lui à Sainte-Hélène[1] : « Peut-être trouverait-on une atténuation au travers d'esprit de Louis, dans le cruel état de sa santé, l'âge où elle s'est dérangée, les circonstances atroces qui ont causé sa maladie, et qui ont influé sur son moral. Il faillit en mourir, et en a conservé toujours, depuis, de tristes infirmités. Il demeura à peu près perclus de tout un côté. »

Qu'importe ! Joséphine poursuivie par la crainte d'un divorce, n'ayant point d'enfant de Napoléon, espère rendre sa situation inexpugnable par le mariage de sa fille avec Louis, si Napoléon adopte l'enfant à venir. Joseph n'avait que des filles. Lucien était constamment en révolte. Le troisième lui semblait donc le mari désirable. Elle ne tenait pas compte de cette jeunesse flétrie avant l'âge, de ce caractère sombre et défiant, de ces yeux toujours éteints qu'aucune émotion ne pouvait ranimer. L'homme lui échappait. Elle était trop étourdie et trop absorbée par son ambition et ses propres desseins, pour voir au-delà de sa pensée. C'était, en elle, une idée fixe, qu'elle n'abandonnait plus. Elle attirait donc de toutes ses grâces séductrices, son jeune beau-frère à la Malmaison. Les fêtes y devin-

1. *Mémorial*, t. VII, p. 16.

rent très fréquentes. Il y eut un grand bal où Hortense, dans tout l'éclat de sa jeunesse, rieuse et folâtre, finit par prendre ce cœur d'homme, mort d'avance aux joies d'un mariage. Caprice très éphémère, amour d'une nuit, d'une heure peut-être !... Louis explique, en ses *Mémoires*, écrits en Hollande, comment il se laissa convaincre. Sa belle-sœur l'appela dans l'embrasure d'une fenêtre, lui montrant sa fille radieuse de beauté, d'élégance et de rires. Napoléon vint se joindre à sa femme. Et ainsi travaillé, sermonné, cajolé, il prononça le *oui* fatal, qui devait faire le tourment de sa vie. « C'est de là que datent ses malheurs, écrit-il, ses peines physiques et morales. Il était âgé de vingt-deux ans. Sa constitution s'était formée de bonne heure ; mais son esprit, son caractère, ne l'étaient pas entièrement. Il avait cette naïveté, cette extrême bonne foi, qui appartiennent essentiellement à l'enfance, résultat d'une éducation privée et du caractère grave et réfléchi d'un homme forcé de s'habituer à vivre en soi-même. Cette fâcheuse situation changea tout. Elle altéra sensiblement sa santé, sans qu'il s'en aperçût. Il n'eut plus de repos depuis lors. »

Il est certain qu'il fut malheureux et que sa jeune femme le fut autant que lui. Pendant les cérémonies du mariage, ils sentaient mutuellement, contre eux-mêmes, une répulsion qui les devait avertir de leur erreur. Et, pourtant, ils se laissent faire ; ils vont jusqu'au bout ; ils n'ont pas le courage de protester, ni d'échapper aux tristesses qui les attendent. Leur entourage est satisfait. Sur tous les visages la joie est empreinte. L'avenir sourit à tout le monde, excepté à eux. Ils cèdent, comme tous les jeunes gens à qui on a fait croire que, dans

l'union de deux existences, le temps parvient à mettre à l'unisson les deux cœurs.

Un jour, cependant, le Premier Consul a paru hésiter. Ce n'est plus Louis qu'il veut marier à Hortense, c'est Duroc. Il connaissait l'inclination du jeune aide de camp pour sa belle-fille, qui ne repoussait point cette adoration empressée, et qui, d'une oreille complaisante, écoutait les madrigaux de l'officier. Il entre, après son dîner, dans le cabinet où Bourrienne travaille, pensant y rencontrer l'amoureux. « Où est Duroc? dit-il à son secrétaire. — Il doit être à l'Opéra! — Dites-lui, lorsqu'il sera de retour, que je lui ai promis Hortense; il l'épousera. Mais je veux que ce soit au plus tard dans deux jours. Je lui donne cinq cent mille francs; je le nomme commandant de la huitième division militaire. Il partira le lendemain de son mariage, pour Toulon, avec sa femme, et nous vivrons séparés. Je ne veux pas de gendre chez moi. Comme je veux en finir, dites-moi, ce soir même, si cela lui convient. — Je ne le crois pas. — Eh bien! elle épousera Louis. — Le voudra-elle? — Il le faudra bien. » Duroc rentre. « Puisque c'est comme ça, mon cher ami, dit-il, il peut garder sa fille. Je vais voir les... » « Et, avec une indifférence que je ne puis m'expliquer, il prend son chapeau et s'en va[1]. »

L'anecdote est vraisemblable à l'égard de Napoléon. Elle l'est peu à l'égard de Duroc. Il aimait Hortense. Il lui écrivait des lettres que Bourrienne se chargeait de lui remettre, des lettres fort bien accueillies, quoique sans réponse. Il pouvait donc espérer une fin heureuse pour son amour. Et, tout

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. IV, p. 320.

d'un coup, parce que Napoléon veut supprimer les lenteurs des fiançailles, il se pique et se retire!... Un prétendant n'a point de ces caprices fantasques; loin de là, il devait être flatté de cette hâte. Il résulte, néanmoins, de cette page de Bourrienne, que Napoléon était aussi pressé que Joséphine de marier Louis et de marier Hortense, et c'est pourquoi il ne put se soustraire aux remords que lui causa ce mariage si mal assorti.

La meilleure excuse des deux fiancés est leur jeune âge, leur inexpérience de la vie, leur naïveté, écrit Louis Bonaparte. Ils n'osent pas; ils sont timides; et encore est-ce bien exact d'Hortense? Elle avait su résister à sa mère pour refuser le fils de Rewbell; pour refuser le jeune comte de Mun, qu'elle savait avoir aimé Mme de Staël, en Allemagne[1]. Dans l'abandon que fait Hortense de sa personne, il faut chercher une autre raison que la timidité. Elle sait qu'ils ne se conviennent pas. Mais elle sait aussi qu'ils vivront dans le rayonnement d'une cour brillante et joyeuse; qu'ils seront riches; qu'ils seront favorisés de l'affection de l'homme devant qui, déjà, l'Europe se replie, attentive. En outre, on lui a fait entendre que sur elle repose la perpétuité d'une grande race et l'hérédité du pouvoir dans la famille des Bonaparte. Comment ne se soumettrait-elle pas à des considérations si élevées, à une politique dont les intérêts sont si énormes? Assurément, Hortense eût pu se dégager de l'étreinte de sa mère. Elle a

1. Général Gourgaud, *Mémoires*, t. I, p. 498. Bonaparte disait à Gourgaud à Sainte-Hélène :

« Joséphine voulait marier Hortense avec M. de Gontaut-Biron ; mais la famille de celui-ci craignait que les terroristes ne reprissent le dessus, et comme alors ils étaient très animés contre moi, la famille Gontaut ne voulut pas risquer d'avoir de nouveau affaire à eux. »

plus d'empire sur Joséphine que Joséphine n'en a sur elle. Elle est bien maîtresse d'elle-même. En épousant Louis, elle suit le courant de son ambition. Et il suffit de considérer l'image de sa personne, aux estampes de la Bibliothèque nationale, pour comprendre, qu'en elle, domine toute la finesse d'une ambitieuse. Elle a le visage ovale, les lèvres minces, le nez épais et effilé à la pointe, et cet ensemble donne à son portrait la physionomie d'une personne très avisée, d'une jolie belette au museau pointu en quête d'une aventure. Loin de résister aux projets de sa mère, elle a dû s'y associer. Seulement, il s'est trouvé que son mari était soupçonneux, inquiet, bizarre, un de ces esprits qu'aucun autre ne peut asservir, quoi qu'on fasse; et ils seront toujours étrangers l'un à l'autre.

Napoléon les a installés en son petit hôtel de la rue Chantereine. C'est là qu'ils passeront leur lune de miel. Les fêtes du mariage ont été magnifiques. Mme de Montesson a donné sa première soirée de grande cérémonie, servie par des valets en livrées superbes; — ce que l'on n'avait pas vu depuis la Révolution. Hortense est très avenante, très empressée pour son mari. Elle veut s'emparer de son esprit et de son cœur. Aussitôt, ce jeune mari, devant qui elle coquette, s'effarouche de cet empressement amoureux. Il fait le renfrogné; il se recroqueville sur lui-même; il résiste à ces agaceries. « Elle s'essaye sur moi, disait-il, pour mieux me tromper ensuite. »

Et pourquoi ne penserait-il pas ainsi? Les Bonaparte, ses frères, déjà furieux du mariage de Napoléon avec une Beauharnais qu'ils n'ont pu mater, le sont bien davantage de ce mariage de Louis avec la fille de Joséphine. C'est dorénavant la su-

prématie assurée aux Beauharnais sur la famille corse; et les femmes de cette famille deviennent des ennemies, tandis que les frères, par leurs insinuations perfides, empoisonnent l'esprit du nouvel époux et le disposent à croire aux infamies dont les royalistes couvrent Napoléon.

Que fallait-il de plus à Louis pour le séparer de sa femme ?

Alors, les noces terminées, lorsque les deux époux s'abordent face à face, Louis se découvre dans toute l'horreur de son caractère : mystérieux, capricieux, ombrageux, despote, déclarant à sa femme que, dès ce jour, elle est toute aux Bonaparte et ne doit plus avoir de relations avec sa mère. Avec sa mère!... Ces mots indignent Hortense. Et pour quelles raisons ces ordres barbares? Que lui avait fait Joséphine, à lui? Rien. Mais il révèle, à ce moment, de point en point, tout ce qu'il sait de cette mère, sa vie besogneuse et dissipée, ses légèretés, ses liaisons, ses brouilleries, ses réconciliations avec ses amants. Ne se rappelle-t-elle pas, au surplus, la scène de la rue Chantereine, à la porte du général revenu d'Egypte? A-t-elle oublié que le général refusait d'ouvrir sa porte, et qu'il ne céda qu'aux supplications en larmes de Joséphine et de ses enfants? Si elle veut qu'il l'aime, elle doit se borner aux simples relations de convenances avec cette femme, et se défier de ses conseils qui ne peuvent être que détestables. Et de même de Napoléon? Ignore-t-elle les bruits infâmes qui ont couru et qui persistent toujours? Non, jamais, elle ne couchera sous le même toit que le Premier Consul. Telle est sa volonté!

Oh! l'atroce peine qui dut accabler le cœur de cette

jeune illusionnée, après ces révélations outrageantes ! A quel homme venait-elle d'associer sa vie ? Puisqu'il ne croyait à aucune vertu, comment lui inspirer confiance ? Entre ces deux cœurs, plus d'accord possible ! Et à qui se plaindre ? A sa mère !... Elle la respectait beaucoup trop. Elle l'aimait toujours, repoussant, avec colère, la terrible accusation qu'elle venait d'entendre. Elle renferma donc, en elle-même, son immense douleur. Sa vie était brisée à jamais ; sa vie, au milieu d'une solitude inquiète, d'une tristesse désolée et insurmontable, que rien ne pourrait dissiper, ni guérir. Son teint se flétrit ; ses joues se creusèrent. Elle n'eut désormais qu'une seule affection. « Je ne vis que de la vie de mon frère », disait-elle à Mme de Rémusat.

Cependant elle est, à cette époque, d'une pureté de mœurs qui exclut la possibilité d'une faute. Bourrienne et ceux qui ont vécu près du Premier Consul, les valets et les chambellans, les amis aussi bien que les ennemis, affirment qu'il n'y eut jamais, entre le beau-père et la belle-fille, le moindre signe qui pût donner créance à cette calomnie. Les éloges de Mme de Rémusat sont plus explicites encore. Elle loue la sévérité des principes de la jeune femme, la rigidité de sa morale. Hortense est stupéfaite d'apprendre, dit-elle, que les femmes obéissent à leurs caprices bien plus qu'à leurs passions, et que leurs faiblesses coupables ne s'accordent point avec les élans de leur cœur. Hortense n'osait pas même adresser la parole au mari de sa mère. Elle le redoutait, et, pour obtenir une faveur, c'était par l'entremise de Bourrienne qu'elle y arrivait. « Elle s'adressait à moi, dit-il, et lorsque j'éprouvais une résistance, je la nommais comme la solliciteuse[1]. »

1. Bourrienne, *Mémoires*, t. V, p. 277.

« La petite sotte, disait Bonaparte, pourquoi ne me « parle-t-elle pas? Cette enfant a donc peur de moi? » Et Bourrienne ajoute : « Napoléon n'a jamais eu, pour elle, qu'une véritable tendresse paternelle. Il l'aimait, depuis son mariage avec sa mère, comme il aurait aimé sa propre fille. » Ceux qui veulent absolument déconsidérer la mémoire de la jeune mariée objectent que le témoignage de Bourrienne est celui d'un amoureux. Il faisait l'agréable près d'Hortense ; il jouait au billard avec elle, en lui parlant de Duroc dont il lui remettait les lettres ; enfin, il la suivait à cheval quelquefois. Pouvait-il en médire?

Que de pauvres raisons !

Mais Louis croit à l'hérédité dans le vice. Il se dit que la fille de Joséphine suivra les errements de sa mère ; qu'un jour il rougira de l'inconduite de sa femme. Après quelques semaines de mariage, il disparaît. Il laisse Hortense enceinte, voyage, retourne dans le Midi et ne s'en occupe plus.

Délaissée par son mari, elle revint à la Malmaison, où elle séjourna tous les jours que sa mère y passa. Et elle savait si bien dissimuler les causes épouvantables de son chagrin[1] que Joséphine la croyait heureuse, et Mme Campan, son ancienne maîtresse de pension, aussi. Joséphine lui écrivait de Lyon : « Embrasse pour moi ton mari que j'aime à la folie. » Mme Campan vantait partout le joli petit ménage d'Hortense. Joli petit ménage, en effet! Constant, le valet de chambre de Napoléon, rapporte qu'il vit très souvent la jeune femme affligée, presque muette, au milieu de ses amies,

1. De Rémusat, t. I, p. 150.
(Ses peines) « elle s'y abandonna, sans oser se plaindre. Il fallut qu'elle fût sur le point de mourir pour qu'on les devinât. »

les yeux rougis par les larmes versées en secret, tandis que son mari se tenait à un bout du salon, inerte, taciturne, rigide, comme une statue de pierre, les yeux au plafond, sans se laisser toucher par la douleur de l'infortunée. On la croyait souffrante, parce qu'elle ne parlait jamais de sa peine ; et on la plaignait parce qu'elle était sympathique à tout le monde.

Oui, certes, elle plaisait avec son joli visage tout en dehors, pétillant de malice et de gaieté. Elle *plaisait impérativement*, écrit Mme d'Abrantès[1]. Sa chevelure blonde nimbait sa figure de reflets très doux et très tendres ; ses pieds étaient petits, bien faits ; ses mains très blanches, avec des ongles roses et bombés ; sa taille svelte, et elle paraissait grande, parce que son maintien était toujours de bonne tenue et très surveillé. Elle pinçait de la harpe ; elle peignait agréablement, dansait bien, jouait dans les comédies de salon les rôles d'amoureuse, d'une façon intelligente. Comment n'eût-elle pas eu beaucoup d'adorateurs? Constant, qui s'essaye à son portrait, ajoute à tous ces traits de physionomie qu'elle était beaucoup plus sérieuse que Joséphine, plus maîtresse d'elle-même, mais faible de caractère.

Depuis l'âge de douze ans, elle avait été internée au pensionnat de Mme Campan, avec Emilie de Beauharnais, sa cousine. Elles furent les deux premières élèves inscrites[2] chez cette dame, et elles

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 357.
2. Aubenas, *Vie de Joséphine*, t. II, p. 20.
« Il y eut ensuite Mlles Eglé et Adèle Auguié, nièces de Mme Campan, l'une devenue maréchale Ney, l'autre Mme de Broc ; Mlle Cochelet, devenue la lectrice et restée l'amie intime de la reine Hortense ; Mlle Anna Leclerc, sœur du général, beau-frère de Bonaparte, qui épousa le général Davout ;

passaient l'une et l'autre pour les meilleures. Mme Campan avait intérêt à grandir la personnalité d'Hortense, à se ménager sa bienveillance. Ce fut par elle, en effet, qu'elle eut les sœurs du Premier Consul à élever : Pauline, après son mariage avec le général Leclerc, parce qu'elle s'était mariée fort ignorante, et la petite Caroline, la dernière des sœurs de Napoléon. Les lettres de la vieille dame à son ancienne élève sont curieuses et contiennent des traits de mœurs qu'il ne faut point laisser perdre. L'une aux Tuileries : « Ne vous montrez jamais aux fenêtres. Faites mettre des rideaux de mousseline aux vitres pour l'hiver, et des canevas pour l'été. Les plus impudents muscadins viendront se promener sous vos fenêtres, après vous avoir vue

Zoé Talon, qui fut Mme du Cayla ; Athénaïs de Rochemont, mariée au général d'Arlincourt ; de Céré, devenue Mme Nicolaï ; Léontine de Noailles, fille du duc de Mouchy, qui épousa son parent Alfred de Noailles ; Sophie Marbois, depuis duchesse de Plaisance ; Anna Leblond, mariée au frère du général Duphot ; Mlles Clarke, de Lally-Tollendal, Félicité de Faudoas, duchesse de Rovigo ; Hervas, femme de Duroc ; les filles du comte de Valence, nièces de Mme de Genlis et devenues, l'une Mme de Celles, et l'autre, la maréchale Gérard ; Mlle Isabey, la fille du peintre, Mlle Victorine Victor, Nancy Mac-Donald ; Eugénie Hulot, devenue la générale Moreau ; enfin, Mlle Élisa Munroë, fille de celui qui devait être président de la République des Etats-Unis. »

Id., t. I, p. 266. Il faut dire ici la manière dont Mme Campan raconte elle-même la fondation de son pensionnat de Saint-Germain. « Un mois, dit-elle, après la chute de Robespierre, n'ayant plus rien au monde qu'un assignat de cinq cents livres, elle pensa qu'il fallait vivre et faire vivre une mère âgée de soixante-dix ans, son mari malade, son fils encore enfant et une partie de sa famille qui n'avait qu'elle pour toute ressource. Dès sa jeunesse, elle s'était senti la vocation de l'éducation. A Coubertin, entourée de ses nièces, les filles de Mme Auguié et de son autre sœur, Mme Pannelier, elle se plaisait, pendant que la Terreur s'épuisait à Paris, à surveiller et à diriger leurs études. La nécessité lui indiqua naturellement cette profession. Pour établir son pensionnat, elle choisit Saint-Germain, paisible, bien exposé avec son grand air et sa belle forêt. Elle s'associa une religieuse de l'Enfant-Jésus, arborant ainsi des principes depuis longtemps oubliés et persécutés. Celle-ci était uniquement chargée de l'enseignement de la religion. Mme Campan se réserva toutes les autres parties de l'éducation. N'ayant pas les moyens de faire imprimer son prospectus, elle en fit cent copies à la main, et les envoya aux personnes de sa connaissance qui avaient des filles à élever. Au début, elle n'avait que trois élèves. Au bout d'un an, elle en eut soixante ; bientôt après, cent. »

à quelques bals. » Une autre fois, elle lui dicte la distribution de ses heures : « Vivant à Paris, dans le tourbillon du monde, on ne peut disposer que de sa matinée. Mais tâchez d'obtenir qu'elle soit à vous. Levez-vous à neuf heures les jours ordinaires, et à onze heures les jours où l'on a dansé. Pour cela, il faudrait être couchée à minuit, et à deux heures les jours de bal. » Ailleurs, une autre recommandation qui marque bien le laisser-aller des mœurs de ce temps-là : « Embrassez bien tendrement ma chère Caroline [1] ; dites-lui bien que je lui demande en grâce de ne point donner des signes extérieurs de tendresse à son cher mari, quand elle est au spectacle avec lui. On doit un grand respect au public assemblé. » Mais Hortense, en bonne créole, ne répondait guère à ces lettres circonstanciées. Mme Campan se plaignait donc de ce silence : « Ne prenez pas cette mauvaise habitude des femmes du jour. Elles ne savent écrire que lorsqu'elles ont quelques parties de plaisir à arranger. » Aujourd'hui, ce n'est que pour leur toilette.

Aux yeux perspicaces de Napoléon, cette douleur muette d'Hortense ne passait point inaperçue et, connaissant Louis, les suites de ce mariage ne le surprirent pas. Il en demeura tout contrit. Lorsqu'il apercevait à la Malmaison la physionomie désolée de son innocente victime, il était saisi pour elle d'une immense pitié. Quoi faire pour corriger ce destin ? Et il est pour sa belle-fille d'une amabilité sans bornes. Il s'empresse de lui offrir, de lui donner ce qui peut lui plaire. Le petit hôtel de la rue

1. C'était de Caroline Bonaparte qu'elle parlait. Elle venait d'épouser le général Murat.

Chantereine est de modeste apparence, enfermé en de sombres murailles, point assez gai. Il achète pour le jeune ménage l'hôtel Dervieux[1], qui appartient au mari de Mlle Lange, M. Simon, un Belge. Hortense le trouvera agréable. Il y a, tout autour, un jardin étendu et de beaux ombrages. Quand elle ne sera pas à la Malmaison, elle y aura ses aises, plus qu'ailleurs.

Cependant la grossesse d'Hortense se développe. Louis est toujours absent. Le bruit se répand que la jeune femme est accouchée. Il faut démontrer le contraire. A un bal, à la Malmaison, Napoléon insiste pour que, malgré sa grossesse, elle participe à la danse. Elle résiste ; mais il revient, afin qu'il soit constaté par tout le monde que les bruits calomnieux contre elle n'ont point de fondement ; que sa grossesse est récente. Et pour que cette démonstration s'affirme davantage, Napoléon fait insérer une note dans le *Journal des Débats* où l'on parle de l'état intéressant de Mme Louis Bonaparte que

1. Frédéric Masson, *Bonaparte et sa famille*, t. II, p. 159.

« C'était l'hôtel de la Dervieux, de l'Opéra, une maison entre cour et jardin, avec un jardin, de plus d'un arpent qui va jusqu'à la rue Saint-Lazare, et qui, décoré de treilles et de statues, a des aspects ombreux de petit parc lointain. Et c'est la merveille, le pavillon élevé d'un étage sur le rez-de-chaussée, qui, sur la cour, montre en façade ses quatre colonnes engagées, qui, sur le jardin, s'arrondit pour un de ces précieux salons ou rotondes qui restent la trouvaille suprême des architectes du dernier siècle. Trois pièces pour la réception sur la grande façade, puis le jardin s'étendant encore à droite derrière les écuries, une salle à manger ajoutée, s'ouvrant sur un parterre qui semble en continuer la perspective... Sur les murs nus de stuc d'un seul ton s'engagent des colonnes minces chargées de blanches arabesques, interrompues à places réglées par des médaillons de couleur. Au-dessus des portes, bas-reliefs blancs, sur fonds soutenus aux plafonds plus chargés, compartiments à décors de stuc, encadrant des tableaux. Très peu de meubles ; presque pas. Plus un décor est important et rare, moins on doit en cacher. C'est ici le chef-d'œuvre de Bellanger, l'architecte, l'ancien amant de Sophie Arnould, qui s'employa si bien à décorer la maison, qu'il devint parfaitement amoureux de celle qui en était la maîtresse ; et, la Révolution survenant, comme il n'avait point de préjugés, il l'épousa. »

l'on a vue danser, quand même, à la dernière fête de la Malmaison.

Hortense continue à vivre seule près de sa mère ; si seule que les valets se trompent et l'appellent encore *mademoiselle*. Elle a cependant, sur l'ordre du Premier Consul, une action indépendante près de Joséphine. Dans les soirées de cérémonie, elle préside un cercle de dames, le groupe de ses amies, et une table de jeu séparée. Si elle a des ennemis dans la famille de son mari, elle a conservé, en sa société, des amis bienveillants qui ne l'abandonnent point, qui lui font cortège, et, devinant ses chagrins, l'estiment davantage pour sa persistance à cacher son malheur. Elle devient mère, et elle recueille, en sa maternité, quelque adoucissement à ses peines. Elle est tout à son enfant, son fils, qui a eu pour parrain le Premier Consul. Lui l'adore, cet enfant. Il veut en faire son héritier, maintenant qu'il est consul à vie et qu'il a le droit de désigner son successeur. Louis de se rebiffer contre cette détermination de son frère. Il a toujours l'esprit aigri par ses aînés; par Joseph, qui réclame pour lui d'être le premier désigné ; par Lucien qui fait ostentation de son indépendance et de son exil volontaire à Rome.

« Pourquoi faut-il donc, disait Louis à Napoléon[1], qne je cède à mon fils une part de votre succession ? Par où ai-je mérité d'être déshérité ? Quelle sera mon attitude quand cet enfant, devenu le vôtre, se trouvera dans une dignité très supérieure à la mienne, indépendant de moi, marchant immédiatement après vous, ne me regardant qu'avec inquiétude, ou peut-être même avec mépris ? Non, je n'y

1. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, t. II, p. 373.

consentirai jamais ; et plutôt que de renoncer à la royauté qui va entrer dans votre héritage, plutôt que de consentir à courber la tête devant mon fils, je quitterai la France, j'emmènerai Napoléon, et nous verrons si, tout publiquement, vous osez ravir un fils à son père. »

Et tellement était troublé son esprit, à l'égard de sa femme, qu'il en était arrivé à la faire espionner par ses domestiques. Pas une lettre ne lui était remise sans avoir été soumise préalablement à son mari. S'il eût pu l'empêcher de penser, il l'aurait fait, obsédé par son humeur acariâtre et son égoïsme qui exclut tout ce qui n'est pas lui. En ses *Mémoires*, il avoue que, pendant la durée du pouvoir de son frère, il vécut à peine quatre mois près de sa femme. Il en eut pourtant trois fils, et affirme qu'il les aimait beaucoup, autant que leur mère les pouvait aimer.

A Sainte-Hélène, parlant de sa famille comme si c'eût été outre-tombe, Napoléon a porté sur Louis et Hortense un jugement qui peut être définitif.

« Hortense, a-t-il dit, si bonne, si généreuse, si dévouée, n'est pas sans avoir eu quelque tort envers son mari. J'en dois convenir, en dehors de toute l'affection que je lui porte et du véritable attachement que je sais qu'elle a pour moi. Quelque bizarre, quelque insupportable que fût Louis, il l'aimait[1],

1. Mlle Ducrest (*Mémoires sur Joséphine*, t. I, p. 52) cite cette lettre de Joséphine à sa fille Hortense... « Ce que j'appris, il y a huit jours, me fit une peine cruelle ; ce que je vis hier la confirme et l'augmente. Pourquoi montrer à Louis cette répugnance ? Au lieu de la lui rendre encore plus déplaisante par des caprices, par des inégalités de caractère, que ne faites-vous des efforts pour la surmonter ? Mais il n'est pas aimable !... Tout est relatif. S'il ne l'est pas pour vous, il peut le paraître à d'autres, et toutes les femmes ne le voient pas à travers leur haine. Pour moi, qui y suis fort désintéressée, je crois le voir tel qu'il est, plus aimant qu'aimable, sans doute, mais c'est une grande et rare qualité : généreux, bienfaisant, sensible et bon père surtout. Si vous vouliez, il serait bon époux. Sa mélan-

et en pareil cas, avec d'aussi grands intérêts, toute femme doit toujours être maîtresse de se vaincre, avoir l'adresse d'aimer à son tour. Si elle eût su se contraindre, elle se serait épargné le chagrin de ses derniers procès; elle eût eu une vie plus heureuse, elle eût suivi son mari en Hollande et y serait demeurée. Louis n'eût point fui d'Amsterdam. Je ne me serais pas vu contraint de réunir son royaume, ce qui a contribué à m'affaiblir en Europe, et bien des choses se seraient passées différemment[1]. »

§ 4. — JÉROME BONAPARTE

SOMMAIRE. — Jérôme, adolescent lorsque Napoléon devient premier Consul, a pris les habitudes d'un jeune prince à Paris. — Ses escapades ; sa frivolité. — Pour assagir cette nature volage, Napoléon le fait embarquer avec l'amiral Gantheaume. — En Amérique, Jérôme épouse une jolie personne dont il est amoureux, Mlle Patterson. — Il la ramène en Europe, espérant faire ratifier son mariage par Napoléon, qui, au contraire, exige un divorce. — Jérôme ne revoit plus sa femme.

Jérôme, le dernier des frères de Napoléon, n'était qu'un petit jeune homme, au commencement du

colie, son goût pour l'étude et pour la retraite lui nuisent auprès de vous. Je vous demande si c'est lui qui a tort. Est-il obligé de réformer sa nature sur les circonstances? Qui lui aurait prédit sa fortune? Il n'a pas le courage de la soutenir, selon vous! Je crois que c'est une erreur. Mais il n'aura pas la force. Avec des inclinations casanières, un penchant invincible pour la retraite et pour l'étude, il se trouve déplacé dans le haut rang où il est parvenu. Vous voudriez qu'il ressemblât à son frère. Donnez-lui en surtout le tempérament Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que presque toute notre existence dépend de notre santé, et celle-ci de nos digestions. Que ce pauvre Louis digère mieux, et vous le trouverez plus aimable. Mais, tel qu'il est, ce n'est pas un motif pour le délaisser et pour lui faire éprouver le sentiment désobligeant qu'il vous inspire. Vous que j'ai vue si bonne, continuez à l'être précisément quand il le faut davantage. Prenez pitié d'un homme qui se trouve à plaindre de ce qui ferait le bonheur d'un autre, et avant de le condamner, relisez les lettres de Mme de Maintenon. Elle aussi gémissait de ses grandeurs et mouillait de ses pleurs un diadème qu'elle ne croyait pas fait pour son front. »

1. *Mémorial*, t. IV, p. 122.

Consulat. Il sortait de pension et vivait aux Tuileries, près de son aîné, comme un fils de famille, s'abandonnant à ses caprices, sans aucun souci de l'avenir. Les plaisirs avaient, pour lui, des tentations irrésistibles. Il était trop jeune, lorsque sa mère, émigrée de Corse, avait été réduite à la plus grande misère, et il lui semblait que les Tuileries avaient toujours été la demeure de ses ancêtres, qu'il était né grand seigneur, et que sa vie devait être pareille à celle d'un prince. Avait-il un désir, il n'hésitait point à le satisfaire. Passant un jour dans la rue Saint-Honoré, il aperçoit chez Biennais, à la devanture de l'étalage, un magnifique nécessaire dont toutes les pièces sont de l'or le plus fin Il l'achète seize mille francs, recommande de l'apporter aux Tuileries et de le faire payer par l'aide de camp de service. Duroc paye. Mais le soir, il dénonce ce paiement au premier Consul, qui se promet de tancer d'une belle façon le jeune dissipateur. Le lendemain, en effet, Napoléon le mande près de lui et l'interpelle au sujet de cette dépense. Malgré son air sévère et ses yeux fulgurants, sur le petit frère qui est devant lui, le petit frère ne se déconcerte pas et répond d'un ton dégagé : « Mais, oui, je l'ai acheté, ce nécessaire; car moi, je n'aime que les jolies choses. »

Cette désinvolture de précoce débauché plaisait à Joséphine, qui avait pour lui des indulgences incommensurables. Elle aimait à l'emmener à la Malmaison ; à le laisser jouer, courir et vagabonder dans le parc avec Hortense; puis à l'appeler aux salons au milieu de ses amies, ravies comme elle de taquiner ce jeune Bonaparte et de jouir de ses petites colères. Lui se plaisait à ces jeux féminins. Il comprenait fort bien qu'il intéressait toutes

ces jolies femmes; qu'il les amusait par ses rodomontades de jeune homme, ses reparties d'insouciance heureuse, et il y persévérait. Pendant la campagne de Marengo, Napoléon laissa Jérôme à la discrétion de Joséphine, et ces beaux mois de printemps et d'été, à la Malmaison, furent un temps de délices pour le bel étourdi qui se le rappelait toujours avec complaisance. A vivre ainsi près des femmes et en leur société, il avait acquis cette grâce, cette courtoisie, cette aménité, ce charme, qui le distinguèrent durant le cours de son existence. Nul ne savait mieux que lui parler aux belles dames, s'insinuer en leur confiance; leur dire des mots caressants, aimables, ceux qu'elles attendaient, ceux qui les pénétraient le plus intimement. Soit qu'il eût reçu ce don de naissance, ou qu'il l'eût gagné près de Joséphine, il était, de tous ses frères, le plus charmeur, le plus séduisant, le plus triomphant dans les salons.

A la fin, cette existence, décousue et trop efféminée, déplut à Napoléon qui résolut de faire de Jérôme un marin et de l'embarquer, sur un navire, avec un amiral, pour le mettre au fait de cette rude carrière. Jérôme résistait. Il voulait être aide de camp de son frère, ainsi que Louis l'avait été, ainsi qu'Eugène de Beauharnais. Quand Napoléon avait décidé d'une chose, il était difficile de regimber. « Vous, un aide de camp, blanc-bec! lui répondit son frère. Attendez qu'une balle vous ait traversé la figure. » Il fut confié à Gantheaume, avec lequel il accomplit sa première croisière.

Cette navigation ne changea point son caractère. C'était toujours le jeune écervelé, vaniteux et facile aux plaisirs, qu'on avait connu; prêt à s'emporter, et, comme un turbulent hussard, vidant

ses querelles sur le terrain avec ses amis. Son duel avec le jeune Davout est mémorable : au pistolet, jusqu'à ce que l'un des adversaires eût été atteint. Ce fut lui. Il reçut une balle dans le sternum. Elle s'y encastra, ne put être extraite : on la retrouva soixante ans plus tard, au moment de l'autopsie, après sa mort.

C'était lui, encore, qui arrivait à la table du Premier Consul, en bottes et en cravache, au retour d'une promenade, ce qui déchaînait la colère de son frère, si attaché au respect de la forme et au maintien de la discipline. Bourrienne dit, en ses *Mémoires*, que Napoléon, si bienveillant qu'il fût pour sa famille, et toujours disposé à pardonner à ses frères, ne manquait jamais de qualifier le jeune marin de « petit polisson ». L'autre, au surplus, avait une outrecuidance excessive, et parce qu'il avait navigué quelques mois, il affectait un ton d'autorité insupportable, toutes les fois que, devant lui, on discutait sur les choses de la marine. « Vous êtes un tas de sots, disait-il à ses interlocuteurs. Vous vous figurez qne vous pouvez parler de la mer, alors que toute votre vie s'est passée bien assise sur un fauteuil. »

Il s'embarqua, de nouveau, pour une seconde croisière, se rendit aux Antilles, et, de là, en Amérique, où, malgré l'opposition sourde du consul de France, pour empêcher une escapade inconsidérée, il réussit à épouser une jeune Américaine d'origine irlandaise, Elisabeth Patterson, de Baltimore, dont il était devenu amoureux.

Elle était d'une beauté rare, brune aux traits fins, spirituelle et tendre, ambitieuse aussi, aimant mieux, disait-elle, n'être que durant une journée

l'épouse d'un Bonaparte, frère du premier Consul, que celle d'un autre durant toute sa vie. Et elle se fiait à sa beauté, et à l'empire qu'elle prendrait sur son impatient adorateur, pour rester toujours Mme Bonaparte. Elle se fit aimer certainement et sut s'attacher son premier mari. Mais son rêve fut vite déçu. A son voyage en Europe, elle connut l'envers du bonheur. Jérôme fut perdu pour elle. Il devait la rejoindre après une visite au Premier Consul. Il ne revint jamais. Napoléon avait brisé sa résistance. Jérôme n'avait pas eu le courage moral de Lucien. Il consentit au divorce qu'exigeait son frère, devenu chef de famille ; et, pour la première fois, Napoléon éprouva la satisfaction d'être obéi par l'un des siens.

CHAPITRE III

LES SŒURS DE BONAPARTE

§ Ier. — ÉLISA BONAPARTE

SOMMAIRE. — Mariage d'Elisa avec Félix Bacciochi. — Misère du ménage. — Elisa reçoit de Napoléon une dot de trente mille francs. — Napoléon, devenu premier consul, Bacciochi est nommé sénateur. — Caractère d'Elisa. — Son portrait. — Parmi ses favoris, Fontanes est le préféré. — Son influence sur Chateaubriand. — Elle affecte de protéger les hommes de lettres et les artistes. — Jugement de Napoléon sur elle.

Autant que leurs frères, les sœurs de Napoléon furent vicieuses, emportées en leurs exigences et leurs passions. Des trois, Elisa, l'aînée, fut la plus maltraitée du destin. Moins belle que Pauline et que Caroline, elle dut se contenter, pour mari, d'un obscur capitaine, Félix Bacciochi, un Corse, qui habitait Marseille, dans la même maison que la famille Bonaparte. On le disait fils d'un marqueur de billard, et lui-même, jadis, tailleur de « trente et un ». Ce ménage commença donc dans l'indigence, et il fallut les subsides du général de l'armée de l'Italie, que l'on avertit après le mariage seulement, pour mettre un peu à l'aise, la vie de ces deux époux. Napoléon leur donna trente mille francs et après avoir fait obtenir de l'avancement à son

incapable beau-frère, il ne le perdit jamais de vue. A mesure qu'il s'élevait lui-même, augmentant son pouvoir, il élevait aussi l'inutile Bacciochi dont il fit, à la fin, un sénateur, quand il fut consul à vie, après lui avoir fait présider le collège électoral des Ardennes. Il l'avait emmené avec lui, en Egypte; il l'avait envoyé en Corse, ensuite, commander le fort de Bastia; puis à Sedan; et Lucien l'enrôla comme secrétaire, en son ambassade d'Espagne. Elisa se trouvait ainsi débarrassée de ce mari gênant devant ses amis, une pléiade d'écrivains déjà célèbres dont elle s'était fait la muse inspiratrice.

Sa première jeunesse s'écoula au pensionnat de Saint-Cyr où elle avait été admise par la protection du marquis de Marbeuf, comme ses frères, Napoléon et Lucien, avaient été reçus à Autun et à Brienne, toujours par la même influence. Saint-Cyr fermé après la déchéance de Louis XVI, Napoléon, alors en congé, la ramena dans sa famille. De ses études en ce pensionnat renommé, de ses conversations avec son frère Lucien, dont le caractère et l'esprit lui étaient sympathiques, elle avait gardé un grand respect pour la littérature française qu'elle aimait et qu'elle favorisa, dès qu'elle devint puissante, près du Premier Consul.

Presque toujours séparée de son mari, elle vivait dans la maison de Lucien où elle agissait en maîtresse, recevant les philosophes, les poètes, les artistes, et, pour eux seuls, se montrant courtoise, aimable, généreuse, elle que Mme d'Abrantès appelle la femme « la plus désagréablement pointue » qu'elle eût connue. Après la mort de Christine Boyer, lorsque Mme Jouberthou fut entrée chez Lucien et s'y fut installée en conquérante, à ce moment-là seulement, Elisa se sépara de son frère qu'elle ado-

rait et dont elle embrassait toutes les résolutions. Avec lui, elle s'était liguée contre Joséphine, contre tous les Beauharnais du reste ; contre Fouché, enfin, qu'elle savait le partisan de sa belle-sœur. Et Fouché lui reproche, en ses *Mémoires*, de n'avoir pas peu contribué à sa déchéance du ministère de la police, de concert avec Joseph et Lucien.

Ses ennemis la disent laide, grande, maigre, d'une maigreur pitoyable et d'une physionomie revêche. Ses amis ne vantent point sa beauté, mais exaltent son esprit, son intelligence, sa perspicacité politique, sa ferme volonté. Chez les uns, on dit qu'elle ressemble de visage beaucoup à son frère Napoléon ; chez d'autres, qu'elle est le portrait de Lucien. A dire le vrai, tous les Bonaparte se ressemblent entre eux. Jamais on ne vit les enfants d'une même mère porter à ce point l'empreinte distinctive de leur origine. Elle était brune, très brune, avec une magnifique chevelure, des yeux forts, éclairant un visage très expressif et très mobile. Une petite toile du musée de Versailles ne donne point d'elle l'impression ressentie par ses contemporains. Elle n'y est pas jolie ; mais le profil que l'on voit ne dénonce point la femme passionnée et violente, dissolue même, que l'on a voulu dépeindre. Elle eut cependant des amants. On a cité leurs noms : Hainguerlot, le banquier, en première ligne, et Fontanes, surtout, dont elle ne se séparait point ; et plus tard, en Toscane qu'elle gouvernait, des magistrats et des chambellans, et de simples valets suisses, par qui elle se faisait porter.

Il y a certainement outrance de calomnies. Fontanes reste le seul, le moins discutable, louangeur

jusqu'à l'hyperbole, adorateur d'une grâce qui n'existait pas. Sans cette femme, il eût été perdu dans la foule des écrivains de l'époque, moins célèbre que d'autres qui avaient plus de talent. Il savait les compliments qu'il fallait émettre, les qualités qu'il fallait enguirlander, et il plaisait ainsi. Il fut député, ensuite président du Corps législatif, par la protection d'Elisa. Il eut, en outre de son traitement, cinq mille francs par mois, sur la cassette privée du Premier Consul, grâce toujours à cette amante dont il comblait les désirs persécuteurs, sans jamais se lasser.

Alors, par l'entremise de Fontanes, le jeune René de Chateaubriand fut admis également à faire sa cour à la puissante personne. En retour, elle le fit envoyer à Rome, comme secrétaire du cardinal Fesch, ambassadeur près le Saint-Siège; elle se chargea de remettre au Gouvernement consulaire le mémoire où le secrétaire dénigrait les errements de son chef et dénonçait sa sottise; elle paya la voiture du jeune attaché et lui fournit les fonds nécessaires aux œuvres qu'il livrait à l'impression; elle le maintint à Rome, malgré son aventure avec Mme de Beaumont, que le poète avait su idéaliser, comme une tendre amoureuse, tandis qu'elle ne possédait aucune de ces éminentes qualités, demandant tout ou rien, a dit un contemporain; elle, enfin, Elisa, après l'esclandre de l'écrivain contre le Premier Consul au sujet du duc d'Enghien, lui épargna les suites de sa lettre insolente, rendue publique.

Elle se croyait des qualités d'artiste, une intelligence d'homme de lettres. Ainsi que Lucien, elle jouait les tragédies de Corneille et de Voltaire,

avec un accent corse, il est vrai, dont Bonaparte se moquait, disant que jamais on n'avait si outrageusement offensé la langue française. Elle n'en continuait pas moins à se montrer en public, à présider des sociétés littéraires, à poser pour la grande dame protectrice des lettres et des arts. C'était, au surplus, la qualification que lui donnait Chateaubriand, assez bien payé pour lâcher ces grands mots. Mme d'Abrantès rapporte qu'elle s'affublait alors d'un costume de circonstance. « Elle était coiffée, dit-elle, avec un voile de mousseline brodée, en soie de toutes couleurs brochée d'or, tortillé autour de sa tête; et puis une guirlande de laurier à la manière de Pétrarque et de Dante, juchée ladessus. Une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue par dessous ; peu ou, je crois, point de mouches et, par dessus tout cela, un immense châle en manière de manteau[1]. » Le vêtement d'une muse ou d'une *Corinne*, d'un goût tapageur, d'un goût « cabotin », dirait-on aujourd'hui ; un peu celui de tous les Bonaparte, qui furent de grands comédiens.

« Dès son enfance, a dit Napoléon à Sainte-Hélène[2] Elisa fut fière, indépendante. Elle tenait tête à chacun de nous. Elle avait de l'esprit, une activité prodigieuse. » Bien plus que ses sœurs, enfin, elle sut se maîtriser ; et tandis que les deux autres se livraient à toute la fougue de leurs émotions, elle se contenait, hautaine et sèche, ne laissant rien percer des évolutions de son âme. Dans un dîner à Saint-Cloud, quelques jours après la proclamation de l'Empire, alors que les titres et les qualifications

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 323.
2. Antomarchi, t. I, p. 415.

de chacun étaient soigneusement reconnus par Napoléon, devant l'assistance, les sœurs du nouvel empereur étaient exaspérées d'entendre qualifier de « princesse » la femme de Louis, Hortense de Beauharnais. Une Beauharnais, princesse !... Et elles, femmes du sénateur Bacciochi ou du maréchal Murat, ne recevaient aucun titre, ni aucune place de faveur! Caroline, la plus jeune, eut la plus intense attaque de nerfs; Élisa demeura plus méprisante, plus fière que jamais, cassante et inabordable. Mme de Rémusat, qui raconte l'anecdote, insinue que la comédie atteignit le sommet du ridicule, si bien que Napoléon ne put s'empêcher de penser tout haut : « En vérité, Mesdames, on dirait que je vous ai frustrées de la succession du feu roi, notre père[1]. »

1. *Paris. Saint-Cloud et les départements* (publié sous la Restauration). p. 395 :

« La princesse Élisa, quel que fût son désir de se faire aimer des peuples qu'elle gouvernait, n'avait pu y parvenir. Vainement, elle rassemblait au Conservatoire de Lucques les filles des principaux Toscans, leur faisait donner une éducation philosophique et les mariait au hasard avec les jeunes gens employés dans l'Étrurie. Vainement encore cherchait-elle à prendre un air populaire, un ton de bonté ; elle ne parvenait point à son but. Le désordre de sa conduite privée, le faste insolent de sa cour, la dissolution dont elle était environnée, l'impiété qu'elle affichait, quoique son frère lui eût recommandé d'affecter une vie religieuse pour mieux en imposer, tout se réunissait pour mieux éloigner d'elle le cœur de ceux qu'elle disait ses sujets. Tantôt on apprenait que deux valets de pied, grands et robustes Allemands, se relayaient pour porter sur leurs épaules Son Altesse dans ses courses, aux environs de Florence; qu'ensuite... On citait un magistrat supérieur, renvoyé de la Toscane par ordre de Napoléon, comme donnant de justes motifs de jalousie à son auguste beau-frère, Félix Bacciochi. La princesse ne traversait la place immense de Livourne, pour se rendre de son palais à la cathédrale, qu'en foulant un superbe tapis de velours rouge, brodé d'or, imitant ainsi le faste asiatique; entourée d'une foule de chambellans qui, par la magnificence de leur costume, croyaient couvrir la bassesse de leur fonction; de dames distinguées par leur naissance et leur fortune qu'elle assujettissait aux plus vils emplois, de pages, d'écuyers, d'officiers de tous grades; enfin, avec une pompe qui contrastait singulièrement avec sa vie passée, et qui inspirait la pitié, alors qu'on venait à comparer la fille de l'obscur bourgeois d'Ajaccio au grand Léopold, si simple et si aimé. »

§ 2. — PAULINE BONAPARTE

SOMMAIRE. — Son enfance. — Son caractère étourdi et ses amours avec Fréron. — Napoléon la mande en Italie et lui fait épouser le général Leclerc. — Sa coquetterie ; sa passion pour la toilette. — Leclerc est envoyé à Saint-Domingue, afin de soumettre les noirs révoltés contre la France. — Vie de Pauline à Saint-Domingue : toujours futile, toujours étourdie. — Mort de Leclerc. — Retour de Pauline en France, avec son fils Dermide et les dépouilles mortelles de son mari. — Funérailles magnifiques faites au beau-frère du Premier Consul. — Pauline, veuve, s'ennuie. — Elle achète l'hôtel du duc de Charost. — Son mariage avec le prince Camille Borghèse. — Ses toilettes de noces. — Elle part pour Rome avec son mari. — Sa visite au pape Pie VII. — Pauline ne peut se passer de Paris. — Elle y veut revenir. — Napoléon s'y oppose. — Cependant le jeune Dermide étant mort, le Premier Consul consent à la recevoir à Paris.

Pauline souleva plus de critiques sur ses mœurs, et néanmoins, à cause de sa beauté, réunit plus d'admirateurs bienveillants. Sa beauté fut son excuse. Ses contemporains ne lui marchandent point les éloges; et Canova, qui a fait d'elle sa statue en marbre, a laissé un chef-d'œuvre.

Enfant, elle gaminait, voltigeait, folâtrait, attirant autour d'elle le rire et les baisers. Elle n'avait aucune peine, aucun souci, prenait le temps comme il venait, s'abandonnant à tous ses instincts, aux mauvais comme aux bons, ne sachant point résister à un désir, ni obéir à aucun ordre. Elle ne fit jamais que ce qui lui plut, même à l'encontre de Napoléon, à qui elle ne cédait que par sympathie, par vanité, tenant à ce qu'on sût qu'elle n'était point impunément la sœur du Premier Consul, et qu'elle aussi pouvait être héroïque. Avant de résider à Marseille, en venant de Corse, sa mère avait habité, à Antibes, une maison près de laquelle

s'étendaient de nombreux vergers; et Pauline, plus d'une fois, s'était échappée jusqu'aux vergers voisins, pour y dérober des fruits. La misère de cette famille étant extrême, les jeunes filles allaient au marché faire les provisions du ménage, et sur leur chemin elles rencontraient beaucoup d'amoureux guettant une œillade ou une promesse; ce qui, sans doute, a fait dire à Barras que les filles de Mme Lætitia avaient mis aux enchères leurs charmes naissants. Barras a trouvé des échos chez les pamphlétaires de la Restauration. Aucun n'apporte la preuve de ses assertions. Il est certain, toutefois, que Pauline, plus jolie qu'Elisa, fut aimée d'un fabricant de savons, Billon, homme riche qui l'aurait épousée si sa mère eût consenti au mariage. Sa mère ne consentit pas. Pauline accepta cette décision. Il en fut autrement au sujet de Fréron, commissaire envoyé par le Directoire à Marseille, qui, s'étant épris d'elle, sut faire éclore l'amour de la belle jeune fille. Les lettres des deux amoureux sont significatives. Fréron, quoique père de trois enfants, avec une danseuse de l'Opéra, aurait accompli toutes les folies afin d'obtenir Pauline en mariage, car Pauline lui jurait un amour éternel, en termes les plus tendres. Le général Bonaparte s'opposa au mariage, et Pauline fit le sacrifice de son amour, sur l'ordre de son frère.

Tout le monde comprit bientôt qu'il fallait la marier. L'abbé Fesch la conduisit en Italie, à Mombello, où Napoléon lui avait réservé, pour mari, le général Leclerc. Celui-ci en était amoureux, comme tous ceux qui l'avaient vue plusieurs fois et avaient pu causer avec elle. Ce mariage fut donc très vite conclu, et aussitôt célébré. Napoléon estimait le général Leclerc, et, à Sainte-Hélène, il a dicté sur

lui un jugement qui le rendra immortel. Il le vante comme un officier de grand mérite, et, en outre, comme un administrateur très distingué, un homme de cabinet, les deux qualités qu'il s'attribuait à lui-même.

Leclerc s'était toujours efforcé de copier son illustre beau-frère. De taille et de corpulence presque semblables à celles du général Bonaparte; de figure maigre et anguleuse, comme lui, à cette époque, il tâchait d'accentuer cette ressemblance, en s'habillant de la même façon, portant le même petit chapeau, la même redingote grise, marchant les mains derrière le dos, simulant les poses et les gestes de son modèle, poursuivant jusqu'à l'expression de la physionomie, jusqu'à la fixité du regard, jusqu'au sourire et au mouvement des lèvres du grand homme. Le général Thiébault, à ces remarques, ajoute que le regard de Napoléon ne se pouvait imiter, étant d'une acuité si terrible qu'il blessa, jusqu'à en mourir, ceux qui le provoquèrent[1]. Leclerc n'eut jamais ni cette puissance de vision, ni ce jet fluide de volonté. Quant à l'écriture, il aurait bien voulu l'imiter aussi; mais l'écriture, c'est l'homme, dit Thiébault, et quel homme, en ce siècle, fut semblable à Napoléon ? Est-ce pour cette quasi-ressemblance que Pauline, dont le cœur était à peine délivré de l'amour de Fréron, accueillit, si délibérément, ce nouvel adorateur ? Elle consentit à tout, même à entrer au pensionnat de Mme Campan, afin d'y achever son instruction, pendant que son mari commandait les armées que lui avait confiées le Premier Consul.

Lorsqu'elle sortit du pensionnat et fut présentée

1. Général Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 201.

à la société nouvelle qui dominait à Paris, elle produisit sur toutes les femmes une sensation très vive, et sa beauté excita de grandes jalousies. On épia ses mots et ses gestes ; on détailla sa personne et ses toilettes. Ses toilettes étaient irréprochables, séduisantes, de grand luxe, et, dans ces atours, sa beauté acquérait une splendeur irrésistible. Mais un tout petit défaut en sa personne suffit à lui causer, un jour, le chagrin le plus amer. Elle avait été invitée à un bal chez Mme de Permon, et, parée d'une toilette éblouissante, s'harmonisant à la nuance de ses cheveux, elle s'était retirée en un petit salon où elle jouissait, en silence, de l'admiration qu'elle avait soulevée. Mme de Contades, une des élégantes du Directoire, qui le fut également du Consulat[1], en était jalouse et cherchait par où elle pourrait attaquer cette rivale qui lui enlevait l'attention des hommes. Elle prit le bras de l'un de ses amis, entra dans le petit salon avec lui, et, regardant Pauline nonchalamment étendue sur un siège, elle dit à voix assez haute pour être entendue : « C'est dommage ; toute cette beauté est gâtée par les oreilles. » Pauline avait des oreilles fort laides : un cartilage nacré, luisant et sans couleur, plat et manquant d'ourlet tout autour, bizarrement attaché au crâne. Elle fut donc cruellement blessée de

1. Sur Mme de Contades, Mme d'Abrantès (*Mémoires*, t. II, p. 21), écrit :

« La première fois qu'on voyait Mme de Contades, elle frappait vivement. Cependant elle n'avait pas une beauté remarquable. Mais tout en elle était fantastique. Son regard, son rare sourire, avaient une expression que je n'ai jamais vue qu'à elle et à une autre femme. Elle n'était pas mélancolique. Il s'en fallait certes de beaucoup. Et pourtant on n'aurait pas osé rire dans la chambre où elle se trouvait, si elle-même n'en avait donné l'exemple. En tout elle commandait les impressions, et lorsque sa tête couronnée de sa belle chevelure noire se tournait vers vous avec un air de déesse et qu'elle donnait un regard, ce regard commandait, il fallait obéir. (On la nommait *Mérote*.)

cette remarque, elle qui ne vivait que pour faire admirer sa beauté. Elle quitta le bal, troublée et pleurante.

Elle était si vaine de cette beauté que, revenue d'Italie après son mariage avec le prince Borghèse, lorsqu'elle abandonnait sa personne à ses femmes de chambre pour être habillée, elle laissait venir à elle ses dames de compagnie, et, pendant qu'on lui préparait sa chemise, elle se promenait nue devant toutes de façon à montrer la perfection de ses formes corporelles, et avec une parfaite impudeur : « avec la même aisance, dit Constant, que si elle eût été totalement vêtue[1]. »

Cette vie de Paris l'absorbait. La coquetterie dominait toutes ses actions, et une intrigue d'amour s'était nouée avec Lafon, l'acteur éminent du Théâtre-Français. Quand il remplissait un rôle dans une pièce, Pauline, accompagnée de sa plus jeune sœur Caroline, ne manquait pas d'assister au spectacle, et elle n'avait d'yeux que pour l'homme aimé, à qui elle s'était donnée avec cette fougue méridionale dont Fréron avait eu la primeur. Le tragédien, en retour, ne jouait que pour elle, tourné du côté de la loge où les deux yeux de Pauline l'attiraient. Lorsqu'on apprit qu'elle suivrait son mari à Saint-Domingue, Mlle Duchesnois s'écria : « Lafon ne s'en consolera pas. Il est capable d'en mourir. » Lafon n'en mourut point. Pauline pas davantage. Ces grandes tensions de nerfs, en ces amours si expansifs, s'affaissent tout d'un coup.

Napoléon, en effet, envoyait le général Leclerc en la grande île révoltée, autant pour ses talents militaires que pour ses qualités d'administrateur,

1. Constant, *Mémoires*, t. III, p. 200.

et pour lui donner l'occasion de s'enrichir. Il s'épargnait ainsi le soin de pourvoir à sa fortune. Pauline, tout d'abord, poussa les hauts cris, annonça fermement qu'elle n'irait jamais en un pays de sauvages et de serpents, où il n'y avait point de société, point de plaisirs, point de bals, point de toilettes à montrer. Son frère l'avertit qu'il la forcerait à partir, dût-il la faire porter sur le navire de l'amiral. Puis il la prit par la vanité, lui faisant comprendre qu'elle vivrait là-bas comme une reine, ainsi que Joséphine à Paris. Elle régnerait sur les noirs, en souveraine.

La jeune femme, très ébranlée déjà par la volonté absolue de son frère, se laissa convaincre. Elle chercha aussitôt à recruter des amies qui l'accompagneraient. Une conversation avec la duchesse d'Abrantès, pleine de détails précis, dénonce, d'une façon saisissante, l'esprit « gavroche », insouciant et futile de cette jeune sœur de Napoléon. Mme Junot lui disait qu'elle serait divinement jolie sous le costume créole. « Tu crois donc, reprit-elle, que je serai jolie, plus jolie que je ne le suis, avec un madras, mis à la créole, un petit corset, une jupe de mousseline rayée? » — Et il faut avoir vu, reprend Mme Junot, les yeux, l'expression sérieuse, interrogante du regard, la physionomie réfléchie, pour se représenter ce qu'était Mme Leclerc, oubliant qu'elle partait pour un pays où elle croyait être croquée, parce que je lui offrais une image de toilette nouvelle[1]. » Elle insistait, ce jour-là, pour décider Mme Junot à la suivre: « Nous donnerons des bals, disait-elle; nous ferons des parties dans les belles montagnes. » Elle oubliait déjà les serpents et les

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. IV, p. 243.

sauvages... « Junot sera commandant de la ville capitale. Comment l'appelle-t-on ? Je dirai à Leclerc que je veux qu'il donne une fête tous les jours. Et puis nous emmènerons Mme Permon. » — « Et, tout en parlant ainsi, elle me pinçait le nez, me tirait les oreilles, parce qu'elle voulait singer son frère et qu'elle trouvait que ces manières avaient une façon dégagée, ayant un air royal. Et puis, une autre fois, elle me donnait une assez forte tape sur le ventre. »

A Saint-Domingue, sa vie fut bien celle que son caractère annonçait. Tandis que les soldats luttaient héroïquement contre les nègres révoltés, et s'efforçaient de rétablir, parmi les noirs, la souveraineté de la France, Pauline ne pensait qu'aux plaisirs, à ses expéditions de confitures et de fruits à sa famille. Soudain éclata le terrible fléau des blancs dans les pays chauds, la fièvre jaune, qui anéantit l'armée française. Leclerc voulut que sa femme partît. Elle s'y refusa, se montra courageuse, brave contre la maladie. « Je resterai, dit-elle. Ne suis-je pas la sœur du général Bonaparte ? Que d'autres s'en aillent ! moi, je ne crains rien. » Et finalement elle demeura, ne changea point sa vie, persévéra dans ses envois de confitures et l'organisation de ses fêtes, tandis que les soldats encombrant les hôpitaux mouraient par centaines. Le général Leclerc, à la fin, s'alita, et peu de jours après mourut. C'était le 2 novembre 1802.

Cette mort excita chez Pauline une douleur bruyante. Elle parut accablée, sacrifia sa belle chevelure qu'elle voulut placer sur la figure de son mari, dont le corps, embaumé à la manière égyptienne et entouré de bandelettes, fut placé en un cercueil

magnifique. Le cœur du général fut mis à part, en une boîte de plomb, et déposé ensuite en une urne d'or avec cette inscription :

Paulette Bonaparte, mariée au général Leclerc, le 20 prairial an V, a enfermé dans cette urne, son amour, auprès du cœur de son époux, dont elle avait partagé les dangers et la gloire. Son fils ne recueillera pas ce cher et triste héritage de son père, sans recueillir celui de ses vertus.

On a parlé de la vie dissolue de Pauline à Saint-Domingue, de ses amours avec un général des noirs, Christophe, qu'elle fatiguait sur des lits de roses. Qu'en sait-on ? Elle revint, très faible, à la vérité, se tenant à peine debout, se faisant presque toujours porter pour un déplacement. Elle était malade ; mais cette maladie n'est point celle que l'on suppose, une suite plutôt de sa maternité mal soignée, et de ses imprudences de coquette.

Le vaisseau le *Swiftsure* ramena en France Pauline et le cercueil. La traversée fut longue et pénible pour la jeune veuve qui, dominée par son chagrin, ne pensait point alors à de nouvelles amourettes avec le général Humbert, passager, dit-on, sur le même vaisseau. Lorsque le *Swiftsure* fut en rade de Toulon, Pauline trouva Lauriston, aide de camp du Premier Consul, qui l'y attendait. Napoléon avait résolu de rendre de grands honneurs aux restes de son beau-frère. Le cercueil fut conduit, de ville en ville, pompeusement. Les troupes l'accompagnèrent d'étape en étape. Mais les cérémonies officielles n'eurent point d'écho dans le peuple. On regarda passer, sans émoi, ce cortège imposant. Leclerc était oublié. Les affaires publiques, la gloire du Premier Consul, la paix avec l'Angleterre, détournaient l'attention de ce deuil qui resta officiel.

Le corps fut transporté à Montgobert, près Soissons, au château de la famille Leclerc, où devait lui être élevé un mausolée. Napoléon tâcha, cependant, de réagir contre cette indifférence. Il fit placer, dans les galeries de Fontainebleau, le portrait en pied du général, et sa statue au Panthéon.

Le cercueil était lourd. Les ennemis de Bonaparte répandirent le bruit que Pauline y avait enfoui des trésors considérables, sept millions rapportés de Saint-Domingue. Que lui importent ces calomnies ! Elle est chez son frère Joseph, à l'hôtel Marbœuf, faubourg Saint-Honoré. On lui a donné la tutelle de son fils Dermide, et elle est satisfaite de se retrouver à Paris, surtout de savoir que le noir « lui va bien ». C'est déjà une consolation. Bientôt sa douleur s'apaise. Le mouvement de Paris, les échos mondains réveillent sa coquetterie. La retraite commence à lui peser. Elle s'ennuie. Livrée au désœuvrement, à l'inertie, au ressassement des mêmes idées, elle se lasse d'être chez Joseph ; elle regrette sa liberté. Elle voudrait avoir un chez-soi, une demeure particulière, qu'elle organiserait et meublerait à son caprice. Non loin de l'hôtel de Joseph se trouve celui du duc de Charost, sur lequel elle a jeté son dévolu. Quoiqu'il ne soit point à vendre, elle arrive pourtant à se le faire céder, et, du jour où elle en devient propriétaire, elle s'empresse d'en prendre possession et de commander les meubles au grand ébéniste Jacob. Il lui faut ensuite une voiture, des chevaux, le tout à l'heure dite. Du matin au soir, elle n'est plus satisfaite. Ses idées ont varié. Et, ancrée à son nouveau caprice, elle discute avec ses fournisseurs, ne voulant point abandonner sa fantaisie naissante. D'ailleurs, ces disputes d'affaires fouettent son humeur,

la tiennent en alerte. Elle avait besoin de cette agitation pour tempérer l'irritation et l'effervescence de ses nerfs.

Napoléon déplorait toute cette ébullition fébrile. Il aurait voulu la remarier à Metzi, le grand seigneur qui présidait, sous sa direction, à la république italienne. Metzi, plus que quinquagénaire, déclina cet honneur. Pauline commençait, au surplus, à reprendre pied dans la vie parisienne. Elle faisait parler d'elle et du jeune colonel de Canonville qu'elle avait affolé, du ministre Decrès qu'elle avait asservi. Encore une fois, il était temps de faire cesser son veuvage. Et comment ?

Heureusement, on annonça l'arrivée du prince Camille Borghèse, beau garçon très brun, vigoureusement bâti, aux yeux charbonnés, à la mine fière. Il venait de Rome, où sa famille occupait un rang très élevé parmi la vieille aristocratie ; et ses amis de Paris, le duc de Santa-Croce et Angiolini, deux Italiens très répandus dans les salons, pensèrent tout de suite à le présenter à Pauline Bonaparte. L'entrevue se fit chez Joseph, à Mortefontaine ; et, comme l'un et l'autre avaient mille raisons de se trouver agréables et charmants, ils furent bien vite d'accord. On était en l'été de 1803, huit ou neuf mois à peine depuis la mort de Leclerc, et Pauline, tout entière à ses projets de magnificence, avait hâte de conclure un mariage avec son adorateur. Lui savait à peine quelques mots de français. Il le comprenait assez, toutefois, pour s'entendre dire qu'on l'aimait, qu'on l'adorait, et que jamais on n'avait été si heureuse qu'à l'heure présente[1]. C'est que Pauline

1. Au sujet des Borghèse, voici ce qu'écrivait de Rome, à un ami de Toulouse, Paul-Louis Courier (juin 1803). — Yung, t. II, p. 413 :

« Je voudrais pouvoir vous donner une idée des cercles de Rome, ou être

avait l'esprit troublé des toilettes qu'elle allait commander, de tout ce frou-frou d'étoffes et de linge dont elle raffolait. Semaines de bonheur en perspective! Comment résister plus longtemps à ce mirage? Et puis, dans la famille Bonaparte, aucun n'était prince encore. Les sœurs de Pauline ne figuraient que de grandes dames de Paris, désignées par leur parenté avec le Premier Consul; et ce titre de princesse, destiné à Pauline, les avait tous séduits, Napoléon lui-même, qui avait consenti au mariage.

Il fallait attendre, cependant, les délais exigés par la loi. Napoléon, à cet égard, était inflexible. Pauline se moqua de la loi et fit célébrer son mariage en l'absence du Premier Consul, qui s'éloigna de Paris avec intention, ne voulant point consacrer cette illégalité par sa présence. La cérémonie eut lieu chez Joseph. Pauline était bien trop pressée de posséder ses toilettes. Elle avait reçu de son fiancé quarante-cinq mille francs à dépenser en robes et en lingerie, et, de plus, les beaux diamants des Borghèse qu'elle allait faire monter à la mode nouvelle, chez les joailliers les plus renommés de Paris. Les grandes couturières de cette époque, les grandes modistes,

sûr que ce tableau vous intéresserait. Mais vous en parler sérieusement, cela vous ennuierait, et, pour vous le dépeindre en ridicule, c'est trop dégoûtant. Quelques grands seigneurs d'Italie qui prêtent leurs maisons et qui font, pour vivre avec les Français, des bassesses souvent inutiles, sont des gens, ou mécontents des Gouvernements que nous avons détruits, ou forcés par les circonstances à paraître aimer les choses qui les remplacent ou assez ennemis de leur propre pays pour nous aider à le déchirer et se jeter sur les lambeaux que nous leur abandonnons. Tels sont, à Milan, les Serbelloni, ou les Borghèse et les Santa-Croce. La princesse de ce nom, *formosissima mulier*, femme connue de tous ceux qui ont voulu la connaître, et beaucoup au-dessous de sa réputation, du moins quant à l'esprit, a lancé son fils dans les troupes françaises. Il s'est fait blesser, et le voilà digne d'être adjudant général. Les deux Borghèse, qui ont acheté moins cher des honneurs à peu près pareils, sont deux polissons, incapables d'être jamais des laquais supportables, aussi maladroits que plats et grossiers dans les flatteries qu'ils prodiguent à des gens qui les méprisent. « Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. »

les grandes lingères, avaient passé avec la future princesse des journées entières en conférences sur la forme des robes, des chemises, des garnitures. Mme Germon, Mlle Despeaux, Mlles Lolive étaient aux abois et ne savaient plus qu'inventer pour satisfaire aux goûts capricieux, changeants presque à chaque heure, de la belle personne que la toilette faisait déraisonner. Les étoffes étaient coupées, les vêtements façonnés, l'essayage prêt, et rien de tout cela n'était agréé. Enfin, comment se coifferait-elle ? Ses cheveux sont courts. Elle les a sacrifiés à la mort de Leclerc. On invente la coiffure à la juive. Ses cheveux seront cachés par un serre-tête : ce qui lui plaît ; coquetterie inédite. Et, afin d'être certaine d'être toujours bien attifée de la même manière, elle fait donner pour huit cents francs de leçons de coiffure à sa femme de chambre, Adélaïde[1].

Lorsqu'on put avouer le mariage, les deux époux partirent pour Rome. Ils s'arrêtèrent à Lyon, chez le cardinal Fesch, ensuite à Florence, où les Borghèse comptaient de nombreux amis. A Rome, toute la famille princière est sur pied et les accueille avec de grandes cérémonies, très fière de cette alliance qui lui semblait si au-dessus d'elle. Le Pape voulut se joindre à cette joie, et il les reçut au Vatican, non plus dans les jardins, suivant la coutume appliquée aux grandes familles romaines, mais dans les salons particuliers du palais où Pauline, par ses gentillesses et sa bonne humeur, fit, tout de suite, la conquête

1. Mlle Ducrest, en ses *Mémoires* (t. II, p. 23), en fait le portrait suivant : « Dépourvue de toute instruction, sa conversation était aussi insignifiante, aussi ennuyeuse que son visage était joli. Ne parlant que de toilette, affaire principale de sa vie, elle ne supportait pas que l'on s'entretînt d'autre chose autour d'elle. Il fallait, pour lui plaire, n'être occupé que de chapeaux, de robes, etc. Si on avait le malheur de causer de musique, de peinture, d'histoire, elle vous prenait en grippe, parce que, ne comprenant rien à ce qui se disait, elle était forcée d'aller bouder dans un coin, afin de ne pas montrer toute sa nullité.

de Pie VII. Lui et elle se séparèrent enthousiastes de leur entrevue.

Beaux jours éphémères !

Le changement ne pouvait plaire longtemps à la jeune princesse. Paris était toujours l'attrait irrésistible de sa pensée, un Paris tourbillonnant, variant ses modes et ses plaisirs chaque jour. Il n'y avait pas de lieu plus beau pour elle. Prévoyant cet accès d'inconstance, Napoléon avait voulu lui acheter son hôtel, afin de lui enlever toute velléité de retour. Mais Pauline avait laissé, à Paris, un intendant qui défendait, pied à pied, les intérêts de sa maîtresse. L'hôtel lui resta, malgré la pression autoritaire exercée sur l'intendant. Oh ! revenir à Paris !... Elle invoqua sa maladie. Napoléon lui fit répondre par Fesch une lettre sévère, s'opposant formellement à son départ : « Si elle revenait, lui disait-il, elle ne trouverait aucun appui en lui ; il l'abandonnerait et ne la recevrait plus. Il ne voulait point autoriser une rupture avec les Borghèse. Elle devait se résigner à son sort, qui n'était pas malheureux... » Pauline se soumit, désolée de ne pouvoir faire parade de son nouveau titre dans les salons de Paris. Ces mots sonnaient si bien à l'oreille : « La princesse Borghèse ! » Et pas une princesse de mince extraction, mais princesse de grande famille, comptant des papes illustres dans sa parenté. Et ses sœurs n'étaient toujours que de riches bourgeoises !

Elle s'était dit malade. Elle partit pour les bains de Lucques, accompagnée de ses femmes de chambre et de ses plus belles toilettes, qu'elle allait montrer aux grandes familles italiennes, laissant à Rome son fils Dermide. Elle ne devait plus le revoir. Il mourut pendant son absence.

On a parlé de sa douleur à la mort du général Leclerc. On n'a jamais parlé de son chagrin à la mort de son fils. Elle en prit texte cependant pour réclamer, de nouveau, la permission de rentrer à Paris, où elle se consolerait, disait-elle, où elle pourrait soigner sa santé toujours compromise. Et la permission lui fut octroyée.

Mais ses souffrances étaient imaginaires, ou bien annoncées dans le but de s'épargner des visites aux Tuileries, qu'elle n'aimait point. Elle demeurait étendue sur un sofa, continuait à se faire porter par son nègre, Paul, jusque dans son bain, et, lorsqu'elle allait chez son frère, le Premier Consul, elle ne montait à son cabinet que sur les bras de ses aides. Parlait-on d'un bal, d'une fête où elle pourrait étaler son luxe, aussitôt souffrances, indispositions, faiblesses, tout disparaissait inopinément. Elle arrivait parée d'une robe merveilleuse, dansant toute la nuit sans fatigue, répondant à toutes les prévenances, se mirant dans toutes les glaces, dont la transparence reflétait admirablement ses grâces adorables. Et quand elle avait triomphé à son aise, écrasé de sa beauté les jalouses et les rivales, elle rentrait s'enfermer en son hôtel, malade encore, disait-elle, jusqu'à la prochaine reprise de ses hystériques folies. Ainsi s'écoula sa vie durant le Consulat, souveraine dans tous les lieux où elle se trouvait, se moquant impitoyablement de tout le monde, de sa famille même ; petites méchancetés, ou caprices, que sa beauté faisait pardonner.

Plus malheureux qu'elle étaient les serviteurs, qui la soignaient et la devaient plaindre, malgré ses mensongères souffrances. Et ils se laissaient molester, tant sa grâce imposait à toutes les volontés. Certes, elle était belle, dit Mlle Avrillon,

belle et jolie tout à la fois, comme la Vénus de Médicis. Elle ajoute : « La grâce indéfinissable, qui mettait en mouvement toutes les parties de ce joli corps, était supérieure même à leur beauté, et son teint d'un blanc uni était éblouissant. » Napoléon, à Sainte-Hélène, l'accuse d'avoir été d'une prodigalité inexprimable. Il l'avait comblée de richesses ; lui avait donné, sans compter, des sommes énormes ; et, à la fin de l'Empire, sa fortune personnelle n'était rien de ce qu'elle aurait dû être. Elle dépensait follement l'argent et donnait à son tour avec trop d'abandon... « Sa mère, Mme Lætitia, dit encore le grand homme, la sermonnait à cet égard et lui prédisait qu'elle mourrait à l'hôpital. » Expression consacrée, quoiqu'un peu bizarre dans la bouche de Napoléon parlant de sa sœur. A moins qu'il n'ait voulu marquer ainsi le caractère étroit et parcimonieux de sa mère[1].

1. Quoique les mémoires publiés par les amis de Fouché, sous son nom, soient très sujets à caution, il importe d'en extraire ce qu'on y lit sur Pauline, la sœur de Napoléon. Voici un extrait du tome II, p. 43 et suivantes :

« Des trois sœurs de Napoléon, Elisa, Caroline et Pauline, celle-ci, fameuse par ses charmes, fut celle qu'il affectionna le plus, sans toutefois s'en laisser jamais subjuguer. Légère, bizarre, dissolue, sans esprit, mais non pas sans saillies, ni sans quelques lueurs, elle aimait le faste, la dissipation et tous les genres d'hommages. Jamais elle n'eut pour aucun homme d'aversion que pour Leclerc, son premier mari, et plus encore pour le plus doux des hommes, le prince Camille Borghèse, à qui Napoléon la fit épouser en secondes noces. Son premier mariage fut ce qu'on appelle un mariage de garnison. Malade et refusant de suivre Leclerc dans son expédition de Saint-Domingue, elle fut transportée en litière par ordre de Napoléon, à bord du vaisseau amiral.

« En proie aux plus vives ardeurs du climat des tropiques, et reléguée dans l'île de la Tortue par suite des revers de l'expédition, elle se plongea, pour s'étourdir, dans tous les genres de sensualités. A la mort de Leclerc, elle se hâta de remettre à la voile, non comme Artémise, ni comme la femme de Britannicus, tout en pleurs et tenant l'urne funéraire de son époux, mais libre, triomphante, venant se replonger dans les délices de la capitale. Là, dévorée depuis longtemps par une maladie dont le siège accuse l'incontinence, Pauline eut recours à tous les trésors d'Esculape et guérit. Chose étrange, dans sa cure merveilleuse, c'est que, loin d'en être flétrie, sa beauté s'en accrut de plus d'éclat et de fraicheur.

« Ne voulant plus que jouir sans frein, sans retenue, mais redoutant son

§ 3. — CAROLINE BONAPARTE

SOMMAIRE. — Son enfance. — Elle est considérée comme la petite Cendrillon de la famille. — Elle épouse le général Murat. Son ambition désordonnée. — Elle et son mari ne pensent qu'à la conquête de la fortune. — Murat, dans l'espérance de s'enrichir, demande un commandement en Italie. — Rentré en France, il achète une terre en Vendée et l'hôtel Thélusson. — La vie de Murat avant son mariage. — Son portrait. — Portrait de Caroline ; son influence sur son mari.

La plus jeune des sœurs de Napoléon fut Caroline, qui s'appelait en Corse « Annuntiata », nom

frère et ses brusques sévérités, Pauline forma, de concert avec une de ses femmes, le projet d'assujettir Napoléon à tout l'empire de ses charmes. Elle y mit tant d'art, tant de raffinement, que son triomphe fut complet. Tel fut l'enivrement du dominateur, que plus d'une fois ses familiers l'entendirent, au sortir de ses ravissements, proclamer sa sœur la plus belle des belles, et la Vénus de notre âge. Ce n'était pourtant qu'une beauté hardie. Mais écartons ces tableaux plus dignes des pinceaux de Suétone et de l'Arétin que du burin de l'histoire. Voluptueux château de Neuilly! magnifique hôtel du faubourg Saint-Honoré ! si vos murs, comme ceux du palais des rois de Babylone, révélaient la vérité, que de scènes licencieuses ne retraceriez-vous pas en gros caractères !

« Pendant plus d'un an, l'engouement du frère pour la sœur se soutint, quoique sans passion ; en effet, aucune passion que celle de la domination et des conquêtes ne pouvait maîtriser cette âme hautaine et belliqueuse. Quand après Wagram, et à la paix de Vienne, Napoléon revint triomphant dans Paris, précédé par le bruit sourd de son prochain divorce, il courut le jour même chez sa sœur inquiète et dans la plus vive attente de son retour. Jamais elle ne montra pour son frère tant d'amour et d'adoration. Je l'entendis le jour même dire, car elle n'ignorait pas qu'il n'y avait pour moi aucun voile : « Pourquoi ne régnons-nous pas en Egypte ? Nous ferions comme les Ptolémées : je divorcerais et j'épouserais mon frère. » Je la savais trop ignorante pour avoir fait d'elle-même une telle allusion, et j'y reconnus un élan de son frère. »

Au sujet de Pauline, Chateaubriand a écrit en ses *Mémoires* : « La princesse Borghèse sollicitait la faveur de rejoindre son frère à Sainte-Hélène. « Non, dit Napoléon, je ne veux pas qu'elle soit témoin de mon humiliation et des insultes auxquelles je suis exposé. » Cette sœur aimée, *Germana Joris*, ne traversa pas les mers ; elle mourut aux lieux où Napoléon avait laissé sa renommée.

Un autre passage de ses *Mémoires* donne un exemple de la coquetterie de la femme : « Vers le milieu de mon séjour à Rome, dit-il, la princesse Borghèse arriva : J'étais chargé de lui remettre des souliers de Paris. Je lui fus présenté ; elle fit sa toilette devant moi : la jeune et jolie chaussure qu'elle mit à ses pieds ne devait fouler qu'un instant cette vieille terre. »

déplaisant à son humeur. Elle était tout enfant encore, et son frère, Napoléon, le premier homme de France, si bien que la misère de sa famille impressionna très peu ses souvenirs. Comme chez son frère Jérome, le passé n'existait plus pour elle. Le présent seul et ses jouissances lui donnaient la sensation du réel. Elle avait été placée au pensionnat de Mme Campan, près d'Hortense, et, jusqu'à son mariage avec Murat, elle vécut presque toujours chez Joseph, le suivant en ses déplacements, à Rome, en son ambassade; près de Napoléon enfin, à Milan, où elle fut remarquée par le général Murat qui, tout de suite, la voulut épouser.

Dans son enfance, en Corse, elle était considérée comme la petite Cendrillon de la famille[1], très sotte

1. Lord Roseberry, trad. Augustin Felon, p. 233.

« Caroline, la femme de Murat, nous dit Napoléon, était considérée, quand elle était petite, comme la niaise, le cendrillon de la famille, mais elle se développa heureusement; elle devint une femme intelligente et une jolie femme. Il lui est cependant impossible de cacher sa colère à propos de son second mariage. Il peut à peine y croire. Après vingt ans de mariage, quinze mois après la mort violente de son mari, avec de grands enfants se remarier publiquement, et où, bon Dieu! à Vienne! « Ma foi, si cette nouvelle-là est vraie, ce sera la chose qui m'aura le plus étonné de ma vie..... Oh! l'espèce humaine est bien singulière! » Ici se fait jour sa pensée secrète. « Ah! la coquine, la coquine, l'amour l'a toujours conduite! »

« Nous avons vu qu'il considérait Louis XIV comme le plus grand des souverains de la France, et cette nouvelle du mariage de Caroline produit entre eux le plus curieux des rapprochements. Ceux qui sont familiers avec Saint-Simon se rappelleront le récit saisissant qu'il donne de cette journée où Louis XIV apprit que son fils chéri, le duc du Maine, avait, dans une occasion importante, montré une bravoure des plus douteuses; comment le roi, alors à Marly, aperçoit un marmiton qui met dans sa poche un biscuit; comment sa rage comprimée fait explosion et se rue sur une victime relativement innocente; comment, devant la cour stupéfaite, il se précipite et rompt sa canne sur le dos du domestique; comment le malheureux s'enfuit pendant que le roi reste là, jurant après lui, et brandissant, dans sa fureur impuissante, le tronçon de sa canne brisée. Les courtisans n'en peuvent croire leurs yeux, et le roi rentre au château pour cacher son agitation. C'est ainsi qu'en apprenant le mariage de Caroline, Napoléon se met à table pour le dîner tout frémissant d'une colère qu'il ne peut maîtriser. Il déclare que la pâtisserie ne vaut rien, et son irritation, qui se déverse contre le cuisinier, dépasse toutes les bornes. Rarement, dit Gourgaud, jamais, dit Montholon, on n'a vu l'empereur dans une fureur

et sans distinction apparente qui pût faire présager une grande fortune. Mais le climat de France et son éducation, parmi les jeunes Françaises, la transformèrent totalement. Elle se révéla bientôt jolie personne, très fraîche, très rose, très belle, dont les abondants cheveux blonds, flottant sur les épaules, attiraient l'admiration.

Napoléon, devenu chef de famille après Brumaire, voulut la marier à Augereau ou à Moreau. Il le dit à Sainte-Hélène, n'approuvant point ces mariages d'amourettes qui n'ont jamais réussi. Il n'avait que cette sœur à marier et il recherchait un grand mariage, beaucoup de gloire ou une grande naissance, sachant qu'avant longtemps les princes les plus orgueilleux solliciteraient son alliance, comme un honneur insigne. Caroline, ainsi que ses frères, ainsi que ses sœurs, résista aux avis de Napoléon. Elle prétendait épouser Murat et elle l'épousa, incoercible et volontaire, comme chacun en cette famille où la volonté primait toutes les autres qualités. Murat, très amoureux, se sentit très honoré, et des deux, ce fut elle qui mena l'autre, qui le mena jusqu'à la chute finale, poussée d'une ambition *désordonnée :* un mot de son frère. Le temps et les circonstances en avaient fait une femme politique, aussi avisée que sa sœur Elisa, ne reculant pas même devant la trahison, quand elle fut reine de Naples, pour maintenir sa haute fortune. Et fastueuse aussi, aimant le luxe, comme ses sœurs; et, avec le pouvoir, les plaisirs.

Tous les deux, Murat et elle, ne pensèrent d'abord qu'à la conquête de la richesse. Les généraux qui

semblable. Il ordonne que l'homme sera bâtonné et chassé. La scène est grotesque et pénible, mais ce n'est pas le cuisinier, c'est Caroline qui en est la cause. »

avaient commandé des armées rentraient en France avec d'immenses dépouilles ; et lui, toujours solliciteur, finit par obtenir de son beau-frère un commandement en Italie. Lorsqu'il revint, il put acheter, dans l'arrondissement de Melle, la terre de La Motte-Saint-Héraye, jadis patrimoine des vicomtes de Thouars. La terre affermée donnait un revenu de 32.000 francs. Il lui fallut ensuite un hôtel comme à tous ses beaux-frères. Il eut assez d'argent pour se rendre acquéreur de l'hôtel Thélusson, situé rue de Provence, dont les vastes dépendances et la distribution grandiose en faisaient un des plus beaux de Paris[1]. En attendant, les deux époux

1. *Napoléon et sa famille*, Masson, t. II, p. 52.

« En janvier 1802, Murat achète à Paris, moyennant une somme qui passe 500.000 francs, le magnifique hôtel Thélusson, bâti en 1780, par l'architecte Ledoux, occupant l'espace compris entre la rue de la Victoire et la rue de Provence. Entrée principale rue de Provence par une grande arcade d'où l'on voit la rue Cassette (rue Laffitte) jusqu'au boulevard... Les voitures suivent deux chaussées établies aux deux côtés de la partie basse du jardin et, en entrant, sous l'hôtel même, déposent les visiteurs à couvert au pied du grand escalier; puis, de là, se rendent aux remises et aux écuries qui sortent sur la rue de la Victoire. On monte cet escalier qui, comme il sied dans un palais, s'élance droit, uniquement coupé par deux paliers, et l'on se trouve aux appartements de réception : deux vastes antichambres, deux immenses salons, une salle de concert, une bibliothèque, une galerie, une grande salle à manger ; puis des chambres, des cabinets de travail, les appartements intimes. Des salons, l'on sort sur une terrasse ornée de statues, d'orangers et de fleurs, d'où deux rampes d'escalier en pierre descendent au jardin. Supportée par une masse de rochers, cette terrasse s'arrondit au devant du salon principal qui dépasse un avant-corps soutenu par huit colonnes corinthiennes. C'est l'hôtel le plus élégant et le plus recherché de Paris, digne de ce Thélusson, associé de Necker, qui laissa, dit-on, plus de 20 millions de fortune, et dont le frère, établi à Londres, et bien plus riche encore, a fait souche de barons et pairs du Royaume-Uni. »

En cet hôtel, la chambre de Caroline est ainsi décrite par Masson (t. II, p. 202) :

« Ici, la tenture est de velours vert, arrêté d'une baguette dorée. Au-dessus de l'alcôve garnie de velours vert et éclairée d'une glace en deux morceaux, est jetée en bandeau une draperie de velours vert, brodée en or, et dans cette alcôve, sur une estrade à deux marches couvertes de drap gris à galons de soie verte, se dresse une couchette en bois doré dont les dossiers à revers sont garnis de velours vert avec des agréments en or. La courtepointe de velours vert, brodée à palmes avec un semis d'étoiles, autour d'un grand chiffre d'or, est jetée entre les deux traversins de ve-

s'étaient réfugiés en un coin des Tuileries, à l'hôtel de Brionne, et ils étaient, à ces débuts de ménage, d'une simplicité très cordiale. Le général Thiébault parle d'un déjeuner qu'il fit, à cette époque, chez Murat; excellent et servi dans une belle porcelaine. Au dessert, on plaça sur la table un pot de grès très grossier, que Murat découvrit avec respect : « Ce sont des confitures de raisin faites par ma mère, » dit-il au général Thiébault, dont le regard interrogeait. Sa mère était une paysanne du Quercy, une aubergiste de son village; et cet aveu, fait par Murat, toucha le général Thiébault, qui trouva exquise cette friandise de jeunesse, le mauvais raisiné dont il mangea beaucoup, à l'exemple de son hôte. Il ajoute, comme trait de mœurs, qu'à ce moment-là survint le peintre Isabey avec une miniature du petit Achille, leur fils, né depuis quelques mois; et chacun de louer la joliesse de l'enfant devant qui les parents demeuraient en extase. Et cet amour filial de Murat pour sa mère, et cet amour paternel, exprimés si naïvement, allèrent jusqu'au cœur du soldat très moqueur qu'était le général Thiébault.

Comme celle de beaucoup de lieutenants de Napoléon, la vie de Murat avait été fort accidentée. Les pamphlets, édités sous les Bourbons, racontent qu'il vint tout jeune de son pays à Paris, à la suite d'un grand seigneur, habitant la rue Caumar-

lours à étoiles d'or. Aux fenêtres, petits rideaux de mousseline brodée, grands rideaux de taffetas blanc, sous draperies de velours vert brodé d'or. Le meuble entier, — quatre grands canapés, quatre fauteuils, quatre chaises, un écran tout de velours vert à étoiles d'or. Des candélabres partout. Deux très hauts près de l'alcôve. D'autres à socle de marbre, sur la commode d'acajou, à bronzes dorés; d'autres sur la cheminée, aux deux côtés d'une pendule dorée, et des glaces sur la cheminée, au-dessus de la commode, à toutes les portes.

tin ; qu'ensuite il entra dans les cuisines du duc de Bourbon, à Chantilly, et qu'il en fut chassé pour une faute grave ; un vol, affirme-t-on. Commandant la place de Paris, après Junot, et dînant chez Récamier, le menu très fin et soigné lui plut si grandement qu'il demanda au banquier le nom du cuisinier qui avait dressé le festin. Récamier le nomma. Murat rougit et ne répondit pas. C'était le cuisinier sous lequel il avait servi à Chantilly ; le cuisinier qui l'avait fait chasser du château[1].

A ce moment de sa vie, il est vain de sa belle prestance, de son air martial. Sa situation a développé son orgueil. Beau-frère du Premier Consul, il se croit intangible et ensuite propre à tout. Alors, son ambition, excitée par sa jeune femme, ne fit qu'augmenter. Leurs rêves les portèrent aux conceptions les plus exagérées, qui ne furent jamais rassasiées. Au commencement, elle l'aimait passionnément, et lui se laissait aimer, se croyant assez beau pour inspirer l'amour à un cœur féminin. La duchesse d'Abrantès discute toutefois cette présomption maritale[2] : « Je n'admets pas, dit-elle, qu'un homme soit beau, parce qu'il est grand et qu'il s'habille en mardi-gras. Murat n'avait pas de jolis traits, et j'ajouterai aussi qu'en le regardant dégagé de ses cheveux frisés, de ses panaches, de ses broderies, il était laid. Il avait une figure dans laquelle on retrouvait beaucoup du nègre, quoiqu'il n'eût pas le nez épaté, mais de grosses lèvres et un nez qui, bien qu'il fût aquilin, n'avait nulle noblesse, lui donnant beaucoup de rapport avec une physionomie pour le moins métis. »

1. Tout ceci, à titre de simple renseignement.
2. D'Abrantès, *Mémoires*, t. II, p. 241.

Sa femme, au contraire, était d'une physionomie très fine et ses traits gracieux se rapprochaient de Pauline ; plus petite qu'elle néanmoins, dénonçant une tendance à l'épaississement, comme son frère Napoléon. Ainsi que sa sœur, elle n'eut pas de mœurs longtemps irréprochables. On la calomnie sans doute, lorsque l'on affirme son inceste avec son frère, le Premier Consul, et ses rapports amoureux avec le jeune de Flahaut ; enfin, étant reine de Naples, avec le prince de Metternich. Et cependant les mauvaises réputations ne s'accréditent que sur des faits notoires.

Dès son enfance, il y eut, tout de suite, rivalité entre elle et sa sœur Pauline. Elles se jalousaient l'une l'autre, pour leur beauté, pour leurs succès mondains, parce que Pauline était princesse avant que Caroline n'eût le titre le plus modeste. Pauline était méchante envers sa sœur, la repoussant d'un geste brusque[1]. La petite personne sortie du pensionnat, en congé, venait, frétillante et bruyante, voltiger autour d'elle. Pauline l'appelait alors « Annuntiata », afin de lui être désagréable et la comparait à une paysanne *da Fium'orbo*. La vie les sépara. Pauline, à Saint-Domingue ou en Italie, n'eut plus l'occasion de critiquer sa jeune sœur. Celle-ci, au surplus, prenait bien sa revanche, aimant à recevoir, et recevant magnifiquement en son hôtel Thélusson, qui donnait à ses fêtes un cadre superbe. Sous le Consulat, elle n'était qu'au début de sa vie et elle s'absorbait en ses plaisirs. Elle ne découvrit hautement son ambition que sous l'Empire ; et par

1. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, sur Caroline Murat, liv. XI : « Mme Murat n'était pas un camée antique aussi élégant que la princesse Borghèse, mais elle avait plus de physionomie et plus d'esprit que sa sœur ; à la fermeté de son caractère, on reconnaissait le sang de Napoléon. »

sa nature ardente réagissant sur le caractère faible de son mari, elle le poussa jusqu'au trône de Naples[1].

§ 4. — LÆTITIA RAMOLINO

SOMMAIRE. — Caractère de la mère des Bonaparte. — Sa parcimonie touche à l'avarice. — Son amour des siens. — Son dévouement à Napoléon. — Ses préventions contre Joséphine de Beauharnais.

La mère de tous ces Bonaparte, Mme Lætitia Ramolino, comptait près de cinquante ans, lorsque Napoléon devint Premier Consul; et sa vie descendant à la vieillesse n'avait point eu de joie encore, des soucis plutôt et des épreuves douloureuses. Elle qui

1. Pour en finir avec les détracteurs des Bonaparte, il faut encore ajouter ceci :

Le général de Ricard, en ses *Esquisses historiques*, laisse planer bien des doutes sur la vertu de Mlles Bonaparte. « Je me souviens, dit-il, de certaines particularités et privautés auxquelles je n'attachais aucune importance avec de jeunes Marseillais attirés par les charmes de ces demoiselles. Mais il est possible aussi que, parmi ces jeunes gens, il se soit trouvé quelque fat qui se vantât de faveurs qu'il n'avait pu obtenir, ou même se vengeât de refus très positifs par des calomnies qui sont restées attachées à la mémoire des filles de Mme Lætitia. Encore une fois, je ne puis me prononcer. Mais je dois dire que l'opinion, à Marseille, ne leur était pas favorable, et qu'elle leur a attribué des aventures galantes et même scandaleuses. Bonaparte n'a jamais pardonné cela aux Marseillais. » *Plus loin...* « La fortune du fils ayant rejailli sur la mère, on ouvrit les salons, on eut un cercle, on y faisait des lectures, on y débitait des vers de société. On joua enfin la comédie aux chandelles, entre deux paravents. Les jeunes maîtresses de la maison daignèrent prendre les rôles. Paoletta espiègle, enjouée, fit la soubrette et s'y distingua. Ces magnificences à bon marché divertissaient la mère de famille, qui ne sortait presque jamais, attendu qu'elle n'avait pas d'équipage. »

« Dans les pièces de comédie, ajoute le général Ricard, mes cousins et moi nous remplissions les rôles de jeunes pages, rôles qui se bornaient à apporter une lettre ou à annoncer quelqu'un. Nous allions faire une toilette théâtrale avec les demoiselles Bonaparte, qui prenaient un soin tout particulier à nous arranger à leur guise. Elles nous habillaient, dans toute l'acception du mot, et nous nous laissions faire. Elles nous mettaient du rouge. L'une arrangeait nos cheveux, l'autre notre cravate. On nous tirait quelquefois les oreilles, on nous donnait de petits soufflets : mais enfin, on nous embrassait, et on nous permettait d'embrasser. »

aimait son pays, la Corse, elle avait dû l'abandonner aux partisans de Paoli; elle qui tenait à son patrimoine, elle l'avait vu ravagé par ses ennemis; et, sa maison incendiée, elle avait traversé la mer jusqu'à Marseille, espérant y trouver des secours qui lui manquèrent tout de suite. Sa famille était nombreuse; ses derniers enfants en bas âge. Que de privations il fallut s'imposer pour subvenir à tant de charges! En Corse même, privée de son mari et nourrissant un vieil oncle infirme, l'argent avait toujours été rare en son ménage. Elle s'était contentée d'une seule servante à trois francs de gages par mois; et, avec cette aide unique, elle eut en partage les travaux les plus serviles.

A Marseille, en attendant la subvention de Napoléon, qui faisait son chemin à l'armée, la misère accablait tous ces Bonaparte. Elle était fort grande. Sans ses neveux Arena, affirment les contemporains, elle serait morte de faim avec ses enfants, la municipalité refusant de s'occuper des patriotes venus de Corse.

Faut-il s'étonner, dès lors, de sa parcimonie allant jusqu'à l'avarice[1]? Elle n'avait connu l'aisance que sur le tard de sa vie, comme un bonheur inespéré. La roue de la fortune avait tourné à son profit et lui jetait avec tant d'abondance ces richesses enviées jadis et jamais atteintes, qu'elle n'osait les regarder comme siennes, y toucher, ni s'en servir. Elle les accumulait pour les temps futurs, pour les jours malheureux auxquels elle n'avait cessé de croire, pareille à ceux qui sont

1. *Paris, Saint-Cloud et les départements*, p. 38 :
« Elle assistait en personne au cordage du bois qui se brûlait en son palais. Quand la fille de Lucien fut amenée chez elle, elle l'engagea à se coucher de bonne heure, afin d'économiser le feu et la bougie. »

riches tout à coup et ne peuvent s'habituer à une existence luxueuse.

Sa vie, passée dans sa pauvreté à Ajaccio, l'avait faite Corse pour toujours. Elle y revint dès qu'elle eut le moyen de rebâtir sa maison détruite. Elle y plaça de l'argent, dès qu'elle en eut en sa possession. Et Corse elle resta jusqu'à la fin de sa vie, favorisant, en France, tous ceux qui venaient à elle de cette patrie aimée, surtout ceux qui se recommandaient d'une alliance avec sa famille. Elle ne comprenait pas autrement les bienfaits du pouvoir. Corse à ce point que, dans son langage, elle amalgame les mots italiens avec les mots français et conserve la prononciation et l'accent de son pays. C'était une sorte de « baragouin », heurté et saccadé, où les mots dissimulaient très mal la pensée toujours corse..... « Me croyez-vous *houreuse*? disait-elle sous l'Empire; je ne le *souis* pas, quoique mère *dou* quatre rois. De tant d'enfants, je n'en ai pas *oune* seul auprès de moi. Ce *povero Luigi* est un honnête homme, *ma* il a bien du chagrin; il en a par dessus *la teste*. *Jouseph* ne m'écrit *mai*. Il ne *pou* avoir pour moi que des attentions, car il m'offrirait des présents que je n'en voudrais pas. Je *souis piu* riche que mes enfants. J'ai *oune millione* l'année. Je mets plus de la *meta* à l'épargne. L'*Emperour* me dit que je *souis* une vilaine, que je ne donne jamais à *mangiare;* je le laisse dire. »

Ce qui frappe, en cette existence de femme, c'est l'abnégation et le dévouement à sa famille. Elle est mère, avant tout; bonne mère pensant aux siens[1],

1. « Je l'avais beaucoup connue (Mme Lætitia), dit Mlle Ducrest (t. II, p. 126), à la campagne, à l'époque du retour d'Égypte. Elle nous paraissait alors une bonne femme sans prétention, plus que simple dans sa toilette. Elle n'avait apporté, pour *dix* jours, qu'une simple robe de cotonnade. « Taisez-vous, *dépensière* que vous êtes », disait-elle à Paulette. « Il faut

thésaurisant quand la fortune lui sourit, afin de parer aux désastres pressentis. Ce fut son idée obsédante qu'elle devait être malheureuse encore, les siens ou elle ; et lorsque l'événement arriva, on la vit offrir à son fils, l'Empereur, tout ce qu'elle possédait, afin qu'il pût récupérer son diadème perdu[1]. Mère prévoyante, mère dévouée, mais ne tolérant point qu'il fût porté atteinte à sa dignité maternelle, et, à l'égard de Napoléon tout puissant, aussi jalouse de son autorité qu'au temps où il était écolier à Brienne et demandait de l'argent.

Lorsqu'un désaccord sépara Lucien du Premier Consul, elle suivit Lucien à Rome, protestant par cette absence contre la sévérité du fils implacable. Lucien était le plus faible. C'est avec lui qu'elle allait. Elle ne l'abandonna jamais, et garda une pré-

« bien que je pense à mettre de côté pour vos frères. Ils ne sont pas tous « *établis*. Vous ne pensez qu'aux plaisirs de *votre* âge ; je m'occupe des « *soutidités* du mien. Je ne veux pas que *Buonaparte* (seul nom dont elle « appelât le Consul) se plaigne que nous lui *mangions* tout ce qu'il a. « Vous *abusez* de sa bonté. » Elle se prêtait de fort bonne grâce aux parties proposées, se contentait de tout, s'arrangeait de dîner à des heures différentes, lorsque nous rentrions tard de quelque course amusante, dont elle voulait connaître les moindres détails. Le vrai moyen de lui plaire était de lui parler de ses enfants et de les louer devant elle. Elle enchérissait sur le bien qu'on en disait, et sa figure, ordinairement froide, s'animait extrêmement, en s'entretenant des objets qui lui étaient chers. »

1. De Stendhal sur Napoléon (préface), au sujet de la mère de l'empereur :

« Cette femme rare, et l'on peut dire d'un caractère unique en France, eut, parmi tous les autres habitants des Tuileries, la croyance ferme, sincère, et jamais ébranlée, que la nation se réveillerait tôt ou tard, que tout l'échafaudage élevé par son fils s'écroulerait, et pourrait le blesser en s'écroulant.

Rien ne put troubler cette âme élevée, pas plus les mépris des Marseillais, en 1793, que les honneurs si imprévus de la cour de son fils, sept ans plus tard. Parvenue au dernier terme de la vieillesse, réfugiée chez des ennemis de son nom et de sa patrie, au milieu de la joie que leur inspire la mort de son fils et de son petit-fils, elle supporte ce malheur avec une dignité naturelle et facile, comme jadis les menaces de Paoli. Jamais de plaintes ; jamais elle ne tomba dans aucune des misères de vanité qui tarissent tout enthousiasme pour les princes et princesses que, de nos jours nous avons vu tomber du trône. Cette âme ferme s'est interdit même de nommer ses ennemis et de parler de son fils. »

férence pourle fils exilé à qui tous les honneurs étaient refusés. De même de Pauline. C'était celle de ses filles qu'elle aimait le mieux, parce que Pauline avait eu plus de vicissitudes que ses sœurs; qu'elle avait perdu son mari à Saint-Domingue d'où elle revenait malade; son fils Dermide en Italie; qu'enfin, Pauline était d'une beauté vantée partout, presque adorée pour sa grâce éblouissante, pour son caractère enfantin et rieur, et que cette renommée flattait son orgueil maternel.

Ses croyances religieuses étaient vives, quoique irraisonnées, sa religion ressemblant à celle du paysan qui s'incline surtout devant l'extérieur du culte, se voue aux amulettes, aux petites prières adressées aux saints, pour lui plus abordables que Dieu, majestueux et terrible, incompréhensible en son essence. La Madone possédait sa confiance et ses trois filles portaient le nom de Marie. Croyances naïves et superstitieuses; croyances de toutes les femmes ignorantes, qui s'attachent aux cérémonies démonstratives, plus qu'à l'idée abstraite de la Divinité.

Il n'existait, dès lors, aucune sympathie entre elle et Joséphine de Beauharnais. Celle-ci, créole indolente et coquette, ne rêvait que de plaisirs et de toilettes; l'autre, au contraire, ne pensait qu'à ce qui dure, — au solide, à l'argent. Quoi de commun entre elles? Joséphine était la gracieuse femme sachant causer, s'attirer des hommages, tenir un cercle, plaire à ses familiers; l'autre ne savait point parler, ignorait tout du monde. Chez la créole, la grâce embellissait le vice qui prenait, en elle, une apparence aristocratique et de bonne compagnie. Chez l'autre, toutes les passions étaient brutales et se

révélaient sans vernis et sans attraits; aussi ne voyait-on, autour de Mme Lætitia, que des subalternes acceptant son patois corse, petites gens qui avaient besoin de son crédit et venaient mendier des faveurs. Dans un salon mondain, Joséphine triomphait; la mère de Napoléon ne disait mot, incapable de ces afféteries de langage qui plaisent tant aux jolies femmes qu'un essaim de jeunes fats entoure.

Joséphine, très bonne et pour agréer à son mari, paraissait ne pas s'apercevoir de l'effacement et de l'infériorité de la vieille femme corse. Elle se condamnait à toutes les avances, douce et patiente; l'emmenant, avec elle, aux stations thermales où elle allait par ordre des médecins. Peine perdue! Mme Lætitia ne se montra jamais que renfrognée et maussade pour cette belle-fille.

Napoléon a dit de sa mère qu'elle avait de la fierté et de la dignité, et avec raison; mais il parle en fils respectueux lorsqu'il ajoute que, chez elle, le grand l'emportait sur le petit. Jamais Mme Lætitia n'eut la conception de la grandeur. Elle vécut toujours avec un esprit étroit, ramassant sa vie en un petit cercle, comme une bourgeoise égoïste et jalouse. Ce qui la tourmentait à Rome près de Lucien, au moment de la constitution de l'Empire, était de savoir quels avantages elle en retirerait; quel titre lui serait dévolu, pensant bien que, pour un beau titre, les émoluments seraient considérables. Et ce souci dépeint toute la femme.

En son portrait, composé par Gérard, se retrouvent les qualités sérieuses que toute sa vie démontra. Elle est assise en toilette de cour, près d'une console où se dresse le buste de Napoléon. Et nous voyons d'elle un visage allongé, un front étroit mais élevé, le nez droit sur une bouche serrée et mince

au-dessus d'un menton proéminent, le menton de tous les Bonaparte. Et cette physionomie sévère, cet air réfléchi, presque dur, marquent bien la ténacité et l'inflexibilité de ce caractère que rend plus rigide encore sa conception de dignité maternelle. Elle semble être une de ces vieilles Romaines de la République, prête à tous les sacrifices, quand le devoir les commande. Telle on la vit durant les journées de Brumaire, alors que la vie et la liberté de Napoléon étaient en péril. Elle demeura enfermée en son appartement, attendant, immuable, la fin de l'aventure; étouffant, en elle, toute apparence d'émotion; mais au fond, traversée d'inquiétudes pour ses fils soumis aux plus grands périls[1].

1. Michelet, *Histoire de la Révolution*, t. I, p. 293.
« Mme Lætitia, dans ses portraits italiens, est une beauté grandiose. Elle est d'un tragique mystérieux, indéfinissable. On n'en peut détacher ses yeux. Sa bouche est dédaigneuse, lumineuse, toute pleine du miel amer qu'on ne trouve qu'en Corse. Ses yeux noirs et fixes, tout grands ouverts, n'en sont pas moins énigmatiques. S'ils regardent, c'est en dessous, leur rêve ou leur passion. Cela lui donne l'air bizarre d'une diseuse de bonne aventure, ou d'une sybille mauresque descendue des Carthaginois ou Sarrasins dont les tombes se trouvent près d'Ajaccio, et dont la postérité existe dans le Molo. Elle a l'air sombre d'une prophétesse de malheurs ou de ces vocifératrices qui suivent les enterrements, non pas avec des pleurs, mais plutôt avec des accès de vengeance.

CHAPITRE IV

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS

SOMMAIRE. — De quelle manière Joséphine se comporte avec Napoléon. — Sa bonté, sa douceur, ses attentions calines et affectueuses. — Elle accompagne son mari en voyage. — Son étourderie, ses mensonges, ses prodigalités. — Elle commence à aimer son mari dont elle est fière. — Ses jalousies. – La vie des deux époux à la Malmaison. — On y accueille les visiteurs avec bienveillance. — On y joue des pièces de comédie. — Portrait des personnages qui forment la société de Joséphine. — Villégiature de Bonaparte au palais de Saint-Cloud restauré. L'étiquette. — Les audiences à Saint-Cloud. — Le cabinet de Napoléon. — Disposition des meubles qui s'y trouvent. — Eugène de Beauharnais; son caractère; sa manière de vivre.

Ainsi, pas un seul de tous les Bonaparte ne fournit à Napoléon un sujet de satisfaction[1]. Il aurait été plus heureux, si sa vie n'eût été liée qu'à celle de Joséphine. Elle seule sut le captiver et le fléchir,

1. *Mémorial*, t. VII, p. 16.

Il le disait à Sainte-Hélène : « Il est sûr que j'ai été peu secondé des miens et qu'ils ont fait bien du mal à moi et à la grande cause. On a souvent vanté la force de mon caractère. Je n'ai été qu'une poule mouillée pour les miens, et ils le savent bien. La première bourrade passée, leur obstination l'emportait toujours, et, de guerre lasse, ils ont fait de moi ce qu'ils ont voulu. J'ai fait là de grandes fautes. Si, au lieu de cela, chacun d'eux eût imprimé une impulsion commune aux diverses missions que je leur avais confiées, nous eussions marché jusqu'aux pôles. Tout se fût abaissé devant nous. Nous eussions changé la face du monde. L'Europe jouirait d'un système nouveau. Nous serions bénis. Je n'ai pas eu le bonheur de Gengis-Khan avec ses quatre fils, qui ne connaissaient d'autre rivalité que celle de le bien servir. »

se soumettre à ses habitudes, à ses lubies même, et tempérer par sa douceur l'emportement de sa nature. Et pourtant elle ne s'abandonna pas de prime abord. Elle l'avait laissé partir pour l'Italie gardant contre lui de l'appréhension, à cause de son caractère trop despotique. Quand elle se résigna à l'aller rejoindre, le soir de son départ elle soupait chez Barras avec quelques amis, au nombre desquels se trouvait Arnault ; et l'aimable conteur rapporte comment elle quitta Paris, pleine de tristesse, se croyant d'avance vouée au malheur de son premier mariage. En Italie, ses craintes tombèrent. La gloire de ce second mari finit par la convaincre qu'une destinée brillante l'attendait, et elle s'attacha pour toujours à l'homme dont elle portait le nom.

Elle eut l'art de lui faire sentir sa douceur, sa bonté, sa bienveillance. Elle entoura son mari de petits soins et lui subordonna toute sa vie. Elle se fit humble, modeste, silencieuse, autant que son mari était impétueux et exclusif. Du jour où leur existence fut confondue. elle n'eut point d'autre désir que de lui rendre ses heures charmantes ; de lui offrir un foyer attirant et aimable[1], d'avoir les mêmes amis que lui, et de se complaire aux mêmes attractions. Au Luxembourg, aux Tuileries, elle sut occuper ses journées, sans troubler celles du Premier Consul, écoutant ses doléances, ne lui en faisant ja-

1. Au *Mémorial de Las-Cases*, on lit ceci :

« Bonaparte l'avait toujours trouvée de l'humeur la plus gaie, et d'une complaisance absolue, bonne, douce, et fort attachée à son mari. Jamais il n'avait été témoin de sa mauvaise humeur. Elle s'était montrée constamment occupée à lui plaire... Professant à tout moment et à toute occasion, la soumission, le dévouement, la complaisance la plus absolue, elle mettait ces dispositions et ces qualités au rang des vertus et de l'adresse politique de son sexe. A sa finesse native, Joséphine joignait une connaissance accomplie de toutes les nuances du caractère de Napoléon et un tact admirable pour les mettre en pratique. »

mais aucune. Jamais, non plus, elle ne demanda rien pour elle ; jamais de pension pour ses proches, ni pour ses enfants ; au rebours de tous les Bonaparte qui accablaient leur frère de leurs exigences et de leurs jalousies. Le soir, quand il l'abordait, elle était toujours souriante, toujours de bonne humeur, travaillant à ses ouvrages de tapisserie, avec sa fille Hortense, ou bien avec ses dames de compagnie. S'il se montrait ouvert et entamait une causerie, les aiguilles s'arrêtaient ; on l'écoutait disserter de science, de littérature ou d'histoire, avec les hommes éminents qu'il avait reçus. L'heure venue, — dix heures, — il se retirait. Puis, un valet venait avertir Joséphine que le Premier Consul était couché. Elle montait aussitôt près de lui, s'asseyait au pied du lit et faisait la lecture, à haute voix, des livres nouveaux qu'il voulait connaître. Elle lisait fort bien. Et lorsque la fatigue commençait, elle revenait à ses amis avec qui, avant de se coucher, elle jouait au tric-trac, son jeu préféré où elle excellait. De même, Napoléon étant malade, elle seule savait le plaindre et le soigner ; il aimait ses douces calineries et ses tendres caresses, qui diminuaient l'acuité de son mal.

Leur vie, leurs idées, leurs habitudes, s'étaient si bien unies et fondues ensemble que Napoléon ne douta plus de l'affection de Joséphine. Certainement, disait-il en riant à Sainte-Hélène, Joséphine eût manqué à un rendez-vous d'amour, pour être toute à lui. Et si grande existait chez elle la volonté de lui être agréable et de ne pas le quitter que, sur le point de monter en sa voiture de voyage, même au milieu de la nuit, il trouvait installée, au fond de la berline, Joséphine qui l'attendait. Elle avait su qu'il devait partir ; et tout avait été préparé par

elle pour l'accompagner. C'est en vain qu'il la dissuadait de ce dessein, qu'il lui objectait la fatigue et la longueur de la route; elle résistait à ses prières. —« Vous manquerez du nécessaire », lui disait-il. — « Pas du tout, répondait-elle, mes dispositions ont été bien calculées. J'ai avec moi ce qu'il me faut. » Et Napoléon vaincu l'emmenait avec lui.

Dans les voyages officiels, jamais on ne la vit manquer de tact, se mettre en évidence et rechercher l'admiration de sa personne. Elle savait s'effacer, se dissimuler sous un voile, se maintenir en un incognito que la foule devait rompre. Et alors toutes ses paroles prenaient un ton de bon vouloir qui allait au cœur des assistants. Elle répondait galamment aux compliments de bienvenue[1] qui lui étaient adressés. Les pauvres l'abordant, elle les obligeait sans les humilier. Les femmes estimables, elle les attirait doucement à elle et les pressait entre ses bras pour leur donner un baiser. Et chacun se retirait attendri. Toutes ces qualités aimables, ces gestes d'accueil si captivant lui conquéraient le respect et la considération des personnes venues à elle. On aimait, d'ailleurs, sa mise élégante, toujours distinguée, ses manières agréables, son sourire, le son de sa voix. Elle ralliait tous les cœurs à son passage, par la grâce de son maintien, simplement, en paraissant ce qu'elle était, sans morgue et sans orgueil : sa bonté se décelait, sans effort, comme celle d'un enfant, en un laisser aller où

1. Les flagorneries étaient bien fortes quelquefois, et aujourd'hui nous font sourire, lorsqu'on lit, par exemple, au *Moniteur*, relatant le voyage de Bonaparte au Havre, ces paroles du curé de la paroisse.

« Un des beaux jours pour le curé du Havre et son clergé est celui où il leur est permis d'offrir à vos vertus le tribut de leur admiration. » Elle-même devait sourire lorsqu'on lui parlait de ses vertus, à moins que, à force de se l'entendre dire, elle ne fût convaincue de la véracité de ses louangeurs.

n'intervenaient aucun calcul, aucune préméditation. Il semblait que sa fonction fût d'être bonne[1]; et l'on ne savait parler d'elle, sans lui attribuer cette qualité exquise de bonté.

Avait-elle de l'esprit? très peu, « un quart d'heure par jour », dit Constant, le valet de chambre de Napoléon ; mais de la facilité dans la conversation, de la mémoire pour les intérêts pressants de ses visiteurs. Ses demandes étaient celles qu'ils attendaient, celles qu'ils voulaient qu'on leur fît. C'était, chez elle, la science parfaite de l'urbanité, par laquelle on met les gens à l'aise, en leur inspirant de la gratitude, en leur laissant un bon souvenir de la visite. Ignorante, toutefois, comme les créoles, ne sachant que les choses apprises dans la conversation, mais en tirant parti d'une façon intéressante. Enfin ne se lassant jamais d'écouter, jamais de compatir au malheur révélé; acceptant toutes les suppliques à transmettre au Premier Consul, les égarant souvent et les réclamant, sans gêne, ensuite, comme si son étourderie eût été toute naturelle[2].

1. Mlle Avrillon, *Mémoires*.

« Il n'y avait qu'une voix sur l'exquise bonté de Mme Bonaparte. On en citait une foule de traits, et l'on ne tarissait point en éloges sur les excellentes qualités dont elle était douée. Elle était d'une affabilité extrême avec toutes les personnes qui l'entouraient. Je ne crois pas que jamais femme n'ait moins fait sentir la dépendance où l'on était d'elle. Elle avait, par dessus tout, la mémoire des personnes, ce qui ne contribua pas peu à lui faire beaucoup d'amis. Quand elle revoyait quelqu'un qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, on était flatté de la voir se souvenir de tout et entrer dans es moindres détails sur des choses que les personnes mêmes que cela concernait avaient quelquefois oubliées. Elle connaissait jusqu'aux moindres particularités sur leur famille, sur leur vie intérieure, et les rappelait toujours avec sa bienveillance accoutumée. »

2. A ce propos, Mme d'Abrantès rapporte (t. III, p. 282) qu'un M. de Céré était venu à la Malmaison pour remettre à Joséphine une pétition à présenter au Premier Consul. Dans sa hâte pour être exact à l'heure indiquée, au lieu de prendre la pétition et de l'insérer dans l'enveloppe préparée, ce fût le mémoire de son tailleur qu'il y plaça. Le lendemain, il s'aperçut de

A ce moment du Consulat, elle est fière d'avoir conquis Napoléon, fière de ce qu'il fait pour elle. Arrivait-elle en retard, le matin, près de ses amies, elle leur disait d'un petit ton coquet et glorieux : « C'est que, voyez-vous, Bonaparte est venu passer la nuit avec moi. » Chaptal la qualifie de « créature céleste » : Bourrienne chante ses louanges. Thibaudeau cite d'elle une confidence qui précise l'ascendant qu'elle avait sur Napoléon. « Un jour, son mari lui demanda : « Quels sont mes défauts? » Et Joséphine de répondre : « Je t'en connais deux : la faiblesse et l'indiscrétion. Tu te laisses influencer par des gens qui ne veulent que ta perte, et tu aimes tant à discuter qu'on te fait dire tous tes secrets. » — C'est vrai, dit Napoléon, et, ajouta Joséphine, il me serra dans ses bras[1]. »

son erreur. Il retourna à la Malmaison pour expliquer son étourderie. Mais en le voyant, Joséphine toujours avec son doux sourire, lui dit : « Ne soyez pas inquiet, Monsieur, j'ai remis votre pétition au Premier Consul, qui m'a assuré qu'il s'occuperait de vous. » Heureusement elle n'en avait rien fait. La pétition avait été égarée, et le malheureux impétrant demeura dans les transes jusqu'au jour où il apprit que son mémoire avait été perdu. Et ainsi, comme pour beaucoup d'autres. Elle promettait toujours et ne tenait presque jamais.

1. Mme de Rémusat sur la jalousie de Joséphine (*Mémoires*, t. I, p. 208) : « Un soir, Mme Bonaparte, plus pressée que de coutume par sa jalouse inquiétude, m'avait gardée près d'elle, et m'entretenait vivement de ses chagrins. Il était une heure du matin ; nous étions seules dans son salon. Le plus profond silence régnait aux Tuileries. Tout à coup, elle se lève : « Je n'y puis plus tenir, me dit-elle. Mlle Georges est sûrement là-haut ; je veux les surprendre. » Passablement troublée de cette résolution subite, je fis ce que je pus pour l'en détourner, et je ne pus en venir à bout. « Suivez-moi, me dit-elle, nous monterons ensemble. » Alors je lui représentai qu'un pareil espionnage étant même sans convenance de sa part, serait intolérable de la mienne, et qu'en cas de découverte qu'elle prétendait faire je serais sûrement de trop à la scène qui s'en suivrait. Elle ne voulut entendre à rien ; elle me reprocha de l'abandonner dans ses peines, et elle me pressa si vivement que, malgré ma répugnance, je cédai à sa volonté, me disant d'ailleurs intérieurement, que notre course n'aboutirait à rien et que, sans doute, les précautions étaient prises au premier étage contre toute surprise. Nous voilà donc marchant silencieusement l'une et l'autre, Mme Bonaparte, la première, animée à l'excès, moi derrière, montant lentement un escalier dérobé qui conduisait chez Bonaparte, et très honteuse du rôle qu'on me faisait jouer. Au milieu de notre course, un

Si elle n'était point jolie, elle savait le paraître[1], usant du fard avec une science consommée, afin de dissimuler le ton brun de sa peau. Toujours coiffée avec un goût très sûr ; sa chevelure était abondante et soyeuse, et pour cacher ses mauvaises dents, n'ouvrant de la bouche que ce qu'il fallait au mouvement de ses lèvres. Son nez retroussé et menu égayait son visage, que terminait un menton délicat et fin. « Dans le plaisir, comme dans la douleur, elle était belle à voir, gracieuse même en se couchant, » a dit Constant. Le moindre de ses mouvements était aisé et, de plus, élégant, et elle embellissait tout ce qu'elle portait, confesse Mme de Rémusat, laquelle ajoute aussitôt : « légère, mobile, facile à émouvoir et à calmer, subissant l'influence de Bonaparte qui lui avait imposé le mépris d'une certaine morale, et, comme lui, se plaisant au mensonge, que tous deux employaient habilement tour à tour ». L'observation est sévère et méritée. Napoléon disait souvent que, pour être homme d'Etat, le mensonge était nécessaire[2].

Il ne fallait rien moins que ces séductions enchan-

léger bruit se fit entendre. Mme Bonaparte se retourna. « C'est peut-être, me dit-elle, Roustan, le mameluck de Bonaparte, qui garde la porte. Ce malheureux est capable de nous égorger toutes deux. » A cette parole, je fus saisie d'un effroi qui, tout ridicule qu'il était sans doute, ne me permit pas d'en entendre davantage, et sans songer que je laissais Mme Bonaparte dans une complète obscurité, je descendis avec la bougie que je tenais à la main, et je revins aussi vite que je pus dans le salon. Elle me suivit peu de minutes après, étonnée de ma fuite subite. Quand elle revit mon visage effaré, elle se mit à rire et moi aussi, et nous renonçâmes à notre entreprise. »

1. « Dans aucun moment de sa vie, disait Napoléon à Sainte-Hélène, Joséphine n'avait de position et d'attitudes qui ne fussent agréables ou séduisantes. Tout ce que l'art peut imaginer en faveur des attraits, était employé par elle, mais avec un tel mystère qu'on n'en apercevait jamais rien, toujours maîtresse d'elle-même, toujours en scène. »

2. *L'Echo des Salons*, p. 80.

C'est lui encore, Bonaparte, qui disait : « Un homme d'Etat doit avoir son cœur dans sa tête. »

teresses pour retenir Bonaparte à cette femme dont il n'ignorait point les incartades avant le mariage[1], compliquées de prodigalités incorrigibles. En revenant d'Italie, il avait dû payer le prix de l'hôtel de la rue Chantereine, le changement de l'ameublement et de la décoration des pièces. Après l'Egypte, il trouva sa femme endettée de nouveau pour la Malmaison et ses dépenses exagérées, en fréquentant la cour pervertie du Directoire. Bourrienne prétend que Napoléon solda ces dettes avec les quatre millions reçus de la ville de Hambourg, au sujet de l'affaire Blackwell et Napper-Tandy. C'était, entre les deux époux, un sujet de perpétuelles discussions, de fâcheries, de brouilleries, que les pleurs de Joséphine savaient mettre à néant. Et ses excuses étaient si concluantes! C'est que, pour le beau, elle avait un goût « immodéré » et que devant un objet de luxe, même inutile, s'il se distinguait par une forme imprévue, elle l'achetait, autant pour le plaisir d'acheter que pour en contenter ses yeux [2]. Cette faiblesse était connue, et les

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. IV, p. 247.

« Quand elle acheta la Malmaison, Joséphine s'y établit comme dame châtelaine. Et alors il y eut toujours un page ou un écuyer, un cousin, un neveu, et mon Dieu! disons-le bien bas, quelquefois même un abbé.

2. Mlle Avrillon (*Sur Joséphine*, t. I, p. 206).

« Elle avait un goût immodéré pour tout ce qui était beau. Tous les objets d'art, quel qu'en fût le prix, devaient lui appartenir, et d'ailleurs, elle n'avait pas le courage de renvoyer un marchand sans lui acheter quelque chose. Bien souvent, elle achetait des objets extrêmement chers qui ne lui étaient d'aucun usage, uniquement pour le plaisir d'acheter. On ne pouvait pas même dire qu'elle eût de la prédilection pour telle ou telle chose... Tout ce qui était de bon goût lui plaisait également, et il le lui fallait...

« Combien la Malmaison ne lui a-t-elle pas coûté de larmes? Elle y a enfoui des sommes énormes avec lesquelles on aurait bâti des palais. M. Bertaux, l'architecte, a dû savoir à combien s'élevèrent les mémoires pour tous les travaux exécutés, tant dans la maison que dans les jardins. M. Amédée de Bonpland, intendant de ces jardins magnifiques, était un savant fort distingué, ami intime du célèbre M. de Humbold. Lorsqu'il fut placé à la Malmaison, il s'occupa à peupler les serres des plantes les plus

marchands ne laissaient point en repos leur victime. Alors, au moment de payer, sa bourse vide, elle s'adressait à Napoléon, ou bien elle vendait son crédit aux gens interlopes, aux agioteurs, à tous ceux qui s'étaient lancés en des affaires malpropres et qui désiraient s'en tirer indemnes. Elle vendait même à Fouché, non pas les secrets de la politique de Napoléon, qui ne les confiait à personne, mais l'influence acquise sur le Premier Consul ; ce que l'on traduisait par ces mots : « le boudoir est souvent plus fort que le cabinet. »

L'existence de Joséphine était heureuse ainsi, vivant à sa guise, entourée de jeunes femmes qu'elle retenait près d'elle, les recevant à déjeûner, le matin aux Tuileries, au nombre de cinq ou six ; souvent douze ou quinze, à la Malmaison. Aucun homme ne partageait ce repas intime, pendant lequel on devisait surtout de modes, de théâtres, des petits intérêts de la société parisienne[1]. Là se for-

rares, et Joséphine prit avec une telle vivacité ce goût tout nouveau, que ce fut un surcroît de dépenses très considérable. On peut en juger par un seul fait. Je lui ai vu payer 3.000 francs un ognon de fleur dont je ne me rappelle pas le nom. Elle en prit le goût de la botanique, l'étudia d'une façon très sérieuse et y réussit. C'était pour elle un grand plaisir que d'aller visiter ses serres. Aussi, ces promenades étaient-elles toujours dirigées de ce côté... »

1. Dans les papiers de d'Entraygues, publiés par Léonce Pingaud, se trouve un portrait de Joséphine assez réussi (*Un agent secret*, p. 243).

« Tête sans cervelle, prompte à rire et à pleurer, elle est du moins fidèle à ses affections et à ses relations, presque timide avec ses anciennes connaissances, elle ne se ménage point pour obtenir les places et les grâces, et elle réussit. Elle parle sans gêne, du bon temps où elle était la petite Beauharnais, et avec sa naïve immoralité de créole, nomme ses anciens amants. Plus souvent elle se lamente en femme étonnée et embarrassée de sa grandeur présente. Trop souvent indiscrète sans le savoir, au sujet des plans du Premier Consul, elle accepte et sait taire aux intéressés les critiques qui parviennent à ses oreilles sur la politique et le Gouvernement. Sa journée se partage entre des conversations futiles et galantes, et des larmes que font couler les duretés de Bonaparte, ou la peur des complots. Il y a des moments où de cruelles anxiétés l'assiègent, quand elle voit son beau-frère Murat, un de ses principaux ennemis, nommé gouverneur de Paris, ou quand elle apprend que Joseph, son autre beau-frère, a pro-

maient, sous son influence, les jeunes mariées qui venaient d'épouser les officiers de Napoléon, timides innocentes, à peines délivrées du pensionnat de Mme Campan, ne connaissant rien du monde, rien de l'ancienne Cour, rien de toutes les scènes tragiques qui avaient bouleversé la société depuis dix ans. Toutes étaient ravies de se retrouver ensemble, d'apprendre à se présenter dans un cercle de dames, à saluer, à causer avec les hommes, à se parer de toilettes, afin de ne point paraître ridicules parmi les grandes coquettes, qui avaient illustré le Directoire. Certaines de ces anciennes « Merveilleuses » étaient admises en quelques salons de Paris ; jamais aux Tuileries.

Au début du siècle, la Malmaison[1] exerçait sur Bonaparte et sur Joséphine, un attrait irrésistible,

posé de la répudier et de l'envoyer régner à Parme. Sera-t-elle de l'avis de tous, excepté de Talleyrand, couronnée à côté de son mari ? Cette incertitude la ronge jusqu'à la dernière heure, puis avec sa frivolité étourdie, elle oubliera un moment ses craintes devant une tunique de gaze, ou un carton de dentelles, présents qu'elle destine à ses nouvelles égales, les reines étrangères, et elle rit même comme une folle, si l'amie lui dit alors : « Vous vous êtes partagé les rôles avec votre mari ; il veut ôter aux souverains la chemise, et vous la leur laissez. »

1. Aubenas, *Vie de Joséphine*, t. II, p. 135 et suiv.

« Tout ce château se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. On y entrait par un porche semblable à une tente qui servait de péristyle. Le grand vestibule soutenu par quatre fortes colonnes en stuc, et allant de la porte d'entrée à celle du jardin, située en face, partageait en deux le rez-de-chaussée. D'un côté étaient les salons de réception, la salle de billard et une galerie ; de l'autre, la salle à manger, une grande pièce dont le premier Consul fit une salle de Conseil et son cabinet de travail. Ce cabinet avait la forme d'une tente militaire. Il était meublé dans le même goût. Plus tard, on construisit, à chaque extrémité de la façade, deux petites ailes avançant sur la cour d'arrivée. Mais cette addition fut plutôt pour le service des communs que pour celui des habitants du château... Au premier étage se trouvaient la chambre à coucher et l'appartement particulier du Premier Consul et de Mme Bonaparte, ainsi qu'une grande galerie, pour les réunions d'apparat, qui régnait dans toute la longueur du bâtiment. Au-dessus, dans un demi-étage formant le couronnement du château, on avait disposé une série de petits appartements pour les officiers du général et ses invités... La façade, donnant sur la cour d'arrivée,

et ils y menaient, l'un et l'autre, une vie patriarcale, une vie de château que Joséphine agrémentait

fut ornée d'une suite de statues en marbre copiées d'après l'antique, et provenant de la destruction du parc de Marly. M. Lenoir décora encore le péristyle et le vestibule de bustes en marbre et en bronze, représentant les Dieux de la fable et des grands hommes de l'antiquité recueillis dans la démolition du château de Richelieu. Dans la salle à manger, on voyait, sur un fond de stuc, des groupes de figures allégoriques, chargées de rappeler la guerre, l'industrie et les arts. Le salon qui précédait cette pièce, et le grand salon reçurent une ornementation sobre et sévère, conforme au goût de l'époque. Dans le salon de réception, des tableaux dont le sujet était emprunté aux poésies d'Ossian, alors la passion littéraire de Bonaparte et dus aux pinceaux rivaux de Gérard et de Girodet. »

Extrait du journal *Le Temps*, 1896 :

« On y remarquait entre autres les copies célèbres de l'*Hercule Farnèse*, du *Laocoon* et de *Diane chasseresse*. Parmi les tableaux, les portraits de Joséphine, par Gérard, et d'Hortense, par Girodet; la *ferme d'Amsterdam*, par Paul Potter; l'*entrée de forêt*, de Berghem; le *tir à l'arquebuse*, de D. Teniers; *les quatre heures du jour*, de Claude Lorrain. Une statue d'Apollon Musagète et des Neuf Muses, spécimen de l'art grec, offert par le roi de Naples à Mme Bonaparte, lors de son voyage en Italie.

« Dès 1804, Napoléon habita Saint-Cloud, et après son divorce, Joséphine revint habiter la Malmaison. Ses intimes étaient alors, outre ses enfants Hortense et Eugène, le peintre Isabey, Redouté, Lenoir et Bonpland. Le 26 mai 1814, après l'invasion, le tsar Alexandre vint rendre visite à l'ex-impératrice. Trois jours plus tard, elle était prise d'un refroidissement et mourut.

« Napoléon, après Waterloo, fit un nouveau séjour à la Malmaison, qu'il quittait le 29 juin 1815. Le 1er juillet, le château était pillé par les troupes anglo-prussiennes. La Malmaison devint la propriété du prince Eugène de Beauharnais. A sa mort, en 1826, elle fut vendue au banquier suédois Haguermann, moyennant 250.000 francs. En 1842, elle était achetée 500.000 francs par la reine Marie-Christine d'Espagne, qui y fit construire une chapelle. L'empereur Napoléon III en fit l'acquisition pour 1.500.000 francs en 1861.

« En 1870, la Malmaison reçoit, pour la deuxième fois depuis le commencement du siècle, l'invasion prussienne. Les troupes allemandes l'occupèrent après le combat de Châtillon, et mirent le château et le parc en état de défense. Un premier combat d'avant-postes y fut livré le 8 octobre 1870. Le château fut enlevé à la baïonnette, sans grande résistance, par une reconnaissance de compagnies franches, parmi lesquelles les francs-tireurs des Ternes, dits « à la branche de houx », d'après l'ornement de leur coiffure. Le 21 octobre, l'affaire fut autrement chaude. La colonne Noël, faisant partie de la sortie de 30.000 hommes que dirigeait le général Ducrot, occupa le château et le parc où un combat des plus vifs fut soutenu contre les Allemands, par le régiment de zouaves de marche et la compagnie franche des tirailleurs de la Seine, qui comptait dans ses rangs nombre d'artistes parisiens, les peintres James, Tissot, Vibert, Leloir, Berne-Bellecour, Gustave Jacquet, Bellavoine, Leroux, qui fut gravement blessé, le sculpteur Cavelier, tué à l'ennemi, le graveur Jacquemart, et M. Edmond Turquet, plus tard sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Sur soixante hommes, cette compagnie de soldats improvisés en laissa vingt et un sur le champ de bataille.

de distractions très variées. Tous les invités y étaient libres jusqu'au déjeuner. Dans le petit appartement occupé, chacun se trouvait comme chez soi. Cet appartement était composé, dit la duchesse d'Abrantès, d'une chambre, d'un cabinet, et d'une chambre pour la camériste. Meubles très simples, plancher carrelé, corridor carrelé. Après le déjeuner, on se livrait à des causeries très gaies dans les allées du parc, ou bien dans la rotonde installée par la belle créole, au milieu de ses immenses serres, emplies de fleurs rares qui lui rappelaient ses Antilles. D'autres fois, c'étaient des cavalcades sur les routes poussiéreuses des villages

« En 1877, la Malmaison fut mise en vente. Puis l'acquéreur, M. Gautrier, ayant été mis en faillite, l'État vendait de nouveau ce domaine pour la somme de 640.000 francs, à M. Crépinet, en 1882. Douze ans plus tard, l'ancien Trianon consulaire fut acheté par la duchesse d'Albufera 271.000 francs. Dans la salle du Conseil où l'empereur déchu le 23 juin 1815, signa sa lettre d'adieux à la grande armée, un tisserand a installé ses métiers.

« Depuis lors le château a été acheté par M. Osiris, dont le grand-père avait servi la France, sous les enseignes consulaires, en vue d'une restauration qui le rendrait tel qu'il existait au temps du Consulat.

Le *Petit Parisien* de novembre 1900 écrit : « Le château a repris un air de jeunesse et dresse fièrement ses toits aigus au-dessus de ses façades consolidées qui paraissent neuves. L'édifice est tel maintenant qu'il se présentait aux yeux de Bonaparte après que furent achevés les aménagements nouveaux qu'il avait demandés aux architectes Percier et Fontaine.

« La bibliothèque est la pièce la mieux conservée, son plafond et ses peintures mythologiques sont restés presque intacts, de même que ses boiseries d'acajou, œuvres de Jacob, dont les cuivres, en grande partie arrachés, ont été habilement rétablis.

« On est parvenu à reconstituer avec la même précision de détails l'enfilade des salons de droite. Le plafond du grand salon blanc et or où l'on accède en traversant la salle de billard a pu être restauré d'après des morceaux où se voyaient encore les initiales de Joséphine. Ses parois sont décorées de peintures reproduisant des scènes champêtres de Proudhon, de Mlle Mayer et d'autres peintres du temps. Mais il ne reste que le marbre de la grande cheminée de ce salon, jadis ornée de camées et de mosaïques, don fait par Pie VII à l'empereur, au moment du sacre, et évalué à un million. La galerie du nord, vide de ses tableaux, qui ont été achetés par l'empereur de Russie, et qui font partie aujourd'hui des collections de l'Ermitage et du Musée de Munich, est, comme la bibliothèque, décorée de très belles boiseries en acajou mat, garni de cuivre. »

voisins; des jeux de barres près du château[1]. Les invités se plaisaient en ces lieux que Lenoir avait embellis de statues, sauvées de la dévastation des grands manoirs, durant la Révolution, et des raretés artistiques envoyées d'Italie ou d'Egypte par Bonaparte victorieux. Toutes les pièces étaient garnies de tableaux superbes. C'était partout un mélange de luxe et de simplicité, comme en une demeure bourgeoise qu'une fortune subite aurait permis d'orner en palais[2]. Elle-même, Joséphine, de son voyage en Italie, avait rapporté d'innombrables bijoux qu'elle montrait avec gloriole à ses amies préférées. Faveur intéressante pour une femme; et Mme de Rémusat demeura éblouie, le jour où, devant ses yeux, furent étalés ces trésors, « dignes de figurer, dit-elle, aux contes des mille et une nuits ». La musique était aussi un de ses plaisirs favoris. Elle pinçait de la harpe. Mais indolente et négligente, comme les créoles, Joséphine n'avait point cherché à perfectionner son savoir de musicienne, et c'était le même air, qui, invariablement, s'échappait des cordes de l'instrument.

Ce fut en ces premières années, à la Malmaison, le règne de l'égalité, de la simplicité la plus at-

1. Aubenas, t. II, p. 151.
« Pour courir, on mettait habit bas, et le Premier Consul y prenait part. Il y renonça à cause des inadvertances auxquelles ce jeu donnait lieu ; ce qui pouvait jeter un peu de ridicule sur sa personne. »

2. Si admirablement meublé que fut le château de la Malmaison, Joséphine s'empressa néanmoins de s'emparer du pauvre mobilier de Mme Renaudin, sa tante, lorsque celle-ci mourut à Fontainebleau ; de même des meubles du château de Barras, à Grosbois, lorsque Bonaparte, pour activer le départ de l'ancien directeur, lui acheta cette terre magnifique. Ainsi que les gens pratiques, Joséphine était rapace et s'attachait passionnément à ce qu'elle possédait. Elle se désola longtemps d'avoir livré un beau collier de perles à son mari pour le mariage de Caroline, quoique Napoléon lui eût promis de le remplacer par un plus beau.

trayante. Il n'y eut de préférence, ni de distinction pour personne. Chacun était l'invité de Mme Bonaparte, et les politesses étaient les mêmes pour tout le monde. Les rangs y étaient confondus. Talleyrand y était reçu en simple particulier. Il y venait souvent, y dînait quelquefois, mais arrivait généralement dans la soirée, après huit heures, et ne repartait que fort tard dans la nuit. Puis c'étaient Murat, Duroc, Berthier, MM. de Volney, Denon, Lemercier, prince de Poix, de l'Aigle, Beurnonville, Isabey, tous ceux qui fréquentaient les salons de Mme de Montesson, très en faveur près du Premier Consul. Quant aux jeunes femmes qui ornaient les petits bals du château, on remarquait Mlle de Faudoas, devenue la femme du général Savary, très agréable, lorsqu'elle savait cacher ses mauvaises dents gâtées; Mlle de Ghéeneuc, portant le nom du général Lannes, au visage pur et régulier, comme celui « d'une vierge de Raphaël », écrit la duchesse d'Abrantès; Mme Bessières, arrivée de Cahors, dans toute la fraîcheur de ses vingt ans; et les amies d'Hortense, les nièces de Mme Campan, Mlles Auguié, l'une plus tard générale Ney[1], l'autre

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. II, p. 381.
Voici le portrait qu'elle en fait :
« Nièce de Mme Campan, première femme de chambre de la reine, fille de Mme Auguié, aussi femme de chambre, assez médiocrement élevée, bonne et douce femme, mais un peu énivrée des dignités qui peu à peu la décorèrent, elle nous donna bien, de temps à autre, le spectacle de l'étalage d'une foule de prétentions qui, après tout, ne choquaient pas trop chez elle, parcequ'elles s'appuyaient sur la grande réputation militaire de son mari. L'orgueil de celui-ci avait quelque chose d'assez rude et justifiait celui de sa femme, qui l'avait adopté comme un bien de communauté. Mme Ney, depuis duchesse d'Elchingen, plus tard princesse de la Moskowa, était au fond très bonne personne, incapable de dire ou faire mal, peut-être aussi assez peu capable de dire ou faire bien, paisible et jouissant surtout avec ses inférieurs des vanités de son rang... Elle avait pris l'habitude d'un extrême luxe. Je l'ai vue aller aux eaux avec une maison entière, afin d'être servie à son gré : un lit, des meubles à elle, une argenterie de voyage faite tout exprès, une suite de fourgons, nombre de courriers,

Mme de Broc; enfin Caroline Bonaparte, la femme de Murat, aussi gaie, aussi radieuse que ses amies. Ces bals étaient bruyants d'entrain, de mouvement, d'éclats de rire, spectacle divertissant pour les yeux, avec les jolies robes de mousseline blanche et les guirlandes de roses qui composaient toute la toilette de ces jeunes femmes. Bonaparte, se mêlant aux quadrilles, souvent les troublait par son inattention, et, dépité de sa maladresse, il réclamait la *monaco*, la seule danse où il triomphât.

On dînait à six heures, et lorsque le temps était beau, la table était servie devant le château à côté de la pelouse; dîner de famille où tout le monde était admis. Napoléon le présidait, ayant Hortense à côté de lui, Joséphine en face, et ses invités à la suite, sans place désignée, au hasard. Les dîners de cérémonie avaient lieu le mercredi. C'était le jour du conseil des ministres, de la visite des conseillers d'Etat, de l'audience aux ambassadeurs. Pour terminer la soirée, lorsque les concerts n'eurent plus la même vogue qu'autrefois, on résolut de jouer des pièces de théâtre, car il y eut bientôt un théâtre au château. Les succès d'Hortense au pensionnat de Mme Campan, où elle avait rempli le rôle d'Esther, furent un encouragement à l'organisation d'une troupe capable de jouer les grandes pièces de Beaumarchais.

La Malmaison devint ainsi un lieu de délices. Le Premier Consul y travaillait mieux qu'ailleurs, disait-il, sur un pont de bois, attenant à son cabi-

disant que la femme d'un maréchal de France ne pouvait voyager autrement. Sa maison était une des plus somptueusement meublées. Elle lui coûta, d'achat et d'ameublement, onze cent mille francs. La maréchale Ney était maigre, grande. Elle avait des traits un peu forts, de beaux yeux, une physionomie douce et agréable, une très jolie voix. »

net et protégé d'une toile de coutil. Il ne comprenait pas, ajoutait-il, ceux qui, pouvant penser et travailler en face du ciel, se claquemuraient dans un cabinet. Ce fut le temps où Joséphine et lui furent le plus unis. Ils n'avaient que la même couche, et ils ne se séparèrent qu'à la suite d'un mouvement d'humeur de Napoléon, après un séjour prolongé à Boulogne-sur-Mer, avec Mme de Rémusat. A Sainte-Hélène, il vantait cette cohabitation de deux époux. « Habitude très morale, qui influe singulièrement sur un ménage, assure le crédit de la femme, la dépendance du mari, maintient l'intimité et les bonnes mœurs. On ne se perd point de vue, en quelque sorte, quand on passe la nuit ensemble. Autrement, on devient bientôt étrangers. Aussi, tant que dura cette habitude, aucune de mes pensées, aucune action, n'échappaient à Joséphine. Elle suivait, saisissait, devinait tout, ce qui parfois n'était pas sans quelque gêne pour mes affaires[1] ! »

Après la paix d'Amiens, il passa, dans cette retraite des champs, de longs mois, en une inactivité rêveuse, méditant sur ses desseins politiques. Il désirait, à cette époque, purger la Méditerranée des incursions des Barbaresques, détruire les corsaires algériens, menace incessante pour nos bateaux marchands. Il voulait ensuite acclimater, sur les rivages, les productions des Antilles, afin de suppri-

1. Faber, p. 239.

« Dans les voyages, Bonaparte montra l'exemple de l'union domestique et des mœurs régulières. L'heure ordinaire du coucher est à dix heures. S'il y a des fêtes, on se retire à onze heures, guère plus tard qu'à minuit. Bonaparte couche avec son épouse, dans le même appartement et dans le même lit. Les employés de la Cour consulaire qui précèdent le couple voyageant, mettent au premier rang de leurs soins, de choisir cet appartement et de commander le lit dont il n'existe pas ordinairement, de la largeur prescrite, un seul. Elle est de 8 à 10 pieds. »

mer le tribut que l'Europe, pour en jouir, payait au nouveau monde. Menneval, qui fut alors son jeune secrétaire, affirme que, durant ces jours de rêverie, il se montra d'une patience toute bienveillante envers ceux qui l'approchèrent, enjoué même, d'une cordialité très affectueuse avec ses officiers. Et, cependant, sans réciprocité, ajoute Menneval. L'autorité d'une grande intelligence, la gloire du général, confirmaient la distance entre le supérieur et le subalterne, et on subissait malgré soi l'ascendant du génie de cet homme, abordable alors comme un camarade. Avec Menneval surtout il se livrait avec une bonhomie touchante. Bourrienne venait d'être congédié pour affaires d'argent, et afin de gagner tout de suite la confiance de son jeune collaborateur, Napoléon causait avec lui sans façons, l'interrogeant sur ses lectures, sur ses goûts littéraires, lui indiquant les livres à lire, feuilletant sous ses yeux quelques volumes de sa bibliothèque. Il était tout à la fois familier et paternel; et le jeune homme était ébahi de la simplicité du grand capitaine, qui avait commandé à tant de généraux et déjà changé la face de l'Europe.

Aux premiers temps du Consulat, Bonaparte s'était laissé vivre, comme tous les grands fonctionnaires de l'Etat. Il n'était et ne voulait être que le premier magistrat de la république. Une seule personne remplissait, aux Tuileries, l'office des chambellans, M. Benezech, ancien ministre, constitué gouverneur du Palais, ordonnateur des réceptions, introducteur des ambassadeurs, sorte de maître Jacques, suppléé par les aides de camp, lorsque le service d'un chef tel que Napoléon devenait trop accablant. Il n'y avait, d'ailleurs, en ce

temps-là, que des soirées intimes aux Tuileries. Mme Bonaparte se contentait de la société accueillie jadis rue Chantereine, et le Premier Consul de la visite de ses généraux. Ni l'un ni l'autre n'osaient se montrer trop audacieux. On sentait gronder le mécontentement des hommes dépouillés de leur situation. Les émigrés de Londres déversaient, en leurs brochures, toute l'acrimonie de leur rancune. Mallet-Dupan, si populaire parmi eux, criblait de railleries et d'épigrammes cinglantes l'effronterie des gouvernants qui s'étaient emparé du pouvoir. Il les comparait à une troupe d'huissiers, commandée par un gendarme, qui aurait mis à sac le mobilier d'une maison et aurait bâtonné les mécontents[1]. Les complots, enfin, avertissaient Napoléon qu'il devait être prudent. On travaillait donc aux Tuileries plus qu'on ne se divertissait. Le Premier Consul sortait peu. Joséphine passait le plus grand nombre de ses soirées aux théâtres, et ne donnait libre accès près d'elle qu'à ses vieux amis d'autrefois[2].

1. Mallet-Dupan, t. IV, p. 432.

2. D'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 308 et suiv.

« Voici le portrait que trace la duchesse d'Abrantès des généraux et des hommes que l'on voyait alors aux Tuileries :

« Le général Lannes venait de se marier avec Mlle Louise Ghéèneuc, personne d'une ravissante beauté. Lui, taille de cinq pieds, six pouces, svelte, élégante même, le pied, la jambe, la main d'une remarquable beauté. Figure pas belle, mais expressive, un grand sang-froid au feu.

« Duroc, de la même taille que Lannes, svelte comme lui, mais avec plus de distinction dans les manières ; les yeux trop à fleur de tête pour que son regard fût jamais en harmonie avec son sourire, ce qui faisait dire à ceux qui l'ignoraient qu'il n'était pas franc... avait des moyens remarquables fort appréciés de Bonaparte. Après douze ans, le czar Alexandre Ier se le rappelait encore et en faisait l'éloge. Ses cheveux étaient noirs ainsi que ses yeux ; son nez, son menton, ses joues, tout cela avait le défaut de ses yeux, était trop arrondi.

« Le colonel Bessières, plus grand que Lannes, accent du Midi, de belles dents, des yeux qui louchaient un peu. Comme le général Lannes, il avait la manie de la poudre. Ses cheveux coupés de chaque côté, ses oreilles de

Parmi les femmes, MM^mes de Chauvelin, d'Houdetot, de Larochefoucault, d'Aiguillon, de Castellane, de Vergennes, de Luçay, d'Harville, de Nicolaï; parmi les hommes, quelques membres de l'ancienne noblesse, ceux qui n'avaient pas émigré, les de Caulaincourt, de Girardin, de Ségur, de Montesquiou, auxquels se joignirent bientôt leurs amis, les Noailles, les de Mun, de Praslin et de Mouchy.

chien, et sa queue longue et mince comme une queue à la prussienne, remplaçait, chez lui, le cadogan de Lannes.

« Eugène, des dents affreuses comme sa mère. Ensemble d'élégance, franchise et gaieté dans toutes ses manières. Moqueur sans être impertinent, dansant comme avait dansé son père.

« Rapp, homme bon, à l'écorce non pas rude, mais mal travaillée, gauche, maladroit pour jouer à l'homme du monde.

« Berthier, petit, mal bâti, sans être cependant contrefait, ayant une tête un peu trop forte pour son corps; des cheveux crépus plutôt que bouclés, d'une couleur qui n'était ni noire ni blonde; des yeux, un nez, un front, un menton, tout cela à sa place, mais formant un ensemble qui n'était pas beau. Des mains naturellement laides et qu'il rendait effroyables en rongeant continuellement ses ongles, au point d'avoir des doigts presque toujours saignants; des pieds à l'avenant. Ajoutez qu'il bredouillait fort en parlant, et faisait non pas des grimaces, mais des mouvements tellement singuliers par leur vivacité, qu'il en était fort amusant pour ceux qui ne prenaient pas un intérêt direct à sa dignité.

« De La Valette, bâti en manière de Bacchus, avec de petites jambes soutenant un ventre qui promettait et puis une figure comique à cause de ses petits yeux, de son nez pas plus gros qu'un pois, placé au milieu de deux grosses joues. Et tout cela entouré d'une chevelure dont on pouvait compter non pas les mèches, mais les individus. Homme d'esprit, contant avec grâce une foule d'anecdotes qu'une mémoire heureuse lui fournissait abondamment... épousa Emilie de Beauharnais, qui eut la petite verole pendant que son mari était en Egypte avec Bonaparte. »

T. II, p. 387. Elle avait écrit sur l'infortunée jeune femme :

« Elle fut désespérée et voulut mourir. Elle se trouvait hideuse, et, en effet, elle était fort changée. Mais ensuite les rougeurs s'effacèrent, les trous devinrent moins visibles, et elle finit par s'habituer à son changement. Le fait est qu'il n'était pas tellement fort qu'elle dût s'en désoler autant, et beaucoup de femmes se seraient fort bien arrangées des restes de sa beauté. Elle avait toujours une peau éblouissante, de belles dents, un doux regard, une belle taille; enfin, tout bien considéré, elle était encore une belle femme, mais elle n'était plus celle qu'avait épousée M. de La Valette. Elle eut l'attention de lui envoyer son portrait en Egypte. Je crois que les Anglais le prirent. Elle s'imaginait que son mari l'aimait moins. Et Mme d'Abrantès ajoute: « Des larmes continuelles, des tristesses profondes, un dégoût de la vie fortement exprimé ont souvent fait passer de mauvais moments à ce bon et excellent La Valette, qui aurait voulu, au prix de son sang, que sa femme fût heureuse. »

Le cercle, quoique élargi, restait quand même très circonscrit. On consacra des jours aux artistes, aux hommes de lettres, aux musiciens, aux poètes, et Napoléon se faisait un plaisir de se montrer parmi eux. Tous rivalisaient de bonne humeur et d'esprit. C'étaient Lebrun, Legouvé, Baour-Lormian, Parny, Bernardin de Saint-Pierre, et Barthélemy, et encore David, Gros, Gérard, Girodet, Lesueur, Chérubini, Méhul, plus tard, Michaud qui avait abandonné ses montagnes du Jura, Raynouard, puis Boufflers qui était accouru de Berlin pour s'associer aux courtisans du pouvoir naissant. Quelques-uns, au contraire, s'éloignèrent ; de ceux qui, au 18 Brumaire, avaient accepté le gouvernement consulaire, Chénier, Lemercier, Ducis, que jamais le général ne put se concilier tout à fait, malgré ses cajoleries[1].

1. Bouilly (*Mes Récapitulations*, t. II, p. 221), rapporte une conversation tenue aux Tuileries après un déjeuner.

Siéyès, dit-il, causait avec Talleyrand, Fouché, Merlin, Rœderer et autres grands politiques. « Il remplit l'Europe entière de sa gloire et de son nom, disait l'un. Il règne déjà par le fait, ajoutait l'autre. Rien ne saurait plus l'arrêter dans son vol rapide. — Oui, disait un ancien sectateur de la république, c'est un aigle qui s'élève au-dessus de nos têtes, et tient dans ses serres la liberté française. Je ne sais pas ce qu'il en fera. — Il fera bien de la respecter, s'écrie un ancien membre de la Convention, nouveau conseiller d'État. Le Sénat ne souffrirait pas qu'il portât la moindre atteinte à notre indépendance. — Le Sénat, répond un tribun plus clairvoyant que les autres, le Sénat ne fera que ce qui pourra plaire au maître qu'il s'est donné. — Eh ! que voudriez-vous faire, ajoute un officier général, contre un homme de génie et de forte volonté qui commande à huit cent mille guerriers qu'il s'est attaché par les lauriers de la victoire. C'est un nouveau César dont il nous faut tous supporter la puissance. — Il n'osera jamais se faire proclamer empereur, disait Merlin. — Qui l'en empêcherait, lui répliqua Rœderer Il commanderait à l'Europe s'il en avait la fantaisie. — Pourquoi pas au monde entier, dit Siéyès avec humeur. A vous entendre, il pourrait se faire Dieu. — Dieu ! Bah ! *Cul-de-sac*, laisse échapper de ses lèvres machiavéliques, un cy-devant ministre des autels, devenu conseiller intime de Napoléon.

« Je demeurai plus que jamais convaincu, ajoute Bouilly, que la plupart de ces intrépides publicistes, qui se font une célébrité populaire, ne sont bien souvent que d'adroits jongleurs qui sacrifient, quand il le faut, leur profession de foi et même leur popularité, pour courir après le rang et la fortune, leurs divinités chères.

« Je rejoignis le groupe des femmes qui entouraient Mme Bonaparte, et

Cependant la paix s'était consolidée sur le continent; des ambassadeurs nouveaux arrivaient à Paris, et la société parisienne attendait les fêtes officielles où ils lui seraient présentés. Le moment parut propice au rétablissement de l'étiquette, à l'organisation d'une maison militaire et d'une maison civile[1]. Les projets ambitieux du chef du Gouvernement y trouveraient un appui sérieux, dans le surcroît de prestige qui en résulterait. Il y eut donc un gouverneur du palais des Tuileries, le général Duroc, à qui fut dévolue la police du château et le contrôle des dépenses; quatre préfets tenant lieu de chambellans, MM. de Luçay, de Rémusat, Didelot, de Cramayel; quatres généraux commandant la garde consulaire, Lannes et Bessières, Davoust et Soult; huit aides de camp, les colonels Lemarrois, Caffarelli, Caulaincourt, Savary, Rapp, Lauriston, Fontanelli, officier italien, et le capitaine Lebrun,

là, je vis une autre tactique pour arriver à la faveur. On sollicitait d'abord avec une modestie étudiée le titre de dame de charité, c'est-à-dire l'honorable emploi de répandre dans la classe indigente les nombreux bienfaits de cette Joséphine si propice à tous les malheurs. Ensuite on flattait les goûts de la future souveraine, en parlant de la riche collection de tableaux qui ornaient sa belle galerie de la Malmaison; on lui proposait de l'enrichir encore par l'offrande de certains objets d'art très curieux, conquis sur les puissances étrangères. Les femmes de nos généraux surtout s'empressaient de concourir à la riche et rare collection de Joséphine pour obtenir son intercession auprès de Bonaparte, qui déjà préparait les bâtons des maréchaux. »

1. « Bonaparte (dit Bourrienne, t. IV, p. 78) ne travaillait que pour lui. En exerçant le Consulat, il faisait l'Empire. La preuve en est dans toutes ses actions, dans tous ses discours, dans les paroles que la discussion des lois l'entraîna à prononcer au Conseil d'Etat, enfin dans ses confidences du soir... Dans sa pensée, il était roi, le soir même où il coucha au Luxembourg. Sur cela, je ne crains pas de faire des redites, parce que si une grande idée doit sortir de mon livre, c'est l'idée même qui prédominait dans la tête de Bonaparte, c'est l'assiduité de son esprit à se faire un grand nom dans la postérité, et à créer un Gouvernement à sa guise, c'est-à-dire un gouvernement dans lequel, lui, chef d'Etat, serait tout. Sous le Consulat, les deux autres consuls étaient tellement effacés que, malgré les gardes dont il leur permettait encore l'usage, M. de Talleyrand, selon la volonté du Premier Consul, était de fait le second personnage du Gouvernement consulaire. »

fils du troisième Consul. Pour Mme Bonaparte, on nomma quatre dames chargées de l'accompagner, de lui présenter les femmes des ambassadeurs et les grandes dames de la société étrangère et de la société parisienne ; Mmes de Rémusat, de Talhouet, de Luçay, de Lauriston, jeunes, jolies aussi, parmi lesquelles Mme de Rémusat[1] avait la modestie de se mettre au dernier rang, se contentant d'être aimable, avenante, de s'insinuer dans l'esprit du Premier Consul, par l'agrément et la facilité de sa conversation, et dans l'estime de ses compagnes par la simplicité de sa mise que réhaussait, seule, la fraîcheur de sa jeunesse. Chaque préfet et chaque dame avaient, à tour de rôle, une semaine de service, et le gouverneur les recevait à sa table ainsi que les aides de camp.

Bourrienne, le secrétaire de Napoléon, encore avec lui, dirigeait les subalternes : Pfister, intendant de la Maison, Vénard, chef des cuisines, Danger et Gaillot, chefs d'emploi, Colin, chef d'office,

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*. Son portrait par elle-même (T. II, p. 375) :

« J'avais vingt-trois ans, quand j'arrivai à cette cour ; je n'étais point jolie ; cependant, je ne manquais pas d'agréments. La grande parure m'allait bien, mes yeux étaient beaux ; mes cheveux noirs, mes dents belles, mon nez et mon visage étaient trop forts, pour une taille assez agréable, mais un peu petite. Je passais à la cour pour une personne d'esprit. C'était presque un tort. Au fait, je n'en manquais point, non plus que de raison. Mais il y a beaucoup dans mon âme, et un peu dans ma tête, un certain degré de chaleur qui précipite mes paroles et mes actions, et me fait faire des fautes qu'une personne moins raisonnable peut-être et plus froide éviterait. On se trompa assez souvent sur moi à cette cour. J'étais active ; on me crut intrigante. J'étais curieuse de connaître les personnages importants ; on me taxa d'ambition... Mme Bonaparte se fiait un peu plus à moi qu'à une autre. Elle m'a compromise. On s'en aperçut assez vite, et personne ne m'envia beaucoup l'avantage onéreux de ses confidences. L'empereur, qui commença par m'aimer assez, causa plus d'inquiétude. Je ne tirai guère parti de cette bienveillance. Ce sentiment toutefois me flattait et m'inspira de la reconnaissance. Je cherchai à lui plaire tant que je l'aimai. Dès que je fus détrompée sur son compte, je reculai. La feinte est absolument hors de mon caractère. »

Ripeau, bibliothécaire, Vigogne père, écuyer, Humbert, premier valet de chambre, Hubert, valet de chambre ordinaire, enfin Roustan, le mameluck ramené d'Egypte, préposé à la garde de Napoléon, couchant la nuit en travers de la porte de son maître. Dans les antichambres, dans les cuisines, dans toutes les dépendances du château, une foule de valets coopéraient au service, et les écuries contenaient près de trois cents chevaux.

Pour suffire à ces dépenses, le traitement du Premier Consul, d'abord de cinq cent mille francs, après Brumaire, fut élevé à six millions, lorsqu'il devint consul à vie. Mais il eut l'adresse de tripler cette somme, et, chaque année, son budget des recettes s'élevait à plus de quinze millions. Masson (T. II, p. 171) écrit : « Si faute des comptes de Pfister, on ne peut évaluer les recettes accessoires en l'an VIII et en l'an IX, y compris les six millions fixés par la loi des finances, la recette s'élève à 18.728.002 francs, et c'est ainsi que la dépense peut monter à 16.516.139 francs. »

Et maintenant que le Gouvernement consulaire rayonnait de gloire, en Europe, la Malmaison était considérée comme demeure trop mesquine, pour celui qui se plaçait au rang des potentats les plus fiers du continent. Napoléon accepta Saint-Cloud pour son palais d'été. Six millions furent consacrés à la restauration de cette résidence royale où désormais il passa la plus grande partie de l'année [1]. Mais, en quittant la Malmaison, ce ne fut pas seu-

1. Constant, *Mémoires*, t. I, p. 156.
« Lorsque Saint-Cloud fut prêt, Napoléon ne se montra pas satisfait. Il dit qu'on lui avait fait des appartements comme pour une fille entretenue ; qu'il n'y avait que des colifichets, des papillottes et rien de sérieux. »

lement sa demeure que le général changea; ce fut toute sa vie. On ne sentit plus à Saint-Cloud la liberté des anciennes réceptions, ni la simplicité et le charme du premier château. Sans invitation, on ne fut plus admis en visite. Les intimes eux-mêmes durent se conformer aux règles établies. Certains jours furent attribués aux audiences, d'autres aux dîners. Les dimanches, une messe fut chantée en musique par les artistes de l'Opéra, à la chapelle, où ceux qui briguaient des faveurs ne manquèrent pas d'assister[1]. Le maître, enfin, sépara sa table de celle de ses officiers. Il mangea seul avec sa femme; et dans les antichambres, dans les salons, la conversation, au lieu d'être bon enfant et sans gêne, comme naguère, devint guindée, presque monosyllabique. Déjà, on tremblait devant lui, et l'on n'osait plus avoir une opinion différente de la sienne[2]. Au théâtre, au lieu de figurants bénévoles, les acteurs de profession, les artistes de la Comédie Française jouèrent les pièces requises par le Pre-

1. Stanislas de Girardin, t. I, p. 286.

Pour arriver à la chapelle, il fallait traverser une galerie. De Girardin écrit:

« A l'arrivée du Consul, toutes les conversations particulières cessent, tous les groupes se désunissent, tous les cercles se rompent. Les fonctionnaires publics se rangent sur deux haies. Bonaparte passe au milieu. Il cherche à fixer le sourire sur ses lèvres; il distribue des petits saluts à droite et à gauche, comme le Pape donne des bénédictions. Il se dandine en marchant, parce que le dandinement que l'on croyait être une propriété exclusive des Bourbons, appartient à la place qu'il occupe. Il naît de l'embarras involontaire et forcé, qu'éprouve celui qui se trouve être, par sa position, le point de mire de toutes les observations. Derrière le Consul, bien loin derrière lui, on apercevait Cambacérès et Lebrun. Le premier donnait la main à Mme Bonaparte et le second à Mme de Luçay. Encore derrière eux, on remarquait un petit groupe d'hommes et de femmes, attachés à la maison. Le principal personnage allait se mettre dans une tribune en face de l'autel. »

2. Général Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 68.

« Parmi les généraux et officiers qui avaient accompagné Bonaparte à Saint-Cloud, on se regardait, mais on ne se parlait pas. On semblait ne pas oser s'interroger et craindre de se répondre. »

mier Consul. On bâillait; on dormait les yeux ouverts ; on n'applaudissait plus. Il n'y eut d'exception que pour Talma, dont le grand talent emportait, malgré l'étiquette, l'explosion des bravos. Le Premier Consul y arrivait dans sa loge, celle du roi, par la porte d'honneur ; les invités par la porte basse ; et les auteurs des pièces jouées ne furent plus invités aux représentations. Napoléon seul se laissait aller à la joie. Il n'y eut décidément plus rien de républicain à Saint-Cloud.

Chose à prévoir, c'est que les nouvelles mœurs, en se rapprochant de celles d'autrefois, augmentèrent le nombre des partisans de l'ancien régime. Avec la richesse acquise, la société renaissante avait besoin de luxe, et retrouvant à Saint-Cloud des souvenirs monarchiques, elle désira la résurrection d'une royauté. Le général laissait faire. Son ambition, secrètement, était satisfaite de cette transformation silencieuse, mais très sensible, dans les idées, qui fut suivie bientôt d'un changement dans les habitudes[1].

1. Il était temps de remettre le bon sens à la place de la sottise. Voici les notes données par Salgues sur les changements ordonnés pendant la Révolution :

« A quelle extravagance ne s'est-on pas livré jusque dans les plus petites choses, écrit-il? Les hommes qui s'appelaient le roi, le duc, le comte, n'ont-ils pas changé leur nom pour ceux de 10 Août, la Montagne ? N'avait-on pas institué dans les petites écoles un signe de croix révolutionnaire? « Au nom de Marat, de Pelletier, de Challier, vive la République » ! Saint Jean, saint Paul, saint Augustin avaient fait place aux Brutus, aux Anaxagore, aux Publicola. Des restaurateurs idiots avaient changé jusqu'aux noms des fruits. N'avons-nous pas vu, sur leur carte, des poires de Bon-Chrétien s'appeler des poires de Bon-Républicain ; celles de cuisse madame, des cuisses de citoyenne ? On vous offrait des poires de Germain et des prunes de nation-prune, de nation-claude. Et la nation était bien claude, en effet ! Combien de maires de villages ont fait incarcérer, comme suspects, de pauvres paysans, parce qu'ils se nommaient Louis, François, Henri, tous noms évidemment royalistes et contre-révolutionnaires? J'ai vu des comités enjoindre à quelques personnes qui s'appelaient Saint-Laurent, Saint-Martin, de s'appeler Martin, Laurent. Mme de Saint-Janvier fut forcée de s'appeler Mme Nivôse, attendu qu'il n'y avait plus de saints, et que Nivôse remplaçait Janvier. On eut aussi la rue Barbe, la rue Coq-Jean, on n'alla plus à Saint-Roch, ni à Saint-Cloud, ni à Saint-Ouen, mais à Roch, Cloud, Ouen. »

Aux soirées de Saint-Cloud, comme à celles des Tuileries, les réceptions prirent toute l'apparence des cercles de la Cour à Versailles où la conversation composait l'unique attrait de la soirée. Quelques tables de jeu étaient installées dans les salons, pour les plus graves personnages. Joséphine, toujours élégante, souriante, entourée de ses dames, dirigeait la causerie, envoyait un mot aimable à la nouvelle venue, complimentait celle-ci sur sa toilette, celle-là sur sa coiffure, parlait des pièces récentes de l'Opéra ou du Théâtre-Français, s'efforçant, enfin, d'imprimer la gaieté sur les visages qu'elle sentait figés par la nouvelle étiquette. Napoléon circulait dans les groupes, vantait les étoffes françaises au détriment des étoffes anglaises [1], et le plus souvent décochait quelque impertinence à ses voisines [2].

Quant aux audiences, fort longues et très suivies à Saint-Cloud, elles avaient remplacé celles des Tuileries. Les solliciteurs étaient de tous les mondes, évêques, sénateurs, conseillers d'Etat, députés, tribuns, généraux, ambassadeurs, magistrats, nobles ou roturiers à qui Napoléon adressait la parole, sans distinction de personne. Beaucoup se bornaient à

1. Constant, *Mémoires*, t. I, p. 336.

« Il dit un jour à une dame « que nous n'avions point de patriotisme, « point d'esprit national, que nous devions rougir de porter des mousse- « lines ; que les dames anglaises nous donnaient l'exemple, en ne portant « que des marchandises de leur pays ; que cet engouement pour les mous- « selines anglaises est d'autant plus extraordinaire que nous avions en « France des linons batistes qui peuvent les remplacer et qui font des robes « beaucoup plus jolies ; que, quant à lui, il aimerait toujours cette étoffe, « parce que, dans sa jeunesse, sa première amoureuse en avait une « robe. »

2. A ce propos, il disait à Mme de Rémusat touchant les convenances : « C'est une invention des sots pour se rapprocher à peu près des gens d'esprit, une sorte de bâillon social qui gêne le fort et qui ne sert que le médiocre. Il se peut qu'elles vous soient commodes à vous, femmes, qui n'avez pas grand'chose à faire dans cette vie, mais vous sentez bien que moi, par exemple, il est des occasions où je suis forcé de les fouler aux pieds. » (T. I, p. 277.

présenter leurs hommages, à faire leur cour, négligeant d'exposer leurs affaires particulières, y cherchant prétexte à une visite prochaine [1].

Le cabinet où Napoléon, à Saint-Cloud, travaillait avec Menneval, avait été disposé suivant ses indications. Il tenait à ses aises, à retrouver partout où il vivait les mêmes facilités qu'aux Tuileries. Son bureau présentait la forme d'une basse et, sur les deux ailes de côté, s'entassaient les papiers et mémoires qui arrivaient à son cabinet : principalement les états de situation de ses troupes, dont il ne se séparait jamais. Sur la cheminée étaient placés les bustes de Scipion et d'Annibal. Près de cette cheminée une causeuse recouverte d'une housse de taffetas vert, sur laquelle il s'asseyait d'habitude. Derrière cette causeuse, le bureau de Menneval où le jeune secrétaire s'appliquait à mettre au net les nombreuses dictées de son maître. Précédant le cabinet, une chambre tendue de velours vert dans

1. Mme de Rémusat, *Correspondance*, t. I, p. 160.

L'enthousiasme était alors universel. Mme de Rémusat écrivait à son mari : « Tandis qu'en marchant, il (Bonaparte) créé, pour ainsi dire, de nouveaux peuples, on doit être bien frappé, d'un bout de l'Europe à l'autre, de l'état remarquable de la France. Cette marine formée en deux ans, après une révolution destructive, et qui prend enfin une attitude offensive (il s'agissait de la flotte de Boulogne) après avoir excité longtemps les railleries d'un ennemi prévoyant, ce calme dans toutes les parties de l'empire, tandis que son chef est éloigné, enfin l'administration n'ayant souffert dans aucune de ses parties, de cette longue absence, voilà bien de quoi causer la surprise et l'admiration, voilà bien de quoi réchauffer les imaginations généreuses, et je sais que je ne suis pas encore vieillie pour cette sorte d'exaltation... Lorsque je reviens à la paix dont nous jouissons, à cette liberté réglée qui me suffit bien à moi, à cette gloire dont mon pays est couvert, à cette pompe, à cette magnificence même que j'aime parce qu'elle est la preuve que tout est accompli, enfin lorsque je songe que cette prospérité est l'ouvrage d'un seul homme, je me sens pénétrée d'admiration et de reconnaissance. Cher ami, ceci bien entre nous, car il est des personnes qui voudraient trouver, à ces sentiments, un autre motif que celui qui les inspire ; et puis il me semble que les louanges, données par le cœur, sont moins pressées de se produire que celles dictées par l'esprit. »

laquelle Napoléon ne séjournait pas, et par derrière le cabinet, un salon où il admettait Talleyrand, toujours absent aux délibérations des autres ministres, les affaires extérieures étant réservées entre le fin diplomate et le Premier Consul. Un grand tableau ornait cette pièce, le portrait de Charles XII, auquel on substitua celui de Gustave-Adolphe, que Napoléon lui préférait. L'appartement particulier se trouvait au dessus, composé de trois pièces où il arrivait par un escalier communiquant avec le petit salon. Les meubles en étaient simples. Sur la cheminée de la chambre à coucher, on remarquait un buste de César. Comme le cabinet du rez-de-chaussée offrait le même niveau que la terrasse joignant le château, il y déjeunait souvent en plein air et pendant son repas agréait les personnes de son intimité, de grands artistes, comme Talma, de grands peintres, des hommes de lettres, des hommes d'Etat, avec lesquels il discourait sur les sujets qui l'éloignaient de ses préoccupations journalières, de la politique absorbante [1].

A côté du général, vivait un excellent jeune homme, le frère d'Hortense, Eugène de Beauhar-

1. Il peut paraître intéressant ici d'apprendre quel tableau de la France Mme d'Entraygues mère présentait alors à son fils (lettre du 7 février 1804. Pingaud, folio 239, note).

« On croit la France toujours en révolution; ce n'est plus cela. On revient peu à peu aux anciennes institutions. Les préfets sont absolument les intendants; les généraux, employés successivement dans chaque pays, les commandants de province. La paix règne; le crime est réprimé. C'est un changement de dynastie. Le pouvoir suprême réside en un seul. Le secret de l'Etat est impénétrable. Jamais homme moins communicatif, plus respecté et craint. La noblesse... commence à accepter des places soit civiles, soit militaires. Les pères s'y refuseraient, mais non leurs enfants, qui, sans cela, n'ont d'autre parti à prendre que de mener leurs charrues ou celles des autres. Ceux qui sont employés sont bien payés, et par préférence aux autres. Il y a encore bien du mal, mais, quand on le compare à ce qu'on a éprouvé, on regarde le Premier Consul comme un libérateur. »

nais, que ses aimables qualités de franche bonhomie, sa gaieté, sa droiture avaient fait l'ami de tous ceux qui l'approchaient.

La destinée d'Eugène avait été malheureuse, traversée de toutes les souffrances de la déchéance. Pendant quelques mois, on le vit comme apprenti, chez un menuisier, tandis que sa sœur Hortense était confiée à une blanchisseuse. Ce fut chez le menuisier que le général Hoche vint chercher l'adolescent, pour en faire son aide de camp, dans les guerres de Vendée. Lorsque, dans la suite, il rejoignit, en Italie, sa mère qui s'était rendue à Milan, près de son nouveau mari, Arnault, qui le vit, disait : « Ce n'était plus un enfant, et ce n'était pas encore un homme ; mais un bon jeune homme dont le rire épanouissait les lèvres, gaminant avec les demoiselles Bonaparte sous les ombrages du parc de Mombello. Brave, très adroit à tous les exercices du corps, bon danseur comme son père, point trop grand, bien modelé, de manières agréables, portant, en sa sveltesse et sa désinvolture, toute la marque du gentilhomme, il savait plaire sans inspirer de jalousie. Napoléon en fit son aide de camp en Egypte, ensuite à Marengo où il reçut une blessure qui lui valut le grade de capitaine, peu de temps après celui de chef d'escadrons, enfin, comme colonel, le commandement du régiment des Guides. Et il n'avait que vingt et un ans[1]. »

1. « Mme de Rémusat (*Mémoires*, t. I, p. 150) écrit sur Eugène... « Eugène, né en 1780, a traversé toutes les phases d'une vie tantôt orageuse et tantôt brillante, en ne cessant de conserver des droits à l'estime générale. Sa conduite prouve que c'est moins l'étendue de l'esprit qui donne de l'aplomb aux actions et qui les coordonne entre elles qu'un certain accord dans les qualités du caractère. Le prince Eugène, tantôt à l'armée près de son père, tantôt dans l'intérieur oisif et élégant de sa mère, n'a, à vrai dire, été élevé nulle part. Son instinct naturel, qui le porte vers ce qui est droit, l'école de Bonaparte qui le façonna sans l'égarer, les leçons des évé-

Cette chance, due à sa bravoure, ne laissait point que d'inquiéter les Bonaparte. Nés jaloux, envieux, ils l'étaient envers tous. Ils ne pouvaient lui reprocher aucune intrigue malséante. Eugène acceptait, toujours content, ce que Napoléon lui offrait. Et cette modestie peu vulgaire leur semblait plus dangereuse qu'une ambition avouée. Et puis ils jalousaient encore son état d'officier qui l'attachait si étroitement à leur frère, tandis qu'aucun d'eux n'appartenait à l'armée et ne retirait aucun lustre de leur situation de bourgeois enrichis. A leurs yeux, Napoléon montrait une trop grande estime pour ce beau-fils, que son mariage lui avait donné. C'était, pour tout dire, un Beauharnais, qui nuisait aux intérêts de leur famille. Le comble fut que Napoléon, en 1803, finit par lui donner un hôtel rue de Lille, acheté aux héritiers du duc de Villeroy. Que d'envie cette faveur engendra!

Mais, sur Eugène, cette envie odieuse, cette âpre inimitié, glissaient sans l'atteindre. Il continuait sa vie ordinaire, joyeuse, entourée de bons vivants, du ventriloque Thiémet, des acteurs Dugazon, Dazincourt, Michot, cherchant même ses distractions dans la compagnie de quelques femmes légères. On lui connut d'aimables maîtresses, dit Mlle Avrillon; il adora Mlle Chameroy, ajoute Mme d'Abrantès; et lorsqu'il les quitta, ce ne fut qu'après de bons procédés, en souvenir de leur abandon charmant pour lui.

Il avait de très mauvaises dents, comme sa mère, comme sa sœur; mais il chantait bien, en langue

nements. voici ce qui le forma. Mme Bonaparte était incapable de donner un conseil fort. Aussi, son fils qui l'aimait beaucoup, s'aperçut de bonne heure qu'il ne devait jamais la consulter. Il y a des caractères qui vont naturellement à la raison. »

italienne surtout, et, au théâtre de la Malmaison, il remplissait, avec succès, les rôles tirés des pièces de Beaumarchais. Talleyrand aurait voulu le marier à Mlle de Périgord, sa nièce. Eugène attendit, en vain, le consentement de son beau-père.

Mme de Rémusat l'accuse d'indifférence et de sécheresse de cœur. Ce n'est pas ce que la vie démontra. Il fut toujours fidèle à son bienfaiteur, à Napoléon qu'il n'abandonna jamais; fidèle à sa famille, fidèle à sa sœur qu'il adorait et dont il était le consolateur des grandes peines matrimoniales. Pour achever cette esquisse d'une existence qui, sous le Consulat, n'eut pas le temps de se développer, il faut noter ici le jugement de l'un de ses professeurs, pronostiquant qu'il n'arriverait jamais à rien, parce qu'il ne savait pas faire un thème sans solécisme et, sans contre-sens, une version[1].

1. *Un agent secret*, par Léonce Pingaud, p. 245.

Les notes suivantes, extraites des papiers de d'Entraygues sur les diplomates étrangers et les femmes étrangères qui fréquentaient les Tuileries et Saint-Cloud, compléteront la peinture de la Cour consulaire.

« Les représentants étrangers sont aussi peu considérés qu'imparfaitement instruits. Gallo, l'envoyé de Naples, est tenu pour un imbécile obséquieux, empressé à faire des cadeaux à « tout ce qui porte jupe auprès des ministres », espionnant ses collègues au profit de Talleyrand. Bunau, envoyé de Saxe, « n'est pas un coquin, mais c'est le plus vil des hommes », tremblant qu'on ne lui donne un successeur, se dépensant en flatteries intéressées. Azara, ambassadeur d'Espagne, est aussi de cœur et d'âme avec le Gouvernement consulaire, et clabaude dans les salons contre les vieilles monarchies. Traité comme un chien dans les bureaux, « mais le vilain n'a ni bouche, ni éperon » ; a su se glisser dans le cercle intime de Mme de Talleyrand. Lucchesini, ambassadeur de Prusse, en dépit de ses vices, montre quelque habileté et quelque connaissance de la situation. « Osez, osez, dit-il à Talleyrand, il ne faut que cela dans ce siècle. » Markow, très hautain, était retourné en Russie. Les autres Russes étaient d'aspect peu édifiant. Ils louaient étourdiment le Gouvernement et son chef et frayaient, en même temps, avec les survivants du Jacobinisme, parlaient de liberté et de Constitution, dans le salon de La Reynie ou dans celui du banquier Récamier, comme si on était encore en 1790. Là, un prince Obolenski raconte du grand-duc Constantin « des choses à faire frissonner ». Une madame Demidoff appelle tout haut Bonaparte, le dieu de l'Europe, bien que l'*ami* ait fait fermer par ordre le salon de jeu qui se tenait chez elle. Une princesse Dolgorouki, indiscrète, intrigante, extravagante, se vante bien

haut d'avoir fait nommer ministre à Berlin le jeune Metternich dont elle est follement éprise. Mme Divoff a obtenu la permission écrite de Bonaparte de laisser tailler la banque chez elle, moyennant une redevance de 30.000 francs par semestre à la police. Mais Talleyrand a juré son grand juron qu'il fera fermer cette boutique, parce qu'on n'a pas graissé la patte à sa femme. Mme Divoff a organisé une agence de contrebande pour la Russie. Mme de Talleyrand y est associée avec un bénéfice de 20 0/0. Il y a aussi la princesse Michel Galitzine, une Schouvalov, fille d'un correspondant de Voltaire qui est en liaisons avec Caulaincourt, et qui emploie son talent épistolaire à dénigrer l'empereur Alexandre et son entourage. Parmi ces étrangers, figure un revenant de Versailles, Nassau-Siegen, jadis célèbre par les madrigaux héroïques du prince de Ligne. On le voit passer à l'écart, médisant de Czartoryski, puis empochant silencieusement les profits clandestins que Talleyrand lui a procurés dans l'affaire des « sécularisations ». C'est presque aussi un Russe que l'ancien ambassadeur de Louis XVI, l'hellénisant Choiseul-Gouffier. Après dix ans passés pour revenir de Constantinople par la Néva, il paye, en anecdotes malignes sur Alexandre, le droit qu'on lui laisse d'espionner pour le compte de son nouveau souverain. Tel est du moins l'opinion sur son compte, au ministère des relations extérieures. Bonaparte le traite de drôle. Il ne veut point entendre parler de lui, et Talleyrand, qui comptait faire de son plus vieil ami un serviteur du nouveau régime, n'ose plus le voir qu'en secret. »

CHAPITRE V

NAPOLÉON. — L'HOMME PENDANT LE CONSULAT

§ 1er

SOMMAIRE. — Les portraits de Napoléon ne lui ressemblent pas. Vices de son langage. — Point de mémoire des mots ; mémoire des lieux. — Comment il avait meublé son esprit et appris tout ce qu'il savait. — Sa toilette ; ses habitudes en son cabinet. — L'Orient a laissé en lui un souvenir ineffaçable. — Il n'était point bon, il était sûr.

Pas un des portraits de Napoléon ne lui est ressemblant. Quel que soit le peintre, — le plus éminent ou le plus vulgaire, — son visage, reproduit sur la toile, ne représente point la physionomie de cet homme extraordinaire. Ceux qui furent ses contemporains ont tous affirmé qu'ils ne le reconnaissaient pas dans les œuvres des peintres, qui voulurent fixer son image pour la postérité. En ces œuvres, sans doute, une vague ressemblance dénonce le même homme, mais l'expression n'y est jamais pareille ; trop jeune chez l'une, trop sérieuse chez l'autre, ou trop inerte. Kotzebue prétend qu'il ne revoyait bien le vrai Napoléon qu'en effigie sur les pièces de monnaie. Et Bourrienne explique les raisons de cette incohérence. Son

regard, dit-il, ne s'accordait jamais avec son sourire ; enfin, la mobilité de ses traits dénaturait, à chaque heure, le type fixé en l'esprit de l'observateur. Chaque jour changeait l'idéal du modèle pour l'artiste. Lamartine emploie une définition qui peint expressément cette confusion et cette mobilité, jamais interrompues. Ce regard, il l'appelle « une flamme sans repos[1] ».

Au total, ses portraitistes louent la mâle beauté de sa tête, au front développé, aux yeux encadrés de sourcils épais : le nez régulier et mince ; les lèvres gracieusement dessinées en une courbe très fine ; le menton puissant, mais court. Ils ajoutent que le ton de ses cheveux, peu abondants, était châtain ; celui de ses yeux, bleu clair. Sa taille était petite, son buste long ; ses mains admirablement modelées et d'une blancheur éclatante, qu'il considérait avec orgueil ; ses pieds, très souples et élégants, perdus fâcheusement en des chaussures trop larges. Il ne pouvait subir la moindre gêne, et, pour cette raison, portait longtemps la même coiffure, dont il ne ressentait plus la pression, à la longue.

A ceux qui l'abordaient pour la première fois, il se montrait froid, sévère, hautain. Ses gestes brusques, saccadés comme ceux d'un sauvage, révélaient le méridional, l'insulaire. Sa voix, cependant, s'échappait de sa gorge avec douceur, avec une modulation persuasive. Mais, à l'instant du commandement, appuyée par son énergie autoritaire et indéfectible, elle s'élevait à un diapason aigu qui arrêtait toute réplique[2]. Même alors la

1. Lamartine, *Histoire de la Restauration*, t. I, p. 22.
2. Lacretelle, *Histoire du Consulat*, t. II, p. 154.
« On eût dit qu'il avait reçu l'organe du commandement. L'énergie permanente de la volonté lui tenait lieu de droit divin. »

langue italienne, en ces moments décisifs de volonté, perdait, en sa voix, de sa grâce chantante. Il la dénaturait, en la parlant avec volubilité, ainsi que le français, barbarement défiguré par lui. On aurait pu dire qu'il « bafouillait ». Il prononçait *Philippiques* pour Philippines ; *section* pour session ; *point fulminant* pour point culminant ; *rentes voyagères* pour rentes viagères ; *armistice* pour amnistie[1]. Si le sourire chez lui ne suivait pas la signification du regard, ses lèvres ne suivaient pas la vitesse de sa pensée. Les mots alors s'échangeaient en sa prononciation. Il disait une chose et pensait à une autre. « Plus et moins qu'un homme », dit Mme de Staël, « sans aucune comparaison possible ». Néanmoins personne n'a contesté que sa figure ne parût grave, empreinte de noblesse et de majesté. Elle imposait le respect. A mesure qu'il avança dans la vie, la mélancolie, puis la tristesse, se répandirent sur sa physionomie ; sous l'Empire, ce fut la mauvaise humeur. « Je vous plains, disait M. de Talleyrand à M. de Rémusat, le préfet du palais, il vous faut amuser l'inamusable. » Et cependant le rire donnait une belle harmonie à cette figure, l'éclairait soudain d'une grande intelligence et l'idéalisait. Le rire lui allait bien, suivant Mme de Rémusat ; toujours bruyant, souvent moqueur[2].

1. Chaptal, *Mes Souvenirs*, p. 215 et suiv.
2. Chateaubriaud, *Mémoires*, 2e partie, livre I.

Voici le portrait qu'a laissé de lui, en 1802, Chateaubriand : « J'étais dans la galerie lorsque Napoléon entra. Il me frappa agréablement. Je ne l'avais jamais aperçu que de loin. Son sourire était caressant et beau. Son œil admirable surtout par la manière dont il était placé sous son front et encadré dans ses sourcils. Il n'avait encore aucune charlatanerie dans le regard, rien de théâtral et d'affecté. Le *Génie du Christianisme*, qui faisait en ce moment beaucoup de bruit, avait agi sur Napoléon. Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid. Il n'eût pas été ce qu'il était, si la Muse n'eût été là. La raison accomplissait les idées du poète. Tous ces

La mémoire des mots lui échappait, mais il possédait, au plus haut degré, celle des nombres et de tout ce qui lui arrivait par les yeux ; il se rappelait les numéros des brigades qui avaient combattu, sous ses ordres, en Italie et en Egypte[1] ; les lieux traversés, tels qu'il les avait vus. Ce souvenir des lieux, immuable en lui, persistait comme le souvenir des personnes. Il n'oubliait jamais les officiers qu'il avait connus, les fonctionnaires qu'il avait nommés et reçus en audience, et il retrouvait, au besoin, en son esprit, les épisodes de leur vie. « Ma tête, disait-il à Sainte-Hélène, est semblable à une armoire divisée en tiroirs, qui contiennent, classé, tout ce que j'y ai déposé. Il me suffit d'ouvrir un de ces tiroirs, pour en exhumer ce que je cherche. » En proie aux pensées qui meublaient son cerveau on le voyait, en marchant, se pencher en avant, les mains croisées derrière le dos ; puis il inclinait les épaules sur la droite, et contre son buste y appuyait le coude. Enfin, il n'avait pu se débarrasser d'un tic de sa bouche, ramenant ses lèvres de gauche à droite, machinalement et souvent[2].

Une femme très malveillante contre lui, Mme de Rémusat, observe que l'on discernait tout de suite

hommes à grande vie sont toujours un composé de deux natures, car il les faut capables d'inspiration et d'action : l'un enfante le projet, l'autre l'accomplit. »

1. C'était à Sainte-Hélène. Etonnement de Mme Bertrand : « Madame, le souvenir d'un amant pour ses anciennes maîtresses », fut la vive réplique de Napoléon.

2. Lord Holland, *Souvenirs traduits par Chouski*, p. 135.

En parlant de Napoléon, il a écrit : « Sa figure, quoique composée de traits réguliers et exprimant la pénétration et la sérénité, n'était aussi pleine de dignité ni aussi animée que je m'y serais attendu. Mais sa voix était douce, pleine de vie et persuasive au plus haut degré. Elle laissait une impression favorable sur ses intentions aussi bien que sur son intelligence. Ses manières n'étaient ni affectées, ni arrogantes, mais manquaient certainement de cette aisance et de cet attrait qui passent pour être le privilège exclusif de ceux qui ont pu, dès l'enfance, fréquenter la bonne compagnie. »

son éducation manquée. Il ne savait ni entrer en un salon, ni en sortir; ni s'asseoir dans un fauteuil, ni se lever. Talleyrand, censeur impitoyable également, lui reprochait de n'avoir pas eu de goût, ni de tact. Il lui accordait cependant du jugement, c'est-à-dire une décision juste, après avoir comparé deux idées, deux actions, deux projets, et encore, ajoute-t-il, ce n'était qu'après avoir entendu les hommes compétents dont il avait sollicité les observations.

N'eût-ce pas été d'une belle audace d'accuser Napoléon d'avoir manqué de jugement? Quoi! sans jugement, lui qui sut imposer son avis dans la discussion des lois au Conseil d'Etat, dans l'organisation, dans la distribution des pouvoirs, dans le choix des fonctionnaires! Oh! rancune, mauvaise conseillère! Talleyrand admet encore que la puissance de travail de Napoléon était excessive et ses journées aussi productives que celles de quatre personnes[1]. Comment dire le contraire? C'était un fait qu'il ne pouvait nier.

1. Emile Bégin, *Histoire de Napoléon*, t. III, p. 494 et seq.

Sur ses travaux au Conseil d'Etat, voici ce qu'a écrit l'auteur :

« La salle des séances du Conseil d'État, latérale à la chapelle, régnant dans toute la longueur de cette dernière, communiquait avec l'intérieur du palais par une grande porte et deux petites, pratiquées toutes trois aux extrémités. Le Premier Consul entrait par la porte principale qu'on ouvrait à deux battants. Un huissier le précédait et l'annonçait. Tout le monde se tenait debout. Le second Consul, et plus tard l'archichancelier, lui présentait le grand ordre du jour. Alors, faisant signe à chacun de s'asseoir, il prenait place et mettait la matière en discussion... Les conseillers, rangés des deux côtés de la salle par ordre d'ancienneté, avaient une table devant eux. Les maîtres des requêtes siégeaient transversalement à l'extrémité, vis-à-vis du président, dont le fauteuil dominait de deux marches celui des simples conseillers. Les auditeurs, créés au mois d'avril 1803, se tenaient sur des tabourets derrière les maîtres des requêtes. M. Locré rédigeait les procès-verbaux. Étant Premier Consul, Bonaparte avait pris l'habitude de tenir les yeux fixés sur l'orateur, de deviner sa pensée avant qu'il la produisît et de la compléter. Mais ce regard intimidait souvent l'orateur, au point de l'empêcher de conclure... Lorsque chacun s'était abandonné sans réserve à ses idées, et que Bonaparte croyait la discussion

Et de quelle manière avait-il appris tant de choses si différentes entre elles : l'esprit des lois, la philosophie, l'administration, l'art de la guerre ? En ses premières années de garnison, il avait travaillé et lu beaucoup, et il n'avait jamais cessé de lire, ni de travailler[1]. Le soir, avant de s'endormir, le matin en s'éveillant, il lisait ou se faisait lire les brochures et les ouvrages nouveaux; et, en ses causeries avec les hommes, admis dans son intimité, il apprenait encore, discutant les sujets restés obs-

suffisamment éclairée, il la résumait clairement et recueillait les voix. Le vote devenait-il contraire à ses vues, il subissait de la meilleure grâce du monde l'empire de la majorité et disait : *Je vais tâcher de me persuader que j'ai tort.* Les séances se poursuivaient quelquefois jusqu'à dix heures du soir. Bonaparte en sortait avec la même fraîcheur d'idées qu'il y avait apportée au commencement. Il ne mangeait pas pendant ce long intervalle et faisait dresser des tables dans la salle voisine, pour que les conseillers pussent prendre quelque nourriture. »

Taine, *Régime moderne*, t. I, cite cette page de Rœderer :

« Au commencement du gouvernement consulaire, Rœderer, juge expert et indépendant, qui voit chaque jour Bonaparte au Conseil d'Etat, et note le soir ses impressions de la journée, reste stupéfait d'admiration : « Assidu à toutes les séances, les tenant cinq à six heures de suite, parlant « avant et après des objets qui les ont remplies, toujours revenant à deux « questions : « Cela est-il juste, cela est-il utile ? » Examinant chaque « question en elle-même, sous ces deux rapports, après l'avoir divisée par « la plus exacte analyse et la plus déliée, interrogeant ensuite les grandes « autorités, le temps, l'expérience, se faisant rendre compte de la jurisprudence ancienne, des lois de Louis XIV, du grand Frédéric... Jamais le « Conseil d'Etat ne s'est séparé sans être plus instruit, sinon de ce qu'il lui « a enseigné, du moins de ce qu'il l'a forcé d'approfondir... Il ne peut « avoir devant lui des hommes publics sans être homme d'Etat, et tout devient pour lui Conseil d'Etat... Ce qui le caractérise entre tous, ce n'est « pas seulement la pénétration et l'universalité de son intelligence, c'est « aussi et surtout la flexibilité, la force et la constance de son attention... « Il peut passer dix-huit heures de suite au travail, à un même travail, à « des travaux divers. Je n'ai jamais vu son esprit las. Je n'ai jamais vu « son esprit sans ressort, même dans la fatigue du corps, même dans « l'exercice le plus violent, même dans la colère. Je ne l'ai jamais vu distrait d'une affaire par une autre sortant de celle qu'il discute, pour songer à celle qu'il vient de discuter ou à laquelle il va travailler. Les nouvelles heureuses ou malheureuses d'Égypte ne sont jamais venues le « distraire du Code civil, ni le Code civil des combinaisons qu'exigeait le « salut de l'Egypte. Jamais homme ne fut plus entier à ce qu'il faisait, « et ne distribua mieux son temps entre les choses qu'il avait à faire. »

1. Quand un livre lui paraissait mauvais, il le jetait au feu.

curs pour son esprit[1]. Il allongeait le temps, au surplus, par la distribution de ses heures toujours la même, par la répétition de ses actes et la stabilité de ceux qui le servaient. Besoin d'ordre et de régularité. Il se retrouvait mieux lui-même, en retrouvant autour de lui les mêmes personnes et les mêmes objets.

Il se levait à sept heures, le matin, et lorsqu'il ne prenait pas de bain, il mandait son secrétaire, qui dépouillait, sous ses yeux, les lettres les plus importantes, et lisait à haute voix les journaux français parus le matin ; ensuite les feuilles anglaises et les feuilles allemandes dont il voulait connaître l'opinion. Le valet de chambre commençait la toilette par des frictions énergiques avec une brosse de soie, et lui ayant passé une éponge imbibée d'eau de Cologne sur les cheveux, il versait le reste du flacon sur le corps de Napoléon, qu'il séchait avec l'éponge : habitude rapportée d'Orient, qui le gardait en santé, le laissant convaincu qu'il était constitué pour vivre quatre-vingts ans. Après cela, il se faisait raser. Bientôt, sur les avis de Constant, il

1. Emile Bégin, *Vie de Napoléon*, t. III, p. 503.

« Les décisions d'importance secondaire, quel qu'en fût l'objet, n'étaient jamais prises sans qu'il y eût rapport préalable ou discussion avec des hommes compétents. Quand Bonaparte voulut réorganiser la Comédie Française, il consulta Michot, Monvel, Talma. L'arrêté du 18 janvier 1803, signé à Saint-Cloud, fut la conséquence de ses entretiens avec eux. »

Id., p. 493. — « Dans les cas graves, il demandait des rapports contradictoires. Cette manière de procéder imposait à ses ministres, à tous ceux qui l'entouraient, des études non moins constantes que sérieuses, et s'il supposait chez quelques-uns de la négligence, de la partialité, de l'intérêt personnel, deux ou trois questions lui donnaient la mesure de ce qu'il pouvait espérer ou craindre. Ses réceptions du soir étaient de véritables préliminaires pour les séances du Corps législatif, du Tribunat et du Conseil d'État. Il réunissait alors autour de lui tous les hommes politiques présents dans les salons, les interrogeait avec une aimable familiarité, écoutant, provoquant la contradiction, cachant sa pensée, pour laisser plus libre celles des autres, discutant quelquefois et disant souvent après : « J'ai préparé ma séance. »

apprit à se raser lui-même, devant un miroir que tenait à sa portée Roustan, le Mameluck. Ses habits lui étaient passés ensuite, non sans difficultés, impatient, comme toujours, de voir finie une action à peine commencée. L'habillement se composait, en semaine, de petites bottes doublées de satin, peu hautes, avec éperons d'argent, d'une culotte de casimir blanc et de l'habit vert de ses chasseurs, avec épaulettes de colonel[1]. A ce moment, on lui présentait un mouchoir de batiste et sa tabatière, boîte ovale d'écaille doublée d'or portant, sur le couvercle, un médaillon cerclé d'argent. Il se bornait à respirer fréquemment l'odeur du tabac, n'en prisant que fort peu, ses mouchoirs restant presque toujours intacts. Pour ses habits, on employait le drap de Louviers, le plus beau; pour son linge, la toile la plus fine ; pour ses gilets de flanelle, l'étoffe la plus moelleuse, d'origine anglaise. Le dimanche, l'habit vert des chasseurs était remplacé par l'habit bleu à revers blanc de ses grenadiers ; et, quel que fût le jour, il restait dans le même costume toute la journée, ayant horreur d'un habillage qui lui faisait perdre son temps. A ce point que, pour monter à cheval, il ne changeait que ses bottes, conservant la même culotte[2].

Ainsi vêtu, il entrait en son cabinet installé dans

1. Le budget pour sa toilette était de 20.000 francs.

2. Bourrienne, *Mémoires*, t. V, p. 281.

Il y eut sous le Consulat des jours de grand lever. Voici ce qu'a écrit Bourrienne :

« L'heure du grand lever était arrivée. Je restai pour voir cette fantasmagorie, la chose, selon moi, la plus ridicule que puissent se figurer les hommes assez heureux pour n'y avoir jamais assisté. Qu'y voit-on, en effet ? Des hommes couverts d'habits plus ou moins dorés, plus ou moins chamarrés, qui viennent observer le maître, saluent les gens en grande faveur, serrent affectueusement la main de ceux qu'ils veulent frapper, et font échange d'insignifiantes salutations. Tel était le lever du Premier Consul ; tel fut celui de l'empereur. »

une pièce, éclairée par une seule fenêtre, sur le jardin des Tuileries. Au milieu de la pièce, un vaste bureau, qui se fermait par un couvercle glissant sur des coulisses, sans déranger les papiers. Le meuble d'acajou était supporté par des griffons, et orné de bronzes dorés. Par devant, se trouvait un fauteuil recouvert de casimir vert. Bonaparte ne s'y asseyait que pour signer. Il se tenait habituellement, comme à Saint-Cloud, sur une causeuse près de laquelle on avait dressé un guéridon pour y déposer la correspondance de chaque jour, laquelle, tous les matins, faisait place à la nouvelle arrivée. Aucune dépendance à ce cabinet, si ce n'est une pièce remplie de cartes géographiques, que surveillait et annotait un officier du nom de Cuvillier-Fleury, dont le fils devait être, un jour, le précepteur du duc d'Aumale.

A dix heures, il déjeunait en un petit salon à côté du cabinet, sur un guéridon d'acajou, sans couverture de linge, repas très frugal, composé ordinairement d'un poulet accommodé à l'huile et aux oignons, qu'il arrosait d'un peu de chambertin, suivi d'une tasse de café[1].

Quelquefois, après le déjeuner, il se laissait aller au sommeil, avant de se remettre au travail; ou bien, il se prélassait sur un fauteuil, les jambes étendues, et s'amussait à découper avec son canif les bras du siège, comme l'eût fait un enfant : sorte d'incubation pour sa pensée. Car, tout à coup, il se redressait et entreprenait la dictée de « ces choses immenses qui ont étonné l'Europe et l'ont tant épouvantée », a dit Bourrienne.

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. V, p. 304 :
« Burlesques préjugés des étrangers contre Bonaparte. L'un croyait qu'il prenait une tasse de café par heure, qu'il passait un jour entier dans le bain ; un autre qu'il dinait debout. »

Il se couchait de bonne heure, sur les dix heures, ou onze heures, jetant autour de lui ses habits à la diable et sa montre à la volée sur son lit. Mais, s'il devait répondre à des dépêches importantes, il se levait au milieu de la nuit, enveloppé de sa robe de chambre et coiffé de son madras; et seul, avant l'arrivée de son secrétaire aussitôt prévenu, il méditait et préparait, en sa pensée, le travail immédiat. La nuit s'avançant, il se faisait apporter, en hiver, du chocolat, et l'été, des sorbets ou des glaces. En commençant, le matin, dans son cabinet, après le dépouillement de ses lettres, ses longues dictées, s'il était assis, on le voyait, à la première phrase, quitter son fauteuil, et se promener, à pas mesurés, dans la longueur de la pièce. Il ne savait dicter qu'en marchant. Les muscles de son front se tendaient alors et saillissaient sous la peau ; sa bouche se tordait par un rictus de contraction provoqué par la colère, dans la défense de son droit. Ses expressions vibraient violemment sur ses lèvres, entremêlées de jurons, que le secrétaire négligeait. Il ne s'arrêtait que pour relire sa dictée. Si le secrétaire hésitait, ou si Napoléon n'était pas satisfait de sa rédaction, il s'irritait, prétendant que sa pensée avait été faussée. Et il poursuivait, emporté par l'intérêt du sujet, tordant le bras droit, tirant la manche de son habit, sans ralentir ni accélérer ses circuits. Les expressions incorrectes de sa dictée ne donnaient souvent que plus de force à la rédaction, et elles se retrouvaient dans la mise au net, lorsqu'on n'avait pas eu le temps de les faire disparaître. Ses réponses devaient arriver comme une balle dans les chancelleries de l'Europe.

Napoléon n'écrivait jamais à moins qu'il ne fût seul et qu'il n'eût à jeter sur le papier le canevas

d'un travail. Ses manuscrits étaient intraduisibles, illisibles même pour lui. Ses secrétaires habitués à les déchiffrer y réussissaient seuls. Les mots manquaient de la moitié de leurs lettres; des mots entiers étaient oubliés; d'autres sans orthographe. Il savait pourtant relever les mêmes fautes chez les autres. Mais la rapidité de ses conceptions l'empêchait de s'astreindre à une écriture correcte, à une orthographe grammaticale. Et s'il était capable de résoudre le plus ardu problème de mathématiques, il lui arrivait rarement de faire juste une addition un peu longue.

Quelquefois, il passait des journées entières, sans dicter, se bornant à la lecture de ses lettres; il allait et venait d'un siège à un autre, s'asseyait sur un coin de table, en balançant une de ses jambes, ou bien sur les genoux de Menneval, en lui passant le bras autour du cou. Il lui pinçait les deux oreilles, pendant qu'il lui parlait de soi-même, de ses manies, de ses défauts et lui découvrait quelques-uns de ses projets; ou bien il allait à sa bibliothèque, ouvrait un volume, puis un autre, et s'arrêtait, enfin, à une tragédie de Corneille ou de Voltaire. Il lisait des tirades entières de *la Mort de César;* celle-ci de préférence aux autres :

J'ai servi, commandé, vaincu quarante armées;
Du monde entre mes mains, j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des Etats dépendait d'un moment.

ou ceux-ci :

CÉSAR

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER

La liberté!

CASSIUS

Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême.

Après cela, il chantait des airs du *Devin de Village*, presque toujours d'une voix fausse; ensuite des strophes d'hymnes : *le Champ du départ; Veillons au salut de l'Empire*. A la fin, il modulait ces deux vers :

Qui veut asservir l'univers
Doit commencer par sa patrie [1].

« Etait-ce un conseil qu'il s'appliquait? dit Menneval. Je crois qu'il entendait surtout le bonheur de son pays. Il ne parlait de la France qu'avec amour. »

Jamais homme, observe Mme de Rémusat, n'a fait plus de questions que lui sur toutes choses; jamais plus que lui personne n'a voulu approfondir les *pourquoi* et les *comment* d'un fait. C'est qu'avant tout il recherchait la vérité, et que, pour la connaître sûrement, il s'arrêtait au plus petit détail sur chaque sujet. Il n'examinait une question de haut qu'après l'avoir observée de très près. Et pour marquer son contentement à son interlocuteur, il le gratifiait de soufflets, non pas comme un évêque, avec deux de ses doigts, mais en une belle tape de toute sa main ouverte [2]. Douleur, sans conteste,

1. Menneval, *Mémoires*, t. III, p. 126.
2. Rapp, *Mémoires*, p. 23.
« Il fallait toutefois qu'il eût confiance en son contradicteur. Il n'acceptait de contradictions que des personnes autorisées. Il les repoussait chez

pour celui qui la recevait; et cependant honoré par cette attention, le patient en eût souffert deux plutôt qu'une. Arrivait-il une mauvaise nouvelle, on le devait éveiller, et dans les cas embarrassants il se réfugiait à la Malmaison où il trouvait le calme nécessaire à sa pensée. S'il devait quitter Paris, les voitures et les chevaux prenaient maintes routes divergentes, afin de dépister ses agresseurs, et les équipages inemployés ne rentraient à Paris qu'après le départ de Napoléon. Rapp l'accompagnait. Ensemble ils partaient la nuit.

L'Orient avait laissé, en son esprit, une impression aussi profonde que son pays natal. Il aimait l'Egypte autant que la Corse. Sa pensée et ses yeux demeuraient pleins de la splendeur répandue sur les vieux monuments et sur les sables embrasés de soleil. A sa table, le pilau et les dattes variaient nos mets d'Europe. Le parc réservé de la Malmaison contenait de nombreuses gazelles et même quelques mouflons envoyés de Corse. Le naturel trop sauvage de ceux-ci les fit supprimer[1].

A l'entendre discourir quelquefois sur ses désirs

les autres. Fesch voulut, un jour, lui faire des observations au sujet de la guerre d'Espagne. (C'était alors sous l'Empire.) Il n'avait pas dit deux paroles que Napoléon le conduisait dans l'embrasure d'une fenêtre : « Voyez-vous cette étoile ? » C'était en plein midi. — « Non », reprit l'archevêque. — « Eh bien ! tant que je serai le seul à l'apercevoir, j'irai mon train et ne souffrirai point d'observations. »

1. Menneval, *Souvenirs*, t. III, p. 53 :

« La prédilection de Napoléon pour sa mémorable expédition d'Egypte se montrait jusque dans le goût qu'il avait conservé des productions de ce pays. Pendant longtemps, les mets habituels de sa table ont été le pilau et les dattes. Il y avait dans son jardin réservé, à la Malmaison et à Saint-Cloud, des gazelles apportées d'Egypte qu'il aimait à nourrir de sa main. Quelquefois, il leur présentait sa tabatière. Elles étaient très friandes de tabac. La tabatière était vidée en un instant, sans qu'elles en fussent incommodées. »

de retraite, sur sa prédilection pour la solitude, on aurait pu le croire bon et doux. « Mais, non, je ne suis pas bon, disait-il de lui-même; je suis sûr. » Et cette assertion rigoureuse se confirmait par des colères furieuses emportant tout son être en un orage, qui venait de son cerveau et non de son âme. Ces colères, semblables à des fusées, s'éteignaient subitement dès qu'il était séparé de l'objet qui en était cause. On le prenait pour un terrible homme. Oui, terrible, sur le moment, et au fond meilleur qu'il ne le paraissait, affectant ces grands airs de capitan et de tranche-montagne pour en imposer à sa suite. Il avouait, lui-même, qu'il recherchait ces occasions de déborder. Il s'était élevé d'une condition très humble jusqu'au sommet de l'Etat; il avait été l'égal de petits fonctionnaires restés dans leur médiocrité, d'officiers qui l'avaient tutoyé, qui le tutoyaient encore, comme Lannes; aujourd'hui supérieur à tout ce monde, il pensait sauvegarder son autorité par la dureté de son verbe, par la sécheresse de ses commandements[1]. Il connaissait notre caractère national, toujours prêt à franchir la limite des bienséances, pour se donner un air avantageux. Le peintre Isabey, jouant aux barres avec lui, ne manqua point de le traiter en simple camarade et de lui taper sur le ventre. Contre ces familiarités il se défendait. Et, cependant, on le vit souvent, après le déjeuner à la Malmaison, emmener un personnage récalcitrant à ses idées, bras dessus bras dessous, le long des

1. *Mémorial*, t. VI, p. 202.
Il disait à Sainte-Hélène : « En brusquant tout d'abord mon homme, je sais aussitôt, par la manière dont il répond, à quoi m'en tenir sur son compte. J'obtiens à quel unisson est montée son âme, car, frappez un bronze avec un gant, il ne rend aucun son; mais frappez-le d'un marteau, il retentit. »

allées du parc, et en conversant avec lui sur un ton câlin, tâcher de le retourner en sa faveur.

§ 2

SOMMAIRE. — Peu galant avec les femmes. — Sa tenue aux spectacles. — Ses sorties dans Paris, les soirs. — Ses voyages. — Etait-il cruel ? — Les ruines l'offusquaient; il aimait l'ordre. — Il trichait au jeu. Son habileté à se conduire avec les hommes et les partis politiques. — Maxime de sa politique. — Il ne croyait qu'à l'intérêt, point à l'amitié.

Ainsi façonné, il lui était difficile d'être galant près des femmes, de leur parler avec la légèreté et la mielleuse tendresse d'un grand seigneur de Versailles[1]. Les fadeurs ne lui réussissaient point. Il ignorait l'art de les dire. S'adressant à une femme, il ne lui venait que des mots bourrus, quoique jamais grossiers : « Madame, comment vous appelez-vous? Etes-vous mariée? Que fait votre mari? Avez-vous des enfants? Sont-ils à mon service? » Et ensuite il disparaissait.

Il s'en accusait à Sainte-Hélène. Les femmes, disait-il, sont tenaces et braves dans leurs idées et pour leurs desseins. Elles découvrent franchement leur opinion et, pour leurs intérêts, se révèlent très politiques et très fines. Mme de Montmorency, par

1. Sous l'Empire, il dit un jour à Mme de Chevreuse : « Madame, vous êtes rousse. » Et la réponse de la dame : « Il y a trente-cinq ans que je le suis, Sire ; mais vous êtes le premier homme qui ait osé me le dire ».

Lord Holland, *Souvenirs diplomatiques*. « Joséphine disait de lui que jamais il n'avait pu résister aux larmes d'une femme, et que c'est pourquoi il affectait avec elles un ton de brusquerie pour couper court à son émotion ».

exemple, lui eût fait chasser Talleyrand[1]. Mais il se défiait de l'influence qu'une femme aimée ou trop intrigante aurait[2] conquise sur lui. Il se contentait donc des femmes de passage, des femmes de canapé, ajoutait-il. Absorbé par ses vastes pensées, il les lui fallait, — les femmes, — à sa disposition, venant, partant suivant son caprice. Un jour, Mlle Duchenois se morfondait en la chambre convenue. Occupé en son cabinet, il ne se dérangea pas. Un léger bruit à sa porte : on entre pour l'avertir. « Qu'elle attende! » répond-il. Un moment après, nouveau petit bruit pour le presser de venir. « Qu'elle se déshabille et se couche! » dit-il. Enfin, une troisième fois, dernière sollicitation. Impatienté, il brusque sa réponse : « Qu'elle se rhabille et s'en aille[3]. »

Entre toutes celles qui s'abandonnèrent à ses intermittents désirs, il faut retrancher Mlle Mars et

1. Montholon, t. I, p. 23 :

« Mme de Bassano, disait Napoléon, lorsque j'ôtai les affaires étrangères à son mari, vint me trouver et me reprocher mon ingratitude. Elle me parla un langage que je ne connaissais pas. Je ne sais où elle prit tout ce qu'elle me dit. En dernier lieu, Mme de Rovigo m'attaqua aussi sur son mari. Elle voulait absolument que je le fisse maréchal, et me rappelait son dévouement et ses services avec une énergie sans pareille. Elle m'ébranlait presque, lorsqu'elle fit la faute de me dire : « C'est comme Sébastiani que « vous négligez, et dont vous vous faites un ennemi en pure perte. — Ah ! « Madame, m'écriai-je, c'est trop fort de plaider à la fois la cause de votre « mari et de votre amant. » Sans se déconcerter : « Je ne suis plus assez « jeune pour avoir un amant. Vous le savez bien, mais vous voulez rompre « les chiens. Eh bien, vous ne réussirez pas. Vous m'écouterez jusqu'à la « fin, et je répète que vous devez ménager Sébastiani. C'est un homme de « beaucoup d'esprit, d'une grande influence dans le Parlement, et que « vous devez faire maréchal de France, dans votre propre intérêt. Quant à « Savary, c'est différent ; il vous servira de même, que vous soyez ingrat « ou non envers lui. »

2. « L'amour, disait-il, est l'occupation de l'homme oisif, la distraction du guerrier, l'écueil du souverain. » (*Mémorial.*)

3. Constant, *Mémoires*, t. I, p. 8 :

« En ses moments de repos, Napoléon s'occupait beaucoup de la toilette des femmes. Un jour de grande cérémonie, Joséphine ayant paru avec une robe rose et argent qu'il n'aimait pas, il jeta violemment son écritoire sur elle pour la forcer à changer de robe. »

Mlle Devienne, soubrette sémillante et si jolie; Mlle Mézeray, qui appartenait à Lucien; Mlle Gros, qui fut la préférée de son frère Joseph. Les complaisantes étaient surtout les dames de son entourage, espérant obtenir des avantages pour leurs maris. Mme Tallien désirait être admise aux Tuileries, mais elle ne put jamais fléchir ses rigueurs. Elle le rencontrait dans les bals masqués des ministères où Napoléon venait ignoré et travesti, afin de connaître l'opinion des salons de Paris. Elle le harcelait, elle le suppliait. Lui ne démordait pas de son refus . Il coupait court à ses prières : « Comment voulez-vous, lui disait-il, que je fasse accepter aux Tuileries la femme qui ne peut nommer le père de tous ses enfants? » Il avait présente à l'esprit la détestable réputation de l'ancienne maîtresse de Tallien, la répulsion qu'elle inspirait aux femmes les moins rigides. Au commencement du Consulat, une jeune fille disait à sa mère qui avait salué Térésa Cabarrus : « Est-ce qu'aujourd'hui on doit saluer ces femmes-là? Nous n'avons plus besoin d'elle! » Pourtant, Térésa, pendant la Terreur, avait sauvé la vie à la mère de la petite précieuse, qui en parlait d'un ton si méprisant.

Joséphine ne supportait qu'avec chagrin ces trahisons de Napoléon. Elle redoutait que son empire sur lui ne disparût. Mais il revenait à elle plus adorant et plus tendre, lorsque son caprice était épuisé, et la douce Joséphine retrouvait son bonheur. Il n'était pas un homme comme un autre, objectait-il. Sa vie, toujours menacée, le forçait à cette variété d'amourettes. Quant aux convenances, il n'en avait cure. En ses alentours, rien n'était réglé comme ailleurs. Il n'obéissait qu'aux exigences de son ambition. Il allait au spectacle, non

pour s'y montrer, mais pour le plaisir de son esprit et de ses yeux. Et on ne le voyait que rarement à la Comédie-Française, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra. Ses loges n'en étaient pas moins belles, vastes, décorées pompeusement, et luxueusement meublées, portant au-dessus des draperies, ou au dessous, l'étoile d'or, symbole de sa destinée. Les personnes de sa suite se tenaient derrière lui, en grand costume, immobiles. Et lui, impassible aussi, ne manifestait aucune émotion, n'approuvant ni n'improuvant rien de la pièce ; simple, sans galons, sans plumes, sans broderies, se distinguant seulement par la richesse de son épée. Sur le pommeau était incrusté le diamant *le Régent;* sur la coquille, *le Sancy*, et il montrait l'arme. « Elle vaut quatorze millions, » disait-il. Malgré cette prédominance si jalousement défendue, il ne put à l'Institut faire triompher Palissot, qu'il patronnait. Et Chénier, s'adressant à Napoléon : « Il faut que vous veniez ici, général, pour subir une défaite. » Le ton était courtois, mais non sans malice. Chénier se vengeait de ses déconvenues au Tribunat.

Un des plaisirs du premier consul était de sortir les soirs dans Paris, accompagné de deux aides de camp, Duroc et Bessières, souvent de Bourrienne seul, lorsque Bourrienne était son secrétaire, et de se mêler à la foule, d'entendre les lazzi du peuple, enfin la vérité toute nue sur sa politique et sur sa personne. Dans les rues, il allait de l'avant, négligeant ses compagnons, perdu au milieu des groupes, interrogeant les passants, les excitant, et tout heureux lorsqu'il rentrait avec une provision d'éloges à son endroit. C'était son meilleur réconfort dans la lutte incessante qu'il soutenait contre les fac-

tieux redoutables. Il répondait alors à ses amis inquiets : « Quand on veut se mêler de gouverner, il faut savoir payer de sa personne ; il faut savoir se laisser assassiner[1]. »

Il cherchait dans la foule ses raisons de conduite. Etait-il temps de se démasquer et de mettre sur sa tête le diadème d'un monarque? Peu à peu il habituait le peuple à le considérer comme souverain. La pompe de son cortège, lorsqu'il sortait pour une cérémonie ; la distance toujours plus grande entre lui et ses inférieurs ; l'annihilation des deux autres consuls, la désinvolture avec laquelle il les traitait[2], appelant Lebrun « vieille ganache », toutes ces démonstrations révélaient, sans ambages, le fond de ses desseins. Le jour qu'il présenta les chapitres achevés du Code civil au Sénat, il fit atteler huit chevaux à sa voiture et il s'arrangea pour que dix sénateurs vinssent le recevoir au bas de l'escalier du palais. Mercier qualifia cette bassesse d'un mot nouveau. Le Sénat fut « génuflexible ». En Belgique, Napoléon se fit suivre par la troupe du Théâtre-Français. Les spectacles étaient les *siens*, ceux qu'il offrait avec *ses* acteurs. Autour de lui, tout était domestiqué.

Il voulait surtout inspirer de l'étonnement, éloignant de lui les médiocres et les bavards, les grands, les riches, tous les vaniteux, à qui le pouvoir semble un débiteur. Ils demandent, ceux-là, et ne donnent rien. C'étaient les humbles, les travailleurs aux mains noires qu'il cherchait à impressionner. En

1. Damas-Hinard, t. I, p. 541.

2. *Paris, Saint-Cloud et les départements*, p. 58 :

« Lorsque Bonaparte se déclara empereur, on représenta le second et le troisième consuls accroupis sur un chandelier. Bonaparte était au milieu d'eux, les couvrant chacun d'un éteignoir, et leur disant : *Bonsoir, Messieurs.* »

eux, il sentait battre le cœur de la France ; pour eux seuls il agissait ; et sa pensée, dit Bourrienne, se traduisait par ces mots : « Que va penser la France ? » Toujours pour étonner, aux villes nouvellement conquises, il ne se montrait qu'à cheval, galopant par les chemins les plus ardus, poussant ses cavales arabes à l'escalade des pentes les plus abruptes, franchissant d'un bond les fossés les plus larges, les haies les plus hautes, jetant son regard d'aigle sur l'espace, comme s'il eût eu à déterminer la position d'un fort, ou l'emplacement d'une batterie de canons. Ses aides de camp lui représentaient le danger de ces courses désordonnées ; il répondait : « Ne savez-vous pas que je suis le meilleur cavalier du monde ? » C'était vrai ; solide à cheval, point élégant cavalier. On l'acclamait ! Lui regardait la foule enthousiaste, de son œil fixe, sans broncher, sans se découvrir, comme si toute cette effervescence s'adressait à un autre qu'à lui. Il était avec sa pensée, non avec la foule. S'il interrogeait un fonctionnaire présenté, c'était d'un ton de commandement, et il exigeait aussitôt une réponse péremptoire, sinon il laissait là le pauvre homme empêtré dans ses phrases. Le temps était ce qu'il ménageait le plus. « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, disait-il, hormis du temps[1]. »

Ces voyages rapides produisaient l'effet désiré. Il avait passé, il n'était déjà plus, laissant de son passage l'impression d'un rêve éblouissant. Et cet homme cependant de nature si bouillante était en

1. *Mémorial*, t. VIII, p. 41 :
« A quelqu'un qui lui répondait avoir travaillé tout le jour pour le satisfaire : « Mais, monsieur, n'aviez-vous pas encore tout la nuit. »

son intérieur, pour les siens, pour ses serviteurs, le plus caressant des maîtres. Il prenait part, affirme Constant, aux plus minces soucis de ses valets; il s'intéressait aux plus petits chagrins de ses proches. Il tâchait de leur plaire, de prévenir leurs désirs; et puis encore, — contraste seulement pour l'observateur superficiel, — il adorait les champs, le grand repos de la campagne. Il avouait un jour que sa grande ambition eût été de vivre avec 12 francs par jour et un cheval, ou bien d'être juge de paix d'un canton. Boutade qui décelait un côté de son caractère, moins âpre et moins rugueux qu'en apparence. Son génie, une force mystérieuse, une irrésistible poussée de son âme, l'entraînaient aux chevauchées et aux mêlées des batailles, tandis qu'il aurait voulu vivre paisible en un coin de village, bon cultivateur d'un modeste domaine. N'en est-il pas ainsi de tous les hommes? Que de contrastes inexplicables chez tous! Celui-ci est un grand peintre, et il rêve d'être musicien, comme Ingres, plus flatté d'un succès sur son violon que de l'admiration des connaisseurs pour ses tableaux. L'homme propose et Dieu dispose.

Mais il payait cher cette renommée. Ses nuits étaient agitées de cauchemars et d'épouvantes, alors que des complots contre sa vie l'entouraient d'embûches insaisissables. On les sentait dressées pour sa perte. La police n'en découvrait aucune trace. Le hasard seul fit la lumière sur ces trames criminelles. On l'attaquait, lui, Bonaparte; il se défendit. Telle fut la cause de l'exécution du duc d'Enghien, résolution cruelle qu'il crut nécessaire, et qui le hanta jusqu'au bord du cercueil. Il n'aimait pas qu'on lui en parlât; il n'aimait pas voir le général Hulin, qui avait présidé au jugement du

prince. Il s'efforcait de vieillir l'événement en l'enterrant dans le silence. Quelques jours après, cependant, résolu à affronter l'opinion de Paris, il se rendit à l'Opéra. Au lieu de franchir prestement les escaliers qui conduisaient à sa loge, et d'y entrer le premier, comme d'habitude, il attendit Joséphine venue avec lui, et tous les deux en même temps apparurent, lui pâle, trépidant en l'incertitude d'un applaudissement ou d'une réprobation. Le spectacle fut très calme. Aucun murmure ne se fit entendre, ni aucun bravo. Le peuple ne faisait point tant de façons que le faubourg Saint-Germain.

Presque tous les contemporains qui ont écrit sur Napoléon l'ont jugé non d'après lui, mais d'après eux. Ses détracteurs avaient à lui faire expier, sans doute, le froissement de leur orgueil; les autres ne le connaissaient pas tout entier. Aujourd'hui l'homme se dégage mieux des matériaux amoncelés sur sa vie. Certains faits négligés mettent un jour nouveau sur les qualités de son âme. Par exemple, il disait à Menneval qu'il n'avait jamais pu lire, sans pleurer les *Epreuves du sentiment*, par Arnauld Baculard[1]. Celui que la lecture émeut assez fortement pour verser des larmes ne peut être le féroce massacreur, goûtant le sacrifice

1. Menneval, *Mémoires*, t. 1, p. 25, *notes :*
« Dans le manuscrit pour le concours à l'Académie de Lyon : « Quelles sont les vérités et quels sont les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur... », il y avait beaucoup d'imagination, peu d'art et de liaison dans la composition; mais des pensées douces, une philanthropie un peu fastueuse et une susceptibilité rêveuse exprimée avec l'exaltation et la candeur de la jeunesse... Une définition pittoresque du sentiment et de la mélancolie, de l'enthousiasme pour la musique du *Devin de village* et une phrase qui termine son discours, sont les passages qui m'ont le plus frappé... La dernière phrase était celle-ci : « Les grands hommes sont des matières destinées à brûler pour éclairer leur siècle. »

des vies humaines dans les batailles. On cite, alors, ces mots échappés au milieu d'un combat. Un aide de camp arrive pour lui demander un ordre, le visage aveuglé de sang, un bras blessé, tenant à sa bouche la bride de son cheval. « Est-il beau, dit-il à ses lieutenants ; regardez-le. » Mais en Napoléon l'exclamation n'était qu'un cri d'admiration pour tant de courage, pour tant d'héroïsme[1]. Dans le tumulte d'une bataille, parlant à des soldats, n'était-ce point le mot nécessaire pour fortifier leur âme[2].

Au rebours, dans l'ordre matériel, les ruines l'offusquaient. Il ne pouvait en supporter la vue. Il aimait l'ordre dans les finances ; la simplicité des rouages dans l'administration, l'abréviation des détours et des courbes sur les chemins. Avec cette nature d'esprit, l'architecture devait lui agréer plus qu'aucun autre art, parce qu'il en comprenait mieux les beautés[3]. Cet esprit méthodique et précis

1. Rapp, *Mémoires*, p. 12 et 13 :

« Personne n'était plus sensible, personne n'était plus constant dans ses affections que Bonaparte. Il aimait tendrement sa mère, il adorait son épouse : il chérissait ses frères, ses sœurs et tous ses proches. Tous, excepté sa mère, l'ont abreuvé d'amertumes. Il n'a cessé de leur prodiguer les biens et les honneurs... Tous avaient part à ses bienfaits... Je suis revenu d'Égypte aide de. camp du général Desaix avec deux cents livres d'épargne. C'est tout ce que je possédais. A l'époque de l'abdication, j'avais quatre cent mille de francs de revenus, tant en dotations qu'en appointements. »

2. *L'Écho des Salons*, t. II, p. 237 :

« Il disait en Égypte aux esprits faibles qui le priaient de ne pas faire empoisonner ses soldats malades : « Retirez-vous dans un monastère voi- « sin ; vous êtes faits pour y vivre. » Est-ce que la guerre n'a pas ses nécessités cruelles? Il faudrait, pour être juste, savoir exactement les causes pour lesquelles Bonaparte voulait abréger la vie de ses soldats, qu'il ne pouvait soustraire à la mort ou à la barbarie de ses ennemis. »

« De M. de Cacault, cité par Taine, Cacault, signataire du traité de Tolentino et secrétaire de la légation de France à Rome : « Vous savez que tout en l'aimant beaucoup, ce cher général, je l'appelle tout bas le *petit tigre*, pour bien caractériser sa taille, sa ténacité, son courage, la rapidité de ses mouvements, ses élans, et tout ce qu'il y a en lui qu'on peut prendre en bonne part, en ce sens-là. »

3. « L'architecture avait, en outre, pour lui, un caractère de fondation. Les monuments lui plaisaient. « Chacun, disait-il, a des idées relatives.

admirait les grandes lignes simples des monuments. Enfin, il ne jouissait bien d'une chose qu'après en avoir connu la valeur. Son premier soin pour la Malmaison fut de calculer ce que le domaine lui avait coûté et le produit qu'il en retirait. De même l'honnêteté lui imposait du respect ; il l'honorait[1]. Il mettait, pour cette raison, le fabricant au-dessus du commerçant. Le fabricant produit; le commerçant ne fait que de l'agiotage, sans cesse courant après le gain, d'un cœur impitoyable. « Le commerce tue l'âme, disait-il à Chaptal, et n'a point de patrie. » C'est pourquoi il se montrait si dur dans le règlement des fournitures faites à l'Etat. Jamais il ne consentit à payer plus de deux tiers des factures, les incriminant de surcharges illicites. Si l'on se butait, il menaçait de se fournir ailleurs, et de se servir de l'argent retenu pour solder les nouvelles commandes. Timoré, le fournisseur acceptait.

Il trichait au jeu, dit-on, ce qui n'est point honnête. Sans doute, mais non pour le gain, puisque l'enjeu était nul ; par orgueil, repoussant l'humiliation d'une défaite. Aux barres, aux cartes, aux échecs, il favorisait toujours son jeu d'une tricherie. C'était cet esprit de ruse, ce désir de primer partout qui l'excitaient et le dominaient en politique. Ainsi

« J'avais le goût de la fondation et non celui de la propriété. Ma propriété « à moi était dans la gloire et la célébrité. Le Simplon pour les peuples, « le Louvre pour les étrangers, m'étaient plus à moi une propriété que des « domaines privés. J'achetais des diamants à la couronne : je réparais les « palais des souverains, je les encombrais de mobilier, et je me surprenais « parfois à trouver que les dépenses de Joséphine dans ses serres ou sa « galerie étaient un véritable tort pour mon jardin des Plantes ou mes « musées de Paris. » (*Mémorial.*)

1. Damas-Hinard, t. II, p. 199 :

« J'ai eu beaucoup de peine, disait-il, à vaincre les penchants des premières personnes de l'Etat que l'on a vues depuis, près de moi, strictes et sans reproches. Il m'a fallu les effrayer souvent. Combien n'ai-je pas dû répéter de fois dans mes conseils que si je trouvais en faute mon propre frère, je n'hésiterais pas à le chasser. »

qu'au jeu, il n'hésitait pas à tromper. Sûr pour ses protégés, avait-il dit; peu sûr pour ses rivaux qui lui disputaient une proie. Il observait; il louvoyait entre les partis, toujours du côté du plus fort, jusqu'à ce qu'il fût le plus fort lui-même. Ami de Robespierre, puis de Tallien, puis encore courtisan de Barras dont il exécute les ordres en Vendémiaire, se retournant avec prestesse contre ses premiers amis, ne voyant que lui et l'issue finale en son honneur[1].

Pour ce jeu-là, il faut savoir garder son secret, écouter les autres et se taire. Admirable discipline de l'esprit de Bonaparte. Ses secrets, comme le remarque Arnault, étaient un tissu de faits qu'il ne découvrait qu'en détail, qu'il divisait en menues paroles pour ses intimes et leur donner confiance. On s'imaginait avoir ses confidences; elles n'étaient qu'une parcelle des projets ruminés en sa pensée. Tant qu'il y eût doute sur les destins de la France il ne bougea pas. Il comprenait que sa personne et sa gloire étaient un enjeu considérable, et il savait s'abstenir. Il refusa la place de Henriot, commandant l'armée de Paris, que lui voulait donner Robespierre. Les factions qui se disputaient le pouvoir étaient encore trop vivaces. A son retour d'Egypte, il montra la même habileté. Il reçut les propositions de tous les partis et ne donna d'espérances à aucun, prévoyant la chute fatale du Directoire, alors sans autorité et sans prestige; une faible poussée en causerait l'écroulement. « Ces gens-là n'ont pas su gouverner », disait-il à Réal. Et Fouché, en ses

1. Taine, *Régime moderne*, t. I, p. 261 :
« Personne ne l'a surpassé dans l'art d'exploiter les écus et les hommes : et il est aussi habile, aussi soigneux, aussi âpre à se les procurer qu'à les exploiter. »

Mémoires, admire la prestigieuse adresse de l'homme qui, en vingt-cinq jours, après son débarquement à Fréjus, avait pu se rendre maître de la France. Comme au jeu, il usa de ruse. Il trompa tout le monde[1].

Il trompa Barras, en lui faisant dire que les autres directeurs avaient donné leur démission ; il trompa Gohier, en le faisant inviter à déjeuner par Joséphine, le matin de la journée de Saint-Cloud; il trompa même son frère Lucien, en jurant de respecter la liberté qu'il allait détruire. Et sans dépasser le Consulat, ne le vit-on pas, avec les Anglais, s'avançant, promettant, reculant, pour leur disputer Malte? A qui incombe la rupture du traité d'Amiens? Les Anglais la désiraient; les grands marchands de la Cité déploraient, depuis la paix, la diminution de leurs affaires. Mais si Napoléon n'avait point annexé le Piémont à la France, le traité se fût maintenu, peut-être, jusqu'à des incidents plus graves de part et d'autre. Quelle morale est respectée en politique[2]? Quels sont les princes, quels sont les Gouvernements qui furent toujours loyaux envers l'adversaire? Conclure la paix avec l'un, pour

1. L'explication de cette conduite, on la trouve dans une lettre qu'il écrivait à Joséphine, le 27 mars 1807 : « Toute ma vie, lui disait-il, j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur, à ma destinée. »

2. Mme de Staël a écrit sur Bonaparte :

« ... Il ne croit à la sincérité des opinions de personne ; il considère la morale en tous genres, comme une formule qui ne tire pas plus à conséquence que la fin d'une lettre. Et de même qu'après avoir assuré quelqu'un qu'on est son très humble serviteur, il ne s'ensuit pas qu'il puisse rien exiger de vous ; ainsi Bonaparte croit que lorsque quelqu'un dit qu'il aime la liberté, qu'il croit en Dieu, qu'il préfère sa conscience à son intérêt, c'est un homme qui se conforme à l'usage, qui suit la manière reçue pour expliquer ses prétentions ambitieuses ou ses calculs égoïstes. La seule espèce de créatures humaines qu'il ne comprenne pas bien, ce sont celles qui sont sincèrement attachées à une opinion, quelles qu'en puissent être les suites. Bonaparte considère de tels hommes comme des niais, ou comme des marchands qui surfont, c'est-à-dire qui veulent se vendre trop cher ».

mieux écraser l'autre, disait Bourrienne de Napoléon ; et cet autre, vaincu, revenir au premier et l'écraser à son tour, n'est-ce pas la règle ouvertement suivie par tous les chefs d'Etat[1] ?

Une autre maxime de sa politique était l'obligation pour lui de produire du nouveau tous les trois mois[2] : seule manière, disait-il, de gouverner les Français. Se faire aimer, admirer et craindre, et surtout écarter du Gouvernement les avocats, tous ceux, enfin, qui vivent de *philosophairie*, mot de Chateaubriand[3]. Il ajoutait : « Lorsqu'on propose une loi politique, on est certain que les avocats s'y opposeront tout de suite. » Fontanes[4] l'excitait

1. « Napoléon était donc outré de colère, lorsqu'il apprit que l'un des secrétaires de Talleyrand, Laborie, avait vendu aux Anglais pour un million et demi le secret du traité signé par lui avec le tsar Paul. L'infortuné tsar paya de sa vie cette alliance avec la France. Fouché, qui reçut la bourrasque enflammée de son maître après cette découverte, répondit avec son flegme habituel : « En diplomatie, après quarante jours, il n'y a plus de secrets ».

2. Barras, *Mémoires*, t. III, p. 64 :

« Joseph disait à Barras : « Mon frère est sans doute un grand militaire, mais ce qu'il est encore au-dessus de général, c'est un grand machiniste machinateur. C'est ce que les Italiens appellent dans leur langue *machinator*. »

3. *Mémorial*, chap. VIII, au sujet des travaux publics :

« Il faut avoir fait autant que moi, disait Napoléon, pour connaître toute la difficulté de faire le bien. Il fallait parfois toute ma puissance pour pouvoir réussir. S'agissait-il de cheminées, de cloisons, d'ameublement dans les palais impériaux, pour quelques particuliers, on courait à pleines voiles ; mais s'agissait-il de prolonger le jardin des Tuileries, d'assainir quelques quartiers, de désobstruer quelques égouts, d'accomplir un bien public qui n'intéressait pas directement quelques particuliers, il fallait tout mon caractère, écrire six, dix lettres par jour, et se fâcher tout rouge. C'est ainsi que j'ai employé jusqu'à trente millions en égouts, dont personne ne me tiendra jamais compte. J'ai abattu pour dix-sept millions de maisons en face des Tuileries, pour former le carrousel et découvrir le Louvre. Ce que j'ai fait est immense, ce que j'avais arrêté, ce que je projetais encore l'était bien davantage. »

4. Fouché, *Mémoires*, t. I, p. 279 et suiv.

Voici ce qu'a écrit Fouché au sujet de Fontanes :

« Ce Céladon de la littérature, auteur élégant et pur, n'osait pas trop m'attaquer en face : mais dans des mémoires clandestins qu'il faisait remettre au Premier Consul, il dénigrait toutes les doctrines, toutes les institutions libérales, cherchant à rendre suspects les hommes marquants de la Révolution, qu'il représentait comme des ennemis invétérés de l'unité

contre ces ergoteurs intarissables ; Fontanes, le plus funeste de ses inspirateurs, mégalomane dont la parole devait être enchanteresse sur un esprit enclin à la poursuite des grandeurs. Le rétrograde écrivain lui indiquait Charlemagne, comme un modèle à copier, en rétablissant l'Empire d'Occident. « Pauvretés académiques », — ces avis néfastes, — disaient les autres courtisans, se moquant de Fontanes. Les royalistes intervenaient à leur tour et l'adulaient, espérant que, la monarchie restaurée, la France rappellerait le monarque légitime, Louis XVIII. Il les laissa venir à lui, avouant qu'eux seuls savaient bien servir, très flatté lorsque le comte de Narbonne, lui remettant une lettre, la lui présentait sur le bord de son chapeau renversé. Et quant aux Jacobins qui ne restaient point inertes, il les flagellait de ces mots méprisants : « Un jacobin est un ambitieux qui veut une place. » Espèce d'hommes qui pullule encore aujourd'hui.

Son idéal, le train de sa vie, se fixaient sur ses deux passions dominantes, la gloire, et la guerre qui engendre la gloire. « Je ne suis devenu grand que par les armes, illustre que par les conquêtes dont j'ai enrichi la France, disait-il à Bourrienne ; la guerre et d'autres conquêtes peuvent seules défendre ma situation. » L'opinion devait être constamment occupée de lui, pensait-il ; sinon son pouvoir serait facilement amoindri. Qu'un autre général rempor-

du pouvoir. Son thème, sa conclusion obligée, était de faire recommencer Charlemagne par Napoléon, afin que la Révolution pût se reposer et se perdre dans un grand et puissant Empire. C'était la chimère du jour, ou plutôt on savait que telle était la marotte du Premier Consul et de ses intimes. Aussi, tous les aspirants aux places, aux faveurs, à la fortune, ne manquaient pas de donner leurs plans, leurs vues, dans ce sens, avec plus ou moins d'exagération ou d'extravagance. »

tât une grande victoire, et son auréole pâlirait. Est-ce que Hohenlinden n'avait pas diminué Marengo ? Les hommes ont besoin d'un fétiche. Il l'était pour le peuple et pour ses généraux, conservé en cet état légendaire par la crainte et l'intérêt. La crainte, elle existait. L'intérêt ! il tâchait de le faire naître, en persuadant à la foule que sa politique importait à la paix de l'Europe et du monde. Joseph, son frère, ne cachait pas que le Premier Consul ne vivrait plus tranquille, s'il ne passait pas pour indispensable à la France. Et cet état d'esprit exagérait son égoïsme. Rapportant tout à lui, il devait, à la fin, rencontrer l'isolement. L'amitié ne se réchaufferait plus autour de sa personne. N'importe ! L'amitié, il n'y avait jamais cru. Des partisans, il en aurait toujours, tant que la fortune le favoriserait ; tous disparaîtraient au souffle de l'orage qui l'abattrait. N'est-ce pas la destinée commune ?

§ 3

SOMMAIRE. — Il préférait Corneille à Racine, à Voltaire. Il ne comprenait pas Molière. — Il ignorait l'art du débit des vers. — La musique ne l'impressionnait pas. — Il croyait à l'immortalité de l'âme. Les raisons qui l'avaient poussé au rétablissement du culte catholique. — Il n'était ni fataliste, ni superstitieux. — Haute idée qu'il avait de son génie et de sa famille.

Cet homme, qui ne vivait que de politique et d'ambition, plaçait forcément Corneille au-dessus de tous nos poètes tragiques. Racine et Voltaire n'étaient, à ses yeux, que des amuseurs. Les souffrances du cœur humain, les plaintes d'un amour

trahi, les tendres élégies d'Andromaque, de Bérénice ou de Zaïre, ne pouvaient retenir l'attention du chef d'Etat dont l'âme ne se soulevait qu'au récit des prouesses des grands conquérants, vantés par l'histoire. Corneille, avec ses alexandrins héroïques, enflammait sa pensée ; Racine, par ses cantilènes amoureuses, l'ennuyait. Molière, de même, lui agréait peu. Il ne connaissait point, disait-il, l'ancienne société dont l'auteur comique avait censuré les mœurs. Les seigneurs de Versailles lui demeuraient étrangers. Leurs ridicules ne pouvaient donc le dérider. Il ne percevait pas ce qu'il y avait de commun à tous les hommes dans les satires de Molière. Enfin, la comédie de *Tartufe* lui semblait un persiflage très dangereux, et il avouait, qu'à la place de Louis XIV, il en eût interdit la représentation.

Dans Homère, il n'admirait que l'*Iliade*. Au poète grec, il préférait Ossian, dont les poésies nuageuses, aux accents douloureux et sombres, excitaient plus fortement son imagination que les peintures des mœurs grecques de l'antiquité. Tacite, violent et sévère contre la tyrannie, n'était en sa pensée qu'un détestable historien ; Horace ne convenait qu'aux sybarites. De ses contemporains, il honora d'abord Chénier, Ducis, Lemercier ; il les éloigna ensuite de son entourage, lorsqu'il les vit hostiles à ses projets. Ducis, le mieux accueilli, devint le plus irréductible. Sous son apparente bonhomie, il cachait un caractère résolu, et Napoléon ne réussit pas longtemps à tromper le poète. Un jour que Ducis se rendait avec Legouvé à une invitation aux Tuileries, il lui exprimait ses doutes sur la loyauté du Premier Consul : « Maintenant que nous savons ce qu'il peut, disait-il, tâchons de savoir ce qu'il

veut. » Mais qui le sut jamais avant la chose accomplie[1] ?

Quelquefois Napoléon lisait à haute voix, à la société de son salon, de longues tirades de tragédie, du Corneille surtout. Mais, insensible à la symétrie des vers, et pressé en sa lecture, comme en ses actions, il lisait d'un ton déplaisant, sans faire valoir, ni l'idée du poète, ni le caractère du personnage ; changeant les *s* en *t*, ou les *t* en *s* ; n'ayant jamais l'expression de physionomie que la situation de la scène devait imposer à sa figure, ni la voix qu'il fallait à la déclamation. On pouvait croire qu'il ne comprenait pas ce qu'il lisait, dit Mme de Rémusat. C'était pis encore en musique. Aucun air ne s'échappait juste de ses lèvres. Quoiqu'il eût le timbre sonore, il chantait faux, parce que les mélodies musicales ne touchaient point son âme. Il n'en ressentait point les douceurs, l'alanguissement, les tendresses. L'oreille seule était frappée en lui. Une « musiquette » lui causait plus d'impression que la musique d'un opéra, que les harmonieuses compositions d'un grand artiste, comme Méhul. Il admettait, toutefois, l'influence de la musique sur le peuple. Il ne niait point qu'elle ne fût un puissant auxiliaire à l'adoucissement des mœurs, ou à l'exaltation des courages. Pour lui, c'était différent ; il ne chantait qu'en ses moments de dépit ou de colère,

1. On peut aussi parler ici de Larevellière-Lépaux qui, en ses mémoires (t. II, p. 444), essaye de se donner plus d'importance qu'il n'en eut jamais. Napoléon, dit-il, voulut le compromettre en l'incitant à lui demander une place de sénateur. Cette demande l'aurait déshonoré. Il eut garde de n'en rien faire. Et aussitôt il blâme la sottise de Chénier qui encensa le Premier Consul en sa pièce de *Cyrus* avant d'en avoir reçu le prix convenu. « Ce prix était une place de sénateur qu'une fois compromis et prostitué, Chénier ne put obtenir. » Ce n'est pas là toute la vérité. Chénier au Tribunat attaquait véhémentement la politique du Premier Consul, et Bonaparte ne pouvait récompenser un ennemi.

tâchant d'étouffer sa pensée sous le bruit de sa voix, piétinant, sautillant avec cette chanson : *Oh ! c'en est fait, je me marie !* sans qu'il y eût le moindre rapport entre l'état de son âme et la chanson.

Cependant le son des cloches de la Malmaison l'émouvait et le rendait grave. Mais ce son, descendu d'un petit clocher de village, le touchait d'une autre manière qu'un air d'opéra. C'était un appel à la mélancolie, à la tristesse, vers laquelle son âme était le plus souvent penchée; ensuite il lui rappelait des souvenirs d'enfance et lui représentait un concert divin. Le paysan même, si peu dégrossi qu'il soit, se laisse toucher par le tintement de l'*Angelus*, et Bonaparte ne pouvait échapper à ce retentissement intime. Enfin, il était religieux, croyant à l'intervention de la puissance divine dans les événements du monde. En ses bulletins de victoire, il n'oubliait jamais de parler du Tout-Puissant qui protégeait ses armées; en Italie, après ses triomphes, il commanda les chants d'un *Te Deum* auquel il assista. Il avait foi en l'immortalité de l'âme, exhortant Duroc, blessé mortellement, à se consoler de sa fin prochaine, en lui disant qu'ils se retrouveraient en une vie future. Et la nécessité d'une religion lui paraissait si absolue, qu'il affrontait courageusement la réprobation de ses généraux pour signer le Concordat[1].

1. *Mémorial*, chap. VIII :
« On croit à Dieu, disait-il, parce que tout le proclame autour de nous, et que les plus grands esprits y ont cru : non seulement Bossuet, dont c'était le métier, mais encore Newton, Leibnitz qui n'y avaient que faire; mais on ne sait que penser de la doctrine qu'on nous enseigne, et nous nous retrouvons la montre qui va sans connaître son horloger... Et voyez un peu la gaucherie de ceux qui nous forment; ils devraient éloigner de nous l'idée du paganisme et de l'idolâtrie, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnements et nous prépare à résister à la croyance passive; et pourtant ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains,

La cour consulaire ne montrait pas les mêmes convictions. Les généraux, ses lieutenants, étaient de ceux qui avaient le plus contribué à la destruction des croyances religieuses et qui, en Italie, avaient pillé les églises. Parmi eux, on pouvait citer les plus bouillants, Lannes et Augereau. Quelques-uns avaient essayé de l'amener au protestantisme. Il s'y était refusé, n'admettant pas l'excellence d'une religion sur une autre, mais seulement le rétablissement d'un culte dans l'Etat. Le catholicisme avait été, de tout temps, la religion de la majorité des Français. Pourquoi changer ce qui avait duré des siècles, et avait fait la grandeur de la patrie? Sans doute les prêtres eux-mêmes différaient dans leurs croyances. Il y avait eu des dissidences au sujet de certains dogmes. Ces questions de discipline religieuse ne le regardaient pas. Il voulait surtout empêcher les zizanies dans les familles, en relevant

avec leurs myriades de divinités. Telle a été, pour mon compte et à la lettre, la marche de mon esprit. J'ai eu besoin de croire: j'ai cru; mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai su, dès que j'ai raisonné, et cela m'est arrivé d'aussi bonne heure qu'à treize ans. Peut-être croirai-je de nouveau aveuglément, Dieu le veuille! Je n'y résiste assurément pas, je ne demande pas mieux; je conçois que ce doit être un grand et vrai bonheur... »

Et encore, *Mémorial*, chap. VI, sur les convictions religieuses de Napoléon :

« L'empereur, après un mouvement très vif et très chaud, a dit: « Tout proclame l'existence d'un Dieu ; c'est indubitable. Mais toutes nos religions sont évidemment les enfants des hommes. Pourquoi y en avait-il tant ? Pourquoi la nôtre n'avait-elle pas toujours existé? pourquoi était-elle exclusive ? Que devenaient les hommes vertueux qui nous avaient devancés? Pourquoi ces religions se décriaient-elles, se combattaient-elles, s'exterminaient-elles ? Pourquoi cela a-t-il été de tous les temps, de tous les lieux ? C'est que les hommes sont toujours les hommes, c'est que les prêtres ont toujours glissé partout la fraude et le mensonge. Toutefois, disait l'empereur, dès que j'en ai eu le pouvoir, je me suis empressé de rétablir la religion ; je m'en servais comme de base et de racine. Elle était à mes yeux l'appui de la bonne morale, des vrais principes, des bonnes mœurs. Et puis, l'inquiétude de l'homme est telle, qu'il lui faut ce vague et ce merveilleux qu'elle lui présente. Il vaut mieux qu'il le prenne là que d'aller le chercher chez Cagliostro, chez Mlle Le Normand, chez toutes les diseuses de bonne aventure, chez les fripons. »

l'ancienne religion dominante, et laisser à tout le monde la liberté d'adorer Dieu à sa manière. « Ce n'est pas le fanatisme qu'il faut craindre, disait-il, c'est l'athéisme. » Et il encourageait secrètement les attaques contre Voltaire et les Encyclopédistes, d'où était venue la Révolution, espérant changer ainsi les idées et les mœurs du temps.

On a voulu faire de Bonaparte un superstitieux et même un fataliste. Superstitieux, parce qu'on le vit maintes fois se signer à la nouvelle d'un événement heureux ; plus que superstitieux, hypocrite, dit Larevellière-Lépaux (t. II, p. 37), parce qu'il renvoya au pape la Vierge noire que ses soldats avaient expédiée en France, lors de la prise de Lorette ; parce qu'il rendit au culte et à la vénération des catholiques les restes de sainte Geneviève que Larevellière affirme avoir été brûlés pendant la dévastation de Saint-Denis ; parce qu'il fit revenir du fond de l'Allemagne le corps des trois rois mages et les restitua à une église de Cologne. Fataliste, enfin, depuis cette phrase : « Le boulet qui me frappera n'est pas encore fondu. » N'est-ce pas accusation gratuite, inspirée par la haine et qui d'ailleurs ne prouve rien ? Si Napoléon voulait rendre à la religion catholique son ancienne grandeur, et sa puissance évanouie, il ne devait rien négliger pour y réussir, pas même ces petits faits qui offusquent si grandement l'esprit du chef des théophilanthropes. Chez beaucoup de gens, ces reliques, vénérées depuis des siècles, sont les stimulants les plus actifs de leur piété. Menneval remarque, avec raison, que les gestes et les paroles de Bonaparte indiquent tous, au contraire, sa ferme croyance en la Divinité. Son signe de croix était un hommage spontané, envers Dieu, à l'issue d'une action triomphante, et

lorsqu'il affirmait ne pas redouter les boulets d'une bataille, c'est qu'il se croyait chargé d'une mission providentielle, parmi les hommes, envoyé pour révolutionner les nations, pour établir un nouveau droit, une nouvelle justice. Il resterait invulnérable jusqu'à l'accomplissement de cette destinée. Aussi bien sa pensée et son imagination étaient imprégnées d'un mysticisme troublant. Dans une lettre à Joséphine il écrivait[1] : « Qu'est-ce que l'avenir ? qu'est-ce que le passé ? qu'est-ce que nous ? Quel fluide magique nous environne et nous cache les choses qu'il nous importe le plus de connaître ? Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux. »

Il avait une si haute idée de son génie, de l'empreinte ineffaçable qu'il laisserait sur le monde, qu'il disait à son frère Joseph : « Je voudrais être ma postérité pour connaître l'opinion des hommes à mon égard. Je voudrais entendre les vers enflammés qu'un grand poète, comme Corneille, écrira sur mes actions. » Tous ceux qui étaient issus du même sang que lui avaient, à ses yeux, une valeur incontestable. Il les vantait, il les célébrait, et, cependant, ils l'ont presque tous abandonné sur sa roche expiatoire. A Sainte-Hélène, il avait oublié leur ingratitude, et il dictait à Las Cases, sur toute sa famille, un jugement qui a servi à tous les historiens[2] : « Joseph, par tous pays, disait-il, serait l'ornement de la société ; Lucien, celui de toute assemblée politique ; Jérôme, en mûrissant, eût été propre à gouverner ; Louis eût plu et se fût fait

1. Damas-Hinard, t. II, p. 133.
2. *Mémorial*, t. VII, p. 203.

remarquer partout. Ma sœur Elisa était une tête mâle, une âme forte. Elle aura montré beaucoup de philosophie dans l'adversité. Caroline est fort habile et très capable. Pauline, la plus belle femme de son temps, peut-être, a été et demeure jusqu'à la fin la meilleure créature vivante. Quant à ma mère, elle est digne de tous les genres de vénération. Quelle famille aussi nombreuse pourrait présenter un plus bel ensemble[1] ? »

Et quoi qu'on puisse écrire sur cette immortelle figure, le dernier mot n'est point dit encore. Napoléon est peut-être le seul qui se soit bien dépeint lui-même, en sa réponse à David voulant faire son

1. Barras, t. IV, p. 190.

Barras riposte : « Et de quoi se composait cette famille? De gardes-magasins voleurs, sauvés de la flétrissure et du supplice par ma protection (c'était pour Lucien); d'un prêtre fournisseur, non moins voleur, de plus renégat (c'était pour le cardinal Fesch); et de plusieurs filles prostituées, qu'on pourrait appeler publiques, connues et repoussées par le scandale de leurs mœurs dans plusieurs villes du midi de la France et même à Marseille. » La calomnie est ici trop patente; il fallait la connaître.

Mme de Staël a laissé un portrait de Bonaparte, dans ses *Considérations sur la Révolution française*, troisième partie, chap. XXVI.

« J'avais vu des hommes dignes de respect; j'avais vu aussi des hommes féroces. Il n'y avait rien dans l'impression que Bonaparte produisit sur moi qui pût me rappeler ni les uns, ni les autres. J'aperçus assez vite, dans les différentes occasions que j'eus de le rencontrer pendant mon séjour à Paris, que son caractère ne pouvait être défini par les mots dont nous avons coutume de nous servir. Il n'était ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel à la façon des individus à nous connus. Un tel être, n'ayant point de pareil, ne pouvait ni ressentir, ni faire éprouver de la sympathie. C'était plus ou moins qu'un homme. Sa tournure, son esprit, son langage sont empreints d'une nature étrangère. Loin de me rassurer, en voyant Bonaparte plus souvent, il m'intimidait tous les jours davantage. Je sentais confusément qu'aucune émotion du cœur ne pouvait agir sur lui. Il regarde une créature humaine comme un fait ou une chose, et non comme un semblable. Il ne hait pas plus qu'il aime. Il n'y a que lui pour lui. Tout le reste des créatures sont des chiffres. Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de sa supériorité. Elle n'avait aucun rapport avec celle des hommes instruits et cultivés par l'étude, tels que la France et l'Angleterre peuvent en offrir des exemples. »

Autre ennemie, comme Barras, qui déverse son trop plein de haine sur le grand homme. Lamartine a écrit d'elle (*Souvenirs et Portraits*) : « Quelle femme, et c'est là sa vertu, peut être impartiale ? La femme est l'être passionné, ou elle cesse d'être femme. »

portrait : « *Représentez-moi*, lui disait-il, *immobile sur un cheval fougueux* » ; exacte image de la vie de cet homme qu'aucun revers ne put abattre, qui pétrit le monde de sa main puissante, et, au milieu du bouillonnement des peuples emportés avec lui, dans sa course effrénée, conserva l'imposante majesté de sa force toujours accrue.

LIVRE II

LE MONDE ET LES SALONS

CHAPITRE I

A MORTEFONTAINE

LA SOCIÉTÉ DE JOSEPH BONAPARTE

SOMMAIRE. — La terre de Mortefontaine. — Sa description. — Les personnages que Joseph Bonaparte y reçoit. — Les plaisirs et les distractions qui leur sont offerts. — Le poète Casti, auteur des *animaux parlants*. — M. de Cobentzel. — Le marquis de Lucchesini ; Palissot. — Le marquis de Boufflers. — Andrieux. — Bouilly. — Mme Récamier.

Lorsque, au mois d'octobre 1798, à la criée du tribunal, Joseph Bonaparte acheta le château de Mortefontaine et ses dépendances, la terre se composait de plusieurs centaines d'hectares où se trouvaient de magnifiques étangs, des bois, des hameaux, des moulins, des fermes et leurs maisons couvertes de chaume, de gothiques pavillons pour les gardes, et, çà et là, des kiosques, et une vieille tour, — la tour Dubos, — que les ronces dévoraient. Bonaparte, en partant pour l'Egypte, lui avait laissé la plus grande partie de sa fortune, et Joseph en usait pour devenir propriétaire de l'une des plus belles résidences des environs de Paris. Depuis qu'il était de retour d'Italie, après avoir quitté l'ambassade de Rome, il cherchait un lieu où il pourrait se livrer à ses goûts de vie cham-

pêtre. L'occasion s'offrit au moment où les héritiers de la succession Duruey, banquier des affaires étrangères sous la monarchie, firent vendre les biens de leur parent, condamné à l'échafaud, parce qu'il avait été « l'ami de l'infâme Dubarry », disaient les officieux de l'époque.

Joseph était, alors, l'un des députés de la Corse, aux Cinq-Cents. Soutenu par le prestige de son jeune frère, le général, son ambition s'affirmait, chaque jour plus exigeante. Il avait abandonné les appartements étroits de l'hôtel meublé de la rue des Saints-Pères, qu'il habitait, et il s'était logé à l'extrémité de la rue du Rocher, en un hôtel, — le sien, — bâti naguère par l'architecte Gabriel, pour une danseuse de l'Opéra, Mlle Grandi. Le nombre de ses amis croissait ; il en était heureux ; et, afin de les rapprocher de lui davantage, il allait consacrer à leurs plaisirs sa belle maison de Mortefontaine, se montrer aimable, bonhomme enfin, éloignant, par cette affabilité, toute suspicion, et laissant croire à un désintéressement qui n'existait pas dans son âme.

Mortefontaine était voisin de Senlis. En deux heures, au trot de bons chevaux, on pouvait franchir la distance de Paris. La route était d'un agréable aspect, et, à mesure que l'on avançait, les champs apparaissaient avec leurs accidents de terrain, des friches parsemées de roches crayeuses ; plus loin, de verdoyantes collines, des vallonnements boisés où s'élevaient, au milieu de frondaisons touffues, quelques maisons villageoises. On arrivait, enfin, à la grille décorant la cour d'honneur. Une terrasse existait à droite du château ; des écuries, à gauche ; des fossés profonds séparaient la

grille de la route. Joseph fit niveler la terrasse, dissimula les écuries par des massifs d'arbustes et de fleurs, et les fossés furent comblés. L'œil embrassait alors de vastes bâtiments à deux étages, percés de nombreuses fenêtres, très larges, que deux pavillons plus élevés encadraient de leurs toits aigus. Sur l'un des côtés, on bâtit bientôt une orangerie et, à la suite, une volière.

Ce qui faisait la beauté du lieu, ce qui laissait aux visiteurs une impression de magnificence, c'était, sur la façade des jardins, la perspective d'un temple dans un éloignement grandiose, avec des allées d'arbres qui semblaient interminables; c'étaient des eaux dormantes en étangs qui se succédaient presque sans limites, avec des îlots épars, des bouquets d'arbres, des mausolées, des colonnes, des roches, et enfin, vers l'horizon, de petites collines qui s'estompaient des tons bleuâtres du ciel, ou bien se noircissaient au moutonnement agité des bois, à leur sommet. L'art du jardinier avait encore embelli ces grands espaces, peuplés d'eaux et de feuillages; mais il était inaperçu et se confondait avec la nature. Les bouleaux, les sycomores, les platanes, de hauts conifères se groupaient harmonieusement pour former ce décor, superbe aux yeux et inoubliable. D'immenses pelouses entouraient le château et allaient se perdre dans les eaux d'une rivière que franchissait l'arche antique d'un pont de pierre et, ailleurs, celle d'un pont rustique fait de branches rugueuses et enlacées.

A l'entrée en possession de Joseph, les eaux des étangs étaient vaseuses; les allées et les chemins des parcs et des bois, coupés de fondrières; les maisons de gardes, les murtins des petits ports, où s'alignaient au repos les barques de promenades

et de pêche, commençaient à s'effriter. Au bout d'un an, Mortefontaine avait retrouvé ses séductions et sa propreté ; les eaux avaient été nettoyées ; les chemins, chargés de menus graviers qui avaient assaini leur chaussée; les bois étaient émondés ; les maisons de gardes, restaurées.

Depuis la Révolution, personne n'y était venu, et les années d'abandon comptent doubles, sur les propriétés délaissées. Mais l'activité de Joseph et son amour des champs contribuèrent à l'embellissement du domaine ; et l'embellir ne lui suffit plus, bientôt il voulut l'agrandir. Plailly, Charlepont, d'autres bois, d'autres hameaux s'y trouvèrent englobés. Et l'on put admirer, dans toute leur splendeur agreste, l'étang des Islettes, puis l'étang de Vallière, au bout duquel se dressait un moulin; enfin, le grand lac, d'une superficie considérable, au milieu duquel s'arrondissaient les bords ombragés d'une grande île de près de 100 hectares. Par derrière les étangs, des terres incultes, des espèces de prairies, où poussaient une herbe courte, propre à l'élevage des chevaux. C'était là ce qu'on appelait le *haras*. Un peu de tous côtés, au milieu des massifs de thuyas ou de cyprès, un mausolée de marbre noir, une colonne, un belvédère. Et puis, en contraste avec ces étendues herbeuses, de grands espaces peu nivelés, surnommés le *désert*, où de petites roches émergeaient parmi les bruyères, abritant une population, sans cesse renaissante, de lapins, qui rendaient les chasses très abondantes. En cette contrée, des roches plus imposantes se hérissaient, amoncelées les unes sur les autres, disjointes, crevassées par les secousses d'un tremblement de terre. Sur ce qui en restait, Joseph avait fait graver un vers du poète Delille :

Sa masse indestructible a fatigué le temps !

Dans les premières années du Consulat, lorsque commencèrent les grandes réceptions de Mortefontaine, Joseph n'avait point encore l'ardente ambition qu'il montra plus tard. S'il s'occupait de politique, avec quelques-uns de ses amis, Rœderer, Regnault de Saint-Jean d'Angély, Miot de Mélito, il gardait encore ses préférences pour les jouissances littéraires et la vie aux champs. Sa première grande fête à sa maison de plaisance qu'il ne quittait qu'à regret, sa première fête cérémonieuse fut un dîner de cent couverts, en l'honneur des ambassadeurs américains, qui venaient de signer la paix avec la France. Il y eut trois salles de banquet; et, le soir, sur la scène construite à cette occasion, dans la plus belle perspective des jardins, une représentation de comédie fut donnée par les principaux acteurs du Théâtre-Français. A la fin de la fête, un feu d'artifice s'épanouit au lointain des parcs, éclairant les sombres masses des collines et renvoyant, sur les eaux lourdes des étangs, les éclats de leurs gerbes d'étincelles.

Mais Joseph recherchait surtout l'entourage de ses familiers, avec lesquels il n'exagérait point les politesses, partageant ses journées, en promenades dans les sentiers ombreux de ses hautes futaies, ou en rêveries avec eux sur le grand lac, mollement étendus sous le tendelet d'une barque, que chauffait un clair soleil. Quelques-uns restaient aux salons, lisant les feuilles satiriques du temps, telles *la Clef du cabinet*, ou bien les romans de Mme de Genlis; d'autres se groupaient autour du billard. Les femmes, gracieuses et belles, qui avaient suivi leur mari, causaient de modes, de toilettes et de théâtre. Puis,

le soir, après le dîner, on installait de petits jeux, ou bien on écoutait des lectures à haute voix, choisies dans les œuvres les plus récentes des amis de Joseph ; ou bien encore on organisait des charades et des tableaux en action.

Au nombre des poètes reçus à Mortefontaine, M. Casti était le plus assidu. Intéressant vieillard de quatre-vingts ans, qui avait succédé à l'emploi de Métastase, à Vienne, comme poète près de l'empereur Joseph II. Avec sa gaieté intarissable, son esprit léger, aussi vif que celui d'un jeune homme, il supportait, sans trop de rancune, les taquineries de Mme Leclerc et de Mme Murat, qui le poursuivaient sans relâche. Assis sous un arbre, méditant ou lisant, elles arrivaient à lui, à pas de loup, et lui enlevaient sa perruque, fuyant aussitôt, et le laissant pester contre leur malicieuse surprise. S'il jouait aux échecs et préparait un coup décisif, elles brouillaient brusquement sur l'échiquier toutes les pièces du pauvre homme, et empêchaient sa victoire. Il se réfugiait alors sous l'égide de Mme Elisa Bacciochi, plus tolérante et plus admiratrice de son talent. Celle-ci exaltait sa patience et tâchait de le protéger contre les agressives audaces de ses petites sœurs. Casti lui en était reconnaissant. Il lui prodiguait ses madrigaux, ses épîtres enthousiastes ; et, un matin, sur une glace des salons, on trouva collés des vers élogieux de Casti sur le nom d'Elisa, divisé en deux mots : *bacio* et *occhi*, parce que, sous son front, brillaient deux yeux admirables.

A Mortefontaine, Casti se coiffait d'une perruque, mais il se couvrait presque toujours le chef d'un bonnet de soie noire ; et c'est ainsi qu'il est représenté, en gravure, un peu comme un peseur d'or d'Amsterdam, le sourire fin sur deux lèvres serrées

et minces, le nez effilé, le menton d'une rondeur parfaite. Point de rides autour des yeux, ni sur le front. Au total, montrant une belle vieillesse, que décelaient sa poésie toujours étincelante et son esprit cultivé. En ce temps-là, il achevait son poème sur *les Animaux parlants*, composé de vingt-six chants. Les animaux, on le pense bien, n'étaient autres que des hommes, auxquels il ne ménageait point la vérité, comme le bon La Fontaine, en ses fables. Donc, les animaux voulurent, un jour, élire un roi. Ce roi, ce fut le Lion. La noble bête forma sa cour. Du taureau, il fit son majordome ; du singe, son maître des cérémonies ; du chien barbet, son chambellan ; du chat, le ministre de sa police ; du rhinocéros, le capitaine de ses gardes. L'écureuil fut nommé « gratteur du roi ». La reine eut sa maison aussi. La tigresse obtint l'emploi de première dame ; l'âne, celui de grand écuyer. Cependant le lion mourut. La lionne devint régente de son fils mineur. Aussitôt l'âne fut nommé gouverneur du jeune prince ; le perroquet, maître de langues ; le phénix, historiographe de la régence. Un journal même fut créé ; et la pie, la pie jaseuse, reçut la direction de cette feuille éminemment cancanière. Bref, en ce poème, c'est toute la vie des cours et de la société que dépeint Casti. Et, poussant jusqu'au bout les allusions aux vérités historiques, il dit, en parlant de la régente :

Vers un seul bien la régente visait.
Quel ? dira-t-on. Le bien public ! Vétille !
Non pas, Messieurs, le bien de sa famille.

Lorsque, le soir, on s'amusait aux charades ou aux tableaux en action, M. de Cobentzel, l'ambas-

sadeur d'Autriche, avec qui Joseph avait discuté et conclu le traité de Lunéville, cet Allemand, devenu presque Français, parlant notre langue avec pureté, s'empressait de se mettre à la tête de ces jeux. Il avait rempli, en Russie, à la cour de l'impératrice Catherine, les rôles comiques de Molière, il les savait par cœur, et il ne manquait pas de se réserver l'emploi des Crispin à côté des sœurs de Joseph, Mme Leclerc et Mme Murat, qui déployaient, en leur rôle, leur belle humeur et leur grâce. M. de Cobentzel, quoi qu'il fît, n'avait pu se rendre favorable Mme de Staël, qui le trouvait d'une banalité fatigante, complimenteur vulgaire, disait-elle, ressassant les mêmes phrases à tout le monde; gros, gras et court, et, néanmoins avec cet embonpoint et ce corps un peu ridicule, affectant des manières dégagées et sémillantes. On le voyait, — dit Menneval à son tour, — riant, folâtrant, badinant, et tout à coup se rembrunissant, comme obsédé d'une pensée amère. C'était un revirement inexplicable à ceux qui le voyaient pour la première fois. Jamais Mme Joseph ne put obtenir de lui, qu'il voulût indiquer ses préférences aux jeux; tout lui était égal, disait-il; ne comprenant point la délicate politesse de nos salons, qui veut que l'on sache répondre par ce qui plaît, non pas à soi, mais à la femme qui nous parle.

M. de Cobentzel était suivi, sans manquer, de son secrétaire d'ambassade, un M. Hoppe, que Menneval raille légèrement sur sa myopie, disant que « sa vue était si basse que son nez prenait autant de part à son travail que ses yeux ».

Le marquis de Lucchesini était un autre étranger, que l'on rencontrait quelquefois chez Joseph. Ambassadeur de Prusse, il croyait très habile de

professer, d'une façon dogmatique, les aphorismes républicains, retenus de son premier maître, le grand Frédéric. Mme de Staël lui eut bientôt fait comprendre que tout ce verbiage philosophique n'était plus de mise à l'heure présente, et qu'il « fallait recourir à ce qu'il savait de mieux en fait d'esprit de cour ». Il obéit vite, ajoute Mme de Staël.

Et, ces jours-là, lorsqu'elle était à Mortefontaine, elle y avait amené ses amis, Mathieu de Montmorency, dont le beau visage, à l'ovale régulier, reflétait la noblesse de l'âme; et puis Benjamin Constant, son grand adorateur, aux blonds cheveux, qui s'exerçait, avec elle, à contrecarrer les projets du Premier Consul. Sachant qu'on la devait voir et entendre, les autres familiers de Joseph avaient de garde de négliger leur visite : Arnault et le marquis de Chauvelin, que Mme de Genlis trouvait trop libéral; Stanislas de Girardin et de Jaucourt, au visage poupin de fillette; Andrieux et Jean Debry, échappé aux hussards de Rastadt; Cabanis, le fervent disciple de Condillac, à la physionomie grave, atteint déjà de la maladie dont il devait mourir; Fontanes, le marquis de Boufflers, et le satirique Palissot; enfin Rœderer, méthodique, froid, discuteur, dont le profil anguleux annonçait l'esprit pointilleux; Regnault de Saint-Jean d'Angély, à l'aspect fatal de beau ténébreux, et Miot de Melito, le plus dévoué peut-être de tous les amis de Joseph.

Le général de Lafayette était admis également à Mortefontaine. Mais, au milieu de cette société toute pénétrée des idées révolutionnaires et du génie rénovateur du Premier Consul, les convictions surannées de l'aimable aristocrate n'exerçaient plus aucun prestige. Il se croyait toujours au lendemain de la prise de la Bastille; il se voyait toujours sur

son cheval blanc, à la tête des gardes nationales, au Champ de Mars, près de l'autel de la Fédération où officiait le jeune évêque d'Autun, Maurice de Talleyrand. Il ne savait se plier aux mœurs, aux désirs, aux propos très osés du temps. Il était d'un autre âge.

Il en était de même de Palissot, dont la bonne figure de vieillard, au front vaste dépouillé de cheveux, inspirait une grande déférence. Lui se sentait choqué des manières délurées de son entourage. Il avait fait l'admiration des petites marquises de la cour de Louis XV, et, familier du duc de Choiseul, à son instigation, il avait écrit une satire sur *les Philosophes*, ameutant contre lui tout le clan des encyclopédistes. Ses souvenirs, qui le ramenaient au passé, l'éloignaient donc des hommes nouveaux. Et, de plus, son costume moderne lui déplaisait : on portait jadis des jabots et des manchettes en dentelles ; on ne foulait le tapis des salons que sur de hauts talons ; et maintenant, le menton enfoui en une cravate *écrouélique*, la tête entourée du haut col de son frac boutonné sur la poitrine, en son corps amaigri, il ne se reconnaissait plus, et il se montrait souvent maussade, quoiqu'il eût beaucoup d'esprit et du meilleur aloi. La Révolution, d'ailleurs, lui avait enlevé sa belle campagne d'Argenteuil, et il vivait médiocrement, en une petite maison de Pantin, avec le modeste traitement de conservateur de la Bibliothèque Mazarine. La haine des philosophes le poursuivait toujours. Malgré Chénier, malgré la protection du général Bonaparte, Naigeon, l'exécuteur testamentaire de Diderot, et Lalande, « ce Diogène de la philosophie », comme on disait alors, le firent échouer trois fois aux élections de l'Académie ; la dernière fois contre

l'abbé Leblan, l'auteur de *Manco-Capac*, tragédie inoubliable, à cause de ce vers devenu célèbre :

Crois-tu d'un tel forfait Manco-Capac capable ?

Palissot finit par déserter tout à fait Mortefontaine, rentrant en sa solitude de vieillard, laissant la place à de plus jeunes et de plus souriants visiteurs.

Le marquis de Boufflers, qui commença par être chevalier, un Lorrain comme Palissot, point jeune non plus, âgé de soixante-trois ans, ne cessait de papillonner autour des jolies femmes.

Il avait toujours, pour elles, un madrigal en poche, souvent fort décolleté jusqu'à les faire rougir. Sa conversation, très nourrie d'anecdotes et d'histoires personnelles, que ses voyages à travers l'Europe rendaient attrayante, lui créait un cercle d'admiratrices, amies de la marquise de Boufflers. Elle l'avait épousé à Hambourg durant l'émigration, après avoir porté le nom de marquise de Sabran ; et tous les deux s'aimaient beaucoup. Il avait alors une belle figure, large et allongée, aux traits saillants, à la bouche sensuelle, copiée, on aurait pu le croire, sur les portraits de ces orgueilleux landgraves qui meublaient les salons des vieux châteaux du Rhin. Delille lui avait écrit :

Honneur des chevaliers, la fleur des troubadours !

Il y avait, en ce vers, quelque vérité, mais accompagnée, certes, d'un peu de flagornerie.

Le marquis racontait à ses amis ses souvenirs sur Rousseau et sur Voltaire, qui l'avaient reçu tous les deux et d'une façon très différente. Rous-

seau, bourru et toujours singulier, n'avait vu, en lui, qu'un petit rimailleur, qui « s'en allait dans la vie, jouant du sistre et barbouillant un peu de peinture au pastel », tandis qu'après sa visite aux *Délices* de Voltaire, le vieux philosophe lui avait adressé l'épître commençant par ce vers très connu :

Croyez qu'un vieillard cacochyme...

Mme de Staël lui demanda chez Joseph pourquoi il n'était pas de l'Académie. Il fit cette réponse :

Je vois l'Académie où vous êtes présente.
Si vous m'y recevez, mon sort est assez beau.
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante.
Vous comme quatre, et moi comme zéro.

Il s'est peint tout à fait, en son épitaphe. Errant depuis sa jeunesse par monts et par vaux, il pouvait dire avec raison :

Cy gît un chevalier qui, sans cesse, courut;
Qui, sur les grands chemins, naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

Rivarol l'avait stigmatisé d'une façon indélébile en ces trois lignes : « Abbé libertin; militaire philosophe; diplomate chansonnier; émigré patriote; républicain courtisan. » Et justement il s'était fait le courtisan des Bonaparte, étant pauvre, espérant obtenir, du Premier Consul, une place de préfet. Il n'y réussit point. Avec son caractère insouciant et léger, il se consola vite de cet oubli.

Andrieux avait autant de succès que les autres commensaux de Joseph. On recherchait, en lui, l'auteur spirituel des *Etourdis*, le très honnête homme

qui savait être heureux de son sort. Sa vie, comme celle de beaucoup d'autres, depuis la Révolution, avait été partagée entre des états bien différents. Tantôt clerc de procureur, avocat au Parlement, auteur dramatique, magistrat de cassation, homme politique, il avait, à la fin, dépouillé toute cette défroque gênante, pour ne revêtir que l'habit de l'homme de lettres, et il avouait que jamais il n'avait été plus heureux qu'au temps où il composait les *Etourdis*, rêvant, en ses promenades, aux scènes qu'il écrirait le soir et lirait ensuite à son ami Colin d'Harleville, dont il était le compatriote. « J'avais vingt-huit ans, disait-il ; je me portais bien ; j'étais satisfait de mon sort ; je vivais d'un travail assidu et assez pénible, mais qui ne me déplaisait pas. Je voyais ma situation s'améliorer tous les jours, et je pouvais m'attendre à me faire un état honorable et indépendant. Toutefois, je ne bâtissais aucun projet sérieux d'ambition ou de fortune. Je vivais, au jour le jour, sans dettes, sans privations, sans chagrin. J'avais de bons amis, à peu près de mon âge, avec qui je passais honnêtement et gaiement mes instants de loisir. »

On se montrait à Mortefontaine deux estampes au bas desquelles Andrieux avait inscrit de petits vers très goûtés. La première, intitulée *les Nouvelles Alouettes*, représentait quelques jeunes filles prenant des amours au miroir. Au bas, on lisait :

Ah ! mes sœurs, les jolis oiseaux !
Venez, venez, sur ces coteaux,
Les prendre et puis les mettre en cage.
Ce miroir éclatant saura les attraper ;
Et ceux qui, du filet, viendraient à s'échapper,
Y laisseront, du moins, un peu de leur plumage.

La seconde, *les Nouveaux Papillons*, était com-

posée de jeunes filles ailées qui venaient, en volant, se brûler au flambeau de l'Amour. Au dessous était écrit :

Du flambeau de l'amour la clarté dangereuse
Eblouit les regards; elle attire et séduit.
On s'y jette; on se croit heureuse.
L'erreur cesse; le regret suit.
On ne ressent, hélas! quand le charme est détruit,
Qu'une blessure vive et longtemps douloureuse.

Sur l'estampe qui précède ses œuvres, le visage d'Andrieux paraît pétri d'esprit, avec des yeux au regard fureteur. Les traits sont réguliers; le nez fort, très ouvert; la tête carrée, courte, une tête d'Alsacien, au beau front donnant l'impression d'un noble caractère.

Arnault aimait à réciter ses fables ou des passages de ses drames. Les femmes se réunissaient autour de lui et le harcelaient jusqu'à ce qu'il eût consenti à ouvrir la petite feuille satirique *la Clef du Cabinet*, pour y lire quelque satire mordante contre la société contemporaine.

Bouilly, le Bouilly des *Contes à ma fille*, disait d'Arnault « qu'avec sa grosse figure et ses yeux voilés », il lui semblait voir « un bœuf paître des violettes ». N'importe! Arnault continuait sa lecture, ponctuant et scandant toutes les petites méchancetés du journal contre les femmes. Elles riaient, se moquaient des personnages imaginaires que l'on venait de dresser en pied [1]. Et elles étaient

1. Bouilly (*Mes Récapitulations*, t. II, p. 171) n'aimait pas Arnault, qui lui avait décoché des traits blessants. Néanmoins il cite avec éloge un madrigal, qu'Arnault avait adressé à une jeune dame qu'il rencontrait dans les salons de Joséphine :

Les souhaits que j'ose former
Sont pour moi seul et je désire,
Quand j'ai le bonheur de t'aimer,
Un peu d'esprit pour te le dire.

là, Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély, la marquise de Boufflers, Mme Junot, et les sœurs de Joseph et d'autres encore, toutes en robe taillée à la *Psyché*, très décolletée, avec une queue longuement traînante et des manches si courtes que la longueur des bras restait nue. Quelques-unes portaient encore des perruques. C'étaient celles qui, naguère avaient fait couper leurs cheveux pour se coiffer à la *Titus*, et la plupart avaient la tête couverte d'un turban, très ramassé, rasant le cou, ne laissant voir que les cheveux de la tempe droite et quelques crochets huilés. Les hommes, qui se pressaient contre elles, étaient en frac écourté, de drap gros bleu ou gros vert, garni de boutons de métal de forme ronde un peu bombée, avec des chapeaux à larges bords, une culotte collante et des bottes auxquelles s'adaptaient des retroussés, ou jaunes, ou vernis.

C'était l'époque où Mme Récamier séjournait à Londres. Et l'on racontait qu'elle y avait donné un concert magnifique aux personnages les plus distingués de l'Angleterre Pour leur faire honneur, elle avait réuni, en ses salons, les artistes italiens et les chanteurs anglais les plus renommés. On ajoutait que, vers la fin du concert, elle avait exécuté, sur le piano, une sonate, avec accompagnement de harpe. Puis, à deux heures après minuit, elle avait retenu à souper soixante convives, qui lui avaient fait fête. Elle était ravie de toutes les politesses délicates des grands seigneurs anglais. Et cependant elle se disposait à quitter l'Angleterre pour la Hollande. Enfin, on parlait du dernier tableau de Guérin : *Hippolyte accusé par Phèdre ;* de la femme du général Menou, qui restait constamment voilée, étant Egyptienne, et faisait élever ses

enfants par des femmes de son pays ; de tous les bals ouverts au petit peuple de Paris, copiant la haute société, car si l'on dansait aux salons des Princes, à la salle de la Victoire, au Grand-Opéra, il y avait aussi bals à Paphos, aux Capucines, à la Grande-Chaumière, aux Marronniers, aux Percherons.

Ainsi se passaient les jours de réception à Mortefontaine.

LA SOCIÉTÉ DE LUCIEN BONAPARTE

PLESSIS-CHAMANT ET L'HOTEL DE BRIENNE

SOMMAIRE. — Les salons de Lucien Bonaparte. — Suard et Morellet. — Les fêtes à l'hôtel de Brissac. — Les grandes dames admises aux bals du ministère. — Mme Méchin. — Terre et château de Plessis-Chamant. — Les plaisirs qu'on y goûte. — Amis et familiers de Lucien : Ramolino et d'Offreville. — Vincent Arnault. — L'ambassade de Lucien en Espagne. — Les réceptions de Lucien à Madrid. — L'hôtel de Brienne. — Ses magnificences. — Fontanes. — Représentation de tragédies chez Lucien.

Les salons de Lucien ne ressemblaient point aux autres, ouverts alors si timidement. Plus qu'ailleurs y dominaient les artistes[1]. Ainsi que Joseph, il s'adonnait aux belles-lettres. Il venait de publier un roman, signé de ses initiales, L. B. : *Edouard et Stellina* ou la *Tribu indienne*. Il aimait la poésie,

1. La duchesse d'Abrantès écrit en ses *Salons*, t. II : « Lucien, qui aimait avec passion à jouer la comédie, invitait fort souvent les premiers artistes à venir le voir les jours ordinaires où il était plus à lui pour causer avec eux. Ils en profitaient avec empressement, notamment Fleury, Lafon, Mlle Contat, Mlle Devienne, Dugazon. Les autres y allaient aussi.

les tragédies dont il apprenait les grands rôles, et déjà, en sa tête, fermentait le scénario de longs poèmes, qu'il devait rimer et lire à ses nouveaux amis ; et toujours, de plus en plus nombreux. Poètes, romanciers, auteurs tragiques, ils se sentaient en confiance près de lui. Les académiciens, dispersés par la Convention, en 1792, le regardaient comme un libérateur. Ils l'entouraient, le cajolaient, espérant voir renaître, sous sa protection, leur illustre compagnie; Suard et Morellet, surtout, les plus influents, les plus remuants des anciens membres de l'Académie.

Suard, un bisontin, « joli petit homme », dit Michelet, ce que ne représentent point les estampes de la Bibliothèque nationale, avec son visage au masque dantonesque, à la physionomie dédaigneuse d'acteur en scène, montrant des sourcils en accents, des yeux ronds et un nez large; ami des Necker et des philosophes, Helvétius et d'Holbach, rencontrés jadis dans les salons de Mme Geoffrin, et à cause de cela, sans doute, détesté de Mme de Genlis, la catholique pratiquante. Elle ne voit, en l'académicien, que l'auteur « de petits essais littéraires bien oubliés » et elle feint d'ignorer qu'il possède *le Publiciste*, le premier journal devenu quotidien; que Mme Suard, la sœur de Panckouke, « si pédante et si solennelle » qu'elle fut, au dire de Victor de Broglie, attirait en son salon d'autres académiciens, et qu'avec ce groupe d'écrivains l'opinion publique devait compter. Quant à Morellet, il avait sauvé les archives, les registres et la rédaction des travaux sur le Dictionnaire, en les emportant chez lui, et il lui semblait impossible que, d'un mot, le Premier Consul ne remît point les choses en leur ancien état.

Ce mot, Bonaparte ne le prononça pas. De la littérature, de la philosophie, des sciences morales et politiques, il n'en voulait d'aucune façon ; il les considérait comme pernicieuses. Lucien ne put donc servir ses nouveaux amis autant qu'il l'aurait voulu. Il fit savoir à Morellet et à Suard que le Gouvernement n'autoriserait que la constitution d'une société libre d'hommes de lettres. Mais aucun d'eux n'y voulut adhérer. Morellet écrivit à Duquesnoy, un des familiers de Lucien, chef de division à l'intérieur, que si l'Académie française ne devait point renaître pareille à celle d'autrefois, les membres survivants renonceraient à leurs désirs. Et ce n'était ni sans tristesse ni sans regrets, que tous les deux repoussaient la proposition du ministre. Morellet, un Lyonnais, au front têtu, le nez rabattu sur une large bouche d'expression maussade, se rappelait sa vie heureuse et honorée, dans la société des philosophes. On l'avait nommé jadis le « thélogien de l'Encyclopédie », et il s'était allégrement dépouillé de la soutane et du petit collet, pour composer, disait Bouilly, « des chansons gaillardes et dire aux femmes de jolis riens ». Il avait alors soixante-quatorze ans ; depuis la révolution, ses trente mille livres de rentes avaient disparu. Enfin, une sœur, sans fortune, restait à sa charge, et il ne vivait que du produit des traductions de livres anglais. Suard avait été secrétaire perpétuel de l'ancienne Académie. Quoique moins âgé que Morellet, ses soixante ans étaient sonnés, et, comme son ami et son collègue, il ne pouvait plus rien espérer de l'avenir que la récupération de ses anciens honneurs.

Il faut ajouter, toutefois, que l'un et l'autre s'étaient aliéné l'esprit des hommes qui, depuis dix ans, avaient marqué dans les lettres. En de-

mandant à Lucien le rétablissement de l'Académie, ils y voulaient dominer, et n'y admettre que leurs amis. Cet ostracisme annoncé nuisit à leur projet, au moins autant que les préventions de Bonaparte contre tout essor de la pensée. Suard, au surplus, en une riposte, avait irrité à l'excès contre les hommes de lettres l'antipathie du Premier Consul. « Votre Tacite, lui disait, un jour, le général, — (il n'aimait point le grand historien des empereurs romains), — n'est qu'un déclamateur,un important, qui a calomnié Néron... oui, calomnié; car, enfin, Néron fut regretté du peuple. Quel malheur pour les princes qu'il y ait de tels historiens ! » et Suard de répondre : « Quel malheur pour les peuples, s'il n'y avait de tels historiens pour retenir et effrayer les mauvais princes. »

Les fêtes, chez Lucien, étaient magnifiques. Dans les galeries de l'hôtel Brissac, spacieuses et longues, les danses se déroulaient avec toutes leurs grâces et leur envolement. Les femmes de cette époque savaient danser aussi bien qu'une danseuse de l'Opéra. On s'assemblait autour d'elles et de leur chaperon, les Trénis, les Laffitte, les Rastignac ; on se hissait sur les sièges au-dessus de la foule pour les mieux admirer, et les meilleures danseuses n'acceptaient d'entrer en un quadrille qu'avec des partenaires choisis.

Et l'on voyait parader, en ces réunions mondaines, Mmes de Noailles, de Fleurieu, de Léchaudé, au petit nez retroussé, de Gervasio, de Puységur, avec son minois à la Roxelane, de Marmont, que son père, le banquier Perregaux, venait de marier à l'aide de camp du Premier Consul, et encore Mme de Chauvelin, revenue de Londres avec

son mari, naguère ambassadeur de Louis XVI, et puis Mmes de Fenouille, de Caze, de Vigny, Le Normand, d'Ecosset, Ducos-Fonfrède, et la virginale Juliette Récamier, toujours en ses draperies blanches, et Mmes de Morlaix, de Barre, de Grandmaison, de Taille, de Listenay, de Vieursan, de la Rue-Beaumarchais, le Breton, d'Ormesson, de Valence, fille de Mme de Genlis, de Magne, de Vassy, de Beaumont, de Villette, de Saint-Hilaire, de Morville, de Nanteuil, de Rémusat, Arnault, fille de Mme de Bonneuil, de Nicolaï, et encore Mme Visconti, dont les traits délicats et le nez, « le plus joli des nez », faisaient l'admiration de ses adorateurs[1], et Mlle de Permont, qui devait être la femme du général Junot, l'un des aides de camp de Bonaparte, et Mme de Frécheville, la femme du général, d'une fraîcheur de rose.

Toutes, joyeuses, vaillantes au plaisir, insouciantes, rieuses, dansaient éperdûment en leur léger costume de l'époque, qui ne les gênait guère. Quoiqu'il y eût une mode respectée, les femmes prenaient la liberté de choisir, pour leurs cérémonies, le costume qui faisait valoir leur beauté et les

1. Sur Mme Visconti, la duchesse d'Abrantès (*Mémoires*, t. II, p. 59).

« Elle était vraiment extrêmement belle. Je crois même n'avoir jamais vu de tête plus charmante que la sienne. Elle avait des traits délicats, mais réguliers, un nez surtout qui était bien le plus joli des nez. Il était légèrement aquilin, et cependant un peu relevé à son extrémité où l'on distinguait une fente presque imperceptible. Ses narines mouvantes donnaient en même temps au sourire de Mme Visconti, une finesse impossible à peindre. Elle avait, d'ailleurs, des dents rangées comme de petites perles, et ses cheveux très noirs, toujours parfaitement relevés dans le goût antique le plus pur, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec le camée d'Erigone, objet d'art connu de tous les amateurs... Mme Visconti se mettait très bien. Elle avait eu, comme les femmes élégantes de cette époque, le bon esprit de ne prendre des modes grecques et romaines, que ce qui était séyant et séant, et vraiment lorsque le soir, à l'Opéra, elle entrait dans sa loge avec son châle de cachemire aussi pittoresquement drapé que celui de Mme Tallien, on ne la trouvait pas beaucoup moins belle. »

charmes de leur personne. Suivant qu'elles étaient grandes ou petites, minces ou épaisses, elles s'attifaient à la *grecque*, ou bien à la *turque*, ou bien à l'*anglaise*, raconte Pujoulx, dans ses critiques du temps, et toujours avec des étoffes souples, vaporeuses, transparentes, qui se plaquaient au corps, écrivait Prud'homme, « comme au sortir d'une baignoire ».

C'est à l'un de ces bals que l'on vit, un jour, briller, entre toutes, une femme encore inconnue de la société parisienne. Son mari, M. Méchin, destiné à devenir l'un des préfets les plus distingués de l'Empire, la ramenait d'Italie, et la duchesse d'Abrantès la décrit ainsi, en ses *Mémoires :*

« Elle avait, dit-elle, une longue robe de mousseline des Indes, d'un tissu très fin, dont les plis nombreux se drapaient autour d'elle et cachaient, en partie, ses bras et sa poitrine. Elle était coiffée d'un turban, fait avec une mousseline blanche, encore plus fine que celle de la robe, qui laissait passer à peine quelques boucles de cheveux d'un charmant blond cendré, et formait autour de sa tête comme un nuage neigeux. Un bandeau d'or, mis sur son front, empêchait qu'on ne la prît pour une statue d'albâtre, car la blancheur étonnante de son visage, celle de ce qui pouvait s'apercevoir de ses bras et de ses épaules, était la même que celle de la mousseline qui était auprès. Mme Méchin était grande, parfaitement bien faite. Ses yeux étaient doux et beaux, sa tournure distinguée et les traits de son visage charmants. Elle était fort pâle et n'avait pas du tout de rouge, ce qui, à cette époque, était d'une singularité fort remarquable. »

Lucien possédait la terre de Plessis-Chamant,

depuis le mois d'août 1799. Le château ne pouvait être comparé à celui de Joseph, à Mortefontaine, dont il n'offrait ni le développement, ni la magnificence. Cependant, un Saint-Simon, et ensuite le cardinal de Bernis ne l'avaient point trouvé indigne d'eux. Les murs, bâtis de briques et de pierres associées, formaient une architecture très commune au temps de Henri III. Lucien y ajouta un pavillon pour augmenter les aisances, les chambres d'amis, et donner à l'extérieur plus grand air. Ensuite, à côté du château, on construisit une salle des fêtes et un théâtre, si bien que cette résidence se composa de toutes les dépendances nécessaires à la vie d'un grand seigneur. La duchesse d'Abrantès lui trouve, quand même, un aspect triste et au parc un défaut d'ombrage, qu'il faut aller chercher dans la forêt de Senlis. Chateaubriand, en ses *Mémoires*, raille à son tour, la pauvreté des eaux du parc. « La nymphe nourricière d'un ruisseau creusé à la bêche, écrit-il, était une mule qui tirait de l'eau d'un puits. » De la part de l'immortel René, cette remarque caustique, sur la résidence de Lucien, est un manque de reconnaissance, car il fut l'un de ses courtisans les plus empressés. Lucien combattit l'insuffisance des sources par une pompe qui en décupla le volume, et il l'enferma dans une construction, calquée sur un monument d'Athènes : *La Lanterne de Démosthènes*.

Bientôt, à Plessis-Chamant, les hommes de lettres affluèrent ; puis les hommes politiques. Lucien aimait à être adulé et recherchait d'autres amis que ceux de ses frères. Il ne tolérait ni familiarité, ni égalité, comme son aîné Joseph, de la part de ceux qu'il honorait de ses faveurs. Il voulait dominer,

imposer ses préférences. Les jeux, chez lui, étaient ceux qu'il avait décidés : des farces, des mystifications, provoquant de gros rires, amusements qu'auraient choisis des commis-voyageurs. On organisait, dans les chambres, l'apparition de fantômes aux heures du sommeil le plus lourd. Et des voix sépulcrales résonnaient lugubrement dans les corridors du château. Ou bien, encore, à un mari et à une femme en désaccord, on ne désignait que la même chambre, et le mari forcément ne se couchait point et passait la nuit sur un fauteuil.

C'était le temps des marques de sympathie accordées à Félix Desportes, son secrétaire particulier, intelligent et intéressant en ses chroniques mondaines; à Sapey, ancien sous-préfet de La Tour-du-Pin, entré au corps législatif et que Lucien attacha à son ambassade, en Espagne; à Duquesnoy, l'ancien ami de Mirabeau, l'un des plus zélés travailleurs du ministère; au petit Alexandre de Laborde, d'apparence maladive, mais d'esprit très ouvert aux beautés de l'art; puis à Esménard, gros, épais, au menton énorme, ainsi que la tête, voyageur en sa jeunesse à travers les Amériques, et alors rédacteur au *Mercure*, avec La Harpe et Fontanes; à ces deux derniers, eux-mêmes, et à Chateaubriand, non les moins célèbres des amis de Lucien, qui les retenait souvent à dîner ; et encore Stanislas de Girardin, le propriétaire d'Ermenonville, et Beugnot, déjà préfet de Rouen, et Rœderer, de Boufflers, de Jaucourt; et Chatillon, le peintre de miniatures, et Sablet et Le Thière, l'auteur de *Junius Brutus* condamnant sa fille, et Ramolino, un parent des Bonaparte, et Arnault, le spirituel et caustique Arnault, toujours suivi de d'Offreville.

Ramolino et d'Offreville étaient les souffre-douleurs chez Lucien. Ramolino était peureux et dévot. Une nuit, il fut réveillé dans sa chambre par un bruit étrange. Un pâle rayon de lune répandait une clarté blafarde près de sa couche. Il vit, tout à coup, un revenant enveloppé d'un suaire, qui lui dit être le spectre de son père, et d'une voix scandée de syllabes sifflantes lui intima l'ordre de ne jamais manger d'épinards. Niaiserie bien grossière qui aurait dû le mettre en garde contre cette exigence macabre. Mais le pauvre garçon, affolé de peur, se jeta aux genoux du revenant et jura de lui obéir. L'apparition évanouie, il se recoucha, secoué de frissons d'épouvante et ne dormit plus jusqu'au matin. Au déjeuner, on lui offrit des épinards. En vain, on insista; en vain, on usa de toutes les supercheries pour lui en faire manger. Il résista et fut forcé de narrer, en détail, son aventure de la nuit. Toute l'assistance la connaissait par l'indiscrétion de Lucien, qui avait figuré sous le suaire du spectre. Les rires éclatèrent, au récit de Ramolino, et on ne put le convaincre qu'il avait été le jouet d'une gageure. Il s'en tint à son serment et à sa croyance indéracinable.

Que ne pouvait-on pas tenter sur des invités si naïfs!

Cette vie de plaisirs, ces distractions souvent saugrenues, ne suffisant plus à Lucien, il donna libre cours à toutes ses fantaisies. Afin de se procurer l'argent nécessaire, il s'était associé aux négociants véreux, qui se livraient à l'exportation des blés en Angleterre; et, d'ailleurs, pour vaincre toute résistance, il comptait sur le prestige de son nom et de sa situation de ministre. Sa personne seule n'était

point irrésistible. Ses gestes se ressentaient de son extrême myopie, gauches et indécis. Sa vue courte le forçait à baisser la tête, et l'usage du monde qui commençait à peine pour lui, ne lui avait pas encore imprimé l'apparence du grand seigneur et la haute distinction qu'il posséda plus tard. L'expression de sa physionomie n'était pas éloquente ; elle manquait d'aménité et de douceur ; enfin, sa voix, un peu nasale, détruisait l'effet d'une prononciation sonore et très vibrante. Tel, et un peu vulgaire, on le rencontrait dans les rues, en longue redingote bleue, pantalon de laine grise, chapeau rond et lunettes d'or. Comme tous les Bonaparte, néanmoins, il avait les pieds petits, les mains fines et bien modelées.

Lorsque le scandale de ses aventures éclata publiquement, il fallut bien y couper court. Le Premier Consul lui enleva le Ministère de l'Intérieur et l'envoya, comme ambassadeur, à Madrid. Lucien emmena ses plus intimes amis, ses compagnons de plaisirs. Son beau-frère, Bacciochi, le mari d'Elisa, le suivit également, afin de débarrasser sa sœur de sa personne insipide. C'était une sorte de petite cour dont il se faisait accompagner, pour augmenter son lustre : secrétaire, conseillers, médecin, déjà nommés ; Félix Desportes, l'homme charmant dont la conversation pétillait d'esprit et d'à-propos, nous dit le général Thiébaut ; Sapey, son confident ; Campi, son intendant ; Emmanuel Dupaty, le vaudevilliste, dont les danses, chez la marquise de Fontanar, émerveillèrent toute la société madrilène ; enfin, Le Thière et Sablet, les deux peintres qu'il allait lancer en chasse de tableaux de grands maîtres.

Dès son arrivée à Madrid, l'hôtel de l'ambassade

resplendit d'une somptuosité inconnue avant lui. Les pièces furent meublées avec un luxe inouï ; les domestiques nombreux revêtirent une livrée superbe ; les équipages se distinguèrent par une correction irréprochable. Le jour des dîners de gala, la table était abondamment servie, pourvue de mets exquis. Les grandes réceptions se suivirent à des intervalles rapprochés, et, à chacun de ses concerts, Lucien manda, pour l'agrément de ses invités, le célèbre Boccherini, si recherché alors en Espagne. Les autres ambassadeurs, amoindris par cette démonstration d'opulence, perdirent à la cour leur influence. Le frère du Premier Consul prima les plus grands personnages. La reine, le prince de la Paix, favori de la reine, n'eurent plus de considération que pour lui [1]. Quant au roi, il était absolument conquis, enthousiaste du frère du grand Bonaparte, à qui désormais il ne voulut plus rien refuser.

Lucien ne perdait point de vue l'objet de son voyage. Son frère lui avait dit à son départ : « revenez riche ». Il se souvenait de la recommandation. Le Thière et Sablet lui découvraient des chefs-d'œuvre, qu'il s'empressait d'acquérir et d'expédier en France. Un navire, chargé de tableaux pour un port anglais, fut amené par un corsaire dans un port espagnol. Lucien fit acheter toutes les raretés qui y étaient entassées.

1. Dans une lettre à son frère, il lui dit : ... « Un mot équivoque suffirait pour que je fusse accablé de trésors. Il me suffit de vous dire que je n'ose pas regarder avec quelque attention, une chose qui me plait dans la peur qu'elle me soit aussitôt offerte. Je vais vous en citer un exemple. La reine portait, il y a quelques jours, pour la première fois, je crois, une superbe montre enrichie de diamants. Je ne pus faire autre chose que ce que faisait tout le monde, l'admirer. C'en fut assez, et la reine me força de l'accepter de sa main, et la plaça, elle-même, dans ma poche. »

Sapey avait reçu une tabatière toute garnie de gros diamants.

Cependant sa mission approchait de sa fin ; après le traité de Badajoz, il pensa au retour. Les lettres de Fontanes et d'Elisa, au surplus, le rappelaient en France. Fontanes lui écrivait que ses chênes et marronniers du Plessis valaient bien les orangers de Madrid ; Elisa, qu'il fallait rentrer pour combattre l'influence de Mme Bonaparte et de Fouché. Lucien partit donc précipitamment, non sans avoir reçu les cadeaux du roi, de petits sacs remplis de pierres précieuses et le portrait du royal Bourbon, encadré d'une torsade de papier, bourrée de diamants, dont il ne connut l'énorme valeur qu'en les allant vendre à Amsterdam. Cinquante millions ont affirmé les contemporains. Mais le chiffre est tellement élevé, surtout pour l'époque, qu'il paraît incroyable. Quelle que fût la somme, Lucien quittait l'Espagne, riche, très riche, riche pour toujours, le plus riche des Bonaparte.

Lorsqu'il se sentit appuyé sur tant de millions, sa vie se dépensa en plaisirs excessifs, peu inquiet des conséquences de ses nouvelles escapades. Abandonnant à sa sœur Elisa l'hôtel de la rue Verte, il vint habiter comme locataire, au prix de douze mille francs par an, l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique, qu'il acheta ensuite trois cent mille francs : hôtel merveilleux qu'il reconstruisit cependant de fond en comble, et que l'ancien possesseur, le prince de Conti, aurait eu de la peine à reconnaître.

De même à Plessis-Chamant ; le château déjà agrandi le fut encore. Des champs, des fermes, s'ajoutèrent aux anciens. Le parc se peupla de kiosques, de grottes, de temples. Des eaux furent amenées, à grands frais, en des lacs profondément creusés. Des massifs d'arbres furent plantés, des

retraites ombreuses ménagées pour le plaisir des promeneurs. Et Lucien agissait en prince, avec son entourage, retenant ses commensaux à demeure, au nombre de trente ou quarante. Il y eut des chasses, mais, le soir, des jeux plus nobles qu'autrefois, des représentations de tragédies, des lectures faites par les hommes de lettres admis à sa table. Il affectait de protéger ceux qui s'adonnaient à la littérature ; il recevait des délégations de Sociétés savantes, qui le venaient solliciter d'être leur président, ou de les aider par un don en argent. Généreux, au surplus, car il abandonnait à Bérenger, poète inconnu, ses honoraires de membre de l'Institut.

Elisa ne s'était pas encore séparée de Lucien. Les aventures de son frère restaient en une pénombre discrète. On savait pourtant qu'il avait ramené de Madrid une marquise de Santa-Cruz et qu'il la recevait à Paris et à Plessis-Chamant. Le monde chuchotait sur cette nouvelle venue, et le Premier Consul taquinait son frère, en lui demandant quelle était cette étrangère, qui excitait tant de curiosité. Lucien, toutefois, demeurait libre. Son cœur n'était point enchaîné. Il jouissait de sa fortune en homme de plaisir et en homme de goût, satisfait de recevoir les hommages des poètes et des écrivains dont il cherchait à égaler la renommée. Chateaubriand, un de ceux-là, venait souvent en cette résidence et y dînait, surtout lorsque Fontanes s'y trouvait avec lui.

Les agréables soirées du château étaient celles où cet ami de Chateaubriand lisait quelques-unes de ses poésies : *le Jour des Morts*, ou bien *le Verger*, contre-partie des *Jardins* de Delille ; celles où Arnault récitait ses jolies fables, hérissées de mali-

cieuses épigrammes qu'il composait, disait-il, en « taillant ses plumes »; celles où la Harpe faisait connaître une partie de son poème inachevé sur *la Religion*[1]. Lucien raconte, en ses *Mémoires*, qu'il lut à cet aréopage quelques-uns des chants de sa *Césaréide*, poème en prose, enfanté dans les prisons d'Aix.

Et l'on écoutait ensuite Fontanes critiquer la manie, si répandue alors, des jardins anglais qu'il réprouvait. Quelque parti qu'on prenne entre les parcs anglais et les parcs français, ajoutait-il, entre Kent et Le Nôtre, *le Verger* subsistera toujours. C'est le jardin nécessaire, utile et vraiment agréable, quoi qu'il soit le plus commun; et il entamait le récit de la cueillette des fruits.

Le poète aimait la France, son sol si divers, ses paysages et le génie de ses habitants. Il s'indignait contre un voyageur allemand, Hirschfeld, qui, dans un ouvrage récent, avait placé nos campagnes au-dessous de celles de l'Europe. Il attaquait, enfin, un M. Smolett, un Anglais, qui dépréciait tous les édifices de nos villes et vantait ceux de sa patrie, — naturellement.

La jalousie de nos voisins ne date pas d'hier!

Après Fontanes, le fabuliste avait son tour. De sa grosse voix, Arnault commençait la fable du *Chêne et des Buissons :*

> Le vent s'élève; un gland tombe dans la poussière;
> Un chêne en sort. Un chêne?... Osez-vous appeler
> Chêne, cet avorton, qu'un souffle fait tomber?

1. En ses *mémoires*, Lucien écrit : « La Harpe m'était plus qu'intéressant par la triste adjonction de sa pauvreté à l'éclat de sa juste réputation littraire. Sa santé, d'ailleurs altérée par la vie errante et pénible qu'il avait traînée pendant la grande Terreur, plus que par l'âge avancé, — il avait soixante ans, — ne lui permettait pas d'assister à toutes mes soirées intimes. »

Sans doute. Car le chêne grandit imposant et les buissons s'élèvent à peine au-dessus de terre. Jaloux, ils attaquent le chêne, lui rappelant sa petitesse passée. Pourquoi être orgueilleux; est-ce que tous les arbres ne sont pas frères? Le chêne répond qu'il est dans sa nature d'être le roi des forêts, et il ajoute :

Je ne dois pas, en bonne foi,
Me rapetisser pour vous plaire.
Mes frères, tâchez donc de grandir comme moi.

Allusion très compréhensible pour tout le monde. On applaudissait. N'était-ce pas le langage que pouvait tenir à ses généraux le Premier Consul, devenu leur supérieur par son génie?

Fontanes et Arnault se rencontraient dans les mêmes salons, mais n'étaient point sympathiques l'un à l'autre. Fontanes patronait les idées religieuses et monarchiques que soutenait, à cette époque, son ami Chateaubriand. Arnault, espiègle, rieur, incisif, ne perdait jamais l'occasion d'un bon mot, même aux dépens de ses amis. Sainte-Beuve raconte qu'un jour, dans un salon, le général Leclerc, l'ami d'Arnault, l'aborde en lui disant : « Te voilà donc, toi, qui te crois un poète après Racine et Corneille? » — « Te voilà donc, lui réplique Arnault, toi, qui te crois un général, après Turenne et Condé? »

A ces soirées littéraires, Lucien préférait celles où, avec sa sœur Elisa, il pouvait interpréter les grandes tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire. Il recherchait les plus tragiques et contenant le plus d'amour, afin d'exercer sa verve déclamatoire. Dugazon, l'acteur comique, présidait aux répétitions, et l'on entendait sa voix grasseyante, aux

moments de force et d'exaltation, clamer : « lâchez tout », ce qui excitait le fou rire des acteurs bénévoles. Fontanes et Arnault devaient accepter un emploi, en ces solennités théâtrales, pour eux une corvée plutôt qu'un plaisir ; chacun d'eux se trouvant dévoyé dans ces rôles qui ne convenaient point à leur humeur. Quant à Lucien et à Elisa, ils s'admiraient eux-mêmes, très satisfaits de leur talent qu'ils s'exagéraient. Talma, Lafon, Larive, invités à les venir entendre, par politesse, retenaient leurs critiques. Talma se bornait à sourire.

Lorsque la soirée n'était pas remplie par la tragédie, on l'achevait par une pièce de Molière, et avec une sorte de dédain. La comédie paraissait inférieure à Lucien, qui ne voyait dans la vie que sujet à déclamation. Le rire n'était pas le propre de son existence, le drame plutôt où se pouvaient démontrer les grands sentiments de l'âme. Dans son roman, *la Tribu indienne*, il a de longues tirades sur les droits de l'amour ; il y maudit l'homme assez lâche pour abandonner la femme qu'il a rendue mère, comme s'il eût prévu, qu'un jour cette histoire romanesque s'appliquerait à lui-même.

ÉLISA BACCIOCHI

SA SOCIÉTÉ A NEUILLY

SOMMAIRE. — Elisa Bacciochi. — Son caractère. — Son affection pour son frère Lucien. — Ses réceptions à sa villa de Neuilly, appelée Folie-Saint-James. — Ceux qu'elle y recevait. — Une représentation d'Alzire. — Fontanes ; son portrait. — Une saison

thermale d'Elisa dans le midi. — A son retour elle s'arrête à Carcassonne. — Elle y est reçue par le jeune de Barante.

Elisa Bacciochi était une bien petite personne, au commencement du Consulat. Elle n'avait aucune fortune, et son mari, homme très médiocre et de famille peu qualifiée, ne lui pouvait procurer ni considération, ni honneurs dans le monde. Mais, de grande ambition, ardente, passionnée, volontaire, elle réussit bientôt à faire parler d'elle, à se créer des courtisans et même des adorateurs.

Lucien lui servit beaucoup. Il aimait cette sœur plus que les autres, trop jeunes encore. Les mêmes sympathies et les mêmes haines les unissaient et les attachaient l'un à l'autre. Leurs pensées se ressemblaient et, à la fin, les amis de Lucien devinrent ceux d'Elisa. Les événements, d'ailleurs, les rapprochèrent. Après la mort de Christine Boyer, — la première femme de Lucien Bonaparte, — qui laissait deux orphelines, Elisa s'établit chez son frère malheureux et désespéré. L'hôtel de la rue Verte, la maison de plaisance à Plessis-Chamant, domiciles de Lucien, s'étaient ouverts à cette sœur, compatissante et bonne, qui voulait partager la douleur de l'homme veuf ; et lorsque les fêtes y reprirent leur cours, Elisa présida aux apprêts de ces nouvelles réceptions mondaines.

Cette ingérence lui agréait. Dans la société de ce frère préféré, où brillaient quelques hommes remarquables du monde des lettres et des arts, elle trouvait un charme qui lui semblait très doux. Son éducation à Saint-Cyr, avant la Révolution, les conversations de Lucien, ses propres lectures, ses souvenirs de petite fille, qui lui rappelaient des pièces jouées en Corse et à Marseille, avec de jeunes camarades, tout ce passé la disposait aux jouissances

intellectuelles bien plus qu'aux futilités dont se contentent les femmes. Elle se donna tout entière à ces plaisirs relevés et nobles avec la violence de sa nature. L'ambition d'un rôle politique ne se décela en elle que plus tard, lorsque son frère, le Premier Consul, eut conquis le pouvoir suprême et se fut égalé aux plus puissants monarques de l'Europe. En attendant, par son influence de sœur près du chef du Gouvernement, elle se constitua la protectrice des jeunes écrivains, qui la venaient courtiser.

Alors, à Neuilly, en une villa que Lucien possédait, et qu'Elisa posséda quelque temps, les soirées littéraires se multiplièrent. Cette villa était appelée la Folie-Saint-James. Elle se trouvait située à gauche du pont. Plus près de Paris, les assemblées y étaient plus nombreuses qu'à Plessis-Chamant. Fontanes y amenait ses amis : d'abord Chateaubriand, et aussi de Boisjolin, et le chevalier de Langeac, et tous ceux qui désiraient se rapprocher du grand Consul, qu'en ce temps-là tout le monde admirait. La Harpe s'y montra, et Boufflers, Esménard, Arnault, Andrieux ; Joubert y suivit quelquefois Chateaubriand, et Lezay également y suivit Rœderer, le conseiller d'Etat, le philosophe, qu'Elisa cherchait à attirer parmi ses autres amis. Elle lui écrivait, dit Joseph Turquan : « Il me faut un aimable écuyer, gai et plein d'esprit. »

Le Premier Consul vint plusieurs fois à Neuilly, lorsqu'il voulut connaître certains auteurs récalcitrants. Il s'y fit présenter le poète Delille, mais en vain : aucun des deux ne plut à l'autre. Ils partirent mécontents de leur visite : Delille, effrayé du ton tranchant des aides de camp de Bonaparte ; celui-ci, piqué de l'indifférence du poète à son égard. Le

chantre des *Jardins* était accoutumé, lui aussi, aux flatteries des salons. Il vivait, au surplus, sous la tutelle de sa femme ; il lui devait un compte de ses labeurs quotidiens ; et le mouvement continu et bruyant autour du général l'éloigna, pour toujours, du monde consulaire.

Libre, peu contrariée par son mari, toujours absent et retenu loin de Paris par son service d'officier, Elisa, pour distraire Lucien de sa douleur et lui être agréable, faisait jouer, sous la direction de Lafon, à Neuilly, des tragédies, des drames, des comédies. C'était l'époque où son frère poursuivait, de ses lettres incandescentes, la belle Juliette Récamier, et il recherchait, en Voltaire et en Racine, les grands rôles d'amoureux répondant à l'état de son âme. Les mémoires des contemporains parlent surtout de la représentation d'*Alzire*, la tragédie de Voltaire, qui fut montée à Neuilly. Le Premier Consul et sa suite y assistèrent. Lucien y remplissait le rôle de Zamore ; Elisa, celui d'Alzire. Noble pièce où, comme l'écrivait, en sa dédicace, Voltaire à la marquise du Châtelet, il a voulu développer l'exemple d'une humanité supérieure, tout embrasée de charité chrétienne, pardonnant à ses ennemis leur haine et leur vengeance. Les dialogues amoureux y sont brûlants de passion. Zamore, — le fiancé qu'Alzire a trahi, parce qu'elle ignore le destin échu à ce prince qu'elle aimait, — Zamore, l'hérétique, farouche ennemi de Guzman, le nouvel époux d'Alzire, est converti par la magnanimité de Guzman mourant ; il accepte la foi chrétienne, et il se prosterne aux pieds de cet ennemi que tout à l'heure il abhorrait.

Lucien se targuait, durant le Consulat, d'être

resté républicain ; et, travesti en Zamore, sollicité de se soumettre, répondant au roi Montéze, détrôné par les Espagnols, il mettait une énergie retentissante à repousser la soumission. Il déclamait comme une menace :

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore !

Alzire, durant toute la pièce, est en proie au remords que lui inspire son récent hymen avec Guzman. Elle veut mourir; la vie lui est odieuse. Elle est chrétienne et elle adore toujours son ancien fiancé, resté incroyant, Zamore ; et lorsqu'elle lui dépeint les tourments de son cœur, avec quelle tendresse Elisa, en Alzire, devait se tourner vers Fontanes, son ami le plus cher !

La fin du drame est célèbre par les beaux vers qui résument la pensée qu'a voulu amplifier Voltaire. Guzman, l'Espagnol chrétien, sur le point d'expirer, blessé à mort par son rival, lui pardonne la haine qui l'a poussé à la vengeance. Il s'adresse à Zamore :

J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore ;
Je meurs ; le voile tombe ; un nouveau jour m'éclaire ;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre ; il est juste, et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla ; la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien !

et, avec plus d'onction :

Des Dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

C'était l'époque des grands complots contre le Premier Consul, et on l'entendit souvent se réciter ces vers qui appelaient la générosité d'un pardon. Mais il partit de Neuilly indigné contre son frère et sa sœur. Bourrienne rapporte qu'il ne pouvait excuser leur costume d'histrion, leur travestissement en Indiens sauvages et presque nus. Etait-ce là, disait-il, le respect qu'ils devaient à leur consanguinité avec lui ? Le frère et la sœur du Premier Consul se présenter en public, attifés de plumes, les jambes nues, et en maillot collant ! Quelle indécence impardonnable, quelle *indignité !*

Fontanes régnait à Neuilly. Sa volonté y était respectée. Elisa le trouvait charmant, et le doucereux poète couvrait de louanges cette femme, si obéissante pour lui, cette nouvelle Alzire toujours prête à se dévouer.

Ceux qui ont parlé de ces deux amoureux s'expliquent difficilement cette sympathie réciproque. Fontanes était gros, court et d'allures très vulgaires, la physionomie, point désagréable cependant, éclairée par des yeux vifs et malicieux ; ses dents étaient belles, très blanches et dans le rire, fréquent chez lui, il affectait de les laisser voir. Avait-il de l'esprit comme on le prétend ? Ses détracteurs affirment que sa conversation était intéressante plutôt que spirituelle, très leste quelquefois, aussi leste en particulier, qu'en public ses discours étaient pompeux et solennels. On a de lui une épître à Mlle Desgarcins, une comédienne du Théâtre-Français ; épître

un peu verte, au temps de sa jeunesse, à dire le vrai. Mais la jeunesse, le plus souvent, n'est qu'une image anticipée de l'âge mûr. Cette désinvolture de langage plaisait à Elisa, très encline aux licencieuses histoires : ce que la suite de sa vie démontra, sans conteste. Fouché, parlant de Fontanes, le rapetisse, ne lui trouve que de l'outrecuidance et de l'ambition, le nomme, avec ironie, le *Céladon de la littérature*. Tel, néanmoins, il s'était fait une belle place dans le cœur d'Elisa, et elle ne savait résister à aucune de ses prières.

La Harpe, à Neuilly, racontait ses relations avec Voltaire, et, sous l'ancien régime, l'engouement des salons pour son drame *Mélanie* où il attaquait les vœux forcés des jeunes filles, reléguées au cloître. En l'entendant parler, on n'avait garde de lui rappeler le discours de Marmontel qui l'avait reçu à l'Académie, fourmillant d'allusions peu aimables pour lui, succédant à Colardeau : un homme très doux celui-là, et très obligeant, ce que n'était point la Harpe. Que d'auteurs avaient subi la férule de sa verve caustique et méchante! Il était petit et il était rageur.

Esménard, comme à Plessis-Chamant, y lut quelques passages de son poème inachevé sur *la Navigation;* Andrieux y contait ses spirituelles anecdotes; Boufflers, qui l'eût cru ? s'était donné à la philosophie et il y fit connaître son travail sur la métaphysique. Arnault y soutint, un soir, une longue controverse sur le caractère intrinsèque de la poésie, au sujet de la *Césaréide*, que Lucien appelait son poème en prose.

L'abbé de Langeac, un auvergnat, y récita sa *Lettre d'un fils parvenu à son père, resté paysan.*

L'Académie jadis l'avait honorée d'un prix ; elle n'en était que plus goûtée. En un temps d'égalité républicaine, on appréciait les vers où le chevalier disait :

J'aime à vous répéter que je vous dois la vie.
Mon âme, aux yeux des grands, en est enorgueillie.
Je me plais à compter, dans un nombre d'aïeux,
Autant de laboureurs, pauvres et vertueux.
De superbes tombeaux, dont le néant se vante,
Ils n'ont point surchargé la terre gémissante.
Mais, de nobles sueurs humectant les sillons,
Ils ont su la couvrir d'abondantes moissons.
C'est là qu'il faut chercher leur cendre, leur mémoire ;
Et leurs travaux pour moi sont des titres de gloire.
Oh! quel plaisir je goûte à me faire un tableau
De nos humbles foyers, de mon simple berceau.

Elisa était flattée des hommages de tant d'hommes supérieurs. Elle l'était surtout des louanges que lui adressait Chateaubriand, lorsqu'il sollicitait une faveur. Sous la plume de l'écrivain, elle devenait *l'Adorable protectrice*, la belle, la bienfaisante fée, qui encourageait les lettres et les arts. Et l'adorable protectrice prenait au sérieux les titres si généreusement octroyés par les solliciteurs, et elle y conformait sa conduite.

En cette sœur de Napoléon, tous les actes de la vie étaient étranges et singuliers ; et, néanmoins, elle avait réussi à disculper ses excentricités. On trouvait naturelle l'admiration de Fontanes pour elle ; et Fontanes, par son habileté et son hypocrisie, éloignait toute moquerie. Le grand talent du poète, son incontestable talent pour habiller de belles phrases et de mots respectables ses sentiments et les événements de sa vie, le servait admirablement. Il écrivait à Lucien, en Espagne :

« Je vis très retiré ; je ne sors que pour aller m'entretenir de vous avec celle qui vous aime le plus. N'allez pas croire que c'est une des mille Arianes que fait votre absence. C'est mieux que cela ; c'est une âme et un esprit comme le vôtre. Mes livres, la rue Verte et Madrid, voilà où sont toutes mes pensées. Mme Bacciochi pourra vous dire si je vous suis tendrement attaché. Elle a la bonté de me recevoir quelquefois. Elle aime à m'entendre parler de son frère. »

Elisa avait abandonné Neuilly et Plessis-Chamant, depuis le départ de Lucien. Habiter la rue Verte la rapprochait de Fontanes et laissait croire à un recueillement fort honnête, tandis que son mari était enrôlé parmi les attachés à l'ambassadeur à Madrid, Lucien Bonaparte. A cette époque, d'ailleurs, souffrant de l'estomac, elle fut envoyée aux eaux de Barèges, par les médecins. Privée de Fontanes, elle s'y ennuya beaucoup. A son retour vers Paris, elle s'arrêta plusieurs jours à Carcassonne, où elle rencontra le jeune de Barante, dont le père était le préfet de la ville. Le père ne pouvant s'occuper d'elle parce qu'il était malade, le fils le remplaça près de la sœur du Premier Consul ; et de Barante, en ses *Mémoires*, fait de la jeune femme un portrait sympathique. Personne très simple, écrit-il, qu'il trouva, un matin, en une chambre d'auberge de second ordre, étendue sur un matelas par terre, afin d'éviter les inconvénients d'une invasion de punaises. Il l'attendit en une pièce voisine, tandis qu'elle s'habillait à la hâte, et bras dessus, bras dessous, ensuite, ils sortirent pour une promenade matinale dans les rues. Elisa était ravie de cette bonne fortune. Depuis quatre jours, elle était privée de lettres et de nouvelles, surtout de celles

de Fontanes. Elle parla de cet ami cher, avec son jeune compagnon, et des littérateurs, poètes, artistes, qu'elle connaissait. De Barante lui offrit le poème des *Jardins* de Delille, à peine éclos. La jeune femme lui témoigna toute sa reconnaissance pour cette urbanité, alors si peu commune, et elle invita son aimable confident à l'aller voir à Paris lorsqu'il y viendrait. De Barante se souvint de l'invitation, et se présenta chez Mme Bacciochi à son premier voyage. Mais le charme était rompu. Il ne retrouva plus la femme séduisante, familière et douce de Carcassonne. Elle avait perdu son ancienne gaieté, son abord facile. Elle affectait déjà des airs de grande dame, des prétentions éveillées et très exigeantes. Lui était jeune ; aimant son indépendance, il ne retourna plus chez elle.

L'ambition absorbait déjà la pensée de cette jeune femme. Les flatteries de son entourage avaient perverti son esprit et lui avaient inculqué une présomptueuse assurance qui faussait son ancienne bienveillance. Naguère, avec les poètes et les artistes, elle savait parler délicatement de leurs œuvres, encourager leurs confidences et soutenir leurs espérances. Mais l'ascension de son frère, le Premier Consul, avait exalté son orgueil, et les hommes de talent fier s'étaient retirés. Enfin, l'Empire proclamé et devenue princesse, elle se crut tellement au-dessus de ses courtisans qu'elle s'aliéna les plus obstinés de ses admirateurs. Lucien s'était exilé à Rome, Chateaubriand était sorti, avec colère, de la société des Bonaparte où il avait trouvé les partisans les plus convaincus de ses œuvres. Fontanes seul résistait à la retraite de ses amis. Elisa le tenait par la vanité, autant que par les sens. Il lui devait beaucoup trop et il avait trop à perdre en rompant avec

elle. Désormais, elle ne reverra plus l'empressement de tous les hommes parmi lesquels elle avait trouvé de si douces jouissances intellectuelles. Elle venait d'acheter, au faubourg Saint-Germain, l'hôtel Maurepas, résidence magnifique, afin de rivaliser de luxe avec ses frères et ses sœurs nouvellement mariés. La politique déjà dominait sa vie, et les soirées littéraires de Neuilly, et les hommes qui y avaient brillé, n'avaient plus aucun attrait pour elle.

LA SOCIÉTÉ DE LA MARQUISE DE MONTESSON

SOMMAIRE. — Le hasard attire Bonaparte chez Mme de Montesson. — Amours de la grande dame avec le duc d'Orléans. — Son mariage morganatique avec le prince. — Portrait de Mme de Montesson. — Son veuvage. — Elle est respectée des Jacobins, mais ses biens sont confisqués. — Bonaparte les lui restitue. — A quelle condition ? — Les dîners du mercredi chez la marquise. — M. de Valence maître chez elle. — Ses sympathies pour les jeunes gens. — Lesquels ? — Sa première soirée ; son premier bal ; les personnes qu'elle reçoit. — Joséphine Bonaparte chez elle. — Concerts improvisés. — Elle quitte Paris pour une maison de campagne à Romainville. — Sa mauvaise santé la force à rentrer à Paris. — Sa mort.

Les réceptions, chez les frères de Bonaparte, restaient circonscrites au monde officiel. L'élégante société de l'ancien régime n'y prenait aucune part. Qui est-ce qui, maintenant, donnerait le branle à cette foule de nobles déjà rentrés d'émigration ; qui est-ce qui forcerait les portes des beaux salons de l'aristocratie à s'entr'ouvrir, afin de reconstituer ces groupes charmants du vieux monde où les causeries et la grâce des manières dominaient sans partage?

Un jour, feuilletant les papiers de Joséphine,

Bonaparte y découvrit une lettre de la marquise de Montesson, veuve du duc d'Orléans, où il lut cette phrase qui détermina sa résolution : « Souvenez-vous, écrivait-elle, que vous êtes la femme d'un grand homme. » Ce compliment tout bénévole à son adresse, durant son expédition d'Egypte, fit de lui, soudain, un ami de la grande dame. Ce qu'il cherchait, il venait de le trouver. Par Mme de Montesson il allait mettre en mouvement la haute société d'autrefois. Les fêtes chez la marquise seraient prises pour modèle. Les familles dispersées se réuniraient, et ainsi renaîtraient quelques salons distingués où il serait agréable de se retrouver avec d'autres personnes de même éducation et de même naissance. Ils redeviendraient l'école des belles manières, des causeries décentes et spirituelles, d'où se dégageait naguère le charme de la société française.

Madame de Montesson n'était plus une jeune femme, sous le Consulat. Elle avait dépassé soixante ans[1]. Née d'une famille considérable de Bretagne, elle avait été mariée à dix-sept ans à un gentilhomme du Maine, le marquis de Montesson, presque un vieillard, qui mourut quelques années après son mariage, la laissant veuve à l'âge où la beauté, chez la femme, est plus séduisante que dans l'adolescence. A Paris, elle avait été très remarquée et son veuvage fut traversé de fêtes galantes. Admise à la cour, très adulée dans l'entourage du duc d'Orléans, chez qui elle était souvent invitée, elle tenait une belle place parmi les femmes agréables de cette époque. Longtemps le duc, petit-fils du

1. Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou était née en 1737, d'une famille distinguée de la Bretagne. Elle devint veuve en 1769.

Régent et père de Philippe-Égalité, la courtisa et sollicita ses faveurs. Un jour, à Villers-Cotterets, dans une chasse en forêt, le duc, qui était gros, et suivait la course à côté de la jolie marquise, voulut s'arrêter sous un arbre, pour reprendre haleine. Il descendit de cheval, s'étala sur l'herbe et demanda la permission à la jeune veuve d'entr'ouvrir son habit, de se délivrer du col de sa chemise. Il haletait, il suait à grosses gouttes. Une toux survint ; la marquise le voyant en cet état d'abattement partit d'un éclat de rire prolongé, et pour arrêter la toux, le tapota dans le dos, en l'appelant « gros père ». Ce mouvement spontané et coquet, ce rire coupé de saccades veloutées, ces petits yeux malicieux qui le regardaient de travers, cette mignonne bouche composée de deux lèvres sanguines en boules de cerises d'où s'étaient échappés les deux mots badins, ces petites mains délicates aux doigts fuselés et roses, qui s'appuyaient sur sa chair, ces beaux cheveux blonds qui couronnaient ce visage gracieux, toute cette mimique éloquente fit une telle impression sur le prince qu'il devint éperdument amoureux de sa compagne de plaisir. Il eut bien voulu tout de suite arriver à ses fins. La petite marquise tint bon, ne céda point, et par un manège bien combiné, s'empara peu à peu et si bien de l'esprit et des sens du prince qu'elle parvint à se faire épouser. Elle avait alors trente-six ans.

Le mariage se fit secrètement ; mais toute la cour en fut instruite. Nul n'ignora cette situation entre le duc et la marquise. Elle sut, dès lors, se maintenir en son rang par la simplicité de ses manières, par l'affabilité de son esprit et la prudence de ses actes. « Affable pour les inférieurs, dit M. de Lévis, d'une politesse noble et graduée avec les personnes

considérables, respectueuse sans bassesse avec les princes, obligeante pour tous, elle acquit, à la fois, de la bienveillance et de la considération. Arrogante, elle eût été haïe; enfin, des airs de princesse eussent paru aussi déplacés que les manières libres d'une maîtresse. » Alors, aimable, enjouée, elle enrôla de nombreux amis. Elle recevait tout le monde de la Cour; les plus grands seigneurs la venaient visiter. Elle occupait, chez le duc, la situation de Mme de Maintenon chez le grand roi, sans que l'on pût assimiler toutefois sa personne à celle de la vieille marquise, très compassée, dont la haute raison dominait l'inimitable monarque. On la pouvait comparer plutôt à la pétillante et gracieuse marquise de Pompadour, qui avait su plaire si longtemps à Louis XV. Intelligente comme elle, amie des arts, familière avec les gens de lettres, curieuse et un peu égoïste, pensant beaucoup à elle, à ses plaisirs, à sa réputation de jolie femme, comme l'autre, et cependant généreuse envers les humbles, se laissant attendrir facilement par les misères humaines, elle dut, à cette compassion pour les petites gens, le respect des révolutionnaires pendant la Terreur[1].

Toutes ces qualités et ces défauts se lisent sur l'estampe que possède la Bibliothèque nationale. De beauté, de souplesse et d'air mutin, elle est éblouissante au premier coup d'œil. Mais, en analysant cette petite bouche aux belles lèvres saillantes, ce sourire aigu qui en relève la commissure, ce nez un peu long, ce front aux tempes étroites couvertes de

1. Le souvenir des bienfaits répandus par elle, autrefois, dans la classe indigente du peuple la sauva de la révolution. Durant l'hiver 1788-1789, elle avait fait enlever les arbres de son orangerie et les plantes qui ornaient les serres de son jardin, pour que ces bâtiments devinssent des salles de travail ouvertes aux pauvres (Michaud, *Biographie universelle*).

cheveux, on devine que cette espièglerie si patiente pouvait devenir redoutable. Bienveillante et bonne, à l'occasion, peut-être ; blessante et vindicative en d'autres circonstances. Mme de Genlis la dit méchante, ignorante et sans talent, plaçant Constantinople sur la Baltique. Elle l'appelait *tantâtre*, Mme de Montesson étant la sœur utérine de la mère de la fine écrivassière[1]. A sa rentrée d'émigration, la nièce, accueillie avec grande froideur chez la marquise, n'y retourna plus qu'au moment où cette mauvaise tante allait mourir. M. de Valence, qui avait épousé Mlle de Genlis, lui voulut persuader que cette première entrevue, si réservée, si peu amicale, ne serait pas suivie d'une autre semblable, et que la marquise, à la seconde visite, se montrerait caressante et douce. « Elle est chagrine de penser que vous n'avez pas vieilli et êtes toujours jolie. Ce petit déboire s'éteindra, ajoutait le gendre de Mme de Genlis. » La belle-mère ne fut point convaincue et persista dans sa retraite.

Le duc, par contrat, l'avait faite riche. Le roi

1. De Genlis, *Mémoires*, t. II, p. 185.

« Le duc d'Orléans, dit Mme de Genlis, mourut à Sainte-Assise... Le roi fit défendre à ma tante de draper et de mettre ses gens en deuil. Alors elle prit le parti de s'établir au couvent de l'Assomption, pendant toute l'année de son veuvage. Elle ne reçut qu'à un parloir dont elle fit dorer les grilles, chose dont on se moqua, non sans raison, car une grille noire convenait mieux à sa situation que cette singulière magnificence qui ne se trouvait dans aucun couvent. Ma tante s'était donné un plus grand ridicule. Quelque temps avant la mort de M. le duc d'Orléans, elle avait fait représenter sa comédie : *La comtesse de Chazelles*. La pièce tomba honteusement au troisième acte. Elle était tirée des *Liaisons dangereuses*, de Laclos... Ma tante porte à l'excès l'ambition d'auteur. Elle prit chez elle M. Lefebvre, auteur de quelques tragédies. Elle le logea, le maria, lui assura une pension de six mille francs, le tout pour lui donner, disait-elle, quelques petits conseils littéraires. Et elle se mit à faire des tragédies. On lui passa toutes ses prétentions, tous ses travers. Elle avait une excellente maison, et plus de deux cent mille livres de rentes, et ses ouvrages n'excitaient aucune jalousie. »

Louis XVI confirma les volontés du mort. Le douaire de la veuve était considérable. Mais les Jacobins, qui avaient respecté l'épouse morganatique d'un d'Orléans, ne respectèrent point sa fortune. Une grande partie de ses revenus lui furent confisqués. Bonaparte les lui rendit : cent soixante mille francs de rentes, assurés sur les canaux du Loing et du Midi, à la condition qu'elle emploierait ses ressources à des réceptions mondaines, donnant l'exemple d'un luxe de bon aloi, rétablissant, autant que faire se pourrait, les anciennes élégances, la tenue correcte des salons, les fêtes, les danses, les amusements de la belle compagnie. Et c'était facile pour cette petite marquise, aimable vieille de soixante-trois ans, qui avait connu la cour de Louis XV et celle de Louis XVI et se voyait honorée maintenant du respect avoué de Bonaparte[1].

Le Premier Consul, jusqu'à sa prise du pouvoir, n'avait vécu que dans les camps et très pauvre. Il fut séduit tout de suite par la noble distinction de l'hôtel Montesson. On y discernait un faste discret, une somptuosité nullement prétentieuse.

Tous les décors s'harmonisaient entre eux. Rien de choquant, ni de criard dans les pièces. Point d'étalage discordant. Enfin la personne même de la marquise ajoutait un attrait de plus au luxe qui l'encadrait. Dès l'heure de midi, elle était habillée pour ses visites, en robe simple de couleur blanche, souvent grise, avec des dentelles ; chaussée de souliers retenus de lacets comme un cothurne, en

1. Un souvenir d'autrefois attachait encore le Premier Consul à la marquise de Montesson. Il se rappelait qu'à Brienne il avait reçu la première couronne des mains de la compagne du duc d'Orléans, de passage à l'école, un jour de distribution de prix, et il l'avait entendue lui dire : « Que cette couronne vous porte bonheur ! »

prunelle noire ou en peau de chèvre très souple; coiffée à la mode ancienne, les cheveux en couronnne autour de la tête, tombant en boucles sur les épaules, et paraissant toujours abondants, au moyen de touffes ajoutées, de la couleur de ceux de la jeunesse. Elle semblait ainsi ne point vieillir. Proprette, d'ailleurs, jusqu'à l'excès, son teint s'était conservé aussi pur qu'à ses trente ans et ses mains admirables s'étalaient dans toute leur finesse et leur souplesse natives. Point de rubans, enfin, ni de garnitures excentriques, si ce n'est celles de son léger bonnet, monté par Mlle Despeaux. Un châle blanc de cachemire la drapait et protégeait sa taille fluette, sur le sopha où elle attendait, mollement allongée en ses coussins.

Ainsi placée, la séduisante femme dont le regard était adouci par la couleur violette de ses yeux, agréait près d'elle ses belle amies, presque toutes jeunes et de haute naissance, et elle les laissait partir, après quelques compliments, sans façon. Si elle se levait, si elle reconduisait la visiteuse jusqu'à la porte du salon, c'était pour un congé définitif: elle ne la recevrait plus.

Suivant la mode de ce temps-là, elle prenait des leçons de Berthollet et de Laplace, qui l'initiaient aux ardus problèmes de la science, comme Van Spandonk à la peinture des fleurs. C'est pour cette raison que, durant le Consulat, voulant des fleurs à profusion, elle avait loué, au marquis de Bièvre, le château si agréablement situé dans la vallée de la douce rivière, alors si poétique et si fraîche, avec ses frondaisons toujours vertes. Lorsqu'on l'y allait voir, on la trouvait peignant dans sa chambre en face d'un vase empli de la moisson de ses magnifiques serres, protégée contre les salissures de

l'huile par un surtout de soie qu'elle quittait aussitôt pour apparaître en sa robe d'une blancheur immaculée, qui rajeunissait la vétusté de son âge.

A Bièvre, elle était en compagnie de Mmes de la Tour, et encore, d'après la duchesse d'Abrantès, de la belle Mme d'Ambert, de la princesse de Guéménée, une gourmande distribuant pour le café de ses amis, à Lavaupalière principalement, une poudre de cachou, présent de missionnaires. C'étaient ensuite Mme de Rohan-Rochefort et Mme de Fleury. Hors du château, elle vous menait dans le parc à la laiterie que M. de Bièvre, grand partisan de calembours, avait désignée par ces deux expressions sur un poteau : *Lettre I* et aux écuries, à côté, portant au fronton des grandes portes : *Honni soit qui mal y panse!* dédicace bien appliquée aux chevaux qui s'y trouvaient.

A Paris, tous les mercredis, la marquise donnait un grand dîner [1]; on jouait ensuite de la harpe, on chantait, on lisait quelques fragments des œuvres inédites des hommes de lettres invités. On lisait aussi des comédies et des drames de la marquise, et bientôt on les joua [2]. Et en ces soirées cérémonieuses, comme en toutes les autres, elle n'agréait que des personnes sympathiques; longtemps elle résista avant de recevoir le général Suchet, trop

1. « Tout était préparé avec la plus grande élégance, dit en ses *Mémoires*, la duchesse d'Abrantès; il y avait, en même temps, beaucoup de luxe. Mais ce luxe était si bien entendu que rien ne paraissait superflu de cette quantité d'orfèvrerie, de vermeil et de superbesp orcelaines qui garnissaient la table. Le plus beau linge de Saxe, aux armes d'Orléans et parfaitement cylindré, était sur cette table et paraissait éclatant, sous les assiettes de porcelaine de Sèvres, à la bordure et aux écussons d'or. De magnifiques cristaux, des fleurs en profusion. »

2. Mme de Montesson eut le mérite de découvrir le talent dramatique de Mlle Duchesnois, et elle la fit débuter devant un aréopage choisi, par les rôles de Phèdre et de Roxane.

vulgaire. Elle ne céda qu'au désir formellement exprimé par M. de Valence à qui elle n'osait rien refuser, maître chez la marquise autant qu'un mari, parce qu'il était jeune et beau, et que l'ayant aimé, elle ne contrecarrait jamais sa volonté. Le général de Valence n'était point son premier amour. Elle avait eu le cœur pris jadis par le duc de Guines [1], et avant d'épouser le duc d'Orléans, elle avait avoué sa passion au prince. Mais cet amour pour Valence, venu sur le tard de sa vie, la rendit esclave de ce Benjamin, qu'elle institua son légataire universel, au détriment de tous ses parents [2].

1. Châteaubriand dit de lui en ses *Mémoires* (t. IV, p. 392) : « Ambassadeur en Angleterre, trente ans auparavant, c'est-à-dire en 1770, il avait conservé des correspondances avec les femmes les plus brillantes de son temps, la duchesse de Devonshire, lady Melbourne, la marquise de Salisbury, la margrave d'Anspach, dont il avait été amoureux. Son ambassade était encore célèbre, son souvenir tout vivant chez ces respectables dames. »

Le général Thiébault (*Mémoires*, t. III, p. 184), en parle d'une autre façon et tel qu'il le vit chez Mme de Montesson, pendant le Consulat. « ... un petit homme tout vieux, tout maigre, tout chétif, qui se trouvait comme relégué auprès d'une croisée du grand salon circulaire de ce somptueux hôtel. Ce nom n'avait pu manquer de me rappeler ce brillant duc de Guines, qui, envoyé de France à la cour de Prusse, avait été l'un de mes parrains. Mais comment admettre que ce M. de Guines, pauvre et ratatiné, eut été le plus énergique de nos colonels, un de nos ambassadeurs les plus fastueux, l'homme qui, à la suite de je ne sais quel grief, avait osé se rendre chez Frédéric le Grand, en frac, en chapeau rond, la cravache à la main, et dans ce costume, prendre congé d'un si grand prince ? »

2. Thiébault, *Mémoires*, t. II, p. 178.

« M. de Valence, fils illégitime du comte de Valence, substitué à une fille légitime. Si le comte de Valence était un des beaux hommes de son temps, il était aussi l'un des plus aimables, des plus brillants, des plus chevaleresques. Il est, à ma connaissance, celui qui a porté au plus haut degré les manières nobles, l'esprit, le tact et toutes les grâces de cour. A vingt-deux ans, il était colonel ; à trente-cinq ,lieutenant général. »

Le même auteur avait dit auparavant comment le comte de Valence était devenu l'époux de Mlle de Genlis :

« Il paraît que le duc d'Orléans, dit-il, surprit le comte de Valence aux genoux de sa femme. Certes, on pouvait défier tout homme de se tirer d'un pareil embarras, et il fallait, à la fois, la femme la plus maîtresse d'elle-même, la plus habile, la mieux inspirée, pour ne pas faillir. Dès qu'elle aperçut le duc, Mme de Montesson partit d'un éclat de rire et lui dit du ton le plus naturel : « Mais voyez donc ce fou de Valence qui depuis une

La jeunesse avait sur elle un effet irrésistible. Elle éloignait, de son voisinage, les visages moroses des vieillards. Elle appelait à ses fêtes la foule des jeunes gens, qui composait alors la phalange des beaux danseurs, des aimables boute-en-train de la société mondaine. C'étaient MM. Juste de Noailles, de Montcalm, de Mondenard, Archambault de Périgord, Charles de Noailles, de Montbreton, Auguste de Montaigu, MM. de Rastignac, MM. de l'Aigle, de la Feuillade, de Montrond, de Saint-Aulaire. Elle leur laissait, en ses salons, la plus grande liberté, n'exigeant d'eux que la pratique des bienséances, un entrain discret, une gaieté non troublante, le ton enfin des grands seigneurs de la cour de Versailles, chez qui on ne surprit jamais aucun geste, ni aucune parole contraires au respect dû à la femme et aux gens bien élevés. Tous le savaient et pas un ne dédaignait l'honneur d'être invité chez Mme de Montesson, dont ils admiraient l'exquise aménité, la douceur des reparties et la science du savoir-vivre.

Aussi bien, quand on apprit la nouvelle du grand bal promis chez elle, à la suite du mariage d'Hortense de Beauharnais, ce fut une grande joie dans la société de l'ancienne cour et parmi les émigrés rentrés. La renaissance des salons et des plaisirs daterait de ce bal; personne n'en doutait. Ce fut, dans tout Paris, une agitation inexprimable des jeunes femmes et des jeunes hommes, pour préparer leur toilette et faire valoir toutes leurs grâces. Et leur émerveillement s'exalta devant

heure est à mes pieds pour obtenir la main de ma nièce ! » — « Eh bien ! répondit le duc, il faut la lui donner. Allons, je vous la promets, je vous la promets. » — Et c'est ainsi que le comte de Valence, qui ne songeait pas à se marier, épousa Mlle de Genlis, pour laquelle on ne songeait pas lui. »

l'excès des fleurs et des lumières où s'avivait l'éclat de leur visage, devant le grand nombre des valets poudrés et galonnés, qui, depuis plus de quinze ans, avaient disparu des salons de Paris. On se rattachait à la vie élégante du passé; on se promettait des jouissances nouvelles, si longtemps proscrites. On se répétait la phrase de M. Talleyrand : « Oh ! jadis, quelle douceur de vivre ! » Les marchands unissaient leur joie à celle des élus. Le commerce, enfin, pensaient-ils, reverrait les beaux jours d'autrefois ; les magasins de luxe retrouveraient leur clientèle perdue; de proche en proche, un peu de bien-être arriverait jusqu'aux galetas les plus misérables. Le plaisir occuperait des bras d'ouvriers, et toute la ville serait satisfaite. Hortense de Beauharnais, l'épouse récente de Louis Bonaparte, parut à ce premier bal, « en tunique de couleur, avec péplum copié sur une statuette d'Herculanum[1] ». Mme de Montesson donna un deuxième bal pour le jeune roi d'Etrurie, un Bourbon, qui avait voulu se loger, durant son séjour à Paris, dans un hôtel contigu à celui de la marquise. « Ce fut une féerie, dit Mme d'Abrantès. Si les femmes avaient eu le même luxe et les mêmes diamants que sous l'Empire, elle eût encore été plus belle. Mais celle de nous qui avait le plus de diamants en avait à peine pour 100.000 francs. Qu'on juge de ce que fut plus tard le quadrille des Péruviens, allant au temple du Soleil ! Il y avait pour

1. D'Abrantès, *Mémoires*.

Bien avant cette grande fête, Hortense s'était fait remarquer aux petites soirées de la marquise. Elle aimait la danse, la gavotte où elle triomphait par sa légèreté et sa distinction avec M. Dupaty, devenu célèbre plus tard, comme sculpteur, avec Charles de Gontaut également, qu'elle aurait pu épouser, dit Mlle de Chastenay, « parce qu'il était charmant, d'une douce physionomie ombragée de grosses boucles blondes ».

plus de 20.000.000 de diamants. » Le roi d'Etrurie se fit remarquer à cette fête par ses ardeurs chorégraphiques. Il se trémoussait, voltigeait, pivotait, comme un gamin. Si ce n'eût été un Bourbon, Mme de Montesson aurait été fort contrite d'une désinvolture si débraillée. Mais les gestes des princes paraissent toujours excusables. On rit beaucoup des enfantillages du roi, sans le blâmer, et la marquise était heureuse d'avoir pu satisfaire aux désirs de Bonaparte qui demandait, aux plaisirs des salons, les moyens d'apaiser les discussions et les haines dont la France aurait pu mourir[1].

Ce salon était fréquenté par toutes les femmes en évidence à Paris. Au premier rang brillait Mme Bonaparte; puis la marquise de Coigny[2], d'esprit mordant, très recherchée, malgré sa voix rauque; Mme de Staël, dont la toilette, en étoffe de grosse soie, semblait bien lourde à côté des robes légères et transparentes des jeunes femmes; Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély, toujours prête à chanter, sans qu'on l'en priât, écrit Mme Cavaignac, en ses « Mémoires d'une inconnue ». Belle, sans doute, de profil surtout. Elle ne l'ignorait pas, et s'était étudiée à ne se montrer jamais de face, voulant imposer l'admiration ambiante à son profil de statue grecque. Mme Récamier venait aussi

1. D'Abrantès, *Mémoires*, t. III, p. 19.
« Un personnage remarquable était à cette fête où il formait un étrange contraste avec la figure étonnante du roi d'Etrurie. C'était le prince d'Orange, plus tard, roi de Hollande. Il était alors jeune et de la plus charmante tournure; sa figure était belle et cette qualité de prince dépossédé lui donnait à nos yeux une physionomie qui ajoutait à l'intérêt qu'il devait inspirer. Il fut très attentif pour Mme de Montesson, et allait souvent chez elle, dans l'intimité habituelle. »

2. Elle était née Louise-Marthe de Conflans-d'Armentières. Le prince de Ligne lui adressait des lettres et le comte de Ségur des chansons. C'est elle qui dit, un jour, à l'un de ses oncles qui la grondait sans cesse : « Ne pourriez-vous pas, mon oncle, me donner tout cela, en pilules? »

faire sa cour à la vieille marquise, qui défendait sa belle amie des jalousies de son entourage, toujours prêt à la trouver « bornée », ne la pouvant dire laide. Mme Junot, enfin, la fille de Mme de Permont, la future duchesse d'Abrantès, que le général Thiébaut, en son enthousiasme, ne sait comment louer, disant « qu'il serait impossible de rien imaginer de plus joli, de plus vif, de plus aimable, de plus saillant, que l'était cette jeune dame, vêtue avec une fraîcheur qui cadrait si parfaitement avec tout ce que la nature avait mis de coquetterie et de luxe à la former ». Ensuite, Mme de Custine, « cette belle et ravissante personne, dit encore Mme d'Abrantès, cette jeune femme à l'enveloppe d'ange, au cœur de feu, à la volonté de fer et tout cela embelli par des talents qui auraient fait la fortune d'un artiste ». Et combien d'autres encore? La marquise de Fontanges, qui allait marier sa fille avec Georges Onslow, le compositeur dramatique; et Mme de Rémusat, et Mme de Boufflers qui venait de publier un recueil de pensées originales[1]; et Désirée Bernadotte, promise à l'incroyable destin qu'elle ignorait, puisqu'elle devint reine de Suède; et la petite-nièce de Mme de Montesson, Mme de Valence, la fille de Mme de Genlis, et Mme Rabadet, sa lectrice, musicienne de talent, élève de Steibelt, arrivé d'Allemagne en France pour y faire consacrer

1. Parmi ces pensées, on peut citer les suivantes :
« Dans la conduite, simplicité et raison ;
Dans l'extérieur, propreté et décence;
Dans les procédés, justice et générosité;
Dans l'usage des biens, économie et libéralité ;
Dans les discours, clarté, vérité, précision;
Dans l'adversité, courage et fierté;
Dans la prospérité, modestie et modération;
Dans la société, aménité, obligeance, facilité ;
Dans la vie domestique, rectitude et bonté, sans familiarité. »

son jeu d'artiste, prestigieux sur le piano. Mme Berthollet était également une familière de ce salon. Avant son mariage avec l'illustre savant, elle était la caméristé de la grande dame. Cette union avait supprimé la distance qui avait existé entre ces deux femmes, et l'une, sans orgueil, et l'autre, sans humilité, se voyaient maintenant comme deux amies.

Parmi les hommes, il faut citer les deux fils naturels du duc d'Orléans, les abbés de Saint-Phar et de Saint-Albin, nés de ses relations avec une danseuse de l'Opéra; Mlle Marquise, que le roi titra marquise de Villemomble, riante contrée de la banlieue de Paris, où le duc avait pour elle acheté un château; l'académicien Suart, qui ressassait, sans fin, ses histoires du temps passé: le duc de Choiseul, longtemps victime de l'intolérance politique des Jacobins, voyageur qui rapportait, de ses lointaines pérégrinations, des observations curieuses, admirateur de la Grèce sur laquelle il avait publié un pittoresque récit, qui lui valut plus tard le poste d'ambassadeur à Constantinople. Et aussi M. de Talleyrand, et Maret, le futur duc de Bassano, et M. Villiers du Terrage, et le fabuliste Arnault, et le botaniste Millin, qui était parvenu à échapper aux rigueurs de la proscription, en parcourant les provinces pour en étudier les châteaux et les monastères menacés de la pioche des démolisseurs, Millin, le successeur du savant abbé Barthélemy, dans la place de conservateur du cabinet des médailles; enfin le chanteur Garat, le peintre Isabey, Desfaucherets, l'auteur dramatique, et surtout le général de Pérignon, à qui Mme de Montesson était reconnaissante du bien fait à une princesse d'Orléans, mourant de privations et de

misère, dans un couvent de Parme. Le général de Pérignon, sous le Directoire, était gouverneur de cette ville. Il apprit cette détresse princière, et, sans s'inquiéter des conséquences de sa bonne action, il solda au couvent les dettes de la malheureuse femme et demanda ensuite, pour elle, au gouvernement français, une pension de trente mille francs qu'il obtint. Mme de Montesson ne l'oublia jamais.

Lorsque Mme Bonaparte, obéissant aux conseils de son mari, venait chez Mme de Montesson, elle s'y montrait avec son tact habituel, son grand charme de créole, et l'on y goûtait sa conversation tantôt joyeuse et tantôt attendrie. Elle ne cachait point la gêne dont elle avait si fâcheusement souffert à son arrivée en France, et elle racontait gentiment, et en riant la première de son dénûment, l'histoire d'une vieille paire de souliers, en gros cuir, qui la tira d'un cruel embarras.

« Quittant la Martinique, avec Hortense, disait-elle, je me trouvais sur un vaisseau où nous fûmes traitées avec des égards que je n'oublierai jamais. Brouillée avec mon premier mari, j'étais peu riche. Obligée de revenir en France pour mes affaires, mon passage avait absorbé la plus grande partie de mes ressources, et j'eus beaucoup de peine à faire les emplettes indispensables à notre voyage. Hortense, gentille, gaie, dansant bien la danse des nègres, chantant leurs chansons avec une grande justesse, amusait beaucoup les matelots qui, s'occupant constamment d'elle, étaient sa société favorite. Dès que je m'assoupissais, elle montait sur le pont, et là, l'objet de l'admiration générale, elle répétait ses petits exercices à la satisfaction de tous.

Un vieux quartier-maître l'affectionnait particulièrement, et dès que ses occupations lui donnaient un moment de repos, il le consacrait à sa petite amie, qui l'aimait à la folie... » Et Joséphine continuait son récit, ajoutant que les souliers d'Hortense s'usaient à ces exercices, et que sa fille eut bientôt les pieds en sang. Comment avoir de nouvelles chaussures? Ce fut le contre-maître qui donna de vieux souliers, gardés en réserve dans un coffre. On les coupa, on les recousit, et Hortense put se livrer de nouveau à ses jeux favoris.

Ceux qui avaient été reçus dans le salon de la grande dame ne manquaient point d'y revenir. Ils y avaient ressenti une joie des yeux, une excitation de l'esprit, qu'aucun autre lieu ne pouvait donner avec la même force. M. de Laval disait que ses chevaux l'y conduisaient, comme ceux d'une dévote se dirigeaient vers l'église. Ils suivaient leur chemin sans guide. Le plaisir, en ce salon, était de tous les instants et varié à l'infini. Un jour, pourtant, que la conversation languissait[1], quelqu'un parla d'organiser, sur l'heure, un concert. Mais avec quels artistes? On se regardait... La princesse de Vaudemont, jetant un regard circulaire sur ses voisines, observa que rien n'était plus facile. Mme de Staël désigna Mlle du Crest; Mme de Montesson, Mme de la Vallette, toutes les deux musiciennes de talent. Mlle du Crest triomphait de toutes les difficultés sur le piano; Mme de la Vallette possédait une voix admirable. Un piano fut ouvert, et, pendant une heure, ces deux dames, encouragées par les bravos de l'assistance, ravirent leurs

1. Thiébault, *Mémoires*, t. II, p. 182.

auditeurs. Assurément, fit remarquer M. de Metternich au général Thiébault qui rapporte l'anecdote, assurément il y a, dans les autres capitales de l'Europe, d'excellents chanteurs, des musiciens renommés, aussi forts et aussi distingués que ceux de France; mais dans une assemblée mondaine, trouver des personnes qui, sans préparation, pleines du sentiment très développé de l'art musical, sous une inspiration presque géniale, interprètent, avec tant de brio et de justesse, les œuvres des grands maîtres, ce hasard étonnant ne se rencontre qu'à Paris.

On aurait pu aussi bien improviser chez Mme de Montesson une représentation de comédie ou de drame. Elle avait composé un assez grand nombre de pièces, seize, disait-on, qui, toutes avaient été jouées et par elle et par le duc d'Orléans, et par ses acteurs habituels, MM. de Ségur, de Gand, d'Ouésan, Mmes du Crest et de Lamark. C'est pourquoi Collé, jadis, l'avait comparée à Mlle Clairon, et Grimm, dans un accès de flagornerie, lui avait reconnu des talents universels.

Ces fêtes, ces réceptions quotidiennes, durant de longues heures, ébranlèrent sa santé affaiblie par l'âge. Elle voulut s'affranchir de ce surmenage et elle acheta à Romainville une maison de plaisance, qui devint bientôt trop étroite pour tous ceux qu'elle y attira. Fuir le monde, elle ne le put; le monde la ressaisissait au loin. Brongniart, le célèbre architecte, doubla, tripla, par de nouvelles bâtisses, cette maison d'habitation et bientôt Mme de Montesson, au milieu des fleurs, qu'elle cultivait avec passion, se fixa tout à fait en sa nouvelle résidence. Elle ne conserva qu'un pied-à-terre à Paris et fit de Romainville sa demeure principale. Ses meilleurs

amis de Paris y vinrent alors en foule, et son salon de campagne fut aussi animé que l'était celui de la Chaussée-d'Antin. L'âge bientôt vainquit son courage. Ses forces diminuaient chaque jour, et, en 1805, les médecins exigèrent son retour à Paris. Elle n'y rentra que pour mourir.

A L'ARSENAL, CHEZ Mme DE GENLIS

SOMMAIRE. — Mme de Genlis d'après une estampe. — Ses goûts ; ses inclinations. — Sa jeunesse. — Sa vie durant l'émigration. — Sa rentrée en France. — Sa brouillerie avec sa tante Mme de Montesson. — Elle reçoit du gouvernement consulaire un logement à l'Arsenal. — A quelles conditions ? — Ses remarques caustiques. — Chateaubriand chez Mme de Genlis. — Portrait d'elle tracé par Brifaut. — Les personnes qu'elle reçoit en ses soirées à l'Arsenal. — La Harpe ; Roux et Laborie. — Les femmes qui la visitent chez elle. — Mme de Staël, son ennemie. — Les philosophistes. — Morceau de Mme de Genlis sur la vieillesse, souvent cité.

Il existe une estampe représentant l'image de Mme de Genlis. Elle y est dessinée, la taille svelte, en corsage de velours décolleté sur une chemisette aux manches courtes, avec un fichu autour du cou, les pointes entre les seins découverts. La tête est garnie d'une abondante chevelure bouclée, descendant jusqu'aux épaules. Le visage est animé de grands yeux scrutateurs. La bouche, aux lèvres fortes, est souriante, avenante. Le menton, saillant et osseux, est divisé d'une fossette peu visible, dans l'épaisseur de la chair. Le nez, enfin, est gros, droit, s'harmonisant à l'ovale de la figure. Et à la considérer, on sent qu'elle veut plaire, qu'elle éteint en elle, le reflet de sa volonté, afin de paraître

bienveillante et de retenir ceux qui l'approchent. Elle efface sa personnalité en un sourire engageant. Elle se montre, au total, comme ceux dont la vie fut toujours dépendante des autres : il faut qu'ils séduisent tout le monde.

De bonne heure, en effet, elle entra chez le duc d'Orléans, — Philippe-Egalité, plus tard, — pour y faire l'éducation de ses enfants. Le roi, Louis-Philippe, alors duc de Chartres, fut l'élève de Mme de Genlis, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, ainsi que sa sœur Adélaïde et ses deux frères[1] ; et cette charge d'institutrice de princes la contraignait à être aimable et agréable, même si son caractère s'y fût opposé. Mais elle l'était naturellement. Ceux qui la virent à son retour d'émigration et vécurent dans sa société, Mlle de Chastenay et Mlle du Crest, insistent sur le charme goûté près d'elle. Reçue, autrefois, à la Cour de Versailles, familière des plus grands seigneurs, elle contait une foule d'anecdotes personnelles, elle dépeignait, avec esprit, ses aventures loin de France, elle évoquait tous les souvenirs tirés de ses lectures ; et comme elle avait lu,

1. Dans les lettres inédites, publiées par M. de Lescure sur les petits événements de la Cour de Versailles, avant 1789, l'une d'elles donne la raison de cette faveur.

« Cet arrangement est attribué aux intrigues de la comtesse de Genlis, qui a l'ambition de dominer seule chez M. le Duc et que la chronique dit avoir été fort galante et avoir eu l'art de faire revivre d'anciens droits sur le cœur ou les sens d'un prince qu'on prétend qu'elle a eu quelque temps autrefois. Les railleurs se sont mis, à ce propos, à rhabiller de vieilles anecdotes oubliées, et l'on a fait le couplet suivant, presqu'aussi mauvais que méchant sur l'air de Raymonde :

En cessant d'être galante,
Quittant une douce erreur,
Genlis n'est plus gouvernante,
Mais Genlis est gouverneur.
De cette femme charmante
Plaignez le triste destin.
C'est si sot d'être pédante ;
C'est si doux d'être catin. »

jadis, une quantité fort grande de volumes, récits de voyages et mémoires, cette formidable moisson de faits curieux et instructifs, classés en son cerveau, lui servait à intéresser tous ceux qui la venaient voir et la fréquentaient[1].

Institutrice, elle l'était par goût, aimant à enseigner aux autres l'acquis de ses études. Au château de Saint-Aubin, dans le Morvan, où elle vécut sa jeunesse avec ses parents, elle attirait les petits paysans pour leur apprendre à lire. Cette école ne lui suffisant point, elle voulut écrire et déroba aux offices le grand cahier des dépenses de cuisine où elle délaya ses pensées ; et elle lisait tous les livres dont elle pouvait s'emparer, même *Clélie*, ce ridicule roman de Mlle de Scudéry, si peu fait pour une jeune enfant. C'est là, sans doute, qu'elle puisa cette propension au romanesque dont son existence

1. Mme Vigée-Lebrun, dans ses *Portraits à la plume*, fait l'éloge des conversations de Mme de Genlis :

« Lorsqu'elle causait, dit-elle, son langage avait un certain abandon, et sur plusieurs points une certaine franchise qui manquait souvent à ses écrits. Elle racontait d'une manière ravissante et pouvait raconter beaucoup, car nul, je crois, n'avait vu, soit à la cour, soit à la ville, plus de personnes et plus de choses qu'elle n'en avait vues. Ses moindres discours avaient un charme dont il est difficile de donner l'idée. Ses expressions avaient tant de grâce, le choix de tous ses mots était de si bon goût, qu'on aurait voulu pouvoir écrire tout ce qu'elle disait. Au retour de mes voyages, elle vint, un matin, chez moi, et comme elle m'avait annoncé sa visite, j'en avertis plusieurs personnes de ma connaissance, dont quelques-unes n'aimaient point Mme de Genlis. A peine eut-elle causé, pendant une demi-heure, qu'amis et ennemis, tous furent ravis et comme enchantés par sa conversation si brillante. Mme de Genlis n'a jamais dû être précisément jolie. Elle était assez grande et très bien faite. Elle avait beaucoup de physionomie. Son regard et son sourire étaient très fins. Je pense que sa figure aurait pris difficilement l'expression de la bonté, mais elle prenait toute autre expression avec une amabilité prodigieuse. »

Mlle du Crest, en ses *Mémoires*, t. I, p. 132, dit à son tour : « Le mot *aimable* semble avoir été fait pour peindre la conversation de Mme de Genlis. Douée d'une mémoire extraordinaire, ayant lu des milliers de volumes, dont elle n'a rien oublié, ses citations sont précises. Le grand monde et la Cour où elle a vécu lui ont laissé dans la tête une foule d'anecdotes qu'elle conte mieux que personne et sans la moindre prétention. »

fut traversée. Toute petite fille, elle avait rempli un rôle « d'Amour », dans une comédie, au château de son père, et on ne lui fit quitter qu'à grand'-peine les oripeaux dont on l'avait parée. Elle se les rappelle encore, en écrivant ses *Mémoires*. « Je n'oublierai jamais, dit-elle, que, dans le prologue, mon habit « d'Amour » était couleur de rose, recouvert de dentelles de point, parsemé de petites fleurs artificielles de toutes couleurs. Il ne me venait que jusqu'aux genoux. J'avais des petites bottines, couleur de paille et argent, mes longs cheveux abattus et des ailes bleues. » Plus âgée, elle joua, en travesti, dans une pièce du poète La Chaussée, et jusqu'à son départ du Morvan, elle voulut porter ce vêtement de garçonnet dont elle s'était engouée.

A cette inclination pour le clinquant, elle joignait un immense désir de s'instruire. Au village où elle était née, afin de connaître le métier des habitants, elle entrait chez le vannier, chez le tisserand, chez le potier, les interrogeant sur les difcultés de leur travail. Puis, elle dessinait, ou bien jouait de tous les instruments à sa disposition, harpe, clavecin, viole, musette, mandoline, si bien qu'à son arrivée à Paris, lors d'un revers de fortune de sa famille, elle s'y montra comme un petit prodige, que son joli visage et son regard profond rendaient inoubliable.

Elle avait plus de quarante ans, lorsque l'émigration des princes l'entraîna à leur suite, à l'étranger. De bonne heure elle s'était mariée au comte de Sillery, mort durant la révolution, sur l'échafaud des Girondins; et, veuve, elle fut libre d'aller où bon lui semblait. Sortie de France, elle

se réfugia en Allemagne. Diverses aventures nuisirent alors à sa réputation, et dès sa rentrée à Paris, ses détracteurs ne manquèrent pas de les divulguer. Elle s'en consola facilement, même de la perte de sa fortune, et du château et des biens de son mari, ravagés par les paysans jacobins, dépecés en lots et vendus au profit de l'État. Elle accepta moins facilement la résistance de Mme de Montesson, sa tante, à ses réclamations. Elle voulait d'elle la restitution d'un héritage, qui aurait dû lui échoir. Mme de Montesson, s'en étant emparée, ne voulut point s'en dessaisir, ce qui causa, entre les deux femmes, une brouillerie qui dura jusqu'à la mort de la tante. Mme de Genlis se trouva donc dépourvue de tout, et pour vivre elle entreprit d'écrire des romans, ayant à sa charge sa filleule Stéphanie Alyon, une jeune étrangère Helmina que l'on disait sa fille, et ramenée d'Allemagne, son neveu César du Crest, enfin Casimir, la preuve vivante de sa faute. Impulsion irrésistible d'écrivassière! Elle aurait inventé l'écritoire, dit Sainte-Beuve, si l'écritoire n'eût pas existé. Il lui fallait des plumes, de l'encre, afin de jeter à tous les vents ses rêves, ses affabulations romanesques, ses adaptations au temps présent de l'histoire du passé, voulant que l'on parlât d'elle et qu'elle fût louée.

Installée à Versailles, elle y menait une existence fort à l'étroit, avec ses protégés, sans autres ressources que les produits de sa plume. Heureusement elle avait connu Fiévée, pendant l'émigration, et Fiévée, alors en correspondance avec Bonaparte et l'ami de Chaptal, le ministre, obtint pour elle un logement à l'Arsenal[1], qui lui fut oc-

1. C'était celui qu'occupait, avant d'être sénateur, le citoyen Grégoire. (*Mercure de France*, an X.)

troyé gratuitement. Faveur qui l'aurait compromise, si on ne lui eût donné une autre apparence que celle de l'aumône. En échange, Bonaparte lui demanda, tous les mois, une lettre qu'elle devait lui adresser directement, y inscrivant ses observations sur la religion, sur les mœurs, sur la littérature, le théâtre, les arts, sur les réformes à opérer dans l'éducation de la jeunesse, sur tous les sujets, enfin, qui lui sembleraient instants et d'importance. Elle n'y manqua jamais[1]. Elle reproduit, en ses *Mémoires*, de nombreux extraits des lettres envoyées au Premier Consul, observations de moraliste et de philosophe. Et comme elle se complaît dans tout ce qui sort de sa plume, elle ajoute : « J'ai su, par M. de Talleyrand, que Bonaparte aimait beaucoup mes lettres, parce qu'il y trouvait de la raison, du naturel et quelquefois de la gaieté. » Les méchantes langues insinuent que cette correspondance dissimulait des confidences moins louables, et servait de prétexte à des récits très particuliers concernant les salons de l'aristocratie, dont le Premier Consul craignait la malveillance et les perfides propos.

Sexagénaire sous le Consulat, comme les vieillards, en ses conversations, en ses écrits, elle ne cessait de censurer les mœurs de l'époque et de comparer la société à celle d'autrefois. Elle s'indigne, elle s'exaspère, lorsque devant elle, on dit : « *Ce n'est pas l'embarras ; des gens de même farine ; cela est farce ; cela coûte gros ; un objet conséquent ; elle a de l'usage ; les Français* pour *Comédie Française ; son équipage* au lieu de

1. Mme d'Abrantès prétend que cette correspondance mensuelle et souvent bimensuelle lui était payée douze mille francs par an, sur la caisse particulière de Bonaparte.

sa voiture ; un castor pour un chapeau ; je vous fais excuse ; il roule carrosse ; une bonne trotte au lieu de *course ; son dû* pour *son salaire ; elle est puissante* au lieu de *grosse ; flâner* au lieu de *muser ; mortifiée*, pour *fâchée ; votre demoiselle*, pour *mademoiselle votre fille.* » Elle est choquée, surtout, d'entendre les femmes appeler leur *cabinet*, un *boudoir*, et, après avoir fait une sottise, déclarer leur *fausse position*. Enfin, elle montre tous les défauts, toute la morgue de celui qui manie une plume et fait métier d'écrivain... Elle estime ses œuvres plus que celles des autres... Ses romans, à l'en croire, obtiennent toutes les faveurs du public... *Mlle de Clermont*, *la duchesse de La Vallière* sont dans toutes les mains. Les éditions se succèdent, et Maradan, le grand libraire, attend sa « copie »... Elle se plaint que les auteurs les plus renommés la pillent et la détroussent sans vergogne... Ses nouvelles, ses romans, leur servent de texte... c'est Dupaty, dans *Melle de Guise*, un opéra comique ; c'est Alexandre Duval, dans *Edouard en Ecosse*, un drame ; c'est Mme Cottin, c'est Mme Gay, c'est bien d'autres encore, qui se sont approprié ses idées et ont commis de vrais plagiats, en se substituant à elle-même... Elle a toléré les larcins de Dupaty, d'Alexandre Duval, de Mme Gay, mais elle ne peut supporter le rapt de Mme Cottin, qui, des *Vœux téméraires*, un roman à elle, Mme de Genlis, a composé sa *Malvina*, qui eut tant de succès ; et elle le clame de toutes ses forces, et elle en fait gémir les échos.

Et la voici qui se désole de nouveau... La noblesse, dit-elle, a perdu son influence dans l'Etat, avec ses privilèges. Sous la monarchie, si les gros négociants étaient mécontents, le bruit de leurs doléances s'arrêtaient aux comptoirs. Les salons

n'en tenaient compte. Maintenant, comme les négociants pénètrent dans les salons, on ne peut négliger leurs opinions. Quant au peuple, elle ne le reconnaît plus. Il a été perverti par la Révolution. Les pamphlets, les gravures lui ont faussé l'esprit. Il a été égaré, dit-elle, par les orateurs des tribunes, et par les impiétés publiques, masquées du nom de fêtes républicaines. Elle attaque ensuite les mœurs de la nouvelle société. Et quelles lamentations! « Les jeunes personnes[1], jadis, et même celles qui étaient dans le monde depuis plusieurs années, écrit-elle, allaient très rarement aux spectacles, parce qu'alors il fallait louer une loge entière, et que l'on ne voulait pas risquer de se trouver assise en public à côté d'une courtisane. Les femmes, dans ce temps, étaient beaucoup plus sédentaires. Dans leur jeunesse, elles ne sortaient qu'avec leur chaperon, et c'était surtout pour remplir des devoirs. Dans l'âge mûr, si elles étaient aimables, elles rassemblaient, chez elles, une société choisie, qui ne s'y réunissait que pour le seul plaisir de la conversation. Elles attiraient du monde, sans aucun frais, et n'étaient pas obligées de promettre de la musique et des charades. Aujourd'hui, ce qu'on appelle une soirée est un spectacle. On y trouve de tout, excepté de l'aisance, de la confiance, de la la gaieté, de la conversation et l'esprit de société[2]. »

1. De Genlis, *Mémoires*, t. VI, p. 36.

2. Tout ce qui se faisait alors dans le monde, comme dans les salons, n'était dicté que par la mode. A ce sujet, voici ce que Salgues écrivait au commencement du XIXe siècle :

« En 1666, la mode s'établit à la cour de Louis XIV d'étudier les mathématiques. Les dames ne parlaient plus que problèmes, théorèmes, équations, triangles, pentagones. Un pauvre jeune homme, qui venait avec les plus jolis madrigaux, était éconduit sans rémission, tandis qu'un vieux mathématicien, chauve et édenté, était comblé de caresses. Une jeune personne refusa d'épouser un parti très avantageux, parce que le futur ne savait pas un mot du binôme de Newton. Un mari quitta sa femme, parce

Chateaubriand parle de Mme de Genlis, en ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il la visite, un jour à l'Arsenal et la trouve, en une pièce obscure, habillée d'une robe noire, les cheveux offusquant son visage, et entourée de livres poudreux. Penchée sur une harpe, elle promenait ses mains amaigries et pâles à travers le réseau sonore. « Que chantait l'antique sybille » ? se demande le mélancolique René. Elle chantait Mme Récamier, aimée passionnément du prince Auguste de Prusse. Longtemps elle avait haï la belle Juliette, ajoute-t-il, « mais elle avait été vaincue par la beauté et le malheur »; et dans une scène transportée à Coppet, chez Mme de Staël, elle venait de décrire magnifiquement l'entrevue du prince avec celle qu'elle appelait Athénaïs. De la pièce obscure, des livres poudreux, Chateaubriand eût été fort aise de médire ; à cause de Mme Récamier, il passe légèrement sur ce tableau vieillot. Mais un autre l'a détaillé minutieusement, M. Barrière, qui, dans un avant-propos aux

qu'elle passait toutes les nuits à observer les astres au télescope. Aujourd'hui, vingt comètes passeraient sur l'horizon, sans qu'une jolie femme daignât les regarder. Qui croirait qu'il y eut un temps où la mode fut de se faire saigner à outrance? On estimait alors les teints pâles et les airs languissants, et les coquettes se faisaient tarir les veines pour avoir un teint à la mode... La philosophie a perdu beaucoup de sa vogue. Ce fut une contagion pendant trois ou quatre ans. Le fort de la halle et le commissionnaire du coin voulaient être philosophes. Aujourd'hui, la philosophie est rentrée dans ses anciens domaines. Elle n'est plus le partage que des gens éclairés. Les âmes dévotes ont aussi subi le joug commun. Ne croyez pas que la guimpe des couvents soit exempte de l'empire de la mode. La jeune novice ne la pose pas de la même manière que la mère directrice, ni la mère directrice de la même manière que la sœur converse. Chacune a son genre d'élégance et de coquetterie. Les saints eux-mêmes sont sujets aux révolutions de la mode. On ne fait plus aujourd'hui autant de cas de saint Martin qu'autrefois. Saint Dominique, saint François et saint Ignace de Loyola ont beaucoup perdu de leur crédit. Un enfant ne s'appelle plus ni Pierre, ni Thomas, ni Baptiste. Il se nomme Adolphe, Amédée, Adrien. Quelle jeune demoiselle souffrirait pour patronne sainte Nicole et sainte Barbe? Elle se nomme Augusta, Angéline, Lodoiska, ou au moins Aglaé, Zoé, Ericie. »

Mémoires de Mme de Genlis, s'exprime ainsi : « Nous la trouvâmes dans un appartement de bien médiocre apparence et surtout bien mal tenu. Mme de Genlis était assise devant une table de bois de sapin, noircie par le temps et l'usage. Cette table offrait le bizarre assemblage d'une foule d'objets en désordre. On y voyait pêle-mêle des brosses à dents, un tour en cheveux, deux pots de confiture entamés, des coquilles d'œufs, des peignes, un petit pain, de la pommade, un demi-rouleau de sirop de capillaire, un reste de café au lait dans une tasse ébréchée, des fers propres à gauffrer des fleurs en papier, un bout de chandelle, une guirlande commencée à l'aquarelle, un peu de fromage de Brie, un encrier en plomb, deux volumes bien gros et bien carrés de papier sur lesquels étaient griffonnés des vers[1]. »

C'est là pourtant, en cet appartement dont cette pièce semblait être les coulisses du salon, c'est là qu'elle recevait ses amis et ils étaient nombreux. Peu de femmes, à cette époque, possédaient la renom-

1. Brifaut, *Récits d'un vieux parrain*, *Œuvres*, t. I, p. 279. — Brifaut assista à un dîner, avec Mme de Genlis, chez un ami commun. Il a laissé d'elle le portrait suivant :

« Je vis une femme grande, sèche, la figure ridée, l'air noble, l'œil encore vif et perçant, mais rien qui annonçât ce qu'elle était. Quand je l'entendis, le charme commença. Ce n'était point l'éblouissant monologue de Mme de Staël, avec qui je ne pouvais alors la comparer, faute de connaître sa merveilleuse rivale, c'était une suite de propos agréables, d'anecdotes piquantes, de riens débités avec cette aisance et cette grâce dont la bonne compagnie d'autrefois n'a pas voulu nous laisser la tradition. Mme de Genlis possédait un art tout particulier, celui de vous faire croire à un intérêt qui souvent n'existait pas, de jeter dans votre oreille des paroles d'éloges qu'elle avait bien calculées, mais qui semblaient partir du cœur à son insu, de charmer l'amour-propre, d'éveiller l'attention, de disposer à une reconnaissance fondée sur quoi? sur un regard bienveillant, sur un sourire de politesse, sur un banal serrement de main, légères et fragiles preuves d'une affection dont on aimait à se croire assuré. Dès qu'elle le voulait, vous étiez pris. Après une demi-heure d'entretien, il ne tenait qu'à vous de la regarder comme une amie : tout vous y autorisait, sans qu'elle se fût engagée à rien... »

mée d'esprit de Mme de Genlis, et peu de femmes aussi représentaient, autant qu'elle, les traditions de l'ancien régime. Son nom exerçait une sorte de fascination sur toutes les élégantes. Elles pensaient retrouver, en elle, un reflet des splendeurs de Versailles, quelqu'une de ces belles dames échappées du cercle de la reine à Trianon, et revenue pour leur narrer les séduisantes aventures passées en ce coquet séjour. Ni politique trop loquace comme Mme de Saël, ni conspiratrice comme la duchesse de Guiches, ni brouillonne dont il fallait se garder, seulement une jolie femme, intelligente et spirituelle, avec l'habitude de la bonne compagnie, près de qui on devait beaucoup apprendre. Son nom les stimulait. Un peu de mystère planait sur sa vie. On savait qu'elle avait été malheureuse, qu'elle l'était encore, qu'elle luttait avec courage contre l'adversité, et ceux qui ne la connaissaient pas et ne pouvaient l'approcher, s'ingéniaient pour être admis près d'elle. La jeune Mme de Chevreuse se déguisa en paysanne, affecta de parler le patois du campagnard et vint lui présenter des fleurs, offrant de les lui vendre. Elle fut bien vite démasquée, mais les relations étaient établies. Un adolescent, Anatole de Montesquiou, tourmenté du même prurit d'arriver jusqu'à elle, revêtit la blouse de l'ouvrier typographe et sollicita de Maradan la mission d'un apprenti, pour lui apporter des épreuves à corriger. Maradan refusa de s'associer à ce subterfuge.

Le jour de ses réceptions à l'Arsenal fut donc très observé. Grandes dames, simples femmes du monde, ou femmes de lettres, grands seigneurs ou modestes écrivains, ce mélange rendait fort intéressantes les

soirées de l'aimable femme. On y faisait beaucoup de musique, car elle aimait à faire valoir le talent de son Casimir sur la harpe. Elle-même jouait de cet instrument pour ses invités, et fredonnait, en s'accompagnant, des romances et des ariettes d'opéra comique. Les poètes présents récitaient de leurs vers. Le jeune Millevoye, de physionomie touchante, d'expression mélancolique, débitait, d'une voix grave, ses élégies si tendres. Dussault, un des coryphées du *Journal de Paris*, lisait le feuilleton qui devait paraître le lendemain, dans cette feuille renommée. M. de Sabran prenait un Molière ou un Racine et déclamait, d'un accent bien timbré, une tirade de leurs pièces classiques. Brifaut, plus jeune que Dussault, de l'âge de Millevoye, Brifaut, qui avait dépassé à peine la vingtième année, contait agréablement des historiettes du temps passé. « Il avait besoin de rétrograder ; il cherchait un autre siècle, » dit Mme de Genlis. Charles Nodier, leur contemporain, connu dejà par les *Proscrits*, mais point compromis encore, par un virulent pamphlet, la *Napoléonide*, sollicitait l'amitié de ces jeunes hommes de talent. Puis c'était M. de Cabre, un des fervents amis de Mme de Genlis, l'esprit meublé de lectures savantes, alléchant ses auditeurs de ses fines remarques. Destiné jadis à la prêtrise, on citait, de lui, ce quatrain, facilement improvisé devant une jeune femme, qui le tentait de ses provocations.

Pourquoi me demander ce que c'est qu'une femme,
A moi dont le destin est d'ignorer l'amour ?
De l'aveugle affligé vous déchirerez l'âme,
Si vous lui demandez ce que c'est qu'un beau jour.

On peut ensuite nommer M. de Charbonnière,

qui tenait au poète Delille par une consanguinité naturelle ; M. de Coriolis, qui s'était fait remarquer par un poème très goûté, *la Messe de Minuit ;* M. de Treneuil, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal, qui avait publié *les Tombeaux de Saint-Denis.*

Et à côté de ces poètes et de ces conteurs délicats, de plus graves personnages se montraient également à l'Arsenal : Descharny, un passionné disciple de Jean-Jacques Rousseau ; MM. de Sennovert et Denon, deux artistes, deux amateurs de chefs-d'œuvre ; M. Radet, qui avait illustré de dessins remarquables les œuvres de Mme de Genlis ; le savant M. Pieyre ; l'étourdi Alexandre de Laborde, dont les distractions déridaient l'esprit le plus morose[1] ; M. de Choiseul, gentilhomme impeccable, le plus aimable, le plus intéressant des causeurs[2], unissant la grâce à l'enjouement et à l'esprit ; toujours de bon ton, de langage correct, élégant, imagé ; royaliste sans ostentation, sans parade, s'étant donné et ne se reprenant plus ; négociateur habile, voyageur, philosophe, écrivain pittoresque. Mme de Genlis l'agréait avec plus de bienveillance et de sympathie qu'aucun autre. Au milieu d'eux, figurait M. d'Argenson, conteur plein de gaieté, qui venait d'épouser la mère de Victor de Broglie ; le vicomte de Ségur, esprit moins solide que celui de son frère aîné, mais spirituel,

1. On cite de lui les plus fameuses. Assistant à un mariage à l'église Saint-Roch, il se penche vers son voisin, et lui dit : « Suivez-vous le corps ? » Il se croyait à un enterrement. Le soir de son mariage, il demande la permission à sa femme de la reconduire chez elle, oubliant qu'il était marié depuis le matin. On se plaignait devant lui d'une chaleur inattendue : « Excusez-moi, dit-il, j'ai remis mon gilet de flanelle. »

2. On ne manquait jamais de lui demander le tableau des mœurs du sérail, dit Mme d'Abrantès. M. de Choiseul les connaissait par les marchandes arméniennes rencontrées à Constantinople. Ces femmes pénétraient chaque jour dans les cours intérieures du palais du souverain ottoman.

léger et très couru par les femmes, qu'il harcelait de mots charmants et espiègles[1].

M. de Talleyrand visitait, lui aussi, l'Arsenal. Mais Mme de Genlis ne le recevait qu'étant seule. Déférence pour le grand personnage dont elle voulait se ménager les bonnes grâces[2]. La Harpe y

1. Arnault, en ses souvenirs, raconte ce qui suit sur le vicomte de Ségur.

« Apprenant un jour que les revenus étaient frappés d'un impôt équivalent au quart de leur intégrité : Messieurs, dit-il :

Moi j'ai payé mon quart et dis, avec Voltaire,
A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère !

2. Talleyrand a laissé d'elle un portrait aigre et doux en même temps. Elle ne se doutait point, en faisant l'éloge du grand personnage en ses *Mémoires*, des traits méchants qu'il déposerait dans les siens. Au tome Ier p. 152 des *Mémoires de Talleyrand*, se trouvent les lignes suivantes :

« Félicité du Crest de Saint-Aubin, marquise de Sillery, comtesse de Genlis, née en 1746, près d'Autun. Elle épousa, en 1762, Charles Brulant, comte de Genlis, né en 1737, capitaine de vaisseau, qui prit le titre de marquis de Sillery, lorsqu'il hérita de cette terre quelques années après.

« Etant jeune, jolie, isolée, c'est en hasardant, le matin chez des hommes, quelques visites, qu'elle a trouvé un mari. Plus tard, elle a pris les échasses du rigorisme, dans une carrière toute de galanteries. Avec la même plume, elle écrivait *les Chevaliers du Cygne* et des leçons de morale pour les enfants. Sur la même table, elle composa un livre d'Eglise pour Mlle de Chartres et un discours aux Jacobins pour M. le duc d'Orléans. Toute sa vie présente les mêmes constrastes.

« Mlle de Saint-Aubin, c'était son nom, avait une taille élégante, mais sans noblesse. L'expression de son visage était fort piquante. Elle avait peu de traits dans la conversation, peu de charme dans l'usage habituel de son esprit, mais savait tirer un grand parti de tous les avantages que peuvent donner l'instruction, l'observation, la réserve et le tact du monde. Lorsqu'elle eut, tant bien que mal, épousé le comte de Genlis, il fallut bien arriver à la famille de son mari, qu'elle savait lui être peu favorable. Des talents, de la timidité jouée, et du temps, en vinrent à bout. Elle obtint d'aller à Sillery. En peu de jours, elle sut plaire à M. de Puysieux. Elle sentait bien que c'était là sa vraie entrée dans le monde. Aussi, mit-elle tous ses moyens en jeu. Elle se montra caressante, attentive, gaie, sans gaucherie, et elle sut même donner à une complaisance continue une nuance de sensibilité. Ce premier succès lui fut de la plus grande utilité. Quelques portes commencèrent à s'ouvrir. Elle put arriver jusque chez Mme la duchesse de Chartres, qui, par une protection marquée, détruisit, en peu de temps, toutes les petites oppositions de société qui pouvaient subsister encore. M. le duc de Chartres la trouva charmante, le lui dit, et se fit bientôt écouter, car Mme de Genlis, pour éviter le scandale de la coquetterie, a toujours cédé aisément. Quelques années de soins, d'indulgence et de vie retirée, lui firent prendre, sur le duc de Chartres, un ascendant tel qu'on a pu supposer qu'elle avait eu une sorte d'influence

vint peut-être. La maladie l'éloigna bientôt de ce salon où il retrouvait celle qu'il avait aimée dans sa jeunesse; à qui il avait fait l'aveu de son amour, et qu'elle avait si habilement congédié. Les événements politiques les avaient séparés l'un de l'autre. La mort de La Harpe brusqua le dénouement de cette adoration. Mme de Genlis, très rigoriste et parfois pédante, jalouse aussi du succès de l'écrivain, déchirait furieusement le drame de La Harpe, *Mélanie*, qui avait provoqué l'enthousiasme des salons de l'ancien régime. Elle se moquait d'un vers qu'elle jugeait fort mauvais, applaudi cependant à outrance par les admirateurs d'autrefois:

La tombe se referme et l'on y meurt longtemps!

C'était la religieuse condamnée au cloître malgré elle, dont La Harpe dépeignait, de cette façon concise, la mort lente et obscure. Et cette image horripilait la bonne dame de l'Arsenal.

A une heure avancée de la soirée, on voyait entrer en coup de vent, chez elle comme en beaucoup d'autres salons, un homme pressé, traversant les rangs de l'assemblée en droite ligne, arriver jusqu'à la maîtresse de la maison et s'excuser, tout de suite, d'être forcé de partir. Il tournait sur lui-même, regardant la porte pour une vingtième visite peut-être, esquivant les importuns qui le voulaient interroger. Ce visiteur original, que l'on accueillait quand même avec courtoisie, était M. Roux de

sur les actions, ou plutôt sur les faits qui composent sa vie. Une conduite si travaillée eut sa récompense. Elle parvint à se faire nommer gouvernante, ou plutôt *gouverneur* de ses enfants (p. 164). Les meilleurs ouvrages de Mme de Genlis datent de l'époque de sa jeunesse, et si, aujourd'hui, nous la voyons déchoir et suivre, sans gloire, en sa qualité de femme de lettres, une route singulière et déconsidérée, c'est qu'enivrée de ses premiers succès, elle cède à son orgueil et ne consulte plus son jugement. »

Laborie, fonctionnaire important du ministère des relations extérieures. En vain, on s'efforçait d'obtenir de lui quelques-unes des nouvelles politiques dont il avait le secret. Pour couper court à l'interrogatoire, marchant toujours vers la porte, il répondait : « Ce n'est plus cela, aujourd'hui, Messieurs, tout est changé. » Et il disparaissait, laissant ébahis les interlocuteurs. Jamais on ne le vit autrement.

Les femmes de la société de Mme de Genlis n'étaient pas moins agréables, ni moins intéressantes que les hommes ; d'anciennes amitiés de famille, des souvenirs de la monarchie, ou bien une même inclination pour les lettres les amenaient à l'Arsenal. Mme de Valence, sa fille, dont les yeux noirs étaient si admirés, dont la beauté était si courtisée, n'avait que peu d'amis de son âge. Coquette, d'ailleurs, elle se suffisait à elle-même, pareille à toutes les femmes trop adorées, ne voulant de louanges que pour soi [1]. Mais, et surtout, venaient les femmes de lettres. Et d'abord Mlle Victorine de Chastenay, répandue dans tous les mondes, observant bien, écrivant bien ; trop encline toutefois à l'absolution. En ses *Mémoires*

1. Général Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 181.

« Chassant de race, dit-il, elle (Mme de Valence), dépassa même en galanterie Mme de Genlis qui ne put jamais faire oublier son ancienne conduite, par sa conversion tardive, mais fanatique à la vertu, et dont le « libertinage », pour employer l'expression ayant cours alors, à son sujet, était si publiquement connu et jugé, qu'il courait sur elle, sans même qu'on y fît plus attention, des anecdotes saisissantes au dernier point, ou de petits vers dans le genre de ce quatrain :

Les œuvres de Genlis à six francs le volume ?
A ce prix aurez-vous jamais un acheteur ?
Alors que l'écrivain valait mieux que sa plume !
Pour un écu, vous auriez eu l'auteur.

C'était Mme de Valence qui disait à propos de ses amants si souvent renouvelés : « Que voulez-vous ? cela leur fait tant de plaisir et me coûte si peu ! »

elle a tracé d'elle-même un portrait curieux. « Dans un cercle [1], avec des femmes légères, dit-elle, plus vieilles qu'elles ne veulent l'avouer, moqueuses et familiarisées au jargon du persiflage, je ne sais souvent où j'en suis. Dans ce monde où je me trouvais, un compliment était-il bien un compliment? Naïve, j'étais ridicule; fine, je me créais des embarras et ne savais où me retrouver. Je crois, d'ailleurs, qu'une trop longue solitude m'a fait contracter de la raideur. J'aime le succès; j'aime à plaire; je crois ce qu'on me dit. » Puis, Mme de Beaufort-d'Hautpoul, auteur de poésies estimables et d'un petit conte charmant, *Lélia;* et Mme de Kenneus, d'un caractère obligeant et facile; Mme de Vannoz, que l'on comparait au poète Delille pour son petit poème sur *la Conversation;* Mme de Brosseron; Mme Elisabeth Le Bon, qui venait de traduire *la Dame du Lac*, de Walter-Scott; Mme Roger, qui allait devenir Mme de Montholon; MM. de Bellegarde, dont le monde vantait l'amitié fraternelle; Mme Hainguerlot, dont les mots piquants voltigeaient de bouche en bouche et soulevaient l'hilarité de ses amies; et la belle Mme Tallien, qui avait repris son nom de Térésa Cabarrus, bientôt changé par son nouveau mariage avec le prince de Chimay; et Mme d'Argenson, et Mme de Lascours, dont le mari devint préfet de Pau; Mme de Brady, Mme de Beauffremont, d'une vivacité extrême et charmante, dont le comte de Choiseul fit sa femme; Mme d'Harville, alliée aux d'Argenson et aux de Rosen; enfin lady Morgan, dont les gestes brusques, la démarche saccadée, le maintien pétulant d'Anglaise, contrastaient si fort avec le calme et les mouvements onduleux des Françaises.

1. Mlle de Chastenay, *Mémoires*, t. I, p. 308.

Mme de Staël ne fut jamais de la société de l'Arsenal. Elle et Mme de Genlis avaient de l'antipathie l'une pour l'autre. Toutes les deux écrivaient trop, et Mme de Staël déplaisait à son émule, à cause de ses discours si fréquents. Un jour, à Coppet, l'institutrice des d'Orléans lut à Mme Necker une pièce qu'elle venait d'écrire : *Zélie* ou *l'Enigme*. Mme de Staël était alors une jeune fille et assistait à cette lecture, pendant laquelle ses démonstrations d'enthousiasme ne cessèrent de gêner la lectrice. Mme de Genlis sentait que cette exubérance était outrée et point naturelle. Je n'aurais pu croire, cependant, ajoute-t-elle, que cette personne, si démonstrative pour moi, serait un jour mon ennemie. Elle blâme aussitôt l'éducation trop libre de la jeune fille. « La solitude de sa chambre et de bons livres auraient mieux valu pour elle. Elle apprit à parler vite et bien sans réfléchir, et c'est ainsi qu'elle a écrit. Elle eut fort peu d'instruction, n'approfondit rien. Elle a mis, dans ses ouvrages, non le résultat des souvenirs de bonnes lectures, mais un nombre infini de réminiscences de conversations incohérentes. »

A Mme de Staël, Mme de Genlis pouvait joindre beaucoup d'autres ennemis. Elle avait trop aimé à critiquer, à régenter les écrivains, à dénoncer leurs erreurs et leurs mauvais écrits, à combattre Voltaire et ses disciples, *les Philosophistes*, comme elle les appelait, pour n'avoir pas contre elle la meute de ceux qu'elle avait blessés. Quant aux femmes, elle dit, elle-même, pour quelles raisons la plupart ne la peuvent supporter. Elle avait prêché la saine morale et les femmes galantes s'étaient insurgées contre ses maximes. Il est vrai que les contemporains de la vieille femme de lettres se rappelaient qu'elle ne mettait de morale que dans ses livres et

ses erreurs dans sa vie. Bouilly, le conteur disert, lui a reproché « son austérité poussée jusqu'à la pruderie, un ton décisif, improbateur, cadrant mal avec cette tolérance et cette charité dont elle parlait sans cesse ». Chénier, dans ses *Nouveaux Saints*, a laissé, sur elle, ce vers qui a beaucoup trop vengé les victimes de l'écrivassière :

Et toi, sainte Genlis ! Philaminte des cieux !

Peu lui importe ! Elle fait, avec quelque orgueil, l'énumération de ceux qui se sont rangés contre elle. « Tous les philosophistes, dit-elle, et leurs disciples, tous les littérateurs romantiques, tous les innombrables écrivains, qui ne savent pas écrire, toutes les femmes galantes, qui ont une aversion naturelle pour la saine morale, tous ceux qui joignent à des talents et à de bons principes beaucoup d'amour-propre et une grande ambition, sont excessivement ennuyés de la *ténacité* d'une vieille femme, de l'indulgence du public pour elle, et des succès qu'elle obtient si constamment, en soutenant la cause dont ils voudraient être les seuls défenseurs remarquables. Ils trouvent fort mauvais qu'une femme ose, à cet égard, entrer en partage avec eux. Enfin, j'ai pour ennemis, certains *ultras* qui pensent qu'on n'est véritablement monarchique, qu'en aimant le despotisme, les lettres de cachet, les anciens droits de chasse, l'esclavage, choses que j'ai toujours détestées ».

Tous ceux-là c'est beaucoup assurément. On ne s'en apercevait pas aux soirées de l'Arsenal [1].

1. Mme de Genlis, au tome V de ses *Mémoires*, donne le morceau si souvent cité, sur la vieillesse, dont elle était l'auteur.

« Lorsqu'un vieillard est exempt d'infirmités, qu'il a conservé ses fa-

LES SALONS DE Mme DE STAEL

SOMMAIRE. — Le mariage de Mme de Staël. — Son salon, après son mariage. — Les Girondins chez elle. — La révolution lui fait quitter Paris. — Son séjour en Angleterre. — Son retour, à Paris, sous le Directoire. — Ses intrigues près de Barras, en faveur de Talleyrand, puis en faveur de Benjamin Constant; son engouement pour le général Bonaparte. — Portrait de Mme de Staël, par Mme de Genlis. — Son salon pendant le Consulat. — Les hommes qu'elle reçoit. — Elle ameute contre Bonaparte tous ses amis du Tribunat. — Jugement de Menneval sur elle. — Chassée de France par Bonaparte, elle s'installe à Coppet. — Elle y reçoit tous les ennemis du Gouvernement consulaire. — Ses relations avec Camille Jordan. — Jugement des hommes de l'époque. — Répulsion des femmes pour elle. — Elle ne garde que deux amies, Mme de Beaumont, Mme Récamier. — Hostilité contre elle de Mme de Charrière. — Portrait de Mme de Staël par Lamartine. — Le vrai caractère de Mme de Staël.

Lorsque Mlle Germaine Necker épousa le baron de Staël-Holstein, au mois de janvier 1786, elle avait

cultés intellectuelles et qu'il est religieux, il est dans un état habituel de bonheur qu'il n'a pu connaître dans sa jeunesse. Il est naturellement débarrassé de toutes les sujétions sociales, et cet heureux affranchissement double pour lui le temps qui lui reste. Il ne saurait regretter les amusements qui ne sont plus de son âge. S'il a un bon esprit, il en a été fatigué et même ennuyé longtemps avant d'y renoncer. Son avenir est court, mais il en est véritablement le maître. Il en peut disposer sans craindre que ses résolutions soient anéanties ou traversées par les passions, l'étourderie et l'imprudence. Il connaît la juste valeur des choses. Il ne s'agitera plus pour des misères. Il est calme ; il juge bien. C'est là tout le secret des conduites parfaites. Si sa présence n'excite plus la joie turbulente et la gaieté, elle inspire le respect et la vénération. La jeunesse bien née ne dispute point sur les déférences qui lui sont dues. Les avoir toutes pour cet âge auquel on désire atteindre un jour, c'est s'honorer soi-même dans l'avenir. Rien n'est plus attachant que la conversation d'un vieillard aimable qui n'abuse pas du privilège d'être écouté avec intérêt. Enfin, la faiblesse physique, la débilité même de la vieillesse a des dédommagements. Cette légère lassitude que lui donne, sans la faire souffrir, sa pesanteur habituelle lui rend le repos si doux. S'asseoir dans un bon fauteuil, surtout en revenant de la promenade, goûter le charme d'un calme parfait, et quelquefois, au milieu d'une agréable rêverie, céder pour quelques instants au sommeil. Voilà pour elle de vrais plaisirs et qui se renouvellent tous les jours. On ne conçoit pas comment un vieillard peut se livrer à l'humeur, à la colère, à l'avarice, à l'ambition, et se rendre insup-

vingt ans, et depuis cinq ans on parlait de ce mariage, que la vieille comtesse de Boufflers s'était efforcée de rendre possible. Les Necker voulaient un gendre de religion réformée, de naissance illustre, habitant Paris, et devant y habiter toujours. Ambassadeur de Suède, le baron de Staël pouvait être rappelé en ce pays par son souverain, Gustave III. Il fallait donc obtenir l'engagement du roi de laisser à perpétuité l'ambassade de Paris sous la direction de ce diplomate. La comtesse de Boufflers, une amie de Gustave et la protectrice du baron, triompha de toutes les résistances, et le mariage fut conclu.

Était-il au gré de la jeune femme ? Point du tout. Elle avait cédé aux désirs de son père, dont elle était l'idole et qu'elle adorait. Une première fois, à quinze ans, elle avait remarqué dans les salons de Paris, dans celui de sa mère, le comte de Guibert, plus âgé qu'elle de dix-sept ans, et très jeune encore d'apparence, officier intelligent et brave, dont la victoire à Porto-Nuovo avait donné l'île de Corse à la France. Elle l'avait aimé. A Paris, il était célèbre. Le ministre de la Guerre, M. de Saint-Germain, l'avait associé à ses projets de réforme ; dans l'armée, on appréciait le volume qu'il venait d'écrire sur la tactique. Enfin, Mlle de Lespinasse l'aimait par dessus tout et se mourait de la froideur du bel officier [1].

portable à tout ce qui l'entoure. Prêt à tout quitter, à quoi lui serviraient ces honneurs qu'il sollicite, cet argent qu'il amasse, toutes ces superfluités de luxe qu'il accumule autour de lui ? Il n'a plus que le temps de donner et de pardonner. Quel est l'homme qui, au moment de s'expatrier pour toujours, voudrait employer les instants qui lui restent jusqu'à son départ, à gronder, à bouder, à maltraiter ses proches et ses amis dont il va se séparer sans retour ? Il n'en est point qui, dans cette situation, ne désire laisser des regrets, et qui ne cherche à les mériter. »

1. Dans ses études sur Mme de Staël, Sainte-Beuve a écrit :

« M. de Guibert avait tracé de Mlle Necker, lorsqu'elle atteignait déjà sa vingtième année, un portrait brillant, cité par Mme Necker de Saussure. Ce

Les Necker, puissants à Versailles, indispensables à la Cour, ne trouvèrent point suffisants tous ces avantages. La mère de Germaine eût désiré, pour sa fille, le jeune Pitt, qui visita Paris, en 1783 ; Germaine refusa. « Ile maudite, écrivait-elle, en son journal ; source présente de mes craintes, source à venir de mes remords. » Elle échappa cependant à cette destinée et consentit à épouser le diplomate suédois, pour lequel Gustave III avait érigé la légation de Paris en ambassade. Tout de suite elle avait ouvert les salons de son hôtel, rue du Bac, et les hommes éminents de Paris, les littérateurs, les dramaturges, les philosophes et les politiques s'y étaient donné rendez-vous ; ceux qu'elle avait connus chez sa mère, avec qui elle avait discouru : Raynal qui lui avait pris ses mains de petite fille pour des caresses paternelles ; Grimm et Morellet, qui, charmés de ses controverses, tâchaient d'exciter sa verve par des contradictions, et ceux que ses anciens amis lui avaient présentés, de plus jeunes désirant un appui contre leurs rivaux ; et ceux encore qui recherchaient les femmes à la mode, éprises des théories de Rousseau, les femmes ardentes à

morceau est censé traduit d'un poète grec, et exprime bien le goût de la société d'alors, celui du *jeune Anacharsis*. Les portraits du duc et de la duchesse de Choiseul ont été donnés, on le sait, par l'abbé Barthélemy, sous les noms d'Arsance et de Phédime. Voici quelques traits de celui de Zulmé, par M. de Guibert : « Zulmé n'a que vingt ans « et elle est la prêtresse la plus célèbre d'Apollon ; elle est celle dont l'encens lui est « agréable, dont les hymnes lui sont le plus chers... ses grands yeux noirs « étincelaient de génie, ses cheveux de couleur d'ébène retombaient sur ses « épaules en boucles ondoyantes ; ses traits étaient plutôt prononcés que « délicats ; on y sentait quelque chose au-dessus de la destinée de son « sexe. »

« J'ai eu, moi-même, sous les yeux, un portrait peint de Mlle Necker toute jeune personne. C'est bien ainsi : cheveux épars et légèrement bouffants ; l'œil confiant et baigné de clarté, le front haut, la lèvre entr'ouverte et parlante, modérément épaisse, en signe d'intelligence et de bonté ; le teint animé par le sentiment ; le cou, les bras nus ; un costume léger, un ruban qui flotte à la ceinture, le sein respirant à pleine haleine... »

soutenir les idées alors dominantes dans le monde.

Ce fut l'époque la plus brillante des salons; ils éclipsèrent bientôt les cercles du roi et de la reine à Versailles. Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau et surtout de Beaumarchais avaient changé toutes les idées du siècle. La vieille aristocratie répudiait l'illustration de la naissance, ne la voulant plus tenir que de sa supériorité intellectuelle [1], et elle ne rougissait pas d'accueillir avec bienveillance, les jeunes hommes du tiers que la science et l'éloquence avaient séparés de la foule. Les femmes, alors, du fond de leur fauteuil, présidaient aux causeries dont elles tempéraient la vivacité, dont elles adoucissaient l'aigreur. Et pour leur plaire, les adversaires luttaient de courtoisie; pour conquérir leurs suffrages, ils se montraient supérieurs dans les ingénieuses déductions de leurs thèses. Toujours deux opinions contraires étaient soutenues avec art. Deux voix s'élevaient tour à tour, tantôt en

1. Le chancelier Pasquier écrit dans ses *Mémoires*, t. I, p. 18 :

« Plus de trente salons se trouvaient ouverts pour moi où les causeries agréables et solides ne manquaient pas. Elles étaient d'autant plus attachantes, qu'elles avaient lieu habituellement entre personnes accoutumées à se retrouver, à échanger leurs idées. Les très grandes réunions étaient rares. Habituellement, elles ne dépassaient pas trente ou quarante personnes. Dès que j'y fus admis, je sentis mon ignorance et j'éprouvai le vif désir d'en sortir. Alors se manifesta, en moi, ce goût de lectures suivies et attentives, qui depuis ne m'a jamais abandonné. Je suivis les cours du Lycée qui venait de s'ouvrir. Les professeurs étaient M. de La Harpe, M. de Fourcroy, M. Garat, M. de Parcieux, presque tous les hommes, enfin, qui avaient une réputation faite dans les sciences ou dans les lettres. L'élite de la société parisienne se pressait pour entendre leurs leçons. Elle en retirait, outre le fonds d'instruction personnelle, les éléments de conversation. On se ferait aujourd'hui difficilement une idée de ce mouvement intellectuel. Jusqu'en 1788, la politique y tenait une très petite place, mais les ouvrages nouveaux, les pièces de théâtre, les livres les plus sérieux, comme les plus légers, y passaient continuellement en revue. Ils y étaient l'objet de jugements, de controverses, dans lesquels des esprits très exercés déployaient toutes leurs ressources. Il me semble être encore au jour où parut le *Voyage du jeune Anacharsis*. Il défraya à lui seul les causeries de tout un hiver, et il eût été difficile, en effet, de lui fournir une plus agréable matière. »

mots brefs, décisifs, tantôt en jolies phrases, chargées de saines raisons, indestructibles. Les jeunes et belles assistantes récompensaient d'un sourire et d'un assentiment le protagoniste triomphant. C'étaient les droits de la personne humaine, c'était la liberté de la pensée que revendiquaient ces grands seigneurs réunis pour causer entre soi. L'air ambiant apportait des effluves de révolte, des besoins de rénovation, dans les vieilles assises de la société. Et Mme de Staël, qui, à quinze ans, avait analysé les œuvres de Rousseau, qui avait fait des extraits de *l'Esprit des lois* de Montesquieu, qui avait partagé les études arides de son père, en ses conversations prolongées avec lui, Mme de Staël devait, plus qu'aucune autre femme, favoriser, autour d'elle, ces débats, où la politique se soudait aux nouvelles théories des philosophes.

Puis, les temps devinrent sombres. La littérature, les romans nouveaux, les récits de voyage, les pièces même les plus violentes, celles de La Harpe ou de Chénier, s'effacèrent devant les effarements provoqués aux cris de la populace ameutée. Les écrivains et les beaux causeurs avaient cédé la place aux orateurs. Mme de Staël recevait, chaque jour, le puissant Mirabeau et les hommes de la Gironde, Vergniaud, Barnave, Cazalès, Mounier, Lally-Tollendal, La Fayette, Buzot, Pétion, Thouret et le bouillant Gensonné. Spectacle admirable que ces luttes entre les grands orateurs de l'Assemblée nationale, venant exposer, en son salon, leurs idées, alors si intéressantes pour la France. Ces tournois oratoires cessèrent tout à coup. La haine s'emparait de tous les cœurs; l'irritation envahissait tous les esprits. La fureur des passions politiques renversa l'opposition des plus sages. Le flot populaire passa,

entraîna et submergea les hommes que Mme de Staël choyait, les âmes généreuses qui avaient eu foi dans la noblesse de leurs convictions. Toute la Gironde fut décapitée. Et le salon de Mme de Staël resta désert.

Attristée de ces catastrophes sanglantes, elle quitta Paris, fuyant la Terreur qui anéantissait toute société, toutes les relations aimables d'autrefois. Un silence effroyable accabla ceux qui avaient pris l'habitude de parler sur les choses publiques. Elle écrivait de Coppet qu'elle se sentait prostrée, incapable de réagir contre sa douleur et son désespoir, contre l'angoisse qui étreignait son cœur. Mais la Suisse ne tarda point à lui déplaire. Elle éprouva pour ses glaciers et ses montagnes une « magnifique horreur » ; elle l'écrivait. L'Angleterre, au surplus, l'attirait, parce qu'elle y savait, à Londres, les hommes dont elle s'était entourée à Paris, et dans le nombre Lally Tollendal, de Joncourt, Malouet, les coryphées de son salon, avant la terreur; Talleyrand, qui lui agréait pour son élégance, sa désinvolture et ses espièglerie; Mathieu de Montmorency, dont l'esprit sage, l'âme sentimentale et tendre, lui donnaient la sensation d'une douceur charmante; Narbonne, enfin, qu'elle avait poussé par ses intrigues au ministère de la Guerre, en 1791, croyant trouver, en lui, ce qu'elle n'avait pas rencontré dans le baron de Staël, son mari, un esprit élevé et supérieur à qui elle se serait abandonnée; amante soumise, fière d'obéir, lui réservant le meilleur d'elle-même, afin de lui inspirer le désir d'être digne d'elle, pour lui donner le bonheur. Mais Narbonne trompa ses espérances. Il était fait pour être aimé, non pour rendre l'amour obtenu. Vain de sa personne, de sa naissance que l'on disait presque

royale, élevé à Versailles, dans les appartements des filles de Louis XV, il lui était facile de séduire l'imagination d'une femme exaltée comme Mme de Staël, mais non de contenter ses exigences, ni de rapporter à elle l'illustration qu'il lui devait. La fatuité ne s'allie point à la reconnaissance. L'infortunée Germaine eut cette première désillusion. Elle devait en avoir bien d'autres. Narbonne avait onze ans de plus qu'elle ; il approchait alors de quarante ans et l'enthousiasme d'un jeune cœur, tout prêt à l'amour, n'était plus de son âge. Il avait, d'ailleurs, largement vécu, sous la protection de Rayneval, premier commis aux affaires étrangères. Il possédait l'esprit d'un roué plutôt que d'un chérubin qu'il eût fallu à Mme Staël, dont l'ardeur était insatiable. « J'avais mis toute ma vie dans l'amour », disait-elle un jour. Elle le poursuivit durant le cours de son existence, sans jamais le fixer.

Lorsqu'elle revint à Paris, sous le Directoire, tous ses amis étaient dispersés. La société des anciens salons n'existait plus. Une autre, fort dissemblable et très ignorante, l'avait remplacée. L'animosité des jaloux, la malignité des femmes, que le nouveau Paris admirait, se tournèrent contre elle. Necker, comme ministre, n'avait laissé que de mauvais souvenirs. Elle-même, autant par sa supériorité que par ses aventures, soulevait de venimeuses critiques. « C'est la bacchante de la Révolution, la seule personne de France qui puisse tromper sur son sexe, » écrivaient les *Actes des Apôtres*. Rivarol, qu'elle avait peu vu, avant la Révolution, lui dédia son *Petit Almanach des grands hommes*, de cette façon narquoise et trop expressive : « Madame, pu-

blier le Dictionnaire des grands hommes du jour, c'est vous offrir la liste de vos admirateurs. »

Elle donnait prise contre elle et bénévolement. Abandonnant le trop fat Narbonne, elle traînait derrière soi Talleyrand-Périgord, que Chénier protégeait; et les démarches de la grande amoureuse, dans les salons du Luxembourg, pour faire nommer son nouveau préféré, ministre des relations extérieures, suscitaient la causticité de Barras qui n'était point tendre, celle de Rewbell, brutal et méchant, qui l'appelait une « intrigante, » et les railleries de tous les roués, de tous les vicieux, qui formaient la compagnie des Directeurs. Mais elle n'y prenait garde. A ce moment-là, elle était toute à Talleyrand qu'elle espérait dominer, afin de réagir par lui sur la politique extérieure du gouvernement. L'ambition d'être puissante dans l'État était aussi forte, en elle, que le désir d'être aimée. Elle avait discerné la faiblesse de ce pouvoir directorial, partagé entre cinq personnes aux opinions divergentes, et un homme à elle, au ministère alors le plus important, lui devait ménager l'influence qu'elle voulait prendre. Elle le pensait. Rien ne la rebuta pour arriver à ses fins. Barras nous la décrit, en ses *Mémoires*, comme la « Bacchante » des *Actes des Apôtres*, entrant chez lui, échevelée, la robe dégrafée, se jetant presque à ses genoux, implorant son secours, en faveur de celui qui, à cette heure, la courtisait. De haute lutte elle l'emporta contre l'hostilité des Directeurs. Talleyrand fut ministre.

Une seconde fois, elle éprouva l'ingratitude de ses protégés. Talleyrand s'éloigna d'elle peu à peu. Pour le contraindre, pourtant, et le maintenir à sa dévotion, elle lui avait imposé, en son ministère,

un nouvel ami ramené de Suisse, un grand jeune homme aux cheveux blonds bouclés, intelligent, spirituel, causeur inlassable, qui l'avait séduite par toutes ses qualités, Benjamin Constant, un ambitieux aussi, trop versatile et trop étourdi pour lui faire honneur et contenter ses appétits d'amour. Qu'attendre d'un homme qui disait de lui-même : « Si je savais ce que je veux, je saurais mieux ce que je fais. » Et cependant, elle se croyait certaine, après cela, d'imposer ses idées, celles de son père, celles qu'en Angleterre elle avait admirées pour la suprématie acquise aux orateurs, à tous les hommes doués du talent de la parole, elle, éprise du cliquetis des mots, discourant sans cesse, avec ses approbateurs, avec ses contradicteurs, avec tous ceux qui la voulaient écouter.

« Laissez-nous, disait-elle à l'Europe, dans un de ses ouvrages, laissez-nous, en France, combattre, vaincre, souffrir, mourir dans nos affections, dans nos penchants les plus chers, renaître ensuite, peut-être pour l'étonnement et l'admiration du monde !... N'êtes-vous pas heureux qu'une nation tout entière se soit placée à l'avant-garde de l'espèce humaine, pour affronter tous les préjugés, pour essayer tous les principes ? »

Le rôle de Mme Roland obsédait ses désirs. Elle fut toujours à la recherche de l'homme qui, cédant à ses inspirations, lui donnerait une action prépondérante dans l'État. Voyant lui échapper ceux dont elle avait espéré la condescendance, elle se laissait envahir de quelques regrets, que dissipait bientôt une mâle pensée. « Des vers de Plutarque, disait-elle, une lettre de Brutus à Cicéron, des paroles de Caton d'Utique, dans la langue d'Addison, des réflexions que la haine de la tyrannie inspirait à

Tacite, relèvent l'âme que flétrissent les événements contemporains. » Benjamin Constant, le plus soumis de ses adorateurs, était trop nouveau à Paris. Il n'appartenait à aucune assemblée délibérante, et ne pouvait lui être utile comme elle aurait voulu. Il lui servait, néanmoins, par sa grande souplesse d'élocution, par son esprit facile, tournant en dérision les hommes et les choses du jour. Petite vengeance dont elle goûtait les délices. Avec lui, elle soutint le Directoire contre les royalistes, en fructidor. Avec lui, plus tard, elle combattit Bonaparte.

A ce moment-là, elle agréait la république, croyant à son idéal caressé, un gouvernement représentatif où la direction serait dévolue aux plus instruits, aux plus sages. Quoiqu'elle n'eût point de salon, comme jadis sous la monarchie, elle recevait, chez elle, les adversaires des Jacobins : Lanjuinais, qui, sous la Constituante, avait attaqué violemment le clergé devenu trop riche, et que les horreurs de la république terroriste avaient rallié au groupe des modérés ; homme de loi, au surplus, homme de science juridique, qu'il professa dans les écoles libres, à Rennes, son pays, et à Paris. Ensuite Boissy d'Anglas, protestant comme elle, si courageux devant la tête de Féraud, présentée au bout d'une pique ; et le jeune Cabanis, dont la conversation animée et brillante, dont la pensée toujours profonde éveillait en la curiosité des auditeurs, Cabanis, d'une simplicité charmante, d'une délicatesse de goût, par tout le monde reconnue ; et Garat, que lui avait signalé un éloge sur Fontenelle, couronné par l'Académie, philosophe attaché à l'analyse de l'entendement humain, naguère ambassadeur à Naples, bel esprit à la figure douce et spirituelle, inconscient dans ses variations ; et le sage Daunou

que lui avait présenté Chénier; et Destutt de Tracy que l'on appelait *Têtu* de Tracy, pour son caractère peu maniable, philosophe de l'école de Condillac dont-il poussait la doctrine jusqu'aux plux extrêmes conséquences; et tous ceux, enfin, qui devaient être les opposants du Tribunat, sous le Consulat de Bonaparte. De Tracy disait d'elle : « Cette femme a plus d'esprit qu'elle n'en peut conduire ».

Bonaparte était alors en Égypte. Elle ne discernait point encore l'avenir extraordinaire de ce petit Corse, qui avait quitté la France et semblait l'avoir abandonnée pour toujours. Lui absent, elle l'avait oublié. Mais les frères du général, Joseph et Lucien, commençant leurs intrigues, réunissaient dans leurs salons, ou dans leurs maisons de plaisance, les hommes influents des grandes assemblées. Un nouveau parti se formait, le parti des Bonaparte, qui menaçait le Directoire. On attendait le vainqueur d'Aboukir, pour le charger d'un coup de force contre le gouvernement. Viendrait-il? L'Orient lâcherait-il ce puissant conducteur d'hommes, ce chef de soldats, qui avait constitué un nouvel empire sur le Nil? Entre un pouvoir qui s'effondrait sous le mépris public, et la jeune et vigoureuse faction des Bonaparte, Mme de Staël n'hésita pas. Elle se tourna vers les Bonaparte. La plupart de ses amis, d'ailleurs, s'y étaient ralliés, fréquentant les salons de Joseph, prêts à seconder un mouvement qui rendrait à la France sa virilité, sa puissance, sa gloire, chaque jour diminuées. Et si le général, dont le nom était maintenant sur toutes les lèvres, se montrait tout à coup à Paris, elle serait la première à excuser son audace. Qui sait? N'était-ce point l'homme qu'elle cherchait depuis si

longtemps, qu'elle n'avait trouvé ni en Narbonne, ni en Talleyrand, ni en Benjamin Constant ? Cet officier admirable reconnaîtrait l'ascendant qu'elle avait su prendre sur tous ceux qui l'avait approchée. Cédant à ses avances, quelle magnifique destinée leur était réservée !

Que n'avait-elle pas tenté, jadis, pour un résultat toujours insaisissable? Au nom de ses amis, elle avait fait offrir au duc de Brunswick la couronne de France. La Fayette, dans sa candeur, s'était joint à ce projet, et Custine, le fils du général, avait demandé au duc son assentiment. Créer un roi, donner une couronne, quelle omnipotence ensuite dans l'État ! Le prince allemand, plus avisé et plus clairvoyant que ces naïfs conspirateurs, refusa, en se moquant de cette chimérique proposition. Cet échec n'avait point guéri l'inquiète Germaine de cet appétit de pouvoir. Elle poursuivit Bonaparte de ses importunités, de ses visites, de ses lettres. A Sainte-Hélène, Napoléon confiait à ses familiers que, dans les premiers temps de son retour d'Egypte, il ne savait comment échapper aux assiduités de Mme de Staël. Pour l'éloigner, il lui fit répondre, un jour, qu'il ne pouvait la recevoir, étant à peine vêtu. Elle répondit « avec sentiment et vivacité, que cela importait peu ; que le génie n'avait point de sexe [1] ». Ses lettres étaient enflammées. « Erreur du destin, lui écrivait-elle, qui lui avait donné pour compagne la douce et tranquille Joséphine. C'était une âme de feu, comme la sienne, que la nature avait, sans doute, destinée à celle d'un héros tel que lui. » Elle le suivait dans toutes les fêtes, chez les ministres, chez les ambas-

1. *Mémorial*, t. II, p. 169.

sadeurs. Elle se fit présenter, enfin, au général, dans un bal chez Berthier, ministre de la Guerre. Avant d'y venir, elle avait écrit le texte de la conversation qu'elle engagerait avec son héros. Peut-être, alors, l'attacherait-elle à sa personne.

Hélas! elle n'en reçut que déception et confusion amère. Le général se montra persifleur et lui répondit que la femme la plus estimable, à ses yeux, était celle qui avait le plus d'enfants. Et il se retira, la laissant interdite. Ce fut la rupture définitive, le commencement de cette longue lutte, entre elle et lui, dont la durée persista, pendant le Consulat et pendant l'Empire, et qui força l'infortunée Germaine à fuir toujours plus avant dans le Nord de l'Europe, et, à l'approche de la Grande Armée qui allait à Moscou, à se retirer en Angleterre, jusqu'à le chute de son proscripteur.

Déçue, on la vit grouper, pour l'entendre, pour subir sa fascination et son influence, tous les ennemis du général; faire écho à Bernadotte, à Moreau, à tous les mécontents, à tous les anciens Jacobins, non pourvus de place et non gorgés d'or. Son orgueil blessé la troublait, l'exaltait. Il ne sortait, de sa demeure, que des diatribes véhémentes contre le chef du Gouvernement. Chez elle, on ne parlait que de liberté, grand mot qui n'avait d'autre objet que de chasser Bonaparte du pouvoir, afin de le donner à un autre plus souple, voire même à Joseph, qui, à Mortefontaine, se laissait flagorner avec une inconscience coupable. Elle était née ambitieuse; elle voulait être la première partout. Hippolyte Castille l'a qualifiée de « tracassière »; mot juste. Elle n'eut d'autre malheur, ajoute-t-il, que de perdre une édition de *l'Allemagne*, que le duc de Rovigo fit mettre au pilon, parce qu'elle y soutenait des

opinions blessantes pour Napoléon, et nuisibles à la politique impériale. Il est le seul, peut-être, qui ne se soit point engoué, outre mesure, de cette énergumène. Et encore il n'a pas suffisamment démontré que tout le bruit fait, en Europe, par cette femme, n'était que la suite d'un dépit et de ses désillusions de cœur près de Bonaparte. Se sachant laide, elle avait désiré la gloire pour attirer les hommages des hommes. Mais les hommes aiment moins la supériorité d'une femme que sa beauté, son élégance, sa douceur, la délicatesse de ses sentiments, la finesse de ses observations, qui produisent le charme et la séduction ; et cette grande ambitieuse n'avait aucune de ces qualités. Mme de Genlis fit d'abord d'elle un portrait véridique. Elle voulut se faire pardonner, et elle en fit un second : mais le premier reste indélébile.

« Parmi les femmes qui composent la société de... écrit-elle, Mélanide (Mme de Staël) était la moins aimable et l'une des plus remarquables par son esprit. Mais personne encore n'avait poussé plus loin l'enivrement et l'aveuglement de l'amour-propre, ce qui entraîne les défauts de goût et produit toujours les ridicules les plus saillants. Avec des traits et une taille homasses, Mélanide ne pouvait se trouver jolie, mais elle se persuadait qu'elle était belle, et, d'après cette opinion, elle avait toute la recherche de la parure, toutes les mines d'une coquette uniquement occupée de sa figure. Il y avait, dans sa personne et dans ses manières, quelque chose de si affecté, de si bizarre, que, dès qu'elle paraissait, tous les yeux se fixaient sur elle ; et prenant alors l'étonnement et la curiosité pour de l'admiration, elle se disait tout bas : « Nulle femme n'a produit cet effet » ; et cette comique

illusion de son orgueil était parfaitement exprimée par la *mâle* assurance de son maintien, par son air intrépide et conquérant... ne pensant qu'à elle, ne parlant que d'elle, directement ou indirectement ; elle ne savait ni écouter, ni répondre. Quand on ne voyait pas clairement sa vanité, on la sentait... »

Son existence, aux deux premières années du Consulat, se partagea entre Coppet et Paris. Tant que vécut son père, elle résida le plus souvent en Suisse, écrivant à ses amis des lettres, enfiévrées d'hostilité, contre Bonaparte, et dès qu'elle se trouvait à Paris, en son nouvel hôtel de la rue de Grenelle, elle attirait à ses réceptions familières tous les hommes qui s'occupaient des affaires publiques, afin de les rallier à son opposition contre le Premier Consul. L'hiver de 1802, pendant lequel parut, en librairie, son roman *Delphine*, marque une date dans sa vie. Les projets de Bonaparte se dessinaient plus nettement ; son Gouvernement, après avoir scellé la paix religieuse par le Concordat, préparait un traité de paix avec l'Angleterre ; et l'on parlait déjà de la prorogation à vie du pouvoir consulaire. A cette marche en avant de Bonaparte vers l'autorité souveraine, la farouche Germaine découvrait à son entourage toute l'exaspération de ses pensées. Elle accusait le Premier Consul d'avoir avili le parti républicain, en lui faisant accepter, en lui imposant plutôt les mesures les plus arbitraires et les plus coercitives ; par le Concordat, de mettre en tutelle le clergé[1] ; par les places réservées sans

1. De Staël, *Considérations sur la Révolution*, t. II, p. 274. Le dépit qui excitait Mme de Staël lui a fait écrire au sujet des fêtes du Concordat :

« Je m'étais renfermée dans ma maison pour ne pas voir cet odieux spectacle, mais j'y entendais les coups de canon qui célébraient la servi-

condition aux émigrés, d'anéantir en eux le respect qu'ils devaient à leur foi monarchique et aux traditions de leurs aïeux. Elle pardonnait à ses ennemis personnels, à ceux qui avaient critiqué ses œuvres et sa personne, elle ne pardonna jamais à Bonaparte, et dans ses colères, elle le qualifiait de *Robespierre à cheval.*

Sa rancune pour le dédain qu'elle avait subi, pour les railleries qui l'avaient accablée, ses déceptions de n'avoir aucune prise sur la politique consulaire remplissaient de fiel son âme. Elle, fille de Necker, du premier ministre qui avait gouverné la France sous la monarchie, elle n'était rien, tandis qu'elle pouvait considérer, autour de sa cheminée et autour de sa table, les tribuns, les conseillers d'Etat, les sénateurs en admiration à ses paroles, faire silence pour recueillir ses idées et les porter ensuite à la tribune ! Bonaparte la prenait-il pour un esprit vulgaire ? Et ses emportements contre lui s'aggravaient[1] ; belle, dit Lacretelle, en son élo-

tude du peuple français, car y avait-il quelque chose de plus honteux que d'avoir renversé les antiques institutions royales, entourées au moins de nobles souvenirs, pour reprendre ces mêmes institutions, sous des formes de parvenu et avec les fers du despotisme ? C'était ce jour-là qu'on pouvait adresser aux Français ces belles paroles de Milton à ses compatriotes : « Nous allons devenir la honte des nations libres, et le jouet de celles qui ne le sont pas. Est-ce là, diront les étrangers, cet édifice de liberté que les Anglais se glorifiaient de bâtir. Ils n'en ont fait tout juste que ce qu'il fallait, pour se rendre à jamais ridicules aux yeux de l'Europe entière ! » Les Anglais, du moins, ont appelé de cette prédiction.

1. Albert Sorel, en son étude sur Mme de Staël, cite les saillies cinglantes de cet esprit exaspéré contre Bonaparte :

« Il ne sait pas s'exprimer, disait-elle, dans le langage soutenu ; il n'est éloquent que dans l'injure. Son génie n'est que charlatanisme ; il a mystifié les diplomates, jeté de la poudre aux yeux des militaires ; ce n'est même pas un héros. A Marengo, pendant que le sort de la bataille semblait désespéré, il est demeuré inerte, se promenant à cheval lentement devant les troupes, pensif, la tête baissée, courageux contre le danger, plus que contre le malheur, n'essayant rien, attendant la fortune. Enfin, il y a, dans tout son être, un fond de vulgarité, que le gigantesque même de son imagination ne saurait toujours cacher. »

quence, jusqu'à forcer Barras à reconnaître en ses mémoires le prodigieux empire de ses conversations et l'émerveillement qui en découlait. « Si j'étais reine, disait Mme de Tessé, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toujours. » Elle ne savait point causer, mais discourir. Ses entretiens n'étaient que des harangues, fortes, émouvantes, lumineuses. Des hommes de tous les partis venaient lui faire hommage, séduits par ce grand talent oratoire. C'étaient Monge et Barbé-Marbois, le général Marmont, Lucchesini, l'ambassadeur de Prusse, Markoff, l'ambassadeur de Russie, Girardin d'Ermenonville, le général Dessoles, le marquis de Chauvelin, le comte de Narbonne, Benjamin Constant. Un autre jour, le ténor Garat, le chevalier de Boufflers, Elzéar de Sabran, le duc de Laval et son cousin Mathieu de Montmorency. Rœderer et Sauvo, tous les deux journalistes, l'un au *Journal de Paris*, l'autre au *Moniteur universel*, quêtaient en son salon des nouvelles. Le peintre Gérard, le grand tragédien Talma, y venaient observer les mouvements de cette société, si diverse, secouée, dans tous ses nerfs, par les ardentes philippiques de Mme de Staël, y chercher aussi des attitudes, ou l'expression d'une physionomie spontanée. Regnault de Saint-Jean d'Angély, fasciné, comme tout le monde, par les paroles de cette grande artiste, disait en vain à Bonaparte que tant de mots s'évaporaient, la fenêtre ouverte, que son autorité si fortement assise ne risquait rien de cette verve, flamme éphémère seulement. « Ce n'est plus un salon, répondait Bonaparte; c'est un club que préside cette femme. »

Et Bonaparte ne se trompait pas. On quittait Mme de Staël, toujours plus animé contre la politique consulaire. C'est vers elle que Benjamin

Constant s'était inspiré avant de combattre l'institution des tribunaux d'exception; vers elle que Chénier avait senti grandir sa révolte contre le mot *sujet*, inséré dans un traité avec la Russie. Plus rien n'agréait à cette femme blessée au cœur, pas même la paix avec l'Angleterre, qui donnait à la France un repos si longtemps désiré.

« Que dites-vous de toutes ces paix et de l'indifférence de Paris, à côté des transports de Londres? écrivait-elle à l'un de ses amis. La paix était bien plus utile cependant à la France qu'à l'Angleterre. N'en concluriez-vous pas, par hasard, que la liberté est pour quelque chose dans l'intérêt que les peuples prennent à leur destinée? Bonaparte, très en colère de l'impassibilité de Paris, a dit à ses courtisans réunis : « Que leur faut-il donc? que leur faut-il donc? » Et personne ne s'est levé en pied, ou rassis s'il était debout, pour lui dire : « La liberté, citoyen consul, la liberté! » Vous voyez que je me laisse aller à mon mouvement naturel. Mais, je vais rentrer dans les chaînes, et l'amusement qui énerve aussi l'âme, et je me tairai six mois. » (*Lady Blenerhasset*, t. II, p. 472.)

Victor de Broglie, son gendre, avouait qu'elle ne savait garder aucune mesure. Sa haine, — car c'était bien de la haine qu'elle avait pour Bonaparte[1], — l'emportait tout d'un trait aux expressions les plus dures, aux peintures les plus noires et les plus attristées. Mais son courage moral n'était point à la hauteur de sa haine. Elle savait parler, elle savait écrire, elle ne savait point accepter vaillamment la suite de ses violences. « Oh!

1. Barras va jusqu'à dire en ses *Mémoires*, qu'elle offrait son amour à celui qui tuerait le Premier Consul.

mon Dieu, quelle imprudence! », disait-elle, lorsqu'elle avait cessé de parler, redoutant la main pesante de Bonaparte. — C'est encore Barras qui nous révèle ces défaillances.

Menneval, en ses *Mémoires*, a précisé très sobrement et très simplement les relations de son maître avec Mme de Staël.

« Quant à Mme de Staël, écrit-il[1], la juste réputation littéraire dont elle jouissait, son talent viril, sa passion pour la célébrité, sa manie irrésistible de se mêler des affaires du Gouvernement, son naturel frondeur, le charme de sa conversation, toujours étincelante de traits d'esprit, lui avaient acquis une influence dont elle abusait sur les hommes politiques de son époque. Mme de Staël avait été admiratrice enthousiaste du général Bonaparte. Quoique l'exagération de ses flatteries lui eût inspiré de l'éloignement pour elle, il la recevait, cependant, étant Premier Consul. Mais il répondait très froidement à ses obsessions. Ce dédain de ses avances suffit, quoiqu'on ait dit qu'il s'y était mêlé un motif d'intérêt pécuniaire, pour changer l'engouement de Mme de Staël en une antipathie qui se décela bientôt par une opposition déclarée. L'intérêt qu'inspire naturellement une faible femme, qui crie à la tyrannie contre un homme puissant, lui a donné la popularité de la persécution. Mais on n'a pas dit que le Chef de l'État avait souffert, pendant trois ans, ses continuelles hostilités; qu'elle avait méprisé, pendant le même espace de temps, ses avertissements et ses conseils; que cette tolérance l'avait enhardie à le braver et à lui susciter partout des oppositions, pour le punir

1. Menneval, *Mémoires*, t. III, p. 149.

de ne pas l'appeler à ses conseils; que son salon était un *Club* politique où les actes du Gouvernement étaient censurés avec amertume, et où l'on provoquait, sans détour, à la révolte contre l'autorité du Chef de l'Etat; que cette femme était une puissance, et que ce fut, enfin, après trois années de patience que Napoléon se décida à l'éloigner de Paris. »

Elle dut se résigner à l'exil, abandonner l'hôtel nouveau qu'elle venait de louer, rue de Lille, à Paris, et meubler, avec l'espérance d'y séjourner longtemps. Dès lors elle se fixa en Suisse, dans le château de son père, à Coppet, ouvrant ses portes toutes grandes aux ennemis de Bonaparte, aux Anglais chassés de France, depuis la rupture du traité d'Amiens. Elle excitait, elle attisait leur colère, écrit Mme d'Abrantès, noircissant les desseins du Premier Consul, se moquant, avec eux, de ses entreprises contre l'Angleterre, de sa flottille et de ses bateaux plats réunis à Boulogne, et puis de ses soldats convertis en marins. Toutes les railleries lui étaient bonnes, pourvu qu'elles atteignissent l'homme qui l'avait expulsée. Aux caricatures sur Bonaparte elle riait, applaudissant à tout ce qui donnait un ridicule à son puissant adversaire. Elle appelait à elle, en Suisse, ceux qui n'avaient point faibli devant l'autorité consulaire : Mathieu de Montmorency[1], Camille Jordan, Chênedollé

1. « C'était une belle âme, a dit de lui Lamartine (*Entretiens familiers*, t. IX). Ce n'était pas un grand esprit... Il avait de plus ce qu'une race aristocratique fait couler, en général, avec le sang dans le cœur d'un homme vraiment national, comme son nom..., un fort patriotisme uni à une élégante chevalerie..., le gentilhomme était citoyen... A cela, il joignait le goût passionné et intelligent des lettres..., une taille svelte, buste en avant comme le cœur, attribut des races militaires..., des cheveux blonds à belles volutes de soie sur les tempes ; deux yeux grands, bleus et clairs..., un sou-

et Fauriel, avec qui elle correspondait activement. Mais, à mesure que l'absence se prolongeait, l'ardeur et l'activité de ses amis diminuaient. Elle avoue, elle-même, que la bonne compagnie désapprouvait son acrimonieuse rancune. Si les anarchistes et les Jacobins étaient muselés, on le devait à Bonaparte, affirmait la société des salons parisiens, laquelle taxait de « révolte antisociale » cette verve caustique de Mme de Staël. Elle, au contraire, n'y voyait qu'un rappel à la dignité des nations. Alors elle devint amère contre ses détracteurs. Les nobles, après tout, ne faisaient que changer de maître, dit-elle. Avant Bonaparte, un Bourbon. Et elle s'indignait contre tant de bassesse à servir un parvenu, un « bourgeois gentilhomme ».

Mathieu de Montmorency, à Coppet, la consolait de cet ostracisme dont la fin n'était point entrevue. L'exil durerait tant qu'elle n'abaisserait point son front orgueilleux devant un pouvoir plus fort qu'elle. S'y résoudrait-elle jamais? A Joseph Bonaparte, qui l'interrogeait sur ses désirs, elle avait fait cette fière réponse : « Il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que je pense! » Et elle persévérait dans sa résistance, qui lui créait une auréole facile à soutenir. Inspiratrice et directrice de l'opposition contre Bonaparte, elle s'érigerait en puissance rivale et redoutable, avec laquelle il faudrait compter.

Tout à coup cette grande exaltation tombait. Elle se faisait humble; elle consentait à paraître soumise et elle rentrait subrepticement en France,

rire où le cœur nageait sur les lèvres. L'âme à fleur de peau, seulement une certaine légèreté de physionomie, une certaine distraction d'attitude. Son éducation avait été très soignée par le célèbre Siéyès, son précepteur. »

non pas à Paris, mais chez des amis qui lui offraient un asile. Elle suppliait Joseph, elle suppliait Junot d'intercéder pour elle. Un jour, encore un jour, quand un officier de gendarmerie lui venait signifier l'ordre de repartir. Quel affreux sort que le sien! Son exil, c'était sa mort, disait-elle. Bonaparte lui ouvrait l'univers; elle ne voulait que Paris, son ruisseau de la rue du Bac. Elle a écrit en ses *Mémoires :* « On s'étonne peut-être que je compare l'exil à la mort! Mais de grands hommes de l'antiquité et des temps modernes ont succombé à cette peine. On rencontre plus de braves contre l'échafaud que contre la perte de la patrie. Dans tous les codes de lois, le bannissement perpétuel est considéré comme une des peines les plus sévères... »

Bonaparte ne lui demandait que de ne point s'occuper de lui. Il ne sollicitait ni ses avis, ni son approbation. Elle n'était rien dans l'État, à peine Française!... Connaissait-elle les difficultés qui assaillaient, chaque jour, le Gouvernement? Etait-elle chargée de pacifier une nation profondément troublée par dix ans de zizanies, de persécutions et de malheurs? Toujours elle ne voyait qu'elle au milieu de ses auditeurs et de ses flatteurs. La France, elle l'oubliait. On lui ordonnait de se taire; elle s'en indignait, indifférente au réveil des passions, presque éteintes, qui se rallumaient au souffle de ses acerbes paroles. Son égoïsme et son orgueil la rendaient malveillante; son désespoir d'être laide, indisciplinable[1]. Si elle se taisait que reste-

1. « Elle était réellement inconsolable de n'être pas belle (Norvins, *Mémorial*, t. II, p. 84). Et chez une personne douée d'une puissance d'esprit si supérieure, ce regret, si franchement accentué, trahissait, sans doute, une ambition démesurée, dont elle garda le secret pour elle. »

rait-il de son influence? Elle ne serait plus qu'une dame riche comme tant d'autres, forcée de s'occuper de toilette et des menus incidents de la vie! Oh! non, pas cela! Cet effacement lui serait impossible!

Lorsque Camille Jordan écrivit sa brochure, sur le Consulat à vie, elle éprouva une joie immense. Camille Jordan réclamait la liberté de la tribune et la liberté de la presse! Parler sans contrainte, écrire librement tout ce que les événements pouvaient inspirer aux ennemis les plus acharnés de Bonaparte, et obtenir ce droit, c'eût été combler d'aise la véhémente grande dame. Jadis, elle avait tenu en suspicion l'homme qui, aux Cinq-Cents, appelait le rétablissement des cloches. Elle l'avait persiflé, comme elle persiflait aussi Chateaubriand, sur son dernier livre *le Génie du Christianisme*. Cette religion des cloches lui semblait enfantine.

« Ce pauvre Chateaubriand va se couvrir de ridicule, » écrivait-elle. « Il a un chapitre intitulé : Examen de la virginité, dans ses rapports poétiques ». Mais depuis sa brochure, Camille Jordan avait conquis toutes les sympathies de la protestante.

Puis, elle s'imagine que Camille Jordan la pourrait aimer. Elle forme le projet de l'emmener avec elle, en Italie, avec quelques-uns de ses amis de Genève, pour y voir « Rome, Florence et le printemps », et elle lui écrit « ... oublier tout ce qui m'oppresse pendant six mois, l'oublier avec vous, que j'aime profondément, sous ce beau ciel d'Italie... admirer ensemble les vestiges d'un grand peuple, verser des larmes sur celui qui succombe, avant d'avoir été vraiment grand, ce serait du bonheur

pour moi. Je mènerais avec moi mon fils aîné qui est très bon, et je suspendrais la douleur pendant six mois. Oui, mon ami, l'on est lassé du temps, et bientôt aussi de la vie. J'ai senti ma voix se briser dix fois, en lisant haut votre lettre. Oh ! que le mot de Brutus, prêt à se tuer est beau ! Et dans ce temps, on n'avait pas encore découvert ce *dissolvant* des temps modernes, la plaisanterie, qui vient remettre en doute tout ce que l'âme nous inspire... Je crois que vous ne savez peut-être pas qu'au milieu de la nature et de la solitude, je vous conviendrais mieux, quoique au reste, vous aussi, vous ayez comme moi, cet esprit de société qni donne du mouvement à la vie... »

Soit que Camille Jordan eut le cœur épris, comme on l'a dit, de Mme de Krudener, soit qu'il se défiât des suites de ce voyage qui pouvaient troubler sa vie, il refusa. Malechance qui la poursuivait ! Echec toujours, lorsqu'elle voulait engager son cœur et s'attacher un adorateur. Chênedollé, qui allait en visite à Coppet, ne fut toujours qu'un hommes de lettres à son égard. Fauriel également qui lui écrivait souvent et se bornait à l'examen judicieux des ouvrages qu'elle lui envoyait. Elle était pourtant fort prévenante pour lui. La critique savante de l'écrivain l'avait impressionnée et, maintes fois, pour lui susciter des amis, elle avait organisé à son intention, des dîners intimes auxquels assistait Chateaubriand. Fauriel était de ceux qui devaient lui plaire, affilié à la société d'Auteuil et imbu de l'esprit philosophique de ce groupe de jeunes hommes qui se réunissaient avec Cabanis, chez Mme de Condorcet. Seulement c'était à Mme de Condorcet que Fauriel apportait ses hommages.

Elle a tant écrit, elle a tant parlé contre l'omnipotence de Bonaparte que la plupart de ceux qui ont étudié sa vie, influencés par l'éclat de ses plaintes, ont blâmé son persécuteur et ont excusé les offensives incessantes de cette femme. Quel chef d'empire, eût supporté patiemment d'être attaqué avec cette violence persévérante, d'autant plus dangereuse qu'elle retentissait au loin, et qu'elle était plus souvent répétée? Ainsi que l'a fait remarquer Albert Sorel, Louis XIV eût-il souffert pareille acrimonie des Jansénistes, que le sexe ni la robe ne protégèrent point? Les princes, en Europe, presque tous ennemis du Premier Consul, trouvaient une alliée puissante en cette femme exaltée. En tous ses livres, en tous ses romans, vibraient des réquisitoires mal dissimulés contre l'autorité du chef de la France. Qu'il fût consul, ou empereur c'était toujours lui qu'elle visait, criant à la tyrannie parce qu'elle devait expier ses invectives.

Bonaparte, au surplus, ne fut pas le seul qu'elle ne put séduire. Lord Byron, qui la vit en Angleterre, parlait d'elle avec ironie; Schiller, à Weimar, la trouvait fatigante ; Shéridan, anthipatique. De Vaisnes disait, d'un ton narquois, qu'elle « aurait noyé ses amis pour avoir le plaisir de les repêcher. » Mallet-Dupan a flagellé « son impudeur et son immoralité ». Sénac de Meilhan, sous le nom d'Hortense, a tracé d'elle ce portrait peu flatteur : « L'ivresse des talents s'est emparé d'elle, écrit-il, et elle s'est fait une habitude de l'enthousiasme. Ses manières ont un fracas qui étourdit; sa conversation semble un assaut. C'est plutôt une femme *rare* qu'une femme *aimable*. Mais celui qui serait aimé d'elle, trouverait dans Hortense une femme unique, un trésor de pensées et de sentiments. » Les gens de salon,

étrangers aux querelles de la politique et de la religion, la fuyaient comme un trouble-fête. Et lorsqu'il fallut apprécier ses ouvrages, on trouva parmi ses adversaires, joints à Fontanes, Chateaubriand, Rœderer, on trouva Fiévée, le plus dur de ses critiques, la traitant à propos de son roman *Delphine*, en « commère affligée d'un excès de santé, à califourchon sur le sublime ». « Delphine », ajoute-t-il, — et ce nom, pour lui signifie Mme de Staël, — « Delphine parle de l'amour comme une bacchante ; de Dieu, comme un quaker ; de la mort, comme un grenadier ; de la morale comme un sophiste ». Rœderer l'accuse d'incohérence [1] ; Chateaubriand dénonce ses contradictions ; Feletz, au *Journal des Débats*, affirme que les principes énoncés en *Delphine* sont fort dangereux ; Suard demeure neutre. Ginguené seul en fait l'éloge [2].

Les femmes s'éloignaient d'elle. Elle les effraie, dit Mme de Rémusat, qui ne l'aime pas. En ces temps d'ignorance et de mauvaise éducation, lesquelles l'eussent suivie, lorsqu'elles étaient sollicitées, par des hommes jeunes et beaux, aux plaisirs, nouvellement mis à la mode ? La politique absorbait la pensée de cet esprit transcendant, tandis

1. C'était lui qui écrivait (Lady Blenerhasset, t. II, p. 480) : « Savez-vous pourquoi il n'y avait personne avant-hier, aux spectacles, pourquoi, aujourd'hui dimanche, il y aura très peu de monde à la messe, pourquoi les cochers de fiacre se plaignent de n'avoir rien à faire depuis deux jours, pourquoi presque toutes les voitures sont restées sous la remise, pourquoi, enfin, il y a moins, sensiblement moins de mouvement à Paris depuis dimanche ? C'est que tout Paris est enfermé pour lire le nouveau roman de Mme de Staël. Sa préface seule a exigé trois jours d'attention et d'étude. Le reste est plus coulant. Dans quelques jours on ne parlera, on n'écrira que *pour*, *sur* et *contre* le livre de Mme de Staël. » L'ironie perce en toutes ces lignes.

2. Le poète Lebrun a laissé sur elle l'épigramme suivante :

Corinne se consume en efforts superflus.
La vertu n'en veut pas ; le vice n'en veut plus.

que les jeunes femmes, dans les salons mal reconstitués, ne voulaient en entendre parler.

D'ailleurs, ses conversations et ses remarques étaient souvent embarrassantes. Mlle de Chastenay ne savait que repondre, dit-elle, aux questions de Mme de Stael, insistant pour lui faire avouer qu'elle avait un amant, un amour très discret certainement. Mme de Cavaignac raconte, en ses *Mémoires d'une Inconnue*, qu'au Musée du Louvre, avec une amie, elles furent interpellées par la célèbre Delphine d'une façon à les faire rougir. « Avez-vous admiré l'Antinoüs? est-il beau! s'écriait-elle. Oh! qu'une femme serait heureuse d'avoir un amant pareil! » Mme de Boufflers, qui avait fait le mariage de Mme Staël, écrivait au roi Gustave III : « Sa femme (à M. de Staël) est sans aucun usage du monde et des convenances et si parfaitement gâtée sur l'opinion de son esprit, qu'il sera difficile de lui faire apercevoir tout ce qui lui manque. Elle est impérieuse et décidée à l'excès. Elle raisonne sur tout, à tort et à travers, et, quoiqu'elle ait de l'esprit, on compterait vingt-cinq choses déplacées pour une bonne dans tout ce qu'elle dit. » Mme de Genlis ne s'est amendée que bien tard à son sujet. Mme Campan elle-même, que sa situation d'institutrice forçait à ménager les renommées établies, la trouvait inquiétante par la supériorité de son intelligence. « Le talent de Mme de Staël, écrit-elle, lui faisait porter culotte. Il fallait, pour la faire taire, lui donner l'habit de cour à queue traînante. » L'eût-elle accepté? Elle voulait être dame du palais impérial a-t-on dit. En est-on certain?

Elle garda cependant l'amitié de deux femmes. L'une d'elles, Mme de Beaumont, la fille de M. de Montmorin, un ministre de Louis XVI, l'avait ren-

contrée dans les salons de Paris, alors qu'elle était ambassadrice de Suède. La nature douce et bienveillante de cette jeune femme accentua leur première sympathie. Lorsque Mme de Beaumont mourut à Rome, Mme de Staël écrivit à Chateaubriand, l'ami très intime de la morte, une lettre où elle lui disait que, depuis son entrée dans le monde, « elle n'avait jamais cessé d'avoir des rapports avec elle ; et je sentais toujours, ajoute-t-elle, qu'au milieu même de quelques diversités, je tenais à elle par toutes les racines ». L'autre, Mme Récamier, s'était laissée prendre au charme de ce grand esprit, si vanté par les hommes ; et, comme Mme de Staël, d'ailleurs, honorée plutôt qu'aimée par les femmes, elle se réjouissait de ces relations qui donnaient du relief à la société de son propre salon. Leur amitié se fortifia bientôt, dans la communauté de leur malheur.

Mme Récamier avait, pour amis, les ennemis de Bonaparte ; elle recevait Bernadotte, elle voyait Moreau ; elle vivait éloignée de la Cour consulaire, des réceptions de la Malmaison et des Tuileries. Elle acceptait les hommages des grands seigneurs restés royalistes, et, belle, elle plaisait à Mme de Staël qui ne laissa point s'éteindre cette affection naissante. Lorsque, de Coppet, la Génevoise vint en France, elle fut accueillie affectueusement par Mme Récamier, qui s'imagina la pouvoir soustraire aux recherches de la police dans sa maison des champs, à Saint-Brice. Mme de Staël était à peine installée, que Bonaparte savait en quelle voiture elle était arrivée, accompagnée de ses femmes de service, de ses valets et d'une cuisinière. Bienveillance et aménités qui provoquèrent, sur celle qui la recevait, les coups du Premier Consul.

Mme Récamier fut exilée à son tour, et à son tour, elle trouva un asile réconfortant, chez Mme de Staël à Coppet.

Une femme fut très malheureuse à cause d'elle. Mme de Charrière aimait Benjamin Constant et lui même croyait ne jamais cesser de l'aimer. Léger et vaniteux, dès qu'il eut connu Mme de Staël, il abandonna cette première maîtresse, qui se consola difficilement d'avoir été supplantée par la fille de Necker, *l'ambassadrice*, comme elle l'appelait. Elle écrivit ; elle ne réussit point à ramener l'infidèle. Et alors, en de petits vers qui sont restés, elle se compare à un « vieux barbet » que l'on délaisse pour un « bichon favori ».

Mais ne voilà-t-il pas,
Qu'un jour son maître fait l'emplette
D'un petit chien (bichon, levrette,
L'un ou l'autre, il importe peu).
Son allure est vive, brillante ;
Son poil luisant, son œil de feu ;
Et sa manière, en tout charmante.
Le maître à l'excès s'en engoue,
Et, sans merci, le flatte et loue,
En présence *du vieux barbet*,
Lequel, d'abord, tout stupéfait,
Baisse l'oreille, fait la moue.
Puis, de l'humble rôle qu'il joue,
Se dégoûte, enfin, tout à fait.

Hélas ! Mme de Staël n'était pas mieux partagée. Sa liaison, avec l'ancien amant de Mme de Charrière, ne fut qu'une suite de ruptures et de réconciliations. Elle aussi fut malheureuse. Benjamin Constant l'avouait. Il n'était fait, ni pour être heureux, ni pour donner le bonheur à d'autres. Trop sceptique, indifférent aux choses les plus intéressantes, il ne

voyait, dans la vie, qu'ennui et dégoût. Il ne savait que se plaindre. L'enthousiasme était absent de son âme. Il ignorait le plaisir de l'admiration.

Mme de Staël était le contraire de cet homme, qu'elle eût voulu s'attacher indissolublement. Et leur nature dissemblable n'offrait aucun point de contact pour se retenir l'un à l'autre. Au rebours de Benjamin Constant, elle possédait une sensibilité excessive, un désir d'aimer et d'être aimée, que la lecture de Rousseau avait exagérés. *Zaïre*, *Tancrède*, tragédies chevaleresques, lui causaient des émotions profondes. Elle les préférait aux autres, parce qu'elles répondaient à ce sursaut de cœur qui ne s'affaissait jamais en elle. Aimant la musique, enfin, pour les sensations qu'elle y trouvait, celle des maîtres les plus tendres et les plus simples. « Ce qui fait pleurer me charme », disait-elle.

Sa mère avait voulu faire d'elle une jeune fille d'un caractère sévère. Elle, que cette éducation rigide étouffait, s'était affranchie clandestinement des règles tracées par son éducatrice. Elle portait, en cachette, le livre défendu qu'elle lisait en se promenant, le dos tourné à sa mère : du papier, un crayon, avec lequel, au coin des cheminées, elle écrivait, paraissant inoccupée, alors qu'elle était pleine des pensées issues de ses lectures. Et, — contradiction étonnante chez la mère, — elle la laissait assister aux longues conférences des publicistes et des philosophes, habitués de son salon. Si Mlle Necker demeurait muette en ces causeries, elle en faisait son profit pour l'avenir. C'est pourquoi, à quinze ans, — était-ce naïveté, malice, ou espièglerie? elle demandait à la vieille marquise de Mouchy ce qu'elle pensait de l'amour. Naïveté plutôt.

Pour conserver à son père la société d'un homme, alors très goûté chez les Necker, elle voulut épouser Gibbon, l'historien, un vieillard pour elle, et d'une difformité repoussante. « Sphérique, disait de lui la duchesse d'Abrantès; il pouvait avoir dix pieds de circuit ». « Lorsque j'ai besoin d'exercice, ajoutait M. de Bièvre, je fais trois fois le tour de M. Gibbon. Son ventre était surtout une chose à voir. »

Il faut l'avouer, néanmoins : en ses plaisirs, en ses habitudes, on remarque la femme qui manque de pudeur. Les propos galants, le voisinage des hommes, lui étaient nécessaires. Dans sa chambre, à Coppet, se trouvant au lit, le buste appuyé sur l'oreiller, elle admettait, près d'elle, ses commensaux, les bras nus, les épaules découvertes maintes fois dans ses gestes, au milieu de ses discours, sans qu'elle cherchât à se dérober aux regards. Norvins, qui raconte le fait, dit, que l'on ne pensait point à détailler les beautés de ce corps sculptural, lorsqu'elle éblouissait son entourage de ses éloquentes paroles. » Le contraire est bien possible[1].

1. *Le Thé*, n° 105, 29 juillet 1797, la flagellait affreusement :

« De l'intrigue et de l'audace ; de la politique et l'amour de l'anarchie ; des maximes philosophiques et des pratiques destructives de l'ordre social ; des sentiments d'orgueil et des liaisons abjectes ; des vertus de représentation et des complaisances de boudoir ; une tête indépendante et un cœur esclave ; un extérieur qui réclame les hommages des hommes et un ensemble qui les repousse ! ... Sapho, Corinne, Aspasie, Milady Montaigu, Milady Casterly, Mme Deshouillères, de Sévigné, Mme de Riccoboni, Ninon, cultivèrent les lettres, subjuguèrent des philosophes, mais on ne les vit jamais descendre dans l'arène sanglante des guerres civiles. L'amour conduisait leur plume. La vôtre fut trempée dans les eaux du Phlégéton... Mais de qui tenez-vous la mission que vous venez exercer parmi nous ? Quel titre avez-vous pour la remplir ? Qui vous a chargée de négocier des intérêts qui doivent vous être étrangers ? Que nous apprendrez-vous qui ne soit déjà connu de tout l'univers ? Misérable hermaphrodite, qui n'avez ambitionné la réunion des deux sexes que pour les déshonorer à la fois ; superfétation que la nature désavoue ; rejeton monstrueux de l'alliance de l'erreur et de la sottise !... Cessez donc, cessez de souffler vos impuissantes fureurs ! Cessez de vous mêler à ces assemblées horribles où le crime est à l'enchère, et le trône au plus offrant. »

Le soir, autour de la table de son salon, elle réunissait toute sa compagnie, donnant à chacun une écritoire et du papier pour écrire, afin de jouer à « la petite poste ». La feuille remplie, on se jetait la lettre que l'on devait lire des yeux et détruire ensuite. Que de déclarations, que de soupirs, que d'espérances, que de furtives rencontres ont pu ainsi rester ensevelis dans le mystère! Chez elle, l'intérêt de chaque heure se concentrait sur l'amour. « Pour une femme, l'histoire de son cœur est celle de sa vie », disait-elle. C'est un peu le sentiment de Sainte-Beuve (*Portraits de femme*, p. 104), en parlant du livre de *L'Influence des passions*. « Qu'on relise seulement, écrit-il de Mme de Staël, le chapitre de « l'Amour ». C'est l'histoire intime à demi palpitante et voilée de ce cœur de trente ans, telle qu'il nous suffit de la savoir. » Ce besoin d'aimer et d'être aimée fut si puissant en elle, que, dans son âge mûr, elle se donna, pour l'épouser, à un jeune officier italien, M. de Rocca, n'avouant son mariage qu'au moment de sa mort.

On connaît son portrait où elle est représentée en turban, la taille haute, les seins à demi découverts, les bras nus, tenant en sa main la petite branche d'arbuste, qui était le régulateur et l'excitant de ses paroles. Lamartine la voulut peindre ; et, malgré son style imagé, ses belles phrases empanachées de mots sonores, il n'a pu se défendre contre la vérité, et il a fait d'elle une sorte de paysanne de l'Helvétie, aux traits massifs, éclairés de deux yeux superbes. Son front, il le trouve trop élevé, « comme celui de sa mère ». Ses cheveux rebelles ne lui semblent point tomber mollement en plis soyeux sur les joues et la nuque. Le cou épais, aux muscles puissants, les bras charnus sont ceux

d'une habitante des montagnes, décelant plutôt une race de travail, qu'une race affinée et livrée aux conceptions de l'esprit. Il n'admire que la bouche, toujours un peu ouverte, les lèvres « palpitant de paroles muettes qui montent de l'âme perpétuellement ». « Vigoureuse fille des neiges », ajoute-t-il, « mais étrangère, au milieu de l'aristocratie de Paris ».

En ce portrait, Lamartine n'insiste que sur les formes extérieures. Qu'indiquent-elles, cependant ? Que signifie ce regard fixe, impératif et droit, qui jaillit de ses yeux ? En l'ensemble du visage en cette physionomie sévère, presque maussade, que distingue-t-on ? N'est-ce pas la femme pleine d'elle-même et de sa supériorité, qui se juge au-dessus des autres humains et réclame, dans la société, une place prépondérante ? En elle, rien n'indique la douceur, ni la tendresse suave d'un cœur féminin. Il y a de la virago, de l'amazone prête à combattre, dans cette figure, dont la bouche sensuelle et le nez épais ne peuvent tempérer l'expression revêche. On la sait violente et volontaire. Et n'est-ce pas ainsi qu'elle se montra toute sa vie ?

Sainte-Beuve l'a dépeinte également sur un portrait de jeune fille. Il y a vu un « œil confiant et baigné de clarté ». C'est le contraire que la vie ensuite y a incrusté. On y discerne un caractère bien établi de fermeté et de résolution, et je doute que jamais l'expression en ait pu être tendre et attirante. Le regard devait rester trop dur. Au total, femme ambitieuse et très décidée ; femme *rare*, comme l'a dit Sénac de Meilhan, mais peu *aimable*. Telle fut, bien sûr, Mme de Staël[1].

1. Femme sans cœur, enfin, à l'égard de son mari. Bonaparte écrivait le 19 mars 1800 à Joseph qui était de la société de la célèbre génevoise : « M. de

Mme RÉCAMIER, SES AMIS, SON SALON ET SES FÊTES

SOMMAIRE. — Mme Récamier, jolie femme, mais coquette. — Son portrait d'après sa nièce, Mme Lenormand. — Le général Thiébault prétend que le beau Montrond fut son amant. — Jalousie de Mme Hamelin. — L'enfance et la jeunesse de Juliette Bernard. — Son mariage avec un ami de sa mère, le banquier Récamier. — Lucien Bonaparte est épris d'elle follement. — Ceux que l'on connaît comme ses adorateurs. — Mme de Staël est sa meilleure amie à Paris. — La duchesse de Devonshire à Rome. — Les femmes honnêtes s'éloignent d'elle. — Ses fêtes dans sa maison de Clichy. — Son séjour à Londres; son voyage en Hollande. — Description de l'une de ses fêtes. — Ses sympathies pour les hommes de lettres et les hommes de théâtre. — Sa première rencontre avec Mme de Staël, qui finit par la dominer. — Jugement de Guizot sur elle.

Tous ceux qui vécurent pendant le Consulat, et, dans leurs récits, ont laissé trace de leurs souvenirs sur Mme Récamier, s'accordent à nous la représenter comme une des plus belles femmes de l'époque. Il n'est point d'hyperbole assez forte pour leur admiration. Ils exagèrent leur enthousiasme, et la peinture qu'ils font de sa beauté semble vraie, lorsqu'on a, sous les yeux, la reproduction de l'un de ses portraits. Mme Lenormand, sa fille adoptive, dans les pages laissées sur celle, avec qui elle vécut trente ans, nous dit qu'elle avait une « taille mince, souple, élégante; des épaules, un cou de la plus admirable forme et proportion; une bouche petite et vermeille; des dents de perle, des bras charmants,

Staël est dans la plus profonde misère, et sa femme donne des dîners et des bals. Si tu continues à la voir, ne serait-il pas bien que tu engageasses cette femme à faire à son mari un traitement de mille à deux mille francs par mois? Ou, serions-nous déjà arrivés au temps où l'on peut, sans que les honnêtes gens le trouvent mauvais, fouler aux pieds, non seulement les mœurs, mais encore les devoirs plus sacrés que ceux qui réunissent les enfants aux pères? »

quoique un peu minces; des cheveux chatains naturellement bouclés; le nez délicat et régulier, mais bien français; un éclat de teint incomparable, qui éclipsait tout; une physionomie pleine de candeur et parfois de malice que l'expression de la bonté rendait irrésistiblement attrayante; quelque chose d'indolent et de fier; la tête la mieux attachée. C'était bien d'elle qu'on eût pu dire ce que Saint-Simon a dit de la duchesse de Bourgogne, « que sa démarche était celle d'une déesse sur les nues ». Elle eut donc beaucoup d'adorateurs. Ses familiers demeuraient sous le charme de ses grâces : « l'éblouissement des yeux », a dit Lamartine. Fut-elle aussi pure qu'elle était belle ?

Ses admirateurs l'affirment. Et pourtant, si on analyse les traits dominants de son visage, ses yeux rieurs, sa bouche moqueuse aux coins relevés, l'air mutin et satisfait qui s'épanouit sur sa physionomie, on sent que la candeur, absente de cette jeune âme, il y reste la malice, et que loin d'être naïve, elle porte, en soi, la perspicacité de l'ascendant dont elle usera pour la satisfaction de sa coquetterie. Coquette, oui, on l'admet et rien de plus. Mais chez une femme belle, la coquetterie n'est-elle pas une provocation aux déclarations passionnées, aux confidences compromettantes? En ce concours d'hommages et d'adorations, put-elle rester toujours vertueuse, et ne se laisser jamais séduire par un entreprenant et audacieux soupirant?

Elle eut au moins une faiblesse pour M. de Montrond, que l'on appelait le beau Montrond. Le général Thiébault, si mauvaise langue qu'il soit, aurait-il rapporté l'aventure de Mme Hamelin, s'il n'en eût eu la certitude? Une nuit de bal, Mme Hamelin, une créole de sang mêlé, surveillait jalousement les pas

de M. de Montrond, son amant. Elle soupçonnait Mme Récamier d'être sa rivale, et elle ne quittait pas des yeux celui qu'elle aimait et l'autre qu'elle haïssait. Elle les voit tout à coup disparaître du salon. Elle les suit. Ils montent en voiture. Elle les suit encore dans un cabriolet de louage. Arrivé à la barrière de Clichy où s'étaient dirigés les deux amoureux, elle descend, arrête elle-même les chevaux de la voiture suspecte, pousse les hauts cris, et clame dans la nuit que cette voiture renferme une femme qui lui vole son mari.

Les passants arrivent et forcent les deux fuyards à se montrer. Alors, en présence de Mme Récamier, la créole affecte une hypocrite confusion. Elle s'excuse, elle se lamente de cette surprise qui démasque une vertu trop longtemps affirmée. Puis, rentrée au bal, elle ébruite l'aventure, la colporte le lendemain en d'autres salons, et chez Caroline Bonaparte qu'elle sait l'amie de sa victime. Ce fut, quand même, cette créole, qu'on appelait « le plus grand polisson de France », qui subit tous les désagréments de son audace. Le monde ne voulut point laisser ternir la renommée de son idole. On fit semblant de croire toujours à cette pureté, si souvent louée, et on ferma la porte des salons à la jalouse Hamelin.

D'ailleurs, on l'affirmait, le ménage Récamier n'était que l'apparence d'une union conjugale, et cette légende semblait une vérité démontrée. Personne ne doutait que les rapports des deux époux ne fussent ceux d'un père avec sa fille. Jacques Récamier avait épousé Mlle Juliette Bernard à seize ans, et il avait trente ans de plus qu'elle. Juliette était encore une enfant; lui, un habitué de tous les plaisirs, aux mœurs faciles, galant homme

cependant, séduisant de figure, très connu de tous les mondes, l'amant peut-être de la mère de sa gracieuse épouse. Cette mère, Mme Bernard, la femme d'un notaire de Lyon, était fort belle aussi, très entourée, très adulée. Son salon réunissait les hommes les plus aimables de la grande ville où elle rayonnait, et Jacques Récamier, lancé dans les grandes affaires d'argent, très assidu au foyer des Bernard, qu'il retrouva dans le monde des financiers de Paris, put certainement s'emparer de la jeune fille, par son influence sur la mère.

Quelles raisons d'un mariage si disproportionné? on les devine. Pour Jacques Récamier, faiseur d'affaires : une réclame permanente à sa maison de banque, certain d'attirer ainsi, en ses salons, les étrangers et les hommes influents de Paris. On y venait, en effet, pour admirer cette jeune épouse dont la réputation de beauté enflammait toutes les curiosités ; ensuite, dans l'espérance de se faire aimer de cette adorable femme, livrée à un homme qui aurait pu être son père.

Elle, néanmoins, aux premiers temps de sa nouvelle destinée, paraissait heureuse. Elle avait donné son consentement sans résistance, quittant très calme son couvent de Lyon où elle avait été élevée, pour venir à Paris se marier. Cette vie lui semblait enviable. Elle serait riche et respectée d'un vieux mari, qui devait entourer sa jeunesse de toutes les somptuosités, où son élégance native et son beau visage brilleraient d'un incomparable éclat. Sa coquetterie serait satisfaite. Si jeune!... et bientôt le centre d'un monde où elle se promettait de régner, comme sa mère à Lyon ; reine à son

foyer, reine même dans Paris où la beauté sut toujours se créer un empire.

Ce fut, en pleine Terreur, au mois d'avril 1793, qu'elle épousa le banquier. Deux ans après, survient le Directoire, pendant lequel la fougue des plaisirs emporta irrésistiblement la société échappée au supplice de la guillotine. Les femmes s'abandonnèrent à tous leurs caprices, aux excentricités les plus impudiques de la mode. Mais si la jeune coquette ne se lia d'amitié avec aucune de celles qui furent célèbres en ce temps-là, vicieuses, dissolues, courtisanes affichées dans les salons de Barras, elle ne refusa point de se montrer dans les fêtes publiques, de parader en voiture découverte, à Longchamps, où la foule manifestait bruyamment sa joie de la voir ; elle ne refusa pas, enfin, de quêter à Saint-Roch, certaine d'écraser de sa beauté les plus riches, les plus admirées, les plus élégantes parisiennes.

Elle avait adopté une toilette qui la désignait, tout de suite, emblême, disait-on, de sa virginité non déflorée, toilette blanche sans autre ornement que des perles, et un petit fichu négligemment noué à la créole, sur la tête. A dire le vrai, simplicité affectée qui dénotait une supercherie, la dissimulation d'une coquetterie insatiable, qui voulait, à toute force, des louanges et un encensement.

Le mariage avait exagéré ce défaut. Elle recherchait toutes les occasions d'un triomphe. Dans sa voiture, elle s'inclinait avec un sourire aux exclamations de la foule enthousiaste, comme l'eût fait une reine aux bravos de ses partisans ; et quoiqu'elle voulût paraître contrariée de ces adulations, elle ne les fuyait point et s'en montrait friande et fière[1].

1. *Mémoires d'une inconnue.*

Elle disait plus tard à l'une de ses amies, avec mélancolie : « Lorsque j'aperçus les petits ramoneurs ne plus se retourner à mon passage, je compris que le règne de ma beauté était fini. »

Dans l'hôtel de la rue du Mont-Blanc, — aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin, — que Jacques Récamier fit restaurer et meubler spécialement pour elle, des glaces, de très grandes glaces furent appliquées aux murailles, avec profusion, pour qu'elle pût s'y contempler à son aise. La femme coquette aime à se mirer, à s'adorer elle-même, devant son image. Un jour, toute cette coquetterie excita les sens, éveilla l'amour d'un homme qui tenait un haut rang dans la société consulaire. Lucien Bonaparte désira follement la posséder, et ne voulant ou n'osant point lui avouer franchement sa passion, il simula une correspondance de Roméo à Juliette qu'il lui envoya, comme une rêverie poétique de son esprit inquiet. Elle se prêta à ces allusions, si transparentes, recevant les lettres, y répondant et les gardant ensuite, sans les vouloir rendre, comme un témoignage de son influence sur le frère du maître de la France. Après Lucien, d'autres aussi vinrent se brûler à cette flamme, aux décevantes minauderies de cette coquette ; Mathieu de Montmorency et le cousin de Mathieu, le duc de Laval, et le fils du duc lui-même ; et le prince italien Pignatelli ; et sous l'Empire, le prince de Prusse, Auguste, le frère du roi qu'elle rencontra, à Coppet, chez Mme de Staël ; et plus tard Benjamin Constant, sur qui elle exerça un empire funeste ; et l'illustre Canova, dont elle refusa l'œuvre, un buste, un portrait de sa personne, qu'elle ne trouva point digne d'elle ; et le naïf Ballanche, qui l'adora comme un pauvre chien ; et le grand ennuyé, l'immortel

Chateaubriand, à qui elle resta fidèle jusqu'à sa mort.

Dans cette pléiade d'adorateurs, si aucun ne put se vanter d'avoir été son amant, Juliette Récamier pouvait-elle rester pure, attisée par le besoin permanent de plaire?

Les lettres de Mathieu de Montmorency, publiées par Mme Lenormand, s'attaquent sans cesse à la conduite imprudente, aux gestes répréhensibles de la belle adorée. Le duc amoureux, mais déjà pieux, ne pensait point à devenir l'amant de cette beauté si disputée; et pourtant il en était jaloux. Il aurait voulu la voir se donner à Dieu, ne plus se livrer avec tant de légèreté au monde. Il lui reproche ses volages plaisirs; il la gourmande en termes respectueux, mais sévères. Aurait-il écrit de cette plume, souvent rude, s'il n'en eût eu un motif plausible? C'était le temps où, dans les bals, elle se livrait, avec frénésie, à la danse du châle[1] qu'elle avait inventée; où elle se donnait en spectacle au monde le plus divers, en des poses affriolantes, troublantes pour les sens; le temps où sa taille souple, ses épaules à la courbe onduleuse, ses bras et ses pieds, agiles et fins, provoquaient l'admiration de l'élégante cohue qui l'entourait.

Et que penser, d'ailleurs, de ces évanouissements pittoresques chez elle, au milieu de la soirée, lorsque les salons étaient pleins de ses invités? Tout à coup elle s'affaissait sur elle-même. Ses

1. C'était, écrit Mme Lenormand, une pantomime et des attitudes plutôt que de la danse. Elle ne consentit à l'exécuter que pendant les premières années de sa jeunesse. Une longue écharpe à la main, elle prenait toutes les attitudes dans lesquelles ce tissu léger devenait, tour à tour, une ceinture, un voile, une draperie. Rien n'était plus gracieux, plus décent, plus pittoresque que cette succession de mouvements cadencés.

femmes de chambre arrivaient, l'emportaient, comme mourante, sur l'estrade de son lit, où, bientôt après, les assistants de son salon la pouvaient saluer. Mise en scène qui doublait l'intérêt donné à sa personne. Le général Thiébault le dit avec raison : la beauté de cette splendide femme du banquier était incontestable, mais sa vertu ne l'était pas. L'aventure avec le beau Montrond fût-elle fausse, que l'on devrait encore douter de sa candeur, après toutes ces preuves d'une coquetterie si calculée; d'une coquetterie si excitante. Et la liste de ses amoureux s'allonge; tous viennent chez elle lui débiter leurs fadeurs, lui écrivent des lettres complimenteuses : de Gérando et La Harpe, qui l'avaient connue enfant; Bernadotte dont l'intervention délivra, de la prison du Temple, le père de cette jolie femme, compromis dans une affaire politique; et Murat, bruyant et présomptueux, dont les hommages étaient toujours choquants; et Masséna, enfin, qui emportait, à l'armée, un des rubans détachés de la toilette blanche, comme un gage de victoire.

Bonaparte devait, aussi, la remarquer et tâcher de l'attirer vers lui. La première fois qu'ils se rencontrèrent, le général était reçu au Luxembourg, en une fête du Directoire qui le voulait honorer, après ses victoires d'Italie. Juliette Récamier était assise sur les gradins, dans la foule. Elle se leva pour mieux voir le jeune héros, qui répondait au discours de Talleyrand : les yeux se tournèrent de son côté, et pour elle se détachèrent un instant de Bonaparte. Cette marque de préférence offusqua le général. A sa deuxième rencontre avec elle, dans un dîner donné par Lucien, au Ministère de l'Intérieur, le Premier Consul s'assit à table, avant tout le monde, réservant une place vide à sa droite pour Mme Réca-

mier, admirable en sa robe de satin blanc. Elisa Bacciochi l'avait prévenue, à voix basse, du désir de son frère. Mais la belle invitée ne comprit point l'a-parté. La place restant vide, Bonaparte y appela Garat. Mme Récamier s'assit plus loin, et Cambacérès à côté d'elle. Alors, Bonaparte, à voix haute et un peu amère : « Oh, citoyen Cambacérès près de la plus belle ! » Et ils ne se parlèrent plus durant la soirée.

La sympathie ne s'établit donc pas entre eux. Le Consul laissa plus tard M. Récamier s'abîmer dans la ruine, lorsqu'il pouvait sauver la maison de banque par le prêt d'un million[1]. Il exila, enfin, Mme Récamier, en compagnie de Mme de Staël qui avait juré au Consulat, comme elle jura ensuite à l'Empire, une haine inextinguible. Les deux femmes avaient associé leur ressentiment contre leur persécuteur, et le persécuteur les accabla de ses représailles.

Il y a d'autres raisons, pour s'accorder, avec

1. *Mémorial*, chap. VII, au sujet de Mme Récamier, à propos de Junot :

« Dans la campagne d'Austerlitz, il (Junot) vint trouver l'empereur à Schœnbrunn, mais cette fois l'intercession n'était pas précisément pour lui. Il prenait, en ce moment, un vif intérêt à la belle Mme Récamier. Il arrivait de Paris, et débuta auprès de l'empereur par une sortie virulente contre M. de Marbois, alors ministre du Trésor, « qui avait eu l'indignité, disait-il, de ne pas empêcher la faillite de M. Récamier, en lui refusant un prêt de seulement deux millions ». Tout Paris en était dans l'indignation. Ce Marbois, disait-il, était un méchant homme, un mauvais serviteur ; il n'aimait pas l'empereur; lui, Junot, n'hésitait pas à le prononcer, et tout Paris pensait avec lui que si l'empereur eût été dans la capitale, il n'eût pas balancé à les lui faire donner.

« Il s'adressait bien, disait l'empereur. Eh bien, Paris et vous, vous vous trompez, répondis-je froidement à cet admirateur passionné qui était tout hors de lui. Je n'aurais pas fait donner deux mille sous, et j'eusse été fort mécontent de Marbois, s'il eût agi autrement. Je ne suis point amoureux de Mme Récamier, moi, et je ne viens point au secours des négociants qui tiennent une maison de six cent mille francs par an, sachez cela, monsieur Junot ; sachez que le Trésor ne prête point à des gens qu'il sait en faillite, depuis longtemps. Il a bien d'autres destinations. Et Junot dut se calmer, trouvant peut-être qu'on avait à Vienne le cœur aussi dur qu'à Paris. »

Thiébault contre les thuriféraires de cette Ève malicieuse, à qui on a voulu attribuer toutes les qualités. Sur nos amis on nous juge; et à Paris et à Rome, où elle séjourna longtemps, quelle fut sa société, quelles femmes vécurent en son intimité? Par son choix, nous connaîtrons ses préférences. Eh bien! ce furent des intrigantes, des passionnées, des ambitieuses, comme Mme de Staël. Celle-ci la domina tout à fait, la subjugua par son verbe puissant, souvent éloquent. Mme Récamier embrassa toutes les idées, tous les préjugés de cette virago qui devint son mauvais génie [1]. A Rome, ce fut la duchesse de Devonshire, une intrigante aussi, qui s'était fait épouser par le duc, après lui avoir donné un enfant, pendant qu'il était uni à une première femme.

Elle s'était appelée Elisa Forsther. Elle avait été belle, l'était toujours, quoique privée d'un œil qu'elle cachait d'une mèche de ses cheveux, nous dit Chateaubriand. Veuve, elle s'établit à Rome, où elle recevait, dans son palais, la haute aristocratie romaine, ce qui flattait la vanité de la belle Juliette. Le cardinal Consalvi, un ami de Pie VII, était un des personnages les plus chers à la duchesse. On le disait son mari, ce qui était possible, ce haut dignitaire de l'Eglise n'ayant jamais reçu les ordres. L'immense fortune de l'Anglaise faisait à cette étrangère, à Rome, une situation inexpugnable, et comme

1. Benjamin Constant, qui fut plus que l'ami des deux femmes, dans ses souvenirs laissés sur Mme Récamier, a écrit: « Rien n'était plus attachant que les entretiens de Mme de Staël et de Mme Récamier. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de la seconde à les saisir et à les juger; cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin qui comprenait tout, ces relations d'un génie exercé, communiquées à une jeune intelligence digne de les recevoir ; tout cela formait une réunion qu'il est difficile de peindre, sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même. »

Ce lyrisme ne pouvait être autre chez Benjamin Constant.

Mme de Staël, elle avait voulu recevoir souvent Mme Récamier dont la beauté impérissable donnait à son salon un attrait de plus. N'est-il pas singulier, que les deux amies les plus ferventes de notre Célimène ne fussent ni l'une ni l'autre irréprochables et loin d'être pures? Plus tard, Mme Récamier fréquenta Mme de Krudener et Mme Swetchine, deux femmes un peu déséquilibrées, mystiques et énigmatiques, laissant dans leur passé une ombre de mystère qui nuisait à leur réputation. Et puis, encore, Mme de Boigne, jadis Mlle d'Osmond, qui n'avait épousé le comte de Boigne, revenu des Indes avec des trésors, que pour ses richesses. Le pauvre homme, peu de temps après son mariage, avait été forcé d'abandonner son domicile, harcelé à tout moment par sa belle-mère et sa femme, critiqué pour ses idées, ses actions, ses habitudes, en des phrases cruelles. Qu'il parlât ou qu'il se tût, qu'il s'assît ou qu'il marchât, il ne faisait rien avec grâce, suivant les deux mégères. Alors il leur abandonna la plus grande partie de sa fortune, cent mille francs de rente à sa femme, douze mille francs à M. et Mme d'Osmond, et retourna en Savoie, son pays, tandis que la comtesse de Boigne devenait la maîtresse du duc de Fitz-James. On avouera bien que cette amie, comme les autres, était un peu inquiétante, pour une femme toujours vierge.

Faut-il s'étonner que, dans les salons, les femmes montrassent quelque raideur envers Mme Récamier? Les vit-on jamais les amies de celle qui les surpassait en beauté et en prestige? Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély, alors très à la mode, disait d'un petit ton caustique, pour affirmer sa supériorité: « J'étais dans un salon ; j'y charmais et captivais tous les regards. Mme Récamier arrivait. L'éclat de

ses yeux, qui n'étaient pourtant pas très grands, l'inconcevable blancheur de ses épaules, écrasaient tout, éclipsaient tout. Elle resplendissait. Au bout d'un moment, néanmoins, les vrais amateurs me revenaient. »

Mais tous ne revenaient point, et quelques-uns restaient fixés à la belle Juliette, heureuse de cette dévotion que les hommes manifestaient pour elle ; les retenant, loin de les renvoyer, insouciante du mal causé à d'autres cœurs épris. Pourvu que sa coquetterie fût satisfaite et qu'elle dénombrât une quantité d'adorateurs inclinés devant elle, le reste lui importait peu. Si bien que ces froissements de sentiments très tendres lui suscitaient beaucoup d'ennemies, et les femmes atteintes médisaient d'elle, en la qualifiant de « sotte ». Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille*, pour la décharger de cette qualification, raconte qu'elle écrivit un jour à Hoffmann, le judicieux critique si couru à Paris, un billet galamment tourné, en le priant de se joindre aux écrivains admis à ses réceptions. Hoffmann, qui avait foi dans la légende courante, et croyait à la sottise de la belle, fut étonné de lire ce « poulet, » plein de finesse et « d'humour, » et il se promit de venger sa jolie correspondante de la fausse renommée dont elle souffrait. Bouilly peut être sincère. Toutefois, est-ce là une preuve indiscutable d'intelligence et d'esprit ? Ne sait-on pas que ces petites têtes, uniquement occupées de leur visage, de la régularité de leurs traits, de l'apparence de leur carnation, de la splendeur de leur teint, les coquettes, et les vaniteuses, toutes fières d'elles-mêmes, ne brillèrent jamais par la supériorité de leurs conceptions et la finesse de leurs reparties ? Elles sont

plutôt perverses et trompent souvent le discernement de leurs juges[1].

Mme Récamier, que l'on s'est plu à croire naïve, candide et timide, n'était plus reconnaissable sous le masque. Aux bals de l'Opéra, où la conduisit souvent le frère de son mari, Laurent Récamier, elle se révélait hardie, aggressive, loquace, et peu semblable à elle-même, lorsque, le visage découvert, elle devenait très compassée et très réservée. Inconnue et enveloppée d'ombre, elle abandonnait son rôle de sagesse, qu'elle joua imperturbablement toute sa vie, avec une incomparable habileté. Elle était donc hypocrite ?... répondra-t-on. Peut-être ! Et sa persistance à paraître réfractaire à l'amour, à rechercher les hommages et à dédaigner les accès de passion, est tellement hors nature, hors du caractère féminin, que cette dualité semble impossible. Le masque de l'Opéra ne dérobait-il pas la vérité à tous les yeux ? N'était-elle pas, au vrai, ce qu'elle devenait anonyme ?

La duchesse de Devonshire disait : « D'abord elle est belle ; puis elle est spirituelle ; enfin elle est bonne. » L'esprit reste à démontrer ; la bonté est plus acceptable. Il serait séant, quand même, de traduire bonté, par charité. Du temps qu'elle était riche, avant la ruine de son mari, elle faisait élever des jeunes filles pauvres qu'elle dotait à leur mariage.

1. Bouilly, en ses *Récapitulations*, a rapporté toutes les méchancetés débitées contre elle. « L'immuable candeur de cette femme angélique, dit-il, ne faisait qu'irriter davantage ses perfides détracteurs. Ne pouvant trouver une seule occasion de blâmer sa conduite, ils essayèrent de lui faire une réputation *d'idiote insensible*, dont le cœur ne remuait jamais, et par cela même restait dans une atonie continuelle qu'on prenait pour de la vertu. Ceux-ci prétendaient qu'elle apprenait le matin, par cœur, le peu de paroles qu'elle devait débiter, le soir, dans un cercle. Ceux-là soutenaient qu'elle ne pouvait écrire le plus petit billet sans qu'il fût empreint de cette ignorance totale du langage que donne une première éducation. »

Kotzebue, d'ailleurs, rapporte un fait dont il fut le témoin, un jour de ses visites. Mme Récamier, en son salon, ayant près d'elle une petite fille sourde et muette qu'elle protégeait, la faisait goûter et en même temps, par habitude de coquetterie, l'avait placée devant un miroir, afin que la petite infirme pût se consoler de son malheur, en considérant son image qui était belle. Quel témoignage plus décisif de l'importance que cette jeune femme donnait à la beauté ?

Cette sollicitude de coquetterie n'enlève rien à ses gestes charitables. Jamais on n'implora son assistance en vain, pour une bonne action, pour un secours à un malheureux, pour une grâce à obtenir. A un bal chez Barras, elle ne lâcha l'important Directeur qu'après lui avoir fait promettre l'élargissement d'un vieux prêtre, incarcéré dans les redoutables prisons du Directoire. Elle ambitionnait, au-dessus de tout, le titre de « femme de bien ». Sa joie fut extrême, le jour où le curé de Saint-Roch, le vénérable abbé Marduel, lui vint annoncer qu'à l'unanimité elle avait été désignée, comme dame de charité, dans la paroisse.

Par la protection de Calonne, les Bernard de Lyon s'étaient installés à Paris. En 1784, M. Bernard y occupa une charge dans les finances, et sa femme, belle femme blonde, ouvrit son salon aux hommes de lettres, pour se composer une société. La Harpe, Lemontey, Barrère, y étaient les plus empressés. Grâce à Barrère, l'un des membres influents de la Convention, les Bernard purent traverser la Terreur, sans danger. La Harpe continua également à visiter cette famille accueillante, et après le mariage de la belle Juliette, il fut l'un des hôtes du ménage Réca-

mier. Juliette, avec ses gracieuses minauderies, auxquelles le grand critique n'était point insensible, le garda toujours comme ami. A ses leçons de littérature, à l'Athénée, elle eut, au pied de la chaire, une place réservée, et elle ne manqua point de l'occuper. Leurs relations devinrent si cordiales, que les Récamier le décidèrent au mariage et lui firent épouser Mlle de Longuerue, avec laquelle l'infortuné La Harpe ne put vivre que trois semaines.

Les premières années de la jeune femme se passèrent rue du Mail, au numéro 12, où se trouvait la maison de banque de son mari. Les affaires prospérant, le banquier acquit de Necker l'hôtel de la rue du Mont-Blanc, et c'est ainsi que Mme Récamier devint l'amie de Mme de Staël [1]. Déjà, pour lui être agréable, son mari lui avait donné une maison de campagne à Clichy.

Le parc y était vaste et les fleurs, à profusion, garnissaient les salles d'antichambre et les escaliers. Récamier y installait sa femme aux premiers jours du printemps. Il y venait dîner, après la fermeture de ses bureaux, mais n'y couchait point. Il rentrait

1. Elle le raconte ainsi en ses *Mémoires :* « Un jour, et ce jour fait époque dans ma vie, M. Récamier arriva à Clichy avec une dame qu'il ne nomma pas, et qu'il laissa seule avec moi dans les salons, pour aller rejoindre quelques personnes qui étaient dans le parc. Je la pris pour une étrangère. Je fus frappée de la beauté de ses yeux et de son regard. Je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais. Mais il est certain que je songeais plus à la reconnaître et pour ainsi dire à la deviner, qu'à lui faire les premières phrases d'usage, lorsqu'elle me dit, avec une grâce vive et pénétrante, qu'elle était vraiment ravie de me connaître, que M. Necker, son père... A ces mots, je reconnus Mme de Staël. Je n'entendis pas le reste de la phrase ; je rougis ; mon trouble fut extrême. Elle m'intimidait et m'attirait à la fois. On sentait, tout de suite, en elle, une personne parfaitement naturelle, dans une nature supérieure. De son côté elle fixait sur moi ses grands yeux, mais avec une curiosité pleine de bienveillance. Mon trouble ne me nuisit point. Elle le comprit et m'exprima le désir de me voir beaucoup à son retour à Paris, car elle partait pour Coppet... Je ne pensai plus qu'à Mme de Staël, tant j'avais ressenti l'action de cette nature si ardente et si forte. »

le soir à Paris, où, dès le matin, il reprenait ses fructueuses spéculations. Au diner de Clichy, il y avait table ouverte. Les admirateurs de la dame du château s'y rencontraient en nombre, et les soirées y étaient toujours intéressantes, égayées de la présence des écrivains les plus spirituels de Paris, et les plus sympathiques à la foule, comme Legouvé. Emmanuel Dupaty, dont chaque œuvre était un succès, possédait alors toutes les faveurs de la châtelaine. Elle l'appelait son petit frère et acceptait de lui tous les compliments, sans s'offusquer jamais de leur signification. L'engouement, pour elle, allait croissant; sa beauté se parait d'une auréole divine et augmentait chaque jour son prestige, à ce point que les hommes les plus considérables du Gouvernement, les plus attachés à Bonaparte, ses ministres, ses conseillers, si ce n'est Talleyrand, allaient, en son salon, lui offrir leurs hommages. Le grave Thibaudeau, conseiller d'Etat, écrit en ses *Mémoires:* « Mme Récamier dut ses succès à ses charmes personnels. C'étaient la beauté, la grâce et la simplicité d'une vierge de Raphaël, et le Premier Consul, jaloux de cette influence, dit un jour à ses familiers : « Est-ce que le Conseil des ministres se « tient maintenant dans le salon Récamier ? » Fouché ne s'éloigna point d'elle, malgré les observations du maître. Mais Fouché savait colorer, de prétextes plausibles, ses fugues dans les salons interdits. La police devait avoir des oreilles partout.

Le voyage qu'elle fit en Angleterre, après la paix d'Amiens, causa une vive curiosité des deux côtés du détroit. Elle partit avec des lettres d'introduction du vieux duc de Guines, dont l'ambassade avait laissé des souvenirs inoubliables, malgré le

temps écoulé. Il la recommandait à la duchesse de Devonshire, à lady Melbourne, à la marquise de Salisbury. En ses *Mémoires*, Chateaubriand a narré ce voyage qui fut un triomphe. Les journaux anglais, comme les journaux français, s'occupèrent de ce déplacement, et en firent des récits développés. La beauté règne en souveraine partout. A l'Opéra de Londres, dans la loge de la duchesse de Devonshire, Mme Récamier retenait tous les regards, et lorsqu'elle voulut sortir, à la fin du spectacle, elle ne put atteindre sa voiture que portée sur le « flot de la foule » écrit son panégyriste. Ses promenades, les jours suivants, au parc de Kensington, ressemblèrent à la sortie de l'Opéra, au milieu d'une foule sympathique de curieux, qu'écartait avec peine le marquis de Douglas, son garde du corps. De Londres, elle s'embarqua pour la Hollande, où l'appelait le prince d'Orange. Le prince de Galles l'accompagna jusqu'au navire et se fit honneur de porter son châle. L'illustre Bartolozzi, enfin, grava son portrait durant son séjour, et déposé chez les libraires, les acheteurs ne l'y laissèrent point séjourner. Des vaisseaux emportèrent cette œuvre délicate, vers toutes les îles de la Grèce, a écrit Chateaubriand. « La beauté, ajoute-t-il, revenait aux lieux où l'on avait inventé son image. »

Sur les conseils de son mari, elle recevait chez elle tous les mondes. Sa situation de femme d'un puissant banquier lui en faisait un devoir. D'ailleurs, au commencement du Consulat, le salon des Récamier était le seul où se pouvaient rencontrer les hommes de l'ancien régime et la société nouvelle. Cette fusion était fort attrayante et agréable. L'esprit des émigrés, semé d'insouciantes saillies, malgré leurs souffrances et leurs malheurs, amu-

sait cette foule bigarrée, étonnée de se trouver réunie. Les officiers du Consulat tâchaient de n'être point trop rustres, près des vieux aristocrates, qui avaient été reçus jadis à la cour de Versailles; enfin, çà et là, s'élevaient une gauloiserie, un mot piquant, lancés du groupe des hommes de lettres et des artistes, qui composaient le chœur enthousiaste des admirateurs de cette reine déclarée.

Constant, le valet de chambre de Bonaparte, Bouilly, d'autres encore, ont laissé la description d'une fête dans les salons hospitaliers de Clichy. Au matin, Mme Bernard et sa fille allaient à la messe, accompagnées de La Harpe. Pendant ce temps les valets introduisaient au salon MM. de Narbonne, Camille Jordan, Junot, Bernadotte; et ensuite arrivaient Talma et M. de Longchamps, qui devait lire aux invités la pièce dont il était l'auteur, *le Séducteur amoureux*. Apparaissaient bientôt MM. Adrien de Laval et Mathieu de Montmorency, Christian de Lamoignon, Moreau, puis Fox, lady et lord Holland, lord Erskine et M. Adair. On déjeunait. Mme Bernard présidait à la table de sa fille. Fox et Moreau se partageaient l'attention des convives, mais la conversation était générale sur des sujets très divers, sur la guerre et la littérature, les beaux-arts, les inventions nouvelles. Alors, on entendait la voix de lord Erskine qui, tourné vers Fox, disait : « J'aurais dû être aussi avocat. C'était le désir de ma famille. Si je suis militaire, je dois m'en prendre en partie à la fortune, en partie à mes goûts. Mais l'on est si peu maître du rôle que l'on jouera dans le monde, que ce n'est qu'à la fin de sa carrière, qu'on peut réellement regretter son choix, ou s'en applaudir. La

Harpe, assis à côté de lord Erskine, l'assaillait de ses observations critiques, et chacun, au surplus, s'efforçait de placer l'intérêt de la conversation sur le sujet qui lui était le mieux connu, sur la fameuse retraite de Moreau, sur les adresses de M. Fox au roi Georges, pour forcer Pitt à faire la paix, sur l'administration de M. de Narbonne, ministre de la Guerre sous Louis XVI, sur les leçons de La Harpe, sur la bravoure de Junot, sur les vers d'Emmanuel Dupaty. A ce moment, un bruit de grelots couvrait toutes les paroles. Des voitures stationnaient dans la cour du château. C'étaient Eugène de Beauharnais, avec Philippe de Ségur, qui venaient chercher Fox, pour le conduire à la Malmaison. Leur entrée n'interrompait point la fête. Talma, sur le désir de Mme Récamier, se préparait à débiter des vers *d'Othello*, et le grand talent et l'habileté du comédien à changer de physionomie donnaient à toute l'assistance, malgré l'ameublement de ce salon moderne, l'illusion d'une scène avec *le Maure de Venise*. Après lui, Mme Récamier chantait, en s'accompagnant sur la harpe, une romance de Plantade ; Vestris continuait, en dansant avec miss Georgina Gordon et Mme Récamier, qui brandissait un tambourin basque. A cinq heures, le dîner était servi ; de nouveaux convives arrivaient, parmi lesquels MM. de Gérando et l'astronome Lalande ; puis, à sept heures, pour la soirée, les ambassadeurs de Prusse, d'Autriche, de Russie. Des fruits et des glaces leur étaient offerts. On s'écartait bientôt, et l'on voyait s'avancer, au milieu des salons, « le sauvage de l'Aveyron », curiosité de cette époque, autant que sujet d'étude philosophique. C'était un jeune paysan, découvert dans la solitude des bois où il avait été abandonné,

ne sachant aucun mot d'aucune langue et faisant de ses membres un usage tout autre que les humains. Un philanthrope, M. Yzard, s'efforçait de rendre à la société, après l'avoir moralisé et instruit, ce malheureux être dont toutes les facultés intellectuelles étaient en sommeil. Ce jour-là, une noce fêtait de jeunes mariés, dans une guinguette, près de la Seine, et l'on partait en bande, pour se mêler aux invités et danser, au son du fifre et du tambourin.

On rentrait afin de recevoir Mme de Staël, avec Mme Viotte, et le général Marmont. Cédant aux instances de la compagnie, Mme de Staël consentait à jouer *Agar au désert*, à condition que Mme Récamier remplît le rôle de l'ange. Et toutes les deux, dans cette belle scène de la Bible, savaient exciter l'émotion profonde des spectateurs. Ensuite, Mme Viotte entamait la romance à la mode : *L'émigration des plaisirs*. Et on soupait, car il était onze heures, par groupes pleins de gaieté, de sémillants propos et de rappels agréables. Lucchesini, l'ambassadeur de Prusse, disait aux applaudissements des convives: « Le déjeuner est pour l'amitié; le dîner pour l'étiquette; le goûter pour les enfants, et le souper pour l'amour et les confidences. » Et il avait raison. Que de jolies choses, alors, dites dans l'éblouissement des lumières, devant la blancheur des porcelaines et la fumée odorante des petits plats qui passaient le long des tables! Comme on jouissait de ces petits bonheurs; comme on se sentait heureux; comme on éprouvait la douceur de cette heure charmante!

Elle manifesta, pour Moreau, une sympathie du-

rable. Inclination voulue, ou spontanée, ce sentiment ne dérivait-il pas de l'éloignement où le Premier Consul maintenait cette grande coquette? Mise à l'écart de la société de la Malmaison et des Tuileries, et liée d'amitié avec Mme de Staël, il était naturel qu'elle se tournât vers le rival de Bonaparte. On la vit, à toutes les audiences consacrées au procès de l'illustre capitaine, montrer son zèle, dénoncer son parti pris, avec une ostentation qui déplut, à la fin, au chef du Gouvernement. Fouché avertit cette ennemie trop étourdie, et lui conseilla de mettre un frein à ces démonstrations déplacées. Elle eut peur et s'abstint d'assister aux nouvelles audiences. Mais, au départ de Moreau pour l'exil, elle fut du nombre de ceux qui l'assistèrent. Elle couvrait de caresses le jeune enfant du proscrit.

Ce fut la seule fois, il me semble, qu'elle prit part à une manifestation politique. Elle observait généralement plus de réserve, et, lorsqu'elle se joignait à Mme de Staël, elle se bornait à marquer son adhésion aux discours excessifs de la célèbre Génevoise, en la recevant chez elle, ou bien en la suivant à Coppet, s'unissant muettement d'intention aux revendications passionnées et bruyantes de cette rageuse adversaire de la politique consulaire.

Elle n'était point née pour le bruit, pour les aventures, qui étonnent et font jaser. Elle recherchait la vie plus simple d'une élégante, qui enclot ses désirs dans les décors de son salon; qui se contente de régner sur une société choisie.

La sienne était fort aimable. Lorsque les hommes de la haute aristocratie cédaient la place aux écrivains, Desprès, Vigée, Dupaty, Chazet, Legouvé, La

Chabeaussière, Lemontey, faisaient assaut, près d'elle, d'esprit et de louanges. Desprès, sous le Consulat, avait dépassé cinquante ans. Dès son adolescence, il avait eu les jouissances d'une célébrité précoce, en écrivant, en rhétorique, l'ode latine sur *les Boules de neige*, qui resta longtemps citée dans les écoles. Royaliste sous la Révolution, il avait rédigé *le Point du Jour* avec de Ségur, attaqué les clubs des Jacobins, et, pour ce fait, il connut toutes les tristesses de la prison de Saint-Lazare où il occupa la même chambre qu'André Chénier. Il y resta neuf mois et ne dut son salut qu'à l'un de ses amis de la Convention, qui le fit réquisitionner pour enseigner, dans les départements, l'art de fabriquer *l'huile de faines*. Il ignorait et le nom du fruit, et bien davantage la fabrication de l'huile. Mais, homme d'esprit et de ressources, il partit quand même, afin d'échapper à la mort, et par ses questions habiles aux hommes du métier il réussit à n'être point un professeur trop ignare. Il avait, au surplus, une mémoire très étendue qui le servit beaucoup. Il entretenait cette précieuse faculté, en apprenant tous les matins une page de ses auteurs favoris qu'il se récitait à soi-même. Il composa des pièces de théâtre et des vers. Le portrait du « satirique » est surtout plaisant[1]. Et Mme Récamier le recevait avec plaisir en son salon, pour ses causeries très fines et charmantes.

1. On en cite la fin :

La littérature,
Hors de la nature,
Marche à l'aventure.
Tout est confondu !
La prose est lyrique ;
Le tragique, épique ;
Le comique, étique ;
Mon siècle est perdu !

Chazet était beaucoup plus jeune. Il passa son temps à produire une foule de petites pièces de vers et de chansons[1]. Cadet de Gassicourt fut son plus fidèle collaborateur. Leur pièce la plus réputée est celle-ci : *Finot ou l'ancien portier de M. de Bièvre*. La Chabeaussière, comme Desprès, avait cinquante ans. Ses pièces de théâtre étaient criblées de gravelures, et il paraît étrange qu'il fût un des familiers de Mme Récamier. L'une de ses pièces, la moins mauvaise, *les Maris corrigés*, fut jouée en 1803, au Théâtre Français. Lemontey était lyonnais, compatriote de la belle hôtesse, et, pour cette cause, admis avec beaucoup d'intérêt dans la maison du banquier. Spirituel, caustique comme Voltaire, ou Swift, on lui reproche les incongruités qu'il répandait en ses ouvrages.

En 1803, il publia un volume, avec ce titre alléchant : *Récit d'une séance des observateurs de la femme*, dont les contemporains s'amusèrent extrêmement. Egoïste, il ne poursuivait que la satisfaction de ses aises, dans ses relations mondaines. L'un de ses biographes a laissé, sur lui, ce jugement : « Epicurien par ses opinions, passablement cynique dans son langage et ses habitudes, il était d'une société douce et facile, sans nul sentiment de malveillance, d'envie, ni d'hostilité. Il arrangeait sa vie de la façon qui lui était commode... On pouvait dire qu'il avait fait de l'esprit une jouissance physique, tant il le ménageait convenablement pour son plus grand repos. » Vigée était le fils du peintre et le frère de la célèbre portraitiste, Vigée-Lebrun. Il eut pour mère une coiffeuse. Agé

1. Sous la Restauration, on lui attribua la chanson : *Rendez-nous notre père de Gand*, et encore : *Halte-là! la garde royale est là.*

de quarante ans, au commencement du consulat, il faisait des vers et des pièces de théâtre, mais sans y beaucoup réussir, car il était paresseux, et sa figure agréable l'entraînait aux plaisirs faciles. Louis XVIII fit de lui son lecteur et le plaça à la censure des théâtres, quoiqu'il eût été un louangeur forcené de Bonaparte. Il brigua longtemps une place à l'Académie où il échoua toujours. Son grand talent était de lire admirablement les vers, et son élève, Mlle Duchesnois, lui fit honneur. Sophie Gay donne même de l'esprit au frère de Mme Vigée. Elle cite de lui une petite pièce, *l'Entrevue*, très habilement versifiée, bluette qui semblait prise dans le vif d'une querelle de ménage, et dans laquelle Mlle Contat et Molé jouaient avec une perfection inimitable. Vigée s'était composé une épitaphe, dans le genre de celle du chevalier de Boufflers. Il y mit le sceau de son esprit; mais François de Neufchâteau y répondit avec une finesse, qui tourna les rieurs contre Vigée.

Voici l'une :

Cy gît qui fit des vers, les fit mal, et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Académie !

Voici celle de François de Neufchâteau :

Vigée écrit qu'il est un sot.
Pense-t-il qu'on le contredise ?
Non ! l'épitaphe est si précise,
Que tout Paris le prend au mot.

Légouvé se montrait peu chez Mme Récamier. Mais sa renommée, depuis son poème sur *le Mérites des femmes* et surtout sa mélancolie, l'attribut des âmes tendres, inspiraient, en ce sa-

lon, des prévenances aimables pour le jeune poète. On respectait son talent, on honorait son caractère. Bouilly, enfin, dont le dévouement fut si versatile !

Certes, louangeurs ou frondeurs, tous se plaisaient en cette société, où les enveloppait, d'une attention bienveillante, une protection généreuse. La coquette se transformait alors au contact des écrivains. Elle devenait bonne, prévenante, dévouée. Elle s'ingérait de leurs intérêts et de leur dignité, autant que de leur renommée. Jamais, devant elle, personne n'osa leur adresser une phrase malséante, sans qu'elle la relevât aussitôt. Il y eut, un jour, concert de quatre harpes chez elle. Garat souffrant ne put chanter. Un gentilhomme présent fit cette remarque méchante : « Comment! Garat ne chante point! que vient-il faire ici? » — « M'amuser des sots, M. le duc », répliqua Garat qui avait entendu. Et ce ne fut pas le duc qui reçut le sourire de la belle Juliette, mais Garat. Une autre fois, au milieu d'un cercle d'invités, Murat se pavanait dans les chamarrures de ses habits de général, critiquant les écrivains qu'il trouvait audacieux de réclamer, pour leur vieillesse, un peu de bien-être et un peu de fortune, après une vie toute de labeurs et d'efforts. Leur sort médiocre touchait peu le fastueux général, et il clamait très haut qu'il voudrait, s'il était chef d'Etat, qu'un littérateur n'eût jamais plus de douze cents francs de rente, ni habitât plus bas que le quatrième étage. L'un deux présent, et distingué par son talent, lui répondit : « Serait-ce, général, pour nous tenir éloignés de l'écurie où vous avez fait vos premières armes? Quant aux douze cents livres de rente, nous n'y souscrirons, mes con-

frères et moi, qu'à la condition expresse qu'au champ d'honneur les aides de camp de Napoléon n'auront que la paye de grenadier et l'eau-de-vie à discrétion pour aller au feu. » Allusion cruelle à l'origine du beau-frère de Bonaparte et à ses habitudes d'intempérance. Et là, encore, ce ne fut pas Murat qui obtint le suffrage de la belle Juliette, mais l'écrivain, dressé bravement contre ces propos de soudard.

Elle sut toujours compatir aux infortunes des auteurs, encourager leurs espérances, exalter leur succès. Devant l'esprit, devant l'intelligence, elle semblait vouloir se faire pardonner sa beauté. Y mettait-elle une intention, une coquetterie nouvelle, pour se rendre favorables ceux qui, au bout de leur plume, tenaient en suspens l'éloge ou le dénigrement? Qui sait? Il y avait peut-être cette préoccupation chez cette jeune femme, toujours à la poursuite d'un triomphe personnel.

La petite âme d'une coquette est si capricieuse que toutes les complications y sont possibles, dans l'espérance d'une louange et d'une admiration. On peut le croire, elle fut dévouée à Mme de Staël, parce qu'elle se vit adulée par elle, vantée de toutes les manières, avec une tendresse jalouse. En ses reparties éblouissantes et imprévues, Mme de Staël avait su gagner le cœur de Juliette. S'entendre dire par sa grande amie qu'elle était belle, Mme Récamier n'en doutait pas, mais spirituelle aussi, c'était le compliment irrésistible, qui la devait lier invinciblement à la victime de Bonaparte. Or un jour, qu'assises toutes les deux sur un sofa, il restait, entre elles, un espace vide, un personnage considérable vint s'y placer avec galanterie, disant : « Il faut avouer qu'on ne saurait mieux

être qu'entre l'esprit et la beauté. » Et Mme de Staël s'inclinant vers Mme Récamier de répondre : « C'est la première fois qu'on me dit que je suis belle. » L'esprit restait pour son adorable vis-à-vis. La louange était bien forte, mais on l'admet toujours.

Guizot ne s'est point rangé parmi ses adorateurs. Il l'a déclaré jadis en une étude de la *Revue des Deux Mondes :*

« La Rochefoucauld, dit-il, verrait dans Mme Récamier, une grande, spirituelle, aimable et très habile coquette, à la fois conquérante et prudente, insatiable dans sa soif d'hommages et d'adoration, consommée dans l'art de mesurer, de distribuer et d'approprier convenablement ses grâces et ses amitiés, et mettant sa vanité à garder les titres de ses conquêtes, aussi bien qu'à les acquérir. Bien plus aimée qu'elle n'aimait, puissante sur tous ceux qui l'aimaient, parce qu'elle ne se donnait à aucun, et les conservant tous, parce que nul ne pouvait se vanter de la posséder. Vraie reine de salon, dans sa petite chambre de l'Abbaye-aux-Bois, comme dans son hôtel de la Chaussée-d'Antin. Reine charmante, mais bien plus reine que femme, sans mari, sans enfant, sans amant. Isolée, au milieu d'adorateurs passionnés, d'amis fidèles, de serviteurs dévoués; trop aimable avec tous, pour être avec tous également sincère. Lasse peut-être quelquefois des soins que lui coûtait son empire, mais probablement contente, à tout prendre, de son sort, car il était en harmonie avec sa nature, et tel qu'elle-même l'avait fait. »

A SANNOIS. — CHEZ Mme DE HOUDETOT

SOMMAIRE. — A Sannois. — Les personnes que reçoit Mme de Houdetot. — Comment la dépeint Norvins en ses *Mémoires*. — Les dîners du mercredi chez la grande dame. — Jugement de Rousseau sur elle. — Ses amours avec le marquis de Saint-Lambert. — Elle ne vécut toute sa vie que pour être aimée. — Sa verte vieillesse. — Ses poésies. — Respect des Jacobins pour elle. — Portrait du marquis de Saint-Lambert, qui avait été l'amant de la marquise du Chatelet à Nancy. — La jeunesse de Saint-Lambert, ses poèmes. ses petits vers. — Rentrée du comte de Houdetot chez sa femme à Sannois. — Il devient le serviteur de l'amant de sa femme. — Le mauvais caractère de Saint-Lambert. — Les dernières amours de Mme de Houdetot.

On ne voyait plus, comme aux beaux jours de la monarchie, Mme de Houdetot, au temps du Consulat, recevoir dans sa maison de Sannois, ses amis échappés aux fureurs de la Révolution. Elle n'avait plus de salon ; sa société était décimée ; les encyclopédistes et les nobles de vieille souche avaient disparu. Enfin, elle avait plus de soixante-dix ans, et son ami, le marquis de Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, avait plus de quatre fois vingt ans. Elle s'était résignée à vivre de ses souvenirs, dans la paix de son foyer.

Mais, pour ceux qui la venaient visiter, elle savait ressusciter l'esprit du siècle écoulé, dans les jolies anecdotes qu'elle contait sur ses brillants commensaux d'autrefois. On retrouvait, autour de son fauteuil, les causeries des salons élégants de Versailles, les mille riens que se communiquaient alors les esprits engoués de littérature, de science et de philosophie. De politique point ; on n'en touchait mot, jadis, près des femmes rieuses et prêtes à l'amour. Les aventures d'un beau cavalier, les

déceptions d'une amante trompée, étaient beaucoup plus intéressantes, pour cette société polie, qui lisait les *Lettres persanes* de Montesquieu, les *Contes* de Voltaire et *la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau. Sa vieillesse ne pouvait donc se conformer aux habitudes du nouveau siècle, où chacun se montrait altéré de richesse et de gloire, où le temps manquait pour les douceurs d'une vie songeuse et sans but. Son âge la séparait des hommes bruyants, compagnons de Bonaparte. Entre elle et le temps présent, il y avait un abîme, que maintenait la mauvaise éducation des nouveaux riches et des orgueilleux fonctionnaires, créés par les consuls. Et cependant Mme de Houdetot tenait une place considérable dans ce monde, qui surgissait des ruines du passé. On ne pouvait oublier celle que Rousseau avait uniquement aimée, et dont la mémoire, si prestigieusement évoquée par cet homme de génie, remplissait les pages des *Confessions* de l'immortel écrivain. On s'occupait d'elle toujours; et les étrangers de distinction ne quittaient point la France sans avoir tenté de lui être présentés.

Bien peu y réussissaient. Elle avait l'orgueil de soi-même, et, vieille et décrépite, elle ne recevait plus que ceux dont elle avait connu la famille, sachant bien qu'elle trouverait, en eux, une bienveillance affectueuse. A cinquante-huit ans, Norvins l'a dépeinte sous des dehors peu flatteurs : « Elle était née laide, dit-il, d'une laideur repoussante, tellement louche qu'elle en paraissait borgne... Elle était si déformée que cet automne de la vieillesse était, chez elle, presque de la décrépitude. Elle ne voyait rien d'aucun de ses deux yeux dépareillés. Le son de sa voix était, à la fois, rauque

et tremblant. Sa taille plus qu'incertaine était inégalement surplombée par de maigres épaules. Ses cheveux tout gris ne laissaient plus deviner leur couleur primitive. Mon père, qui l'avait vu marier, me disait plaisamment qu'elle était toujours aussi jolie que le jour de ses noces. Mme de Houdetot était une véritable ruine qui en soutenait une autre. » L'autre? le marquis de Saint-Lambert, son amant. Sur l'esprit de la noble dame, Norvins est plus élogieux. « On avait bientôt oublié son incomparable laideur, ajoute-t-il, car l'esprit et le sentiment et jusqu'à la sociabilité, n'avaient rien perdu, en elle, de l'action, de la puissance, du charme, qui jadis l'avaient si justement distinguée. Rien n'était plus imprévu, plus délicat, plus piquant que sa conversation. »

Norvins était jeune, presque adolescent, lorsqu'il rencontra Mme de Houdetot, chez Mme de La Briche, et cet âge est sans pitié. Il jugeait la vieille femme avec impertinence. Il dénonce même, comme un scandale, la liaison interminable qui unissait cette amoureuse forcenée au marquis de Saint-Lambert, sous les yeux du vieux mari, point jaloux, devenu l'ami et le serviteur empressé de celui qui avait pris sa place, et, pendant plus de quarante ans, l'avait gardée. Mme de Rémusat est plus respectueuse. En quittant son service, aux Tuileries, près de Mme Bonaparte, elle entrait avec plaisir, dit-elle, dans la maison de cette « aimable vieille », dont elle goûtait la jeunesse de cœur et la fraîcheur d'imagination. Sa mère, Mme de Vergennes, une parente du ministre de Louis XVI, l'y conduisait souvent, et elles y rencontraient les descendants des vieilles familles de l'ancienne cour, heureux

de se retrouver entre soi et de revivre, en pensée, le temps de leur splendeur évanouie[1].

Il restait des Larochefoucauld-Liancourt, dont le chef avait fondé, à Liancourt, une école d'Arts et Métiers, pour les enfants des militaires pauvres et, après de longs voyages, en Suisse, en Angleterre, aux Etats-Unis, était rentré en France ; il restait des Breteuil, celui même qui avait été ambassadeur de Louis XV en Russie, en Suède, à Naples, puis, sous Louis XVI, ministre de la maison du roi, émigré à Soleure, et nouvellement revenu de son exil volontaire ; et encore des Beauveau, lorrains, amis de Saint-Lambert ; des d'Estissac, alliés aux

1. « On ne peut guère, écrit Mme de Rémusat, porter plus loin que Mme de Houdetot, je ne dirai pas la bonté, mais la bienveillance. La bonté demande une sorte de discernement du mal. Elle le voit et le pardonne. Mme de Houdetot ne l'a jamais observé dans qui que ce soit. Nous l'avons vue souffrir, à cet égard, souffrir réellement lorsqu'on exprimait le moindre blâme devant elle, et dans ces occasions, elle imposait silence d'une manière qui n'était jamais desobligeante, car elle montrait tout simplement la peine qu'on lui faisait éprouver. Cette bienveillance a prolongé la jeunesse de ses sentiments et de ses goûts. L'habitude du blâme aiguise peut-être l'esprit beaucoup plus qu'elle ne l'étend, mais, à coup sûr, elle dessèche le cœur et produit un mécontentement anticipé qui décolore la vie. Heureux celui qui meurt sans être détrompé ! Le voile clair et léger qui sera demeuré sur ses yeux, donnera à tout ce qui l'environne, une fraîcheur et un charme que la vieillesse ne ternira point. Aussi, Mme de Houdetot disait-elle souvent : « Les plaisirs m'ont quittée, mais je n'ai point à me reprocher de m'être dégoûtée d'aucuns. » Cette disposition la rendait indulgente dans l'habitude de la vie et facile avec la jeunesse. Elle lui permettait de jouir des biens qu'elle avait appréciés elle-même et dont elle aimait le souvenir, car son âme conservait une sorte de reconnaissance pour toutes les époques de sa vie. Par suite de la même disposition expansive, elle avait éprouvé de bonne heure un goût très vif pour la campagne. Avide de saisir tout ce qui s'offrait à ses impressions, elle s'était bien gardée de ne pas connaître celles que peut inspirer l'aspect d'un beau site et d'une riante verdure ; elle demeurait en extase devant un point de vue qui lui plaisait ; elle écoutait avec ravissement le chant des oiseaux ; elle aimait à contempler une belle fleur, et tout cela jusque dans les dernières années de sa vie. Jeune, elle eut voulu tout aimer, et ceux de ses goûts qu'elle avait pu garder sur le soir de ses ans, embellissaient encore sa vieillesse, comme ils avaient concouru à parer cette heureuse époque qui nous permet d'attacher un plaisir à chacune de nos sensations. »

Larochefoucauld ; des Rohan-Chabot ; des Boufflers, papillonnant dans tous les salons ; des Damas, parents du fidèle compagnon des princes émigrés ; et le petit de Laborde, et des La Live, dont les survivants possédaient le beau domaine seigneurial du Marais et les terres de la Chevrette, terres sans château, démoli par ordre de M. de Belzunce, le dernier propriétaire, avant son émigration.

Tous les mercredis, la grande dame les recevait à dîner ainsi que de jeunes écrivains dont la vie rassise recherchait les réminiscences du passé. Et le dîner achevé, — ce repas qui n'était qu'un moyen de réunion, et non une occasion de bonne chère, — elle s'enfonçait dans son fauteuil, le dos courbé, la tête inclinée sur la poitrine, presque immobile, parlant peu et très bas, prenant intérêt à toutes les paroles qui s'envolaient autour d'elle, relevant l'esprit et la finesse des récits, en y ajoutant le charme d'une épithète ; bonne et bienveillante, ne déchirant jamais personne de critiques amères, comme l'a écrit Mme de Rémusat ; prenant pour une vilenie la médisance, et par cette extrême modération s'attirant le respect et la déférence de tous ceux qui auraient pu mal juger de sa vie et de ses amours.

Et, au vrai, chacun de ceux, qui la connurent dans sa jeunesse, ont laissé d'elle un portrait aimable, non point de sa figure, dont les traits étaient vulgaires, avec un nez gros et des yeux ronds, mais de son caractère, de son esprit, de son cœur, ouverts aux nobles idées, aux conceptions charmantes et d'une poétique imagination. Tous ont écrit comme Rousseau, son enthousiaste adorateur, rapportant qu'elle était fidèle à sa société, fière et franche dans ses relations, égayant ses causeries de saillies inattendues, parties de ses lèvres en fu-

sées retentissantes ; et, comme Rousseau encore, tous ont vanté ses talents agréables. Elle jouait bien du clavecin, dansait avec une grâce séduisante et savait traduire en vers faciles et empreints d'une tendre mélancolie, — elle si gaie, — la pensée qui toujours la ramenait à celui qu'elle aimait. Jusqu'à la fin de sa vie, la poésie lui fut familière. Elle débitait ses madrigaux sur l'amour, penchée sur son métier à broder, comme si elle les eût tirés de sa mémoire, devant les personnes de sa famille qui l'écoutaient parler et recueillaient avidement, pour les conserver, ces douces et sentimentales élégies, émanées de son cœur.

Chateaubriand ne l'a point voulu louer. Il l'avait rencontrée plusieurs fois au château du Marais, chez Mme de La Briche ; et s'il n'est point aussi acerbe que le jeune de Norvins, il arrange ses phrases pour bien marquer sa désapprobation de ces liaisons, communes au XVIIIe siècle dont la morale mondaine était peu sévère[1]. Ces situations compromettantes, dit-il, prenaient, par la longueur du temps, l'apparence d'être légitimes. Mais, décorées de rides, elles blessaient la raison et si elles persistaient malgré tout, ajoute-t-il, c'est que « l'on restait unis par respect humain, » et il ne doute pas, après avoir vu cette triade plus que septuagénaire, le mari, l'amant et la femme,

1. On était bon mari, disent les mémoires du temps, lorsqu'on donnait à sa femme trente jours par an. Léo Claretie, dans son étude sur Mme de Houdetot, cite deux anecdotes, qui nous montrent bien l'état du mariage, tel que le comprenaient alors deux époux. L'un d'eux demande à sa femme de lui faire la grâce de le tutoyer : « Eh bien ! va-t-en », lui dit-elle. On rapporte, enfin, la lettre curieuse de la comtesse de Maugiron à son mari : « Je vous écris parce que je n'ai rien à faire : je finis parce que je n'ai rien à vous dire. » — « Signé : Sassenage, très fâchée d'être de Maugiron ».

qu'ils ne se détestassent cordialement, « dans toute la mauviase humeur de l'âge ». Chateaubriand a raison. Mme de Houdetot ne pouvait être heureuse, entre un vieil amant atrabilaire, poète tombé en enfance, à demi paralytique, toujours jaloux et toujours injuste, et un mari non moins vieux, qui s'était fait l'esclave de son tyran domestique. L'impossibilité de vivre autrement les retenait liés ensemble. Mme de Houdetot était trop âgée pour rompre avec l'un des deux. La fatalité la dominait; elle suivait sa vie ainsi faite, semant de roses sa vieillesse, avec l'inconscience d'une femme qui a tout sacrifié à ses amours.

A la fin même, elle s'en fit gloire. Elle honorait en elle cette longue fidélité, dans l'adultère. Elle l'écrivait, elle le chantait. Où qu'elle se fût montrée elle avait été accompagnée de son amant. Mme d'Epinay, sa belle-sœur, écrit à Grimm, qu'elle les recevait tous les deux à la Chevrette; et au Marais, chez Mme de La Briche, Mme de Houdetot s'y rendait en vacances, avec Saint-Lambert. D'ailleurs, si étourdie, si folâtre, si rieuse en sa jeunesse, qu'elle s'inquiétait peu de l'opinion de ses amis. Elle voulait être heureuse à sa façon, pensant, comme beaucoup de gens, même aujourd'hui, que, rompant les liens du mariage, elle ne nuisait qu'à elle seule, point aux autres. Aimer et être aimée, elle renfermait sa vie entre ces deux bonheurs. Veuve de son amant et de son mari, elle s'écriait :

Oui, j'aime encore ; et l'amour me console ;
Rien n'aurait pu me consoler de lui ![1]

1. Quelques années auparavant, Saint-Lambert, vivant toujours, elle avait composé les petits vers suivants sur la *Vieillesse:*

Oh ! le bon temps que la vieillesse !
Ce qui fut plaisir est tristesse,

Jadis elle avait écrit à Rousseau : « Je m'occupe beaucoup de ma santé, mon cher citoyen ; elle est trop chère à tout ce à quoi mon cœur s'attache, pour n'y point donner tous mes soins. C'est par eux que j'aime la vie ; c'est pour eux que je la veux conserver. O amour, ô amitié ! Tant que vous existerez pour moi, vous embellirez mes jours, et vous me les rendrez chers. Ne me demandez pas quelle est ma vie ! Je remplis indifféremment les devoirs de la société, auxquels je ne fais que me prêter. Je vais aux spectacles, pour mon amusement et ma dissipation. Mais mon occupation la plus chère, la plus continue, la plus délicieuse, c'est de me livrer aux sentiments de mon cœur, de les méditer, de m'en nourrir, de les exprimer à qui me les donne. Voilà ce qui compose ma véritable vie et qui me fait sentir le plaisir d'exister. »

Ce fut, en son bel âge, son idéal invariable : se donner tout entière à l'amour. Elle l'avait si énergiquement exprimé, qu'elle ne voulut point s'en dédire et qu'en sa vieillesse, malgré la dure servitude de l'adultère, malgré les explosions de colère de Saint-Lambert, elle persista dans son attendrissante affection pour lui. Elle supportait avec une douceur et une patience angéliques ses remontrances

ce qui fut rond devient pointu ;
l'esprit même est cogne-fétu.
On entend mal ; on n'y voit guère ;
on a cent moyens de déplaire.
Ce qui charme nous semble laid.
On voit le monde tel qu'il est.
Qui vous cherchait vous abandonne.
Le bonheur, la froide vertu,
chez vous n'attirent plus personne ;
on se plaint d'avoir trop vécu.
Mais dans ma retraite profonde,
qu'un seul ami me reste au monde
je croirai n'avoir rien perdu.

criardes. La nature du poète était devenue exigeante et quinteuse. Il reprochait à sa maîtresse de ne lui être point secourable. Il grondait plus fort; elle se montrait plus douce, le conduisait à la table de jeu où il se plaçait entre elle et le comte de Houdetot; puis, dès qu'il s'endormait, les cartes à la main, le guidant, aidée de son mari, jusqu'à la chambre où il couchait, et l'un et l'autre surveillant le sommeil de cet homme impérieux, pour le ramener au jeu, aussitôt qu'il était éveillé.

Assurément ce ne pouvait être un plaisir, encore moins une félicité, de vivre attachée à cet amant usé et vaincu par la vie. L'habitude seule lui pouvait imposer cet asservissement désagréable. Le pli de cette obéissance s'était incrusté en sa volonté, et elle s'y était soumise docilement. Quoique en aient dit ses historiens, enclins à la louange, il est certain que cet avilissement lui pesait. Elle avait honte de traîner, avec soi, cette loque humaine dont elle subissait les caprices, s'efforçant de tirer encore quelques étincelles de cet esprit obscurci et défaillant, lorsque, devant elle et sa compagnie, il paraissait trop déprimé et trop inerte. Pour ce dévouement inaltérable, — un dévouement de Sœur de charité et non d'amante, — Norvins la qualifiait « d'héroïne de l'adultère » ; Chateaubriand évoquait la « justice de Dieu ». Elle vantait la vieillesse et le bonheur d'aimer en ses vieux ans. N'était-ce point finesse et habileté, afin de ne donner aucune prise à la médisance. Tant qu'elle se dirait heureuse et resterait fidèle à son passé, le monde la respecterait. Elle s'était créé un rôle et une figure; elle s'y perpétuait, n'en voulait point sortir.

Alors, en cette vieillesse, qui, pour d'autres femmes, eût été la fin de leur influence, Mme de

Houdetot garda son auréole et suscita toujours la curiosité des nouveaux venus dans la société. Cette jeunesse de cœur qui survivait à ses nombreuses années; ce contentement à parler de ses amours, à les divulguer; cette exubérance de sentiments romanesques, cette sensibilité, cette passion, qui semblaient irréductibles; ces souvenirs du temps passé, aussi précis et aussi vivants que s'ils eussent été de la veille; cette bonne humeur toujours présente, même dans les jours assombris de l'âge, rendaient la comtesse de Houdetot invulnérable et respectable. Elle personnifiait, elle résumait, à la naissance du siècle, l'état d'une société tout à fait morte. On la venait voir, pour l'entendre parler de Rousseau, devant le buste qu'elle possédait en son jardin de Sannois, à côté de bien d'autres, agréables à ses yeux, dont le socle était orné de ses devises. Les hommes au grand cœur y dominaient. Au-dessous de Fénelon, elle avait écrit: « Fuis, méchant; Fénelon te voit. »

Cette démangeaison d'amour, elle se l'était inoculée. C'était, en elle, passion factice, besoin de parler de son cœur, de se croire nécessaire à quelqu'un. A soixante-treize ans, que pouvait-elle aimer en Saint-Lambert? L'amour avait fait place à un être qu'elle revêtait, en imagination, des séductions du souvenir. C'était l'idole transfigurée, l'idole d'autrefois qu'elle révérait en lui déchu, comme on révère une fleur desséchée, qui fut, en son éclat, la parure d'une toilette, ou la source du parfum d'un meuble précieux.

On s'explique, de cette manière, son insouciance des dangers de la Révolution. Toujours souriante, toujours frivole, ne s'occupant que de son amour, elle traversa les mois de la Terreur, sans rien

changer à sa vie, donnant des fêtes en son hôtel, au moment le plus terrible des émeutes populaires, allant, venant de Paris, à Sannois et aux châteaux voisins, où s'étaient réfugiées quelques-unes de ses amies. Au Val, elle visitait la princesse de Poix et la duchesse de Noailles, qui y séjournaient dans un effroi continuel, redoutant une arrestation. Elle tâchait de les rassurer, bravant ouvertement la fureur des Jacobins contre les nobles, sentant bien que l'ombre de Rousseau, le dieu de l'époque, était sa grande sauvegarde. Qui, parmi les plus farouches sectaires, eût osé mettre la main sur celle que Rousseau avait aimée si éperdûment?

Cette auréole ne s'évanouit jamais. Lorsque le calme fut rétabli dans la société, ceux qui avaient connu le grand misanthrope de l'Ermitage, La Harpe, Morellet, Suard, revinrent faire cortège à la vieillesse de son idole; Suard, le plus assidu, tenait à cette amitié de grande dame qui flattait sa vanité de bourgeois. Ceux-là pouvaient, avec elle, parler des philosophes, de Grimm, de Diderot, de d'Alembert, de d'Holbach, qu'ils avaient fréquentés, jadis, à la Chevrette, chez Mme d'Epinay ; au Marais chez Mme de La Briche ; parler de Marmontel [1], enfin, après trois années de séparation depuis sa mort.

1. Marmontel écrit en ses *Mémoires* pour ses enfants :

« Vous avez entendu dire mille fois par votre mère et dans sa famille (elle était nièce de Morellet) quel était pour nous l'agrément de vivre avec M. de Saint-Lambert et la comtesse de Houdetot, son amie, et quel était le charme d'une société où l'esprit, le goût, l'amour des lettres, toutes les qualités du cœur, les plus essentielles et les plus désirables, nous attiraient, nous attachaient, soit auprès du sage d'Eaubonne (Saint-Lambert), soit dans l'agréable retraite de la Sévigné de Sannois (la comtesse de Houdetot). Jamais deux esprits et deux âmes n'ont formé un plus parfait accord de sentiments et de pensées. Mais ils se ressemblaient surtout par un aimable empressement à bien recevoir leurs amis. Politesse à la fois libre, aisée et attentive; politesse d'un goût exquis qui vient du cœur, qui va au cœur et qui n'est bien connu que des âmes sensibles. »

Saint-Lambert, son amant, matérialiste et athée, comme d'Holbach, ne l'avait pas toujours été[1]. Par de plus engageantes qualités d'esprit, elle avait été attirée vers lui : par la douce philosophie et les tendres sentiments qui régnaient en ses premières productions de poète. Ses *Fables Orientales* avaient reçu la consécration du célèbre Thomas ; ses petits vers étaient tournés en l'honneur de l'amour avec une nuance mélancolique, qui répandait sur eux un grand charme. Elle se répétait ce distique de lui, souvent cité :

Le temps qui fuit sur nos plaisirs,
Semble s'arrêter sur nos peines !

D'ailleurs, il arrivait de Nancy, avec le patronage des Beauveau et des Boufflers, précédé d'une réputation de séducteur; rival heureux de Voltaire près de la marquise du Chatelet, qui était morte en couches des suites de ses amours[2].

1. Au second chant des *Saisons*, l'*été*, lorsqu'il peint la profondeur religieuse d'une forêt, il écrit :

Tout semble autour de moi plein de l'Être suprême !

2. Voici ce qu'a écrit la marquise de Créqui sur sa cousine :
« C'était une colosse dans toutes ses proportions. C'était une merveille de force et un prodige de gaucherie. Elle avait des pieds terribles et des mains formidables. Elle avait déjà la peau comme une râpe à muscade. Enfin, la belle Emilie était un vilain cent-suisse ; et pour souffrir que Voltaire osât parler de sa beauté, il fallait que l'algèbre et la géométrie l'eussent fait devenir folle. Ce qu'elle avait d'insupportable, c'est qu'elle avait toujours été pédante et visait à la transcendance en fait de compréhension, tandis qu'elle embrouillait tout ce qu'on lui mettait en mémoire, et qu'elle en faisait une manière de hochepot indigestible. »
Grimm, sur elle, fit cette épitaphe :

Cy gît qui perdit la vie,
dans le double accouchement
d'un traité de philosophie,
et d'un malheureux enfant.
Lequel des deux nous l'a ravie ?
Sur ce funeste événement
quelle opinion devons-nous suivre ?
Saint Lambert s'en prend au livre ;
Voltaire dit que c'est l'enfant.

Enfin la marquise d'Epinay, la belle-sœur de Mme de Houdetot, l'avait vu dans le salon de Mlle Quinault, et elle lui avait trouvé « infiniment d'esprit, autant de goût que de délicatesse et de force dans les idées ». Elle ajoutait, « qu'il était vraiment poète ». La petite étourdie, la jeune comtesse, qui ne savait où placer son cœur, en devint tout de suite amoureuse, et elle ne fut pas longue à céder. Et puis il n'avait pas encore quarante ans [1], et le portrait de sa jeunesse, gravé par Adam, nous le montre sous des dehors assez beaux. Mais Norvins, qui le vit à plus de soixante-dix, a laissé de lui un portrait, sans doute plus vrai, parce qu'il est moins flatté.

« Il était petit, dit-il, d'une laideur pleine de physionomie, dont la mobilité était plutôt irritante que caressante, ainsi que l'était son organe. Ses yeux étaient encore vifs et leurs regards empreints habituellement d'un mélange de dédain et de malignité, qui se reflétaient sur ses lèvres. Une perruque à bourse, surmontée d'un fer à cheval très élevé, semblaient vouloir suppléer, comme les talons de Louis XIV, à la petitesse de sa taille. Un habit de drap gris à la française, une veste blanche, une culotte de prunelle noire, des bas gris et des sou-

1. Voici une anecdote que raconte lady Morgan, concernant le portrait en miniature donné par Voltaire à Mme du Chatelet. Voltaire prétendait trouver ce portrait dans le chaton d'une bague que portait la marquise, et il demandait la bague au marquis. Celui-ci lui répondit : « Ce portrait fut remplacé par le mien. » Les pleurs de Voltaire cessèrent tout à coup de couler. Il demanda la preuve de cette trahison à l'amitié et à l'amour. L'anneau fut apporté, et on fit jouer le ressort secret. L'anneau s'ouvrit et laissa voir le portrait du jeune et chevaleresque Saint-Lambert, dans toute la supériorité imposante de la jeunesse et de la gloire militaire. Le philosophe ferma le ressort et remit la bague à l'époux désespéré. (*Lady Morgan*, t. II, p. 340.)

1. Il était né à Nancy en 1716, et il avait servi dans l'état-major du roi Stanislas.

liers à boucles, complétaient son costume de campagne, avec les manchettes et le jabot d'usage et un chapeau rond à larges bords. »

Costume de campagne! Il le porta presque toujours vers la fin de sa vie. Afin de n'être point séparé de sa maîtresse, il était venu s'intaller à Eaubonne, près de Sannois, et c'était là qu'il recevait ses amis, les encyclopédistes, dont il avait adopté les idées et pour lesquels il écrivait. Les fêtes qu'il leur offrait, en sa demeure, étaient fort gaies, ornées d'un luxe aimable. Les menus de sa table étaient exquis, et les plats, servis au milieu d'une profusion de fleurs dont l'arome chatouillait l'odorat, très développé, en lui, beaucoup plus développé que le sens de l'ouïe, très affaibli en sa vieillesse. Cette privation de jouir, autant que d'autres, de la conversation ambiante, ce silence et cette solitude, causés par son infirmité, produisirent, certainement, ce changement d'humeur dont souffrit, sans se plaindre, Mme de Houdetot. Il avait été beau causeur, fin et plaisant en son âge mûr, s'excitant aux récits de ses commensaux et doublant leur hilarité, en y ajoutant des réflexions spirituelles. Ce fut le beau temps de ses amours avec Mme de Houdetot, qui ne pouvait regretter la société de son mari, querelleur, brutal et joueur. L'âge enleva à Saint-Lambert ses qualités charmantes. Boudeur, alors, grognon, jaloux, presque méchant, il opprimait de ses exigences la bonne comtesse qu'il avait réduite à l'état de servante. Jaloux à ne plus supporter le partage de l'affection qu'elle lui donnait généreusement et d'une âme toujours égale: « Mourons ensemble, lui disait-il, souffrant de penser qu'elle pourrait lui survivre. » « Mais, non ; vivons ensemble », répliquait-elle, peu disposée à

sacrifier sa vie pour celui qu'elle ne choyait plus que par « respect humain » ; le mot de Chateaubriand.

Les Saisons lui avaient ouvert les portes de l'Académie, et ce jour-là Mme de Houdetot triompha au premier rang des admiratrices du nouvel élu. *Les Saisons*, pourtant, n'égalaient point les poésies fugitives de cet amant. A part quelques tirades où la verve a secondé les efforts du rimeur, il s'y trouve bien des banalités et bien des platitudes[1]. C'était ce qu'écrivait à lord Walpole, Mme du Deffand : « Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux. Il croit regorger d'idées ; c'est la stérilité même ; et sans les roseaux, les ruisseaux, les ormeaux et les rameaux, il aurait bien peu de chose à dire. »

Un jour, le comte de Houdetot, ayant perdu celle qu'il avait aimée pendant plus de quarante ans, voulut se rapprocher de sa femme. C'était en 1793. Il vint à Sannois et s'y installa entre les deux amants. Vieux aussi, il ne demandait qu'une petite place à ce foyer envahi par un autre, et il consentait à ne point troubler l'accord existant. Mais déjà l'amante avait perdu toute autorité et n'était plus qu'une garde-malade. Le comte se résigna au même servage que sa femme. Saint-Lambert eut alors deux serviteurs, et les soins du mari lui devinrent bientôt plus agréables que ceux de sa maîtresse. Elle ne savait point, disait-il, lui donner le bras, arranger ses coussins sur son fauteuil avec autant

1. Gilbert les censura.

> Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
> Fait des vers fort vantés par Voltaire, qu'il vante,
> Qui, du nom de poèmes, ornant de plats sermons,
> En quatre points mortels, a rimé *les Saisons*.

d'adresse que son nouvel ami. Et le comte redoublait de zèle et d'attention. A table, le vieux malade s'asseyait d'abord, puis à chacun de ses côtés, le mari et la femme, si bien qu'en entrant un étranger eût pris l'amant pour le maître de la maison; et il l'était, en effet. Ce qui n'empêcha pas la comtesse de Houdetot de célébrer le cinquantenaire de son mariage avec le comte, de recevoir les compliments de sa société et les petites pièces de vers, écrites pour la circonstance. Saint-Lambert, furieux, se leva de table, débordant d'indignation, et sortit. Elle, désolée de cette algarade, courut après le mauvais convive, criant : « M. de Saint-Lambert ! M. de Saint-Lambert ! revenez, je vous en prie. — Non, Madame, répondit le bourru. Vous savez bien que je ne puis plus composer de vers en votre honneur. Pourquoi, dès lors, acceptez-vous ceux des autres ? » Et il ne reparut plus de la soirée.

Le comte de Houdetot avait été joueur, et, ce qui est rare, il s'était corrigé de cette passion. « Laid comme le diable », disait la marquise d'Epinay. Mais elle est peu croyable à cet égard, parce qu'elle lui gardait rancune de son âpreté au partage de la succession des La Live de Bellegarde, dont le marquis d'Epinay, son mari, était un des héritiers. La laideur, au surplus, est sans conséquence chez les hommes, et le comte était de tournure plus distinguée que son suppléant. Si les deux époux avaient pu se mieux connaître avant le mariage, peut-être auraient-ils décliné cette union, qui ne leur convenait pas. Le vieux comte, maintenant, était empressé vers sa femme, dévoué à ses caprices, battant toutes les rues de Paris, en 1793, un jour de disette et d'émeute, afin de lui rapporter de la poudre dont elle usait pour ses cheveux. Si bien qu'en ce

renouveau de tendresse on l'entendait dire, avec un ton de regret et de raillerie : « Mme de Houdetot et moi, nous avions tous les deux la vocation de la fidélité. Seulement il y eut, entre nous, un malentendu. »

Le marquis de Saint-Lambert mourut en 1803; le comte de Houdetot, en 1806. Assez longtemps encore la comtesse vécut pour éprouver un nouvel amour. M. de Sommariva, ancien vice-président de la République cisalpine, s'établit à cette époque dans la vallée de Montmorency. A la vieille comtesse, il voua une affection filiale, car il avait à peine quarante ans ; à lui elle s'attacha d'une façon romanesque, appelant encore « amour » le sentiment qui l'avait envahie. Et elle voulut mourir en lui tenant la main. Chaque soir, néanmoins, avant de se coucher, elle avait frappé de sa pantoufle le parquet, vers son lit, en criant : « Bonsoir, Monsieur de Saint-Lambert! » Excentricité suspecte qui confinait à la folie et n'était plus de l'amour.

Chateaubriand passait à Sannois quelques années après la mort de la comtesse, et il écrit en ses *Mémoires :* « J'ai revu dernièrement la maison qu'habitait Mme de Houdetot; ce n'est plus qu'une coque vide, réduite aux quatre murailles. Un âtre abandonné intéresse toujours ; mais que disent des foyers où ne s'est assise ni la beauté, ni la mère de famille, ni la religion, et dont les cendres, si elles n'étaient dispersées, reporteraient seulement le souvenir vers des jours qui n'ont su que détruire. »

CHEZ Mme DE LA BRICHE

SOMMAIRE. — Le château du Marais, séjour de Mme de La Briche. — Description, d'après Norvins, du château et de la terre. — Les amis de Mme de La Briche, survivants des grandes familles d'autrefois. — Portrait de la grande dame. — Son caractère charmant. — Mme de Vintimille, Mme de Damas. — L'abbé Morellet : son sans-gêne. — Bienveillance à son égard de Mme de la Briche.

Dans la contrée où se trouvait le château de « la Chevrette », aux La Live d'Epinay, on voit, encore aujourd'hui, le château du « Marais », qui appartenait, sous le Consulat, à Mme de La Briche, veuve d'un La Live de La Briche, annobli par une charge de Cour. Elle s'y était installée, après la mort de son oncle, M. Lemaître, qui l'avait fait édifier sur des plans grandioses. En ses *Mémoires*, Norvins a donné la description de cette magnifique résidence. Ce n'était point une demeure seigneuriale, mais une habitation calquée sur les grands hôtels du faubourg Saint-Honoré. Résidence de ville, au milieu des champs, avec le confort et l'agrément des maisons que les financiers de la monarchie s'étaient construites, en ce quartier silencieux de la grande ville.

Rien n'y a été changé, à l'extérieur, par la famille des Noailles, qui l'a possédée ensuite [1]. « Son

1. De *l'Illustré Parisien :*

Le château du Marais, au comte Boni de Castellane, est de ceux où l'art, le goût de la fin du siècle dernier brillent davantage. Bâti vers 1770, par Gabriel, dont il est peut-être le chef-d'œuvre, il présente à l'extérieur l'ordonnance néo-grecque, alors à la mode, un péristyle à colonnes composites, surmonté d'un attique, deux ailes symétriques, un ample perron, une décoration somptueuse sculptée dans une pierre tendre d'une blancheur de stuc ou de biscuit de Sèvres. Une balustrade contourne la toiture plate comme celle des villas italiennes. Séparée du logis par une petite cour, qui suit un magnifique tapis de fleurs, s'étend une pièce d'eau immense

assiette, dit Norvins, est établie au milieu du sol le plus plan, au niveau et sur le bord d'un grand canal en forme d'équerre, dont un côté borde les jardins et dont l'autre les enferme. Lui-même est encadré dans une immense moulure de pierres énormes, supérieurement arrondies, en guise de talus de verdure. Sur la droite, au-delà de cette grande symétrie hydraulique, qui remplit le parterre avec ses bordures de fleurs, ses gazons alignés et ses allées de sable, s'étend ce qu'on appelait autrefois un *beau couvert*, c'est-à-dire une petite futaie de grands arbres, honorée depuis du nom de *parc* et sous le feuillage duquel venaient s'abriter les fugitifs de la zone torride du parterre et les penseurs qui, de mon temps, y étaient rarement solitaires. La grande route sépare la cour d'honneur du château, d'une pièce d'eau à perte de vue, aussi en ligne droite, qui longe de vastes potagers. Cette partie du domaine est la seule champêtre, à la manière des potagers de châteaux des

où l'édifice reflète, tout entière, sa façade couleur de marbre pentélique. Le parc, le parterre de plantes rares, sont de toute beauté.

Le château du Marais a appartenu à M. Molé, puis à son gendre, le marquis de la Ferté-Mun. Vendu, il y a quelques années, par la duchesse douairière de Noailles, au comte Boni de Castellane, qui l'a rehaussé et en a fait une des plus belles résidences des environs de Paris.

La salle à manger du Marais est célèbre, et a été copiée ou imitée un grand nombre de fois ; elle est d'une simplicité imposante. Les trois grands salons contiennent de très remarquables portraits des ancêtres du comte de Castellane, parmi lesquels ressortent ceux de la duchesse de Talleyrand, fille de la princesse de Courlande ; du maréchal de Castellane et de la comtesse de Castellane, née de Rohan-Chabot, peinte par Gérard.

Dans le grand salon d'honneur, — une merveille de Gabriel, — on admire un splendide portrait d'Adrienne Lecouvreur, par Coypel.

Pour conserver en tout point le style de l'époque, le château est entièrement éclairé aux bougies.

D'une hauteur enclose dans le parc, les regards embrassent le joli vallon de la Remarde ; des moulins, des prairies, des bois, des escarpements distribués comme au hasard, dans une confusion pleine d'harmonie.

C'est une des plus belles plaines à perdreaux des environs de Paris. La terre a plus de 1.200 hectares, dont un quart en bois.

environs de Paris. Les buttes de Bâville, à une lieue et demie, forment tout le pittoresque de l'horizon. Tel est ce beau séjour. »

Les La Live, alors, tiraient leur illustration de deux femmes; de Mme d'Epinay, l'amie des philosophes, qui avait recueilli Jean-Jacques Rousseau, dans les dépendances de son domaine, et de Mme de Houdetot, la maîtresse de Saint-Lambert. L'une avait épousé un La Live d'Epinay ; l'autre était la fille de M. La Live de Bellegarde. Toutes les deux étaient donc les belles-sœurs de Mme de La Briche, chez qui, avant la Révolution, elles se rencontraient avec des Ministres d'Etat, des grands seigneurs et des encyclopédistes. La Révolution survint, dispersa cette société distinguée. Mme de La Briche, pendant ce temps, vécut isolée et surtout circonspecte. Elle ne subit ni vexations, ni dommages, des hommes qui s'attaquaient alors à la richesse évidente, aux châteaux luxueux, à tout ce qui rappelait l'aristocratie. Peut-être fut-elle épargnée, en souvenir des philosophes, qui, jadis, avaient fait l'ornement de ses salons. On y avait vu d'Holbach, Helvétius, Grimm, Diderot, Rousseau et Saint-Lambert; et le nom de tous ces hommes était en grande estime chez les conventionnels.

L'ordre rétabli par le Consulat, elle ouvrit de nouveau les portes de sa demeure à ses amis. On les pouvait compter. C'était les Houdetot, Saint-Lambert, Morellet. Mais les disparus manquants furent remplacés par d'autres, plus jeunes, héritiers des vieilles familles dispersées par l'émigration, ou fauchées par la guillotine. On vit chez elle un Molé, destiné à devenir son gendre, un Pastoret, des Vintimille, des Fézensac, des Vandœuvre, le jeune Pasquier et Chateaubriand, Norvins, l'histo-

riographe de ces nouveaux venus, et encore le jeune Chéron, qui avait épousé une nièce de Morellet, Chéron, l'auteur du *Tartufe des Mœurs*, que Bonaparte, après avoir fait l'empire, devait envoyer à la préfecture de Poitiers.

« Le bonheur n'a pu se débarrasser d'elle, » dit l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*, parlant de Mme de La Briche. Elle fut heureuse toute sa vie. Avenante, caressante de langage et de manières, elle paraissait tout de suite sympathique. On se plaisait en sa société, étant chez elle mieux que chez soi, car elle s'efforçait d'annihiler autour d'elle les petits accidents de la vie, qui laissent en l'esprit de fâcheuses impressions. La tristesse lui était odieuse. Elle recherchait les distractions charmantes des salons d'autrefois, la musique, les causeries intimes, les jeux de bonne compagnie, les lectures attachantes. Les soirées de chaque dimanche, pendant lesquelles se groupait autour d'elle la pléiade de ses jeunes amis, ces heures tranquilles où s'exerçait sa bienveillance, étaient trop vite évanouies, pour ceux qui en profitaient.

Quelle agréable assemblée où brillaient ses deux nièces, filles de M. La Live de Jully : Mme de Vintimille[1] du Luc, qui avait épousé un officier de

1. Brifaut, *Récit d'un vieux parrain*, *Œuvres*, t. I, p. 314, sur Mme de Vintimille :

« Sous des formes un peu rudes, Mme de Vintimille cachait une exquise sensibilité. Aucune délicatesse du cœur n'était étrangère au sien. Et quelle simplicité dans sa manière de rendre des services ! Quelle constance dans son amitié ! Qui savait mieux qu'elle dire le mot gracieux, faire la chose utile ? Son esprit se montait sur le ton de son âme : il s'ingéniait, comme elle, pour multiplier les preuves d'une bonté qu'on réclamait chaque jour et qui ne se lassait pas un moment... Quand Mme de Vintimille s'était mise en marche pour quelqu'un, elle ne s'arrêtait qu'au but. Demander, écrire, visiter, recommencer les démarches et les instances, presser les ministres, les étourdir, les convaincre, leur arracher, pour ainsi dire, le bienfait de la main, ne lui coûtait pas plus que d'aller au concert ou au spectacle, et lui agréait davantage. Heureuse, mille fois heureuse quand elle pouvait

marine et Mme de Fézensac, la sœur de la première, qui fut mère du duc, lieutenant général et l'auteur des *Souvenirs de* 1804 *à* 1814. Norvins la qualifie de « la plus gracieuse et la plus douce des femmes ». Puis, c'était Mme de Damas qui n'y manquait jamais, son amie inséparable. Entre elles, l'amitié était d'autant plus forte que leur caractère offrait plus de différence. L'une était brune, l'autre blonde. Mme de La Briche s'abandonnait à sa douceur coutumière, à son impassible résistance aux événements. L'autre, Mme de Damas, était vive, ardente, facilement impressionnée par tout ce qui laissait indifférente son amie. Et, néanmoins, s'accordant pour mettre de côté, à l'égard l'une de l'autre, les petites piqûres de l'amour-propre, chacune trouvant bien les actions de l'autre.

Norvins, les jours de lecture, était chargé de faire valoir le roman nouveau, ou bien le livre intéressant offert par les libraires. Espiègle, il mutilait le texte souvent, dénaturant le dénouement du drame, au grand scandale de Morellet, qui ne prenait rien à la légère, ne riait jamais et s'échappait en protestations indignées, contre cette profanation de l'œuvre [1]. Ensuite, Mme de La Briche chantait les

vous dire avec sa bonhomie habituelle : « Voilà votre brevet ». Adorée dans sa famille, indispensable à ses amis dont elle augmentait de jour en jour le nombre, utile à tout ce qui l'approchait, recherchée dans le monde pour les agréments de son esprit, autant que pour la sûreté de son commerce, elle passait et faisait passer une vie délicieuse. Auprès d'elle, ni ennui, ni langueur. Jamais une conversation où elle prenait part ne tarissait. Quelque sujet qu'on traitât, son esprit se trouvait à l'unisson des autres esprits ; il faisait feu du matin au soir. Raisonnable avec les raisonnables, gai avec les frivoles, profond avec les penseurs, il se reproduisait toujours lucide, toujours neuf, sous toutes les formes et dans toutes les sphères de l'intelligence. Son goût sûr et délicat lui méritait l'honneur d'être consultée par nos meilleurs écrivains. M. de Châteaubriand lui-même s'est souvent bien trouvé de ses conseils. »

1. Laborie devint plus tard le lecteur à domicile de Mme de La Briche, Edmond Biré, dans ses notes sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*, fait à ce

romances que ses amis d'autrefois aimaient à entendre, romances de Florian, du sémillant conteur, qui, avant la Révolution, avait été le boute-en-train de son salon. C'était *Ursule ou la religieuse*, ou bien encore :

Oh! ma paisible indifférence!
Est-elle un mal, est-elle un bien?

Norvins a tracé amoureusement le portrait de la grande dame. « Tout en elle était harmonieux, dit-il; tout était doux, placide, confiant, aimant et réservé à la fois. Ses traits, ses paroles, ses gestes, ses regards semblaient associés par une sorte de symétrie morale et physique, personnification intelligente de l'esprit d'ordre, de sagesse et de bon goût qu'elle faisait régner dans sa maison; et cela, avec l'aisance et l'abandon que donne l'habitude de la fortune et du grand monde, et toujours avec la simplicité presque naïve, qui mêlait un charme singulier à ce grand état qu'elle tenait à la ville et à la campagne. Mme de La Briche aimait ses amis des deux sexes avec la même sérénité pour elle, avec la même confiance en eux[1]. »

Morellet connaissant la facilité de la vie, en cette demeure hospitalière, s'y installait pour ses vacances. Il y arrivait dans une grande voiture peinte en vert, dont l'intérieur était muni de deux ban-

sujet l'emprunt suivant au *Mémorial* de Norvins : « Ce fut, je crois, à cette dernière phase de sa vie, que Laborie éprouva la fantaisie de se marier. Je ne sais pourquoi cela parut alors si étrange. Toutefois il épousa une très belle personne, fille du Dr Lamothe, médecin et ami de notre famille, et sœur d'un brillant officier, qui fut depuis lieutenant général. Mais comme la société s'obstinait à ne pas prendre le mariage de Laborie aussi au sérieux que lui-même, quand le bruit de sa paternité se répandit, on le mit sur le compte de sa distraction devenue proverbiale. »

1. Norvins, *Mémorial*, t. I, p. 90.

quettes : celle de devant pour le cocher, celle du fond pour le philosophe, qui s'y garantissait des heurts par de nombreux coussins, de tous les côtés. Une grosse jument noire y était attelée, sinon de grande célérité, mais de grande résistance aux fatigues, pour traîner le corps athlétique du personnage, accompagné de ses bagages, malles d'effets, caisses lourdes de livres, énormes et encombrants colis, enfin, tels qu'une boîte de violoncelle, dont jouait avec frénésie le vieil académicien.

Dès qu'il était descendu de sa carriole, sans plus s'arrêter aux compliments de bienvenue que s'il fût entré chez soi, il prenait possession de son appartement où le suivaient les deux frotteurs avec les bagages. C'était le sien portant son nom, cet appartement choisi de préférence aux autres; et aussitôt il le disposait à sa convenance, changeant le lit, les sièges, les meubles de leur place habituelle et, de plus, s'arrogeant le droit de prendre, dans les chambres voisines, ceux qui lui plaisaient davantage. Une fois les frotteurs s'en vinrent trouver Mme de La Briche, avec une mine déconfite, et ils lui racontèrent que, la veille au soir, ils avaient transporté subrepticement dans la chambre de M. Morellet le plus beau fauteuil du grand salon, le plus confortable, le plus respecté des invités, qui le réservaient à la maîtresse de la maison. Ce n'était pas tout. Ils avaient amené de la ville un menuisier qui, avec des planches et ses outils, avait travaillé sur ce fauteuil, l'avait exhaussé, puis allongé d'un pupître, après lui avoir scié les bras et lui avoir attaché une console à droite, une petite table à gauche, où M. Morellet avait entassé de hautes piles de livres; et, là, dans cette petite forteresse de bois, il s'enfermait pour travailler.

Mme de La Briche accueillit cette communication d'un rire inextinguible. C'était d'un si désopilant sans-gêne qu'elle résolut de laisser faire son hôte, et, puisqu'il était heureux de cette façon, de ne point s'en offusquer, de se taire, comme si rien ne s'était passé dans la chambre du vieil égoïste. Lui, d'ailleurs, n'en souffla mot. Il s'était déplacé pour son agrément; devait-il s'imposer une gêne? Homme tout d'une pièce, il le fallait accepter tel. Enfin le jour de son départ, la grosse jument était remise au brancard de la lourde voiture, et avec ses malles l'abbé n'oubliait pas un sac d'avoine, pris aux greniers de Mme de La Briche, afin d'avoir la nourriture de la bête pendant le voyage.

Chateaubriand et de Barante ont loué, comme de Norvins, l'exquise urbanité de la grande dame, le contentement d'esprit que ses manières communiquaient à ceux qu'elle recevait chez elle. Il semblait que les événements s'arrangeassent pour ne la point contrarier, ni ternir son enjouement et sa tranquillité. C'est pourquoi elle eut des regrets, jamais de douleur, lorsque disparut un de ses amis. La douleur était une souffrance trop aiguë pour sa nature aimable, et dans sa peine elle ne considérait que le bon côté des choses, écartant le mauvais. Son salon était donc toujours empli d'un charme très doux que l'on goûtait au milieu de personnes empreintes des qualités discrètes de l'ancienne société, aimant la lecture, les causeries bienveilllantes, fuyant l'agitation de la vie nouvelle, se donnant aux loisirs intelligents, aux agréments de l'esprit et du cœur.

Guizot, dans une notice sur Mme de Rumfort, a marqué, d'un crayon puissant, la différence qui séparait les salons d'autrefois, ceux du XVIIIe siècle,

d'avec les salons des nouveaux riches, alors si courtisés et si influents, dans le Paris de la Révolution.

« Entre eux et la bonne compagnie du XVIIIe siècle, dit-il, aucun lien, rien de commun. Au lieu des salons de Mme Geoffrin, de Mlle de Lespinasse, de Mme Trudaine, de la maréchale de Beauvau, de Mme Necker, ils (ces hommes nouveaux) avaient vécu dans les assemblées publiques, les clubs et les camps... Leurs manières n'étaient ni élégantes, ni douces. Ils parlaient et traitaient toutes choses brusquement, rudement, comme toujours pressés, et n'ayant pas le loisir de songer à tout et de tout ménager... Peu de goût pour la conversation, les lectures, les visites, toutes ces occupations sans but, ces délassements sans nécessité, où naguère tant de gens trouvaient un emploi demi sérieux, demi frivole de leur esprit et de leur temps. Pour eux, leur temps et leur esprit étaient absorbés par leurs affaires et leurs intérêts. Leur plaisir, c'était le repos. » Et c'était tout le contraire chez Mme de La Briche.

LA SOCIÉTÉ DE Mme HELVÉTIUS A AUTEUIL

SOMMAIRE. — A Auteuil. — Les amis d'Helvétius continuent à voir sa veuve. — Habitudes d'Helvétius durant son mariage. — Ses dîners du mardi. — La conversation en son absence est soutenue, avec esprit, par Mme Helvétius. — Après son mariage, Helvétius se démet de sa charge dans les finances, pour être tout à sa femme, et travailler à son ouvrage : *De l'Esprit*. — Il passe la plus grande partie de l'année dans sa terre de Voré, dans le Perche. — Les ennemis qu'il s'y fait. — Il meurt, laissant quatre millions. — Sa veuve ne se réserve que vingt mille francs de rente, et abandonne le reste à ses deux filles. — La maison d'Auteuil. — Morellet la fréquente. — Franklin également. —

Amoureux de Mme Helvétius, il lui propose de l'épouser. — Elle refuse. — Cabanis lui est présenté. — Ses sympathies et son affection pour lui. — Elle lui donne un logement chez elle. — Cabanis épouse Charlotte de Grouchy, sœur de Mme de Condorcet. — Visite de Bonaparte à Mme Helvétius, à Auteuil. — Portrait de Cabanis. — Mort de Mme Helvétius ; elle laisse à Cabanis l'usufruit de sa maison. — La société d'Auteuil n'est point démembrée. — Cabanis continue à recevoir ses amis : Volney, Destutt de Tracy, Garat.

Helvétius mourut en 1771. L'année suivante, sa veuve vint s'établir à Auteuil, dans la maison achetée au pastelliste Quentin de La Tour. Elle avait alors plus de cinquante ans. Toujours belle, portant sur le visage la marque de son origine. Lorraine de noble race, une Ligniville d'Autricourt, elle attira en cette banlieue de Paris les amis de son mari, philosophes qui s'étaient nommés eux-mêmes les « idéologues », dont l'influence sur les penseurs dura près d'un demi-siècle. L'estampe qui la représente ne dément point la réputation faite à sa beauté et à son caractère. Ses traits sont éclairés de grands yeux très doux. L'expression de la physionomie est câline, singulièrement attirante, reflétant un esprit réfléchi, une nature bienveillante, prête à se donner, à consoler, à soutenir. On n'y discerne aucune coquetterie, mais de la maturité, de la sagesse, un fond de haute raison, qui expliquent l'ascendant conquis sur les hommes, dont elle s'entoura jusqu'à la fin de sa vie.

Ceux qui la suivirent à Auteuil étaient les plus convaincus, les plus déterminés à répandre les doctrines si éloquemment exposées à ses diners de chaque semaine, à Paris. Helvétius avait connu les hommes mis en évidence par leurs travaux, disciples de Condillac ou de Turgot, de d'Alembert ou de Diderot, puissants esprits qui renouvelaient le

domaine des sciences et préparaient le grand drame de la Révolution d'où est sortie la société moderne. C'étaient Condorcet, Siéyès, Destutt de Tracy, Volney, Laplace, Daunou, Garat, Saint-Lambert, et celui qu'elle aimait, d'une affection maternelle, le généreux Cabanis. Après la mort d'Helvétius, on se retrouvait à Auteuil, qui devint une retraite paisible où les idées purent éclore à loisir, un nouveau Port-Royal, où l'on se livrait, sans crainte, à l'enthousiasme des convictions les plus exaltées. Et l'on y discourut encore comme on l'avait fait aux mardis de l'hôtel de la rue Sainte-Anne, — l'hôtel d'Helvétius, — sous le charmant patronage de la jeune femme, dont l'intelligence n'était point rebelle aux plus abstraites pensées.

Pendant la vie du philosophe, deux salons avaient accueilli, avec empressement, tous les rénovateurs des principes dont était imbue la vieille société : le salon du baron d'Holbach, le salon d'Helvétius ; ou plutôt ces penseurs courageux se rencontraient à dîner, chaque mardi, chez Helvétius, et à dîner, les jeudis et les dimanches, chez le baron d'Holbach, venu d'Allemagne à Paris, pour y jouir de la fréquentation des grands hommes de l'époque.

Chez Helvétius et chez d'Holbach, les convives étaient les mêmes ; et quoique la fortune du second n'égalât point celle du premier, les diners chez d'Holbach étaient plus succulents et les débats plus méthodiques, plus divers. Helvétius, nous dit Garat, se bornait à énoncer à ses convives ses paradoxes, et il laissait ensuite à ses commensaux, la liberté de les combattre ou de les adopter, se recueillant, tout en soi, afin d'extraire de ce flux de paroles la vérité ou l'erreur qui en jaillissaient.

C'était sa « chasse aux idées », ses notes mentales, accumulées pour son livre *de l'Esprit* qu'il préparait, avec l'espérance d'une gloire future, d'une renommée qu'il enviait aux hommes illustres du siècle. Et alors, sa moisson achevée, à la fin du dîner, il disparaissait et se rendait à l'Opéra, confiant à sa jeune femme le soin de faire oublier sa présence. Elle y réussissait, se jetant étourdiment au milieu des discussions, les envenimant et les détournant de leur première destination, « brisant un peu la société », comme le disait Morellet, mais toujours vive et captivante, s'attirant les hommages de ses invités et leur admiration[1]. Diderot disait d'elle : « C'est une femme très aimable qui s'est fait un caractère qui l'a affranchie, au milieu de ses semblables, toutes esclaves. »

Chez d'Holbach, rue Royale-Saint-Honoré (aujourd'hui, rue des Moulins)[2], on mangeait mieux, on

1. Colombey, *Ruelles, Salons et Cabarets*, t. II, p. 325.

« C'est en l'honneur de Mme Helvétius que Fontenelle poussa l'exclamation si connue : « Ah ! Madame, si je n'avais que quatre-vingts ans ! » Lorsqu'il vint lui rendre visite quelques jours après son mariage, Helvétius l'ayant prié de s'asseoir en lui montrant sa femme qui s'était mise debout pour le recevoir : Ah ! dit-il, c'est un astre qui se lève pour moi et qui se couche pour vous. » Un autre jour, s'étant rendu à une invitation à dîner il passa devant Mme Helvétius inconsidérément, pour se mettre à table, après lui avoir adressé les plus aimables compliments : « Voyez, lui dit-elle, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi, sans me regarder. »

« — Madame, répondit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé ! »

2. D'Holbach, qui séjournait l'hiver, rue Royale-Saint-Honoré, s'établissait pendant la belle saison, au Grand-Val, magnifique château appartenant à sa belle-mère, Mme d'Aine, et situé à l'extrémité de la presqu'île que forme la Marne, au moment de se jeter dans la Seine. Ses amis le gratifiaient du titre de baron, parce qu'il était né en Allemagne, à Heidelsheim, dans le Palatinat.

Sa fortune était loin d'être aussi considérable que celle d'Helvétius, mais il faisait, sur le chapitre de la bienfaisance, un emploi mieux ordonné de ses soixante mille livres de rente. Il lui disait : « Vous êtes brouillé avec tous ceux que vous avez obligés, et moi, j'ai conservé tous mes amis. »

mangeait même très bien. Galiani l'avait surnommé « le maître d'hôtel de la philosophie ». Le menu était choisi, les vins excellents, mais la conversation n'y avait point ce ton léger de causticité, ni cet éblouissement qui surgissait des réparties crépitant autour de la jolie femme d'Helvétius. La baronne d'Holbach ne se faisait point apprécier des convives de son mari. Son portrait dénonce une physionomie dure. Après le repas, elle se retirait dans l'embrasure d'une fenêtre avec un de ses intimes et on l'oubliait. Elle passa dans le siècle obscurément. Personne n'en parle, tandis que le nom de Mme Helvétius est resté populaire. Les mots de cette agréable causeuse furent soulignés, montrant qu'elle avait bien le sentiment de son origine aristocratique et de sa supériorité intellectuelle. Elle n'estimait des gens que leur qualité d'esprit et leur valeur morale. Un jour que le maréchal de Beauveau, son parent, lui reprochait sa négligence pour le deuil d'un mort, illustre autant qu'il l'était lui-même : « Je ne sais si j'étais de sa famille, répondit-elle, mais savait-il si j'étais de la sienne ? »

Elle n'était plus jeune, lorsqu'Helvétius l'épousa en 1751, puisqu'elle était née en 1719. Sa tante Mme de Graffigny, qui l'avait tirée de sa province, pour l'adopter, la conduisait dans les salons, afin de la faire connaître et admirer, de préférence chez Mme de Tencin où elle fut remarquée par Helvétius. Joli homme, aux traits accentués, le visage fort, les yeux bien ouverts et menton à fossette, il passait pour coureur de ruelles et coquetant surtout dans les coulisses de l'Opéra.

Issu d'une famille de médecins hollandais, qui avaient eu la clientèle de la Cour, depuis Louis XIV, protégé de la reine Marie Leczinska, il reçut d'elle

une ferme générale qui lui donna un revenu par an de cent mille écus, trois cent mille francs, équivalant certes à un demi-million de notre temps. Tel, et déjà connu dans la bonne société, il plut à Mlle de Ligniville, qui était pauvre et un peu délaissée, malgré sa beauté. Après son mariage, il se crut assez riche pour occuper ses loisirs, suivant son caprice. Il abandonna sa place dans les finances, au grand étonnement de Mackau, le contrôleur général, et acheta une terre magnifique dans le Perche, à Voré. Il désirait la gloire et la rechercha dans la retraite et l'étude, passant huit mois à Voré, quatre mois à Paris où il recevait, dans son hôtel de la rue Sainte-Anne, tous les penseurs dont il acceptait les idées. Cependant il aimait la chasse passionnément, autant que la philosophie, et, pour conserver son gibier, ses gardes faisaient aux braconniers une guerre sans merci : sujet de raillerie pour Diderot, lorsqu'il apprenait les punitions infligées aux pauvres hères qui avaient fusillé quelques lièvres, pendant que le fastueux propriétaire vantait, en ses écrits, les devoirs des hommes les uns envers les autres. « Il est environné, là, écrivait Diderot, de voisins et de paysans qui le haïssent. On casse les fenêtres de son château ; on ravage, la nuit, ses possessions ; on coupe ses arbres ; on abat ses murs ; on arrache ses armes des poteaux. La lisière de ses bois était peuplée de malheureux, retirés dans de pauvres chaumières ; il a fait abattre toutes ces chaumières. Ce sont ces actes de tyrannie réitérés qui lui ont suscité des ennemis de toute espèce, et, comme disait Mme de Nocé, d'autant plus insolents qu'ils ont découvert que le bon philosophe est pusillanime. Je ne voudrais point de sa belle terre de Voré, à la condition d'y vivre dans

des transes perpétuelles. Je ne sais quel avantage il a retiré de sa manière d'administrer sa terre, mais il y est seul, mais il y est haï, mais il a peur. Ah ! que notre dame Geoffrin était bien plus sage, lorsqu'elle disait d'un procès qui la tourmentait : « Finissez mon procès ; ils veulent de l'argent. J'en ai. Donnez-leur de l'argent. Et quel meilleur emploi puis-je faire de mon argent que d'en acheter le repos ?... » Dans ses *Mémoires d'une inconnue*, Mme Cavaignac parle aussi d'Helvétius, d'après les souvenirs de sa mère, qui était conduite à Voré par son mari. Sa mère était jeune et jolie, et les galanteries d'Helvétius lui étaient fort déplaisantes, comme à toutes les jolies femmes. Ce qui n'a pas empêché, dit-elle, les faiseurs de mémoires, « d'ériger sa veuve en Artémise ».

Jusqu'au jour de la publication de son livre sur *l'Esprit*, il avait vécu dans les faveurs de la Cour, étant maître d'hôtel de la reine. Mais, en 1758, après la mise en vente de son volume, les princes et les courtisans, le grand Dauphin ensuite, furent indignés des doctrines que le philosophe y propageait. Helvétius voulut arrêter l'orage, en s'expliquant, en rétractant ses opinions, ce qui ne lui était point conseillé par sa jeune femme. Il le fit quand même, et, malgré cette palinodie, il ne put détruire les préventions déchaînées contre ses opinions. Il fut considéré comme un énergumène dont il fallait se défier.

A l'étranger, ce fut le contraire. Ce livre, traduit, eut un grand retentissement et des admirateurs. En Angleterre, l'auteur fut reçu avec distinction par le roi ; en Prusse, le grand Frédéric l'accueillit à sa table. Plus hardi que les autres philosophes, il avait analysé sans ménagement les opérations

de l'esprit, affirmant que l'homme pensait et raisonnait à l'instar des animaux ; que l'intérêt était le fondement de toutes nos actions, de nos vertus aussi bien que de nos vices. De là, les déductions les plus contraires aux doctrines spiritualistes, toujours en faveur, et le soulèvement de colères contre ce livre et contre son auteur.

Mme du Deffant tâchait de le consoler et d'atténuer l'aigreur de ses adversaires, en disant que tant de bruit était inutile, car Helvétius n'avait « révélé que le secret de tout le monde » ; le secret de tout le monde, peut-être, en se rappelant d'Helvétius « sa chasse aux idées », mais non révélé la croyance universelle, puisque le sujet de cette thèse est encore en débat aujourd'hui[1].

En mourant, Helvétius laissait à sa veuve quatre millions, et deux filles que Franklin, familier d'Auteuil, pendant son séjour en France, désignait sous le nom d'*Etoiles*. La Convention y ajouta le

1. La biographie universelle de Michaud analyse l'ouvrage d'Helvétius de la manière suivante :

Voici, dit-elle, les principaux résultats des quatre discours qui le composent (*L'Esprit*) :

« 1° Toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique. Se ressouvenir, comparer et juger ne sont proprement que sentir. Nous ne différons des animaux que par une certaine organisation extérieure;

« 2° Notre intérêt fondé sur l'amour du plaisir et sur la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugements, de nos actions, de nos affections. Nous n'avons pas la liberté de choisir entre le bien et le mal. Il n'existe point de probité absolue. Les notions du juste et de l'injuste changent suivant les coutumes.

« 3° L'inégalité des esprits ne dépend que d'une organisation plus ou moins parfaite. Elle a sa cause dans le désir inégal de s'instruire, et ce désir provient des passions dont tous les hommes, communément bien organisés, sont susceptibles au même degré. Nous pouvons donc tous aimer la gloire avec le même enthousiasme, et nous devons tout à l'éducation.

« 4° L'auteur fixe les idées que l'on attache aux différents noms donnés à *l'Esprit* : tels que le génie, l'imagination, le talent, le goût, le bon sens, le bel esprit. Les définitions de ce genre sont ce qu'il offre de plus satisfaisant. Il les discute avec finesse et choisit adroitement ses exemples. »

titre de *Filles de la Nation*, en mémoire de leur père dont les ouvrages avaient démontré l'égalité des hommes, conquête la plus précieuse de la foi républicaine. Les deux filles se marièrent à leur guise : l'une au comte de Mun, avec qui elle divorça bientôt ; l'autre au comte d'Andlau, directeur d'une fonderie de boulets. La mère leur distribua la fortune de son mari, ne se réservant qu'une rente modeste de vingt mille livres, assez considérable pour recevoir largement ses amis.

Sa maison se trouvait à la porte du bois, entourée d'un parc de trois arpents, où son jardinier cultivait, sous ses ordres, une variété infinie d'hortensias et de rhododendrons. Elle-même élevait une colonie de chiens et de chats, et des oiseaux en nombre, dans une immense volière, obligeant ses amis à respecter la quiétude et la paresse de ses bêtes fourrées, qui ne se réveillaient de leur indolence que pour manger leurs reliefs sur une vaisselle plate ; et ses parasites s'emparaient de tous les fauteuils du salon, salissant les sièges où n'osaient plus s'asseoir les visiteurs.

Dans les commencements du séjour, à Auteuil, de l'aimable veuve, l'abbé Morellet y venait passer plusieurs jours de chaque semaine, et, le matin, dans le bois, il se promenait à cheval, en sa compagnie. C'était le temps où Franklin descendait de Passy pour la voir, poussé par une sympathie qui se changea bientôt en adoration. Il voulut l'épouser et le lui proposa, mais elle refusa, attachée au nom de son mari. Cependant, et pour lui seul, l'adorateur américain, elle consentit à se déplacer et à rendre à Passy les visites de Franklin. Puis, en 1785, le grand homme partit, et les événements dont la France fut le théâtre, firent oublier à

Mme Helvétius cet ancien et fidèle ami. Les drames sanglants des émeutes populaires avaient épouvanté l'esprit de la bonne dame, et produit sur elle une impression de terreur qui ne se pouvait dissiper. Cabanis, en publiant ses *Mélanges de littérature*, traduits de l'allemand, lui dédia cette œuvre et écrivit : « Qu'il l'avait composée, pour la distraire des douloureuses préoccupations, laissées dans son âme, par les terribles scènes de la Révolution. »

Cabanis vivait sous son toit, depuis 1778. Il avait eu, cette année-là, vingt et un ans. Turgot et le poète Roucher le lui avaient présenté, et elle n'avait plus voulu s'en séparer, disant qu'elle n'avait recommencé à vivre que depuis l'installation, en sa demeure, du jeune philosophe, en qui elle trouvait de la ressemblance avec un fils dont elle regrettait la mort. Et lui était retenu par la grande paix de cet asile où tant d'esprits distingués se livraient à la discussion des idées les plus neuves. Cabanis était l'un des protagonistes remarqués de l'idéologie. Condorcet, Volney, Garat, Destutt de Tracy coopéraient avec lui à cette étude de l'esprit humain, provoquant, par leurs travaux, les méditations de tous les philosophes.

Morellet devait être forcément l'ennemi de ces jeunes gens et le contempteur de leurs doctrines. Exaspéré de leurs prétendues découvertes, il publia contre Cabanis et Mme Helvétius un pamphlet violent, après lequel il dut rompre avec son amie. Il quitta Auteuil et se réfugia à Cernay, chez Mme Broutin, où il rencontra de nouveaux démocrates, Lacretelle et Chénier. Ce gros bon sens de l'écrivain, sa dialectique rigoureuse, son esprit d'ordre, ne

pouvaient s'accorder avec les spéculations de ces hardis théoriciens, ne reculant point devant le matérialisme, que favorisaient leurs conceptions. Les idéologues possédaient une grande influence dans les assemblées politiques; ils avaient rallié à leur groupe le général Bonaparte qui, plus tard, devint leur persécuteur acharné. Bonaparte ne visait alors que la possession du pouvoir, et il avait besoin, pour s'en emparer, de la faveur des hommes qui dominaient l'opinion. Siéyès, son complice au coup d'Etat de brumaire, était tout inféodé à l'idéologie. Dans ses visites à Auteuil, il dépeignait son petit général comme un homme imbu de ses propres idées et de celles de ses amis. Cabanis, ardent, facile à l'enthousiasme, s'éprit tout de suite d'admiration pour le jeune héros ; Volney, quoique plus réfléchi et plus froid, était encore sous le charme de la prodigieuse conquête de l'Egypte, où lui-même avait passé de longues années, où ses études avaient servi de guide aux marches héroïques de l'armée française. C'est pourquoi, au 18 brumaire, une attente inquiète régnait en la demeure de l'amie de tous ces jeunes hommes. Ambroise Didot, un enfant de dix ans, dont la famille habitait une maison voisine de celle de Mme Helvétius, grimpait sur les murailles du parc, interrogeant l'horizon du côté de Saint-Cloud, pour y découvrir une heureuse nouvelle à porter aux salons frémissant de crainte. Tout ce groupe de penseurs, de Cabanis à Ginguené, sentant l'anarchie envahir la France, appuyait, de leurs vœux, l'audace du général, et ils applaudirent à son succès.

Peu de temps après, Cabanis répondit aux attaques passionnées des ennemis de Bonaparte : « Quelques personnes assez malheureuses pour ne

chercher, dans les actions humaines, que des vues coupables ou viles s'efforcent de rapporter à certaines ambitions personnelles la cause de ce dernier mouvement. Elles sont à plaindre de ne pouvoir pas supposer qu'il existe des âmes, assez généreuses, pour attacher tout leur bonheur au souvenir d'un grand service, rendu à leur pays ; de ne pas croire qu'il y ait des fonctionnaires à qui la vie deviendrait insupportable, s'ils avaient négligé d'employer le degré d'influence qu'ils exercent sur les affaires publiques, pour faire cesser l'oppression de leurs concitoyens. »

Depuis 1796, Cabanis était marié à la belle-sœur de Condorcet, Charlotte de Grouchy, et il continuait à habiter chez Mme Helvétius un pavillon au fond du parc. En 1792, Condorcet, quittant l'hôtel de la Monnaie dont il était le directeur, s'était logé avec sa femme et sa fille dans la grande rue d'Auteuil, près de l'église, et sa jeune belle-sœur les y avait rejoints. Elle vivait modestement en deux pièces, ornées de meubles peu élégants ; un lit, quelques fauteuils et une table ronde, couverte d'un marbre blanc ; et de plus inscrite à la municipalité comme artiste demandant à son travail les ressources de sa vie. C'est là que le protégé de Mme Helvétius la connut en ses visites fréquentes à Condorcet. Il obtint facilement le consentement de la jeune fille, moins facilement celui du vieux marquis de Grouchy, entiché d'orgueil aristocratique. Mais Charlotte suivait les goûts de sa sœur, Sophie de Condorcet, gagnée aux convictions philosophiques de son mari. Pour l'amoureux, d'ailleurs, la célébrité commençait. Il était médecin fort apprécié et, quoique souffrant et de santé précaire, ses âpres travaux scientifiques se

poursuivaient sans relâche et illustraient son nom. En 1788, il avait publié son étude sur *le Degré de la certitude de la médecine;* en 1791, devenu l'ami de Mirabeau, il composa, pour lui, un travail excellent sur l'instruction publique, où il développa cette vérité qu'il disait consolante et inscrite à chaque page de notre histoire : « La raison n'est que la nature elle-même; la vertu, que la raison mise en pratique, et l'art du bonheur, que celui de la vertu. » Ensuite, parut son *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau* que Mignet appelle « un chef-d'œuvre touchant ». On a souvent parlé de l'incident, arrivé en 1798, à l'Institut, le jour où Bernardin de Saint-Pierre y lisait son rapport sur le concours de morale. Bernardin le terminait par une affirmation de ses principes religieux, et ce fut alors, dit-on, que Cabanis se leva, outré de colère, réclamant contre cette déclaration de son collègue : « Je jure qu'il n'y a point de Dieu, clama-t-il très haut, et je demande que son nom ne soit jamais prononcé en cette enceinte. » Bernardin quitta l'assemblée, en lui jetant cette riposte : « Votre maître, Mirabeau, eût rougi des paroles que vous venez de prononcer[1]. »

En de telles conjonctures, il se trouve toujours des gens pour ergoter sur la véracité d'un fait. Quand il serait vrai, ce fait, il n'infirmerait point la valeur des grands travaux de cet homme éminent. Sa renommée s'accroissait chaque jour; elle eut son

1. Dans les *Mémoires d'une inconnue*, Mme Cavaignac trace le portrait de Bernardin de Saint-Pierre en ces termes : « Il était, — on est fâché de le dire, — avide, avare, insociable, d'un caractère dur et tyrannique, ayant fait, disait-on, mourir sa femme de chagrin. Toujours au guet de quelque demande à faire, de quelque pouvoir à obtenir, il était mal vu et peu recherché. On n'estimait en lui que son talent. Mais ce talent même faisait ressortir davantage le contraste de sa nature. »

apogée après l'apparition du beau livre sur *les Rapports du physique et du moral*, et l'influence de nos maladies sur la formation des idées. Plus tard, Cabanis parut adoucir la rigueur de ses principes. Sa *Lettre sur les causes premières* est remplie, dit Sainte-Beuve, des plus admirables sentiments. Au total, c'était un sage, appuyant ses discours des raisons les plus graves, puisées dans ses immenses lectures et ses profondes méditations. « Toujours, disait Droz, il rendait meilleurs ceux avec lesquels il conversait, parce qu'il les supposait bons comme lui, parce qu'il avait une entière persuasion que la vérité se répandra sur la terre, et parce que nul soin pour la cause de l'humanité ne pouvait lui paraître pénible. Ses paroles, doucement animées, coulaient avec une élégante facilité. Lorsque, dans son jardin d'Auteuil, je l'écoutais avec délices, il rendait vivant pour moi un de ces philosophes de la Grèce, qui, sous de verts ombrages, instruisaient des disciples, avides de les entendre. »

La gravure qui le représente, aux estampes de la Bibliothèque Nationale, offre un visage agréable, méditatif, au regard un peu vague, avec une bouche caressante, et une expression de douceur et de bonté, le trait distinctif de son caractère. Manzoni, dont il avait conquis l'amitié, l'appelait « l'angélique Cabanis ». Il aimait les souffrants, les déshérités de la nature, et il croyait au bien plutôt qu'au mal. Grand, de taille mince, la vieillesse, à quarante ans, était déjà reconnaissable en lui par des épaules tombantes et voûtées et une démarche alanguie. Mais son cœur resta le même jusqu'à la fin de sa vie. Après le 18 brumaire, il avait été créé sénateur, l'estime de Bonaparte pour ses études étant aussi fervente que l'admiration de Cabanis pour le

Premier Consul. Cette admiration pourtant fut éphémère, et cessa dès que se manifestèrent les premiers symptômes de l'ambition insatiable de son héros.

Après son élévation au Consulat, dans les premiers temps de son activité dévorante pour la restauration de la France, désirant conserver les amis de la première heure, savants, penseurs, qui avaient encouragé son acte audacieux à Saint-Cloud, le général ne ménagea ni les avances, ni les politesses. Il s'en vint à Auteuil, chez Mme Helvétius, pour démontrer sa déférence envers la veuve d'un grand homme, et ensuite flatter et s'attacher les amis de Cabanis, hommes supérieurs et trop influents pour être négligés. Mme Helvétius l'accueillit avec honneur; Cabanis, avec empressement. La journée était belle; le parc de la vieille dame s'offrait dans toute sa splendeur. Il le parcourut à petits pas, suivant la promenade de ses hôtes, et s'étonnant de l'exiguité du lieu. Mais, elle : « Vous ne savez pas, Général, tout le bonheur que l'on peut se créer en un parc de trois arpents! » Réponse à la façon de Socrate, qui trouvait sa petite maison assez grande, si elle était remplie de vrais amis. Et qu'eût-elle fait d'un parc plus étendu? L'espace suffisait aux circuits de Cabanis, discourant avec ses émules sur les grands problèmes qui intéressent l'humanité.

L'âge minait sourdement l'aimable veuve. Elle avait plus de quatre-vingts ans, quoiqu'elle pensât ne point vieillir. Cabanis, pour lui plaire, lui offrait ces versiculets :

... Vieillir est notre partage;
Et bientôt, je vous le prédis,
Nous ne serons plus de votre âge!

Elle fit une imprudence, un matin qu'elle s'était levée de trop bonne heure. Elle dût s'aliter, en proie à une fièvre intense et à une fluxion qui n'épargne jamais les vieillards. Ses amis se pressaient autour de sa couche où elle agonisait. Et La Roche, d'abord, un de ses plus vieux commensaux, prêtre affranchi de la soutane, et qui, durant la Révolution, chef de la municipalité du petit village, avait tenté, mais en vain, de sauver Condorcet, puis Gallois, le tribun, et Cabanis, et Roussel, médecin, dont la science fut impuissante à reculer l'heure fatale de l'octogénaire. Cabanis, près du lit, tenait la main de sa chère bienfaitrice et l'appelait des noms les plus tendres. « Bonne mère ! » lui disait-il de sa voix douce. Et elle lui répétait : « Je la suis ; je la suis toujours. » Et son souffle expira sur ses lèvres, en prononçant ces mots (13 août 1800). En son testament[1], elle donnait à La Roche et à Cabanis la jouissance de sa maison, et la nue-propriété à ses petites-filles d'Andlau. Cabanis ne quitta donc point Auteuil ; son chagrin était immense, et il demeura longtemps accablé de sa douleur.

Le jeune philosophe, à ce moment-là, devint le centre de la société qui s'était formée autour de Mme Helvétius ; et la plus grande partie de ces membres figuraient déjà au Sénat et au Tribunat. Volney, l'un des plus importants de cette société, se

1. Voici son testament : « Je donne et lègue aux citoyens Lefebvre de la Roche et Cabanis, mes anciens amis, la jouissance de ma maison et des meubles meublants, lits, linge, et généralement tout ce qui s'y trouvera à mon décès, la propriété du tout devant rester à mes deux petites filles d'Andlau. Je sais que les lois s'opposent à ces dispositions, mais l'attachement de mes enfants et petits-enfants m'assure qu'ils rempliront mes dernières intentions. Ils m'aideront à acquitter des sentiments de reconnaissance que mon cœur porte à deux amis qui ont fait le bonheur de ma vie avec ma famille, et qui m'ont conservé des jours, qui ne m'ont été précieux que pour jouir de la tendresse de mes enfants et des soins obligeants de mes anciens amis. »

contenta d'être sénateur. Après le 18 brumaire, il avait refusé à Bonaparte la place de ministre de l'Intérieur ; il avait refusé mieux encore, d'être son collègue au Gouvernement. Le futur sénateur avait répondu au messager : « Dites au Premier Consul qu'il est trop bon cocher pour que je puisse m'atteler à son char. Il voudra le conduire trop vite, et un seul cheval rétif pourrait faire aller chacun de son côté, le cocher, le char et les chevaux. » Et rencontrant peu de jours après le général qui lui reprochait cette attitude, il lui mit la main sur le cœur, en lui disant : « C'est encore de la cervelle qu'il y a là. » Volney connaissait bien Bonaparte; peu de cœur, trop d'esprit.

Mais Bonaparte éprouvait, pour ce philosophe, l'auteur des *Ruines*, une attirance très vive. Il le mandait souvent à la Malmaison, parlant avec lui de l'Egypte qu'ils connaissaient exactement l'un et l'autre, et des questions dont la pensée de Volney était hantée. En sa petite maison, dans la rue de Larochefoucault, menant une vie simple, il se livrait aux études les plus opiniâtres, point ambitieux, satisfait de ses jouissances mentales que lui donnaient ses travaux philosophiques. Il lui eût suffi d'un peu plus d'entregent et d'un peu plus d'orgueil pour avoir plus de renommée. Avant Condorcet, il avait énoncé et démontré les progrès constants de l'humanité, et proclamé l'égalité des hommes plus explicitement qu'Helvétius. « Quelle que soit la puissance active, écrivait-il, la cause motrice qui régit l'univers, elle a donné à tous les hommes les mêmes organes, les mêmes sensations, les mêmes besoins. Elle a, par ce fait même, déclaré qu'elle leur donnait à tous les mêmes droits à l'usage de ces biens et que tous sont égaux dans

l'ordre de la nature. En outre, elle a fourni, à tous les hommes, des moyens suffisants de pourvoir à leur existence. Elle les a donc constitués indépendants,... créés libres, propriétaires absolus de leur être. L'égalité et la liberté sont deux attributs essentiels de l'homme, deux lois de la Divinité inabrogeables et consécutives, comme les propriétés physiques des éléments. L'idée de liberté contient essentiellement celle de justice, qui naît de l'égalité. »

Destutt de Tracy était également de la société de Cabanis. Il était venu s'établir à Auteuil, après le 10 août, non loin de la demeure des Choiseul-Praslin, et tout de suite il s'était affilié à cette phalange d'hommes qui cherchaient à pousser plus avant les théories de Locke et de Condillac. De Tracy était un esprit rassis, de volonté ferme. Il s'était lassé bien vite de la politique, après avoir été député aux Etats Généraux, et il s'était confiné dans l'étude des opérations de l'esprit. C'était ce qu'il avait appelé « l'idéologie[1] ». En deux mémoires successifs, il en avait exposé les éléments. Ils produisirent, chez les philosophes, une impression profonde, avec autant de retentissement que, plus tard, le célèbre ouvrage de Cabanis, sur les *Rapports du physique et du moral*. Mais quoique écrits en une langue claire et châtiée, ils eurent peu de lecteurs. La métaphysique y tenait une trop grande place. C'était une débauche d'abstractions

1. Mais cette idée ressemblait fort au matérialisme. On connait cette lettre de Mme de Staël au philosophe, citée par Guillois dans son étude sur Fauriel.

« Vous me dites, Monsieur, que vous ne me suivrez pas dans le ciel, ni dans les tombeaux. Il me semble qu'un esprit aussi supérieur que le vôtre, et détaché de tout ce qui est matériel, par la nature de ses travaux, doit se plaire dans les idées religieuses, car elles complètent tout ce qui est grand, elles apaisent tout ce qui est sensible, et, sans cet espoir, il me prendrait je ne sais quelle terreur invincible de la vie et de la mort. »

et de raisonnements qui éloignaient la curiosité. On admira l'ouvrage sur la recommandation des critiques littéraires, de Thurot et de Ginguené, qui s'en montrèrent enthousiastes. Bonaparte ne pouvait donc oublier de Tracy pas plus que Cabanis et Volney. Il en fit un sénateur, trouvant tout d'abord en lui, comme dans les autres, un approbateur sympathique. Mais comme les autres aussi, de Tracy dépouilla bientôt sa bienveillance pour le général, qu'il sentit et trop ambitieux et trop dissemblable au héros du commencement du Consulat.

D'autres hommes connus fréquentaient Auteuil. C'étaient Dupuis, l'auteur de *l'Origine des Cultes;* Saint-Lambert, l'auteur du *Catéchisme universel*, l'ami de Mme de Houdetot; Ginguené, le principal rédacteur de *la Décade*, le journal des idéologues; et Daunou, et Ducis, que le Premier Consul ne put jamais convertir en sénateur, et le général d'Arçon, le collaborateur du grand Carnot, retiré en son château de la Thuilerie, et Lecoulteux de Canteleu, au château du Coq, tous l'objet des prévenances de Bonaparte. D'Arçon mourut dans la première année du Consulat. Les autres se laissèrent gagner, au moins pour un temps, par les adroites caresses du Premier Consul, et surtout Garat, qui, après avoir fait une opposition très décidée à Bonaparte, s'était rallié à sa politique, exaltant, au Sénat, la victoire de Marengo, louant avec effusion le général, malgré les sarcasmes dont il était piqué. Le Premier Consul l'appelait un « enfileur de mots » et ne manquait point, dès qu'il le voyait, de lui répéter d'un ton narquois, : « Eh bien! M. Garat, comment va l'idéologie? » Du reste, toujours prêt aux concessions, l'idéologue tournait brusquement à l'éloge, après un simulacre d'opposition. Ses amis lui repro-

chaient cette condescendance outrée : « Oh! leur disait-il, c'est bien différent, voyez-vous, quand on le connaît de près, quand on s'est approché de son âme. » Et Garat, qui ne croyait point à l'âme et professait des doctrines matérialistes, se retrouvait spiritualiste en parlant de Bonaparte !

Telle était ce qu'on appelait alors « la société d'Auteuil ».

LA SOCIÉTÉ DE LA MARQUISE DE CONDORCET

SOMMAIRE. — Sophie de Grouchy, filleule du président Dupaty, surnommé *Grouchette*. — Son éducation au prieuré de Neuville-en-Bresse. — Ses lectures des ouvrages de Voltaire et de Rousseau; elle y perd la foi. — Chez les Dupaty, les Grouchy se rencontrent avec les philosophes de l'époque, avec Condorcet. — Le savant Condorcet devient amoureux de Sophie. — Il la demande en mariage; il est agréé. — Les soirées de la Monnaie chez Condorcet. — La jeune marquise de Condorcet accepte les théories des philosophes, ses commensaux. — Elle pousse son mari vers les idées les plus radicales, vers l'abolition de la royauté. — La direction de la Monnaie est enlevée à Condorcet. — Il s'installe à Auteuil. — Il est déclaré suspect. — Il se cache à Paris chez Mme Vernet, rue Servandoni. — Il quitte sa cachette, erre dans la campagne, et, suspecté à Clamart où l'interrogent des paysans, il s'empoisonne durant la nuit. — Réaction en sa faveur. — Douleur de sa femme. — Sa vie misérable. — Les diatribes de Morellet contre elle. — Sa douleur s'apaise. — Elle s'installe près de Meulan, à la Maisonnette. — Ses amours avec Mailla-Garat. — Celui-ci l'abandonne. — Elle se laisse prendre de nouveau par Fauriel. — Elle revient à Paris, grande rue Verte, où elle reçoit dans ses salons ses anciens amis d'autrefois. — Elle meurt en 1822, douloureusement atteinte de névralgies à la tête.

Sophie de Grouchy naquit en 1764, près de Meulan, au château de Villette, patrimoine de sa fa-

mille. Pleine de vivacité, d'espièglerie et de grâce, elle faisait, dans son enfance, l'admiration de Mme Dupaty, la femme de l'ancien président du Parlement de Bordeaux, lorsque l'aimable dame venait en villégiature chez son amie, Mme de Grouchy, la sœur du conseiller Fréteau, célèbre plus tard en demandant le rappel des Etats Généraux. Le président Dupaty était le parrain de la petite Sophie et sa femme lui écrivait de Villette que sa « Grouchette montait en graine », toujours en mouvement, les yeux pétillant d'esprit, donnant à son jeune visage une expression de malice contenue[1]. Mais, loin de rechercher les amusements des fillettes, Sophie s'attachait aux études des enfants Dupaty, lorsqu'ils étaient au château de Villette, corrigeant leurs devoirs, écoutant le débit de leurs leçons. Déjà se manifestait, en elle, une inclination prononcée pour les exercices de l'intelligence. On aurait pu prédire qu'elle ne resterait point indifférente aux grands problèmes sociaux qui allaient soulever la vieille société et révolutionner les salons où l'on causait. Sa mère s'occupait d'elle avec une attention tout affectueuse et elle était charmée de la direction que prenaient les pensées de l'adolescente. La religion l'avait entièrement conquise, sa foi était ardente et c'était avec délices qu'elle l'écrivait au conseiller

1. Plus tard, quand elle eut quatorze ans, voici le portrait que traçait d'elle le président Dupaty :

« Les lettres de Mlle de Grouchy (Sophie), disait-il, sont des infidèles. Elle est tout autre que ce qu'elles me disent. Elle a infiniment de raison et même d'esprit. J'ai vu des choses écrites par elle, avec confiance et liberté, que Mme de Sévigné n'eût pas désavouées. C'est à la lettre. Sa mère est parfaitement contente. Elle doit l'être. Sans être précisément jolie, sa physionomie est assez agréable, et le développement de la jeunesse peut encore faire épanouir quelques boutons cachés sous les feuilles. Une taille de nymphe, un air de noblesse et d'élévation répandu sur toute sa personne. On ne peut être mieux à quatorze ans. » (Guillois, *la Marquise de Condorcet*, p. 23.)

Fréteau, son frère[1], en lui annonçant que Sophie allait entrer au prieuré de Neuville-en-Bresse.

Au prieuré, elle mena la vie des couvents mondains de l'époque. Les distractions y étaient fréquentes, ainsi que les plaisirs. Les salons s'ouvraient à une société élégante. On y recevait nombreuse assistance ; on y dansait même. Les novices y jouissaient d'une grande liberté, lisant les livres, alors renommés, les plus sérieux comme les plus légers. Pour Sophie, ce furent Voltaire et Rousseau qui ne quittèrent plus son chevet. Elle les dévora, sans désemparer, avec une ardeur bientôt dangereuse pour sa santé et ses yeux, et cette foi si vivace, dont s'enorgueillissait la marquise de Grouchy, bientôt s'attiédit : lorsque vingt mois après son entrée au couvent, la jeune fille en sortit, ses croyances religieuses n'avaient plus la naïveté de l'innocence. Sophie voulut raisonner, voulut savoir, et sa gaieté rieuse, sous l'atteinte du doute, se changea en une mélancolie rêveuse, qui devint, dans la suite, l'habitude de son esprit.

Durant cette retraite, des amis de sa famille l'avaient voulu marier à un officier démissionnaire, veuf depuis longtemps, M. de Claye, dont la fortune territoriale était considérable. Sophie refusa. L'état de son âme, ses inquiétudes d'esprit l'éloignaient du mariage. Elle rentra au château de Villette, où sa présence ramena le mouvement que son absence y avait fait disparaître. Les salons, à ce moment, retentissaient de causeries savantes, de controverses

1. « L'aînée, disait-elle (Sophie), a des ressources personnelles infinies, la plus essentielle de toutes, la religion comme étude. Ce sentiment y tient le premier rang, et devient, entre elle et moi, un lien et un rapport intimes ». (Guillois, p. 25.)

politiques, auxquelles tous les esprits sérieux attachaient la plus grande importance; et, chez les Dupaty, les Grouchy se rencontraient avec les philosophes, dont les études avaient éveillé la curiosité de la bonne compagnie. De tous les hommes de science, Condorcet était l'un des plus recherchés; ses travaux remarquables l'avaient mis en évidence. On se rappelait sa thèse de mathématiques discutée, à sa sortie du collège, devant d'Alembert, Clairaut et Fontaine; et sa théorie sur les comètes venait d'obtenir un prix à l'Académie de Berlin. Enfin on l'avait nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris. Il était célèbre déjà.

Sophie de Grouchy brillait, dans le monde, par son intelligence et son agréable figure. Svelte, de formes bien proportionnées, la chevelure abondante en boucles épaisses sur les épaules, le front bombé, le nez légèrement relevé et la bouche bien fendue sur un petit menton osseux et volontaire, les sourcils en arcs très prononcés, au-dessus de deux yeux en vrille, elle ne pouvait manquer d'attirer les regards et d'éveiller l'amour dans les cœurs encore endormis. Les hommes concentrés en eux-mêmes, réfléchis et adonnés aux méditations, comme l'était Condorcet, sont les plus sensibles devant ces natures pétulantes, et chez Mlle de Grouchy, en son esprit, en son cœur, bouillonnaient toutes les idées de l'heure présente. Froid, ombrageux, presque sauvage, Condorcet fut donc attiré, quand même, vers cette belle jeune fille, en qui on discernait une pensée que l'on sentait comprimée, mais ardente. Il la savait de fortune très médiocre; la sienne était modeste. Mais, directeur de l'hôtel des Monnaies, ses revenus étaient suffisants pour mener à Paris une vie large et aristocratique. Il

aima bientôt Mlle de Grouchy, et quoique de vingt ans plus âgé qu'elle, quoiqu'il put craindre un refus, il s'offrit comme époux et fut agréé.

Non qu'elle aussi l'aimât. Son cœur n'était alors sollicité par aucun désir. Elle vivait inerte, attendant l'inconnu, un événement inopiné qui réveillerait, en elle, l'espérance, la foi, l'ardeur, que ses lectures avaient éteintes. Condorcet, — le marquis de Condorcet, portait un nom honorable. Il était, à Paris, considéré et l'ami d'hommes illustres. Elle remarquait, en lui, un esprit de prime-saut, des conceptions neuves, appuyées d'une science étendue. Ses salons de la Monnaie réunissaient toute la pléiade des orateurs, des savants, des publicistes, qui s'étaient fait un nom. L'on y agitait les questions les plus graves, toutes celles que Voltaire et Rousseau avaient laissées en sa jeune conscience de femme. Sophie entrevit, alors, une destinée glorieuse pour elle et s'y abandonna de toute son âme; plus encline, que son mari même, à accepter les conséquences de toutes les nouveautés, qui bouleversaient la vieille société.

Tant que la Révolution ne dépassa point les causeries des salons, ce fut autour de Mme de Condorcet, à la Monnaie, une sorte de « bureau d'esprit » où chacun exposait placidement ses convictions. Mais l'orage bientôt gronda au dehors, et dans l'Assemblée nationale, et dans les clubs des Jacobins, les motions les plus exaltées étaient défendues à la tribune; et loin de calmer son mari, de l'assagir, en lui dénonçant l'exagération des revendications populaires, sa femme l'excitait et le poussait aux propositions les plus violentes. Aucune ne lui semblait excessive, dès qu'elle s'adressait à l'intelligence. Elle avait favorisé la création des lycées où,

chaque jour, professaient les hommes distingués du temps. On la voyait assister aux leçons, avec zèle et avec ferveur, ce qui lui fit donner le nom de « Vénus lycéenne ». Mme Roland en devint jalouse. Ne voulant point s'attaquer à la femme, elle tâcha de discréditer le mari. « Condorcet n'est point sans mérite, disait-elle, mais c'est un intrigant. » Il venait justement, sur les conseils de sa femme, de solliciter de l'Assemblée nationale le sacrifice à l'égalité de tous les titres de chaque famille, afin de détruire l'antique noblesse et l'orgueil de la race. Il avait refusé jadis d'être le précepteur du dauphin, fils de Louis XVI; il fut l'un des premiers à réclamer l'abolition de la royauté et la proclamation de la République.

Son apparence frigide, son mutisme au milieu de ses amis, n'indiquaient point sa vraie nature. Il avait, au contraire, une âme inflammable; et l'émulation puisée dans les encouragements de sa femme ne fit qu'exalter la générosité de son caractère et les emportements de ses convictions. Il eut une heure de vraie royauté. Ses salons, embellis de la présence de cette femme, aimée plus que jamais, se peuplèrent de tous les hommes illustres, de tous les étrangers de haut renom qui vivaient à Paris. Le poète Roucher y coudoyait le savant Cabanis. Lafayette s'y rendait avec Charles de Constant; et puis c'était le pasteur Dumont, de Genève, et Beccaria le philanthrope, et Thomas Payne, l'un des fondateurs de la république américaine, et Clootz et Adam Smith, dont la jeune marquise devait traduire les œuvres, en y joignant ses lettres sur « la sympathie ». Foyer d'illusions décevantes, on y déifiait, on y divinisait l'humanité, que les découvertes récentes devaient éterniser, disait-on, et affranchir de tous les maux.

Heure rayonnante qui fut éphémère!

Bientôt Condorcet dut abandonner son poste honorifique, quitter l'hôtel des Monnaies et venir rejoindre à Auteuil ses meilleurs amis. La Terreur s'étendait sur la France. Auteuil lui sembla un lieu sûr. Cabanis y vivait chez Mme Helvétius, asile béni, où, malgré l'épouvante du moment, les hommes de science y continuaient leurs causeries fécondes. Mais Condorcet ne jouit pas longtemps de la sécurité espérée, au milieu de sa famille, près de sa femme et de sa fille Elisa, l'unique fruit de ses amours.

Le cruel despotisme de Robespierre soulevait son indignation. Il se prononça fortement contre la nouvelle constitution, qui allait être adoptée, et, devenu suspect, il fut mis hors la loi, destiné à l'expiation suprême, s'il tombait aux mains de ses adversaires. Alors, il quitta Auteuil, revint à Paris où son jeune ami Cabanis le fit cacher, rue Servandoni, chez Mme Vernet, une parente du grand peintre.

La maison était sûre. Il y vécut plusieurs mois, ne sortant jamais, ne communiquant avec personne, rêvant à sa jeune femme qu'il adorait, et d'autant plus à ce moment, qu'il savait être aimé, enfin, depuis que sa gloire était éclatante et qu'il avait pris, dans la société, la grande place due à son génie et à ses travaux. Sophie était fière de son mari et l'aimait.

Lui souffrait de cette séparation, n'ayant d'autre distraction que son rêve infini et toujours recommencé.

Et quel accablement lorsqu'il pensait au malheur présent et aux souffrances de sa jeune femme, son adorable Sophie! Ses biens étaient mis sous séquestre. Comment vivrait-elle?

Sa chère petite Elisa, sa fille, sa belle-sœur, Charlotte de Grouchy, des serviteurs à qui on devait le nécessaire, ceux de d'Alembert, en outre, que lui avait recommandé le grand homme en mourant, tous attendaient leur existence du travail de Sophie. Et prisonnier, séparé du monde, il ne lui pouvait être d'aucun secours. Il savait la nouvelle vie de la jeune femme, faisant des portraits à la gouache tout le jour, joignant à ses ressources celles que lui donnait une petite boutique de mercerie, ouverte rue Saint-Honoré, au-dessus de laquelle une chambre était meublée pour la nuit, lorsqu'elle venait voir son mari en cachette, et déguisée en paysanne. Heure douce pour les deux époux! que de mots tendres, que de confidences, que de protestations d'amour, en ce tête-à-tête, si inquiet et si vite passé! Et quelle détresse d'âme ensuite, lorsqu'il fallait partir! Se reverraient-ils?

Pour lui créer une occupation sévère et détourner son mari de ses tristes pressentiments, de ses longues compositions où il épanchait, en vers, sa douleur et son désespoir[1], elle lui demanda de

1. Guillois, *la marquise de Condorcet*, p. 93.

« Il écrivait pour sa fille ces « avis d'un proscrit », admirable testament qui honore à jamais sa mémoire, et qui commence par ces lignes sublimes :

« Mon enfant, si mes caresses, si mes soins ont pu, dans ta première enfance, te consoler quelquefois, si ton cœur en a gardé le souvenir, puissent ces conseils, dictés par ma tendresse, être reçus de toi avec une douce confiance et contribuer à ton bonheur.

« Dans quelque situation que tu sois, quand tu liras ces lignes que je trace loin de toi, indifférent à ma destinée, mais occupé de la France et de celle de ta mère, songe que rien ne t'en garantit la durée. Prends l'habitude du travail. »

Et, après avoir insisté sur cette source de bonheur, Condorcet cherchait à détourner sa fille de la personnalité et de l'égoïsme. Il lui parlait de « l'habitude des actions de bonté », et lui traçait pour ainsi dire tout un code merveilleux de générosité et de bienfaisance.

Dans la pièce, *Polonais exilé en Sibérie*, se trouvaient des accents déchirants que lui arracha le souvenir de sa femme et de sa fille, dont il prévoyait qu'il serait bientôt séparé sans retour.

reprendre ses travaux de savant, afin de laisser un monument digne de son nom, en développant sa croyance au progrès incessant de l'humanité. Condorcet lui obéit ; et c'est à cette inspiration d'amante qu'est due cette esquisse magnifique de la perfectibilité humaine, que la Convention, plus tard, sur le rapport de Daunou, voulut faire imprimer aux frais de l'État, hommage rendu à la mémoire de cette noble victime des passions politiques, qui étouffent toute justice.

Les lois étaient terribles contre ceux qui cachaient les proscrits. C'était, pour Mme Vernet, la mort aussi bien que pour Condorcet. La généreuse dame le surveillait pourtant. Elle savait qu'il voulait la quitter, craignant, pour elle, une issue fatale. Il réussit, néanmoins, à lui échapper et, vêtu d'habits d'ouvrier, il s'enfuit et sortit de Paris. On était aux premiers jours du printemps. Mais où aller, et comment vivre, au milieu de gens toujours soupçonneux, flairant un danger, ou un traître, en tout homme inconnu ? Il se trouva, ce jour-là, vers Fontenay-aux-Roses, où habitait Suard. Il sonna timidement à la porte. Elle lui fut ouverte. Chez son ami il se restaura à la hâte, et s'enfuit de nouveau à travers champs, annonçant qu'il reviendrait le soir, chercher un abri pour la nuit. La porte du jardin, non fermée à clef, il entrerait sans bruit à cause des servantes. Ce soir-là, chez Suard, la porte resta fermée.

Crois-tu que notre enfant puisse encor retenir
De son père proscrit un faible souvenir ?
Que son cœur de mes traits ait gardé quelque image ?
Dis lui que je l'aimais...

« Je ne puis regretter la vie, écrivait-il ailleurs, que pour ma femme et mon Elisa. Je périrai comme Socrate et Sidney. »

Condorcet ne put entrer au jardin, et il erra toute la nuit, perdu dans les chemins boueux, dans les friches inondées. Le lendemain, exténué de fatigue et mourant de faim, il se réfugia en un cabaret de Clamart où le hasard l'avait amené, afin d'y manger. Il s'attendait à toutes les surprises. Et il n'en avait cure, maître de sa destinée par le poison reçu de Cabanis et qu'il portait sur lui. Sa grande faim frappa l'attention des paysans buvant dans la salle commune du cabaret. Quoique en habits d'ouvrier, ses mains blanches, son visage affiné et de haute distinction trahissaient son origine. On le questionna. Ses réponses embarrassées le perdirent. Il fut fouillé, et le livre d'Horace, le poète latin, tiré de sa poche, acheva de le confondre. Il fut conduit aussitôt à la municipalité, et enfermé, à destination de Paris. Mais, le lendemain, lorsqu'on entra dans la chambre où on l'avait laissé la veille, on ne trouva plus que son cadavre. Condorcet s'était empoisonné.

Assurément on ne pouvait s'y tromper. Les paysans défiants durent comprendre qu'ils n'étaient point en présence de leur pareil, mais devant un homme élevé au-dessus d'eux par la haute culture de l'intelligence. Son front était vaste, ses yeux profondément encaissés sous les arcades du front, indice du repli coutumier de la pensée sur elle-même, lorsque les yeux, se fermant, éteignent leurs regards pour supprimer toute distraction et laisser le champ libre aux conceptions de l'esprit ; son nez long et aquilin marquait la perspicacité ; mais sa bouche, un peu « tombante », suivant l'expression de Michelet, indiquait un esprit plus étendu que fort. C'était de la bonté plutôt, d'après Grimm, et le célèbre critique ajoute : « Il aurait eu plus tort

qu'un autre, de n'être pas honnête homme, parce qu'il aurait trompé davantage sur sa physionomie, qui annonçait les qualités les plus paisibles et les plus douces. » Il répandait autour de lui le parfum des vertus sérieuses, à ce point, écrit Guillois, son historien, qu'on a pu dire de son intelligence, en rapport avec sa personne, « que c'était une liqueur fine, imbibée dans du coton ».

La réaction en sa faveur ne se fit point attendre. *La Décade*, quelques mois après, entonna ses louanges ; Ginguené affirma que la fin de *l'Esquisse* était comparable à ce que l'antiquité nous avait laissé de plus sublime. — Moreau de la Sarthe et Cabanis encensèrent la doctrine de la perfectibilité. De Tracy ne craignit point de placer Condorcet au-dessus de Montesquieu. En revanche, les jeunes écrivains, adeptes de Chateaubriand, et Chateaubriand lui-même, ravivèrent les critiques de Palissot et de La Harpe, et, entre tous, de Bonald, pour combattre l'œuvre du philosophe. De Bonald appela *l'Esquisse* « l'apocalypse du nouvel évangile ». Mme de Stael, enfin, se rappela que Condorcet avait attaqué jadis les idées de Necker et les théories de la « brochure sur les grains », et, parlant de lui, dans ses considérations sur la littérature contemporaine, elle le nomma un homme « diversement célèbre » ; épithète dédaigneuse que Chénier releva aussitôt. « Condorcet, disait-il, fut sans doute et restera diversement célèbre, puisqu'il était, à la fois, habile dans les sciences mathématiques, profond dans les sciences morales et politiques, éclairé en littérature, écrivain distingué, philosophe illustre et grand citoyen. Il est bien vrai qu'il aimait les vertus, le génie, les opinions de Turgot ;

qu'il admirait son administration, et qu'il n'avait pas, à beaucoup près, les mêmes sentiments pour un ministre dont le nom n'est pas sans célébrité. A cet égard, les panégyriques exagérés peuvent convenir à l'amour filial, mais entre-t-il dans ses droits d'inculper gravement, et sans motifs admissibles, un des premiers hommes du XVIIIe siècle ? »

Pendant plusieurs semaines, Sophie de Condorcet ignora le destin de son mari, qui avait quitté la maison de Mme Vernet. Lorsque le bruit se répandit que l'illustre savant était mort, lorsque, devant les preuves flagrantes, elle ne put douter de l'affreuse vérité, elle fut écrasée de douleur. Il ne fallut rien moins que les condoléances affectueuses de Cabanis et de tous ses amis pour lui donner la force de subir cette épreuve cruelle. Et quelle vision horrible de l'avenir s'étendait sous ses yeux, pour un veuvage sitôt venu, lorsque son cœur était plein d'amour, lorsque, sa pensée ouverte aux plus hautes leçons de la philosophie, elle espérait, dans la société de son mari, jouir pleinement de la vie, en femme belle et adorée, partageant avec l'homme honoré, dont elle portait le nom, une gloire dont elle connaissait le prix !

Son existence, à peine assurée, courant de prison en prison où les condamnés, au moment de quitter la vie, demandaient à son pinceau la reproduction de leur image, il lui fallait subir les brutalités des geôliers qui ne la voulaient point laisser pénétrer dans leur immonde et épouvantable domaine. Alors, pour adoucir leur rigueur, elle se résignait à commencer par les portraits gratuits de ces farouches oppresseurs. Et les portes s'ouvraient devant elle. Deux portraits, trois portraits à livrer

avant de faire celui dont elle tirerait quelques ressources pour vivre. Et que d'horribles blasphèmes à entendre ! que d'injures, à la mémoire de son mari, aux lèvres de ces tyrans qui régnaient sans contrôle sur tant de victimes ! Rien à répondre, hélas ! et ses larmes à comprimer sous les paupières, de peur que la pitié, ou une révolte de conscience, ne lui devinssent funestes. C'était la vie la plus malheureuse, une vie qui dura au-delà de deux ans, jusqu'à ce qu'une partie de ses biens lui eût été rendue.

A ce moment, moins asservie aux nécessités de l'existence, gardant à Auteuil son principal domicile, elle voulut avoir à Paris, afin d'exercer plus facilement son art, un logement où elle recevrait les personnes du monde, désireuses d'un portrait. Rue Matignon, elle installa cette petite succursale, et sa vie dès lors se partagea entre Auteuil et Paris : Auteuil où elle retrouvait ses amis les plus chers, ceux avec qui elle était en communion de pensée, et près de qui elle venait réconforter son courage. Ils s'y efforçaient tous. Et après Cabanis, Jean Debry, un compatriote de son mari, échappé de Rastadt à l'assassinat, commandé aux hussards autrichiens ; et le savant Laplace ; et Lacroix, qui venait de céder à Talleyrand son poste aux relations extérieures ; et La Roche, le commensal de Mme Helvétius, dont le dévouement, comme chef de la municipalité d'Auteuil, n'avait pu sauver Condorcet de la proscription ; et Mailla-Garat qui s'insinuait petit à petit dans le cœur de la jeune marquise. Elle sentait le besoin d'être soutenue, d'être défendue, contre ses détracteurs. Morellet ne lui était point sympathique, et dans ses écrits lâchait la bride à sa verve méchante. « La femme de Condorcet,

Mailla-Garat, dont elle avait fait son ami et à qui elle avait donné son cœur tout entier. Il avait quinze ans de plus qu'elle; mais la vie semblait lui avoir ménagé toutes les chances de succès. Né en Basse-Navarre, il savait parler avec agrément; il écrivait avec élégance. Au concours d'éloquence, il avait remporté, quatre fois, le prix à l'Académie, et après son éloge de Fontenelle, Buffon l'avait embrassé publiquement en disant : « Enfin, voilà un écrivain ! » Son éducation, faite sous la surveillance complaisante d'un prêtre, qui lui avait laissé lire tout ce qu'il avait voulu, avait donné à son imagination une tournure romanesque, à laquelle devait s'attacher une âme rêveuse. Sous Danton, il avait occupé le ministère de la Justice, et comme ministre, il avait assisté, avec l'abbé Edgeworth, aux derniers moments de Louis XVI; ce qui ne l'empêchait point d'admirer « l'âme sensible de Robespierre ». Lorsqu'il obtint les faveurs de Mme de Condorcet, il revenait de son ambassade à Naples, et il était président du Conseil des Anciens. Cette vie si pleine de travaux et d'honneurs républicains, sa faconde méridionale, son visage qui n'était point sans beauté, toute cette surface finit par séduire l'âme inquiète et un peu déséquilibrée de la jeune veuve. Elle avait elle-même trop d'activité cérébrale pour ne point se donner à qui pouvait répondre à cette effervescence intellectuelle; et elle aima Garat.

Sous les ombrages de la « Maisonnette, » elle cacha son nouveau bonhenr, se fiant à l'éternité de leur amour, comme toutes celles qui aiment beaucoup et qui croient à un échange de la passion. Ce bonheur dura deux ans, un bonheur doux, tranquille, plein de joies divines où l'esprit

était satisfait autant que le cœur. Puis un jour, c'était en 1800, Mailla-Garat fit un voyage à Villiers, durant le printemps, et elle resta seule à la « Maisonnette ». Garat ne revenait point. Sophie de Condorcet prit peur. Elle eut le pressentiment d'un nouveau chagrin, de quelque événement fâcheux qui désolerait encore sa vie. Elle écrivit à son amant les lettres les plus passionnées, usant des mots les plus tendres, les plus intimes, rappelant les heures charmantes, passées l'un près de l'autre.

..... « Mon *Mail* », lui disait-elle, — petit nom aimé qui signifiait les plus adorables caresses regrettées; — et en terminant : « Adieu, mon ami, je vais m'endormir en pensant à toi, aussi tendrement que si tu pensais beaucoup à moi, à Villiers »... Une autre fois : ... « Où es-tu, mon cher bonheur, et pourquoi ne respirai-je pas, à côté de toi, toutes ces impressions délicieuses de la nature renaissante? » Les effluves de mai lui montaient au cerveau. Elle adressait à Garat tous ses accents d'amour, et lui restait sourd à cette voix charmante. Loin d'elle, il s'était laissé prendre aux attraits de Mme de Coigny, chantée jadis par André Chénier, sous le joli nom de *la Jeune Captive*. Strophes poignantes, parties des noires murailles de Saint-Lazare.

O mort, tu peux attendre. Eloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi, Palès encore a des asiles verts;
Les amours, des baisers; les muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore!

. . . . . .

Et Garat avait repris la cantilène du doux poète

et, près d'elle, il oubliait celle qui lui avait accordé les plus ineffables tendresses, l'amour d'un grand cœur et d'un grand esprit. Les yeux de la sacrifiée se dessillèrent à la fin. Elle apprit la dure vérité et, stoïquement, envisageant son malheur, elle se montra généreuse; et toujours aimante, elle demanda une petite place encore en ce cœur qui avait changé d'idole. Retirée à Ferrière, près de son frère, le général, elle écrivit à son infidèle amant : « Mon cher ami, tu me garderas la petite part que ta tendresse peut avoir à côté de l'amour. Puisse-tu être heureux! »

Ce ne fut pas son dernier essai de bonheur.

Il était de mode, alors, de s'adonner à l'étude de la botanique; et les élégantes de ce temps, celles qui ne sacrifiaient pas toutes les heures de la journée à leur toilette, se rendaient au Muséum du Jardin des Plantes, au cours du savant Desfontaines. Beaucoup d'hommes suivaient également ces leçons; et ce fut là que Sophie de Condorcet fit la connaissance de Fauriel, par qui elle se laissa séduire encore, cherchant toujours, dans une affection partagée, dans une adoration promise, ces jouissances profondes du cœur qu'elle avait poursuivies au couvent, en ses années de jeunesse religieuse, qu'ensuite elle avait cru trouver dans les élans moins éthérés et moins empreints d'idéal d'un être humain. Le cœur n'acquiert jamais d'expérience. Il subit la fatalité de ses impressions. Fauriel s'empara de l'âme de la jeune veuve, comme l'avait fait Garat; et elle recommença près de lui, avec lui, à la « Maisonnette », le rêve dont elle était l'esclave.

Et, pourtant, la personne de Fauriel était fort

vulgaire; l'attitude, sans distinction; le regard, sans flamme, sans cette lueur de douce attirance, qui fascine et retient la nature impressionnable de la femme.

Seulement, il s'était affilié à la Société d'Auteuil, et ses relations avec les amis de Cabanis le recommandèrent à Sophie de Condorcet. A cause de lui peut-être, et pour lui, elle ne resta plus toute l'année à la « Maisonnette ». Elle eut à Paris un domicile, Grande-Rue-Verte, près de l'hôtel de Lucien Bonaparte, où elle appela ceux qu'elle avait reçus, jadis, à l'hôtel des Monnaies, et d'autres plus jeunes, des amis de Fauriel, hommes politiques ou littérateurs, de l'entourage de Mme de Staël, dont Fauriel avait rompu la chaîne, pour se donner à sa nouvelle amante. C'était donc une réunion d'idéologues, une assemblée plus éclectique qu'à Auteuil, où avec Cabanis, de Tracy, Volney, Daunou, Ducis, on voyait Benjamin Constant, Jacquemont, un parent de Lafayette, Thurot, Gallois, Le Breton, Laromiguière, Chénier, Andrieux, et les savants de l'Europe, pour qui la France était une seconde patrie. Fauriel s'était lié avec Villiers, « le premier Français qui ait su l'Allemagne », écrit Sainte-Beuve. Venu à Paris, aux premières années du Consulat, il fut introduit, par son ami, dans les salons de la rue Verte, avec Hase, le philologue, qui allait donner des leçons d'allemand à la belle marquise. La guerre, qui jetait les peuples les uns contre les autres, inspirait aux penseurs le désir de connaître le génie de nos ennemis. Nos luttes héroïques avec l'Allemagne et l'Italie attirèrent nos regards sur ces deux pays. Leur philosophie et leur poésie ne demeurèrent plus inconnues comme autrefois, et, depuis la Révolution,

les étrangers étaient bien accueillis dans les salons parisiens. Leurs œuvres en français se vendaient mieux, chez les libraires, que les œuvres de nos auteurs; et fort de cet engouement, Fauriel avait traduit deux tragédies italiennes de Manzoni, qui lui avait dédié son *Carmagnola*.

Les années passaient. Dans la famille de Grouchy, on s'habitua aux relations désormais évidentes de Fauriel et de Sophie de Condorcet. Cabanis s'était créé une retraite à la campagne, à Rueil, près de Villette et près de la « Maisonnette ». On se visitait d'une maison à l'autre, et dans les lettres échangées, Fauriel y était cité comme un membre de la famille, lié définitivement à la belle veuve. Pour être plus libre, il venait de quitter Fouché dont il était le secrétaire. C'était après le complot où Bernadotte s'était compromis; et ce complot avait avorté, malgré les intrigues de Fouché qui aurait bien voulu y pousser la Société d'Auteuil, afin de la désorganiser et l'anéantir, pour plaire à Bonaparte. Dès lors Fauriel fut tout à sa maîtresse, tout à ses amis, tout à ses études critiques dans la *Décade*, dont il devint l'un des plus influents rédacteurs.

Et, malgré tout, Mme de Condorcet gardait son influence sur les hommes distingués qui la venaient voir, qui venaient voir Fauriel, sur les jeunes savants que lui amenait Cabanis, médecins comme lui, enthousiastes de ses travaux et partisans de ses doctrines, Pinel, Boyer, Alibert, Richemont, Roussel et Pariset, dont Guillois rapporte une lettre à Fauriel, pleine de haute raison, où il traçait une ligne de conduite pour ceux qui n'admiraient point Bonaparte, parlant de cette conviction secrète qu'il

faut se garder à soi-même, « afin de ne jamais sacrifier l'honneur, ni la vertu ».

Dans le procès de Moreau, les amis de Mme de Condorcet se montrèrent sympathiques au grand accusé. Quant à elle, la politique ne passait qu'après la philosophie, en ses occupations. La méditation sur soi-même, l'examen de ses pensées, lui agréaient davantage que le bruit éphémère d'une question de régime intérieur. On cite d'elle cependant cette réponse à Bonaparte, un jour que le général s'élevait contre les femmes, toujours prêtes à donner leur avis sur les affaires de l'État : « Il me semble qu'elles en ont bien le droit, disait-elle, dans un pays où leur opinion les conduit à l'échafaud. »

Elle eut, en ce temps, une amie intime, dans la jeune femme d'un camarade de Fauriel, Guillois, employé comme lui aux bureaux de Fouché. Il avait épousé Eulalie Roucher, la fille du poète des *Mois*. La vie d'Eulalie, celle de Sophie, avaient été tristes et déçues; ce qui les avait rapprochées. Toutes les deux, enfin, confiaient au papier le sujet de leurs peines et leurs plus secrètes pensées. L'une écrivait et c'était Sophie :

> Le génie et la naïveté parlent le même langage.
> N'avoir d'autre caractère que son âme!

Et Eulalie Roucher, plus vibrante et plus émue, laissait tomber de sa plume cette réflexion mélancolique :

> L'âme, après de longs chagrins et de grandes passions, ressemble à un vase rempli d'une eau trouble. Parvient-on à l'éclaircir, il faut bien prendre garde de la remuer et de l'agiter encore. Le bonheur d'une vie peut dépendre de cette précaution.

Ainsi se poursuivait l'existence de Mme de Condorcet sans autre incident. Mais, quelques années plus tard, elle allait perdre son cher Cabanis, dont la santé, altérée par ses grands travaux, finit par échouer en une attaque inéluctable. Ginguené en a tracé un tableau émouvant, en son *Journal intime*, cité par Guillois; il écrit de Rueil :

« Cabanis était hors d'état de travailler. Obligé de vivre de régime, il y mettait surtout son esprit. C'est ce qu'il y a de plus pénible pour quelqu'un qui fait un si grand et un si bon usage du sien. Je trouvai Cabanis mieux que je ne m'y attendais, mangeant de bon appétit, dormant paisiblement, chassant tous les jours pendant quelques heures, causant comme à son ordinaire, pourvu que la conversation ne devînt pas trop animée; ce que ses amis avaient soin d'éviter; mais ne pouvant écrire, même une lettre, sans fatigue et sans étourdissement. Sa femme était un ange de vigilance, de patience et de tendresse. Son neveu, Georges Montagu, en était un autre. La petite Annette mettait, au milieu de ce tableau, du mouvement et de la gaieté. Annette était à Paris, en pension. Mme de Condorcet et Fauriel étaient à la « Maisonnette » près Meulan. Rueil est à une lieue dans les terres. Ils y venaient souvent. Cela formait une société pleine d'intérêt et de charme, dont Cabanis était l'âme, tout malade qu'il était... Je quittai Rueil avec beaucoup de regrets et de tristesse. Je sentis un grand serrement de cœur, en embrassant mon cher Cabanis. Je l'embrassais pour la dernière fois. J'allai coucher, le soir, à la « Maisonnette », pour partir de Meulan, le lendemain matin, de bonne heure. Je revins avec la bonne Mme Vernet, cette généreuse Provençale qui s'est immortalisée, en donnant,

plusieurs mois, l'hospitalité au malheureux Condorcet. Je l'avais trouvée à la « Maisonnette ». Mme de Condorcet continue de lui témoigner toute la reconnaissance et tous les égards qu'elle mérite. Elle était avec son triste visage qui ne la quitte point. Je la reconduisis chez elle, en voiture, rue des Fossoyeurs (rue Servandoni actuelle). Je l'ai revue quelquefois, depuis, avec plaisir. C'est tout le fin, toute la franchise, toute la cordialité provençale. »

Mme de Condorcet, peu à peu, se retira du monde. Des douleurs névralgiques à la tête ne lui laissaient plus aucun repos. Elle vécut, à la fin de sa vie, en une retraite obscure, ne s'occupant plus que d'œuvres de bienfaisance et mourut en 1822.

Fauriel n'a laissé à personne la preuve de sa douleur.

LE SALON DE LA DUCHESSE DE LUYNES

SOMMAIRE. — L'hôtel de Luynes, lieu préféré des aristocrates intransigeants. — On n'y danse point, on y joue le *biribi* et le *creps*. — Les femmes qui s'y donnent rendez-vous. — Caractère de Mme de Chevreuse, belle-fille de la duchesse de Luynes. — Aventure de Mme de Chevreuse avec Mme de Genlis. — La mode et l'esprit du siècle finissent par pénétrer dans l'hôtel. — On y danse; mais on revient au jeu avec fureur. — Les partenaires du duc, MM. de Sainte-Foy et de la Vaupalière.

Au faubourg Saint-Germain, on remarquait, sous le Consulat, l'hôtel de Luynes, à l'abord majestueux, dont les portes massives ouvraient sur une cour encadrée de bâtiments percés de hautes fenêtres. Avec l'hôtel d'Havré et l'hôtel de Brissac, il

représentait une des rares demeures conservant encore l'aspect imposant qu'avait eu jadis le logis des grands seigneurs. Les murailles étaient épaisses, construites pour des siècles, et, à l'intérieur, les escaliers, ornés de belles rampes de fer, se déroulaient d'étage en étage, en marches très douces à l'ascension, comme dans le palais des princes. L'hôtel avait été respecté par la Révolution, sans qu'on en sût au juste la raison. Il offrait donc aux visiteurs la richesse intacte de ses décors, ses splendides tapisseries de haute lisse et l'enfilade magnifique de ses salons où avaient passé les hommes des plus grands noms de France.

Mme de Luynes, — une Laval-Montmorency, — avait figuré dans la suite de la reine Marie-Antoinette, à Versailles, et elle en honorait le souvenir en maintenant, sur elle, les modes de 1780, le petit bonnet, le fichu, les robes très amples. Vingt ans après, dans son salon, on eût pu se croire en monarchie. On n'y parlait que du temps passé, des fêtes étincelantes de la Cour, de la littérature et du théâtre que les princes préféraient ; et lorsque furent publiés les nouveaux romans de Mme de Genlis, rappelant les largesses de Louis XIV avec ses maîtresses, les amis de la grande dame les lurent avec avidité, avec enthousiasme, à ce point que Bonaparte en prit ombrage. C'était alors le salon de l'aristocratie la plus rigide, des royalistes intransigeants. Si on y admettait Talleyrand, Narbonne et quelques autres personnages marquants du monde moderne, ils s'y trouvaient non parce qu'ils s'étaient distingués au service du général triomphant, mais parce que leur naissance les rattachait aux familles les plus illustres.

Les émigrés revenus, et de haute lignée, s'em-

pressaient de se faire présenter à la noble dame qui recevait cette société choisie ; jouissance raffinée pour eux, de coudoyer, de nouveau, des personnes de bonne compagnie sachant parler, conter avec art, dire de ces riens charmants qui sont la parure d'une conversation mondaine. Eux-mêmes y étaient attentivement écoutés, lorsqu'ils narraient les épreuves subies à l'étranger, leurs misères passées, leurs joies présentes de revivre leur ancienne vie. Le soir, sous les lambris très éclairés des vastes pièces de l'hôtel, les causeries se poursuivaient en dialogues aimables. On y dansait peu, malgré les bals si nombreux ailleurs ; on y jouait. La duchesse de Luynes avait eu d'abord une passion incoercible pour la chasse ; puis cette passion avait cédé à celle du jeu. Le *biribi* et le *creps*, pour ses invités, tenaient lieu de toutes les autres distractions. On s'y mettait, le diner fini, et souvent on n'abandonnait la partie qu'avec le jour naissant, après une nuit tout entière remplie de cette occupation favorite. Le gain était insignifiant. On ne jouait point pour gagner de l'argent ; on jouait pour se divertir, pour employer les heures d'une façon agréable. Le duc de Luynes, à cause de sa masse et de sa grosseur monstrueuse, ne quittait jamais sa place. Il se faisait rouler vers une table, dans une échancrure pratiquée pour y recevoir son énorme corpulence, et, sans désemparer, il tenait tête à ses adversaires : à Montrond, que l'on appelait le beau Montrond, depuis son aventure avec la belle Mme Récamier ; à Sainte-Foy[1], que lui avait

1. M. DE LESCURE, *Correspondance inédite*, t. I, p. 501. On lit : « *Septembre* 1782. — M. de Sainte-Foy, ancien surintendant des finances de M. le comte d'Artois, a été décrété de prise de corps. Il a jugé à propos de ne point attendre l'exécution de ce jugement provisoire. Il a pris la fuite, et sa maîtresse l'a accompagné (une demoiselle de Saint-Albin, jolie

amené Telleyrand ; à de Jaucourt, dont la canne faillit s'abattre sur la tête du capucin Chabot, toujours prêt à l'injure ; à La Vaupalière, ses joueurs habituels. Mme de Luynes s'asseyait aux tables également, lorsqu'elle n'avait, près d'elle, aucune de ses amies : Mmes de Lévis, de Noailles, de Balby[1], de Guéménée, de Damas, de Choiseul-Gouffier, Mme de La Ferté, Mme de Montmorency, Mme de Vaudemont, la princesse d'Hénin, « jadis si célèbre par sa beauté, dit lady Morgan, et encore si distinguée par l'excellence d'un caractère qu'annonce si bien son port gracieux, » — toutes avenantes et séduisantes, autour desquelles voltigeait sa belle-fille, Mme de Chevreuse.

Celle-ci, une Narbonne-Fritzlar. Son esprit caustique, son imagination inventive, ne restaient jamais en défaut. On ne la pouvait dire jolie, et cependant elle plaisait. Sa physionomie était sympathique, l'expression de son visage éloquente et dénonçant la gaieté et la malice frondeuse. Rousse, elle se montrait blonde, depuis son mariage, sous une perruque abondante, et la grâce de son sourire, l'éclat de ses yeux, lui valaient la beauté. Elle aimait à mystifier son beau-père, le gros duc,

courtisane), exemple que bien peu de ces belles suivent dans la mauvaise fortune de leurs amants. »

Précédemment on lisait : « *Août* 1781. — On dit que M. de Sainte-Foy est accusé d'avoir détourné cinq millions de sa manutention. Cela est difficile à croire. Au reste, comme il a infiniment d'esprit, des amis puissants, les plus fins cuisiniers du royaume, une cave délicieusement fournie, des loges à tous les spectacles, une campagne charmante sur les bords de la Seine, à Neuilly, la plus belle créature imaginable pour maîtresse, un reste de faveur du prince qui lui doit une partie des plaisirs qui forment le tissu de sa vie, et sans doute un bon magot en sûreté, on ne doute pas qu'il ne triomphe de ses ennemis. »

1. L'éclat de ses amours en Hollande avec le comte Archambault de Périgord, après qu'elle eut quitté Coblentz, n'avait point laissé intacte sa réputation. Elle fut exilée à Montauban sous le Consulat, et elle y établit une banque de jeu.

et maintes fois elle changea son costume, elle maquilla son visage, pour se présenter devant lui sous un nom emprunté ; rarement elle manqua son effet.

Mme de Genlis raconte que, pendant dix-huit mois, elle reçut une correspondance anonyme, attrayante, noblement pensée, à laquelle elle donna suite ; et ce ne fut qu'à la longue, après avoir épuisé tous les sujets, qu'elle apprit le nom de sa correspondante dissimulée, Mme de Chevreuse. Ni l'une ni l'autre ne se connaissaient. Un jour, Mme de Genlis vit arriver chez elle à l'Arsenal, où elle logeait, une jolie bouquetière, parlant un patois de Molière, disant j'*avions*, je *venions*, je *voulions*, et proposant de lui vendre les fleurs de son éventaire. Elle découvrit sans tarder la supercherie, aux mains fines de la vendeuse, à sa voix douce, à son regard honnête, plutôt timide que hardi ; et, voulant démasquer la petite ensorcelleuse, elle réussit à lui faire avouer sa ruse[1]. C'était, en effet, Mme de Chevreuse, qui, tourmentée du désir de connaître Mme de Genlis, après toutes les lettres échangées avec elle, n'avait trouvé rien de mieux que de se présenter sous un habit villageois, et tel fut le début de la longue camaraderie qui persista entre les deux femmes, l'une prudente et expérimentée, usant des leçons de ses malheurs passés, pour défendre sa vie contre de nouvelles infortunes ; l'autre, de caractère passionné, narquois, intrépide, rompant en visière avec tout ce qui pouvait gêner ses convictions.

Mme de Chevreuse demeurait à l'hôtel de Luynes[2] ;

1. *Cf.* infra p. 300.

2. *Mémorial*, chap. v, sur le salon de Luynes :

« La causerie a continué sur le faubourg Saint-Germain, l'hôtel de Luynes qu'il en disait la métropole, et il a raconté l'exil de Mme de Chevreuse. Il l'avait menacée maintes fois, et pour des torts réels, pour de véritables insolences, assurait-il. Un jour, poussé à bout, il lui avait dit :

mais elle abusait de son ascendant pour donner cours à ses caprices. Le gros duc en restait perplexe et inquiet, depuis la menace de Bonaparte, qui, blessé des saillies de Mme de Chevreuse, parlait de faire reviser l'origine de la grande fortune de cette famille. Les sources en étaient fort discutables et point assez reculées dans le temps, depuis Louis XIII, pour ne pas être sujettes à une annulation. Le duc, qui n'avait point émigré, possédait une fortune territoriale immense, libérée de toutes charges hypothécaires, au moyen d'assignats, et il en avait augmenté l'étendue par d'importantes acquisitions toujours par des assignats. Il ne voulait rien perdre de cette situation privilégiée. Cette fortune lui permettait de vivre à Paris et en son château de Dampierre, avec tout le faste d'un prince du sang, et les résistances de sa belle-fille aux décisions de Bonaparte lui causaient mille soucis. A grand'peine, sous l'Empire, il lui fit accepter la place de dame du palais, près de Joséphine : « Soit ! dit-elle ; vous le désirez, j'y consens ; mais l'avenir démontrera qu'il eût mieux valu ne pas m'y contraindre. » Et justement elle dut, à

« Madame, dans vos maximes et dans vos doctrines féodales, vous vous prétendez les seigneurs de vos terres ; eh bien ! moi, d'après vos principes, je me dis le seigneur de la France, et Paris est mon village. Or je n'y souffre personne qui veuille m'y déplaire. Je vous juge par vos propres lois ; sortez-en, et n'y rentrez jamais. L'empereur en l'exilant s'était promis d'être inflexible pour son retour, parce qu'il avait beaucoup supporté avant de punir, et qu'il fallait, disait-il, un exemple sévère qui épargnât le besoin de le répéter sur d'autres. C'était là un de ses grands principes.

« Je disais à l'empereur que j'avais été fort souvent à l'hôtel de Luynes, que j'avais beaucoup connu Mme de Chevreuse et sa belle-mère, à laquelle je demeurais toujours fort attaché. Celle-ci avait fait preuve d'une rare et constante affection pour sa belle-fille, ayant voulu partager son exil et l'ayant suivie dans tous ses voyages... Quant à Mme de Chevreuse, jolie, spirituelle, aimable, presque un peu plus que bizarre, elle avait été, sans doute, poussée par l'appât de la célébrité et par la foule de ses courtisans ou de ses adorateurs : « J'entends, reprit l'empereur, elle espérait recommencer la fronde, mais moi je n'étais pas un roi mineur. »

l'intempérance de son langage, son exil à Lyon, où elle mourut autant du chagrin d'être éloignée de Paris que du climat, insalubre pour elle, trop nerveuse et maladive.

Les nobles étrangers, admis à l'hôtel de Luynes, y firent agréer, à la fin, les danses en honneur dans les autres salons. Tous les jeunes conseillers d'ambassade, les Russes surtout, s'y distinguèrent par leur entrain à la valse. Et alors la duchesse laissait au jeu son mari, et venait se joindre à ses jeunes invités. Malgré son attachement à l'ancien régime, la grande dame cédait à l'engouement de la société nouvelle. Les toilettes mêmes de ses amies se montraient plus somptueuses. Ce n'était déjà plus la petite mousseline des dernières années, avant le Consulat. Mlle de Chastenay, pour se rendre à l'une des fêtes de la duchesse, rapporte qu'elle dut se vêtir d'une robe de satin, et elle énumère ensuite les velours et les soies de couleur violente qu'elle y vit. La mode avait triomphé du dédain de ces gens très huppés, et les soumettait à ses lois, comme toutes les femmes qui ornaient les salons du monde officiel. Mais on revenait au jeu chez la duchesse, avec plus d'entrain. Les soirées dansantes n'y étaient qu'exception. Les causeries, qui se prolongeaient en un doux murmure, ou bien le papillottement des cartes, sous la lumière de massifs candélabres, composaient tout le plaisir des réunions à l'hôtel de Luynes : lieu consacré à l'habitude des familiers. Entre eux, ils se disaient : « Je vais à l'hôtel de Luynes, » comme on eût dit : « Je « vais au café » et non chez le duc de Luynes. « L'hôtel » signifiait une assemblée de nobles, employant, pour s'exprimer, les mêmes mots ; pour

conter, les mêmes gestes ; pour manifester une opinion, les mêmes idées : sélection scrupuleuse où n'entrait point qui voulait.

Dans ce monde, fermé avec soin, une visite à l'hôtel de Luynes était un besoin. On s'y installait comme chez soi, en l'absence de la duchesse. On l'attendait en son salon jusqu'à son retour. Lorsque la duchesse était chez elle, Mme de Noailles, devenue dans la suite Mme de Mouchy, l'héroïne des *Abencérages* de Chateaubriand, jolie, attirante, spirituelle, ouvrait le piano pour chanter, en s'accompagnant. Quelquefois, en un mouvement de tête trop brusque provoqué par le chant, les lourdes nattes de ses cheveux se dénouaient, et allongées sur les épaules, elles s'offraient aux regards dans leur magnificence. Et de l'assistance s'élevait un « oh ! » d'admiration. Et à côté d'elle Mme de Beauvau, tante du chevalier de Boufflers, « riche en anecdotes, disait Bouilly, conteuse agréable et se disant du parti populaire, bien qu'elle fût attachée jadis aux prérogatives du rang et aux faveurs de la cour. » Puis, Mme de Choiseul, une Beauffremont, récitait quelques-unes de ses poésies. Très jeune encore elle avait uni sa vie à celle du duc de Choiseul, presque un vieillard pour elle. Elle l'aimait cependant, séduite par la noble existence de son mari, les hautes charges occupées avec honneur, sa grande intelligence et l'acquis obtenu durant ses longs voyages. Mme de Guémenée complotait avec Mme de Chevreuse. Mme de Damas, une Montcalm, blonde, d'esprit actif et primesautier, rapportait les nouvelles du salon de son amie, Mme de La Briche. La princesse de Foix, une Beauvau, mariée jadis au prince, à peine âgé de dix-sept ans, rappelait comment son mari avait échappé aux Jacobins en franchissant une barrière du saut

de son cheval. Mme de Krudener, quand elle venait à l'hôtel de Luynes, grande et sèche, laissait échapper des paroles mystiques où déjà se complaisait son esprit. Si Mme de Contades était au nombre des visiteuses, aussitôt planait une gêne entre toutes. Pourtant, ni mélancolique, ni méchante ; elle était « fantastique », mot dont se sert la duchesse d'Abrantès. Et son regard dominateur, sous la couronne de ses noirs cheveux, avait une telle fixité, une telle puissance commandant le respect, que l'on ne pouvait s'y soustraire. « On n'aurait pas ri dans la chambre où elle se trouvait, dit Mme d'Abrantès, si elle même n'en eût donné l'exemple[1]. » Mme de La Vaupalière, femme charmante, d'un caractère égal et très gai, d'un esprit original et parfois naïf, arrivait avec son mari, qui la quittait, dès en entrant, et allait s'asseoir à la table où jouait le duc. Pour cet homme, point d'autre affaire plus pressante que le jeu. Il y trouvait son bonheur.

Et c'était bien aussi l'idée régnante, dans le salon de Mme de Luynes.

LE SALON DE Mme DE PASTORET

SOMMAIRE. — Le salon de Mme de Pastoret et le salon de la princesse de Vaudemont.

Un autre salon du faubourg Saint-Germain était assidûment fréquenté par des hommes appar-

1. D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. II, p. 237.
« Elle était fille et sœur de MM. de Bouillé, dont le nom et le dévouement ne pouvaient se séparer de l'affaire de Varennes. La haine qu'elle avait pour Bonaparte était amusante. Elle ne lui accordait même pas de mériter sa renommée. »

tenant à tous les mondes, des savants, des philosophes, des financiers, des littérateurs et des nobles. Mme de Pastoret y présidait à toutes les réunions, chez son oncle, M. de Létang, dont la fortune, dit le chancelier Pasquier, « avait échappé aux mesures révolutionnaires ». La verve provençale de la jeune dame y attirait les beaux-esprits de l'époque. On y avait vu Talleyrand, puis MM. de Montesquiou et de Pange, et le marquis de Saint-Lambert, suivi de Mme de Houdetot; ensuite Cuvier et Humbold, excitant la curiosité de ses auditeurs par ses récits de voyages, mais la lassant bien vite par l'intarissable faconde de son imagination. Humbold, déchaîné, ne savait plus s'arrêter. Il entassait histoire sur histoire, comme une commère ; et lorsque chacune était trop connue on s'empressait de fuir le conteur, qui n'apportait plus rien de nouveau. De Vaisnes y détaillait la vie menée à Chanteloup, chez le duc de Choiseul, son ancien protecteur; Suard y retraçait les mémorables discussions de l'Académie; Mme de Staël y essayait, contre le consulat, ses critiques méchantes; Mme Cottin y dévoilait le dénouement de son prochain roman[1]; Mme de La Briche s'y présentait accompagné de son gendre, M. Molé, très jeune alors, et qui déjà s'essayait à devenir illustre. En cette société si variée de personnes, Mme de Pastoret tenait une place prépondérante. Sa parole imagée, ses idées originales, sa verve comique, que fouettait un esprit indépendant et gouailleur, apportaient aux soirées de ce salon une séduction irrésistible. On l'entourait avec instance. On voulait

1. Ce fut chez elle que Mme Cottin rencontra M. de Vaisnes, qu'elle épousa.

l'entendre discuter, juger, déprécier, ou exalter les sujets les plus divers, laissant tomber de ses lèvres tout ce qu'enfantait son cerveau. Elevée dans les principes de Rousseau, elle laissa son fils vagabonder, tout nu, comme il le voulait dans sa petite enfance, sur les tapis de son salon. Ce jeune fils mourut ; elle le fit enterrer dans son jardin[1].

Elle était Marseillaise de la famille des Piscatory, dont les ancêtres avaient marqué dans l'histoire, comme conseillers de Louis XII et de François Ier. Son enfance s'était écoulée dans une terre du Berry, loin des villes, et cette vie solitaire et presque sauvage avait doublé l'ardeur de cette nature méridionale. Elle se comportait, en son salon, au milieu de ses amis, comme parmi les pastoures berrichonnes, hérissant ses causeries de mots souvent cruels, dont la blessure était aussitôt guérie par le rire qu'ils provoquaient.

On l'avait mariée à Paris à M. de Pastoret, un Marseillais aussi, plus âgé qu'elle de dix ans, dont la famille était honorée comme la sienne ; un laborieux qui, à trente ans, était entré à l'Institut, après deux mémoires sur les lois maritimes des Rhodiens, sur Zoroastre et Confucius. Bientôt elle fut séparée de lui par les événements de la Révolution. Pastoret, comme beaucoup de jeunes esprits, avait accepté d'enthousiasme cette transformation du

1. Lady Morgan, en ses *Mémoires* (t. II, p. 227), a écrit de Mme Cottin : « Elle est une des femmes dont les ouvrages ont eu le plus de succès en France. Elle réunissait tous les suffrages, et sa simplicité modeste, ses qualités éminentes et ses vertus contribuèrent beaucoup à les lui assurer. Dépourvue de beauté, n'ayant presque aucune de ces grâces qui en tiennent lieu, Mme Cottin inspira deux passions ardentes et fatales, qui ne finirent qu'avec la vie de ceux qui les avaient conçues. Son jeune parent, M. D., se tua d'un coup de pistolet dans son jardin, et son rival sexagénaire, et non plus heureux, M., s'empoisonna de honte, dit-on, d'éprouver une passion sans espérance, et qui ne convenait pas à son âge. »

gouvernement de la France. Il avait été nommé procureur syndic du département de la Seine, et il s'était joint aux citoyens, qui avaient voulu faire du Panthéon la crypte funéraire des morts illustres. C'est lui qui avait réclamé cette inscription sur le fronton du monument : *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante*. Mais, comme beaucoup de jeunes esprits également, il s'était séparé du nouveau régime, lorsqu'il l'avait vu violent et persécuteur, et s'était affilié aux *Clichiens*, qui voulaient restaurer l'antique monarchie. Pastoret, dès lors, devenu suspect, fut proscrit. Il évita la vindicte jacobine, en se réfugiant en Suisse, puis en Italie. Sa femme ne fut pas épargnée. Emprisonnée d'abord, ses biens furent confisqués, et elle put craindre que l'échafaud ne mît fin à ses jours. Elle échappa à cette justice sommaire. La révolte de Thermidor la délivra et elle reprit sa place dans le salon de son oncle, égayant encore les soirées de ses reparties malicieuses, que l'assistance recueillait avidement.

Lorsque, sous le Consulat, Pastoret revint en France, sa renommée était intacte. On citait son intelligence et son amour du travail. Bonaparte lui confia la présidence du conseil général des hôpitaux; et dès lors il sembla qu'entre sa femme et lui il y eut émulation de zèle pour le soin des malheureux. La bonté native de Mme de Pastoret, sa compassion pour toutes les infortunes, la conduisaient souvent en visite, dans les ménages pauvres. Touchée de l'abandon des enfants que les parents devaient quitter pendant leur travail, elle en réunit quelques-uns des plus pitoyables, sous la surveillance d'une gardienne. Le nombre allait croissant. Dans le monde, on en parla. A un voyage à Paris,

lord Edgeworth et sa fille Marie visitèrent cet asile de l'enfance, et, frappés du bien qui en résultait, ils mirent en pratique, en Angleterre, cette bienfaisance excellente. Vingt ans après, en France, on en rapporta l'exemple, appliqué grandement chez les insulaires, mais on oublia que la première création des salles d'asile appartenait à Mme de Pastoret.

Son mari lui rendit justice. Il disait d'elle : « Elle fait bien le bien qu'elle veut faire. »

LE SALON DE LA PRINCESSE DE VAUDEMONT

La princesse de Vaudemont, une Montmorency-Nivelle, avait émigré à Altona où elle avait offert, dans sa maison, des fêtes et des représentations théâtrales aux Français qu'avaient effrayés, comme elle, les menaces de la Révolution, et qui, pour les fuir, s'étaient expatriés. Mariée à un prince de Lorraine, elle se trouvait alliée à toutes les familles régnantes de l'Europe et, revenue en France, elle se hâta d'ouvrir un salon où elle reçut, comme à l'étranger, des personnes très diverses.

Se croyant par sa naissance et son mariage au-dessus des préjugés vulgaires, elle agréait chez elle les hommes même les plus compromis durant la Terreur. Fouché, le régicide, le sanguinaire proscripteur de Lyon, devint bientôt son familier le plus assidu. A ces relations, il trouvait des avantages, une satisfaction pour sa vanité, un moyen facile de surveiller de près les royalistes opposés au Consulat, et de percer à jour leurs projets. La

princesse avait aussi ses raisons de se lier avec cet ondoyant personnage : pour elle-même, afin de n'être point inquiétée par une surveillance de police ; pour ses amis, afin de servir leurs intérêts, obtenant des radiations et des restitutions de biens, qu'aucune démarche n'aurait pu amener. Brusque, cassante, nerveuse dans son langage, elle était bonne au fond et ne savait résister aux prières de ses amis. Elle abordait, alors, Fouché qu'elle forçait de souscrire à ses exigences. Et il s'en faisait honneur, très fier de ces prévenances princières, dont son importance était accrue.

Ce salon présentait donc une assemblée très mélangée. Les survivants de l'ancien régime s'y associaient aux grands fonctionnaires du Consulat. Narbonne, Choiseul y coudoyaient Talleyrand et La Valette, un aide de camp de Bonaparte. Et cette confusion de personnes, disciplinée par l'autorité de la princesse, n'engendrait aucun heurt d'opinions. On y parlait de tout sans acrimonie, sans défiance. On savait la maîtresse de maison très discrète, sachant garder un secret et incapable de le divulguer. Excepté devant Fouché, on y révélait le fond de sa pensée ; et même Fouché, par les services rendus aux amis de Mme de Vaudemont, avait fini par inspirer confiance. Il se faisait bonhomme, se laissait taquiner par elle, qui ne manquait pas d'abuser, envers lui, de son ascendant. « Un jour, après le Consulat, raconte Mlle de Chastenay, Fouché était arrivé avec une collection de plaques et de rubans sur la poitrine : « Quel est cet ordre qui flamboie sur votre habit, Fouché ? » lui dit la princesse. Il en avait reçu un si grand nombre qu'il en avait oublié le nom et la provenance. « Allons, Fouché, quel est-il? » Et le pauvre homme cher-

chait sans résultat. A la fin, il répondit : « Un ordre de Wurtemberg ! » Et c'est ainsi que, chaque fois, il était traité. »

Les femmes également, toutes les femmes qui brillaient dans les salons alors ouverts, ne manquaient point de venir présenter leurs hommages à la princesse. C'étaient Mme de Staël et ensuite Mme de Vintimille, dont le jugement sûr et l'esprit vaste étaient si appréciés ; Mme de Lévis, qui savait attirer chez elle, à Clichy, toute la jeunesse dansante et joyeuse ; Mme de Caseaux[1], la femme d'un magistrat au Parlement de Bordeaux, en possession d'une grande fortune qu'elle démontrait, en son hôtel de la rue de l'Université, par des bals somptueux ; Mme de Laval, vivant solitairement en sa petite maison de la rue Roquépine ; celles-ci et bien d'autres que n'éloignaient pas le caractère de Mme de Vaudemont, ni sa beauté ; — elle n'était pas jolie[2]. On lui voyait pourtant une taille de jeune fille, élégante et souple, et des cheveux épais qui encadraient noblement son visage. Si elle n'était pas jolie, elle était agréable, par la grâce de son maintien, sa démarche légère, et l'attrait de sa physionomie, très avenante et spirituelle. Toutes

1. C'était une demoiselle de Taillefer, parente éloignée de M. de Talleyrand.

2. Mlle Ducrest, *Mémoires sur Joséphine*, t. I, p. 18.

Sur la princesse de Vaudemont : « La princesse n'était point jolie ; une superbe taille et des cheveux admirables, des manières nobles, une grande fortune, un beau nom lui attiraient de nombreux hommages, et son excellent cœur lui faisait de nombreux amis. Souvent brusque jusqu'à la rudesse, elle revenait promptement à son ton naturel et ne refusait jamais de rendre un service. Elle avait recueilli des compatriotes pauvres qui pouvaient oublier qu'ils n'avaient plus de famille, en étant entourés des soins les plus empressés. (A Altona, où tous avaient émigré.) Elle a continué, à Paris, de mener le même genre de vie, à protéger et encourager les arts, secourir ou consoler ses amis ; voilà ce qu'elle a fait et ce qu'elle fera encore. En un mot, elle était digne de son nom de Montmorency. »

ces qualités sont de celles qui n'excitent aucune jalousie, et elle comptait de nombreux amis qui lui demeurèrent attachés.

On ne dansait point en son salon, on n'y jouait point, on causait. On y venait chercher des recommandations et des protecteurs contre les injustices du temps, contre l'indifférence des bureaucrates; ou bien entendre discourir Narbonne, jaser Talleyrand, et les hommes du Consulat, les familiers de Bonaparte, dévoiler les petits secrets des Tuileries et de Saint-Cloud; les fêtes données par Mme de Montesson ; les grands bals des ministères; celui de Berthier, au ministère de la Guerre, qui ne fut qu'une brillante cohue ; le mariage d'Hortense de Beauharnais; les incidents du voyage à Paris du roi d'Etrurie, un Bourbon; le luxe de la famille consulaire , l'ameublement de l'hôtel Thélusson, acheté par Murat; les splendeurs de Mortefontaine et de Plessis-Chamant, aux deux frères de Bonaparte, Joseph et Lucien; la cabale des théâtres; la rivalité entre Mlles Georges et Duchesnois; l'enterrement de Mlle Chameroy[1], la danseuse de l'Opéra ; le Concordat et la Légion d'honneur; tous ces faits divers étaient sujets de causeries autour de la princesse.

Oh ! c'était un régal recherché de l'assistance, que d'assister aux conversations de Narbonne et de

1. Beaucoup pensaient comme Fiévée, dont l'une des lettres disait (*Correspondance*, introduction, p. 24) : « L'éclat qu'ils ont mis aux obsèques d'une danseuse était véritablement un scandale et n'allait à rien moins qu'à réduire la religion à une vaine cérémonie, en important les théâtres de Paris dans un lieu sacré. Tandis que la respectable mère de famille meurt, sans que les honneurs rendus à sa cendre rappellent ses vertus, il est indécent qu'une fille qui meurt en couches après, avoir vécu publiquement avec un homme marié, prétende, dans sa pompe funèbre, aux distinctions que l'usage accorde aux vierges. Les honneurs accordés aux morts sont une leçon pour les vivants. »

Talleyrand, si différents l'un de l'autre, mais conquérants, tous les deux, par les séductions de leur esprit. Narbonne, déjà quinquagénaire, un peu lourd, les cheveux rares et poudrés, le front découvert et le regard d'une vivacité insoutenable, possédait un si grand charme de langage par l'originalité de ses idées que peu de femmes lui avaient résisté. Sa naissance demeurait toujours mystérieuse et lui créait une sorte d'auréole. On l'avait ramené d'Italie, à l'âge de cinq ans, du palais de la princesse de Parme, une fille de Louis XV, et tout bas on racontait qu'il était le fils adultérin du comte de Narbonne et d'Adelaïde de France, une autre fille du roi. Pendant vingt ans, à Versailles, il avait travaillé près de M. de Rayneval, comme premier commis aux Affaires étrangères, et Louis XVI en avait fait ensuite un ministre de la Guerre. C'est alors que Mme de Staël s'était si fortement attachée à lui qu'elle l'avait voulu suivre dans ses visites à nos forteresses vers l'Allemagne. Après Mme de Staël, Mlle Contat lui avait cédé; et combien d'autres! Il avait été marié, cependant, à Mlle de Montholon, qui n'avait pas quinze ans et lui avait donné deux filles. Mais un homme, illustré de tant de bonnes fortunes, pouvait-il rendre sa femme heureuse?

En un salon, lorsqu'il parlait, on faisait silence. On l'écoutait rappeler ses voyages, ses aventures en Europe, qu'il avait traversée en long et en large. Ses phrases étincelaient d'images, de comparaisons, de mots piquants. Il plaisait et, d'ailleurs, s'efforçait de plaire. Et néanmoins, suspendu à ses lèvres, on restait fatigué. Sa conversation trop érudite contenait trop de choses. Il avait vu trop d'hommes, dans toutes les cours souveraines, et les jugeait avec une profondeur, une finesse trop subtiles, pour ne

point lasser ses auditeurs. Puis, impérieux, décisif, il imposait et ne touchait point. Les femmes sentimentales ne le pouvaient supporter, pas davantage les coquettes. A ce caractère viril et énergique, il fallait une maîtresse, comme Mme de Staël, à l'esprit vigoureux et très ouvert; femme à la fois amoureuse et politique, pareille à Narbonne. Ce fut lui qui, le premier, se détacha, quoiqu'elle lui eût rendu maints services. En amour, ce dévouement est inutile. Un jour, Narbonne, sorti du ministère, était poursuivi par ses créanciers. Il lui fallait 30.000 francs. Sa maîtresse ne savait comment le tirer d'embarras. Elle se résolut, elle, Mme de Staël, à demander la somme à son mari : « Oh! vous me faites plaisir, lui répondit le grand seigneur suédois, je le croyais votre amant! » Ce fut sa seule vengeance contre elle; mais combien amère[1].

Talleyrand plaisait davantage. Pas plus grand seigneur ni plus impressionnant que son ami, mais plus coquet, plus gracieux, plus féminin. Les femmes l'entouraient avec plus d'instance et savaient le réveiller de son indolence naturelle. Il trouvait alors le mot juste, le compliment flatteur qu'elles

1. Fouché, en ses *Mémoires*, t. I, p. 405, a écrit sur lui : « Un des hommes les plus marquants, dans les fastes de la politesse et de la galanterie de la cour de Louis XVI, était, sans contredit, le comte Louis de Narbonne. On s'était complu à le rendre célèbre, en tirant de ses traits frappants de ressemblance avec Louis XV une induction qui supposait un auguste mystère à sa naissance. Il avait aussi travaillé lui-même à sa célébrité par son amabilité parfaite, par sa liaison intime avec la femme la plus extraordinaire du siècle, Mme de Staël, et enfin par la manière facile et chevaleresque avec laquelle il avait exercé, dans le département de la Guerre, un ministère constitutionnel, au déclin de la monarchie. Forcé d'émigrer, en butte aux traits des républicains exaltés et des royalistes extrêmes, il avait d'abord été délaissé à sa rentrée en France. Plus tard, je l'accueillis avec tout l'intérêt que m'inspiraient les patriotes de 1789, qui avaient voulu concilier la royauté et la liberté. Aux grâces des manières, il joignait les traits saillants de l'esprit et souvent même la justesse et la profondeur des vues. »

attendaient. Cette science si délicate de plaire aux femmes paraît inexplicable chez Talleyrand, quand on sait que jamais cet homme ne rendit service à personne; ne pensant qu'à lui, n'agissant que pour lui, laissant ses amis se perdre sans les avertir, et, après leur chute, les abandonnant à leur mauvais sort, sans sourciller. Il s'habituait facilement au malheur des autres. C'est, qu'au rebours de Narbonne, trop savant et trop méthodique, Talleyrand savait toucher jusqu'aux larmes, même ceux qui le méprisaient. Il avait une façon de parler de soi, d'intéresser les autres à lui-même qui ne laissait personne indifférent. Avant de le quitter, il vous avait transmis un mot, une idée, une repartie spirituelle qui empêchaient qu'on l'oubliât. Narbonne vous inculquait une impression de haute culture intellectuelle; Talleyrand, de finesse caressante et de sensualité mondaine[1].

1. Bonaparte, à Sainte-Hélène, a dicté à Montholon sur ces deux personnages une page fort intéressante. La voici (t. I, p. 278) :

« Il nous dit de nouveau que le comte de Narbonne est le seul qui l'ait bien compris et bien servi, et cela, nous dit-il, à cause de son esprit également délié et observateur, et plus encore de ses mœurs de la cour d'autrefois, de ses manières distinguées et de son nom, ce qui lui ouvrit toutes les portes de la vieille aristocratie et le fit admettre dès lors dans l'intimité de mes ennemis naturels; car tant qu'on commande, par l'effet immédiat ou le souvenir de la victoire, le premier venu est bon pour être ambassadeur et l'aide de camp est ce qu'il y a de mieux. Mais quand il s'agit de négocier, de pénétrer le mystère des chancelleries et de déjouer les influences diplomatiques ennemies, c'est tout autre chose. Alors, on ne doit plus présenter à la vieille aristocratie des cours d'Europe que des membres de cette même aristocratie. Ni un Otto, ni un Andréossy n'entreront jamais dans les boudoirs de Vienne. Devant eux, point d'épanchement, point d'indiscrétions, d'intimité. Toujours, et quelque supériorité d'esprit qu'ils aient, — de la cérémonie, de la retenue, — ce sont, quoi qu'ils fassent, des profanes pour lesquels les mystères sont impénétrables. Otto était certainement un diplomate très instruit, et personne mieux que lui n'eût été capable de diriger la négociation d'un traité de paix ou de commerce. Eh bien! il n'a rien su des trames de l'Autriche avec la Russie et l'Angleterre, dès la fin de 1812 et au commencement de 1813. Il était trompé par les protestations de Metternich, et il continuait à m'aveugler sur la conduite de l'Autriche. Le hasard me portait un jour à causer de Vienne avec Narbonne, qui était de service près de moi comme aide de

Ségur venait aussi chez la princesse de Vaudemont. Pendant quelque temps il avait été, près de Mlle Contat, le rival de Narbonne. Mais ils ne boudaient point l'un à l'autre. Ségur se bornait à faire ressortir publiquement les travers de son ami, quand l'occasion lui était offerte. Puis, on voyait encore, chez Mme de Vaudemont, le jeune Victor de Broglie, le jeune Etienne Pasquier, qui devaient, tous les deux, se distinguer plus tard, en politique, au service de Napoléon, et aussi de Jaucourt, lui, d'un âge très mûr, familier, à Londres, de M. de

camp. J'appris de lui ses anciennes relations avec les premières familles de l'aristocratie viennoise, et, me rappelant les services qu'il m'avait déjà rendus à la cour de Munich, je l'envoyai à Vienne. Dès les premiers jours de son arrivée, il souleva, dans l'intimité d'une grande dame de la cour, le voile qui avait caché la vérité à son prédécesseur. Sa mère, dame d'honneur des princesses sœurs de Louis XVI, avait été, dans l'émigration, l'amie intime de cette dame, qui avait coutume de ne voir en lui que le fils de sa vieille amie. L'ambassadeur disparaissait devant des souvenirs de cour. L'impression de la maîtresse de maison fut électrique pour les habitués de son salon. On parla devant Narbonne comme on eût fait quinze ans plutôt. Il sut tout.

« Ce qui m'est arrivé dans cette occasion, je l'ai remarqué lorsque j'ai remplacé Talleyrand aux Affaires étrangères. Il y avait encore quelques affinités aristocratiques avec Champagny, parce que c'était un ancien noble. Il n'y en eut plus du tout avec Maret. Cependant il avait toutes les manières de l'ancien régime, et la duchesse de Bassano était, sans contredit, aussi gracieuse qu'elle était belle. Après tout, c'est naturel ; la caque sent toujours le hareng. »

Villemain, qui connut beaucoup M. de Narbonne, a écrit sur lui en ses *Souvenirs*, p. 113 :

« Cet homme de cœur, cet ancien ministre de la Guerre, cet exilé dont l'entretien avait charmé les hommes les plus considérables de la politique européenne, retiré dans un modeste rez-de-chaussée, tout rempli de livres, donnait là de longues heures aux lectures les plus diverses et parfois jetait à quelques auditeurs choisis les trésors de son esprit et de ses souvenirs... Littérature ancienne dans ses monuments d'art et de goût ; érudition même, comme pouvait l'avoir un élève du savant abbé Barthélemy ; langues étrangères, philosophie, histoire politique et anecdotique ; histoire contemporaine, toujours si obscure et particulièrement sous l'Empire ; connaissance détaillée des forces de chaque Etat de l'Europe, des influences diverses des caractères et des talents, tout lui était présent, tout partait à propos de sa bouche avec autant de précision que de grâce. Les plus fraîches mémoires, sorties des laborieux lycées de l'Empire, savaient moins leur Virgile et Salluste, Horace et Tacite. Il aimait entre tous ce sujet d'entretien, qu'il appelait quelquefois, en plaisantant : *Materiam uberiorem securioremque.* »

Talleyrand dont il avait épousé l'amie, Mme de La Châtre.

Molé y accompagnait ses jeunes contemporains, de Broglie et Pasquier. Maussade à certaines heures; annonçant ce qu'il devait être un jour, envieux des autres ; vain de son talent, de son esprit, de sa naissance, de toute sa personne ; se retranchant en soi-même, quand il ne pouvait briller[1]. Enfin, le duc de Lauraguais, plus tard duc de Brancas, se montrait aussi chez Mme de Vaudemont et s'y faisait remarquer par ses excentricités, qui étonnaient chez un homme de son âge. Vieillard, il s'habillait comme un jeune homme de vingt-cinq ans et affectait de zézayer en parlant ; cette prononciation lui semblait si jolie ! On tolérait cette manie. Il fallait bien être généreux, dans une maison si hospitalière !

LA SOCIÉTÉ DE M. ET Mme SUARD

SOMMAIRE. — Suard, protégé de Mme Geoffrin. — Son portrait. — — Par le duc de Choiseul, il devient rédacteur de *La Gazette de France*. — Suard fonde sous Louis XVI le premier journal quotidien, *Le Journal de Paris*. — Il édite ensuite *Le Publiciste*. — Mme Suard. — Ses prétentions au bel esprit. — L'un et l'autre sont proscrits en fructidor. — L'amitié de Suard pour Morellet. — Ils combattent ensemble les mêmes adversaires. — Jalousie de Mme de Genlis contre Suard, à cause de Garat. — L'attachement de Suard à sa femme.

Suard, né à Besançon en 1734, était un petit homme venu à Paris de bonne heure, recommandé

1. Philarète Chasles, en ses *Mémoires*, t. II, p. 65, a dépeint Molé trente ans après, et on retrouve, sur ce portrait, ce que laissait deviner déjà cette eunesse très gourmée : « Je voyais souvent, dit-il, M. Guizot, M. Molé, M. Villemain. Je dînais chez eux et les écoutais. Tous étaient

à Mme Geoffrin, qui l'envoya chez un de ses amis, avec l'espoir de lui donner un protecteur. L'homme influent reçut assez mal le solliciteur, et Suard n'y voulut plus retouruer. « Quand on n'a point de chemise, lui disait au retour Mme Geoffrin, il ne faut pas être si fier. — Au contraire, repondait le jeune homme très avisé, c'est dans ces cas-là que la fierté remplace la dignité et la fortune. » Il fit son chemin tout de même. Par son entregent, par la souplesse de son caractère, il se créa des relations dont il sut tirer un excellent parti. Présenté à Helvétius et au baron d'Holbach, il connut chez eux toute la pléiade des encyclopédistes, les hommes de lettres, alors célèbres, tels que Buffon et Marmontel. Buffon l'emmena chez Panckouke, l'éditeur, et, un jour, Suard épousa la sœur de cet imprimeur renommé[1].

pénétrés, imbus, émus, ardents et imprégnés d'une seule passion, l'envie. Un beau discours prononcé par M. Guizot mettait M. Molé aux portes de la mort. C'était une vieille femme plutôt qu'un homme; commère dans le genre de Humboldt; causeur aimable, taquin, agréable, assez gracieux dans son calme et qui ressemblait un peu à un page, de ceux qui auraient vieilli. Il piquait, dans la conversation, les gens qu'il voulait blesser, mais cela doucement, enveloppant son dard de chiffons et de coton, de soie et de dentelles; ayant quelque chose de l'ancienne cour, de l'ancienne magistrature et aussi de la raideur officielle des administrateurs napoléoniens du premier Empire. »

1. Garat, *Mémoires historiques*, t. I, p. 278, s'explique ainsi sur Panckouke, le fils aîné d'un libraire de Lille... « A lui, et par lui, a commencé une amélioration très remarquable dans l'existence des gens de lettres, tenus si longtemps dans la pauvreté par les gages avilissants qu'ils recevaient des imprimeurs-libraires, et par les récompenses très honorables, mais mesquines, des puissances. Ce qu'il pouvait gagner de trop sur eux il le croyait perdu pour sa fortune personnelle. Il les enrichissait, pour s'enrichir lui-même. Il voulait les rendre indépendants de lui comme de toute la terre, sûr qu'avec leur indépendance s'élèverait leur génie, se féconderaient toutes les sources des richesses de la presse et de la librairie. Il commença, un jour, l'exécution d'un traité avec un homme qu'il connaissait à peine, par lui avancer cent mille francs qui n'entraient pas dans les conditions du traité. C'étaient bien là les calculs d'un géomètre et d'un libraire transcendant. Des vues si grandes, des procédés si nobles le rendaient l'égal et l'ami des hommes de génie, pour lesquels travaillaient ses presses. Sa voiture était souvent rencontrée sur la route de Montmorency, allant chez Rousseau; de Montbard, chez Buffon; de Ferney, chez Voltaire; et comme les œuvres

L'estampe de la Bibliothèque nationale, où Suard figure en pleine force, le revêt d'une expression de finesse cauteleuse, sous une perruque à rouleaux, avec des yeux ronds, un nez vigoureusement accentué en largeur et des arcades frontales proéminentes accusant son intelligence et sa mémoire. Ses sourcils se relèvent en accents aux pointes extérieures, et on lui trouve en le considérant, quelque ressemblance avec le masque de Danton. Cette physionomie était donc fort intéressante; elle retenait l'indifférent. On y sentait, on y devinait un homme, qui n'était point vulgaire. Marmontel s'était laissé prendre aux avances du jeune homme, et il jugeait Suard, comme un « esprit fin, délié, juste et sage, d'un caractère aimable, d'un commerce doux et liant, assez imbu de belles-lettres, parlant bien, écrivant d'un style précis, aisé, naturel et du meilleur goût; discret surtout et réservé, avec des sentiments honnêtes ».

C'est plus qu'il n'en fallait pour réussir dans la bonne compagnie, et le jeune homme de lettres y réussissait. Le duc de Choiseul, au temps de sa puissance, l'avait fait admettre comme rédacteur à *la Gazette de France*, où il apprit son métier de journaliste. Journaliste et critique littéraire, il le fut

de ces immortels écrivains étaient devenues des affaires d'Etat, de leurs retraites, sa voiture le portait chez les ministres du roi à Versailles, qui le recevaient comme un fonctionnaire, ayant aussi un portefeuille... Il voulait être riche; il le voulait beaucoup... pour être généreux avec tout ce qu'il aimait, avec sa femme, ses enfants, ses amis, avec les talents dont son état l'environnait; et ces jouissances si nobles, si désirables pour la raison même, il les a presque toujours possédées. Ses maisons de Paris et de Boulogne réunissaient, comme celles d'Helvétius et du baron d'Holbach, l'élite des gens de lettres, des artistes et des savants... Dans le salon de sa femme, dans les cabinets d'étude de ses enfants, des partitions ouvertes sur des pianos, des chevalets chargés de dessins, tout respirait le goût des arts et laissait à peine apercevoir le mouvement des affaires par lesquelles il donnait une nouvelle impulsion à celles de la France et de l'Europe. »

toute sa vie, conservant ainsi l'importance à laquelle il tenait, et l'influence dont il se prévalait parmi ses confrères. Le premier, il osa publier, sous Louis XVI, un journal quotidien : *le Journal de Paris* ; puis il se cantonna dans *le Publiciste*, qui devint un journal d'opposition modérée, combattant d'un côté la poussée de la nouvelle littérature romantique, soutenue par *le Journal des Débats*, de l'autre l'exagération dogmatique de la *Décade*, que hantait le souvenir des philosophes et des idéologues.

Lorsqu'il fut marié, il se composa un salon. Sa femme, aussi ambitieuse que lui, y coopéra de tous ses efforts. Garat, le navarrais, devenu son ami quoique beaucoup plus jeune que lui, trouvait la maîtresse de maison charmante, la déclarant femme à la mode, racontant que les grands seigneurs s'arrêtaient en équipage à sa porte, et que les chasseurs, comme le marquis de Chatellux, fournissaient la table de ce « *petit ménage* » de perdrix et de faisans, leurs *pièces fugitives*. Tout le monde ne pensait pas comme Garat. Généralement, on accusait Mme Suard d'éloigner plutôt que d'attirer les amis de son mari, par un ton solennel et des prétentions au bel esprit. La grâce ne dominait point en sa personne. Elle rappelait une « précieuse » de Molière, gourmée et pointue, non une grande dame dont les manières aimables, les gestes élégants, le langage facile et tout simple, auraient encouragé les fréquentations et les confidences.

L'aisance arrivant, ils possédèrent, à Fontenay-aux-Roses, une petite maison où ils se retiraient pendant la belle saison, et les dimanches y recevaient à dîner ceux qui voulaient bien y venir : Talleyrand, alors jeune libertin, et l'abbé Raynal, un ex-jésuite, à qui les encyclopédistes avaient ouvert leurs rangs ;

d'autres encore: Morellet, Daunou, Villers, qui rapportait d'Allemagne les doctrines de Kant, alors inconnu; puis Ginguené, le sensible Ginguené[1], qui combattit, avec Suard, les productions littéraires de Chateaubriand. Lui aussi, Ginguené, était marié à une femme qu'il aimait, sa Nancy, — diminutif de Suzanne, — à qui il écrivit des lettres si touchantes de Saint-Lazare où il était incarcéré. L'infortuné s'était résolu au pire destin, et pour raffermir son courage, il s'occupait à traduire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme. Il disait à sa femme: « Le tableau simple et touchant de la mort de l'homme juste, résigné à son sort, et consolant lui-même ses inconsolables amis, est une des plus belles choses que l'antiquité nous ait laissées. Puisque nul n'est à l'abri de la ciguë, il importe à tout le monde d'apprendre comme un sage doit la boire[2]. »

François de Pange, l'ami des Chénier, les deux Chénier, les deux Trudaine, et Riouffe, le séduisant causeur, Alfiéri, la comtesse d'Albany, Mme Pourrat

1. Mme Vigée-Lebrun, en ses portraits à la plume, a laissé de lui une esquisse peu flatteuse : « Ginguené, dit-elle, m'avait été présenté par Lebrun, le poète, comme son ami intime, en sorte qu'il venait quelquefois à mes soirées, quoiqu'il ne me plût sous aucun rapport. Je lui trouvais un aspect sec, sans charme et sans gaieté. Il n'était pas en harmonie avec ma société, et ses œuvres m'étaient tout aussi antipathiques que sa conversation. En 1789, il nous lut une ode qu'il venait de faire pour M. Necker. Cette ode pouvait passer pour le programme de 1793; il y parlait de victimes, et soutenait qu'on ne pouvait régénérer la France, sans répandre du sang. Des opinions aussi atroces me faisaient frissonner. Le comte de Vaudreuil, qui était présent, ne dit rien, mais nous nous regardâmes, et je vis bien, qu'ainsi que moi, il devinait l'homme. Ginguené ne quittait guère son ami Lebrun-Pindare. Sitôt après la mort de celui-ci, il alla trouver Mme Lebrun, qui, par parenthèse, avait été cuisinière, et lui demanda les manuscrits de Lebrun dont il désirait se faire éditeur. Mme Lebrun les lui remit tous. En les feuilletant pour les mettre en ordre, Ginguené fut un peu saisi de trouver plus de cent épigrammes, faites contre lui-même. Quelques-unes étaient atroces. On conçoit que l'éditeur les mit toutes de côté. Mais je l'ai toujours soupçonné de s'être vengé, en faisant imprimer trop de choses faibles et inutiles, ce qui nuit beaucoup à un recueil qui pouvait être excellent. »

2. Guillois, *Madame de Condorcet*, p. 151.

et ses deux filles, Mme Lecoulteux[1] et la baronne Hocquart, puis Mme de Beaumont, enfin Condorcet et sa femme, étaient aussi de leurs amis, avant la Révolution.

Il fut proscrit au 18 fructidor. Sa femme et lui s'exilèrent. Mais, tourmentée de l'abandon de son mobilier, la femme revint pour en reprendre possession, et inutilement. Les scellés fermaient toutes les portes de l'appartement; un gardien y était installé, à raison de six francs par jour, et la personne, laissée pour la surveillance de leurs intérêts, avait disparu, sans indication. Suard, pourtant, était le protecteur de cet homme, lui avait fait obtenir une place de huit mille francs. Néanmoins, plus heureuse que l'infortuné Condorcet, la femme de l'homme de lettres fut recueillie par Mme de Beaumont et Mme de Pange, qui venait d'épouser M. de Montesquiou. Toutes les deux réussirent à faire lever le séquestre sur l'appartement des exilés, et l'égoiste bourgeoise put s'établir, chez elle, en attendant le retour de son mari.

Pendant le Consulat, le *petit ménage* vivait dans la gêne. L'Académie n'existait plus ; et, durant vingt ans, l'écrivain en avait été le secrétaire perpétuel, ainsi que censeur des théâtres. Toute cette aubaine était perdue. Avec Morellet, son meilleur

1. Mlle de Chastenay (*Mémoires*, t. I) dépeint ainsi Mme Lecoulteux : « Elle était vraiment charmante; sa figure était pleine d'attraits. Ses manières avaient une aménité douce, qui leur donnait une singulière dignité. Je dînai chez eux plusieurs fois et particulièrement dans leur belle maison d'Auteuil. Dans cette maison, la fortune avait un air posé, un caractère de sagesse. Elle n'affectait rien; elle était de l'abondance. Je voyais cette femme qui me semblait réunir toutes les conditions du bonheur, vertu, bonté, agrément, richesse; un mari qu'elle aimait, quoique bien plus âgé qu'elle; deux beaux enfants, doucement élevés sous ses yeux. Point d'efforts dans sa conduite; point de trouble dans sa conscience; point de vide dans son avenir. »

ami, il avait tenté, en vain, par l'influence de Lucien Bonaparte, de reconstituer l'ancienne Académie, où ils auraient retrouvé l'un et l'autre leur situation acquise. La prétention de n'admettre d'abord que les membres survivants leur aliéna les sympathies du public. On cria au scandale et à la réaction. Thibaudeau parle des deux amis comme de deux pygmées ridicules et peu intéressants, eu égard à l'Institut, dont les travaux avaient excité l'admiration de l'Europe. Est-ce que ces deux vieillards espéraient détruire l'autorité de cette grande assemblée, composée des hommes les plus illustres, des savants les plus célèbres de l'époque?

Suard et Morellet regimbèrent et tâchèrent de se faire craindre, en combattant, avec aigreur souvent, les tendances littéraires des nouveaux débutants dans les lettres. Ils étaient reçus dans les salons mondains, où ils ne laissaient point, sans résistance, triompher la réaction contre les philosophes, et l'engouement pour les belles tirades chrétiennes, tombées de la plume de Châteaubriand. Dans le salon des Suard régna, dès lors, l'esprit ergoteur et négateur du XVIIIe siècle, et l'on se moqua de l'enthousiasme poétique, de la rêverie mélancolique, de la lassitude de la vie dont les jeunes faisaient parade, se groupant en disciples, à la suite de l'auteur de *René*, et à l'appel de Fontanes. Avec Garat, avec Morellet, avec Ginguené, on y reprit la discussion des idées, comme dans les salons de l'ancien régime. Les causeries s'y déroulèrent en toute liberté, toujours avec courtoisie, avec la science de vieux lutteurs, tel que Morellet. Suard tenait à prendre le ton de l'homme du monde, plutôt que de l'homme de lettres. Il était un de ceux en qui revivait, avec le plus de relief, le type de l'écrivain d'autrefois,

ainsi que l'avaient été d'Alembert, Montesquieu, Diderot, se donnant plus à la parole qu'à l'écriture. Il se souvenait du salon de Mme Geoffrin, de ceux d'Helvétius et du baron d'Holbach, et il nourrissait le désir de les voir renaître chez lui, pour son agrément d'abord et la joie de son ambition.

Mais, sous Bonaparte, cette réalité était bien illusoire. Il n'y avait plus en France qu'une seule autorité, qu'une seule influence : celles du Premier Consul. L'homme de génie absorbait tout en lui. De vouloir changer cet état présent et lutter contre la toute-puissance de Bonaparte, c'était inutile. Mme de Staël y perdait sa peine, malgré son agitation fébrile. Il n'y eut, sous le Consulat, plus aucun salon influent. Chacun d'eux n'était qu'une réunion d'amis, qui s'étaient retrouvés après l'orage, et se consolaient, en se contant leurs infortunes. Suard, toutefois, ne laissait point l'oubli passer sur son nom. A ses heures, il publiait des articles très lus, qui produisaient leur effet. Et *le Publiciste* gardait son auréole.

Mme de Genlis, qui avait son salon à l'Arsenal, ne vit point, sans jalousie, les efforts du *petit ménage* pour se donner de l'importance. Suard ! qui était-ce pour elle ? Un médiocre écrivain qui n'avait jamais publié qu'une mauvaise traduction de *l'Histoire de Charles-Quint*. Et de penser que Garat était le prôneur de cette réputation usurpée, Garat, le ministre de la Justice, à l'heure de l'expiation suprême de Louis XVI, Garat, qui avait comparé Robespierre à Jésus-Christ, Garat, qui avait loué *l'Épître à Uranie* de Voltaire, qu'elle qualifiait « d'infâme ouvrage », Garat, qui avait trouvé charmante la lettre de Mme de Krudener, la maîtresse de Suard, écrivant ces mots impies, en sortant de l'église :

« Mon Dieu! qui m'avez donné ma sœur et mon amant, je vous aime et je vous adore! » toutes ces réminiscences la mettaient en fureur. Et Mme de Genlis trouvait Suard plus médiocre encore[1].

Qui sait? Garat bientôt se déjugerait peut-être! Il était inscrit au *Dictionnaire des Girouettes!* Et cependant il était homme d'esprit et de grand talent. Sa jeunesse avait été illustrée par de nombreux succès à l'Académie. Seulement Garat ne saisissait point le mauvais côté des choses; il n'en discernait que le bon côté, et Rivarol n'avait pas manqué de le surnommer « l'optimiste de la Révolution ».

Malgré tout, Suard, soutenu de ses amis, jouissait, parmi les gens de lettres, d'une autorité toujours plus grande. Quelques jeunes gens, et non des moindres, briguaient une entrée en son salon. Norvins s'y fit accompagner de Laborie et de Lacretelle, l'aîné: Laborie, le confident de Talleyrand, — si étourdi et si agité, — que le jour de son mariage avec la fille du Dr Lamotte, on craignit qu'il n'oubliât l'heure de la cérémonie. Norvins lut, chez Suard, sa tragédie d'*Aristomène*, acceptée au Théâtre-Français. L'assistance, ce jour-là, était élégante. On y vit Mme de La Briche, chez qui le jeune auteur avait connu le vieil académicien, et la belle Mme de Flahaut, — Adélaïde Filleul, — qui devint ensuite la marquise de Souza, femme de l'ambassadeur portugais à Paris. Elle venait d'écrire *Adèle de Sénanges*, dont le succès fut considérable.

Garat, l'aîné de l'homme politique et de l'écrivain, Garat, dont la voix chaude et tendre enthou-

1. De Genlis, *Mémoires*, t. VI.

siasmait tant d'auditeurs, venait aussi chez Suard et consentait quelquefois à y chanter la romance, dont Plantade avait écrit la musique, douce mélodie que Bonaparte écoutait toujours avec attendrissement :

Le jour se lève; amour m'inspire;
J'ai vu Chloé dans mon sommeil;
Je l'ai vue et je prends ma lyre
. . . . . .

A ce commencement de siècle, on ne peut retrancher les Suard de l'histoire de la société. Ils y occupaient une place importante. Le directeur du *Publiciste* recevait chez lui des personnes considérables par la naissance, par l'éducation, par les travaux littéraires, et, entre toutes, il s'était établi un courant de sympathie qui les faisait penser au même unisson. Mme Suard, toute pénétrée de ses devoirs de maîtresse de maison, se faisait bienveillante pour tout le monde, mais point avec simplicité [1]. Elle forçait toujours son caractère et sa nature. Femme d'un académicien, elle se croyait tenue à de longues théories compliquées et savantes, dites d'un ton grave, comme sur une scène de théâtre. Elle se perdait en paraphrases, sur les idées de son mari. Mais elle l'aimait et le rendait heureux. C'était, au résumé, le ménage de Philémon et de Baucis, l'union de deux vieillards, qui s'accordaient

1. En ses *Mémoires*, Chateaubriand cite sur elle une anecdote curieuse : « Mme Suard, dit-il, qui demeurait rue Royale, avait un coq dont le chant, traversant l'intérieur des cours, importunait Mme de Coislin. Elle écrivit à Mme Suard : « Madame, faites couper le cou à votre coq. » Mme Suard renvoya le messager avec ce billet : « Madame, j'ai l'honneur « de vous répondre que je ne ferai point couper le cou à mon coq. » La correspondance en demeura là. Mme de Coislin dit à Mme de Chateaubriand : « Ah! mon cœur, dans quel temps nous vivons! C'est pourtant cette fille « de Panckouke, la femme de ce membre de l'Académie, vous savez ? »

comme au premier jour, et se donnaient un témoignage constant d'affection. Ils étaient jeunes devant leurs souvenirs, et l'âge, au lieu de les désunir, les attachait davantage l'un à l'autre [1]. Suard, à la fin de ses jours, écrivait en parlant de Morellet, son vieil ami : « Si je le perdais, ce serait le témoin de toute ma vie qui disparaîtrait, et si je perdais ma femme, ce serait ma conscience qui s'évanouirait. Je craindrais de ne plus vivre aussi noblement : *vereor ne negligentius vivam.* »

Pline l'avait écrit autrefois à la louange de son correspondant Calvilius. Suard lui emprunta ces belles paroles pour l'honneur de sa femme [2].

LA SOCIÉTÉ DE Mme DE BEAUMONT

SOMMAIRE. — Mme de Beaumont séparée violemment de son père, de sa mère, de son frère, au moment de la Révolution. — Ils sont emmenés à Paris, sur une charrette. — La jeune femme reste seule chez un vigneron, près de Villeneuve-sur-Yonne. — Elle y connaît Joubert qui habitait à la ville. — Puis elle s'installe à Paris. — Echange de lettres entre Joubert et elle. — Elle poursuit l'instance de son divorce avec le comte de Beaumont. — Le divorce est prononcé. — Son installation rue Neuve-du-Luxembourg. — Les personnes qu'elle reçoit. — Sa société s'accroît de nouveaux adhérents, que lui amènent ses premiers amis. — Jugement sur Molé, sur Pasquier, sur Chènedollé. — Haine de Mme de Beaumont pour Benjamin Constant. — Fontanes, de Bonald, Julien. — Sobriquets donnés à plusieurs membres de cette société. — Amour de Mme de Beaumont pour Chateaubriand. — Publication du *Génie du Christianisme.* — Attaques de Ginguené ; riposte de Fontanes. — Départ de Chateaubriand pour Rome. — Tristesse de Mme de Beaumont. — Sa maladie. — Elle

1. Mme Cavaignac, en ses *Mémoires*, a écrit : « Mme Suard tenait bureau d'esprit, comme sa sœur, Mme Panckouke, de savoir. J'appelais l'une, l'Académie des sciences, et l'autre l'Académie française. »

2. GARAT, *Sur Suard*, t. II, p. 449.

se rend au Mont Dore, de là à Rome. — Sa mort, son portrait par Chateaubriand. — Il lui fait élever un mausolée.

Le salon où régnait, en maîtresse de maison, rue Neuve-du-Luxembourg [1], Mme Pauline de Beaumont, n'était point semblable aux autres salons du Consulat. Il n'avait été ouvert que peu de temps avant le triomphe de Bonaparte à Saint-Cloud, dans un appartement très modeste, en une maison modeste aussi, que venait de quitter le jeune Pasquier; et ce n'avait été d'abord que le refuge de quelques amis, sympathiques à la jeune femme, parmi lesquels un penseur original, tout pétri de la lecture d'écrivains classiques, et un poète dont les vers n'avaient alors que peu de célébrité : l'un, Joubert; l'autre, Fontanes. Bientôt, avec ceux-ci, leurs amis, et les amis de leurs amis, et les jeunes femmes attirées par d'anciennes relations, aimant, plus que les futilités de la mode, les saines causeries des hommes distingués, qui se réunissaient autour d'elles.

Avant la Révolution, dans le salon de son père, le comte de Montmorin, ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, Mme de Beaumont avait connu les Trudaine, Trudaine de Montigny, et Trudaine de La Sablière, ces incomparables amants des belles choses du XVIIIe siècle, et François de Pange qui rêvait d'immortaliser son nom par une œuvre considérable de philosophie sociale. La mort le talonnait; il se désespérait sur sa maladie, s'écriant plein de regrets : « Il ne faut pas mourir. Je sens que je ne suis pas né pour ne rien laisser après moi. » Il mourut quand même. Ensuite, André Chénier, le doux poète, dont elle copia les vers qu'elle récitait plus tard à Chateaubriand, en leur retraite de Sa-

1. Aujourd'hui rue Cambon.

vigny-sur-Orge : *Myrta*, *Néère*, la *Jeune Tarentine ;* et Suard, insinuant, aimable, parce qu'il était jeune, ravi de ce que sa bonne grâce l'introduisait dans le monde aristocratique ; et l'abbé Morellet, et Riouffe, l'étincelant causeur, qui écrivit, un jour, les *Mémoires d'un détenu* et qui devait exercer sa verve, au milieu des tribuns de Bonaparte ; et le grand poète Alfieri, toujours accompagné de la comtesse d'Albany ; et Condorcet ; et tous ceux qui brillaient alors dans les salons de la vieille monarchie. Parmi les femmes, Mme de Krudener, quoique d'une renommée un peu équivoque, et Mme de Staël, dont les causeries commençaient à consacrer l'influence d'ambassadrice de Suède, et Mme Pourrat, une amie des Montmorin, qui recevait en son beau château de Luciennes, près Versailles, avec ses deux filles, Mme Hocquart et Mme Lecoulteux de Canteleu [1] ; la première, adorée par Calixte de Montmorin, mourant sur l'échafaud, avec un ruban de la reine de son cœur à ses lèvres, et Mme de Vintimille, et

1. Chateaubriand écrit en ses *Mémoires :*

« Mme Hocquart et Mme de Vintimille venaient à la réunion de la rue Neuve-du-Luxembourg. Mme de Vintimille, femme d'autrefois comme il en reste peu, fréquentait le monde et nous rapportait ce qui s'y passait : je lui demandais si l'on *bâtissait encore des villes.* La peinture des petits scandales qu'ébauchait une piquante raillerie, sans être offensante, nous faisait mieux sentir le prix de notre société. Mme de Vintimille avait été chantée avec sa sœur par M. de La Harpe. Son langage était circonspect, son caractère contenu, son esprit exquis. Elle avait vécu avec Mmes de Chevreuse, de Longueville, de la Vallière, de Maintenon, avec Mme Geoffrin et Mme du Deffant. Elle se mêlait bien à une société dont l'agrément tenait à la variété des esprits et à la combinaison de leurs différentes valeurs.

Mme Hocquart fut fort aimée du frère de Mme de Beaumont (Calixte de Montmorin, ex-sous-lieutenant dans le 5e régiment de chasseurs à cheval. Il fut guillotiné à l'âge de vingt-deux ans), lequel s'occupa de la dame de ses pensées, jusque sur l'échafaud, comme Aubiac allait à la potence, en baisant un manchon de velours ras bleu qui lui restait des bienfaits de Marguerite de Valois. (Mme Hocquart était fille de Mme Pourrat et la sœur de Mme Laurent-Lecoulteux.)

Mme de Duras[1], qu'elle revit après les années odieuses de la Terreur.

En ce temps-là, quoique très jeune, à peine en sa vingtième année, elle se sentait attirée déjà, comme dans la suite, vers les poètes, les artistes, les penseurs. Elle recherchait les belles éditions des auteurs, les livres précieux. Sa vive intelligence, son éducation dans les grands couvents, où elle avait passé sa jeunesse, déterminaient ses préférences. Et elle vivait heureuse, dans cet entourage charmant d'aristocratique société. Ses premiers chagrins lui vinrent d'un mariage mal assorti, avec le fils d'un ami de son père, le comte de Beaumont, colonel d'un régiment d'infanterie à La Fère, brutal, borné, de volonté vacillante et violente. L'un et l'autre se séparèrent, et elle rentra dans sa famille.

Puis éclata la Révolution. Les Montmorin, avec

1. De Brifaut, sur la duchesse de Duras (*Mémoires d'un vieux parrain*) :
« Bientôt, je connus *Edouard, le Moine*, *Olivier*, les *Mémoires de Sophie*, enfin, toutes les productions de Mme de Duras, dont le succès fut d'autant plus grand, qu'on osait moins attendre d'elle. Fille d'un homme de qualité qu'avaient ébloui les premiers prestiges de la Révolution qu'il croyait ne devoir être qu'une réforme, mais que ses premiers crimes détrompèrent, Mlle de Kersaint s'était mariée dans l'émigration à l'un des plus grands seigneurs de France. Introduite au sein des meilleures sociétés, elle y apprit les mœurs et les usages du siècle qu'elle devait peindre. La nouvelle duchesse n'avait pas toutes les sortes d'esprit, mais elle possédait celui qui vaut le mieux, parce qu'il faut réfléchir, comparer, juger et bien juger : l'esprit d'observation. De là son insignifiance à son entrée dans la société, et ses triomphes à la fin de la carrière. Jeune, on ne la regardait pas, on ne la comptait pas. On ne savait ce que c'était. Plus attentive à étudier le monde que jalouse de s'y distinguer, elle se mettait à l'écart, se donnait pour une femme sans conséquence, et il lui arrivait ce qui arrive toujours aux personnes modestes, elle était prise au mot. Aussi, m'a-t-elle dit, qu'aux yeux de bien des gens, elle avait eu la triste réputation d'une bête. Mais la prudente fourmi amassait au printemps ses provisions d'hiver. Quand Mme de Duras eut pris sur le fait le cœur humain, quand elle eut mis en ordre toutes ses notes, elle écrivit. On fut étonné de la foule d'idées ingénieuses, de remarques fines, d'heureuses découvertes recueillies dans les profondeurs de la société par cette femme, devant laquelle on passait si dédaigneusement. »

leurs parents, les Sérilly, se réfugièrent en leur château du Sénonais. Elle les y suivit. Ils n'y furent pas longtemps, à l'abri des délateurs. Un matin, de farouches sectaires, obéissant aux jacobins, se présentèrent avec des charrettes, pour les conduire à Paris. Pauline de Beaumont était malade. De santé délicate, elle languissait, elle dépérissait. Non par pitié, mais pour être plus libres de leurs mouvements, pour ne se point embarrasser d'une jeune femme, trop visiblement faible et déprimée, les envoyés des clubs se refusèrent à l'adjoindre à son père, à sa mère, à son frère Calixte, destinés à la guillotine; et, malgré ses supplications, s'accrochant à leurs habits pour ne point rester seule, ils la rudoyèrent si violemment, qu'elle se trouva, par force, séparée des siens.

Désormais sans ressources, expulsée du château dont elle ne put sauver que très peu d'objets, au milieu du pillage qui suivit le départ de ses parents, elle accepta humblement l'hospitalité d'un vigneron, touché de son malheur, Dominique Paquereau; et les deux serviteurs de son père, le vieux Saint-Germain et sa femme, se joignirent à elle. De la vente de ses bijoux, que les joailliers de Sens n'acceptaient qu'à un prix dérisoire, elle vécut, plongée dans son immense douleur, quittant ses dures couchettes, en hiver, pour se blottir près du foyer, atteinte de la maladie de poitrine qui la devait emporter, et que ses chagrins attisaient cruellement.

Le lieu qu'elle habitait n'était pas éloigné de Villeneuve-sur-Yonne. De la ville, par un chemin sablonneux, à travers un taillis, on montait à la petite maison du vigneron. Elle y vit arriver, un jour, un inconnu et sa femme que le récit de son

infortune avaient impressionnés. C'était Joubert [1], homme doux, compatissant, généreux d'esprit et de cœur, qui venait lui offrir les consolations d'une nature bien équilibrée, toute rayonnante de bonté et de sagesse. Elle fut charmée par ce langage ; elle se laissa gagner par cette bienveillance inattendue. Elle trouvait un ami, un soutien, alors qu'elle se croyait abandonnée aux plus noirs soucis de la misère et de l'isolement. Elle accepta cette offre magnanime, et elle se reprit à la vie : une vie toujours précaire, cependant, désenchantée par une maladie qui ne pardonne point.

Joubert, peu de temps après, quitta Villeneuve pour le Périgord où vivait sa mère, devenue veuve. Pauline de Beaumont abandonna la demeure du vigneron, lorsqu'elle eut recouvré quelques bribes de sa fortune ; tantôt à Paris où elle séjournait dans un hôtel garni de la rue Saint-Honoré, tantôt chez des amis de la Bourgogne, à Theil, où la venaient trouver les lettres de Joubert, réconfortantes et vivifiantes pour son âme découragée. Il lui recommandait le repos, l'amour de la solitude, en ces

1. Joseph Joubert était né en 1754, à Montignac (Périgord). Son père était médecin. Aimant les lettres, le jeune Joubert vint à Paris pour les mieux cultiver, en 1778. Il rechercha la Société des gens de lettres, connut Marmontel, La Harpe, d'Alembert, et se lia d'amitié avec le jeune Fontanes, venu à Paris pour le même motif. Seulement, l'un, Fontanes, ne recherchait que les poètes ; Joubert les philosophes. « Mais Joubert, dit son biographe Paul de Raynal, aimait les vers de M. de Fontanes, plus que M. de Fontanes ne les aimait lui-même, et celui-ci, charmé, tout en le combattant, de la franchise et de l'originalité de ses doctrines, y puisait des idées nouvelles qui devaient, même à son insu, modifier plus tard les règles de sa critique... Pendant l'été de 1788, un de ses parents, officier de cavalerie, retiré du service, avait invité Joubert à venir passer quelque temps à Villeneuve-le-Roi, petite ville de la Bourgogne, assise sur les bords de l'Yonne et traversée par la route de Paris à Lyon. Ce voyage, accepté avec empressement, décida du sort des deux amis. C'était à Villeneuve, en effet, que Joubert devait se marier quelques années plus tard. Ce fut là, qu'avant de songer à lui-même, son amitié ingénieuse sut ménager à M. de Fontanes les avantages d'une alliance honorable. »

jours ténébreux du Directoire, pendant lesquels le pays fléchissait sous la sottise de ses gouvernants. Lettres d'un ami, d'un vieil ami de seize ans de plus qu'elle, et qui, se souvenant de la fragilité de cette santé de poitrinaire, tâchait de remonter le courage de cette jeune femme si accablée[1]. C'était, de lui à elle, une affection immense, aussi chaude que celle d'un père, et qu'elle agréait comme telle.

Pauline, en ses réponses, revenait toujours à sa mélancolie et à sa désespérance... « Je vous ferais pitié, lui écrivait-elle. J'ai retrouvé ma solitude avec humeur; je m'occupe avec dégoût; je me promène sans plaisir; je rêve sans charme, et je ne puis trouver une idée consolante. Je sais bien que cet état ne peut durer longtemps, mais la jeunesse passe, les ressources s'enfuient, et il ne reste que des regrets. »

Un autre jour, elle est facétieuse : « Beauchêne (son médecin) vous dira que je suis engraissée. J'en suis moins sûre que lui, car ma santé ne me donne pas toute satisfaction. J'ai pris de vous la mauvaise habitude de ne digérer qu'en marchant; mais, en marchant, la rêverie est funeste. Il me faut donc, dans mes promenades, m'accoster de M. Perron,

1. « Il faut aimer la vie quand on l'a », lui écrivait-il, « c'est un devoir. » Un autre jour, à Theil. « Je vous recommande à tous les saints et à toutes les saintes de Theil, à sa caverne de verdure, à ses lacs d'air et de clarté, à ce fleuve de lumière qui coule du côté de Sens. Je vous recommande aussi à ces hameaux où se mirent toutes nos herbes. »

Et encore :

« Ayez le repos, en amour, en estime, en vénération, je vous en supplie à mains jointes. C'est, je vous assure, en ce moment, le seul moyen de ne faire que peu de fautes, de n'adopter que peu d'erreurs, de ne souffrir que peu de maux. J'en suis si persuadé que je viens d'écrire à Paris qu'on ait à ne plus m'envoyer aucun journal dont l'auteur sache lire et écrire. Je ne veux pas ignorer ce qui se passe; mais je ne veux plus de rien m'occuper. »

Et toujours : « Laissez les tracassiers se tracasser, et si nous montons sur quelque bâton, ne le choisissons pas d'épines. »

me faire ennuyer par le pauvre homme et le lui rendre. Je lui adresse, chaque soir, la même question, et je reçois les mêmes réponses que je n'écoute pas toujours jusqu'à la fin. De son côté, régulièrement aux mêmes heures, il me raconte les mêmes histoires. A quelques pas près, je les annonce sans jamais me tromper d'une minute. Ce petit commerce, si propre à reposer l'âme, l'esprit et l'imagination, ne me déplaît pas toujours et me divertit quelquefois. C'est d'ailleurs par régime que je m'y livre. Mais je ne sais si le bon M. Perron, qui n'a nullement besoin de régime, s'en accommode également. Pour calmer mes remords, je tâche de me persuader qu'il n'est pas bien sûr de son ennui, et n'en est encore qu'au doute. »

Elle se nourrissait l'esprit, cependant, de graves et fortes lectures. C'étaient Malebranche, l'*Histoire de Port-Royal*, *les Provinciales de Pascal* et la *Correspondance de Voltaire*. Lorsque Joubert lui fit visite, il s'inquiéta tout de suite de ses auteurs, et, voyant sur sa table la *Jérusalem délivrée* et la *Correspondance de Voltaire*, l'amour chevaleresque et l'esprit, il ne gronda point. Lassée de la province, à la fin, et retenue souvent à Paris par la procédure de son divorce, elle résolut de s'y fixer, en son hôtel garni de la rue Saint-Honoré, jusqu'au jour où, en l'année 1800, les liens de son mariage furent dénoués. Joubert apprend cet événement, et aussitôt il lui écrit :

« Etes-vous bien démariée? Il me reste, sur ce point, une incertitude qui arrête et tient en suspens tous les mouvements de ma joie! Votre acte d'affranchissement est-il dressé, signé, paraphé, expédié? C'est ce que je vous prie de nous faire savoir au plus vite, afin que je prenne un parti, celui d'être

bien content, si vous parvenez, enfin, de ne dépendre que de vous-même, et à n'être appelée que d'un nom qui vous aura toujours appartenu. Ce nom, quel sera-t-il, à votre avis? Pauline de Montmorin est bien joli, et bientôt dit. Mais, dans la société, nous ne dirons pas Pauline de Montmorin, lorsque nous parlerons de vous. Comment vous appellerons-nous? Je vous déclare d'avance et hautement que je ne veux pas de Mme de Montmorin. Vous auriez l'air de n'être que l'une de vos parentes, une Montmorin par alliance, et, par hasard, une Montmorin comme une autre. Si donc vous reprenez ce nom que je révère et qui me plaît, appelez-vous « Mademoiselle »; prenez le nom de Saint-Hérem. Au couvent que vous aimiez tant, on vous appelait Saint-Hérem. Mme de Saint-Hérem vous siéra fort bien; une Mme de Saint-Hérem est une Montmorin voilée. Mme de Sévigné, qui, comme vous savez, m'est toutes choses, parle d'ailleurs des Saint-Hérem. Enfin, ou cachez votre nom, ou ne cachez pas votre filiation à laquelle je tiens beaucoup. »

Elle n'adopta point les idées de son vieil ami. Elle ne voulut ni de Mme de Saint-Hérem, qui était le nom de sa famille, ni de Beaumont tout court, mais de Beaumont-Montmorin, gardant néanmoins la devise que Rulhière lui avait composée avec un emblème, lorsqu'elle était jeune fille : un chêne portant ces mots : *Un souffle m'agite : rien ne m'ébranle.* Et c'était bien celle qu'il fallait à cette nature sensible, à cette âme délicate, à cet esprit très ouvert où les sentiments vibraient avec une acuité douloureuse. Elle était née pour tout comprendre, pour sentir toutes les nuances d'une idée, les plus subtiles, les plus insaisissables. Les profondes maximes de la philosophie s'impri-

maient aussi fortement en son âme que les rimes les plus sonores de la poésie, en sa mémoire. Joubert lui parlait d'Aristote, comme Fontanes de poésie, et elle savait apprécier les raisonnements du philosophe, aussi bien que le rythme du poète.

Dès qu'elle fut installée chez elle, ses amis accoururent, et se firent un bonheur de se rencontrer, chaque soir, dans le salon bleu de son appartement. Les meubles y étaient simples, ceux que lui avait laissés son désastre. Et qu'importe! On n'y venait point chercher le luxe, ni l'élégance des décors, mais le repos de l'esprit, l'apaisement du cœur, la sincérité des causeries, entre gens de bonne compagnie : tous amoureux des belles-lettres et des arts, passant au crible les essais de politique nouvelle que tentait le Gouvernement consulaire. Pasquier, qui avait cédé l'appartement, devint un des familiers de la maison et y amena le jeune Molé, son ami. Adrien de Lezai, un ami de Rœderer, y continua ses visites quotidiennes, malgré sa déconvenue, après l'aveu de son amour. Du même âge qu'elle, il n'avait pu résister à la séduisante compagnie de la jeune femme, à sa conversation agrémentée de souvenirs, si douce de ton et empreinte de la mélancolie, dont elle ne savait point se défendre. Il l'aima; il le lui dit; mais elle ne se laissa point toucher par ces aveux. Lezai était marié à la veuve du marquis de Briqueville, tué à Quiberon, et puis il n'était pas le héros prédestiné qui devait envahir ce jeune cœur très tendre, et tout disposé à aimer. Pauline de Beaumont ne se moqua point de Lezai, mais elle ne put s'empêcher d'en plaisanter avec Joubert à qui elle écrivait: « Je vous dirai, quelque

jour, la cause de ses assiduités. Elle est vraiment plaisante. »

S'il faut en croire Charles de Constant, cité par Frédéric Masson, en ses études sur Bonaparte, elle était exclusive et très exigeante en amour. « Oh! disait-il, avec elle, c'est tout ou rien! » Mais cette exclamation accusatrice ne date-t-elle point de l'époque où Mme de Beaumont appartenait tout entière à Chateaubriand ; où elle disait à Mme de Vintimille, son amie, après avoir connu le grand mélancolique dont la prose musicale avait affolé son cœur : « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour. Il joue du clavecin sur tous mes fibres. » Son passé était vide de liaisons coupables. Son mariage si malheureux l'avait éloignée de toute faiblesse inquiétante, et l'amitié de Joubert la protégeait contre une faute. On cite pourtant (*La Correspondance secrète*) une amourette avec l'abbé Louis, le futur baron Louis, l'un des protégés de Talleyrand, sous-diacre au service de la messe que l'évêque d'Autun célébra au Champ-de-Mars, avec un de ses acolytes, le diacre Desrenaudes. L'intrigue fut éphémère, sans doute, intrigue de salon seulement, que le jeune tonsuré s'empressa de rompre, n'ayant point d'autre but que de se produire dans le monde et de se faire distinguer par les puissants du jour ; ami de tous ceux qui le pouvaient servir, et à la fois de l'abbé de Montesquiou et de Duport, qui se haïssaient, sachant garder leur confiance et leur amitié par sa souplesse et ses manières obligeantes. Un jour que, dans le salon de Mme de Beaumont, Molé demandait à la jeune femme si elle avait vu l'abbé Louis : « Oh! répondit-elle avec conviction, connaissant le personnage, il a sa fortune à faire ! » Il ne venait

plus se mêler à cette société où ne se rencontraient aucuns des favoris accrédités aux Tuileries; ceux qui la composaient, si ce n'est Fontanes, se montrant détachés de toute ambition, préférant aux jouissances du pouvoir, aux grandeurs que procure une fonction élevée, les délices d'une intimité formée des mêmes désirs et du même culte pour le beau et le vrai.

C'était, en effet, un idéal de beauté morale, qui dominait au milieu des hommes attirés chez Mme de Beaumont. La pensée d'un philosophe grec, une ingénieuse maxime de Larochefoucauld, des passages d'Homère et de Virgile, une impression de nature, une œuvre d'art, une sensation rapportée d'une tragédie où jouait Mlle Duchesnois, leur étaient plus agréables qu'une invitation chez le jeune consul, vers qui tant d'autres gravitaient. Tous étaient heureux d'une autre manière que les ambitieux vulgaires. Pasquier en explique la raison :

« Le grand charme de nos réunions, écrit-il, était dans l'indulgence et la complète liberté qui y régnaient. Le bonheur de se retrouver rendait tout facile. On se pardonnait des nuances, des divergences d'opinion, qu'on n'aurait jamais supportées avant 1791 : querelles oubliées ainsi que les rancunes et les haines qu'on devait retrouver si vivaces sous l'Empire et sous la Restauration. Nous vivions, alors, à l'abri de ces fléaux et sans contrainte, sans autre frein que le respect que nous avions les uns pour les autres. Nous parlions de tout. Je ne sache guère de question qui n'aient été traitées dans ce petit salon, sur la politique intérieure, extérieure, dans le passé, dans le présent, sur le caractère, la valeur des différentes constitutions, sur les besoins

religieux de la société nouvelle, enfin sur la littérature classique, les grands maîtres du siècle de Louis XIV, et aussi sur celle dont la renaissance s'annonçait avec *Atala* et *le Génie du Christianisme*[1]. »

La société de Mme de Beaumont s'était vite accrue. Après Molé, que lui avait présenté Pasquier, après Fontanes, que lui avait amené Joubert, ce fut Chateaubriand patronné par Fontanes, et puis Gueneau de Mussy, Chênedollé, Bonald, liés par une communauté d'études aux journaux de même foi. Molé avait gagné tout de suite les sympathies de Joubert. Ces deux esprits rassis s'accordaient Quoique très jeune, ayant à peine plus de vingt ans, Molé était marié à Mlle de La Briche, et il suivait, avec intérêt, pour sa propre instruction, les causeries de cette société choisie, qui venait faire hommage à la maîtresse de maison. Il parlait peu, recueilli, méditatif. Les grandes scènes de la Révolution, où ses proches succombèrent, avaient soulevé, en lui, une foule de pensées qu'il classait pour l'avenir de sa vie ; et bientôt, à la suite d'un voyage en Angleterre, il fit connaître l'effet de ses méditations par un livre où brillait le talent : *Essais de morale et de politique*. Joubert appréciait fort le volume. Mais il craignait que ce jeune homme, déjà si affirmatif en des sujets si graves, ne s'en tînt à ses premières déductions, et il l'incitait à varier ses études, afin de varier ses jugements. Dût-il tomber dans l'erreur, lui disait-il, son esprit se « dresserait à ne plus se tromper ». Cette gravité, néanmoins, se déridait au contact de

1. Pasquier, *Mémoires*, t. I, p. 206.

Chateaubriand. Molé se montrait avec lui plus communicatif, causait et riait même aux éclats, à l'étonnement de Joubert, pour celui qu'il appelait son « Caton de vingt ans », oubliant que la jeunesse a besoin de ces échappées sonores, contrairement à l'âge mûr.

Pasquier était beau diseur, fin et spirituel, narrant avec agrément les souvenirs de sa vie, courte il est vrai, mais déjà très variée. Il avait gardé, sur Joséphine de Beauharnais, une impression nullement favorable à la renommée de la célèbre créole. C'était l'époque où il se cachait à la campagne, et voisin de la belle créature, il voyait arriver, plusieurs fois par semaine, en un pompeux appareil, le général Barras, qui venait festiner joyeusement chez elle, en une intimité fort compromettante. Ces réminiscences n'étaient point faites pour inspirer un grand respect envers les puissants du jour. Mais ce passé, si récent encore, était si plein de scandales, on coudoyait tant de gens à la réputation entamée, que l'on se contentait de sourire, sans insister.

Gueneau de Mussy lançait un mot caustique, ou bien enguirlandait de fleurs ses observations. Joubert y trouvait souvent à redire, accusant Gueneau de Mussy de trop préparer sa conversation. Il la comparait aux bouquets de papier peint, vendus dans les boutiques. « Il ne sert pas chaud », ajoutait-il. Gueneau avait du succès, néanmoins, et ses articles au *Journal des Débats* le mettaient en évidence. On honorait, enfin, son caractère, d'une probité rare, n'ayant point voulu forfaire à ses convictions monarchiques et rester à l'école polytechnique, en jurant, suivant l'usage, haine à la royauté.

Chênedollé, familier de Rivarol, à Hambourg et de Mme de Staël, en Suisse, avait été rayé, grâce à elle,

de la liste des émigrés. Libre, alors, d'habiter Paris, poète ému, poète sensible aux grandes beautés de la nature, il s'était lié d'amitié avec Fontanes et avec Chateaubriand. Pendant les deux années qui suivirent sa rentrée en France, il ne se passa point de jour, disait-il, qu'il ne les vît l'un ou l'autre. Ce qui lui rendait Chateaubriand plus cher était son amour pour Lucile de Caud, devenue veuve, la sœur de son ami. Il l'aimait avec passion, et il ne dépendit point de lui qu'il ne l'épousât. Lucile l'aimait aussi; et, cependant, par une bizarrerie de son caractère, elle ne put se décider à lier sa vie à celle du jeune poète: noble esprit qui ne s'en consola jamais. Vie éphémère de jeune femme, qui devait bientôt mourir; il l'eût pleurée presque tout de suite, si ses vœux se fussent réalisés.

Dès qu'il fut introduit chez Mme de Beaumont, Chênedollé s'y créa une place importante. Une même répulsion les éloignait de Benjamin Constant, elle et lui, et elle avouait hautement cette aversion, rappelant, qu'après fructidor, elle lui avait reproché, dans une rencontre fortuite, et ses opinions et ses moyens méprisables de succès. Plus tard, sous le Consulat, son antipathie étant toujours vivace, elle écrivait à Joubert : « Votre ami, Benjamin, fait ce qu'il peut pour ne pas être oublié. Malheureusement, comme les animaux venimeux, il n'appelle l'attention qu'en blessant. C'est sa seule existence. Toutes les sensations sont nulles pour lui. Il lui faut pourtant des sensations, afin de l'arracher à l'ennui. » Elle goûtait fort, au contraire, la nature aimable et délicate de Chênedollé, son esprit tourné à la mélancolie, son grand amour des champs[1], la

1. Vingt ans après (Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, juin 1849), il écrivait encore à son journal : « J'ai revu aujourd'hui avec délices tous les

grâce poétique de ses pensées, qui lui attachait tous les cœurs. Il avait toujours présents les souvenirs de son enfance et ses rêveries religieuses qu'il traduisait en beaux vers. Son poème *Génie de l'homme*, alors inédit, était connu de ses amis: ils en estimaient et en approuvaient la conception et la haute portée philosophique. Il a expliqué lui-même le sens de son œuvre. « L'homme, dit-il, lève d'abord ses regards vers le ciel : il les laisse ensuite tomber sur la terre; puis il les reporte sur la nature; et enfin il cherche quelles sont les lois sous lesquelles il vit. » Lorsque l'amour des champs le ramena en province, à Vire, au « *Jardin-du-Coisel* », où vivait sa famille, il manqua tout de suite à la société de la rue Neuve-du-Luxembourg. Il devait y revenir, mais, dans l'intervalle, Chateaubriand lui écrivait qu'aucun de ses amis ne l'avait oublié. On parlait de lui, sans cesse. « Chênedollé pensait ceci ; Chênedollé disait cela. » Pasquier et Molé se rappelaient la brillante controverse qu'ils avaient soutenue avec lui sur l'œuvre de Montesquieu comparée à celle de Bossuet.

Fontanes n'avait obtenu ni la même sympathie, ni la même estime. Mme de Beaumont, dans une de

travaux de la moisson. J'ai vu scier, j'ai vu lier, jai vu charrier. Rien ne me plait comme de voir un atelier de moissonneurs dans un champ. J'aime à voir les jeunes gens se hâter et défier les jeunes filles qui scient, encore plus vite qu'eux ; j'aime à entendre le joyeux babil des moissonneurs ; j'aime à entendre les éclats de rire des jeunes filles si gaies, si folles, si fraiches ; j'aime à les voir se pencher avec leurs faucilles, au risque pour elles de montrer quelquefois une jambe mieux faite et plus fine que celles de nos plus belles dames. Cette vue irrite le désir dans le cœur du jeune homme ; on fait une plaisanterie, et la gaieté circule à la ronde.

Verbaque oratoris rustica discit amor.

« J'aime à voir le métayer robuste lier la gerbe et l'enlever au bout du rustique trident; j'aime à voir le valet de la ferme qui la reçoit debout, au haut du char des moissons, et le char comblé s'ébranler pesamment dans la plaine. »

ses réponses, à Joubert, disait de lui, à propos de Kant, où son vieil ami, en le lisant, prétendait « ne gagner que des bosses au front » : « Fontanes est trop tourbillon pour lire Kant, et, au contraire, de plus en plus disposé à prendre les hautes fonctions pour lesquelles il est fait. » Ce n'était pas seulement une critique, mais encore du dédain pour ce caractère de courtisan. Elle le connaissait bien. Quant à de Bonald, que l'on vit aussi rue Neuve-du-Luxembourg, il y tint une place honorable. Ensuite, il se la fit trop considérable dans le monde, pour que Chateaubriand n'en conçût point quelque jalousie ; et, en ses *Mémoires*, il dit de lui, avec un peu d'impertinence: « M. de Bonald avait l'esprit délié ; on prenait son ingéniosité pour du génie. » Parmi ces esprits distingués on remarquait un jeune homme qu'elle accueillait avec bienveillance. C'était M. Julien, le fils du banquier, auquel le comte de Montmorin avait eu recours, plusieurs fois, lorsque sa situation de fortune avait été compromise par ses dépenses en son ambassade d'Espagne et en son ministère, à Paris. Julien lui avait également rendu des services à elle-même, et chaque fois qu'elle le désirait, il mettait à sa disposition la loge qu'il possédait au Théâtre-Français. Chateaubriand dit de lui : « qu'il était riche, obligeant, convive joyeux, quoique d'une famille où l'on se tuait. »

Entre eux, dans la société de Mme de Beaumont, chacun avait un sobriquet. Elle s'appelait « l'hirondelle » ; Chênedollé, le « corbeau de Vire » ; Gueneau, « le petit corbeau » ; Fontanes, « le sanglier » ; et Chateaubriand, « l'illustre corbeau ». Il fut, pour elle, l'homme fatal, l'irrésistible idole, devant laquelle on se prosterne malgré soi ; le héros, le

paladin, qui avait conquis son cœur et l'emporta aussi loin qu'il voulut aller. Dès ce jour, il n'y eut point d'autre homme comparable à celui dont la plume traçait des phrases si mélodieuses pour son oreille. Elle ne se lassait jamais de les entendre ; elle n'était heureuse que près de lui, l'écoutant parler, l'écoutant lire ses manuscrits à peine achevés. *Atala* l'avait ravie : *le Génie du Christianisme* l'enthousiasma. Un volume avait été publié. Mais, suivant les amis de Chateaubriand, l'œuvre était à refondre entièrement. Il fallait la reprendre, en allonger, en augmenter les chapitres. Le jeune auteur était pauvre, et sans retraite confortable où il pût, en paix, accomplir ce nouvel effort. Pauline de Beaumont lui offrit de venir chez elle, à Savigny-sur-Orge, en un charmant asile tout récemment loué. On était en mai 1801. « L'illustre corbeau » n'eut garde de refuser. Seul avec elle, il s'y établit, s'acharnant tout le jour au travail, le soir lui soumettant sa rédaction quotidienne, qu'elle jugeait avec la plus grande liberté et avec son intelligence supérieure. Quelquefois il lui demandait de copier des notes, de lui aller chercher des livres à Paris, et humblement elle s'astreignait à cette copie fastidieuse et courait, à la ville, prendre, chez le libraire, les livres exigés. Ainsi passa le temps, jusqu'en novembre de cette année, jusqu'au moment où l'œuvre achevée fut prête pour l'impression[1].

1. En 1892, le 21 septembre, Adolphe Brisson a rapporté dans le *Gaulois* une visite faite à Savigny-sur-Orge. Le notaire du lieu lui avait donné quelques renseignements. La maison existait encore à cette époque telle qu'autrefois. Elle avait passé dans les mains de plusieurs propriétaires, et elle était alors à une vieille dame qui la laissait inhabitée, sous la garde d'un jardinier. Adolphe Brisson écrit :

... « Nous y voici. Un long mur, dans une route déserte; au-dessus du mur, de grands arbres parmi lesquels un saule pleureur dont les branches s'enchevêtrent autour des barreaux rouillés de la grille et du portail.

Elle est heureuse, alors, et, malgré cela, en proie à des tourments qu'elle ne peut éloigner. Si un livre fait défaut à l'écrivain, elle se désole, elle l'écrit à Joubert, qui s'efforce de dissiper son cauchemar. Ce n'est pas de la science de notre ami que le public a soif, lui répond-il, mais de la magie de son style, de ce qui tombe du bout de sa plume. Quel qu'il soit, le livre réussira, parce qu'il sera signé de « l'enchanteur ».

Oh ! certes, il fut comblé de toutes les aises près de celle que, distraitement, il nomme « une des

Nous secouons une chaîne à demi brisée. Aux gémissements de la cloche, des pas résonnent sur le sable de l'allée. Le gardien paraît, écoute notre requête, et daigne, après un moment d'hésitation, nous laisser pénétrer dans le sanctuaire. Devant nous s'étendent un bois touffu, de vertes pelouses, un vaste jardin planté de tilleuls et de chênes centenaires. Au centre du jardin, s'épanouit un bassin de forme régulière, rempli d'une eau verdâtre, sur laquelle flottent immobiles des feuilles de nénuphars. Le granit du bassin, rongé par le lierre, se désagrège et s'effrite. Tout autour, poussent des gazons épais et des arbustes sauvages qui dissimulent sous leurs frondaisons les débris chancelants d'un banc de bois jadis peint en vert.

« Soudain, la maison surgit à mes yeux. Elle est d'apparence toute modeste et ne ressemble ni de près, ni de loin à un château. Elle se compose d'un seul corps de bâtiment rectangulaire élevé d'un étage et surmonté d'un toit en ardoises. La principale entrée est précédée d'un petit perron qui supporte un balcon en fer forgé. Les fenêtres sont fermées; les murailles se lézardent ; les piliers du perron fléchissent sous le poids des ans. De tout cela, de ce logis délaissé, de cette pièce d'eau croupissante, de ces sombres plates-bandes, de ce parc humide et silencieux, s'exhale comme une impression de désolation et de tristesse, celle que l'on éprouve lorsqu'on franchit le seuil d'une chambre mortuaire, ou lorsqu'on visite des tombes abandonnées... Je me remémorais les événements lointains pendant que le jardinier ouvrait devant moi les diverses pièces de l'antique habitation. En traversant la salle à manger, je cherchais des yeux la place qu'avait occupée l'auteur des *Martyrs*, en parcourant le salon, au parquet de chêne losangé, il me semblait entendre comme un murmure de voix éteintes. Là, sans doute, au coin de la cheminée, s'étaient assis la triste Lucile et le fidèle Joubert. A cette fenêtre, Chateaubriand s'était accoudé près de son amie, et ils avaient passé de longues soirées à deviser, en regardant les étoiles. Et, montant au premier étage, j'interrogeais les murs, les couloirs déserts, les degrés descellés du vieil escalier de pierre où se trouvait la chambre du grand homme. Dans quelle pièce relisait-il les pages troublantes de *René* ? Dans quelle alcôve reposait Mme de Beaumont pendant que l'écrivain, courbé sur sa tâche, voyait luire l'aurore à sa table de travail ? »

femmes qui ont passé devant lui ». Il se rappelle cette agréable demeure, au bas d'un coteau couvert de vignes, en face du parc de Savigny, que traversait l'Orge, une petite rivière aux méandres sinueux, et quand il y songe, il retrace l'emploi de ses journées, son travail absorbant après le déjeuner et ensuite, après le diner, une promenade à la recherche de sites inconnus; et encore leurs causeries passionnées, vers un bassin, au milieu d'un gazon, dans le potager. Pauline, en ces instants radieux, lui apprenait à connaître les constellations célestes qu'elle préférait, et elle le priait d'y jeter un regard ami, à de certaines heures, lorsque l'un et l'autre seraient séparés. Ainsi s'uniraient leurs pensées et leurs souvenirs.

Le Génie du Christianisme remis à l'imprimeur, et le livre, en deux tomes, déposé chez les libraires, cette inlassable protectrice fut ressaisie de ses inquiétudes. Ne va-t-on point l'attaquer, la vilipender, cette œuvre, dont elle a pris sa part de travail, qu'elle a inspirée et conseillée? Et elle s'adresse, pour la défendre, à tous ses amis. Ginguené et Morellet, dans *la Décade,* l'ont fort maltraitée : l'amoureuse Pauline en est malade. Elle ne reprend un peu de sérénité, qu'après les articles bienveillants des *Débats* et du *Mercure*, où Chênedollé, Gueneau de Mussy, Bonald et Bertin ont parlé bienveillamment de l'ouvrage nouveau. Joubert sait la peine que peuvent lui avoir causée des critiques trop irritantes, et il lui écrit pour la consoler. Car il est toujours présent, cet ami sincère, lorsqu'il faut partager les soucis; et, avec son bon sens tout imbu de sagesse, il réussit à les dissiper[1].

1. Chateaubriand, en ses *Mémoires*, a laissé de lui ce portrait :
« Plein de manies et d'originalités, M. Joubert manquera éternellement

Ni l'un, ni l'autre ne devaient oublier leur séjour à Savigny. Ils auraient voulu y revenir l'année suivante et en avaient formé le projet. Mais Chateaubriand, nommé secrétaire d'ambassade à Rome, est obligé de quitter la France et d'abandonner son amie. Ses lettres se succèdent. Hélas! elles sont remplies de son admiration pour les contrées qu'il parcourt, pour la Ville Eternelle, devant laquelle son lyrisme s'exalte; et l'infortunée Pauline y cherche autre chose qu'elle n'y trouve jamais. Elle comprend qu'elle n'est point aimée, comme elle aurait voulu l'être, comme elle aime, elle-même, l'absent qui lui manque. « Il n'y a plus de société pour moi dit-elle; la pauvre « hirondelle » est dans une sorte d'engourdissement fort triste. » Ses autres amis ne l'ont point quittée, mais elle n'est plus gaie et reste absorbée en ses pensées distraites, toujours loin du moment présent. Le regard qui l'animait et réchauffait son cœur est trop distant d'elle; et, sa maladie empirant, elle tombe en une mélancolie noire, un abandon d'elle-même, qui minent sa santé. « La source de la vie est desséchée », disait Gueneau de Mussy. Le médecin veut l'envoyer au Mont Dore. Joubert, qui a discerné la cause de l'aggravation du mal, insiste pour qu'elle parte le plus tôt possible; et, tant bien que mal,

à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand, une fois, il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui. Il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher d'etre ému de leur tristesse ou de leur joie. C'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient intérieurement chez lui, pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait! »

elle arrive au milieu des montagnes d'Auvergne, en un état presque désespéré.

Le lieu, tout de suite, lui déplaît, l'épouvante. Elle écrit à Joubert : « J'ai ces maudites montagnes sur le nez ou plutôt sur la poitrine. Elles m'oppressent véritablement : et je n'ai d'autre plaisir, dans mes promenades solitaires, qu'à les déranger, à les empiler, enfin à me faire jour quelque part. » Sans autre distraction que les lettres de son ami et celles de Joubert, qui arrivent irrégulièrement, elle est prise d'un désespoir incoercible. Elle sent son mal, toujours plus aigu et plus menaçant, et cependant elle ne veut pas mourir. « Je ne suis pas encore prête à partir », écrit-elle sur son cahier de confidences. « Puis-je désirer de vivre ? reprend-elle bientôt. Ma vie passée a été une suite de malheurs ; ma vie actuelle est pleine d'agitation et de trouble. Le repos de l'âme m'a fui pour jamais. Oh ! pourquoi n'ai-je pas le courage de mourir ? » Alors, ce n'est plus à Paris qu'elle veut rentrer, lorsque son traitement est achevé. C'est Rome qui l'attire, car c'est là qu'est Chateaubriand, et elle part, presque mourante, voyageant à petites journées, s'arrêtant à Lyon, à Turin, à Milan, où son ami, retenu à l'ambassade, lui a dépêché Bertin, pour la recevoir. Lui l'attendait à Florence, et ils se dirigèrent sur Rome par la route de Pérouse.

Il lui avait loué, près de la place d'Espagne, sous le mont Pincio, une petite maison dont le jardin était palissé d'orangers, et la cour plantée d'un figuier. Le changement d'air, la joie de revoir son ami, la visite des artistes français qui sont à Rome, donnèrent un sursaut à son état. Sa santé en parut améliorée. Elle retrouvait l'espérance et des illusions, comme celles de tous les malades pareille-

ment atteints. Ce mieux ne dura point. Le moindre souffle de l'air lui était nuisible. Ses promenades s'espaçaient. Un jour d'octobre, cependant, par le plus doux des soleils d'Italie, elle et lui vinrent se reposer quelques instants au Colisée. Elle s'y assit sur une pierre, en face des autels, « qui ont tant vu mourir », dit son historien. Le froid l'envahit bientôt. Elle se leva pour rentrer, se coucha et ne se releva plus.

Le médecin, qui la vit, ne cacha point ses craintes, et pour Chateaubriand, comment avertir la malade? Il vint s'agenouiller, en pleurs, au pied de cette couche révérée. Elle comprit, et d'une voix tendre : « Vous êtes un enfant? ne vous y attendiez-vous pas? » Et elle manda près d'elle un prêtre qu'elle connaissait, l'abbé de Bonnevie. Résignée à la mort, elle souriait, après avoir compris, enfin, « l'attachement véritable », c'est-à-dire l'amour qu'elle avait inspiré à son ami. « Elle ne cessait d'en marquer la surprise, écrit l'amant toujours adoré, et elle semblait mourir désespérée et ravie. »

Sur cette mort, l'immortel écrivain a laissé, en ses *Mémoires*, une page trempée de larmes... « Alors elle me dit qu'elle sentait l'approche de l'agonie. Tout à coup, elle rejeta sa couverture, me tendit une main, serra la mienne avec contraction; ses yeux s'égarèrent. De la main qui lui restait libre, elle faisait des signes à quelqu'un qu'elle voyait au pied de son lit, puis reportant cette main sur sa poitrine, elle disait : « C'est là. » Consterné, je lui demandai si elle me reconnaissait; l'ébauche d'un sourire parut au milieu de son égarement; elle me fit une légère affirmation de tête; sa parole n'était déjà plus dans ce monde. Les convulsions ne durèrent que quelques minutes. Nous la soutenions

dans nos bras, moi, le médecin et la garde; une de mes mains se trouvait appuyée sur son cœur qui touchait à ses légers ossements; il palpitait avec rapidité, comme une montre qui dévide sa chaîne brisée. Oh! moment d'horreur et d'effroi! Je le sentis s'arrêter. Nous inclinâmes sur son oreiller la femme arrivée au repos; elle pencha la tête. Quelques boucles de ses cheveux déroulés tombaient sur son front: ses yeux étaient fermés; la nuit éternelle était descendue. Le médecin présenta un miroir et une lumière à la bouche de l'étrangère; le miroir ne fut point terni du souffle de la vie, et la lumière resta immobile. Tout était fini[1]. »

Il consacre également une page à son portrait. Il avoue qu'elle n'était point belle, amaigrie et pâle, lorsqu'il la connut, avec des yeux fendus en amandes et d'un éclat trop lumineux, s'il n'eût été adouci par une suavité de langueur. Son caractère, ajoute-il, avait une raideur et une impatience que lui causait son mal. Ses autres amis lui reprochaient sa mauvaise tête. Joubert ne le conteste point; mais cette tête était excellente, écrit-il à Molé; nous ne la remplacerons pas. Puis, il s'étend sur les qualités morales de cette amie sitôt perdue, et l'excellent homme, le penseur, le philosophe, lui reconnaît « une qualité qui, sans donner aucun talent, sans imprimer à l'esprit aucune forme particulière, met une âme au niveau des talents les

1. Elle mourut le 4 novembre 1803, fut inhumée dans l'église Saint-Louis-le-Français, à Rome, où Chateaubriand lui fit élever un mausolée. Le monument élevé à Rome à Mme de Beaumont par Chateaubriand, avait été confié à un jeune sculpteur français, Marin Jeune. L'artiste l'a représentée sur son lit, mourante de langueur et de chagrin, après avoir vu périr son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, à l'époque de la Terreur, un de ses bras tombant de faiblesse, et l'autre indiquant faiblement les cinq figures chéries qu'elle regrette et l'inscription qui les accompagne : *quia non sunt*.

plus éclatants. Elle entendait tout, et son esprit se nourrissait de pensées, comme son cœur de sentiments, sans chercher, dans les premières, les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes, dans les seconds. »

Cette mort ne fit point disparaître la société de la rue Neuve-du-Luxembourg. Elle se reforma chez Joubert, qui s'était installé définitivement dans une maison à lui, rue Saint-Honoré, où il s'était réservé l'étage le plus élevé, afin d'avoir, disait-il, « peu de terre et beaucoup de ciel ». Ses matinées se passaient dans son lit, autour duquel se réunissaient ses amis, qui le surprenaient entouré de livres, le buste revêtu d'un spencer de soie. Depuis qu'il avait perdu cette amie, si jeune encore et si intéressante, il avait reporté ses tendresses paternelles sur Mme de Vintimille, à laquelle il écrivait régulièrement, n'oubliant jamais, au 22 juillet de chaque année, de lui envoyer des fleurs et surtout des tubéreuses, en commémoration d'une promenade faite, avec elle, ce jour-là, en une année lointaine, dans le jardin des Tuileries. Il était septuagénaire, et il lui écrivait quand même[1] : « Venez donc, venez souvent,

1. Quelques autres lettres de Joubert méritent d'être citées et feront mieux connaître Mme de Vintimille.

Il lui écrivait en avril 1812 : « Avec votre gentille petite lettre à nez retroussé, croyez-vous donc en être quitte, et qu'après un méfait comme le vôtre il suffira d'avoir bonne mine pour avoir raison ? J'ai gardé la chambre cinquante jours ; je suis encore possédé et obsédé par un maudit catarrhe muet qui m'a retenu dans mon lit, qui m'a fait cracher le sang, qui ne fait plus de bruit, mais qui tourmente tous mes muscles et tous mes nerfs entre lesquels il s'est glissé. Vous n'avez pas envoyé savoir de mes nouvelles une seule fois ; et pour toute réparation, pour toute apologie, vous vous contentez de me dire, avec le ton de l'insolence en belle humeur : « Je me fâchais, vous vous fâchiez ; défâchons-nous ! » A la bonne heure ! tant d'assurance et une légèreté si bien tournée et si hardie me déconcertent absolument. Je ne sais plus ce que j'ai fait de ma colère,

venez quand il vous plaira, depuis midi et demi jusqu'à deux heures et demie. Venez, sans me prévenir ou en me prévenant, à votre choix ; venez à temps et à contre-temps, en quelque temps et à quelque heure que ce soit, vous n'arriverez jamais sans avoir été désirée[1]. »

mais je m'en réserve tous les droits, et si jamais je la retrouve, vous m'entendrez. En attendant, j irai vous voir, soit en riant, soit en grognant, peut-être tous les deux ensemble, au premier rayon de soleil qui me luira. Je prendrai mon temps, depuis midi jusqu'à une heure. C'est, dans le cours ordinaire de vos journées, une époque où le soleil ne vous voit guère, hors de chez vous. »

En décembre 1813 : « Ah, sirène ! vos paroles et votre voix m'ont d'abord presque ensorcelé. Mais heureusement, j'ai pris le temps de me reconnaître. J'irai vous voir, vous regarder, vous admirer, mais j'aurai les oreilles bouchées. Résolument, je ne veux chanter votre refrain, tout séduisant qu'il est, qu'au singulier et pour mon compte seul. Me préserve le ciel de consentir à vos visites ! Cette partie de mes reproches et de ma colère n'était qu'une plaisanterie. J'ai une fort bonne raison pour refuser cet excès de faveur, c'est qu'il me pénétrerait d'une lâche reconnaissance et que je veux rester fâché. D'ailleurs, on gagne toujours quelque douceur ou quelque mot plaisant à être grondeur avec vous, tandis que la tendresse toute pure vous endort et vous embarrasse. J'irai donc braver en personne, aussitôt que je le pourrai, l'indulgence que vous m'offrez et dont je déclare que je n'ai pas besoin ; j'irai affronter vos bontés, que je reconnais franchement pour le plus terrible des dangers quand on veut être mécontent. Je prendrai vos cajoleries pour de l'hospitalité, et toutes les grâces de votre accueil pour un bienfait dont le voyage me rendra quitte. Enfin, je me tirerai du détroit périlleux, comme je pourrai. Je veux bien vous aimer toujours, mais non pour me réconcilier. Fidèle et constant malgré moi, ce dont j'enrage, je resterai boudeur et sourd par projet, par calcul, par honneur, et pour servir de temps en temps à vos menus plaisirs. Regardons-nous donc désormais, si vous voulez bien y consentir, comme des amis éternels, mais éternellement brouillés. »

1. Dans son livre sur Mme de Beaumont, M. Bardoux a parlé également de Mme de Vintimille (p. 283) :

« De toutes les grandes dames que la comtesse de Beaumont retrouva, la plus intéressante, la plus dévouée, comme la plus utile à consulter pour les choses morales, était Mme de Vintimille (son mari était, dit-on, un fils de Louis XV). Joubert devait s'attacher aussitôt à elle. Il avait même conservé dans sa mémoire deux dates, le 6 mai 1802, jour où il l'avait vue pour la première fois, et le 22 juillet, jour où il s'était promené avec elle, dans une certaine allée des Tuileries qu'il trouvait toujours embaumée de son souvenir. C'était cette promenade qui lui rendit sacré le jour de sainte Madeleine. C'était aussi ce qui lui fit tant aimer les tubéreuses dont il avait donné, ce jour-là, un bouquet à Mme de Vintimille. Elle, du moins, vécut de longues années, et elle pouvait, en 1817, recevoir ce billet adorable : « Vous étiez plus jeune, il y a quinze ans, lorsque je marchais à vos côtés à pareil jour, à pareille heure, en parcourant certaine allée que je vois presque de mon lit, et où, à mon très grand regret, je ne puis

Ainsi était, sous le Consulat, ce salon si différent des autres.

DELPHINE DE CUSTINE

SOMMAIRE. — Mme de Custine perd sur l'échafaud le général de Custine, son beau-père, et son mari, Philippe de Custine. — Les dernières recommandations de Philippe de Custine pour son fils Elzéar. — La jeune veuve est trahie par sa camériste et est enfermée à la prison des Carmes. — Elle est sauvée par un jacobin, Gérôme. — Elle donne rendez-vous à sa mère en Suisse où elle est reçue par Mme de Staël. — Sa solitude à Paris. — Elle désire un second mariage et reçoit les hommages de deux hommes qu'elle désigne par deux noms anonymes, Maurice et Médor. — Puis elle renonce à se remarier. — Elle a connu, chez Mme de Rosambô, son ami René de Chateaubriand, qu'elle attire au château de Fervacques, acheté des Montmorency. — Ses relations avec de Chateaubriand.

Ce n'est point un salon, qui sera tracé, sous le nom de la marquise Delphine de Custine, mais un portrait de la jeune femme, le relief d'une vie, qui eut ses jours de bonheur et de grande détresse. Et forcément, après Mme de Beaumont, il faut parler d'elle, car elle fut aimée de celui qui partageait son cœur entre les femmes belles et attachantes ; aimée du mélancolique René, dont le génie littéraire enflammait toutes les âmes tendres.

Si elle n'eut pas de salon, ce n'est pas qu'elle fût inférieure à celles qui s'étaient fait une société

aller célébrer cet anniversaire. Mais vous n'étiez pas plus aimable. Votre présence et votre souvenir font également mes délices. Continuez à vous faire adorer, et aimez-moi toujours un peu. Les tubéreuses ne sont pas encore fleuries, cette année. J'avais pris toutes les précautions pour en avoir à mon réveil. Mais on n'a pas pu en trouver. J'ai souscrit pour les premières. Souvenez-vous qu'il est de mon essence de penser à vous avec délices, et de vous être éternellement attaché (Joubert, 22 juillet 1817).

d'amis fidèles, aimables et distingués. Sa grâce, sa beauté, son esprit, avaient conservé les charmes de la bonne compagnie. Mais lorsque les coups du destin cessèrent contre elle, ses ressources lui restèrent si diminuées, elle eut tant de procès à soutenir, elle se trouva si isolée, loin de sa mère, Mme de Sabran, qui avait émigré, qu'elle ne pensa point à réunir autour d'elle une élite d'invités. Et puis, elle était si jolie qu'elle sentait bien qu'un salon, où l'on causerait, ne serait bientôt qu'une « cour d'amour ».

Son beau-père, le général de Custine, avait subi, en 1793, la peine réservée aux ennemis des jacobins : la mort sur l'échafaud. Son mari, Philippe de Custine, à peine plus âgé qu'elle, avait été emprisonné pendant le procès du général, et l'infortuné jeune homme, accusé d'avoir pris la défense de son père, avait été condamné à subir un sort pareil. Les tyranneaux avaient laissé la liberté à la marquise, et, puisant sa fermeté, son courage et une mâle sagesse dans l'orgueil de son nom, on l'avait vue aller, chaque jour, d'une prison à l'autre, porter des consolations aux deux victimes de la Terreur. On l'avait vue suivre le procès de ces deux êtres aimés, assise sur un escabeau devant les juges, statue de la douleur et du désespoir, tâchant d'attendrir ces hommes implacables, que la passion politique aveuglait. Rien n'y fit; les deux Custine durent expier le crime d'être nobles.

Philippe, emprisonné après son père, ne doutait pas de l'issue de son procès. Sa jeune femme avait réussi à préparer une évasion. Moyennant une somme de trente mille francs d'or, la fille du geôlier se devait prêter aux combinaisons de la fuite.

Ce jour-là, les journaux publiaient une loi, édictant le peine capitale contre ceux qui auraient soustrait un condamné à son châtiment. Philippe de Custine refusa, tout de suite, d'exposer à la mort celle qui avait voulu se dévouer pour lui. Il demeura inébranlable en sa prison.

Quelle douleur pour la jeune épouse! Leur dernière entrevue dura trois heures; elle, les deux bras repliés sur le cou de son mari, retenant ses larmes, muette en cette étreinte suprême. Ils n'échangeaient entre eux que des paroles brèves sur leur enfant, tout à leur douleur, tout à cette effroi poignant du malheur, dont les nerfs sont affolés; à ce point que, pendant ces heures terribles, heures nocturnes, dans une salle commune à tous, un condamné passant avec une lanterne et coiffé de son bonnet de nuit, pour une visite à un autre condamné, les deux époux, obéissant à leurs nerfs détraqués, subirent une crise de rire et de spasmes, durant laquelle la jeune femme perdit connaissance. Les geôliers l'emportèrent; le mari demeura seul. Avant de quitter la prison, il écrivit une lettre à sa femme, à sa chère Delphine qu'il adorait; et la dernière ligne lui recommandait « d'apprendre à son fils à bien connaître son père ».

Qu'allait-elle devenir? La Révolution pourtant ne l'avait point effrayée. Elle en avait subi l'enthousiasme ambiant. L'esprit ardent, qu'elle tenait de sa mère, nature aventureuse et passionnée, lui en avait fait accepter franchement les prémices. Elle n'avait point voulu émigrer, et aux premiers mois de l'exode universel de l'aristocratie, elle écrivait à Berlin que la vie était facile et heureuse à Paris, que l'on s'y amusait beaucoup et qu'elle était en-

chantée d'y être restée. Les temps changèrent. Elle apprit à connaître la méchanceté des hommes, les effets de la calomnie et de la haine. Elle résolut de quitter des lieux, maintenant odieux par les tristes souvenirs dont ils étaient pleins, et de rejoindre ses parents en Allemagne. Comme marchande de dentelles, elle se dirigerait sur Strasbourg ; son fils, avec une femme de confiance, par un autre chemin. La trahison de sa caméristé la perdit. Elle fut arrêtée au milieu de ses préparatifs de départ, et, devinant d'où venait la félonie, elle dit à cette femme infâme, en sortant : « Je vous laisse à vos remords. »

Enfermée à la prison des Carmes, elle y connut Joséphine de Beauharnais et quelques autres grandes dames, qu'elle retrouva plus tard dans le monde. Son procès suivit son cours. Sa mort fut décidée. Pendant l'instruction, elle était amenée de la prison à son hôtel, rue de Lille, afin d'y assister à la levée des scellés et à l'inventaire de ses papiers. Dessinant agréablement, elle crayonna malicieusement le portrait des jacobins délégués à son interrogatoire, et tous se trouvèrent flattés du portrait qu'ils saisirent.

L'un d'eux, plus que les autres, du nom de Gérôme, s'était laissé prendre à l'air coquet, bon enfant, et très ouvert de la jeune aristocrate. Il avait ses entrées dans le cabinet de Fouquier-Tinville, le grand pourvoyeur de l'échafaud. Il savait que le chargement des charrettes se composait au hasard des fiches, les premières sous la main, dans les cartons des condamnés ; et, chaque jour, il se glissait furtivement vers les cartons, vérifiait les fiches et plaçait au dernier rang celle de la belle marquise, dont il voulait sauver la vie. Lorsque le triomphe

de Tallien, au 9 thermidor, arrêta les supplices, il ne restait plus que trois fiches, et l'une des trois, celle de Delphine de Custine. Elle n'oublia jamais ce dévouement obscur. Gérôme, le farouche jacobin, fut, à son tour, occultement protégé par elle, et grâce à ses subsides, il put s'embarquer pour l'Amérique, d'où il revint un jour avec une petite fortune.

Libre, mais dépouillée de ses biens, la belle Delphine, toujours séparée de sa mère, mena une vie très affligée et malheureuse. La bonne société n'était pas reformée ; ceux qu'elle avait connus, en ses belles années de jeunesse et de prospérité, n'existaient plus, ou étaient dispersés. Elle se livra solitairement, pour occuper sa vie, à la lecture des classiques de l'antiquité, Pline, Cicéron, Plutarque; et, en ses lettres à son jeune frère Elzéar, alors en Allemagne, elle lui parlait de ces auteurs choisis, avouant que Cicéron ne lui agréait point, trop timoré et trop lâche pour elle.

En cette première année du Directoire, elle avait vingt-six ans. Dans toute la splendeur de sa beauté[1], son admirable chevelure de soie blonde, en éventail au-dessus de son front, lorsqu'elle était dénouée, tombait en longue nappes molles sur ses épaules[2].

1. Mme d'Abrantès a dit d'elle en ses *Salons*, t. III, p. 37 :

« Chez Mme de Montesson, un jour, après déjeuner, Mme de Staël y vint et Bonaparte y vint aussi. Tout le monde abandonna Mme de Staël. Mais Mme de Custine vint s'asseoir auprès d'elle... son esprit était charmant comme sa personne. Elle connaissait peu Mme de Staël, mais elle comprenait tout ce qui était supérieur, et Mme de Staël était pour elle un être représentant tout ce que ce siècle devait reproduire de grand. Lorsque sa pensée s'arrêtait sur ces grandes choses que pouvait produire sa patrie, alors artiste par le cœur comme elle l'était par l'esprit, on voyait flamber son œil toujours si doux, si velouté, sa bouche rosée ne s'ouvrait plus que rarement, et son ensemble était poétique... »

2. Voici ce qu'a écrit Chateaubriand en ses *Mémoires* :

« Parmi les abeilles qui composaient leur ruche était la marquise de Custine, héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang. »

Ses yeux, d'une expression de tendresse émue, illuminaient son jeune visage d'un regard très doux. Sa bouche, toute petite, s'épanouissait en deux lèvres finement ourlées, sur un menton bien dessiné, ovale, sans fossette, menton plein, dénonçant la franchise et l'agrément de l'esprit. Elle était jolie, plus que jolie, charmante, plus que charmante, adorable; et le chevalier de Boufflers, le mari de sa mère, enthousiasmé de la fraîcheur de ses joues, l'appelait : « reine des roses ». En miniature, on l'eut prise pour la princesse de Lamballe.

Dans les réunions du monde aristocratique, où l'on se voyait alors entre soi, elle était donc fort remarquée. Son nom était, d'ailleurs, auréolé d'une légende de bravoure. On se redisait son courage et sa ferme attitude, devant les juges sanguinaires de la Terreur, et les hommes s'empressaient vers elle et les plus jeunes se hasardaient à lui faire entendre quelques mieilleuses paroles d'amour. Elle coupa court à cette adoration. L'échange de ses lettres ne lui suffisant plus avec sa mère, elle résolut de la revoir et lui donna rendez-vous en Suisse. Mme de Staël y recevait, dans son château de Coppet, tous les voyageurs de marque, et elle reçut Mme de Sabran[1] et sa fille Delphine de Custine ; et Delphine lui fut si agréable, elle lui trouva tant de qualités aimables, qu'elle choisit ce petit nom, pour le donner à l'héroïne de son prochain roman. A Paris, Delphine revit Mme de Staël. Mais les hommes

1. Mme de Genlis, en ses *Mémoires*, t. II, p. 347, dit de Mme de Sabran : « Aujourd'hui, Mme de Boufflers était une des plus charmantes personnes que j'aie connues par la figure, l'élégance, l'esprit et les talents. Elle dansait d'une manière remarquable, elle peignait comme un ange, elle faisait de jolis vers ; elle était d'une douceur et d'une bonté parfaites. »

dont s'entourait la célèbre Génevoise, n'agréaient point à cette nature impressionnable et fine, timide jusqu'à la sauvagerie, faite pour les émotions du cœur et non pour les luttes de la politique. Elle ne fit que passer dans les grands salons ouverts aux orateurs des Cinq Cents, aux philosophes, aux dialecticiens, qui s'effaçaient humblement, en face de celle qui pérorait toujours, comme à une tribune, devant le cercle de ses admirateurs.

Alors, retrouvant sa solitude, désespérante lorsqu'on est sans famille, elle se surprenait à souhaiter un nouveau mariage. Elle écrivait à sa mère : « Je voudrais trouver un bon mari, raisonnable, sensible, ayant les mêmes goûts que moi et apportant tous les sentiments dont se compose mon existence, un mari qui sentit que, pour vivre heureux, il faut être auprès de toi, et qui m'y conduisît, qui s'y trouvât satisfait et aimât mon fils, comme les siens, un mari doux d'opinion, comme de caractère, philosophe, instruit, ne craignant pas l'adversité, qui la connaîtrait même, mais qui regarderait, comme une compensation à ses maux, d'avoir une compagne comme ta Delphine. Voilà l'être que je voudrais trouver et que je crains bien de ne rencontrer jamais. »

C'était son rêve, mais la réalité était tout autre, et se faisait sentir dans les visites de deux adorateurs qu'elle n'avait pas congédiés. L'un, « Maurice ». Elle écrivait sur lui, sans donner d'autre nom, après lui avoir refusé son portrait et de ses cheveux : « Ses défauts m'ont frappée. J'ai reconnu en lui une taquinerie insupportable, des idées fausses sur tout, et surtout en morale. Tout cela m'a aigrie, chaque fois que nous nous voyons, c'est pour nous quereller. »

L'autre, « Médor ! » Anonyme comme le premier, très différent néanmoins : « Celui-ci, soumis, écrit-elle, bon, simple, heureux d'un regard, heureux d'être dans ma maison, ne pouvant être ailleurs, ne reconnaissant d'autre bien que d'être chez moi ; incapable de tenir le moindre propos, de faire naître le moindre soupçon ; il ne fait pas un pas qu'il ne puisse le dire. »

Elle résista à l'un et à l'autre.

A mesure qu'elle connaissait mieux le monde et la vie, elle s'éloignait de l'idée du mariage. Son fils l'enchaînait à son chevaleresque Philippe, dont elle portait le nom ; enfin, comme elle le disait, « veuve seulement par le bourreau », elle ne se croyait pas tout à fait déliée de son premier mari. Et ses affaires n'étaient point liquides. Ses procès, pour récupérer ses biens non vendus, s'éternisaient, quoique, depuis le Consulat, sous l'influence de Joséphine de Beauharnais, Fouché, devenu son commensal, les difficultés se fussent beaucoup aplanies. Et c'est pour cela qu'elle allait en cachette, le matin, aux Tuileries, avec ses amies les solliciteuses, qui venaient demander le retour de parents chers et toujours exilés. Elle y réussit pour sa mère et le chevalier de Boufflers, que le général ne refusa point de faire biffer de la liste fatale. « Boufflers ! dit-il, pourquoi pas ? Il nous fera des chansons ! » Hélas ! des chansons, il n'en faisait plus. La misère et les privations de l'exil avaient éteint sa verve ; et, sans fortune, ne sachant comment vivre à Paris, il accepta, sans regrets, une place à la bibliothèque Mazarine.

A cette époque, la marquise de Custine avait dépassé trente ans, et dans la société renaissante, elle comptait comme l'une des grandes dames les

plus séduisantes. On la citait avec sa parente, Mme de Vintimille, qu'elle appelait « la souris » ; avec Mme de Pastoret ; avec la princesse de Vaudemont et Mme de Luynes, et Mme de Rosambô, chez qui son avenir allait se décider. Mme de Rosambô était une alliée de Chateaubriand, et le jeune barde, dans tout l'épanouissement de sa renommée, y venait chercher des louanges dont il était friand. Delphine de Custine fit tout de suite impression sur ce cœur d'amoureux ; elle répondit aux avances du poète, dont les douces susurations ne trouvaient point d'âmes récalcitrantes ; et, dans cet amour, elle espéra le bonheur. Ce fut, comme toujours, un commencement semé de ravissements, de lettres tendres, de serments solennels. Elle venait d'acheter Fervacques, en Normandie, château agréable, que lui avaient cédé les Montmorency et les Luynes, et elle voulut en marquer la prise de possession par le séjour de son ami. Les sensations qu'il y éprouva, il les raconte en ses Mémoires, où il parle avec attendrissement du château et de la belle châtelaine. Le château était ceint de fossés remplis d'eau et entouré de vertes prairies dont la petite rivière de Fervacques formait la bordure. Le soir, il avait couché dans le lit du Béarnais, qui, sans doute, y avait dormi avec quelque « Fleurette ». Il ne s'étend pas davantage, mais on devine ; et, renouvelant ses grâces et ses remerciements à la jeune femme qui l'avait si divinement accueilli, il lui remémore ses jours dans les lieux traversés en oubliant, — avec intention peut-être, — « une grotte et un petit cabinet orné de deux myrtes superbes ». C'est elle qui les lui rappelle, dans sa réponse. « Il me semble, ajoute-t-elle, que cela ne devait pas s'oublier si vite. Je n'ai rien oublié, pas même que vous n'ai-

mez pas les longues lettres. » Plus tard, montrant la grotte et le cabinet à l'un de ses familiers... « Alors, c'est là, interrogea-t-il, qu'il était à vos genoux ?

— Peut-être est-ce moi qui étais aux siens ! » Elle ne s'en cachait point.

Il aimait alors Mme de Beaumont. Il la demandait à Rome, où elle vint mourir. Ce qui ne l'empêchait pas, en partant, d'envoyer ce mot à Mme de Custine : « L'idée de vous quitter me tue ! » Il se lamentait sur la santé de la femme mourante, et il prétendait, en même temps, sentir le désespoir l'envahir à cause de Mme de Custine. Et puis, de Rome, il écrivait à Fontanes : « Voilà où m'ont conduit des chagrins domestiques. La crainte de me réunir à ma femme m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie. Les plus courtes sottises sont les meilleures. Je compte sur votre amitié pour me tirer du bourbier. » Exagération de poète ! Etait-ce un bourbier, d'être à Rome, secrétaire d'ambassade ? Le vrai bourbier était celui dans lequel il pataugeait entre deux femmes, à qui étourdîment il s'était donné, et elles ne pouvaient plus se passer de lui.

Les amoureux ont toujours besoin d'un confident. A Mme de Custine, il fit connaître Chênedollé, discret et timide, un peu sauvage comme elle. Retirée à Fervacques, elle ne venait plus à Paris que pour y voir son ami et s'enquérir de ses actions. Afin d'être près de lui, afin de l'avoir à ses heures, elle se loge rue Verte, à côté de la rue Miromesnil où lui-même a transporté son domicile. Dès lors, la sauvagerie de la jeune marquise s'accentue. Elle sort moins, elle sort peu. Elle s'est donnée à

la peinture et, de longues heures, enfermée en son atelier, elle copie des œuvres de maître, avec une telle patience et un si habile emploi des couleurs, que Mme Vigée-Lebrun, en une visite, prit le modèle pour la copie. Mais c'est à Fervacques qu'ils se retrouvent ; à Fervacques qu'elle l'appelle et qu'il veut aller ; à Fervacques, qu'il se rend, un jour, quittant Joubert à Villeneuve, sans dire où il va, y laissant sa femme, Mme de Chateaubriand, pour courir au rendez-vous de l'amante. Chênedollé s'y rencontre avec lui. Mais Chênedollé n'ignore rien de ses amours ; à lui seul, il a tout avoué. Elle-même est heureuse d'avoir près d'elle une oreille bienveillante, où viendra se perdre l'écho de ses alarmes ; des yeux qui assisteront au trouble de son cœur. Lorsque Chateaubriand n'est plus là et que Chênedollé part de Fervacques, elle en est désolée et elle écrit : « Votre ami part demain ; j'en suis plus triste que je ne puis le dire. Je n'aurai plus rien de ce que vous aurez aimé. »

Lui seul, des amis de Mme de Beaumont, lui seul, Chênedollé, venait chez Mme de Custine. Chateaubriand se cachait des autres. Il ne présenta aucun d'eux à Fervacques ; il les éloigna de la jeune marquise, sentant l'indélicatesse de sa conduite, tandis qu'il pleurait l'infortunée qui était allée mourir à Rome. Il lui avait fait élever un tombeau, et, manquant de l'appoint nécessaire pour en solder les frais, à qui demande-t-il trois mille francs?... à Madame de Custine ! Elle les refuse, ce qui est naturel, et il se résigne noblement au refus. Sa lettre est très digne. Il se plaint seulement de l'indiscrétion, qui a mis le public dans la confidence de sa gêne et de sa demande ; ce qui est encore très justifié.

Ainsi s'écoulèrent leurs amours, avec une inter-

mittence d'ardeurs et de molle lassitude, de reproches et de pardons, jusqu'au jour où, emporté par de nouveaux besoins de cœur, il part pour l'Espagne, devant rejoindre à Grenade la belle comtesse de Noailles, devenue ensuite marquise de Mouchy[1]. Que d'autres après elle ! L'âge seul calma ce cœur trop bouillonnant et toujours instable, qui cherchait partout un motif de plaintes et de désespoirs et, souffrant lui-même, faisait souffrir ceux qui s'étaient liés à lui. Il a néanmoins écrit, en ses *Mémoires*, une page émue sur celle dont il avait capté l'amour. A son passage en Suisse, allant à Rome comme ambassadeur de la Restauration, il se croisa, dans Lausanne, avec le cercueil de la trop tendre marquise. « J'ai vu celle qui affronta l'échafaud d'un si grand courage, dit-il ; je l'ai vue plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie ; je l'ai vue, avec le sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents, lorsqu'elle quitta Sécherons, près Genève, pour expirer à Bex, à l'entrée du Valais ; j'ai entendu son cercueil passer, la nuit, dans les rues solitaires de Lausanne, pour aller prendre sa place éternelle à Fervacques ; elle se hâtait de se cacher dans une terre qu'elle n'avait possédée qu'un moment, comme sa vie. J'avais lu sur le coin

1. Dans ses notes sur les *Mémoires* de Chateaubriand, Edmond Biré ajoute :

« C'est elle que Chateaubriand a peinte dans les *Aventures du dernier Abencérage*, sous le nom de Blanca, comme il s'est peint lui-même sous le nom d'Aben-Hamet. « Les mois s'écoulent, écrivait-il, tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de saint Louis. L'Abencérage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin. Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte, il aperçoit les premiers promontoires de l'Espagne ! Blanca l'attend-t-elle sur ces bords ? se souvient-elle d'un pauvre Arabe qui ne cesse de l'adorer sous le palmier du désert ? »

d'une cheminée du château, ces méchantes rimes, attribuées à l'amant de Gabrielle :

La dame de Fervacques
mérite de vives attaques !

Le soldat roi en avait dit autant à bien d'autres; déclarations passagères des hommes, vite effacées et descendues, de beautés en beautés, jusqu'à Mme de Custine. Fervacques a été vendu. »

PETITS SALONS DE GRANDES DAMES

SOMMAIRE. — Mme de Souza. — Mme de Krudener. — Mme de Vergennes. — Mme de Villette. — M. de Vaisnes. — M. Séguin.

§ 1er

Les salons, que je viens de peindre, n'étaient pas les seuls ouverts à Paris. Mais tous, quels qu'ils fussent, n'offraient que la réunion de coteries très dissemblables. On ne retrouvait plus, nulle part, la société de l'ancien régime. Les fonctionnaires de Bonaparte ne se voyaient qu'entre eux; ainsi, de la noblesse et des financiers. Chaque salon était un petit monde à part, qui ne se recrutait qu'entre soi.

Jadis, nobles, ecclésiastiques, magistrats, financiers, se recherchaient et vivaient entre eux, avec la plus aimable et la plus courtoise prévenance; et aucuns sujets ne séparaient leurs causeries. Ils parlaient de politique, aussi bien que de philosophie; de théâtre, que de toilettes; d'histoire ancienne, que

de découvertes modernes. Ils prenaient leurs loisirs sans hâte ; les affaires n'absorbaient pas toutes leurs pensées. Rien de fébril, ni d'inquiet, rien d'amer, ni de maussade, ne s'apercevait sur les visages, toujours souriants et très calmes. Dans les salons régnait alors ce qu'on appelait la société, une assemblée de gens très divers dont la fortune et l'éducation engendraient une agréable harmonie.

Sous le Consulat, cette société s'était émiettée et divisée en catégories bien tranchées, qui se dénigraient et se jalousaient l'une l'autre ; et les efforts de Bonaparte, pour rapprocher ceux que la haine et la rancune avaient séparés, demeurèrent longtemps stériles.

Les étrangers qui ont traversé Paris à cette époque, Sismondi, par exemple, avouent que l'urbanité, la distinction, l'esprit, ne se découvraient bien que chez les personnes du vieux temps, encore vivantes. Il cite Mme de Boufflers, mère de Mme de Custine et d'Elzéar de Sabran, dont l'esprit éveillait les brillants souvenirs de l'antique monarchie ; Mme de Saint-Julien, âgée de quatre-vingts ans, en qui on admirait les grâces d'une jeunesse intelligente ; Mme de Groslier, si avenante pour les jeunes talents qui se faisaient un nom dans les lettres [1] ; Mme de Tessé, « la plus aimable et la plus éclairée des vieilles, » dit le noble écrivain. Elle avait épousé un descendant du maréchal de Tessé, fort connu

1. Mme Vigée-Lebrun, en ses *Portraits* à la plume, dit d'elle qu'elle savait le grec et le latin, mais que, parfaitement simple, elle se bornait, dans le monde, à rester une femme supérieure par l'esprit et sans pédanterie. Elle peignait les fleurs avec un talent remarquable. On lui a reproché l'exagération de ses sentiments. « Il est bien certain, ajoute-t-elle, que sur toute espèce de choses elle avait un peu d'exaltation dans l'esprit ; mais il en résultait tant de générosité de cœur, tant de noblesse d'âme, qu'elle a eu, à cette façon d'être, des amis véritables et dévoués qui lui sont restés fidèles jusqu'à son dernier jour. »

par le portrait qu'en a laissé Saint-Simon. « C'était, a dit cet observateur mordant, un grand homme bien fait, doux, liant, poli, flatteur, voulant plaire à tout le monde, fin, adroit, ingrat à merveille, fourbe et artificieux de même. Sa douceur et son accordise le firent aimer ; sa fadeur et le tuf qui se trouvait bientôt le firent mépriser. »

Aux premières années du siècle, quelle différence ! La politique avait détruit la variété des conversations. Dès le principat de Bonaparte, elle devint, dans la société nouvelle, l'occupation importante des esprits, non comme autrefois, pour en discourir en philosophes, mais pour en prévoir les avantages ou les inconvénients, eu égard à la carrière que l'on s'était choisie. Et encore peu de gens s'exprimaient librement. Il fallait que l'on fût rassuré sur son interlocuteur. On redoutait de se compromettre. On ne voyait qu'embûches et dangers partout. Ceux-mêmes qui avaient été les plus résolus des métaphysiciens, les adeptes des encyclopédistes, n'élevaient plus qu'une voix timide contre les décisions des gouvernants ; et sous la férule du maître, il n'y eut plus qu'une seule vérité vivace, celle qu'il avait adoptée.

Un salon, on le sait, conservait pieusement la liberté de la pensée, la liberté sans limites dans la discussion : celui de M. Suard[1]. Ailleurs que chez lui, toute conversation était frappée de mort. Le vieil académicien ne le voulut pas. « Nul homme, à coup sûr, dit la *Revue Française* de 1829, n'était plus étranger à toute menée, à toute intention politique... Il n'avait même, pour l'action, ni goût, ni talent ; mais la liberté de la pensée et de la parole

1. Voir l'étude sur le salon de M. Suard.

était sa vie, son honneur. Il se fut senti avili à ses propres yeux d'y renoncer, et il la maintenait au profit de tous. C'était assez pour donner à sa société de l'intérêt, du mouvement et une véritable valeur morale... Les idées jeunes et nouvelles même, fussent-elles peu en accord avec les traditions du dix-huitième siècle, n'y rencontraient point une hostilité repoussante. On leur pardonnait de déplaire en faveur du mouvement d'esprit qu'excitait leur nouveauté. On ne recherchait pas, il est vrai, on ne produisait pas les idées pour elles-mêmes et pour elles seules. On leur demandait quelque chose au-delà, un plaisir social, mais rien de plus. »

Il y avait quelques autres grandes dames qui recevaient chez elles; mais, plus discrètes et moins répandues que les précédentes, elles se contentaient de leurs amis dont elles formaient le trait d'union.

Ainsi Mme de Souza-Bothello, qui d'abord s'était nommée Mme de Flahaut. Très jeune, elle avait épousé son premier mari, et très jeune également elle était restée veuve, après l'exécution du comte de Flahaut. La jeune femme, épouvantée par la Révolution, se réfugia en Angleterre. Pour se distraire et couper son ennui, elle résolut de mettre ses souvenirs et ses observations, en romans. *Adèle de Sénanges* et *Eugène de Rothelin*, les plus parfaites compositions de la jeune veuve, furent conçues et achevées à Londres, et ensuite publiées à Paris, sous son nom de Souza. Cependant l'humeur voyageuse, le désir de l'inconnu, la poussèrent à revenir sur le continent. Elle séjourna en Suisse, où elle connut le prince qui devait être un jour le roi Louis-Philippe; et, en sa compagnie, elle parcourut l'Allemagne. Lorsqu'il n'y eut aucun danger à reparaître

en France, on la vit s'installer à Paris, et elle agréa, enfin, la demande en mariage d'un grand seigneur portugais, qu'elle avait connu à Berlin, le comte de Souza, dont elle rendit le nom presque célèbre.

On aimait, en elle, l'esprit délicat du dix-huitième siècle. Elle en avait gardé les traditions, la mesure, la correction et l'agrément des causeries. Ni méchante, ni flatteuse, avenante et empressée à plaire, sachant intéresser ses auditeurs et s'intéresser à eux, sans afféterie et sans exagération de sensibilité pour tout ce qui était pitoyable ; généreuse et pleine de cœur, surtout. En ses souvenirs, Mme Vigée fait de la grande dame un portrait séduisant. « Elle avait, dit-elle, une jolie taille, un visage charmant, les yeux les plus spirituels du monde, et tant d'amabilité qu'un de mes plaisirs était d'aller passer la soirée chez elle, où, le plus souven , je la trouvais seule. »

Son jeune fils, le comte de Flahaut, était fort recherché dans les salons du Consulat, et l'un des brillants officiers de Bonaparte. Il fut général de division à vingt-huit ans. Comme sa mère, il plaisait à ses amis. On louait, en lui, la grâce de son esprit, l'ouverture franche de son visage, la douceur de son caractère et le talent mis au service d'une voix étendue, sans jamais refuser de la faire entendre, ce qui en doublait le charme [1].

Mme de Souza était admise à Saint-Cloud, ainsi que toutes les femmes distinguées dont la présence contribuait à décorer l'entourage du chef de l'Etat. Son nom, depuis son succès en librairie, se répétait dans les salons. *Adèle de Sénanges* intéressait par le tableau réussi de la société, sous l'ancien régime,

1. Mlle Ducrest, *Mémoires*.

et le développement des idées et des sentiments pratiqués jadis dans la bonne compagnie. Plus tard, une page de l'un de ses romans, *Eugène et Mathilde*, déplut à l'empereur ; une page éloquente sur les soucis, les inquiétudes et les chagrins des mères, séparées de leurs fils par les passions de la jeunesse, ou les campagnes militaires dont ils encouraient les dangers. Sainte-Beuve cite ce morceau de choix et l'admire. Il le mérite.

Elle avait de l'esprit et elle le montra un jour. que, revenue de Berlin, Napoléon lui demandait si on y aimait la France[1]. La question était insidieuse. « Si je dis oui, pensait-elle, on me prendra pour une sotte ; non, pour une insolente. » Et par une inspiration soudaine, elle répondit : « Oui sire, on aime la France à Berlin, comme les vieilles femmes aiment les jeunes. » Napoléon de sourire en approuvant.

§ 2

Mme de Krudener (Juliana de Wietinghoff) eut une renommée trop retentissante en Europe pour la négliger en cette étude de femmes. Née en Livonie, à Riga, âgée de plus de trente ans, sous le Consulat, elle avait épousé, à dix-huit ans, un de ses cousins, le baron de Krudener, ambassadeur à Berlin. De lui, elle eut un fils et une fille ; puis elle fut abandonnée de son mari. Dès lors, commencèrent ses voyages à travers le monde : en Suisse, où elle fut reçue de Mme de Staël ; à Paris, où elle se mit en relation avec Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Camille Jordan et Suard, qui devint

1. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*.

son amant. Absente de Paris, elle correspondait avec Bernardin et Chateaubriant, et dans les mémoires de l'immortel René, on trouve une lettre, tout affectueuse, sur la maladie de Mme de Beaumont. Ses amours avec Suard furent de courte durée. Le premier, l'académicien se détacha d'elle. Garat a épilogué d'une façon curieuse sur ce refroidissement d'amour, qui tourna en indifférence. « Suard, dit-il[1], ne vit pas Mme de Krudener descendre des hauteurs où il l'avait d'abord adorée. Il ne crut pas être monté lui-même à ces hauteurs. Mais il sentit leurs rapports changer et son cœur aussi. Sans cesser de l'aimer, il cessa d'en être amoureux. Son amour ne changea pas d'objet ; il ne s'envola point, il s'éteignit. »

Mme de Krudener recherchait le monde ; elle voulait le bruit sur son nom. Quand elle publia son roman *Valérie*, elle eut l'ingénieuse idée, pour le mettre à la mode, d'entrer chez les marchands, et de demander, soit une écharpe à la « Valérie » soit un ruban, soit des plumes, toujours à la « Valérie », afin de leur inspirer le désir de les baptiser du nom de son roman, qu'ainsi on connaîtrait, et qu'on voudrait lire [2]. Le roman pouvait se passer de cette réclame. Il était bon. Il réussit. Quelques années après, en sa piété, elle condamna cette œuvre, qu'elle confessait pleine de sensualité. Elle avait été passionnée, débordante d'amour ; elle se croyait belle et digne d'enflammer tous les cœurs. Elle disait, en ce temps, à l'un de ses familiers, qu'à Florence, on l'avait mesurée au compas et qu'on l'avait trouvée, en tout, semblable à la Vénus de

1. Garat, *Mémoires*, t. I, p. 268.
2. Lady Blenerhasset, t. II, p. 517.

Médicis. Cette sorte d'extravagance indique bien la déviation de cet esprit, déjà tourné au mysticisme, adepte des doctrines de l'illuminé Saint-Martin, dont elle avait accepté toutes les rêveries. Mme de Coislin, une vieille amie de Chateaubriand, fervente zélatrice de ces croyances, mystérieuses autant que nuageuses, rencontra Mme de Krudener dans un salon. Toutes les deux, d'instinct, s'abordèrent. Et Chateaubriand raconte, non sans malice, la scène passée entre les deux femmes... « Mme de Krudener dit passionnément à Mme de Coislin : — « Madame, quel est votre confesseur intérieur ? — Madame, répliqua Mme de Coislin, je ne connais point mon confesseur intérieur ; je sais seulement que mon confesseur est dans l'intérieur de son confessionnal. » Sur ce, les deux dames ne se virent plus. »

Ces tendances mystiques s'accentuèrent avec le temps. Mme de Krudener croyait avoir reçu, des cieux, mission de régénérer les hommes et d'en changer les mœurs, et elle se livrait aux prières les plus exaltées, prétendant correspondre avec Dieu et la Vierge Marie. Dès ce moment, elle renonça aux plaisirs, rompit avec ses adorateurs, avec Bernardin, Chateaubriand, et Camille Jordan, dont Mme de Staël était jalouse, reprochant au célèbre Lyonnais de se laisser prendre aux blonds cheveux de la grande dame russe. Celle-ci bientôt se confina en son rôle d'apôtre, parcourant l'Europe en prêchant l'Evangile, voyageant à pied, quoique toujours riche, acceptant toutes les fatigues, et, en expiation de ses fautes, les avanies courantes dont on la molestait durant ses courses vagabondes. Elle enseignait, comme le Christ, une religion d'amour, fondée sur la charité ; celle qui donne, qui console, qui enseigne la vertu et la vérité. A la chute de

Napoléon, forte de son influence sur le tsar Alexandre, qu'en ce temps-là elle catéchisait, elle intervint dans le règlement des affaires des grandes puissances, et, sous son inspiration, fit signer aux vainqueurs la *Sainte-Alliance* des monarques. Le comte d'Allonville, en ses *Mémoires*, raconte qu'elle habitait, à Paris, l'hôtel Montchenu, bâtiment délabré et sans meubles, où, chaque soir, par une porte dérobée, entrait le potentat du Nord, pour y prier avec celle qu'il avait élevée au rang de son Egérie. Bientôt, pourtant, il brisa cette chaîne ridicule, et interdit même le séjour de sa capitale à Mme de Krudener. Il l'envoya en Crimée, qu'elle parcourut, montée sur un âne, une croix de fer en main, suivie de son gendre habillé en chevalier de Saint-Georges, et d'une intrigante française, appelée comtesse de Gachet. Elle allait de village en village, prêchant, en français, les Tartares qui ne comprenaient rien à ses paroles, et se moquaient d'elle comme d'une bohémienne. Cette vie incohérente, et toute de privations, la conduisit au tombeau.

§ 3

Il faut citer encore un centre mondain, fort agréable, chez Mme de Vergennes, une petite-nièce du ministre de Louis XVI, mère de Mme Rémusat, la jolie dame de compagnie de Joséphine, qui s'empressait d'y venir se délasser de la contrainte subie aux Tuileries, près des Bonaparte. Chez Mme de Houdetot, Mme de Vergennes s'était liée à Mmes de Vogüé, de Damas, de Vintimille, de Pastoret, et celles-ci poursuivaient cette liaison, afin de se rencontrer, dans son salon, avec ses deux filles, Mme de

Rémusat, et sa cadette, Mme de Nansouty, l'une et l'autre attachées par leur mari au monde officiel. Gallois, le tribun, l'ancien ami des Girondins et de Condorcet, le traducteur de *la Science de la législation*, de Filangieri, était admis en ce salon, ainsi que le savant Cuvier et l'abbé de Beausset[1], qui devait être cardinal, tout occupé alors, en sa retraite de Villemaison, près Longjumeau, d'écrire la vie de Fénelon, son meilleur titre à l'Académie. Mlle de Meulan[2], destinée à M. Guizot, amie de Suard, sous la direction de qui elle écrivait, au *Publiciste*, des articles de morale et de critique littéraire, venait quelquefois se mêler à cette société distinguée, ainsi que le jeune de Barante, ainsi que le poète Fontanes et le peintre Gérard. L'intérêt de ces réunions était d'entendre parler Mme de Rémusat, dont le langage correct, l'esprit fin et ouvert rappelaient, de Mme de Sévigné, les lettres retentissantes : c'est de Norvins qui l'affirme. Elle et son mari engendraient la sympathie autour d'eux. M. de Rémusat, instruit, plein de tact et de goût, avait su gagner la confiance de Bonaparte et amuser l'*inamusable*, disait Talleyrand; et il rendait au général, encore peu soumis aux usages du monde, les plus grands services par sa connaissance des traditions de la politesse d'autrefois.

1. Villemain en ses *Souvenirs*, t. I, p. 418, a dit de lui :

« M. de Beausset était surtout aimable dans le monde, parlant avec une douceur et une politesse singulières, qui ne laissaient voir que le désir obligeant de plaire, sans la nuance d'art un peu trop marquée dans ses écrits. »

2. De Mme Cavaignac :

« Vivant à peu près et faisant vivre sa mère avec sa plume... Son esprit très réel était défiguré par une manière affectée, recherchée, qui gâtait également sa conversation, et ses feuilletons si prétentieux, si alambiqués, si contournés, qu'il aurait fallu souvent lui en demander la traduction. »

§ 4

Chez une autre grande dame, la marquise de Villette[1], on ne parlait que de Voltaire, on n'honorait que l'immortel patriarche de Ferney. Elle était *belle*, elle était *bonne*, très pauvre, lorsque le philosophe, près de qui elle vivait, sous la tutelle de Mme Denis, lui fit épouser le marquis de Villette, un assez vilain personnage, mais riche de cent cinquante mille francs de rentes. Voltaire, à ce moment, écrivait à d'Alembert, sur sa protégée, qu'il avait marié le marquis, dans sa chaumière de Ferney, avec une fille sans un sol, dont la dot était « de la vertu, de la candeur, de la sensibilité, une extrême beauté, l'air le plus noble ; et le tout à dix-neuf ans ». Le marquis ne donna pas le bonheur à la jeune fille. Il retomba dans ses vices honteux et délaissa délibérément sa femme, pour Mlle Arnault et Mlle Raucourt. Elle supporta cet abandon sans se plaindre et resta pure, malgré les hommages pressants que lui attirait sa beauté. Lorsque Voltaire quitta Ferney et vint à Paris, ce fut chez elle qu'il descendit, avec Mme Denis, et ce fut chez elle également qu'il mourut.

Le marquis de Villette avait acheté le domaine

1. Sur Mme de Villette, Chateaubriand a écrit dans ses *Mémoires*, t. I, p. 304 :

« Mme de Villette, charmante encore, perdit une fille de seize ans, plus charmante que sa mère, et pour laquelle le chevalier de Parny fit ces vers dignes de l'*Anthologie* :

Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface,
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

de Ferney, et il y plaça le cœur de son ami avec cette inscription :

Son esprit est partout ; son cœur est ici !

Après la mort de Voltaire, et après la mort de son mari, Mme de Villette abandonna sa première demeure, et partagea sa vie entre son château de Villette, près de Paris, et son hôtel de la rue de Vaugirard, où elle réunit, dans une pièce, tout ce qui devait rappeler l'immortel philosophe. Lady Morgan, en ses *Souvenirs*, t. II, p. 333, décrit minutieusement cette pièce : « L'appartement qu'occupe habituellement Mme de Villette, dit-elle, est une sorte de temple dédié à la mémoire de Voltaire. La bibliothèque est garnie de ses œuvres ; le secrétaire contient ses lettres manuscrites ; le fauteuil sur lequel il s'asseyait est au coin de la cheminée. C'est sur le pupitre, ingénieusement attaché à l'un de ses bras, qu'il lut et qu'il écrivit pendant les vingt dernières années de sa vie. Le buste, en porcelaine de Sèvres, auquel il fait allusion dans ses lettres à d'Alembert, et qui fut fait originairement pour le roi de Prusse, orne la cheminée. Dans un coin de la chambre, est le modèle de la célèbre statue de Pigalle, et son portrait par Largillière [1]

1. Encore de Lady Morgan, t. II, p. 337 :

« Voltaire retrouva, quelques semaines avant sa mort, ce portrait qu'il n'avait pas vu depuis qu'il avait été fait. Il avait été destiné à l'objet d'une de ses premières et plus ardentes passions, la belle Philis, qui devint ensuite Mme de Gouvernet, et à qui il adressa une des plus jolies épîtres qui furent jamais écrites, et qui est connue sous le nom des *Vous* et des *Tu*. Soixante ans après avoir fait faire ce portrait pour elle, et le lui avoir présenté, il apprit, en arrivant à Paris, que Philis vivait encore. Il lui fit demander aussitôt la permission d'aller lui rendre visite, et, quand ils se trouvèrent ensemble, ils restèrent tous deux assez longtemps muets d'étonnement. Philis, jadis de ses *grâces seules* ornée, alors âgée de quatre-vingt-dix ans, paraissait la sorcière d'Endor, et, en contemplant les ravages que

est suspendu à l'un des murs, ainsi que la gravure de Barier sur laquelle il fit les vers suivants, quand il la présenta à la maîtresse du jour :

Barier grava ces traits destinés pour vos yeux.
Avec quelque plaisir, daignez les reconnaître ;
Les vôtres, dans mon cœur, furent gravés bien mieux,
Mais ce fut par un plus grand maître.

Lady Morgan ajoute : « Mme de Villette conserve, dans une armoire, la robe de chambre que mettait Voltaire pour recevoir la foule qui s'empressait de venir lui rendre hommage à l'hôtel de M. de Villette, et l'habit avec lequel il parut au spectacle le jour qu'une couronne de laurier fut placée sur son front par Clairon, au milieu des applaudissements réitérés des spectateurs. »

Lorsque la marquise venait à Paris, tous les disciples du grand homme, les admirateurs de son génie ne manquaient point de se présenter chez elle, et alors il arrivait souvent que, l'enthousiasme dominant l'assistance, on exhumait les précieuses reliques, conservées si pieusement par la jeune femme, et on recommençait une nouvelle adoration. On brûlait de l'encens devant son buste que l'on couronnait encore des lauriers du théâtre, et

le temps avait faits sur la figure ridée de son amant, elle oubliait presque le changement qu'il avait opéré sur elle-même... Quand Voltaire se remit de sa première émotion, ses yeux s'arrêtèrent sur le portrait d'un beau jeune homme, sur lequel les regards de Mme de Gouvernet se tournaient de temps en temps : « C'est, lui dit-elle, le portrait du jeune Arouet, qui m'a immortalisée dans son épître des *Vous* et des *Tu*. » Voltaire le lui demanda à l'instant pour Mme de Villette. — « Il n'est plus à moi, de ce moment », répondit Mme de Gouvernet, et elle envoya le portrait dans la soirée, à la chère *belle* et *bonne*... — « Je me souviens, disait Mme de Villette, d'avoir vu Voltaire le soir du jour où il fit cette visite mélancolique. Elle avait considérablement influé sur sa gaieté. « J'ai traversé les « eaux du Styx », me dit-il ; et il ajouta avec un léger sourire : « Cependant nous n'avons pas beaucoup radoté. »

on récitait l'ode écrite par Joseph de Chénier en l'honneur de l'illustre écrivain.

§ 5

Mlle de Chastenay, dont la personnalité se faisait remarquer à cette époque, cite également le salon de Mme d'Esquelbec, celui de la comtesse d'Avaux, parmi ceux que suivaient les femmes élégantes. La comtesse d'Avaux avait un mari tout pénétré des doctrines de l'illuminisme ; et il avait traité avec le grand pontife Saint-Martin, pour acquérir, moyennant cent cinquante mille francs, la science complète de ce singulier apôtre. Mais, après la révélation des mystères de cette nouvelle religion, il refusa d'exécuter son obligation, sous le spécieux prétexte qu'il ne savait rien de plus que ce qu'il savait déjà. Il s'était créé, lui aussi, une croyance toute fabuleuse du monde, affirmant que les êtres aperçus n'étaient que des ombres, des apparences de vivants, déjà morts, et qu'il était tenté de leur dire : « Ah ça ! pourquoi n'êtes-vous pas enterrés ? »

§ 6

Mme Hainguerlot, la femme du grand banquier de ces premières années du siècle, attirait autour d'elle une société fort gaie [1] où l'on eût pu trouver quelques

1. Arnault, en ses *Souvenirs*, t. IV, p. 297, a dit d'elle :
« Femme aussi bonne que spirituelle, aussi bonne que possible, et néanmoins assez maligne... Tout cela s'arrangeait en elle. Finesse, vivacité, caractérisaient l'esprit de cette dame et dominaient dans ses discours. Aussi sa société intime, qui se composait de jeunes gens d'un esprit analogue au sien, était-elle des plus aimables. Pour le prouver, il suffirait

femmes équivoques, telles, la princesse de Chimay, naguère Mme Tallien, que son premier mari appelait la princesse « Chimère » ; telle Mme Hamelin, une femme de sang mêlé. On acceptait, néanmoins, cette créole pour ses talents de danseuse et d'écuyère, pour l'entrain de ses reparties, pour la hardiesse de sa démarche, qui suppléait aux défauts de sa taille mal tournée, et à l'exiguïté de sa petite personne. On y voyait, enfin, Mme Visconti, la maîtresse du général Berthier.

§ 7

M. de Vaisnes s'était fait une réputation de financier intelligent, et il comptait, au nombre de ses amis, des hommes de lettres qu'il recherchait à l'égal des hommes politiques et des financiers du Consulat. Directeur des douanes à Limoges, pendant l'intendance de Turgot, il s'était rallié tout de suite aux idées de la Révolution, et il avait été nommé commissaire de la Trésorerie au moment de la Terreur. Bonaparte l'appela en son Conseil d'Etat, et l'Institut, quelque temps après, lui ouvrit ses portes. Son amour des lettres, son goût pour les arts l'avaient mis en évidence, et son salon était devenu un lieu fréquenté des littérateurs et des philosophes. Il dissertait avec eux sur la beauté des œuvres littéraires, s'enthousiasmant sur la coupe d'une césure ou l'harmonie d'un vers. Ses amis l'estimaient. Comme il était riche, il en avait beaucoup qu'il invitait à sa table, le mardi de chaque

d'en nommer les principaux membres: Lenoir, Méhul, Digeon, et quelquefois Hoffmann, noms auxquels je dois ajouter celui de Pérault, son frère, homme de l'originalité la plus piquante. »

semaine. Garat, en ses *Mémoires historiques* (t. II, p. 261), a fait de lui un portrait réussi. « Des muscles très forts et des nerfs très délicats, dit-il, l'organisation probablement des favoris de la nature, fut l'organisation de ce financier. Né avec tous les goûts et beaucoup de genres d'esprit, les affaires, les lettres, les plaisirs du grand monde, partagèrent la vie de M. de Vaisnes, et une santé vigoureuse, déparée plutôt qu'altérée par de violents accès de goutte, fournit toujours à son activité les moyens d'atteindre, sans fatigue, à tous les objets de ses goûts et de son ambition. Des choses qui, par leur genre, paraissent s'exclure, se faire obstacle, les travaux d'un cabinet et ceux d'un bureau, l'étude et la dissipation, les vers et les calculs, les méditations et les voluptés, se rapprochaient dans la vie de M. de Vaisnes, comme des nuances voisines de la même vie ; il passait des unes aux autres sans s'en apercevoir lui-même, et il étonnait beaucoup ceux qui en étaient les témoins. Une grande fortune, si indispensable à une telle existence, il la fit rapidement et par des travaux utiles à la fortune de la nation ; il l'a toujours maintenue par un grand ordre, sans aucune économie, surtout dans ses générosités. »

§ 8

Séguin, le chimiste, enrichi par ses découvertes, ne manquait point d'amis non plus. Tout à la fois financier, savant et musicien, il se plaisait à faire les honneurs de son hôtel, rue d'Anjou, où il s'était créé une magnifique collection d'instruments de musique et de partitions rares, de livres précieux, de tableaux des plus grands maîtres. Cet hôtel était

une des curiosités de Paris, ainsi que sa personne, d'ailleurs, vêtue d'habits si grossiers que les visiteurs, en pénétrant chez lui, le prenaient pour le frotteur. On était certain de le voir accourir à une solennité musicale, enthousiaste qu'il était de bonne musique. Et, malgré sa grande fortune, il s'y rendait à pied, en ses habits les plus négligés. Au milieu du jardin de son hôtel, il avait fait établir un grand manège découvert, autour duquel étaient bâties des remises, des écuries pour quarante chevaux et des forges de ferrage. Il nourrissait vingt bêtes superbes qu'il laissait au repos, donnant à sa femme trente sols pour un fiacre, lorsqu'elle devait faire une course dans Paris. Il avait trouvé un procédé nouveau pour le tannage des cuirs, qu'il livrait au commerce en vingt-quatre heures, et ce procédé, qui avait servi aux grandes armées de la République, lui avait donné cette situation enviable.

Ainsi se composaient les petits salons pendant le Consulat.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

CHAPITRE Ier

BONAPARTE JUSQU'AU CONSULAT

§ 1er

Pages.

SOMMAIRE. — Naissance de Napoléon Bonaparte à Ajaccio. — Son caractère d'enfant. — Il est conduit à Autun, puis à Brienne, par son père, Charles de Bonaparte. — Surnom que lui donnent ses camarades. — Son aptitude pour les mathématiques. — Ses succès d'école. — Ses examens. — Il est classé pour l'école militaire de Paris. — Bourrienne, son condisciple, dans l'impossibilité de justifier d'une noblesse avérée, sollicite son admission dans les ambassades. Les deux jeunes gens se quittent, non sans regrets. — Bonaparte est sous-lieutenant d'artillerie à dix-sept ans et envoyé à Valence 1

§ 2

SOMMAIRE. — Napoléon demande un congé pour revoir sa famille en Corse. Il y reste près d'un an. — Quand il retourne en France, il emmène avec lui son jeune frère Louis, et se rend à Auxonne, la ville de sa nouvelle garnison. — Sa vie solitaire; son amour de l'étude, ses travaux. — Il apprend bientôt que sa famille, hostile à Paoli l'agitateur de la Corse, quitte Ajaccio, après avoir vu la maison et les biens patrimoniaux des Bonaparte saccagés par les montagnards. — Elle se refugie à Marseille. — Déception de Mme Lœtitia, qui pensait y recevoir des secours et se trouve négligée par les patriotes républicains. — Siège de Toulon. — Le rôle de Bonaparte. — Devenu suspect après le siège, il est empri-

Pages.

sonné. — Après sa libération, il se dirige sur Paris. — Sa misère y est extrême et il songe au suicide. — La journée de « Vendémiaire » change sa situation et celle de sa famille. — De sa mansarde, il vient habiter l'hôtel du commandant des troupes de Paris. — Sa famille, grâce à lui et à son influence, obtient d'insignes faveurs. A tous, leur situation est subitement changée 13

§ 3

SOMMAIRE. — En ce temps-là, le jeune de Beauharnais se présente à l'hôtel du nouveau commandant de Paris pour réclamer le sabre du général Beauharnais, son père, qui a été confisqué à sa mère. — Bonaparte, touché de la candeur de l'adolescent, lui fait rendre immédiatement l'arme demandée. — Joséphine de Beauharnais va remercier Bonaparte de cette généreuse bienveillance. — Impression produite sur le général par l'élégance de la veuve et son air de grande dame. Il en devient amoureux et pense à l'épouser. — Sa conversation à cet égard avec Barras. — Joséphine, à qui Bonaparte fait la cour, est troublée par son insistance. — Elle demande conseil à Maître Raguideau, notaire. — Elle finit par consentir au mariage et elle apporte en dot à son fiancé la nomination de général en chef de l'armée d'Italie. — Toute la famille Bonaparte est offusquée de ce mariage. — Insouciance et indifférence de Joséphine pour cette famille. . . . 25

§ 4

SOMMAIRE. — Josephine est appelée en Italie par son mari, qui, privé d'elle, n'a cessé de lui écrire des lettres débordant d'amour. — Elle se décide à le rejoindre. — Situation magnifique du général vainqueur, en Lombardie, au château de Mombello, avant Léoben. — Son ascendant sur ses lieutenants. — Les idées présentes de Bonaparte. — Sa mère, ses sœurs viennent lui faire hommage en Italie. — Refus du général d'aller à Rastadt pour suivre les négociations entamées par le Directoire avec l'Autriche. — Retour de Bonaparte à Paris. — Sa vie à l'hôtel de sa femme, rue Chantereine 35

§ 5

SOMMAIRE. — Le jeune général se décide à une expédition en Egypte. — Intrigues de ses frères durant son absence. — Conduite blâmable de Joséphine. — Joseph et Lucien s'agitent contre le Gouvernement et font appel à leur frère en Egypte, pour renverser le Directoire. — Débarquement du général à

Pages.

Fréjus. — Affolement de tous les partis. — Les frères de Bonaparte sont partis à sa rencontre pour l'empêcher de revoir sa femme, Joséphine, attérée, de même. — Elle n'a pu le rencontrer, et revient à Paris. — Elle se présente à l'hôtel, rue Chantereine, avec ses deux enfants. — Elle implore son pardon. — Le jeune général, touché de ses larmes, se réconcilie avec sa femme. — Triomphe de Bonaparte à Saint-Cloud 49

CHAPITRE II

LES FRÈRES DE BONAPARTE

§ 1er. — *Joseph Bonaparte*

Sommaire. — L'enfance de Joseph; sa prépondérance dans la famille comme chef, après la mort de son père. — Son mariage à Marseille, avec Mlle Julie Clary. — Sa sœur, Mlle Désirée, est refusée à Napoléon, et elle épouse Bernadotte. — Joseph, pendant l'expédition d'Egypte, s'efforce avec son jeune frère, Lucien, de constituer un parti pour arriver au pouvoir. — Il emploie la fortune que lui a laissée Napoléon en partant. — Il achète un hôtel, rue Rodier ; une terre magnifique à Mortefontaine. — Ses amis, ses visiteurs. — Les distractions qu'il offre à ses invités. — Joseph, jaloux de son frère, ne cesse de conspirer contre le pouvoir du général. — Discussions orageuses avec celui-ci ; son orgueil, son hypocrisie. — Napoléon, enfin averti, pose ses conditions à son frère Joseph. Il le brisera s'il ne se soumet ; et Joseph se soumet. 64

§ 2. — *Lucien Bonaparte*

Sommaire. — L'enfance de Lucien ; ses études au séminaire d'Aix. — Il est destiné à la prêtrise : la Révolution le rend libre. — Il a dix-sept ans; il revient en Corse, et s'y livre aux manifestations les plus exaltées. — Il pérore, à Ajaccio, dans les clubs, et quand sa famille est chassée de Corse, il obtient une place de garde-magasin, à Saint-Maximin, dans le Var. — Il s'y marie avec Mlle Christine Boyer, la sœur de l'aubergiste, chez qui il loge. — Napoléon part pour l'Egypte. — Lucien se fait nommer député aux Cinq-Cents. — Sa maison, rue Verte ; sa terre à Plessis-Chamant. — Au retour du général, il aide son frère dans la perpétration du coup

Pages.

d'Etat, à Saint-Cloud. — Il est nommé quelques semaines après, ministre de l'Intérieur. — Son veuvage ; sa mauvaise conduite. — Il est envoyé comme ambassadeur, en Espagne. — Il en revient immensément riche. — Ses nouveaux plaisirs ; ses dépenses exagérées en construction d'hôtel. — Il se laisse ensorceler par la veuve Jouberthou, qu'il épouse. — Colère de Napoléon. — Résistance de Lucien pour une rupture, par un divorce avec sa deuxième femme. — Brouillerie entre les deux frères; Lucien part pour Rome 79

§ 3. — *Louis Bonaparte*

Sommaire. — Caractère de Louis Bonaparte. — Napoléon le place dans l'artillerie. Il l'emmène en Italie comme aide de camp, puis en Egypte où Louis tombe malade. — Il rentre en France et sa maladie change totalement son caractère. — De retour à Paris, Napoléon, espérant dissiper cette humeur chagrine, fait voyager son jeune frère en Allemagne. — Louis, n'y trouvant aucune distraction, revient en France. — Il achète le petit château de Baillon et y vit presque cloîtré, allant le moins possible à la Malmaison. — Pour éviter les prévenances de Joséphine, qui voudrait faire de lui le mari d'Hortense, il demande à suivre le régiment que commande le général Leclerc, se dirigeant vers Ciudad-Rodrigo. — Toujours mécontent et toujours inquiet, il quitte le régiment et revient à Paris. — Ses visites à la Malmaison. — Joséphine recommence ses cajoleries, pour arriver à ses fins. — Louis cède à ces sollicitations, et le mariage est célébré avec une pompe éclatante. — Après les noces, les deux époux s'aperçoivent de leur incompatibilité d'humeur. — Louis abandonne sa femme; chagrin d'Hortense; son entourage compatit à sa douleur. — Louis persiste dans son éloignement à l'égard de sa femme. — Jugement de Napoléon à Sainte-Hélène sur les deux époux 103

§ 4. — *Jérôme Bonaparte*

Sommaire. — Jérôme, adolescent lorsque Napoléon devient Premier Consul, a pris les habitudes d'un jeune prince à Paris. — Ses escapades; sa frivolité. — Pour assagir cette nature volage, Napoléon le fait embarquer avec l'amiral Gantheaume. — En Amérique, Jérôme épouse une jolie personne dont il est amoureux, Mlle Patterson. — Il la ramène en Europe, espérant faire ratifier son mariage par Napoléon, qui, au contraire, exige un divorce. — Jérôme ne revoit plus sa femme 124

CHAPITRE III

LES SŒURS DE BONAPARTE

§ 1er. — *Elisa Bonaparte*

Pages.

SOMMAIRE. — Mariage d'Elisa avec Félix Bacciochi. — Misère du ménage. — Elisa reçoit de Napoléon une dot de trente mille francs. — Napoléon, devenu Premier Consul, Bacciochi est nommé sénateur. — Caractère d'Elisa. — Son portrait. — Parmi ses favoris, Fontanes est le préféré. — Son influence sur Chateaubriand. — Elle affecte de protéger les hommes de lettres et les artistes. — Jugement de Napoléon sur elle. 129

§ 2. — *Pauline Bonaparte*

SOMMAIRE. — Son enfance. — Son caractère étourdi et ses amours avec Fréron. — Napoléon la mande en Italie et lui fait épouser le général Leclerc. — Sa coquetterie : sa passion pour la toilette. — Leclerc est envoyé à Saint-Domingue, afin de soumettre les noirs révoltés contre la France. — Vie de Pauline à Saint-Domingue : toujours futile, toujours étourdie. — Mort de Leclerc. — Retour de Pauline en France, avec son fils Dermide et les dépouilles mortelles de son mari. — Funérailles magnifiques faites au beau-frère du Premier Consul. — Pauline, veuve, s'ennuie. — Elle achète l'hôtel du duc de Charost. — Son mariage avec le prince Camille Borghèse. — Ses toilettes de noces. — Elle part pour Rome avec son mari. — Sa visite au pape Pie VII. — Pauline ne peut se passer de Paris. — Elle y veut revenir. — Napoléon s'y oppose. — Cependant le jeune Dermide étant mort, le Premier Consul consent à la recevoir à Paris. 135

§ 3. — *Caroline Bonaparte*

SOMMAIRE. — Son enfance. — Elle est considérée comme la petite Cendrillon de la famille. — Elle épouse le général Murat. Son ambition désordonnée. — Elle et son mari ne pensent qu'à la conquête de la fortune. — Murat, dans l'espérance de s'enrichir, demande un commandement en Italie. — Rentré en France, il achète une terre en Vendée et l'hôtel Thélusson. — La vie de Murat avant son mariage. — Son portrait. — Portrait de Caroline ; son influence sur son mari. 150

§ 4. — *Lætitia Ramolino*

SOMMAIRE. — Caractère de la mère des Bonaparte. — Sa parcimonie touche à l'avarice. — Son amour des siens. — Son dévouement à Napoléon. — Ses préventions contre Joséphine de Beauharnais 157

CHAPITRE IV

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS

Pages.

SOMMAIRE. — De quelle manière Joséphine se comporte avec Napoléon. — Sa bonté, sa douceur, ses attentions calines et affectueuses. — Elle accompagne son mari en voyage. — Son étourderie, ses mensonges, ses prodigalités. — Elle commence à aimer son mari dont elle est fière. — Ses jalousies. — La vie des deux époux à la Malmaison. — On y accueille les visiteurs avec bienveillance. — On y joue des pièces de comédie. — Portrait des personnages qui forment la société de Joséphine. — Villégiature de Bonaparte au palais de Saint-Cloud restauré. L'étiquette. — Les audiences à Saint-Cloud. — Le cabinet de Napoléon. — Disposition des meubles qui s'y trouvent. — Eugène de Beauharnais ; son caractère ; sa manière de vivre 164

CHAPITRE V

NAPOLÉON. — L'HOMME PENDANT LE CONSULAT

§ 1er

SOMMAIRE. — Les portraits de Napoléon ne lui ressemblent pas. Vices de son langage. — Point de mémoire des mots ; mémoire des lieux. — Comment il avait meublé son esprit et appris tout ce qu'il savait. — Sa toilette ; ses habitudes en son cabinet. — L'Orient a laissé en lui un souvenir ineffaçable. — Il n'était point bon, il était sûr 196

§ 2

SOMMAIRE. — Peu galant avec les femmes. — Sa tenue aux spectacles. — Ses sorties dans Paris, les soirs. — Ses voyages. — Etait-il cruel ? Les ruines l'offusquaient ; il aimait l'ordre. — Il trichait au jeu. — Son habileté à se conduire avec les hommes et les partis politiques. — Maxime de sa politique. — Il ne croyait qu'à l'intérêt, point à l'amitié. 210

§ 3

SOMMAIRE. — Il préférait Corneille à Racine, à Voltaire. Il ne comprenait pas Molière. — Il ignorait l'art du débit des vers. — La musique ne l'impressionnait pas. — Il croyait à l'immortalité de l'âme. — Les raisons qui l'avaient poussé au rétablissement du culte catholique. — Il n'était ni fataliste, ni superstitieux. — Haute idée qu'il avait de son génie et de sa famille 224

LIVRE II

CHAPITRE I

LA SOCIÉTÉ DE JOSEPH BONAPARTE

MORTEFONTAINE

Pages.

SOMMAIRE. — La terre de Mortefontaine. — Sa description. — Les personnages que Joseph Bonaparte y reçoit. — Les plaisirs et les distractions qui leur sont offerts. — Le poète Casti, auteur des *Animaux parlants*. — M. de Cobentzel. — Le marquis de Lucchesini; Palissot. — Le marquis de Boufflers. — Andrieux. — Bouilly. — Mme Récamier. 233

LA SOCIÉTÉ DE LUCIEN BONAPARTE

PLESSIS-CHAMANT ET L'HOTEL DE BRIENNE

SOMMAIRE. — Les salons de Lucien Bonaparte. — Suard et Morellet. — Les fêtes à l'hôtel de Brissac. — Les grandes dames admises aux bals du ministère. — Mme Méchin. — Terre et château de Plessis-Chamant. — Les plaisirs qu'on y goûte. — Amis et familiers de Lucien : Ramolino et d'Offreville. — Vincent Arnault. — L'ambassade de Lucien en Espagne. — Les réceptions de Lucien à Madrid. — L'hôtel de Brienne. — Ses magnificences. — Fontanes. — Représentations de tragédies chez Lucien. 248

ÉLISA BACCIOCHI

SA SOCIÉTÉ A NEUILLY

SOMMAIRE. — Elisa Bacciochi. — Son caractère. — Son affection pour son frère Lucien. — Ses réceptions à sa villa de Neuilly, appelée Folie-Saint-James. — Ceux qu'elle y recevait. — Une représentation d'Alzire. — Fontanes ; son portrait. — Une saison thermale d'Elisa dans le Midi. — A son retour, elle s'arrête à Carcassonne. — Elle y est reçue par le jeune de Barante 263

LA SOCIÉTÉ DE LA MARQUISE DE MONTESSON

SOMMAIRE. — Le hasard attire Bonaparte chez Mme de Montesson. — Amours de la grande dame avec le duc d'Orléans. — Son mariage morganatique avec le prince. — Portrait de Mme Montesson. — Son veuvage. — Elle est respectée des

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] 309

[illegible] SES FÊTES

[illegible] — Le général

Pages.

Thiébault prétend que le beau Montrond fut son amant. — Jalousie de Mme Hamelin. — L'enfance et la jeunesse de Juliette Bernard. — Son mariage avec un ami de sa mère, le banquier Récamier. — Lucien Bonaparte est épris d'elle follement. — Ceux que l'on connaît comme ses adorateurs. — Mme de Staël est sa meilleure amie à Paris. — La duchesse de Devonshire à Rome. — Les femmes honnêtes s'éloignent d'elle. — Les fêtes dans sa maison de Clichy. — Son séjour à Londres, son voyage en Hollande. — Description de l'une de ses fêtes. — Ses sympathies pour les hommes de lettres et les hommes de théâtre. — Sa première rencontre avec Mme de Staël, qui finit par la dominer. — Jugement de Guizot sur elle 342

A SANNOIS. — CHEZ Mme DE HOUDETOT

Sommaire. — A Sannois. — Les personnes que reçoit Mme de Houdetot. — Comment la dépeint Norvins en ses *Mémoires*. — Les dîners du mercredi chez la grande dame. — Jugement de Rousseau sur elle. — Ses amours avec le marquis de Saint-Lambert. — Elle ne vécut toute sa vie que pour être aimée. — Sa verte vieillesse. — Ses poésies. — Respect des Jacobins pour elle. — Portrait du marquis de Saint-Lambert, qui avait été l'amant de la marquise du Châtelet à Nancy. — La jeunesse de Saint-Lambert, ses poèmes, ses petits vers. — Rentrée du comte de Houdetot chez sa femme à Sannois. — Il devient le serviteur de l'amant de sa femme. — Le mauvais caractère de Saint-Lambert. — Les dernières amours de Mme de Houdetot 369

CHEZ Mme DE LA BRICHE

Sommaire. — Le château du Marais, séjour de Mme de La Briche. — Description, d'après Norvins, du château et de la terre. — Les amis de Mme de La Briche, survivants des grandes familles d'autrefois. — Portrait de la grande dame. — Son caractère charmant. — Mme de Vintimille, Mme de Damas. — L'abbé Morellet : son sans-gêne. — Bienveillance à son égard de Mme de la Briche. 386

LA SOCIÉTÉ DE Mme HELVÉTIUS A AUTEUIL

Sommaire. — A Auteuil. — Les amis d'Helvétius continuent à voir sa veuve. — Habitudes d'Helvétius durant son mariage. — Ses dîners du mardi. — La conversation en son absence est soutenue, avec esprit, par Mme Helvétius. — Après son mariage, Helvétius se démet de sa charge dans les finances,

Pages.

pour être tout à sa femme, et travaille à son ouvrage : *De l'Esprit*. — Il passe la plus grande partie de l'année dans sa terre de Voré, dans le Perche. — Les ennemis qu'il s'y fait. — Il meurt, laissant quatre millions. — Sa veuve ne se réserve que vingt mille francs de rente, et abandonne le reste à ses deux filles. — La maison d'Auteuil. — Morellet la fréquente. — Franklin également, et, amoureux de Mme Helvétius, lui propose de l'épouser. — Elle refuse. — Cabanis lui est présenté. — Ses sympathies et son affection pour lui. — Elle lui donne un logement chez elle. — Cabanis épouse Charlotte de Grouchy, sœur de Mme de Condorcet. — Visite de Bonaparte à Mme Helvétius, à Auteuil. — Portrait de Cabanis. — Mort de Mme Helvétius ; elle laisse à Cabanis l'usufruit de sa maison. — La société d'Auteuil n'est point démembrée. — Cabanis continue à recevoir ses amis : Volney, Destutt de Tracy, Garat. 394

LA SOCIÉTÉ DE LA MARQUISE DE CONDORCET

Sommaire. — Sophie de Grouchy, filleule du président Dupaty, surnommée *Grouchette*. — Son éducation au prieuré de Neuville-en-Bresse. — Ses lectures des ouvrages de Voltaire et de Rousseau; elle y perd la foi. — Chez les Dupaty, les Grouchy se rencontrent avec les philosophes de l'époque, avec Condorcet. — Le savant Condorcet devient amoureux de Sophie. — Il la demande en mariage ; il est agréé. — Les soirées de la Monnaie chez Condorcet. — La jeune marquise de Condorcet accepte les théories des philosophes, ses commensaux. — Elle pousse son mari vers les idées les plus radicales, vers l'abolition de la royauté. — La direction de la Monnaie est enlevée à Condorcet. — Il s'installe à Auteuil. — Il est déclaré suspect. — Il se cache à Paris chez Mme Vernet, rue Servandoni. — Il quitte sa cachette, erre dans la campagne, et, suspecté à Clamart où l'interrogent des paysans, il s'empoisonne durant la nuit. — Réaction en sa faveur. — Douleur de sa femme. — Sa vie misérable. — Les diatribes de Morellet contre elle. — Sa douleur s'apaise. — Elle s'installe près de Meulan à la Maisonnette. — Ses amours avec Mailla-Garat. — Celui-ci l'abandonne. — Elle se laisse prendre de nouveau par Fauriel. — Elle revient à Paris, grande rue Verte, où elle reçoit dans ses salons ses anciens amis d'autrefois. — Elle meurt en 1822, douloureusement atteinte de névralgies à la tête. 413

LE SALON DE LA DUCHESSE DE LUYNES

Sommaire. — L'hôtel de Luynes, lieu préféré des aristocrates intransigeants. — On n'y danse point, on y joue le *biribi*

Pages.

et le *creps*. — Les femmes qui s'y donnent rendez-vous. — Caractère de Mme de Chevreuse, belle-fille de la duchesse de Luynes. — Aventure de Mme de Chevreuse avec Mme de Genlis. — La mode et l'esprit du siècle finissent par pénétrer dans l'hôtel. — On y danse ; mais on revient au jeu avec fureur. — Les partenaires du duc, MM. de Sainte-Foy et de la Vaupalière 436

LE SALON DE Mme DE PASTORET

SOMMAIRE. — Le salon de Mme de Pastoret et le salon de la princesse de Vaudemont 443

LA SOCIÉTÉ DE M. ET Mme SUARD

SOMMAIRE. — Suard, protégé de Mme Geoffrin. — Son portrait. — Par le duc de Choiseul, il devient rédacteur de *La Gazette de France*. — Suard fonde sous Louis XVI le premier journal quotidien, *Le Journal de Paris*. — Il édite ensuite *Le Publiciste*. — Mme Suard. — Ses prétentions au bel esprit. — L'un et l'autre sont proscrits en fructidor. — L'amitié de Suard pour Morellet. — Ils combattent ensemble les mêmes adversaires. — Jalousie de Mme de Genlis, contre Suard, à cause de Garat. — L'attachement de Suard à sa femme. 455

LA SOCIÉTÉ DE Mme DE BEAUMONT

SOMMAIRE. — Mme de Beaumont séparée violemment de son père, de sa mère, de son frère, au moment de la Révolution. — Ils sont emmenés à Paris, sur une charrette. — La jeune femme reste seule chez un vigneron près de Villeneuve-sur-Yonne. — Elle y connaît Joubert qui habitait à la ville. — Puis elle s'installe à Paris. — Échange de lettres entre Joubert et elle. — Elle poursuit l'instance de son divorce avec le comte de Beaumont. — Le divorce est prononcé. — Son installation rue Neuve-du-Luxembourg. — Les personnes qu'elle reçoit. — Sa société s'accroît de nouveaux adhérents que lui amènent ses premiers amis. — Jugement sur Molé, sur Pasquier, sur Chênedollé. — Haine de Mme de Beaumont pour Benjamin Constant. — Fontanes, de Bonald, Julien. — Sobriquets donnés à plusieurs membres de cette société. — Amour de Mme de Beaumont pour Chateaubriand. — Publication du *Génie du Christianisme*. — Attaques de Ginguené ; riposte de Fontanes. — Départ de Chateaubriand pour Rome. — Tristesse de Mme de Beaumont. — Sa maladie. — Elle se rend au Mont Dore, de là à Rome. — Sa mort, son portrait par Chateaubriand. — Il lui fait élever un mausolée 465

DELPHINE DE CUSTINE

Pages.

SOMMAIRE. — Mme de Custine perd sur l'échafaud le général de Custine, son beau-père, et son mari, Philippe de Custine. — Les dernières recommandations de Philippe de Custine pour son fils Elzéar. — La jeune veuve est trahie par sa cariériste et est enfermée à la Prison des Carmes. — Elle est sauvée par un jacobin, Gérôme. — Elle donne rendez-vous à sa mère en Suisse où elle est reçue par Mme de Staël. — Sa solitude à Paris. — Elle désire un second mariage et reçoit les hommages de deux hommes qu'elle désigne par deux noms anonymes, Maurice et Médor. — Puis elle renonce à se remarier. — Elle a connu, chez Mme de Rosambô, son ami, René de Chateaubriand, qu'elle attire au château de Fervacques, acheté des Montmorency. — Ses relations avec Chateaubriand. 491

PETITS SALONS DE GRANDES DAMES

SOMMAIRE. — Mme de Souza. — Mme de Krudener. — Mme de Vergennes. — Mme de Villette. — M. de Vaisnes. — M. Séguin. 504

Tours. — Imp. DESLIS FRÈRES, rue Gambetta, 6.

944.04
S82

GILBERT STENGER

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LE CONSULAT

TROISIÈME SÉRIE

BONAPARTE — SA FAMILLE
LE MONDE ET LES SALONS

Librairie académique PERRIN et Cie.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET Cie

HENRY HOUSSAYE, de l'Académie française.

Histoire de la chute du premier Empire d'après les documents originaux :

1814. 41e édition, revue. 1 vol. in-16 ..... 3 50
Le même. 1 vol. in-8° 7 50

1815. La première Restauration. — Le retour de l'île d'Elbe. — Les Cent-Jours. 41e édition, revue. 1 vol. in-16 ..... 3 50
Le même. 1 vol. in-8° 7 50

1815 (2e partie) : Waterloo. 40e édition. 1 vol. in-16 ..... 3 50
Le même. 1 vol. in-8° 7 50

G. LENOTRE

(couronné par l'Académie française. Prix Berger).

La Guillotine pendant la Révolution, d'après des documents inédits tirés des archives de l'État. 2e édition. 1 beau vol. in-8° écu, avec deux grav. 5 »

Le vrai Chevalier de Maison-Rouge, A.-D.-J. Gouzze de Rougeville, 1761-1814, d'après des documents inédits. 2e édit. 1 vol. in-8° écu, avec grav. 5 »

Un Conspirateur royaliste pendant la Terreur. Le Baron de Batz (1792-1795), d'après des documents inédits. 3e édition. 1 volume in-8° écu, orné de deux portraits en héliogravure ..... 5 »

Paris révolutionnaire (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). Nouvelle dition illustrée. 1 volume in-8° écu ..... 5 »

Paris révolutionnaire. **Vieilles maisons. Vieux papiers.** Première série. 10e édition. 1 volume in-8° écu avec gravures ..... 5 »

Paris révolutionnaire. **Vieilles maisons. Vieux papiers.** Deuxième série. 7e édition. 1 volume in-8° écu, avec gravures ..... 5 »

La Captivité et la Mort de Marie-Antoinette. — *Les Feuillants*. — *Le Temple*. — *La Conciergerie*, d'après les relations de témoins oculaires et des documents inédits. Nouvelle édition. 1 volume grand in-8°, orné d'un portrait en héliogravure, de dessins et de plans ..... 5 »

Un agent des princes pendant la Révolution. **Le marquis de la Rouërie** *et la Conjuration bretonne* (1790-1793), d'après des documents inédits. (*Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Thérouanne*). 3e édition. 1 volume in-8° écu, orné de trois gravures ..... 5 »

La Chouannerie normande au temps de l'Empire. **Tournebut (1804-1809)**, d'après des documents inédits, avec une préface de Victorien Sardou. 3e édit. 1 volume in-8° écu ..... 5 »

RENÉ BLACHEZ

Bonchamps et l'Insurrection vendéenne (1760-1793), d'après les documents originaux. 1 volume in-8° écu ..... 5 »

ANDRÉ BONNEFONS

Un allié de Napoléon. Frédéric-Auguste, premier roi de Saxe et grand-duc de Varsovie (1763-1827), d'après les archives du Ministère des Affaires étrangères et du royaume de Saxe. 1 volume in-8° 7 50

EDMOND BIRÉ

Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Terreur (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). Second prix Gobert. 5 vol. in-16. 17 50

La Légende des Girondins. 1 vol. in-16 ..... 3 50

Étude critique sur Victor Hugo en 4 volumes :

I. **Victor Hugo avant 1830**. 1 vol. in-16 ..... 3 50
II. **Victor Hugo après 1830**. 2 vol. in-16 ..... 7 »
III. **Victor Hugo après 1852**. L'exil, les dernières années et la mort du poète. 1 vol. in-16 ..... 3 50

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57